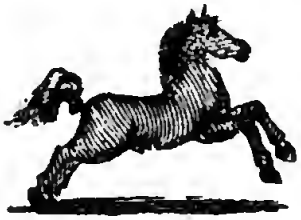
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM III
1139
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXIX



Palchetto I

Num.° d' ordine 44 a 50

B. Prov. III 1139

HISTOIRE
MODERNE.

TOME DIXIEME.

733
61220

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, des Indiens, des Perſans, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Africains, des Ruſſiens & des Américains.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER depuis le VIII. vol.

Nouvelle Édition, revûe & corrigée.

TOME DIXIEME,

Contenant la ſuite de l'Hiſtoire des Ruſſes.

Trois livres relié.

A PARIS,
Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

AVANT-PROPOS.

LE tableau que préſente l'Hiſtoire de Ruſſie eſt pour le moins, auſſi intéreſſant que celui des autres nations. La Ruſſie, comme l'ancienne Rome, ſe forme d'un aſſemblage de différens peuples ; de gradation en gradation elle monte à un tel point de grandeur, qu'elle devient le plus vaſte & le plus puiſſant Empire de l'univers. Ses premiers Souverains, plus occupés du ſoin de conquérir que de policer leurs ſujets, les laiſſent dans la barbarie. Après des guerres ſanglantes, ils font alliance avec les Grecs : les Ruſſes ſe policent : les guerres civiles s'allument chez eux ; ils retombent dans la barbarie. Elle eſt augmentée par l'invaſion des Tatars, commandés ſucceſſivement par Zingis-can & Tamerlan. Les généraux de ces deux conquérans forcent tour-à-tour les Ruſſes à recevoir des Monarques de leur main : la barbarie continue en Ruſſie. Ivan III. ſecoue le joug odieux des Tatars, & leur

donne des Rois à eux-mêmes. Son fils Baſile IV. n'eſt point, comme pluſieurs écrivains l'annoncent, un Prince foible. Il porte ſur le trône de Ruſſie un courage égal à celui de ſon pere, & en ſoutient la gloire: les Sciences & les Arts commencent à renaître. Ivan IV, qu'on appelle mal-à-propos le Tyran, & que je nommerai, à plus juſte titre, le Conquérant, joint à ſon Empire les Royaumes de Caſan & d'Aſtracan, & le vaſte pays de la Sibérie. Il police ſon peuple, établit des loix ſages: comme ſon pere & ſon ayeul il protége les Savans. Un Tyran détruit la famille Impériale, les deſcendans de Rurich: les guerres civiles ſe rallument, les Arts ceſſent, les ſciences s'oublient, les orateurs ſe taiſent, la rudeſſe ſe répand encore parmi le peuple; elle gagne les grands; les courages s'amolliſſent: ce ne ſont que des étrangers qui commandent les troupes. La nation Ruſſe, comme ſi elle eut fait de trop grands efforts pendant les guerres civiles, tombe dans l'engourdiſſement. Pierre I. paroît; il réveille les eſprits, les anime du ſien; les Arts rénaiſſent; les villes

s'embelliſſent ; les ſciences ſont cultivées ; les eſprits ſont ornés. Charles XII. s'arme contre la Ruſſie, comme Annibal s'étoit armé contre Rome : Pierre, comme un ſecond Fabius, ſauve ſon Empire par ſon courage & par ſa prudence. Les ſucceſſeurs de ce grand homme, excités par ſon génie & par ſon zèle, font tout-à-coup ſortir les Ruſſes de la barbarie. Catherine II, leur auguſte Souveraine, ſe voyant heureuſement ſecondée par ſes ſujets, redouble tous les jours ſes efforts, & les conduit rapidement à la grandeur.

Par ce précis de l'Hiſtoire Ruſſe, on doit voir le plan que je me ſuis propoſé. Les voyageurs préſentent un tableau ſingulier du Gouvernement, des loix & des mœurs de cette nation : mais ils ne l'ont tracé que ſur ce qui étoit arrivé après les guerres civiles, occaſionnées par les faux Démétrius. Tout eſt changé. Pourroit-on juger des François, des Anglois d'aujourd'hui par ceux des ſiécles paſſés ? Non. La nation Ruſſe a même un avantage ſur celles que je viens de citer : elles ne ſe ſont policées qu'après une ſuite de pluſieurs ſiécles,

& il n'en a pas fallu un entier pour policer les Ruſſes. Les voyageurs, en cherchant à déprimer les derniers, ont au contraire travaillé à leur gloire. C'eſt d'après eux que j'ai fait le tableau qui précéde la narration, & l'on verra dans la ſuite de cet ouvrage, que les Ruſſes ſont ſortis plus rapidement de la barbarie, que toutes les autres nations.

Lorſque l'on écrit l'Hiſtoire d'un peuple, il faut toujours chercher la vérité, craindre autant de louer que de blâmer. Tite-Live étoit Romain, il fait cependant un tableau ridicule des premiers Romains : Denis d'Halicarnaſſe, Dion, Caſſius, le ſage Plutarque, augmentent encore ce ridicule.

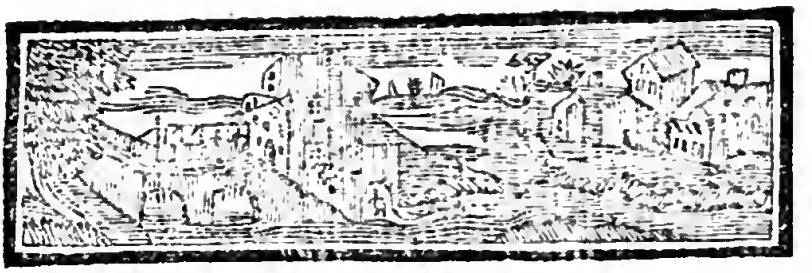
Pour prouver juſqu'à quel point la rudeſſe s'étoit emparée de la nation Ruſſe, je rapporte le mépris qu'un Prince Galitzin faiſoit des lettres. On ne doit pas penſer de-là que j'aie voulu manquer de reſpect à cette illuſtre Maiſon, dont l'origine ſe perd dans l'antiquité, comme je le prouverai dans la ſuite. Les anciens Romains mépriſoient les lettres, & n'en étoient pas moins illuſtres. Coriolan n'avoit

aucune idée de littérature, & étoit cependant Coriolan. Les ancêtres de Lucullus n'ouvrirent jamais un livre, & Lucullus fonda une Bibliothéque publique à Rome. Un Prince Galitzin, deſcendant de celui dont j'ai parlé, cultive la littérature au milieu de Paris, eſt l'ami des gens de lettres, & engage ſa Souveraine à leur prodiguer ſes bienfaits.

On m'a reproché de n'avoir pas annoncé dans le premier volume de l'Hiſtoire des Ruſſes, que Henri I. Roi de France avoit épouſé en ſecondes nôces Anne, fille de Jaroſlas, Duc de Ruſſie, de laquelle il eut Philippe qui lui ſuccéda. Il eſt vrai que ce fait eſt rapporté par beaucoup d'hiſtoriens François, principalement par les modernes. Voici ce qui m'avoit engagé au ſilence à ce ſujet: 1°. Les hiſtoriens Ruſſes n'en parlent point; 2°. Le fils aîné de l'Egliſe Romaine auroit-il épouſé une Princeſſe d'un rit différent du ſien? 3°. Les Ruſſes étoient-ils alors aſſez connus en Europe pour qu'un Roi de France s'alliât avec leurs Souverains? Ce fait, j'oſe l'aſſurer, me paroît fort douteux. Je crois que Henri épouſa

quelque Princeſſe du Nord, mais du rit Romain, & que les hiſtoriens ſe ſont mépris.

Il eſt difficile qu'un ouvrage plaiſe à tout le monde. J'en donnai, il y a quelque tems, un ſous le titre de *grands événemens par les petites cauſes*: il fut approuvé par quelques Lecteurs, il fut blâmé par d'autres : M. l'Abbé de la Porte en fit une critique amere : je lui aurois répondu ; mais M. de Voltaire étoit alors aux priſes avec M. le Franc de Pompignan, & ſi nous étions entrés en lice M. l'Abbé de la Porte & moi, nous aurions imité ces deux mouches qui luttoient ſur les murs de Rome, lorſqu'Annibal vainquoit les Romains à Cannes.



HISTOIRE
DES
RUSSES.

SUITE DU CHAPITRE V.
ET DE L'ARTICLE II.

Gouvernement de Ruſſie ſous la première Race.

IL paroît, ſelon la Chronique manuſcrite de Ruſſie, qu'il n'y a eu aucune forme de Gouvernement déterminé ſous les Grands Ducs & ſous les premiers Czars. La volonté ſeule du Souverain faiſoit les Loix. Ce fut Iwan IV. qui, comme nous l'avons dit, forma un corps de Droit écrit.

Pendant que les deſcendans de Rurich occuperent le trône, le fils aîné du Monarque ſuccédoit à ſon pere, ſans faire de capitulation avec l'Etat. Il ne paroît pas qu'ils ſe ſoient fait proclamer & couronner ſolemnellement avant Iwan IV.

qui prit le titre de *Tzar*, que nous écrivons, & prononçons mal-à-propos *Czar*, & qui ſignifie Roi. Le Monarque avant ſa mort avoit preſque toujours ſoin de partager ſa ſucceſſion entre ſes fils. Il déſignoit l'aîné pour ſon ſucceſſeur, & donnoit des appanages aux autres. Comme ces appanages portoient le titre de Duché, ceux qui les poſſédoient étoient appellés Ducs, & celui qui ſuccédoit au pere étoit déſigné par le titre du Grand Duc, comme étant ſupérieur aux autres. Le Grand Duc de Ruſſie étoit, à l'égard des autres Ducs, ce qu'eſt l'Empereur d'Allemagne à l'égard des Electeurs. Il arrivoit ſouvent que les ſimples Ducs faiſoient la guerre au Grand Duc. Les freres prenoient toujours parti pour l'un ou pour l'autre, ſelon que le caprice les guidoit. La Ruſſie, s'affoibliſſant de plus en plus par les guerres civiles, ſe trouva à la fin hors d'état de réſiſter aux Tatars, qui la ravagerent, la ſoumirent, & la tinrent long-tems ſous le joug. Iwan III. ſecoua ce joug, ſéqueſtra tous les appanages & les abolit. Ses ſucceſſeurs marcherent ſur ſes traces, & tinrent toujours les Tatars en bride.

Lorſqu'Iwan ſe fit proclamer Czar, il imita ſes prédéceſſeurs, & ne fit aucun accord avec la nation. Le Métropolite, avant de lui placer la couronne ſur la tête, lui fit ſeulement une légere exhortation. Le Monarque ne répondit point: lorſqu'il fut couronné, le peuple cria vive la Czar. Théodore ſon fils, l'uſurpateur Godunou, Théodore II. Griſcza ſuivirent en cela

ſon exemple : mais Baſile Suiski, étant à l'Egliſe pour ſe faire couronner, fit un accord avec le peuple, comme nous le verrons dans la ſuite.

Il paroît que l'uſage de faire aſſembler les plus belles filles de l'Empire, lorſque le Monarque vouloit ſe marier, afin qu'il choisît celle qui lui plairoit le plus, n'a été adopté que vers la fin de la race de Rurich. Preſque tous les prédéceſſeurs d'Iwan III. épouſerent des filles ou des ſœurs de Princes Souverains, ou des Princeſſes de leur ſang.

Gouvernement Eccléſiaſtique de Ruſſie.

L'EGLISE de Ruſſie ayant ceſſé de relever de l'Egliſe Grecque, & ayant eu un Patriarche particulier ſous le régne de Théodore I, je crois devoir faire connoître ici quel étoit ſon Gouvernement ſous les Métropolites.

Nous avons dit au commencement de cet ouvrage que Volodimir ſe fit baptiſer, abolit le paganiſme dans une partie de ſes États, & embraſſa la Religion Grecque. Le Patriarche de Conſtantinople lui envoya Michel Cyrus, que d'autres appellent Cyrus le Philoſophe. Il eut le titre de Métropolite de Ruſſie. On le regarde comme le premier qui a occupé cette dignité : quelques-uns lui refuſent cependant cet honneur, parce qu'il n'avoit pas de ſiége fixe. Il paſſa ſa vie à voyager avec Volodimir, afin de convertir les Ruſſes. Ils aſſurent que le Patriarche de Conſtantinople ne nomma réellement un Métro-

polite de Ruſſie qu'après la mort de Cyrus ; qu'il donna cette dignité à Leon ; qu'il nomma Joachim de Korſun Archevêque de Novogorod, & Théodore Grezin Archevêque de Roſtou. Le Chriſtianiſme ayant fait de grands progrès en Ruſſie depuis ce tems, le nombre des Archevêques fut augmenté juſqu'à celui de ſept. Je crois devoir obſerver ici que les Ruſſes n'étoient pas encore Schiſmatiques ; les Grecs étoient encore unis à l'Egliſe Romaine, & ne firent ſchiſme avec elle qu'en 1043. Michel Cerulaire, qui en eſt l'auteur, ne parut que dans ce tems. En 1517, lorſqu'il s'agit de l'élection du Métropolite Hilarion, les Ruſſes ne demanderent point la confirmation au Patriarche de Conſtantinople, comme il eſt marqué dans la Chronique de Ruſſie.

A Leon ſuccéderent Jean, Georges, Nicephore, Théopentus, Hilarion, Georges II. Jean II. Les trois premiers étoient Ruſſes. Georges II. ordonna qu'on célébrât la Fête des SS. Boris & Gleb, fils de Volodimir, dont nous avons parlé dans le premier volume. Eunuchus, Ephraïm, qui reçut la bulle d'Urbain II. pour célébrer la tranſlation de Saint Nicolas à Bari. Elle arrive le 9 Mai & eſt célébrée dans toute le Ruſſie.

Après Ephraïm, Nicetas, Michel, Cyrille occuperent la place de Métropolite de Ruſſie. Le Clergé de Ruſſie nomma pour chef de ſon Egliſe Clément, qui eſt le quatorzième Métropolite. Le Patriarche de Conſtantinople ſe plaignit de cette uſurpation, menaça même d'excommuni-

cation le Clergé de Ruſſie ; mais il s'appaiſa, & confirma Clément. Il nomma après lui Conſtantin, Théodore & Jean. On croit que ce dernier reconnoiſſoit le Pape pour chef de l'Egliſe, & on en donne pour preuve une lettre qu'il écrivit au Pape Alexandre III. On la conſerve encore.

Jean eut pour ſucceſſeurs Nicéphore, Mathias, Cyrille, Joſeph de Nicée. Sous le Métropolite Joſeph, les Ruſſes ſe réunirent à l'Egliſe Romaine. Il y en avoit déja beaucoup qui s'y étoient réunis.

Cyrille & Maxime ſuccéderent à Joſeph. Sous eux l'Egliſe de Ruſſie ceſſa de regarder le Pape comme chef de l'Egliſe. Georges, Patriarche de Conſtantinople, transféra Maxime à Volodimir, enſuite à Moſcou. Ce fut à-peu-près dans ce tems que le Grand Duc de Lithuanie ordonna aux Ruſſes qui étoient dans ſes États d'élire un Métropolite, parce qu'il ne vouloit pas que celui de Ruſſie eût aucun pouvoir ſur le Clergé de ſes États.

Maxime eut pour ſucceſſeur Pierre ſurnommé le Miraculeux, qui fut ordonné Métropolite par le Patriarche de Conſtantinople. Il transféra ſon ſiége à Moſcou, & le Grand Duc, à ſa prière, fit bâtir la Cathédrale qui eſt dédiée à Notre-Dame, & l'Egliſe de Saint Michel, où le Métropolite fut enterré.

Après la mort de Pierre, le Patriarche de Conſtantinople ordonna Théognoſtus Métropolite de Ruſſie : à Théognoſtus ſuccéda Alexis le Miraculeux. Ce fut pendant ſon Pontificat qu'Eſaie, Patriarche

de Conſtantinople envoya en Ruſſie le Prieur Sergius Troitzskoi, lequel s'y fit admirer par ſa piété. Les annales de Ruſſie aſſurent qu'il y fit beaucoup de miracles, même de ſon vivant. Le Métropolite Alexis, ſe voyant dans un âge fort avancé, nomma Sergius pour ſon ſucceſſeur ; mais celui-ci refuſa cette dignité, diſant qu'il n'étoit pas capable de la remplir. Le Grand Duc qui régnoit alors, nomma pour Métropolite un certain Mitai : mais Alexis refuſa de lui donner ſa bénédiction. L'Egliſe de Ruſſie a mis le Métropolite Alexis au nombre des Saints, & honore ſa mémoire le 24 Fév. Les Ruſſes établis en Pologne & en Lithuanie ne l'ont point admis au nombre des Saints. Ils le regardent ſeulement comme un homme de bien, qui a mené une vie exemplaire.

Le Ruſſie étant alors agitée par les guerres civiles, le Clergé ſe reſſentit de ce trouble : il y eut ſchiſme. Une partie des Evêques nomma pour Métropolite Gerontius ; l'autre nomma Soſimus. Mais dans la liſte des Métropolites, on trouve Cyprien qui eſt le véritable ſucceſſeur d'Alexis. Quelques Ecrivains font cependant mention de Soſimus, & diſent qu'il ordonna un certain Etienne, Evêque de Permie. Cet Etienne, avant d'être ſacré Evêque, avoit déja été en Permie & y avoit converti une prodigieuſe quantité de payens. Il inventa un alphabet Permien, & traduiſit en cette langue pluſieurs livres de piété. Il paroît qu'on devroit, d'après cela, compter Soſimus au

nombre des Métropolites, le mettre le vingt-ſeptième, & Cyprien le vingt-huitième.

L'Egliſe de Novogorod refuſa d'abord de reconnoître Cyprien pour Métropolite; elle le reconnut à la fin. On prétend que ce Cyprien a traduit pluſieurs ouvrages des Peres Grecs en langue Ruſſe. Il eut pour ſucceſſeur Photius. C'étoit un zélé Schiſmatique. Il fut dépoſé dans un Concile tenu à Novogorod en 1415. Les Ruſſes de Lithuanie & de Pologne élurent un autre Métropolite: mais ceux de la Ruſſie proprement dite, reſterent attachés à Photius. Il y eut alors deux Métropolites en Ruſſie; l'un Catholique pour la partie ſoumiſe aux Polonois, & l'autre Schiſmatique pour la grande Ruſſie. Cette diviſion fut affermie, après l'expulſion d'Iſidore arrivée en 1442, & il paroît qu'on ne doit datter le ſchiſme des Ruſſes que depuis cette expulſion: ce fut alors qu'il ſe répandit dans tous les États ſoumis aux Ruſſes. On trouve des Grands Ducs qui envoyerent depuis des Ambaſſadeurs à Rome, comme s'ils euſſent voulu y réunir leur Egliſe; mais en examinant la choſe de près, l'on trouve qu'ils n'avoient que des idées de politique, comme je l'ai marqué dans la ſuite de l'hiſtoire. Les Bollandiſtes ont détaillé dans leur Préface du tome ſecond du mois de Septembre, ce qui concerne les diſpoſitions dans leſquelles les Ruſſes ont été depuis leur converſion, à l'égard de leur union avec l'Egliſe Romaine. Ces Savans ont éclairci pluſieurs faits qui

étoient embrouillés dans *l'Orìens Chriſtianus* du Pere le Quien.

Après la mort de Photius, Iſidore, natif de Rome, gagna l'eſtime & l'amitié du Grand Duc qui régnoit alors, & celui-ci le nomma Métropolite de Ruſſie; ce qui prouve que dès-lors on n'étoit pas ſcrupuleuſement ſoumis au Patriarche de Conſtantinople. Iſidore, peu de tems après ſon élection, alla ſiéger au Concile de Florence; mais avant de partir il promit au Clergé de Ruſſie, qu'il défendroit les droits de l'Egliſe Grecque : mais il ſigna le conſentement de ſon Clergé, l'acte de l'union de l'Egliſe de Ruſſie avec celle de Rome. Lorſqu'il revint en Ruſſie, il demanda au Grand Duc la confirmation du décret d'union, & employa tous les moyens qu'il put imaginer pour l'obtenir : ſes efforts furent inutiles. Sa conduite irrita même le Prince au point qu'il le fit enfermer dans un couvent, d'où Iſidore trouva le moyen de ſortir par la ſuite. Il alla à Rome, & le Pape Eugene le fit Cardinal.

Le Grand Duc convoqua le Clergé de Ruſſie pour élire un nouveau Métropolite. Le choix tomba ſur Jonas, ou Jean, Evêque de Rezan. Ce Métropolite étoit un des plus zèlés Schiſmatiques qui eût occupé ce ſiége. Il eut pour ſucceſſeur Théodore, Evêque de Roſtou, après la mort duquel on élut Philippe.

Ce fut ſous ſon Pontificat que l'Egliſe de Novogorod ſe ſépara de celle de Ruſſie pour l'élection d'un Archevêque. Les uns avoient nommé Théophile, qui étoit

de l'Eglise Grecque, les autres avoient nommé Grégoire qui étoit de l'Eglise Latine. Le dernier parti gagna à la fin le premier, au point que le peuple voulut même se soustraire à la domination du Grand Duc, & prendre pour Souverain un Prince de Lithuanie. Le Métropolite & le Grand Duc écrivirent plusieurs fois aux habitans de Novogorod, pour les avertir de rester attachés à leur Religion & à leur légitime Souverain. Ce fut en-vain, ils étoient exités à la révolte par une femme de grande qualité, nommée Marthe. Elle possédoit des biens considérables & avoit beaucoup de crédit sur leur esprit. On prétend qu'elle avoit le projet d'épouser Michel, Grand Duc de Lithuanie, & de lui porter en dot le Duché de Novogorod.

Le Grand Duc de Russie, voyant que ses remontrances étoient inutiles, envoya contr'eux des troupes, qui les firent bien-tôt rentrer dans le devoir.

Après la mort de Philippe, on élut Jeronti, auquel succéda Sosime. Celui-ci n'occupa pas long-tems la dignité de Métropolite, il fut dépose par le Grand Duc, & on élut à sa place Simeon, Abbé du couvent de Saint Serge.

Ce fut Simeon qui, conjointement avec l'Archevêque de Novogorod, porta un décret, par lequel il est défendu d'élever aux grandes dignités de l'Eglise les Prêtres qui deviennent veufs, parce qu'ils sont trop occupés de leurs affaires domestiques pour pouvoir vaquer, comme ils le devoient, à celles de l'Eglise. Le mê-

me décret permet cependant de les employer aux moindres poſtes de l'Egliſe, & de leur donner le quart des revenus dont leurs prédéceſſeurs jouiſſoient. Ils peuvent ſe retirer dans un couvent, & y paſſer le reſte de leurs jours. Les deux mêmes Prélats défendirent que les Moines & les Religieuſes habitaſſent le même couvent ; ils ordonnerent que les Moines auroient pour ſupérieur un Archimandrite, & les Religieuſes un Prêtre marié.

Après la mort de Siméon, on élut pour Métropolite Varlam, Archimandrite du couvent de Simanski. A ce Varlam ſuccéda Daniel, Prieur de couvent de Saint Joſeph.

La Minorité d'Iwan IV. cauſa beaucoup de troubles dans l'État, comme nous l'avons dit plus haut. Pluſieurs Seigneurs prétendoient à la Régence : le parti le plus fort dépoſa le Métropolite, qui avoit embraſſé le plus foible, & le jetta dans un couvent. On élut à ſa place un certain Joſeph, qui n'occupa ce ſiége que trois ans.

Macarius, Archevêque de Novogorod, lui ſuccéda. Ce Prélat étoit d'un mérite diſtingué. Il eut l'honneur de couronner Iwan IV. premier Czar. Sous ſon ſiége il arriva un incendie à Moſcou, comme nous l'avons déja dit. Le feu conſuma quantité de livres grecs & d'antiques, & réduiſit en cendres un nombre incroyable de maiſons. Le Métropolite alla dans la Cathédrale, ſe proſterna au pied de l'autel, & n'en ſortit que quand le toît

de l'Egliſe fut réduit en cendres : la chaleur étoit ſi exceſſive, qu'il ne pouvoit plus la ſupporter. Il emporta avec lui l'image de la Sainte Vierge faite par Pierre le Miraculeux, & les livres ſacrés que Cyrille avoit apportés de Conſtantinople.

Après la mort de Macarius, la dignité de Métropolite fut remplie par un nommé Athanaſe, auquel ſuccéda Philippe. On aſſure que ce dernier avoit la hardieſſe d'aller faire des remontrances au Czar Iwan IV, & que pour remplir les devoirs de pere ſpirituel, il bravoit les menaces de ce Prince. Le Czar, ajoute-t-on, fatigué des importunités de ce Prélat, le dépoſa, & le relégua dans un couvent ſi éloigné de Moſcou, qu'il croyoit n'en entendre plus parler : mais Philippe, toujours ferme dans ſon devoir, fit faire à ſa plume ce que ſa langue ne pouvoit plus exécuter : il écrivit à Iwan, lui fit une peinture ſi vive des punitions qui l'attendoient dans l'autre monde, que celui-ci, ſe livrant à la colère, le fit mettre à mort. Les Moines du couvent dans lequel il avoit été relégué le mirent au nombre des Saints martyrs, envoyerent ſon corps dans l'Iſle de Solofka, près l'Archangel. Le Patriarche Nicon perſuada depuis au Czar Alexis de le faire apporter à Moſcou : & on le mit dans une châſſe d'argent.

La Chronique de Ruſſie fait l'éloge du Métropolite Philippe : mais elle ne parle ni de ſes remontrances au Czar, ni de ſon exil, ni de ſa mort tragique. Ceux qui ſe ſont fait un devoir de rendre la mémoire

du Czar Iwan IV. odieuſe, ont voulu ajouter dans la liſte de ſes crimes le meurtre du chef de l'Egliſe Ruſſe.

Philippe eut pour ſucceſſeur Kiril, que le P. le Quien, *Oriens Chriſtianus*, a omis dans ſon catalogue des Métropolites de Ruſſie. A Kiril ſuccéda Antonin.

Après la mort d'Antonin on élut Job. Ce fut ſous le Pontificat de ce dernier, & pendant le régne de Théodore I. que Jérémie, Patriarche de Conſtantinople, vint à Moſcou pour amaſſer de l'argent, afin de gagner la protection du Grand Viſir, & de faire dépoſer le Patriarche Mitriphane. Pour obtenir ce qu'il deſiroit du Czar, il chercha à mettre le Métropolite & le Clergé de Ruſſie dans ſes intérêts, propoſa de ſacrer Job Patriarche. On demanda le conſentement du Czar, qui fut bien-tôt donné. Jérémie ſacra Job l'an de J. C. 1588. Depuis ce tems les Patriarches de Ruſſie ont été reconnus par ceux de Conſtantinople, d'Alexandrie, d'Antioche & de Jéruſalem, & ont joui des mêmes honneurs qu'eux. Cette époque eſt peinte dans preſque toutes les Egliſes de Ruſſie, ſous le ſymbole des cinq ſens, qui repréſentent 1°. Conſtantinople, 2°. Alexandrie, 3°. Antioche, 4°. Jéruſalem, 5°. la Ruſſie.

Patriarches de Ruſſie.

J'AI placé ici tout ce que j'ai pu ramaſſer concernant le Gouvernement Eccléſiaſtique de Ruſſie, afin de ne pas me trouver dans le cas d'y revenir, &

interrompre par la ſuite l'hiſtoire des zars. Ce qui m'a engagé à parler du ſouvernement Eccléſiaſtique de Ruſſie, 'eſt le changement qui y eſt arrivé ſous e Czar Théodore I. Nous en verrons ırriver un autre ſous Pierre I. dit le Grand.

Le Patriarche Job s'étant déclaré pour Boris Godunou, contre l'impoſteur Griſcza, irrita ce dernier au point que celui-ci le dépoſa, lorſqu'il fut monté ſur le trône en 1605.

Griſcza nomma Ignace à la place de Job. La Chronique Ruſſe aſſute qu'Ignace étoit Catholique Romain, que le Czar Baſile Suiski le dépoſa & le relégua dans un couvent. On propoſa à Job de reprendre ſa place ; mais il ne voulut pas ſortir de ſon couvent, & y paſſa le reſte de ſes jours.

On nomma Patriarche Hermogene Archevêque de Caſan : ce Patriarche fit tous ſes efforts pour appaiſer le peuple, qui s'étoit revolté contre Baſile Suiski : mais on le dépoſa, on l'enferma dans une cave où on le laiſſa mourir de faim.

A Hermogene ſuccéda Philaret Romanou, pere de Michel, premier Czar de la Race des Romanou.

Philaret eut pour ſucceſſeur Joſeph. Les annales de Ruſſie ne diſent preſque rien de ce Patriarche.

Nicon, ſon ſucceſſeur, eſt célébre dans l'hiſtoire de Ruſſie. Il étoit de baſſe extraction ; mais il avoit une ambition déméſurée. Il commença à étudier dans un âge aſſez avancé, fit traduire en langue Ruſſe beau- Le Patriarche Nicon.

coup de livres latins & grecs, par le moyen desquels il parvint à apprendre la police de la hierarchie de l'Eglise Romaine.

Il en introduisit une grande partie dans l'Eglise Russe, & commença par tenter d'abolir l'usage que l'on avoit toujours conservé de faire confirmer le Patriarche de Russie par celui de Constantinople. Le Czar Alexis, qui régnoit alors, goûta ses raisons, & lui promit de le seconder. En conséquence, Nicon écrivit au Patriarche de Constantinople qu'il avoit été appellé lui-même à la dignité de Patriarche de Russie par le Saint-Esprit, & qu'il ne croyoit pas qu'un Patriarche dût dépendre de l'autre. Il changea de titre, prit celui de *Très-Saint*. Ses prédécesseurs étoient appellés très-sanctifiés.

Il augmenta le nombre des Archevêques & Evêques, fonda quatre grands couvens, pour l'entretien desquels il amassa des sommes considérables. Il créa encore par la suite quatre Métropolites, douze Archevêques, douze Evêques, douze Archimandrites, & quantité d'autres Ecclésiastiques. Pour les entretenir, il tiroit de la Cour & des riches particuliers des aumônes considérables.

Il changea toutes les Loix Ecclésiastiques, les tourna à son avantage, sous prétexte que les anciennes traductions étoient remplies de fautes. Ce changement occasionna des disputes considérables & des schismes dans l'Eglise de Russie. Les Roskolschikes prirent naissance de-là, & ils s'opiniâtrerent tellement dans leurs

eurs, qu'on n'a jamais pu les leur faire ndonner.

l prétendoit que ſa dignité lui donnoit droit de ſiéger dans le Sénat à côté Czar, & de donner ſa voix dans les ıires de juſtice, ou lorſqu'il s'agiſſoit tablir de nouvelles loix. Il s'autoriſoit l'exemple du Patriarche Philaret qui oit joui de ces droits, & avoit eu une pection générale ſur l'Etat.

Ce Prélat pouſſa ſes prétentions juſqu'à e au Czar, qu'il ne lui convenoit pas déclarer la guerre à ſes voiſins, ni faire la paix avec eux, ſans conſulter ı Patriarche. " Prince, diſoit-il, mon devoir m'engage à veiller à votre ſalut & à celui de toute la nation. Je dois rendre compte à Dieu de toutes les ames de l'État, & je ſuis en outre obligé d'aſſiſter le Czar par mes ſaints conſeils. „

On découvrit par la ſuite que l'ambi- ɔn & l'orgueil n'étoient pas les ſeuls otifs qui l'engageoient à tenir un pareil ngage. Il avoit reçu des ſommes conſi- rables du Roi de Pologne, pour jetter trouble & la diviſion dans la Ruſſie. Le Monarque & les Boïares, indignés ɔntre l'ambitieux Prélat, rejetterent ſes étentions avec horreur. On lui répon- t que le Patriarche Philaret avoit été ɔnſulté dans les affaires temporelles, ulement parce qu'il étoit pere & tuteur u Czar, & qu'on n'avoit nullement eu gard en cela à ſa dignité. Que d'ailleurs avoit été Sénateur; qu'on l'avoit em- loyé dans les affaires étrangères; qu'il

avoit plusieurs fois fait la fonction d'Ambassadeur ; qu'ayant été à la Cour de Pologne en cette qualité, il avoit acquis des connoissances qui le rendoient utile dans le conseil ; qu'après lui les Patriarches n'avoient jamais été consultés sur les affaires temporelles ; qu'aucun de ses prédécesseurs ne l'avoit été. On finit par lui dire, qu'on ne devoit confier les intérêts de l'Etat à un Prêtre dont les vues à cet égard, étoient ordinairement différentes de ce qu'elles devoient être.

Ces raisons ne firent aucun effet sur l'esprit de Nicon ; son ambition & son audace s'irritoient par les obstacles. Il publia qu'on n'avoit pas pour lui le respect qui lui étoit dû ; qu'on vouloit avilir la première dignité de l'Etat après celle du Souverain ; qu'on ne cherchoit à l'écarter du Conseil, que pour n'avoir pas un censeur aussi éclairé que lui, & un homme aussi zèlé pour le peuple. Il employa toutes sortes de menaces, & finit par excommunier plusieurs Boïares. Il fit ensuite tous ses efforts pour exciter le peuple à la révolte. Il y réussit d'autant plus facilement, que la famine désoloit les Russes & causoit un mécontentement général. Les esprits, déja excités la revolte par la misere, écouterent facilement les conseils du Patriarche. Les habitans de Moscou prirent les armes, forcerent plusieurs maisons, pillerent & massacrerent ceux qui étoient dedans : on eut d'autant plus de peine à ramener les esprits, que les revoltés avoient pour chef un homme de la plus grande importance.

La Cour & le Sénat furent fort embarraſſés ſur la conduite qu'on devoit tenir avec ce Prélat ambitieux & turbulent. On lui fit des offres avantageuſes ; mais il refuſoit tout accommodement, & vouloit qu'on lui accordât dans tout ſon entier ce qu'il demandoit.

Pour le mettre à la raiſon, le banniſſement paroiſſoit la voie la plus courte : mais employer contre lui la violence, ç'auroit été ſe mettre dans le cas d'exciter une révolte générale parmi le peuple : on ſavoit d'ailleurs que le Patriarche avoit ſu attirer dans ſon parti un grand nombre de Sénateurs, qui n'auroient pas manqué de ſe déclarer pour lui.

On prit à la fin le parti d'avoir recours à un Synode général. Le Czar Alexis fit à cet effet venir de Grece, aux depens de l'Etat, trois Patriarches, vingt-ſept Archevêques, cent dix-ſept Prélats, auxquels on joignit cent cinquante Eccléſiaſtiques de l'Egliſe de Ruſſie. Ce Synode ſe tint en 1667.

Ceux qui le compoſoient examinerent les plaintes du Czar contre ſon Patriarche, & après de mûres réflexions, ils décidérent 1°. que Nicon ſeroit dégradé de ſa dignité, & enfermé dans un couvent, où il vivroit au pain & à l'eau le reſte de ſes jours ; 2°. que le Czar & les Boïares aſſiſteroient dans la ſuite à l'élection du Patriarche, & que leur voix y ſeroit comptée comme celle des Archevêques, des Evêques, & des Archimandrites : & qu'au cas que ce Prélat manquât au reſpect qu'il devoit à ſon Sou-

verain, ou qu'il commît quelque faute ſcandaleuſe, il ſeroit jugé & puni par le Czar & le Sénat; 3°. que le Patriarche de Conſtantinople ne ſeroit pas regardé comme le ſeul chef de l'Egliſe Grecque; qu'on ne lui rendroit aucun compte des revenus & des décimes de l'Egliſe de Ruſſie; que le Czar ne lui en accorderoit qu'autant qu'il le jugeroit à propos; 4o. qu'il ne ſeroit permis à aucun particulier de vendre, de donner, ou léguer ſes biens aux moines, ou à d'autres Eccléſiaſtiques; 5°. que le Patriarche n'auroit plus droit de créer de nouveaux Evêques, ou de faire de nouvelles fondations, ſans le conſentement du Czar & du Sénat. Il eſt inutile de faire remarquer au lecteur la ſageſſe de ce decret.

Nicon, obligé de ſe conformer à la ſentence qui avoit été prononcée contre lui, ſe retira dans le couvent de Voskreſenski qu'il avoit fait bâtir lui-même, & y vécut encore dix ans.

Joſeph fut élu Patriarche à ſa place. Il étoit alors Archevêque. Sa douceur & ſa piété le firent aimer de tout le monde.

Peſterim ſuccéda à Joſeph. Les mêmes vertus lui attirerent la même conſidération.

Joachim, ſucceſſeur de Peſterim, ſe mêla des affaires de la Princeſſe Sophie après la mort du Czar Théodore III. Il ſe conduiſit cependant ſi adroitement, qu'on ne connut ſes intrigues qu'après ſa mort. Ce Patriarche mourut ſubitement. On aſſure que voyant Pierre I. tenir en main

main la ſouveraine puiſſance, il eut peur d'être pénétré & puni comme il le méritoit, & qu'il s'empoiſonna.

Les intrigues de Joachim ayant été découvertes, firent faire réflexion ſur les troubles que ſes prédeceſſeurs avoient excités dans l'Etat par leur trop grande autorité. On ſentit cependant qu'il étoit indiſpenſablement néceſſaire d'en élire un autre ; d'ailleurs Pierre étoit trop jeune pour s'y oppoſer : on craignoit en outre que la Princeſſe Sophie ne prît occaſion, pour exciter de nouveaux troubles, de la ſuppreſſion de la dignité de Patriarche, & qu'elle ne publiât qu'on vouloit réunir l'Egliſe Grecque à l'Egliſe Romaine, & ſe ſoumettre à l'autorité du Pape.

Adrien, Métropolite de Caſan, fut élu d'une voix unanime. C'étoit un eſprit foible, incapable d'aucune prétention, plus incapable encore de remplir ſes devoirs : il buvoit ſans ceſſe, & on ne le voyoit jamais qu'ivre. Il mourut près de Nerva.

Le Clergé ſongea à lui chercher un ſucceſſeur : mais le Czar étoit occupé par les guerres, qu'il avoit à ſoutenir contre le Roi de Suéde ; il ne put donner à cette affaire toute l'attention qu'elle méritoit, il différa l'élection juſqu'en 1719.

Alors il fit connoître ſes intentions par un manifeſte, qui portoit qu'à la place d'un Patriarche, on établiroit pour gouverner l'Egliſe de Ruſſie un Synode pérpétuel, fondé ſur des réglemens ſolides, muni d'inſtructions ſuffiſantes pour tous les cas

qui pourroient arriver. Cet établiſſement ſe fit en effet quelque tems après, & les réglemens publiés à cet effet ont été traduits en Allemand, & imprimés à Dantzick.

Le Synode, ou Collége Eccléſiaſtique de Ruſſie, eſt compoſé d'un Préſident. Le Czar s'eſt réſervé cette dignité pour lui même ; d'un Vice-Préſident, qui eſt un Archevêque. Pour remplir cette dignité, le Synode & le Sénat préſentent chacun un ſujet, le Czar choiſit celui qui lui paroît le plus capable de la remplir ; de trois Conſeillers Evêques ; de ſix Archimandrites, en qualité d'aſſeſſeurs. Lorſqu'il vaque une place de Conſeiller ou d'Aſſeſſeur, le Synode nomme ſeul deux perſonnes, & le Czar choiſit celle qui lui convient. Il y a en outre dans ce Synode des places qui ſont occupées par des laïcs, comme celle de Procureur Général, de Premier Sécretaire, & d'autres Sécretaires ſubalternes. Leurs fonctions ſont détaillées fort au long dans le réglement publié par le Czar.

Lorſqu'il eſt queſtion d'une affaire importante, on la porte devant le Czar dans le Sénat, où, dans un cas pareil, le Synode ſe rend en corps & ſiége au-deſſous des Sénateurs. Le Synode à ſon bureau de Juſtice, ſa chambre des Finances, & un bureau d'inſpection ſur les Ecoles & ſur l'Imprimerie.

Le Clergé de Ruſſie entretient dans chaque Gouvernement un Archevêque & quelques Evêques. Dans le Gouvernement de Moſcou, l'Archevêque de Sara

& Podon, noms de deux petits ruiſſeaux qui paſſent devant la maiſon de ce Prélat, laquelle eſt ſituée à deux verſtes de Moſcou. Il a ſous lui les Evêques de Reſan, de Suſdal, de Roſtou, de Colomna & de Tuer.

Dans celui de Petersbourg, l'Archevêque de Novogorod, qui a ſous lui les Evêques de Pleskou & d'Olonetz.

Dans le Gouvernement de Kiou, l'Archevêque de cette ville. Il a ſous lui les Evêques de Czernikou & de Pereſlave.

Dans celui de Caſan, l'Archevêque de Caſan, qui a ſous lui les Evêques de Viatka & de Permie.

Dans le Gouvernement d'Aſtracan, il n'y a qu'un Evêque.

Dans celui de Sibérie, il y a un Archevêque & deux Evêques.

Dans le Gouvernement d'Archangel, on compte l'Archevêque de Vologda, les Evêques de Kolmogorod ou d'Archangel & d'Uſting

Dans le Gouvernement de Voronitz, il n'y a qu'un Evêque.

Dans celui de Smolensko, on ne compte que l'Evêque de Smolensko.

Dans celui de Niſchei-Novogorod, il n'y a que l'Evêque de cette ville.

Les Archimandrites ſont chargés de la diſcipline de leurs couvens, & ne ſe mêlent point des affaires extérieures. Chaque ville a en outre ſon Protopape, ou Prévôt : il y en a même pluſieurs dans les grandes villes : on en compte ſept à Moſcou.

Nous étant proposé de donner une hiſtoire de Ruſſie la plus complette qu'il ſeroit poſſible, nous avons ramaſſé tout ce que nous avons pu trouver ſur cette matière. Nous croyons devoir ajouter à l'expoſition que nous avons faite du Gouvernement Eccléſiaſtique de Ruſſie, quelque rits en uſage dans cette Egliſe, & finir par un Mémoire que les Docteurs de Sorbonne préſenterent au Czar Pierre I. Le lecteur y verra quelle eſt la croyance des Ruſſes, & ce qui les diviſe, eux & les Grecs, des Catholiques Romains.

De la Confeſſion.

LA Confeſſion auriculaire eſt ordonnée dans l'Egliſe de Ruſſie : mais le peuple croit qu'elle n'eſt d'obligation que pour les grands Seigneurs & les Nobles. Tout le monde va cependant à confeſſe dans la quinzaine de Pâques. Le Confeſſeur eſt aſſis au milieu de l'Egliſe, la face tournée vers une Image qui eſt deſtinée à cet uſage. Le Pénitent ſe met à genoux auprès de lui, fait le ſigne de la croix, & ſuit les uſages qui ſont pratiqués dans l'Egliſe Romaine. Le confeſſeur lui donne une pénitence proportionnée à ſes péchés.

Oderborn. *ubi ſuprà.*

De la Communion.

LES Ruſſes, comme les Grecs, communient ſous les deux eſpèces. Le pain qu'ils employent dans ce Sacrement n'eſt point du pain azyme, c'eſt du pain levé. Le Prêtre le mêle dans le calice avec le

vin, ou le précieux ſang, en prend avec une cuiller, & le diſtribue aux communians. Lorſque le calice eſt vuide, s'il ſe préſente encore des communians, le Prêtre conſacre de nouveau, & fait la même cérémonie. Si le nombre des communians n'eſt pas aſſez conſidérable, pour conſommer le pain & le vin, le Prêtre le conſomme: c'eſt l'uſage dans cette l'Egliſe de conſacrer au moment qu'on va donner la Communion. On conſacre cependant une hoſtie le Lundi de la ſemaine Sainte, & on la garde toute l'année pour les malades.

LES Prêtres Grecs ſe ſervent dans la conſecration d'expreſſions qui répondent à celles dont ſe ſervent les Prêtres Latins: mais avant de conſacrer, ils portent le pain autour de l'Egliſe, pour l'expoſer à l'adoration des fideles.

Des jours de Fête en Ruſſie.

LES grandes Fêtes en Ruſſie, ſont la Nativité de la Sainte Vierge; l'Exaltation de la Croix, l'Oblation de la Mere de Dieu, la Nativité de Notre-Seigneur, l'Epiphanie ou les Rois, la Chandeleur, l'Annonciation, le Dimanche des Rameaux, le jour de Pâques, l'Aſcenſion, la Pentecôte, l'Aſſomption, Saint Nicolas, Evêque de Myre. C'eſt le Patron de la Ruſſie. On célebre en outre dans ce pays beaucoup de Fêtes particulières.

Autrefois les marchands & les artiſans ſe contentoient d'aller à la Meſſe les Dimanches & les Fêtes, & retournoient

à leur commerce ou à leur travail, comme les jours ouvrables. Ils disoient qu'il n'appartenoit qu'aux grands Seigneurs de se donner du bon tems les jours de Fête: mais le Patriarche Nicon les força de célébrer toutes les Fêtes & tous les Dimanche en entier.

Mémoire présenté au Czar Pierre I. par les Docteurs de Sorbonne.

L'APÔTRE Saint Paul nous a particulièrement recommandé d'être attentifs à garder l'unité de l'esprit dans le lieu de la paix, parce qu'il n'y a qu'un Dieu, un Seigneur, une Foi, un baptême. Il est d'autant plus aisé de ramener l'Eglise Russienne à cette unité, & de la réconcilier avec nous, qu'elle n'y apporte pas les mêmes obstacles que nous avons la douleur de trouver pour la réunion des Protestans & des autres sectes de l'Orient.

L'Eglise Russienne reconnoît avec nous l'unité de Dieu & la consubstantialité des trois Personnes de la Sainte Trinité, & elle rejette les blasphêmes des anciens & des nouveaux Ariens.

Elle admet avec nous tous les dogmes que Dieu nous a révélés sur l'union hipostatique, & sur la distinction des deux natures en Jesus-Christ.

Elle fait profession de croire avec nous tout ce que la Foi Catholique enseigne sur le péché Originel, sur la Rédemption par Jesus-Christ, & sur la nécessité de la grace pour tous les Actes de piété, sans aucune distinction.

Elle confeſſe avec nous que Jeſus-Chriſt a inſtitué dans ſon Egliſe ſept Sacremens ; que dans le Sacrifice non ſanglant de l'Autel , le pain & le vin ſont changés ſubſtantiellement au corps & au ſang de Jeſus-Chriſt ; & le reconnoiſſant réellement préſent dans l'Euchariſtie, elle lui rend le culte ſuprême de l'adoration.

Comme nous, elle honore & invoque la bienheureuſe Vierge, Mere de Dieu, & les Saints qui régnent dans le Ciel. Elle a pour leurs Reliques la même vénération que nous, & rend à leurs Images un culte qui ſe rapporte à ceux dont elles ſont la reſſemblance.

Les Ruſſes font comme nous , des prieres, des aumônes, & offrent des ſacrifices pour les fidéles qui ſont morts dans la paix & la communion de l'Egliſe , croyant, ſans aucun doute, que leurs ames en peuvent être ſoulagées, lorſqu'il leur reſte encore quelque choſe à expier, pour ſatisfaire à la Juſtice Divine.

Ils reconnoiſſent avec nous que l'Egliſe a reçu de Jeſus-Chriſt le pouvoir de faire les Loix auxquelles tous les fidéles ſont obligés: telle eſt la loi du jeûne & de l'abſtinence en certains tems.

Enfin, pour ne pas entrer dans un plus grand détail, les Ruſſes admettent & reſpectent avec nous, comme régles infaillibles de la foi, les divines écritures inſpirées de Dieu, & la tradition de l'Egliſe. Ils reconnoiſſent comme nous, que l'Egliſe eſt une , viſible , catholique; qu'elle a l'autorité de juger ſouveraine-

ment & infailliblement les conteſtations qui s'élevent ſur la foi; & qu'enfin hors de cette Egliſe, Une, Sainte, Catholique & Apoſtolique, il n'y a point de ſalut à eſpérer.

Mais s'il n'y a de ſalut que pour ceux qui conſervent cette unité, comme toutes les écritures & la tradition nous l'enſeignent; ſi l'Apôtre Saint Paul ne fait pas difficulté de mettre les diſſenſions & les ſchiſmes au nombre des péchés griefs, dont on ne peut ſe rendre coupable ſans s'exclure ſoi-même du Royaume des Cieux, quel doit être le zèle & l'ardeur des Chrétiens, pour établir entr'eux une entière concorde, & que ne doivent-ils pas faire pour lever au plutôt les obſtacles qui pourroient empêcher un ſi grand bien?

Et quels ſeroient-ils donc ces obſtables qui pourroient empêcher l'union de l'Egliſe de Ruſſie avec l'Egliſe Romaine, & priver la Chrétienté d'un avantage qu'elle eſtime très-grand & qu'elle deſire depuis long-tems?

Seroit-ce quelques points de diſcipline? Mais la diſcipline peut être différente dans les différentes parties de l'Egliſe, ſans que l'unité en ſoit altérée.

Il y a, dit Saint Firmilien, lettre 75, diverſes pratiques dans pluſieurs provinces, ſelon la diverſité des pays & du caractère des peuples, ſans que pour cela on ſe ſoit jamais ſéparé de la communion & de l'unité de l'Egliſe Catholique.

Saint Auguſtin traite la même choſe plus au long. Il n'y a, dit ce Pere, lettre 36. à Caſul, qu'une ſeule foi qui

anime tous les membres de l'Egliſe Catholique, & les diverſes pratiques, dont on ſe ſert pour la manifeſter au-dehors, ne bleſſent point cette unité: car toute la beauté de la fille du Roi conſiſte dans l'intérieur, & les différens uſages qui s'obſervent peuvent être regardés comme ſon vêtement. D'où vient qu'il eſt dit au même endroit qu'elle eſt parée de franges d'or, & revêtue d'une robe de différentes couleurs? Mais cette robe, qui doit être variée par les nuances des diverſes pratiques, ne doit pas être déchirée par les diſſenſions & les diſputes.

Et certes, perſonne ne peut nier qu'avant les tems infortunés de Cœrularius, les Egliſes d'Orient & d'Occident ne fuſſent unies par les liens d'une même Communion, quoique les rits fuſſent différens: il eſt même aiſé de voir que parmi les Latins, chaque Egliſe a ſes coutumes, ſelon la diverſité des lieux. Bien plus, ceux des Grecs qui ſe ſont réunis avec nous, vivent ſelon leurs uſages.

Rien n'empêchera donc que l'Egliſe de Ruſſie ne puiſſe retenir ſa diſcipline; & ainſi elle pourra conſacrer avec du pain levé, pourvu qu'elle ne déſapprouve point l'uſage contraire où ſont les Latins, & qu'elle reconnoiſſe la validité de la conſécration qui ſe fait avec du pain ſans levain, ainſi que l'ont reconnu Theophilacte, Démétrius, Comathenus, Jean Evêque de Chypre, Barlaam, Grégoire Protoſyncelle, & tant d'autres recommandables parmi les Grecs, par leur caractère & par leur conduite ſage & modérée.

L'Egliſe de Ruſſie ne doit pas craindre non plus que le Pape entreprît d'abolir ſes autres uſages, comme nous ne croyons point nous-même qu'il aboliſſe ceux de l'Egliſe Gallicane, & nous prétendons même qu'il n'en a pas le pouvoir.

Se trouvera-t-il dans la Hierarchie de l'Egliſe, ou dans le Gouvernement, quelque obſtacle qui empêche ou qui retarde l'union ſi déſirable des deux Egliſes? C'eſt peut-être là en effet ce qui fait le plus de peine aux Ruſſes, & qui les éloigne davantage de cette réconciliation. Néanmoins, les principales difficultés ſur ce point, tomberont d'elles-même, pourvu qu'on l'expoſe avec toute la netteté & la droiture poſſibles.

D'abord, nous enſeignons que les Evêques ſont, par l'inſtitution de Dieu, les ſucceſſeurs des Apôtres, & les Vicaires de Jeſus-Chriſt; que l'Evêque de Rome, qui eſt le ſucceſſeur légitime de Saint Pierre, eſt auſſi de droit divin, le premier des Evêques, & le premier Vicaire de Jeſus-Chriſt, & qu'en cette qualité, il eſt le centre de l'unité, & le lien viſible de la Communion. C'eſt ce qui a fait dire à Saint Irenée, que le ſiége Apoſtolique de l'Evêque de Rome a une primauté plus puiſſante que chacun des autres ſiéges en particulier, afin de veiller dans toute l'Egliſe à l'exacte obſervation de la foi, & au maintien de l'unité, ainſi que l'enſeigne Saint Cyprien.

Cette primauté de l'Evêque de Rome, qui eſt fondée ſur les paroles de l'Evangile, & ſur la tradition des premiers ſié-

cles de l'Egliſe, a été réconnue par les huit premiers Conciles généraux, que l'Egliſe de Ruſſie reçoit & dont elle reſpecte l'autorité.

Voilà la ſeule choſe que nous faiſons profeſſion de croire d'une foi unanime dans l'Egliſe univerſelle, touchant la primauté du Pape. Quant aux autres points ſur leſquels on ne trouve pas le même concert entre les Catholiques, ce ne ſont point des dogmes qui ſoient compris dans la regle de foi, comme l'a reconnu le Pape Innocent XI, en approuvant ſolemnellement le célebre ouvrage qu'a compoſé un de nos illuſtres Evêques * pour expoſer la foi de l'Egliſe Catholique contre les fauſſes imputations & les calomnies des Proteſtans.

En effet, l'Egliſe Gallicane enſeigne que le Pape ne doit point ſe ſervir de l'autorité qu'il a dans toute l'Egliſe, & ſur chaque Evêque en particulier, de ſon propre mouvement, & d'une manière arbitraire; mais que l'uſage de cette autorité doit être réglée ſelon les ſaints Canons, dictés par l'eſprit de Dieu, & conſacrés par le reſpect des premiers ſiécles; que la Souveraine Puiſſance a été immédiatement accordée de Dieu au corps des Evêques, auquel le Pape eſt obligé lui-même d'obéir dans ce qui regarde la Foi, l'extinction du ſchiſme & le réformation de l'Egliſe. Doctrine expreſſément définie par nos Conciles Œcuméniques de Conſtance, de Bâle, ſolemnellement reconnue

* M. Boſſuet, Evêque de Meaux.

& autoriſée par le Clergé de France, & conſtamment défendue par les Théologiens de Paris.

De plus nous tenons que le jugement de l'Evêque de Rome n'eſt point une regle infaillible de la Foi, à moins qu'il ne ſoit confirmé par celui de l'Egliſe univerſelle, & que le Pape n'ayant qu'un pouvoir purement ſpirituel, n'a reçu de Jeſus-Chriſt aucun droit, ni directement ni indirectement, ſur le temporel des Rois, & qu'il ne peut, ſous aucun prétexte, même de Religion, diſpenſer les ſujets d'un Prince de l'obéiſſance qu'ils lui doivent, ni les dégager du ſerment de fidélité.

Or l'Egliſe de Rome n'ignore point que nous tenons & que nous enſeignons cette Doctrine; & s'il y a des Théologiens qui penſent différemment, & qui donnent plus d'étendue aux droits du Pontife Romain, comme cette diverſité de ſentiment ne touche point le Dogme de la Primauté, nous ne rompons point avec eux, ni eux avec nous; & nous demeurons unis par les liens d'une ſeule & même communion.

Enfin nous ajoutons que toute l'autorité que le Pape exerce ſelon le droit nouveau, ſoit pour élire les Evêques, ſoit pour confirmer les élections, ſoit même pour les diſpenſes, ne lui appartient que par les conceſſions de l'Egliſe, ou par les concordats qu'il a faits avec les Rois, ou enfin à cauſe de ſa dignité Patriarchale, de ſorte que cette autorité n'aura point lieu par rapport aux Egliſes où elle n'aura point été introduite; & nous ne vo-

yons pas qu'il ait été propoſé aux Grecs de s'y ſoumettre, quand il s'eſt agi de concilier l'Egliſe Grecque avec l'Egliſe Latine.

Qu'eſt-ce donc qui pourroit empêcher les Ruſſiens de ſe réunir avec l'Egliſe Latine? ſeroit-ce leur ſentiment ſur la proceſſion du St. Eſprit. Mais il ne ſera pas difficile de s'accorder encore ſur ce point, pourvu qu'on ait véritablement envie de finir les diſputes & non point de les prolonger.

Premièrement, l'Egliſe de Ruſſie fait profeſſion de croire que le Saint-Eſprit procede du Pere par le Fils, & l'Egliſe Latine, que le Saint-Eſprit procéde du Pere & du Fils.

Or ces deux façons de parler ont été employées par des Peres dont l'autorité eſt également reconnue & reſpectée dans les deux Egliſes; car St. Baſile-le Grand & S. Grégoire le Théologien, obſervent que ces deux propoſitions, *Du* & *Par*, ſignifient la même choſe. C'eſt pourquoi les Théologiens les plus illuſtres enſeignent que ces deux manières de parler: *le Saint-Eſprit procede du Pere par le Fils*, ou *le Saint-Eſprit procede du Pere & du Fils*, ſignifient la même choſe. Car, quel eſt le ſens de cette expreſſion: *le Saint-Eſprit procede du Pere par le Fils?* cela ſignifie-t-il, comme prétendent quelques Grecs peu amateurs de la paix, que le Saint-Eſprit procede du Pere, & que le Pere & le Fils ſont d'une même ſubſtance, ὁμοούσιος? Mais ſi c'eſt-là l'unique ſens de cette expreſſion, l'on pourra dire, par la

même raiſon, que le Fils procede du Pere, & que le Pere & le St. Eſprit ſont d'une même ſubſtance. Cependant il n'y a perſonne parmi les Grecs qui ait dit que le Fils procédoit du Pere par le Saint-Eſprit. Il faut donc entendre dans un ſens plus étendu ce que nous liſons dans les Ecrits des Saints Peres, que le Saint-Eſprit procede du Pere par le Fils; & ce ſens eſt que non-ſeulement le Pere & le Fils ſont d'une même ſubſtance, mais auſſi que l'une & l'autre Perſonne ſont un ſeul & même principe, & que *le Saint-Eſprit procede de tous les deux*, comme dit Saint Auguſtin, traité 99 ſur Saint Jean. *Quoique le Fils tienne du Pere, de ce que le Saint-Eſprit procede de lui, comme il procede du Pere*; à-peu-près comme ſi un flambeau communique ſa lumière à un autre, & que tous deux enſemble la communiquent à un autre. C'eſt la comparaiſon de Saint Grégoire de Nyſſe, L. 1. contre Eunomius. Alors on peut dire que ce troiſième flambeau, non-ſeulement a reçu ſa lumière immédiatement du premier, mais encore qui l'a reçue du premier par le ſecond. Or voilà préciſément ce qu'entend l'Egliſe Latine, lorſqu'elle dit dans le Symbole que le Saint-Eſprit procede du Pere & du Fils. Ainſi ces deux manières de parler, à les bien prendre, reviennent entièrement au même.

En ſecond lieu, ſi l'Egliſe Latine dit que le Saint-Eſprit procede du Pere & du Fils; elle tient cette façon de parler des Peres & des Conciles. C'eſt ainſi que s'en explique Saint Epiphane, livre 2. contre

hérésies. " Le Saint-Esprit est toujours avec le Pere & le Fils, non comme frere du Pere, ou comme engendré ou créé par le Pere, ou comme frere du Fils, ni enfin comme petit-Fils du Pere, mais comme procédant du Pere, & recevant du Fils. Il n'est point étranger au Pere & au Fils, mais il est du Pere & du Fils, étant de la même substance & de la même divinité que le Pere & le Fils. „ Saint Cyrille d'Alexandrie dit la même chose dans sa lettre synodique, écrite en son nom & au nom du Concile à Nestorius; & il établit si bien ce dogme dans ces derniers écrits, qu'il est impossible de dire qu'il s'en soit jamais écarté. Et si nous ne craignions de rendre cet écrit trop long, il nous seroit facile de prouver que Saint Athanase le Grand, Saint Basile, Saint Dydime, & les autres Peres de l'Eglise d'Orient, sont du même sentiment. Les Russes savent, à n'en point douter, que le grand Saint Hilaire, Saint Amborise, Saint Augustin, Saint Leon, & tous les autres Peres Latins ont enseigné la même chose.

Pourquoi l'Eglise de Russie rejetteroit-elle la Communion des Latins, puisqu'elle sait bien qu'ils ne professent que ce qu'ils ont appris des Peres qui sont respectés des deux Eglises, & qui ont même été approuvés par l'autorité des Conciles œcuméniques? Peut-on trouver mauvais que nous professions de bouche, ce que nous croyons intérieurement? Sur-tout l'Eglise Latine ne trouvant pas mauvais que les Grecs qui reviennent à l'unité,

& qui profeſſent avec elle la même doctrine ſur cet article, récitent le Symbole ſelon leur rit, ſans ajouter la particule *Filioque*, & du Fils.

En troiſième lieu, ce n'eſt point-là le ſujet qui a ſéparé les Grecs d'avec les Latins. Il n'eſt fait aucune mention de la proceſſion du Saint-Eſprit dans la lettre de Michel Cœrularius, & de Leon d'Acride, ni dans celle de Leon IX. Pierre, Patriarche d'Antioche, dans ſa lettre à Dominique de Grade, ne dit pas non plus que ce point ait été la première cauſe du divorce. Bien plus, il aſſure que l'unique erreur que Michel Cœrularius reprochoit aux Latins regardoit les azymes ou le pain ſans levain.

En effet, Michel Cœrularius, Patriarche de Conſtantinople, & le premier auteur de ce Schiſme, ne reproche aux Latins que leur uſage de conſacrer avec du pain azyme & de ne point chanter *alleluia* au tems du Carême, & quelques autres points de ce genre. Mais que ces accuſations ſont frivoles ! Que ces prétextes de rupture ſont légers ! Cépendant Cœrularius, ſur cet unique fondement, ſans examen, ſans entendre les parties, ſans obſerver aucune forme judiciaire, tout ſeul avec un petit nombre d'Evêques de ſon Patriarchat, ne fit pas difficulté de faire fermer les Egliſes des Latins & de ſéparer de la Communion Eccléſiaſtique, le Pape & tout l'Occident, qui ſuivoit avec lui la même diſcipline. C'eſt ce que Leon IX. lui reproche ſans aucune aigreur, en lui remettant devant les yeux

la tendreſſe de cette véritable Mere, dont il eſt dit dans l'hiſtoire de Salomon, que les entrailles furent émues, & qu'elle ne put conſentir qu'on divisât ſon enfant. Enſuite il ajoute que les variétés de la diſcipline ne peuvent nuire au ſalut des fidéles, lorſqu'ils ſont animés d'une même foi, qui opérant par la charité tout le bien qu'elle peut, les unit tous à un même Dieu.

Telle fut l'origine de la ſéparation des Grecs, & par conſéquent des Ruſſes; & il y faut faire une très-grande attention. Car, pour bien juger de la diviſion qui eſt à préſent entre les Grecs & les Latins, il faut remonter juſqu'au tems où elle a pris naiſſance.

C'eſt depuis ces premiers tems que la triſteſſe s'eſt emparée de nos cœurs, & que nous ne ceſſons de gémir à la vue du danger où ſe trouvent nos freres. Au reſte, ſans rapporter ici tout ce que l'Egliſe Latine a mis en œuvre pour éteindre un ſchiſme auquel elle n'avoit point eu de part, nous nous contentons de dire qu'elle n'a rien tant déſiré que l'union, ni rien tant déteſté que le Schiſme.

Saint Cyprien & Saint Firmilien, malgré les grands démêlés qu'ils ont eu avec l'Egliſe de Rome, nous ont récommandé avec ſoin d'avoir en horreur tout ce qui pourroit nous porter à rejetter ſa Communion.

Quel eſt l'homme, dit le premier, (*livre de l'unité de l'Egliſe*) ſi furieuſement porté à la diſcorde, qu'il eſpére ou qu'il oſe entreprendre de diviſer l'unité de

Dieu, la robe du Seigneur, l'Egliſe de Jeſus-Chriſt ? Il nous enſeigne lui-même dans ſon Evangile, qu'il n'y aura qu'un troupeau, qu'un Paſteur ; & l'Apôtre Saint Paul employe les prières & les exhortations pour nous enſeigner la même vérité. Je vous conjure, dit-il, mes freres, par le nom de Jeſus-Chriſt, Notre Seigneur, d'avoir tous un même langage & de ne point ſouffrir parmi vous de diviſions ni de ſchiſmes.

A des paroles ſi remplies de charité, nous n'avons rien à ajouter que la tendre exhortation d'un Grec moderne nommé Théorien. Après avoir reconnu que la conſécration eſt également bonne & légitime, ſoit qu'on ſe ſerve de pain azyme, ou de pain levé, & que tous les Latins qu'il a vus en conviennent, il adreſſe les paroles ſuivantes aux Grecs & à tous ceux de ſa Communion, dans une lettre écrite pour les Prêtres qui habitent les montagnes.

« Nous vous exhortons, ſur toutes » choſes, d'éviter les conteſtations & » les diſputes ; car ce n'eſt point-là notre » coutume, ni celle de l'Egliſe. Mais » l'eſprit de l'Egliſe & le nôtre, eſt de » garder la paix avec tous, en poſſédant » Jeſus-Chriſt, qui eſt lui-même la paix » & qui réunit deux choſes en une. Ai- » mez donc les Latins comme vos freres, » car leurs ſentimens ſont conformes à la » Foi. »

Nous ne pouvons finir cet écrit, que le prompt départ de Sa Majeſté Czarienne nous a obligé de compoſer à la hâte, ſans

adreſſer des vœux redoublés au Souverain Seigneur du Ciel & de la terre, pour l'heureux voyage de cet auguſte Prince, afin qu'après s'être fait tant d'honueur en rétabliſſant la ſplendeur de ſon Empire, il mette le comble à ſa gloire, en ſoumettant ſes Etats à la Religion Catholique, & en augmentant le Royaume de Jeſus-Chriſt par qui il regne ſi glorieuſement. Que ce Prince ſoit un nouveau Cyrus, ſemblable à celui dont Dieu ſe ſervit autrefois dans ſa miſéricorde, comme dit le Prophête; qu'il ramene heureuſement ſes peuples à la lumière de la vérité, & qu'il leur procure le bien de la paix & de la concorde; qu'il renverſe le mur de diviſion, & qu'il faſſe ceſſer ces anciennes inimitiés qui étoient entre les deux Egliſes, afin qui n'y ait plus qu'un peuple fidele, comme il n'y a qu'une Egliſe & qu'une Religion. Cette piété, & cet amour pour la Foi le mettront audeſſus de ſes ancêtres, bien plus que toutes ſes autres qualités héroïques; & l'autorité ſuprême dont il eſt revêtu, & qu'il ne fait pas moins reſpecter par ſes rares vertus, que par l'appareil de la Majeſté Royale, ne ſera jamais plus ferme & plus inſéparable que lorſqu'il l'employera pour la cauſe de Dieu, comme ſon ſerviteur, & qu'il la conſacrera au rétabliſſement & au maintien de l'Egliſe comme ſon fils.

Fait dans la maiſon de Sorbonne le 17 Juin 1717.

Signés

LOUIS HABERT, Prêtre, Docteur en

Théologie de la Société de Sorbonne.

JACQUES-CHRISTOPHE BRIQUET, Prêtre, Docteur en Théologie de la Société de Sorbonne.

JOSEPH LAMBERT, Prêtre, Docteur en Théologie.

ANTOINE LE MOINE, Prêtre, Docteur en Théologie, de la Société de Sorbonne.

LOUIS COURCIER, Prêtre, Docteur en Théologie.

JEAN-BAPTISTE DE RUEL, Prêtre, Docteur en Théologie, de la Société de Sorbonne.

GUILLAUME DE LA MARE, Prêtre, Docteur en Théologie.

FRANÇOIS-PIERRE DE BEYNE, Prêtre & Docteur en Théologie.

ETIENNE DUBOURG, Prêtre & Docteur en Theologie.

FRANÇOIS-HYACINTHE DE LAN, Prêtre & Docteur en Théologie.

FRANÇOIS SALMON, Prêtre, Docteur en Théologie.

LAURENT-FRANÇOIS BOURSIER, Prêtre & Docteur en Théologie. Ce fut lui qui rédigea le Mémoire, qui fut dreſſé en un jour, les matières avant été partagées entre pluſieurs Docteurs, dont l'un travailla ſur la Primauté du Pape, l'autre ſur la Proceſſion du Saint-Eſprit.

ANTOINE DE LA CHASSAIGNE, Prêtre & Docteur en Théologie.

VINCENT-CHARLES-ANTOINE DE BELLOY DE FRANCIERES, Prêtre & Docteur en Théologie.

BARTHELEMY DE LA FLEUTRIE, Prêtre

& Docteur en Théologie.
OEL-ANTOINE LE FEVRE, Prêtre & Docteur en Théologie.
HARLES-ANTOINE TOUVENOT, Prêtre & Docteur en Théologie.
DMOND MARUEL, Prêtre & Docteur en Théologie.

Nous FRANÇOIS VINANT, Prêtre & Docteur en Théologie, de la Faculté de aris, & de la Société de Sorbonne, Chanelier de l'Egliſe & de l'Univerſité de Pas, Chanoine de ladite Egliſe, & Vicai: général de ſon Eminence Monſeigneur : Cardinal de Noailles, Archevêque de aris, certifions que l'acte écrit ci-deſis, où ſe trouve expoſée la Doctrine atholique ſur les articles qu'il concerne, t ſouſcrit de la propre main de ceux dont s noms ſe liſent à la fin dudit acte, & u'ils ſont tous Prêtres & Docteurs en héologie de la Faculté de Paris & de la ociété de Sorbonne, & qu'on peut & oit ajouter une entière foi à leur témoinage. Donné à Paris dans la Palais Arhiépiſcopal, qui eſt le lieu de notre déeure : ſigné de notre main & de celle de otre Secrétaire, & ſcellé de notre Sceau, : de celui de l'Egliſe Métropolitaine de otre-Dame de Paris, le 19 du mois de illet, l'an de grace, 1717.

FRANÇOIS VIVANT, Chancelier de Pas.

Le Czar, ayant reçu ce Mémoire fit fai: aux Docteurs de Sorbonne un compliient fort obligeant par le Maréchal de eſſé, que le Roi lui avoit donné pour accompagner pendant ſon ſéjour en Fran-

ce. Sa Majeſté Czarienne leur témoigna qu'il étoit fort content de leur mémoire : &, comme il avoit fort à cœur la réunion, il le communiqua aux Evêques qui allerent le ſaluer à ſon arrivée à Saint Petersbourg, & leur ordonna d'y répondre. Ils lui obéirent, mais d'une manière fort abrégée. Leur lettre eſt dattée de Petersbourg, le 15 Juin 1718, vieux ſtyle, ce qui répond au 5 de Juin même année.

Les Evêques de Ruſſie, qui étoient au nombre de trois, diſent dans leur réponſe, que pour traiter une affaire de cette importance il eſt néceſſaire qu'ils conſultent les Evêques Grecs avec leſquels ils ſont unis, & principalement les quatre Patriarches de l'Orient ; qu'il eſt encore néceſſaire de tenir un Concile général, ou du moins des conférences autoriſées par les deux Egliſes ; que les Théologiens pourront agiter de part & d'autre les queſtions préliminaires. On voit par-là que ces Evêques ſe conformoient aux ordres du Monarque de Ruſſie, parce qu'ils n'oſoient lui réſiſter ; mais ils ſe réſervoient la liberté d'arrêter l'union, & y mettoient divrers obſtacles.

Leur lettre étoit écrite en latin ; le Czar l'envoya au Roi, qui en fit remettre une copie au Cardinal de Noailles, Archevêque Paris, &. Proviſeur de Sorbonne. Il paroît que les Evêques de Ruſſie firent d'autres réponſes au mémoire des Docteurs de Sorbonne ; mais d'un ſtyle plus emphatique, ſuivant le génie des Grecs. On croit même qu'un d'entre eux, qui

a depuis été Archevêque de Novogorod, & Préſident du Synode, travailla à l'ouvrage qui a été publié ſous le nom de Jean-François Budée, Luthérien. Il eſt certain que le Czar déſiroit d'autant plus la réunion, que par ce moyen il ſe lieroit davantage avec les Princes de l'Europe : mais les guerres qu'il eut à ſoutenir contre la Suéde & la Perſe lui firent perdre cette affaire de vue. D'ailleurs Javorski, Archevêque de Reſan, en qui ce grand homme avoit beaucoup de confiance pour ce qui concernoit la Religion, fit un ouvrage intitulé *Petra Fidei*, ou le fondement de la Foi, dans lequel il réfuta les calomnies que Budée avoit avancées contre l'Egliſe de Ruſſie, & où il prouvoit que cette Egliſe ne pouvoit ſe concilier avec celle de Rome. Mais cet ouvrage Ruſſe, ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur : & on le ſupprima en 1731. à la ſollicitation du Duc de Biren, favori de l'Impératrice ; mais Eliſabeth permit depuis qu'on le diſtribuât.

Pour revenir à la réunion des deux Egliſes, celle des Latins & celle des Ruſſes ; le Pape Clément XI. propoſa au Général des Dominicains d'envoyer des Religieux de ſon Ordre en Ruſſie, pour ramener à l'unité au moins les particuliers qui pourroient y être diſpoſés : mais ce projet ne fut pas exécuté, ſans qu'on en ſache la cauſe.

Les Docteurs de Sorbonne qui avoient toujours attendu une réponſe préciſe aux différens articles de leur Mémoire, & qui n'étoient reſtés dans l'inaction ſur cette

importante affaire, qu'à cauſe des obſtacles qu'ils y rencontroient, crurent pouvoir en venir à bout par des conférences ſur les lieux mêmes. Ils profiterent du voyage que fit en Ruſſie Monſieur Jubé, Curé d'Aſnieres, en qualité de Précepteur des enfans & d'Aumônier de la Princeſſe Gallitzin, femme du Prince Serguier Dolgorouki, laquelle avoit embraſſé la Religion Catholique en Hollande. Ils donnerent à cet Eccléſiaſtique, qui avoit véritablement du mérite, une lettre de créance ou une eſpèce de procuration, afin qu'il pût traiter, en leur nom, avec les Evêques de Ruſſie.

Lorſqu'il fut arrivé à Saint Petersbourg, uſant du grand crédit dont jouiſſoit la Maiſon Dolgorouki, il s'inſinua auprès des Miniſtres, des gens de qualité, des Evêques qui paroiſſoient le moins oppoſés à la réunion. Le Duc de Liria, Ambaſſadeur d'Eſpagne, l'appuya beaucoup. Ce Miniſtre écrivit à Sa Majeſté très-Catholique, pour la prier de lui permettre de travailler à un projet ſi utile au Chriſtianiſme. Le Roi d'Eſpagne, qui avoit refuſé juſqu'alors de reconnoître le Czar pour Empereur, manda à ſon Ambaſſadeur de le reconnoître en cette qualité, de la manière la plus autentique & la plus ſolemnelle, dès que le Czar, ſon Clergé & ſes Etats, ſe ſeroient réunis à l'Egliſe Latine.

On fit, de concert avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, un Mémoire dans lequel on expoſoit les avantages ſpirituels & temporels que la Ruſſie trouveroit dans la réunion

réunion des deux Egliſes. On tint des conférences avec pluſieurs Evêques : on traduiſit en Langue Ruſſe pluſieurs bons ouvrages de piété, tels que le Cathéchiſme hiſtorique de Monſieur de Fleuri, &c. mais l'Archevêque de Novogorod, qui étoit Préſident du Synode, crut avoir un intérêt particulier à empêcher la réunion : il craignoit de perdre ſon autorité : d'ailleurs, il étoit imbu des erreurs du Luthéraniſme, & travailloit ſous main à empêcher l'exécution du projet, en paroiſſant extérieurement y conſentir.

Mais les troubles qui arriverent dans l'Empire à la mort de Pierre, & la diſgrace dans laquelle tomba la famille Dolgorouski rompirent toutes les meſures qu'on avoit priſes. L'Evêque de Tuere & l'Achevêque de Reſan eſſuyerent même des perſécutions, parce qu'ils pareſſoient deſirer la réunion. Le dernier fut dégradé & mis en priſon. Le Duc de Liria quitta la Ruſſie, & le Curé d'Aſnieres eut à peine le tems de ſe ſauver ; l'Archevêque de Novogorod avoit juré ſa perte.

Depuis ce tems, le Pape Benoît XIV. écrivit, au commencement de ſon Pontificat, à l'Impératrice Eliſabeth, pour l'engager à favoriſer la réunion ; mais l'Impératrice lui répondit que le Clergé ne pouvoit rien faire que de concert avec les Patriarches d'Orient. Il y a d'ailleurs apparence que les Luthériens, dont le nombre eſt conſidérable en Ruſſie, contribuerent à empêcher la réunion, dans la crainte de ne pouvoir plus s'établir

dans ce pays, s'il s'uniſſoit à l'Egliſe Romaine.

Comme la lettre de créance des Docteurs de Sorbonne contient des faits & des principes aſſez intéreſſans, nous croyons devoir en donner ici une copie.

» Nous apprenons, Monſieur, que » vous êtes ſur le point de partir pour la » Ruſſie, & c'eſt un avantage ineſtimable, » qu'une perſonne pleine de lumières & » d'amour pour l'Egliſe, ſe trouve à » portée de conférer avec les Révéren- » diſſimes & Illuſtriſſimes Evêques de ce » grand Empire.

» Quoique vous n'ignoriez pas entiè- » rement ce qui s'eſt paſſé entre ces Pré- » lats & nous, nous aurons l'honneur » de vous en rendre compte d'une manière » plus particulière, & de vous dire » que lorſque Sa Majeſté Czarienne, le » feu Czar Pierre, vint à Paris, & qu'il » nous fit l'honneur de venir voir notre » Maiſon, nous prîmes la liberté de lui » parler de l'union ſi déſirée de l'Egliſe » de la grande Ruſſie avec l'Egliſe Latine; » que conformémement à ſes ordres, nous » dreſsâmes un mémoire où nous entrions » dans le détail des points qui nous divi- » ſent, pour faire voir que la réunion » n'eſt pas ſi difficile qu'on le penſe; » que ce grand Prince reçut ce Mémoire » avec un accueil & des marques de » bonté ſingulières, & qui répondirent à » celles qu'il nous avoit données de vive » voix; qu'il eut la bonté de nous pro- » mettre qu'il le communiqueroit aux » Evêques de ſon Empire, & qu'il les

» engageroit à nous faire réponſe.

» En effet, plus d'un an après, nous » reçûmes une lettre qui nous fut commu- » niquée par M. le Cardinal de Noailles, » qui étoit ſignée par les trois Evêques » qui allerent féliciter Sa Majeſté Czarienne » ſur ſon heureux retour à Saint Péterſ- » bourg. Long-tems après nous en reçûmes » une ſeconde qui porte le nom des Evê- » ques de la Grande, Petite & Blanche » Ruſſie, & dont nous ne ſavons autre » choſe, ſinon que par une voie incon- » nue, l'on en a remis une copie à l'un » d'entre nous; mais une copie en lan- » gue françoiſe, ſans date, ſans forme, » ſans ſignature, & ſans que nous ayons » pu ſavoir rien de précis & de certain, » ni ſur le fonds de cette lettre, ni ſur » la manière dont elle nous a été rendue. » A juger de la lettre par elle-même, » nous n'avons point eu peine à l'attri- » buer à l'Egliſe de la Grande Ruſſie; car » elle eſt pleinement conforme à la pré- » cédente; & il n'y a rien de plus poli » que l'une & l'autre, & rien de plus » obligeant, ni qui explique plus parfai- » tement les ſentimens des très-illuſtres Prélats de cet Empire: nous en avons été auſſi touchés qu'une auſſi grande grace le mérite. Quelle conſolation, en effet, pour nous que de recevoir de la part de ces Prélats ce gage de bien- veillance, dont nous connoiſſons tout le prix. Et certes quelles aſſez dignes actions de grace pouvons-nous rendre à Dieu, pour la joie dont nous nous entons comblés devant lui, à cauſe

» d'eux, ce qui nous porte à le conjurer » jour & nuit avec une ardeur extrême, » & à lui demander que celui qui a for- » mé dans leur cœur le desir de l'union, » daigne l'achever par sa misericorde, » afin que d'un même cœur & d'une mê- » me bouche, nous glorifions Dieu le Pere » de Notre-Seigneur Jesus-Christ.

» Qu'y auroit-il de plus grand, de » plus désirable, de plus magnifique, que » d'éteindre dans le sein de Jesus-Christ » les inimitiés & les divisions, & de » voir de si grands peuples n'être plus » avec nous qu'un cœur & qu'une ame; » ne former qu'un seul temple, un seul » autel, une seule hostie; que de » nous embrasser mutuellement, comme » les membres d'un même corps, & tra- » vailler de concert à arriver au même » bonheur! Quoi de plus glorieux pour » les Evêques qui gouvernent ces peuples » nombreux, & de qui dépend leur vie » & leur ame, que de relever leur cœur par » des saintes paroles, d'amener leurs » freres de toutes les nations, comme un » don précieux pour le Seigneur, & de » faire ensorte qu'il n'y ait plus qu'un » seul bercail, comme il n'y a qu'un » pasteur.

» Ces illustres Prélats qui nous donnent » des marques d'un si pieux dessein, » ajoutent en même-tems dans leur lettre » que toute cette sainte assemblée a jugé » à propos, du consentement, disent-ils » de notre pieux Monarque, d'écrire une » lettre aux quatre Patriarches d'Orient, » qui sont nos chefs & nos Souverains

» Paſteurs, & de leur envoyer tout ce
» qui regarde cette affaire afin qu'ils l'exa-
» minent & qu'ils en portent un ſain juge-
» ment. Nous ne manquerons pas, con-
» tinuent ces Evêques, comme l'exige
» l'affection réciproque que nous avons
» pour vous, d'informer vos révérences
» de la réponſe que nous recevrons &
» du ſentiment de ces Juges ſuprêmes de
» l'Egliſe.

» Depuis ce tems-là, nous n'avons
» ceſſé de lever les mains vers le Ciel,
» pour demander au Dieu de paix qu'il
» nous accordât une réponſe favorable &
» conforme à nos vœux; comme juſ-
» qu'ici nous n'en avons point reçu,
» jugez, Monſieur, quelle eſt notre
» joie de trouver en vous une perſonne
» ſi capable de préſenter nos vœux aux
» illuſtres Prélats de l'Egliſe de Ruſſie;
„ de s'informer de la vérité des lettres
„ qu'ils nous ont écrites; de leur té-
„ moigner combien nous ſommes touchés
„ de l'honneur qu'ils nous ont fait; de
„ ſavoir comment notre Mémoire aura
„ été reçu par les Patriarches d'Orient;
„ enfin de leur faire ſentir combien l'eſ-
„ pérance d'une union ſi déſirée, & qui
„ tarde ſi long-tems à s'accomplir, afflige
„ notre ame.

„ Il nous eſt revenu qu'on a répandu
„ dans les provinces du Nord, que les
„ Evêques de la Grande Ruſſie avoient
„ répondu à notre Mémoire, de manière
„ à nous fermer la bouche. Ce ſont des
„ bruits répandus, ſans doute, par des
„ perſonnes peu inſtruites, & qui ne

„ ſavent pas que notre douleur au con-
„ traire eſt que juſqu'ici ces illuſtres Pré-
„ lats ſe ſoient abſtenus de répondre &
„ d'apporter quelque remède au mal d'une
„ telle ſéparation, ſous prétexte qu'un
„ des canons apoſtoliques leur défend de
„ le faire d'eux-mêmes; pendant la va-
„ cance du ſiége Patriarchal de la Grande
„ Ruſſie.

„ Mais, Monſieur, qui pourroit croire
„ que l'Egliſe, cette Mére ſi tendre,
„ & qui ne peut demeurer un ſeul mo-
„ ment tranquille, à la vue de la ſépa-
„ ration de quelqu'un de ſes enfans, eût
„ empêché par ſes Canons qu'on n'ap-
„ portât un ſi prompt remède à un ſi
„ grand mal. Les exemples de l'antiquité,
„ auſſi-bien que la diſpoſition des Saints
„ Canons, nous font voir que dans les
„ tems de vacance d'un ſiége principal,
„ ou lorſqu'il ſe trouve des obſtacles &
„ des diſpoſitions peu favorables dans ceux
„ qui les rempliſſent, les Saints Peres,
„ animés de l'eſprit de Dieu, & fideles
„ à obſerver les ſaintes regles, ont cru
„ qu'on ne devoit pas laiſſer de faire ce
„ qui étoit pour le bien de l'Egliſe &
„ pour le ſalut des ames.

„ Les Evêques de Ruſſie, par exemple,
„ n'ignorent pas les travaux qu'entreprit le
„ célébre Etienne, Evêque de Dore,
„ pendant que le ſiége Patriarchal, dont
„ il relevoit, étoit vacant par la mort de
„ Saint Sophrone, & que Sergius, Evê-
„ que de Joppé, zélé Monothélite, s'étoit
„ ſervi de l'autorité de l'Empereur pour
„ s'en emparer, en qualité de Conſer-

„ vateur ; pendant que les autres grands „ ſiéges d'Orient , celui de Conſtantino- „ ple , celui d'Alexandrie , celui d'An- „ tioche étoient remplis de Monothélites, „ & pendant que le Pape Honorius , lui- „ même , ne reſiſtoit pas , comme il le „ devoit, à cette pernicieuſe nouveauté.

„ Les Evêques de Ruſſie n'ignorent pas „ non plus que , ſuivant les Canons du „ du Saint Concile d'Ephèſe , un Métro- „ politain , ou un Patriarche qui ſe ſépare „ de l'Egliſe , ne peut rien faire au pré- „ judice des Evêques qui dépendent de „ ſon ſiége , & que rien , par conſéquent, „ ne peut empêcher ces Evêques de faire „ ce qui eſt pour le bien de la Reli- „ gion.

„ Notre intention n'eſt pas d'accumuler „ ſur un point ſi conſtant un grand nom- „ bre d'autorités & d'exemples , encore „ moins de faire des comparaiſons : mais „ ces obſervations ſuffiſent pour montrer, „ comme vous le comprenez parfaitement, „ Monſieur , qu'on ne doit point crain- „ dre de violer les ſaintes régles, en „ s'appliquant à apporter quelques reme- „ des à ces maux , & qu'au contraire „ l'amour pour l'Egliſe , l'intérêt éternel „ pour le ſalut des ames , & la charité „ pour nos freres ne nous permettent „ pas de le différer , en voyant l'univers „ diviſé par une telle rupture de Com- „ munion.

„ Car enfin il n'y a point de milieu : „ ou les Evêques de la grande Ruſſie „ croient que l'Egliſe Latine eſt la véri- „ table Egliſe, ou ils la regardent comme

„ une Egliſe Schiſmatique, contre laquel-
„ le l'eſprit de Dieu, dans les livres
„ Saints, prononce un arrêt de condam-
„ nation.

„ S'ils la regardent comme l'épouſe de
„ Jeſus-Chriſt, ſon corps myſtique, le
„ temple de Dieu vivant, telle qu'elle eſt en
„ effet, comment pourroient-il différer
„ de s'y unir ?

„ S'ils la conſiderent comme une So-
„ ciété qui a fait naufrage, voudroient-
„ ils différer de tendre la main à ces
„ millions d'ames qu'ils regarderoient
„ comme étant hors de l'Arche myſté-
„ rieuſe, hors de la voie du ſalut ? Et
„ pourroient-ils ſe réſoudre à éloigner
„ l'effet des très-humbles & des très-fer-
„ ventes prières de ceux qui les ſupplient
„ par les entrailles de la miſéricorde de
„ notre Dieu, d'apporter enfin quelque
„ remede à de ſi grands maux ?

„ Une perſonne qui eſt auſſi inſtruite
„ que vous, Monſieur, des regles du
„ Gouvernement de l'Egliſe, voit clai-
„ rement que s'il eſt juſte d'alléguer les
„ Saints Canons en cette occaſion, c'eſt
„ contre la ſéparation de Michel Céru-
„ laire, & non pas au préjudice d'une
„ réunion. Car ce Patriarche de Conſtan-
„ tinople s'eſt ſéparé du Pape, quoiqu'il
„ ſoit le premier dans l'Egliſe. Il s'en eſt
„ ſéparé avant même que d'avoir conſulté
„ les autres Patriarches d'Orient. Il l'a
„ fait ſans Concile, ſans avoir cité ni
„ entendu en jugement l'Egliſe Latine,
„ ſans avoir obſervé aucune des formes
„ preſcrites par les Saints Canons par un

„ jugement légitime. Quoi, Monſieur, „ Michel Cérulaire auroit pu, ſelon les „ Evêques de Ruſſie, ſe ſéparer ainſi du „ Pape & de tout l'Occident, & ces Evê- „ ques eux-mêmes ne pourroient pas „ répondre à un Mémoire dreſſé en faveur „ de l'union ?

„ Vous ſavez parfaitement, Monſieur, „ que cette ſéparation eſt un point capital „ & qui décide par le principe cette contro- „ verſe. Car enfin le quatrième Concile „ général, rappellant les plus anciens „ Canons de l'Egliſe, ne marque que „ deux ſortes de ſéparations, dont l'une „ eſt une ſéparation volontaire ſchiſma- „ tique, & qui porte ſur le front la con- „ damnation, puiſque, ſelon Saint Auguſ- „ tin, il n'y a point de juſte néceſſité „ de rompre l'unité. L'autre eſt une ſépa- „ ration juridique, une ſentence d'excom- „ munication, qui, pour être juſte, doit „ être prononcée avec une autorité légi- „ time & par un jugement canonique. „ Conformément à ces anciens Canons, „ le quatrième Concile de Conſtantinople „ défend, ſous peine de dépoſition, aux „ Eccléſiaſtiques, & d'excommunication „ aux Laïques, de ſe ſéparer de leur „ Métropolitain, ou de leur Patriarche, „ avant que la cauſe ait été mûrement „ examinée, & qu'il y ait eu un juge- „ ment prononcé dans un Concile, quand „ même on prétendroit que le ſujet de „ plainte ſeroit aſſuré.

„ Cela poſé, il eſt viſible que ſi Michel „ Cérulaire prétendoit avoir de juſtes „ ſujets de plainte contre l'Egliſe Latine,

„ il devoit les pourſuivre ſelon les regles
„ d'un jugement ; il devoit demander la
„ célébration d'un Concile univerſel ,
„ porter ſes accuſations devant ce tribunal
„ ſuprême , donner lieu aux défenſes ,
„ attendre que ce Juge Souverain prononçât ſon jugement avec autorité. C'eſt
„ ainſi qu'on en uſe dans les tribunaux
„ ſéculiers , où l'on condamneroit très-
„ ſéverement quiconque , de ſon autorité
„ propre , & avant qu'il fût intervenu
„ un légitime jugement , donneroit la
„ mort à un homme qui d'ailleurs l'auroit
„ méritée. C'eſt auſſi l'uſage des tribunaux
„ Eccléſiaſtiques , ſelon les regles que
„ Jeſus-Chriſt a établies à l'égard de nos
„ freres , lorſqu'ils ont le malheur d'être
„ coupables. Ce divin Sauveur nous preſcrit de les avertir d'abord en particulier,
„ & de le dire enſuite à l'Egliſe ; enſorte
„ qu'on ne les traite comme des payens &
„ des publicains , que lorſque l'Égliſe a
„ jugé , & qu'elle les a frappés de cenſures. Les Evêques de Ruſſie ont trop de
„ lumière & d'équité , pour vouloir que
„ le Pape & tout l'Occident fût de pire
„ condition que les Eccléſiaſtiques qui
„ leur ſont ſoumis , & pour autoriſer
„ dans l'Egliſe un procédé qu'on ne pourroit ſouffrir dans les tribunaux ſéculiers.

„ Si donc la ſéparation qu'a faite Michel
„ Cérulaire eſt oppoſée à ces ſaintes
„ maximes ; ſi l'on n'y voit le moindre
„ veſtige de jugement canonique ; s'il n'y
„ a eu ni tribunal compétent , ni lieu de
„ défenſes , ni formes judiciaires , & nous

„ devons ajouter, ni corps de délit ; en
„ un mot, s'il eſt plus clair que le jour
„ que ce n'eſt point une ſéparation juri-
„ dique & canonique, il faut donc recon-
„ noître que c'eſt une ſéparation volon-
„ taire, une rupture de cette unité pré-
„ cieuſe qui ſubſiſte depuis les Apôtres,
„ une diviſion enfin du corps de Jeſus-
„ Chriſt, qu'aucun motif, ſelon Saint
„ Auguſtin, ne peut ni autoriſer, ni
„ excuſer.

„ Plus nous rappellons le ſouvenir de
„ ce triſte événement, plus nous ſentons
„ que nos deſirs s'enflamment, & il allu-
„ me au fond de notre cœur un feu brûlant,
„ dont nous ne pouvons plus ſupporter
„ la violence ; quand nous penſons aux
„ malheurs extrêmes que cauſe le délai
„ d'une réunion trop long-tems négligée.

„ Plaiſe à Dieu que vous puiſſiez,
» Monſieur, découvrir nos ſentimens les
» plus intimes aux révérendiſſimes Pré-
» lats de Ruſſie, & leur faire voir que
» nos entrailles ne ſont point reſſerrées
» pour eux ; enfin que par un effet de
» la miſericorde du Dieu tout-puiſſant,
» ils étendent auſſi leur cœur pour nous,
» & que nous ayons la conſolation de
» voir le retour d'une heureuſe paix entre
» les deux Egliſes.

» Quelle gloire les Evêques de Ruſſie
» ne procureront-ils pas à ce grand Empi-
» re, ſi aux richeſſes abondantes que
» poſſéde cette floriſſante nation, à une
» puiſſance devenue ſi célébre par un grand
» nombre de victoires, à l'honneur qu'elle
» a de faire refleurir dans ſon ſein tous

» les arts & toutes les ſciences, à ſplen-
» deur de ſon nom qui retentit dans tout
» l'univers, ces Evêques ajoutent ce
» dernier ornément & cet avantage in-
» comparable d'avoir rétabli la paix parmi
» les Chrétiens, & la réunion d'un ſi
» grand peuple avec ceux qui ſont unis
» dans le corps de Jeſus-Chriſt.

» Si ces illuſtres Evêques veulent bien
» ſe mettre à la tête, on n'aura pas de
» peine à parvenir à cet heureux terme:
» le peuple ſuivra avec docilité ceux qu'il
» reſpecte comme ſes conducteurs, & il
» ne trouvera rien que d'aimable dans une
» concorde & une alliance, qui, en raſ-
» ſemblant ceux qui ſont proches & ceux
» qui ſont éloignés, ne peut ni bleſſer,
» ni révolter perſonne, puiſque l'E-
» gliſe de la grande Ruſſie conſervera
» toujours ſes rits, ſes loix & ſa diſci-
» pline.

» Nous ne doutons pas, Monſieur,
» que vous ne vous ſerviez de toutes les
» entrées que vous pourrez avoir auprès
» des révérendiſſimes Evêques de cette
» Egliſe, pour les engager à vouloir bien
» faire attention à l'importance de cette
» affaire & à peſer ſous les yeux de Dieu,
» les motifs que nous avons eu l'honneur
» de leur propoſer. Que le Dieu tout puiſ-
» ſant & tout miſéricordieux mette dans
» votre bouche des paroles convenables
» & qui ſoient reçues favorablement par
» les chefs de l'Egliſe de Ruſſie. Nous
» vous ſaluons avec reſpect, & nous vous
» prions de vous ſouvenir de nous devant
» le Seigneur.

» A Paris, dans la maiſon de Sorbonne » le 24. Juin 1728,

Signés

JEAN-BAPTISTE DUREL, Docteur en Théologie, de la Société de Sorbonne.

LOUIS COURCIER, Chanoine & Théologal de l'Egliſe de Paris.

FRANÇOIS-PIERRE DE BEYNE, Prêtre, Docteur en Théologie, de la Société de Sorbonne.

FRANÇOIS-HYACINTHE DE LAN, Prêtre, Docteur en Théologie de la Société de Sorbonne, & ancien Profeſſeur Royal dans les Ecoles de Sorbonne.

FRANÇOIS SALMON, Docteur en Théologie, de la Société de Sorbonne, & Bibliothécaire de la Bibliothéque de Sorbonne.

LAURENT-FRANÇOIS BOURSIER, Prêtre, Docteur en Théologie de la Société de Sorbonne.

VINCENT-CHARLES-ANTOINE DE BELLOY DE FRANCIERE, Prêtre Docteur de la Société de Sorbonne.

CHARLES-ANTOINE TOUVENOT, Prêtre, Docteur de la Société de Sorbonne.

JEROME BESOIGNE, Prêtre, Docteur en Théologie, de la Société de Sorbonne.

PAUL-ARMONT BELLOT, Prêtre, Docteur en Théologie, de la Société de Sorbonne.

CATHERINET, Docteur de la Société de Sorbonne.

LOUIS-FRANÇOIS DE LA MOTTE, Prêtre,

Docteur en Théologie de la Société de Sorbonne.

J'ai trouvé une copie du Mémoire & de la lettre dans la traduction de Strahlenberg ; mais ne croyant pas devoir m'en tenir-là, je priai feu M. l'Abbé l'Advocat de me permettre d'en tirer une sur le manuscrit qui est dans la Bibliothéque de Sorbonne, & c'est d'après cette dernière copie que je les donne au public.

EXPLICATION DES TERMES RUSSES,

tirée de différens Voyageurs.

EN lisant les différens ouvrages qui concernent la Russie, nous y avons trouvé une multitude de termes dont la signification nous embarrassoit, & nous ne l'avons pu connoître qu'après des recherches réitérées. Pour épargner le même embarras à nos lecteurs, nous avons cru devoir en donner l'explication. Nous la plaçons ici, parce qu'il n'y avoit pas assez d'espace pour contenir les troubles que les différens imposteurs occasionnerent dans l'Empire de Russie après la mort de Théodore, fils d'Ivan IV.

ALBERTUS (DALER) monnoie d'or, frappée en Flandres, pendant le Gouvernement d'Albert d'Autriche. Il est du poids de quatre deniers, au titre de vingt-un carats trois quarts. Sa valeur est d'environ huit livres de France. Il n'est cependant reçu qu'au marc dans les Hôtels des Monnoies de ce Royaume, où on le convertit en louis d'or.

ALTIN, monnoie de compte en Russie. Il vaut trois copecs, à quinze deniers de France le copec.

AMBARE, magasin.

ARCHIERE, Archevêque, du mot Grec ἀρχιερεὺς

ARCHIMANDRITA, Abbé, Prieur d'un Monaſtère, du mot grec ἀρχιμανδρίτης.

BADOG ou BATTOCS, châtiment qui eſt en uſage en Ruſſie, à-peu-près comme la baſtonade chez les Turcs. C'eſt le ſupplice dont on punit les fautes legeres. Voici comment on exerce cette punition. On dépouille le criminel, on le couche ſur le ventre, on lui étend les bras & les jambes : deux hommes, commis pour cet effet, le frappent ſur le dos & ſur les cuiſſes avec des *Battocks*, qui ſont des baguettes de la groſſeur du petit doigt. L'un d'eux tient la tête du patient entre ſes genoux, l'autre y tient ſes jambes. S'il arrive qu'il ſe débatte & ne ſouffre pas avec patience, deux autres hommes lui tiennent les mains étendues, pendant que ceux qui ſont à la tête & aux jambes frappent alternativement ſur ſon dos avec leurs baguettes, comme des maréchaux font ſur une enclume : ſi leurs verges ſe briſent, ils en prennent de fraîches & continuent de frapper, juſqu'à ce que celui qui préſide à cette exécution, leur diſe de ceſſer, ce qui arrive tantôt plus promptement, tantôt plus tard.

Les Seigneurs & les payſans ſont également expoſés à cette punition, qui eſt quelquefois exercée d'une manière ſi ſévere, que le patient en meurt. Tous ceux qui ont de l'autorité ſur les autres, comme les Seigneurs, les Gentilshommes, les Officiers & les Maîtres, on droit d'y condamner, & ils le font pour le moindre mé-

contentement & la moindre faute. On obſerve deux choſes dans ce ſupplice. 1°. celui qu'on punit doit crier *vinauat* ; c'eſt-à-dire, je ſuis coupable ; & on le frappe juſqu'à ce qu'on l'entende crier ainſi ; 2°. après l'exécution il faut qu'il baiſe les mains & les genoux de celui qui a ordonné le châtiment ; il doit enfin toucher la terre avec le front devant lui, & le remercier de ce qu'il ne l'a pas fait battre davantage.

BANCO, Daler de Banque.

BOG, Dieu.

BOGDAN, Dieu a donné.

BOIAR ou BOIARE, Conſeiller privé, ou Sénateur. Leur nombre n'eſt pas limité, le Souverain en peut nommer autant qu'il le juge à propos. Il les prend toujours parmi la principale nobleſſe.

CAN ou CHAM, eſt le titre que les Tatars donnent à leurs Souverains. C'eſt la même choſe que Roi parmi nous.

COPECK. Il y en a de deux ſortes, un d'or & un d'argent. Le copeck d'or peſoit quatorze grains, qui, à raiſon de quarante-huit livres l'once, monnoie de France, ne devoit valoir que vingt ſols un denier une maille ; mais il a cours dans toute la Ruſſie pour vingt-cinq ſols.

Le copeck d'argent, qu'on nomme auſſi dening, eſt de figure ovale ; il ne peſe que huit grains ; ne vaut que douze deniers de France, mais il a cours pour quinze, enſorte que l'on ne donne que cinquante ou cinquante-deux ſols au plus pour un écu de trois livres.

CZAR, ou TZAR, ſignifie Roi en langue Sclavone, quoique quelques-uns le faſſent dériver du mot Céſar, ou Empereur. Les Tatars donnent auſſi ce titre à leurs Souverains; mais il eſt particulièrement donné au Souverain de Ruſſie.

CZAREVITZ, eſt le titre qu'on donnoit au fils aîné de l'Empereur de Ruſſie, & à l'héritier préſomptif de la Couronne. On l'appelle aujourd'hui Grand-Duc.

CZARITZA, plus communement CZARINA épouſe du Czar, ou Czarine.

CZARENNA, ou CZAREWNA, Princeſſe de la famille Royale. On ne donne cependant ce titre qu'aux filles du Czar.

DALER, eſpèce d'argent qui ſe fabrique en Allemagne, & qui eſt peu différente de la richedale, ſoit pour le poids, ſoit pour le titre.

DENING eſt la même choſe que le copeck d'argent, comme on l'a déja dit.

DIAK, ſecrétaire.

DUCAT, monnoie d'or qui a cours dans pluſieurs Etats de l'Europe. Sa valeur intrinſeque eſt de deux richedales, & quelque choſe de plus.

DUMENVI DIAKI, les ſecrétaires d'Etat.

DUMMUER, Monſieur.

FARTING, ou FARDIN, petite monnoie de cuivre qui ſe fabrique en Angleterre, & qui y a cours environ pour un liard ou trois deniers de France. Il y en a de quadruples, de doubles & de ſimples. Quatre fartins ſimples font un ſol de France.

FATHOM, meſure dont on ſe ſert en Ruſ-

ſie. Elle contient ſept pieds d'Angleterre, & environ la dixième partie d'un pouce. Le pied d'Angleterre étant douze pouces quatre lignes & demie, le FATHOM peut faire, meſure de France, ſix pieds ſept pouces & quelques lignes.

GAMA, ou JAM, eſt la même choſe que nos poſtes de France. Il ſignifie auſſi le lieu où l'on prend les chevaux pour courir.

GOROD, terminaiſon de pluſieurs villes de Ruſſie, qui ſignifie place entourée de murailles.

GOLUP, Eſclave.

GRIF, ou GRIVE, monnoie de compte, dont on ſe ſert en Ruſſie. Le grif vaut dix copecs, & il faut dix copecs pour faire un rouble.

HETMAN, titre que les Coſaques de l'Ukranie donnent à leur Général qu'ils éliſent eux-mêmes, non-ſeulement pour commander leurs troupes, mais encore pour adminiſtrer la Juſtice, ſous la protection du Czar.

HORDE, terme de Géographie, qu'on emploie pour ſignifier ces troupes de peuples errans, comme les Arabes, les Tatars qui n'ont point de villes ni d'habitations aſſurées, mais qui courent de côté & d'autre, & demeurent ſur des charriots & ſous des tentes, pour changer de lieu, quand ils ne trouvent plus de ſubſiſtance dans celui où ils étoient campés. Ils ont toujours un chef à leur tête.

HOSPODAR, eſt un titre qu'on donne au

Prince ou Seigneur de Walachie & de Moldavie : on les appelle auſſi Wayvodes.

JAM, *voyez* GAMA.

IGUMENOS, ou IGUMENA, Abbé, ou Abbeſſe d'un Monaſtère chez les Ruſſes.

KABACK, lieu public, ou maiſon publique, où l'on vend la bierre & les autres liqueurs fortes au profit du Czar.

KNÉES ſignifie un Prince, & c'eſt la plus haute dignité qui ſe trouve parmi les Ruſſes. Le Czar choiſit les Vice-Rois, les Wayvodes ou Gouverneurs parmi les Knées. Les Ruſſes ont coutume d'appeller leur Souverain Weliki Kenées, c'eſt-à-dire, grand Prince.

KNOUT, autre eſpèce de ſupplice beaucoup plus cruel que celui des Battoks, dont on a parlé plus haut. Cette punition ne peut être ordonnée que par forme de Juſtice, devant quelque Gouverneur ou Juge, ou par l'ordre de quelque perſonne de grande conſidération, & elle eſt rarement exécutée par d'autres que par un bourreau.

Le Knout eſt une courroye de cuir épaiſſe & dure, de la longueur d'environ trois pieds & demi, attachée par un bout à un bâton long de deux pieds par le moyen d'une eſpèce d'anneau qui le fait jouer comme un fléau. Il y a deux manières d'infliger ce châtiment. La première eſt pour les crimes les moins odieux. On leve la chemiſe du criminel, on le met ſur le dos d'un autre homme, & le bourreau lui donne autant de coups avec cette courroye dont

nous venons de parler, qu'il eſt ordonné par le juge. A chaque coup que le bourreau donne, il fait un pas en arrière & un autre en avant, & il frappe avec tant de violence, que le ſang coule à chaque coup, & que la peau s'éleve de la groſſeur d'un doigt. Ces bourreaux ſont ſi adroits, qu'il arrive rarement qu'ils frappent deux coups ſur le même endroit : ils les appliquent l'un à côté de l'autre, depuis le haut des épaules, juſqu'au milieu des feſſes.

La ſeconde manière & la plus rigoureuſe de donner le Knout, & qu'on appelle *Pine*, eſt lorſqu'on lie les deux mains du patient derrière le dos, & que par le moyen d'une corde, qui tient à ſes mains, on l'éleve en haut, après lui avoir attaché aux pieds un poids très-peſant. Lorſqu'il eſt ainſi élevé, les épaules ſe démettent, & ſes bras viennent par-deſſus ſa tête ; & alors le bourreau lui donne, de la manière qu'on l'a dit, autant de coups qu'il eſt ordonné par le juge. On laiſſe ordinairement un eſpace de tems entre chaque coup : & dans l'intervalle, un écrivain interroge le patient ſur toutes les circonſtances du crime dont il eſt accuſé, s'il a des complices, ou s'il eſt coupable de quelqu'autre crime que celui qu'on lui impute, comme de trahiſon, de vol, de meurtre, &c. Lorſque le juge croit que la punition eſt ſuffiſante, ou s'il eſt ſatisfait de ſes réponſes, on le deſcend, & on le laiſſe aller, ou bien on le renvoye en priſon. Si le crime,

dont il eſt accuſé, eſt regardé comme capital, & comme méritant la mort, on fait encore ſubir au patient une autre ſorte d'examen. On allume un feu médiocre auprès du gibet, & ſi par hazard il déſavoue tout ce qu'il a dit à la queſtion, on lui lie les pieds & les mains, on l'attache ſur une broche qui eſt ſoutenue à chaque bout par un homme, on tourne le dos de l'accuſé au feu, & pendant que ſon dos brûle, l'écrivain l'interroge encore une fois, & met toutes ſes réponſes par écrit.

Lorſqu'un homme eſt accuſé de quelque grand crime, ſi la preuve n'eſt pas claire contre lui, & s'il ne peut ſoutenir ces divers tourmens à trois repriſes, qui ſont éloignées les unes des autres de trois ou quatre ſemaines; s'il s'avoue coupable, ou enfin ſi ſes réponſes ne le juſtifient pas, on le fait mourir; mais s'il a la force de reſiſter ſans s'avouer coupable, alors on le décharge.

MÉTROPOLITAIN, dignité Eccléſiaſtique, qui eſt d'un dégré au-deſſus de celle d'Archevêque.

MORE, ou MATE, mer.

MURZA, ou MIRZA, titres que l'on donne aux Princes Tatars.

NISI, ſe trouve au commencement du nom d'une ville, appellée Niſi-Novogorod, & ſignifie Novogorod du bas pays.

NOS, ſignifie en langue Ruſſe un promontoire, ou cap comme;

Candenos Suetoinos.

NOVA, nouveau, neuf.

OKOLNITZ, Conſeillers privés, ou Sénateurs du ſecond rang.

OSTROFF, ou OSTROW, mot qui ſe rencontre ſouvent dans les cartes de Ruſſie : il ſignifie Iſle.

OZERA, ou OSERO : ce mot ſe trouve encore ſouvent dans les cartes de Ruſſie, il ſignifie Lac. On trouve des Auteurs qui font une tautologie, & diſent : le Lac de Biela Oſera, au lieu de dire Biela Oſero, ou le lac Biela.

PATRIARCH, Patriarche, première dignité de l'Egliſe Ruſſienne. Pierre I. l'abolit, comme on l'a dit.

POGOST répond au *Kraſpel* des Suédois ; c'eſt-à-dire, un diſtrict formant à-peu-près une paroiſſe.

PRÉCASE, ou PRÉCAUSE, eſt un Bureau, où des Chanceliers établis pour cet effet examinent & décident toutes les affaires, de quelque nature qu'elles ſoient, civiles, militaires & eccléſiaſtiques, & par rapport à quelque Province que ce ſoit. Il y avoit autrefois trente-trois Précauſes à Moſcou.

PUDE, c'eſt-à-dire un poids de quarante livres.

REKA. Ce mot ſe trouve ſouvent dans les cartes de Ruſſie. Il ſignifie rivière.

RUBEL, Rouble, monnoie de compte. On s'en ſervoit autrefois dans les comptes, comme on fait de la piſtole en France. Les payemens ſe faiſoient en ſous de cent copecs, & chaque ſou valoit un Rouble. Le Czar Pierre I. fit frapper des Roubles. Il eſt difficile d'en déterminer

au juſte la valeur, à cauſe des différens changemens qu'il a eſſuyés en Ruſſie, ſur-tout par l'alliage.

Il valoit autrefois deux Dalers d'Allemagne, ou neuf Schlings, monnnoie d'Angleterre. Le Capitaine Perry dit dans ſa rélation, que de ſon tems le Rouble ne valoit en tout que cent ſous d'Angleterre, ou huit Schlings & quatre ſols; mais que depuis la réforme faite par le Czar dans la monnoie de Ruſſie, il n'a guère plus de la moitié de ſa valeur.

Un Rouble vaut cent Copecs.
Un Altin trois Copecs.
Un Grif dix Copecs.

Pour ce qui regarde les monnoies étrangères qu'on porte en Ruſſie, les Marchands ſe plaignent que les Ruſſes ne les prennent que pour la moitié de leur valeur intrinſeque, qu'ils les font refondre, & qu'ils les convertiſſent en Copecs, ſur leſquels ils gagnent conſidérablement.

Du tems que cet Officier étoit en Ruſſie, l'Albertus Daler ne valoit que 80 Copecs, le Bouco Daler 90, & le Ducat 180.

SCHELING, monnoie d'argent d'Angleterre. Il y en a auſſi en Flandre, en Allemagne & en Hollande, mais qui ne ſont ni du poids, ni au titre de ceux d'Angleterre, & n'ont pas cours ſur le même pied. Ceux d'Allemagne valent à-peu-près ſept ſols de France, ceux de Hollande ſix, & ceux d'Angleterre quinze.

SLABODA, SLABODE : il paroît que ce nom ſe donne en Ruſſie à tout les lieux qui ne ſont point entourés de murailles, ſoit villes, fauxbours, ou villages.

STARA, ſignifie vieux.

STEP, ſignifie un deſert. Ce mot ſe trouve ſouvent dans les cartes de Ruſſie & de Sibérie, & dans les Voyageurs.

STRELITS, ou STRELITZES, ſorte de troupe à pied. Ils étoient diſtingués des autres autres ſoldats par la paye & le rang. C'étoit à-peu-près la même choſe que les Janiſſaires parmi les Turcs, & les gardes Prétoriennes ſous les Empereurs Romains. Le Czar Pierre I. les caſſa, par la même raiſon que le Grand Conſtantin caſſa les gardes Prétoriennes.

VLADIKO ſignifie Evêque. Ce mot eſt tiré du Sclavon Wlodars, qui veut dire économe, diſpenſateur.

VODA, eau.

WELIKI ſignifie Grand : on dit, par exemexemple, *Weliki Novogorod*, pour exprimer la grande Novogorod ; *Weliki*-Knées, *le grand Prince*.

WREST, expreſſion itinéraire. Il eſt de trois milles cinq cens quatre pieds d'Angleterre, ce qui fait environ deux tiers du mille d'Angleterre, ſuivant la ſupputation du Capitaine Perry. Il prétend qu'un dégré contient 80 Wreſts, ſix milles d'Angleterre, 20 lieues de France, & quinze d'Allemagne.

Une lieue d'Allemagne contient environ 6 Wreſts ; une lieue de France en contient quatre.

Deux milles d'Angleterre valent trois Wreſtes.

WAYVODE ou WOYVODE eſt un mot Sclavon qu'on donne aux Princes de Valachie, de Moldavie & de Tranſilvanie : on les appelle auſſi quelquefois Hoſpodars. Les Polonois appellent les Palatins ou Gouverneurs de Provinces, Wayvodes. Il paroît qu'on ne s'en ſert en Ruſſie que pour dire un Gouverneur de Province.

WITZ, terminaiſon des noms propres des gens nobles. Elle eſt même une marque de nobleſſe. Si un particulier qui ſe nommeroit Alexandre, avoit pour pere un homme qui portât le nom de Jean, on appelleroit le premier Alexander Jouanow, c'eſt-à-dire, Alexandre, fils de Jean ; mais ſi cet homme étoit noble, on diroit Alexander Jouanowitz. Lorſque Pierre le Grand étoit ſur ſa flotte, il ne vouloit pas qu'on lui donnât d'autre nom que celui de Peter Alexiow, parce qu'il ne ſouffroit pas qu'on lui donnât de diſtinction, en qualité d'homme de mer, ſur les autres matelots.

On peut remarquer que les Ruſſes défigurent la plûpart des noms Chrétiens : ils écrivent *Iwan* pour Jean, *Waſili* pour *Baſile*, *Fedor* pour *Théodore*, *Affonaſſief* pour *Athanaſe*, *Stepan* pour *Etienne*, &c. Voici d'où vient la différence qui ſe trouve dans l'orthographe de ces noms, parmi les auteurs de différente nation. Le *I.* & l'*H* ſe prononcent & s'écrivent chez les Ruſſes comme une F :

exemple, dans *Fedor*, *Affonaſſief*, pour *Théodore*, *Athanaſe*. Ils ſe ſervent indifféremment de ces lettres B, V, W & F, à cauſe du peu de différence qu'elles ont enſemble par rapport à la prononciation. Ces mots, par exemple, *Jean* & *Iwan*, *Boinow* & *Voinoff*, *Baſili*, *Vaſili*, &c. quoiqu'écrits différemment, ſe prononcent preſque de la même manière. *Cz* & *Tz* ſe prononcent comme s'il y avoit *Tch*. C'eſt pourquoi quelques-uns prononcent *Czar* & d'autres *Tzar*, *Czarewitz* ou *Tzarewitz*, *Czeremetou* ou *Schemeretof* ou *Tſcheremetoff*, *Menſicoff* ou *Menſikow*, & ainſi d'une infinité d'autres noms qu'on pourroit rapporter. On ne doit donc pas être ſurpris de les trouver écrits différemment dans les différens Auteurs. Cette variété ſe rencontre quelquefois dans le même écrivain.

MOTS RUSSIENS ET MONGOUS.

Qui expriment les dix premiers nombres, & les mots les plus familiers dans la converſation.

UN, *Odine* en Ruſſien, *Nege* en Mongou.

DEUX, *Dva* en Ruſſ. *Choyor* en Mong.

TROIS, *Tri* en Ruſſ. *Gurba* en Mong.

QUATRE, *Tcheteiré* en Ruſſ. *Dorbo* en Mong.

CINQ, *Piate* en Ruſſ. *Tabu* en Mong.
SIX, *Cheſte* en Ruſſ. *Surga* en Mong.
SEPT, *Seme* en Ruſſ. *Dolo* en Mong.
HUIT, *Voſlime* en Ruſſ. *Naima* en Mong.
NEUF, *Deviate* en Ruſſ. *Geſſu* en Mong.
DIX, *Deſſiate* en Ruſſ. *Arba* en Mong.
EAU, *Vada* en Ruſſ. *Uſſu* en Mong.
FEU, *Ogone* en Ruſſ. *Gall.* en Mong.
PERE, *Otetze* en Ruſſ. *Œtzega* en Mong.
MERE, *Mate* en Ruſſ. *Oeke* en Mong.

VOCABULAIRE MONGOUS.

A.

A, *je.*
Abaga, *ayeul.*
Abdæſchi, *je commence.*
Abdanei, *je corromps, je gâte.*
Abdara, *lit, coffre, malle.*
Abiræ, *j'afflige.*
Abo, *chaſſe.*
Aboba, *ou.*
Abkobiſche, *j'achete.*
Abſchi, *j'hérite.*
Abſehird, *je trouve.*
Aire, *parent.*
Acha, *frere.*
Achtol, *je nettoye.*
Adotzchi, *palfrenier.*
Adochudagalotzghir, *écurie.*
Adæmach; *lait aigri.*
Adſarga, *cheval entier.*
Abdæ, *je gâte.*
Adeſſen, *farine.*
Algi, *je mérite.*
Altagadgi, *je baiſe.*
Ame, *femme.*
Ameltzchi, *ſellier.*
Amnæ, *pleurer.*
Amnætſchi, *je lamente.*
Arnæ, *araignée.*
Arrægi, *je cherche.*
Atke, *je coupe.*
Agutſchi, *bon.*
Ahlonbun, *coton.*
Ajagha, *écuelle de bois.*
Ajahr, *tard.*
Ajaka, *gobelet.*
Aigra, *proche.*
Ailſchi, *je pars.*
Ainæ, *je crains.*
Ajolechai, *ventre.*
Aitachan, *étroit.*
Ala, *ou*
Algadhi, *je tue.*
Alabuga, *ou*
Alagbu, *perche*, (poiſſon).
Alæ, *pouce.*
Alagrada, *rouet à filer.*
Alasko, *marteau.*
Aldatula, *corde de bois.*
Alema, *pomme.*
Alemamodo, *pommier.*
Aleman, *couleur de limon, citron.*
Aleſu, *avoine.*
Allaga, *main.*
Alta, *or.*
Altagagie, *je dore.*
Altanoks, *vaſe d'or.*
Allanſubus, *perles.*
Altanzanna, *chaîne d'or.*
Altazchi, *à moi.*
Aluchutzchi, *armurier.*
Aluku, *fourreau d'épée.*

Alun, *licol, couſſin de la ſelle.*
Ama, *bouche.*
Amarandizchi, *je chaſſe.*
Amaran, *j'empêche.*
Amadati, amatuichan, *doux.*
Amedo, *je reſte*, ou *je vis.*
Amegenæka, *grand'mere.*
Andieſon, *rateau.*
Andiſchi, *je chaſſe dehors.*
Anius, *clef.*
Anni, *je comprends.*
Annordæbel, *corps, corſet.*
Aodſægui, *terre fumée.*
Aorkyl, *je legue.*
Apocha, *je m'afflige.*
Apſchyri, *j'apporte.*
Ara, *traverſin.*
Ara, *groſſes dents.*
Arabai, *orge.*
Arba, *ballot.*
Arbabuda, *orge.*
Are, *homme.*
Aretaka, *coq.*
Argatzchi, *traître.*
Argul, *je perce.*
Arion, *propre.*
Arkedgi, *je renverſe.*
Arki, *j'éclatte.*
Arœchu, *balayer.*
Ariki, *eau-de-vie.*
Arlan, *lion.*
Arſlon, *taureau.*
Artaga, *je mets plus haut.*
Artſlchi, *je gronde.*
Artſchi, *je murmure.*
Artſchol, *convertures de lits.*
Artzgæ, *génevrier.*
Artziol, *cravatte.*
Artzul, *mouchoir.*
Arul, *fuſeau.*
Aſaka, *je jette dehors.*
Askun, *ſoir.*
Aſok, *je demande, je queſtionne.*
Aſſo, *demande, queſtion.*
Aſſoo, *je prie.*
Aſſun, *cheveux.*
Atſci, *de.*
Awnæ, *je prends.*

B.

Ba, *je pêche.*
Badſchi, *je ſouffre volontiers.*
Bææ, *je travaille.*
Bække, *écritoire.*
Bæletzchi, *gantier.*
Bæli, *gant.*
Bæli, *gants.*
Baga, *peu.*
Bahri, *je produis.*
Bajorladie, Bajehr, *je me réjouis.*
Baidgigi, *je vis juſqu'à un tel tems.*
Bajchr, *je réjouis.*
Bajehu, *je vis juſqu'à un tel tems.*

Baienæ, *j'ai été.*
Baigan, *riche.*
Baitaria, *froment.*
Bal, *hydromel fait de miel.*
Balgus, *cire.*
Banildu, *je m'en retourne.*
Bari, *je jeûne.*
Baroltuajaga, *poële de fer.*
Barri, *je tiens.*
Barudgi, *je finis.*
Baruldugi, *je divertis, j'éloigne.*
Baſan, *commodités.*
Baſſa, *encore.*
Batælgæ, *nappe.*
Batayan, *mouche.*
Batur, Olon, *je dis.*
Batula, *je marie.*
Bayan, *grand & noble.*
Bayſai, *chou.*
Bayſchin, *moineau.*
Belen, *j'apprête, je prépare.*
Belen, *prêt.*
Beſſige, *fiévre.*
Biciganzor, *poule de bois.*
Bida, *nous.*
Bidnaidu, *ici.*
Bidſchieu, *lettre.*
Bidſchigi, *j'écris.*
Bigia, *corps.*
Bilachan, *muſicien.*
Billran, *je charpente.*
Bilu, *pierre à aiguiſer.*
Biluda, *j'aiguiſe.*
Biludæ, *tourneur.*
Biſguhr, *flûte.*
Biskuhr, *joueur de violon.*
Bitgirtui, *gai, réjoui.*
Bitſchi, *écriture imprimée.*
Bitſchæker, *jeunes oyes.*
Bitzechan, *petit.*
Bitziachan, *aſſiette.*
Bitziatchi, *écrivain.*
Bitziganongzo, *courier.*
Bitzſigachai, *cochon de lait.*
Bodzar, *je ſalis.*
Bojas, *oignons de Tatarie.*
Bolaga, *martre.*
Bolgaura, *fiançailles.*
Bolgi, *je penſe.*
Bolgiorgænæ, *ours.*
Boliydh, *j'erre, je me trompe.*
Boll *ou* kitat, *valet.*
Bolo, *acier.*
Boloſanmacha, *viande cuite*
Boſchiorgenæ, *raiſins ſecs.*
Bolun, *bétail.*
Bolugha, *couronne.*
Bontzioch, *balais.*
Borenkui, *rond.*
Borludſchi, *je marie.*
Boro, *couleur de briques.*
Boro, *pluie.*
Boro, *acier.*
Boro, *bleu.*
Boro otaſſun, *bleu.*
Borſch, *chaux.*
Bortoga, *plat de bois.*
Boſſ, *je laiſſe entrer.*
Boſſun *ou* Boſſu, *pouls.*
Bu *ou* Boh, *fuſil.*
Bucha, *pigeon.*

Buda, *gruau.*
Budal, *linge.*
Budger, *friſé.*
Budhun, *j'engroſſis.*
Budſchiger, *cravatte.*
Buduchtzichi, *teinturier.*
Budun, *officier d'artillerie.*
Budunchutzchu, *tigre.*
Budura, *féves.*
Budutus, *biſayeul.*
Bugædæ, *par-tout.*
Bugu, *cerf.*
Buhral, *violon.*
Bula, *enterrement.*
Bulack, *marais, marécageux.*
Bulagi, *je lie, j'attache.*
Bulgari, *peau, cuir de Ruſſie.*
Bultzani, *camp.*
Bultzick, *moineau.*
Bulugartzchi, *corroyeur.*
Burchan, *Dieu.*
Burchatzchi, *peintre.*
Burchuch, *nombril.*
Burgas, *balais.*
Burgaſu, *ſapins.*
Burie, *trompette.*
Burkuch, *grue.*
Burtzak, *pois.*
Buru, *ſoir.*
Burunkuy, *obſcur.*
Buſdebelle, *habit de Kitai.*
Buſſur, *vis.*
Buſſer, *baudrier.*
Buſſe, *ceinturon.*
Buſſi, *ceinture.*
By, *je*, ou *moi.*
Byceſen, *écrire.*
Bydonæ, *perdrix, poule des champs.*
Bydun, *du gruau.*
Biſdæbel, *habit.*
Bytzychanſchira, *chaiſe.*
Bytzychan, abdara, *petit coffre.*

C.

Cadba, *je ſuis raſſaſié.*
Camandu, *à toi.*
Captaga, *poche, gouſſet.*
Caſcha, *grenier à foin.*
Cegepoy *ou* Tzegmundæbel, *camiſole.*
Cha, *où.*
Chaara, Nonaci, *je jure.*
Chabotſchi, *j'enfle.*
Chabur, *printems.*
Chachoda, *j'invite.*
Chadruga, *licol.*
Chadultazochi, *marchand.*
Chæbnech, *manteau.*
Chælgidgi, *j'aggraie.*
Chæskær, *foſſe.*
Chagahl, *je garde, je protege.*
Chai, *paſſé, expiré.*
Chajarladie, *j'aide.*
Chajedgi, *je jette.*
Chaieldiunuchtſchi, *j'accuſe.*
Chairutzchi, *potier.*

Chairelne, *j'évite.*
Chalagaitoſſu, *poignée pleine.*
Chalalouge, *impoli.*
Chalangir, *bain.*
Chalon, *gingembre.*
Chamtatata, *enſemble.*
Chana, *tamis.*
Chankagla, *je couvre.*
Chanadie, *je me hâte.*
Chaptziur, *fourche, fourchette.*
Charachorgælſi, *plomb.*
Charbudgi, *je laiſſe.*
Charbugdi, *je relâche, je déſiſte.*
Charongo ſunitucht, *tems de la nuit.*
Charengoi, *tems de brouillard.*
Chaſion, *poivre.*
Chatka, *apprêter, préparer.*
Chatko, *j'opére.*
Chatuohr, *j'empêche.*
Chatukuna, *je conſeille une choſe.*
Chaytchi, *ciſeaux.*
Chelaga, *grand chemin.*
Cherultzchi, *ſot, fol.*
Chi, *je puiſe de l'eau.*
Chinei, *je me mets dans l'eſprit.*
Chitagi, *je ſéche.*
Chiro, *ſemence de jardin.*
Choblone, *je manifeſte, je fais paroître.*
Choboda, *lanterne.*
Choćto, *je méle.*
Chodala, *fanfaron.*
Chodaldo, *je vends.*
Chodgi, *je chaſſe.*
Chodula kelene, *injuſte.*
Chogir, *les deux mains.*
Choi, *fourreau.*
Choin, *faiſe.*
Choluguna, *ſouris.*
Chon, *corneille, corbeau.*
Choninamachu, *viande de mouton.*
Chopki, *flatteur.*
Choraga, *agneau.*
Chorba, *impoſture.*
Chordſa, *écume.*
Choroki, *ver de terre.*
Chormantzchi, *impoſteur.*
Choro, *dents.*
Choſpoſa, *Madame.*
Chotgolſchi, *étaim.*
Choy, *mouton.*
Choyne machan, *viande de mouton.*
Chudſchuptzchi, *cravatte.*
Chuduck *ou* kuduk, *puits.*
Chugaſt, *demi-heure.*
Chukun, *enfant.*
Chul *ou* kull, *pied.*
Chulbo, *jarretieres.*
Chulo, *avec cela.*
Chultſchi, *je chauffe.*
Chun *ou* chuan, *cygne.*
Chuſchukamodo, *prunier.*
Chutien, *vieille viande.*

Chwa, *je meurs.*
Cicke, *oreilles.*
Ciny, *le tien.*
Condzyla, *la couverture du lit.*

D.

Dabuſtai, *viande ſalée.*
Dabutſche, *je ſupplie.*
Dadaghi, *je commande, j'ordonne.*
Dæræ, *toict.*
Dagholohu, *je boîte.*
Dahn, *cavalerie.*
Daihla, *allarme.*
Dalai, *mer.*
Dalda, *alors.*
Daldalghi, *j'oublie.*
Daredſchæ, *je gele, j'ai froid.*
Daſmack, *flacon.*
Debeeſſenmodu, *aune.*
Debell, *camiſole, peliſſe.*
Debelle, *habit.*
Debesker, *linge du lit.*
Debſi, *couſſin de la ſelle.*
Delbega, *ſangle de chaſſe.*
Deliſſ, *je m'évanouis, je tombe en défaillance.*
Demeughe, *inutile.*
Deſſu, *corde.*
Dgir *ou* gerr, *maiſon.*
Dgodætzchi, *piquenier.*
Dhalah, *je graiſſe.*
Dhyrbo, *entre.*
Diaro, *flamme.*
Dodadghi, *je révoque.*
Dobol, *peuple.*
Dohla, *je chante.*
Dohla, *je fais boire, j'abreuve.*
Dolgo, *flots, vagues.*
Dolondur, *ſemaine.*
Dolonwri, *index.*
Doræ, *ſangle de la ſelle.*
Dſada, Dſaſa, *j'ordonne, je dépêche quelqu'un.*
Dſalga, *je reſte en arrière.*
Dſchuſſan, *je daigne.*
Dſoge, *goulu.*
Dudha, *j'appelle.*
Duge, *pourquoi.*
Dugo, *collier de cheval.*
Duhrgæ, *je charge.*
Duirſchi, *je remplis.*
Dulgha, *étendart, drapeau.*
Dunto tochoro, *grand doigt, ou doigt du milieu.*
Duracine, *veux-tu.*
Durba, *coup de tonnerre.*
Duriſſon, *ſanglier.*
Dzalo, *une obligation.*
Dziraſſu, *brême, (poiſſon).*
Dziulzi, *j'élargis, j'amplifie.*
Dzudzantorgo, *taffetas.*
Dzugi, *je mords.*

E.

Eacholl, *barbe.*
Ebell, *hyver.*

Ebeſu, *foin.*
Ell, *paix.*
Elleſun, *ſable.*
Emæ Taxa, *poule.*
Em *ou* Æme, *femme.*
Emecie, *habiller.*
Emell, *ſelle.*
Eme-my, *chat.*
Endegozor, *reſtes ici.*
Endogo, *œufs.*
Endur, *aujourd'hui.*
Ere *ou* Œre, *homme.*
Eremari, *poulain, jeune cheval.*
Erenei, *je caſſe.*
Erka, *broſſe.*
Erul, *froment.*
Eſcho, *diſpute.*
Etka, *je coupe.*

G.

Gabuge, *aller à cheval.*
Gachai, *cochon.*
Gachai-machan, *viande de cochon.*
Gaduſſun, *toile.*
Gadzar, *terre.*
Gadzar-cahgal,
Gadzær, *pays, laboureur.*
Gadzar-iabe, *terrein.*
Gædæſu, *boudin.*
Gædſchi, *je perds.*
Gændu, *braquet.*
Gagcar, *ſeul.*
Galka, kilina, *foudre.*
Gall, *feu.*
Galla, *oye griſe.*
Galo, *chair d'oye.*
Galo *ou* Gælon, *oye.*
Galon, *oye ſauvage.*
Galotzchi, *celui qui garde les oyes.*
Gama, *chevre.*
Gamat, *chevres.*
Ganſa, *pipe à tabac.*
Gaou, *limites.*
Gar, *main.*
Gara, *main.*
Gardugaku, *pot-à-l'eau.*
Garſu, *plume.*
Gaſchum *ou* kaſchum, *amer.*
Gaſſion, *raifort.*
Gaſun, *os.*
Gatzer kaghal, *labourage.*
Gegan, *toujours.*
Gerky, *chandelier.*
Gerr *ou* Girr, *maiſon, chambre.*
Geskon, *joie.*
Ghed, *je perds.*
Giabu, *ſors d'ici.*
Giama, *bouc.*
Gilhl, *l'année.*
Gintolotzchi, *horloger.*
Giobo, *pantouffles.*
Gisgitzchi, *eſcalier.*
Giskele, *je heurte.*
Giski, *je monte, je commence.*
Glataigantzchi, *mendiant.*

Goduſſan, *bottes.*
Goduzun, *entrailles.*
Goilga, *je meurs de ſoif.*
Gola, *montagne.*
Gole, *laiton.*
Goli, *cuivre.*
Goll, *ruiſſeau, rivière.*
Gonaſch, *je mets en diſcorde.*
Goralie, *pêcher.*
Gorba, *mercredi.*
Gorgol *ou* Gulachari, *coq des bois.*
Gorgol, *poules d'indes.*
Gorotſchi, *j'atteins.*
Gorſa, *noix de muſcade.*
Gorſu, *plume.*
Goſchi, *juillet.*
Goth-ojadſch, *cordonnier.*
Gou, *concombres.*
Gubſcharlakuwiſchi, *je le publie.*
Guluga, *jeune chien.*
Guja, *jambons.*
Gujuhn, *proche, tout contre.*
Gurbæ, *pour cela.*
Gurilh, *farine.*
Gurill, *farine.*
Guruſſun, *bête ſauvage.*
Guſſægi, *j'attrape.*
Guſſeldzege, *pomme de terre.*
Guu, *jument.*

J.

Jæran, *étourdi.*
Jæram, *octobre.*
Jakalai, *hibou.*
Jalulu, *j'emprunte de l'argent ſur caution.*
Jama, *viande de chevres.*
Jamamodo, *noyer.*
Jarlutſchi, *je donne des arrhes.*
Idam, *doigt annulaire.*
Idee, *manger.*
Ideydne, *affamé.*
Idoſſun, *macis, fleurs de la muſcade.*
Igæ *ou* Otzege, *pere.*
Ikæalahko, *tenailles.*
Ikæ-udæ, *porte.*
Ike *ou* Yke, *grand.*
Ikekuitun, *gelée.*
Ikeulu, *maîtres.*
Ikoretkil, *fier, orgueilleux.*
Ila *ou* Ilia, *plan, uni.*
Ilægi, *je ſouffre.*
Ildu, *mortier.*
Ilga, *épervier.*
Ilgetſchi, *pelletier.*
Illanzæchan, *je cajole.*
Illanzachan, *palpitation du cœur.*
Ilſychutok, *toute-puiſſance de Dieu.*
Inach, *j'aime.*
Inædſchi, *je ris.*
Inedge, *je donne.*
Ire, *viens ici.*
Iredgi, *je viendrai, ou je viens.*

Irgin, *haut, eſcarpé.*
Irmis, *tigre.*
Irre, *ou.*
Irre *ou* Ere, *homme.*
Irrekei, *pouce.*
Irrene, *je vais.*
Iskul, *je foule aux pieds.*
Ità, *eſcarbot.*
Itæ, *midi.*
Itagenei, *je crois.*
Itmuc, *pain.*

K

Ka, *je danſe.*
Kabærga, *étamine, camelot.*
Kabirgal, *pluche.*
Kabuhr *ou* Kabur, *printems.*
Kadabdotzſchi, *j'achette.*
Kadaſu, *clou.*
Radholdanæi, *je traite, je commerce.*
Kadſs, *ongles.*
Kadu, *couper.*
Kadzar, *rebord, hourlet.*
Kængærga, *timbalier.*
Kæpthe, *je ſuis couché.*
Kætæ, *acier à briquet.*
Kagahl, *je coupe.*
Kagahldghi, *je coupe en deux.*
Kagar, *je creve.*
Kagatzun, *j'empêche.*
Kahla, *corne à poudre.*
Kahna, *je vois.*
Kahra; *je jure.*
Kahro; *menuiſier.*
Kaja; *j'agracie.*
Kageldgi; *je dors.*
Kajertzeck; *eſſieu de la roue.*
Kajorladgi; *je bénis.*
Kaiſſun; *pot.*
Kajurza; *février.*
Kakar; *cuire au four.*
Kalbaga; *cuiller.*
Kalio; *loutre.*
Kallon; *chaud.*
Kalloo; *caſtor.*
Kalun-gir; *bain.*
Kamar; *nez.*
Kamaranuſſu; *narines.*
Kamiſcha; *ſourcils.*
Kamjuhr; *regle, inſtrument.*
Kammat; *nez.*
Kanadgi; *je repoſe.*
Kanai; *leurs.*
Kandagai; *renne.*
Kandagai; *élan.*
Kaniwi; *avec nous.*
Kaptaga; *acier pour faire feu avec un fuſil.*
Kara *ou* Chara; *noir.*
Karatoguta *ou* Korgolſchil; *plomb.*
Kara; *noir.*
Karadſchi; *je condamne.*
Karagai; *ſapin, bois vert.*
Karga; *j'accompagne.*
Kara-goreſu, *ur.*
Karazoer; *coq des bois.*

Karo korgoldzy; *plomb.*
Karon; *rateau.*
Karra; *je contemple.*
Karſſu; *papier.*
Karuptzchi; *dés à coudre.*
Kaſar; *bride.*
Kaſcha; *muraille.*
Kaſchun; *vinaigre.*
Kaſchio *ou* ariki; *eau-de-vie, brandevin.*
Kaskuhr; *baguette du fuſil.*
Kaſſion; *ſaffran.*
Katha; *je ſéche.*
Katſarla; *je trouve mauvais.*
Katun; *femme.*
Kedigne; *abeilles.*
Kelæna; *je parle.*
Kele; *longue.*
Kelelſæ; *je prie, j'obtiens en priant.*
Kelemurtzel; *traducteur.*
Kelenæ; *je promets, je ſouffre.*
Kelete; *diſcours.*
Kelefen; *parlé, dit.*
Kelle; *longue.*
Kellemartzchi; *interprête.*
Kendu *ou* kembe; *quand.*
Kentecte; *mauvais.*
Kereckugegoma; *inutile.*
Kerecte; *néceſſaire.*
Kereleckuge; *inutile.*
Kgu; *jument.*
Khun *ou* Chun; *homme.*
Ki; *je mets enſemble, je plie.*
Kibh; *ſatin.*
Kibis; *natte d'écorce d'arbre.*
Kidjam; *houſſe.*
Kighi, ki; *j'arroſe.*
Kihlin; *velours.*
Kinei; *je penſe.*
Kinſchir dæſſun; *corde.*
Kipzuhr; *petite barque.*
Kirai; *corbeau.*
Kire; *corneille.*
Kirh; *je cherche.*
Kirkæredgi; *je tremble.*
Kirma; *écureuil.*
Kirſu; *cheval.*
Kirſu; *ſageſſe.*
Kirtægi; *je meurs.*
Kiſan; *fait, arhevé.*
Kitat; *valet.*
Kitath; *punaiſes.*
Kite; *acier du briquet.*
Kiudſchur *ou* kalagai, *chanvre.*
Ko; *je prends en change.*
Kobun; *enfant.*
Kochſchin; *flacon de verre.*
Koino; *après.*
Kojohr; *mardi.*
Koitzchi; *bergerie.*
Koken *ou* okin; *demoiſelle.*
Koko; *gris.*
Koko; *verd.*
Koko; *tetons.*
Kokultzchinæ; *couleur d'eau.*
Kolagati; *patient.*
Kolæ; *quand.*

Kolloi ; *col.*
Koll ; *renards.*
Kologuna ; *ſouris.*
Koloh ; *ample, large.*
Komuſſu ; *ongles des doigts.*
Konoch ſaninoi ; *je rencheris.*
Konock ; *béquilles.*
Konodzchi ; *je traite, je régale.*
Kopſchi ; *je conviens.*
Kopzulu ; *je couvre.*
Korenge ; *eſpérer.*
Korge ; *pont.*
Korgoldzy ; *étaim.*
Korgolſſumu, *ou* mondero ; *une bale, un boulet.*
Korro ; *doigt.*
Koſchogon ; *rideau, toile.*
Koſſu ; *bois de bouleau.*
Kotſcopſchi ; *chien d'un fuſil.*
Kotziermachan ; *viande fumée.*
Koukre ; *corbeau.*
Krime ; *écureuil.*
Kriſu, *prudent, ſage.*
Kriuck ; *images.*
Kubin ; *coton.*
Kubohr ; *coton.*
Kubun *ou* chukun ; *enfans.*
Kuckſin ; *vieux.*
Kudierlegi ; *je colle enſemble.*
Kudſa ; *j'abboye.*
Kuſun ; *nuque.*
Kudulh ; *je travaille.*
Kuhrga ; *j'accompagne.*
Kuja ; *je fais grace.*
Kujeli ; *paillard.*
Kuiluc ; *chemiſe.*
Kuiſu ; *nombril.*
Kuitun ; *froid.*
Kuitun-dgir ; *cave.*
Kukænæ ; *je nettoye.*
Kukuhr ; *ſouffre.*
Kukuturum ; *taon.*
Kul ; *pied.*
Kula ; *je trouve mauvais.*
Kuleine ; *je retarde.*
Kulene ; *je m'embarraſſe ; je m'inquiette.*
Kuleje ; *j'attens.*
Kulla ; *loin.*
Kuludgi ; *je ſouffre.*
Kulugadſchi ; *je lui reproche.*
Kuſulun ; *au-deſſous.*
Kumælack ; *houblon.*
Kumene ; *vôtres.*
Kumuska ; *ſourcils.*
Kumuſun ; *ongles.*
Kun *ou* chun ; *homme.*
Kunduligi ; *je regarde, je conſerve.*
Kundiolæ ; *couverture du lit.*
Kundulamurgolno ; *j'aggracie.*
Kungæn ; *j'allege, je diminue.*
Kunoi ; *argile rouge.*

Kura; *je couds enſemble.*
Kuræ; *iſle.*
Kuradſchæ; *je lave.*
Kurage; *couteau.*
Kurah; *doigts du pied.*
Kurcierebe; *arrivée.*
Kurihon; *noce.*
Kurinæ *chevre ſauvage.*
Kuro; *doigt.*
Kurtſchi; *je trompe.*
Kuſchugu; *verre.*
Kushur; *rabot.*
Kuſſu; *col.*
Kuſſu; *déſert.*
Kuſuni buttu; *cravatte.*
Kutaſchi, *frauduleux.*
Kutſchi; *je violente.*
Kutſchim, *robe de chambre.*
Kutſchluck; *chemiſe.*
Kutuſun; *bottes.*
Kutzu; *col.*
Kudwadgi; *je défais.*
Kyryhn; *ombre.*

L.

Lapp; *cependant, pourtant.*

M.

Machai; *à toi, toi.*
Machan,machai; *la viande.*
Machtana; *j'admire; je m'étonne.*
Machtanei; *je vante.*
Madæchuwich; *je garde, je conſerve.*
Madonijaja; *cruche.*
Madontoſſ; *huile d'olives.*
Mal; *lion.*
Malachai; *bonnet.*
Malaga; *bonnet.*
Malo; *toux.*
Maouai; *nôtre.*
Manay; *nôtre.*
Mandu; *nous.*
Manul; *chat ſauvage.*
Martaſchi; *j'oublie.*
Matſagwaritſch; *je jeûne.*
Medekubiſch; *rien du tout.*
Medini; *j'explique.*
Medulne; *j'écoute, je donne audience.*
Melenie; *grenouilles.*
Mendu; *bien portant.*
Mila; *tuyau, canon à fuſil.*
Miny; *le mien.*
Mochlaæ; *fille.*
Mocklai; *ſervante.*
Mochlau; *valet.*
Modun; *tabac; plat de bois.*
Modunukic; *coffre de bois.*
Modun ſchira; *banc.*
Mogoi; *ſerpent.*
Mogoitſalzagai; *dragon.*
Moile; *viorne.*
Mon; *cependant.*
Mondæhr; *grêle.*
Mongadur; *matin.*
Mongutarchedſchi; *j'arpente.*
Mori; *cheval.*
Morintzirch; *cavalerie.*
Mudena; *j'ai pitié.*

Mugutzchi ; *orfévre qui travaille en argenterie.*
Muhurun ; *je pourſuis.*
Mungonulſch ; *drap d'argent.*
Mungu ; *argent.*
Mungun ; *argent.*
Murgu ; *ſupplique, requête.*
Muri ; *cheval coupé.*
Muru ; *épaule.*
Muru ; *roues.*
Muruga ; *malheureux.*
My ; *matou ; chat.*
Myratzu ; *couverture de la table.*

N

Nachukarſu ; *jeu de cartes.*
Nadje ; *je ſurpaſſe ; je le porte plus haut.*
Nadſchi ; *je gagne.*
Nadu ; *jeu.*
Næchydebel ; *peliſſe.*
Nækæ ; *toile blanche.*
Nænæ ; *je diminue.*
Nagodhur ; *après demain.*
Naidzi ; *ami.*
Nair ; *avec moi.*
Nale ; *là ; de ce côté-là.*
Namuhr ; *l'été.*
Namur ; *l'automne.*
Nana ; *comment.*
Narechan ; *papier de la chine.*
Narechan ; *mât.*
Naſſan ; *laine.*
Nechta ; *je compte.*
Negazara ; *janvier.*
Nemædghi ; *j'aſperge, j'arroſe.*
Neræ ; *à eux.*
Nerræ ; *noble.*
Nevra ; *je nomme ; j'appelle.*
Nichidi ; *j'entends ; j'écoute.*
Nidſchi ; *je vole en l'air.*
Nochoy ; *chien.*
Nochoy, buda ; *ſeigle.*
Nodo ; *à moi.*
Nodghi ; *je cache.*
Nodrogon ; *amandes.*
Nogen ; *maître ; ſeigneur.*
Nogo ; *herbe.*
Nogoduine ; *autre.*
Nogo kadu ; *couper le foin.*
Nogon ; *verd.*
Noguſſum ; *canard.*
Noiton ; *humide ; mouillé.*
Non ; *livre.*
Nomochon ; *pieux ; dévot.*
Nomokon ; *je m'unis.*
Nonaci ; *je jure.*
Noo, nonæi, *je garde ; je conſerve.*
Nu ; *je garde ; je conſerve.*
Nudu ; *œil.*
Nudhur ; *pilon.*
Nudrogo ; *poing.*
Nughul ; *je me promene.*
Nugul ; *bled ſarrazin.*
Nukæ ; *toile blanchie.*
Nuken ; *ouverture du rem-*

part pour le canon.
Nuko ; *fenêtre.*
Numu ; *arbalête.*
Numuchan ; *pieux* ; *dévot.*
Nungo ; *je compte.*
Nuro ; *ſentir* ; *fleurer.*
Nuuhr ; *je crois* ; *je prends croiſſance.*
Nurr ; *mer.*
Nutu ; *je bats* ; *je heurte.*
Nuur ; *face, viſage.*
Nuurſu ; *charbons.*

O

Obadvo ; *genou.*
Oboſu ; *foin.*
Obuſchadu ; *prairie.*
Ocer ; *flancs.*
Ochor ; *cours.*
Ochorichon ; *point du tout.*
Ochtol ; *je tue* ; *j'égorge.*
Ochutu ; *je penſe.*
Ochtugi ; *je rencontre.*
Ochlzor ; *caſaquin de femme.*
Ochwvadſi ; *je diviſe.*
Ocie ; *vas-t-en.*
Ocrkun ; *mouture.*
Odſeghui ; *fumier.*
Oeber ; *corne.*
Oeboetzchi ; *coucou.*
Oebutſchi ; *ſcorpion.*
Oedſchogon ; *cela peut être.*
Oedur ; *jour.*
Oedurduhnha ; *pas longtems.*
Oeke ; *mere.*
Oekyne ; *demoiſelle.*
Oelch ; *ſceau.*
Oelen ; *ayant faim.*
Oeloen ; *je dis.*
Oemos ; *je porte.*
Oeſſeru ; *ennemi.*
Oetehoen ; *gruau.*
Oetægu ; *ours.*
Oetkun ; *feſſes.*
Oetuu ; *vers.*
Oetze *ou* Ygæ ; *pere.*
Oeutſchi ; *je rends.*
Ogaiti ; *bras.*
Ogatzchi ; *buveur.*
Okin ; *fille.*
Okyn ; *petite fille.*
Ola ; *ou* vla ; *ou* gola ; *montagne.*
Olah ; *éponge.*
Olaielgedſchi ; *couleur.*
Oldſchi ; *j'atteins.*
Olohn ; *pas beaucoup.*
Olon ; *pas beaucoup.*
Olon-ſarnut ; *bœufs* ; *bétail.*
Olſondo ; *pris priſonnier.*
Oluch Tzyhn ; *chienne.*
Omedun *ou* Amedun ; *culottes.*
Ona ; *je tombe ſur.*
Onai ; *je bois.*
Ongon ; *don de Dieu.*
Onus ordotſchi ; *je promets.*
Oo ; *boire.*
Opchu ; *poitrine.*

Oræh ; *lait caillé.*
Orchaku ; *pardon de Dieu.*
Orchanu ; *pardon de Dieu.*
Oreki ; *je jette.*
Ordkedgi ; *je renverſe ; je culbute.*
Orimiſſun ; *bas.*
Oro ; *lit.*
Oſſon ; *boire.*
Otaga ; *couteau.*
Otkàr ; *cinnamome.*
Otzaguduhr ; *vous.*
Oyro ; *proche.*

P.

Pael ; *j'ouvre.*
Pataganna ; *voler en l'air.*
Pela ; *aſſiette.*
Piskur ; *trompette.*
Podſahlko ; *devant ; paſſé devant.*
Podſalga ; *je tire du tonneau.*
Poſſ ; *je me tiens debout.*
Poſu ; *bouleau.*
Puſie ; *cédres.*

S.

Sa , *je trais la vache.*
Saba ; *conſomption ; mangeailles.*
Sachalabehu ; *raſer ; faire la barbe.*
Sachalgan ; *archange.*
Sachſadgi ; *je mets ; je poſe.*
Sæm ; *bon.*
Sagadagi ; *je m'enfuis.*
Saganlamæ Turkan ; *ſcie à bois.*
Saganbogu ; *élan.*
Sagſa ; *j'attends.*
Saguſſun ; *poiſon.*
Sakahr ; *après cela.*
Saki ; *je coupe ; je maſſacre.*
Salcho ; *pareſſeux.*
Saldo ; *j'exécute.*
Saldunei ; *je le coupe.*
Salgæ ; *je polis.*
Salgoige ; *congé.*
Salho , Sabba ; *je bats en grange.*
Salko , *heureux.*
Salky ; *le vent.*
Saludſchi ; *je déſire.*
Sam ; *peigne.*
Samortzchi ; *je fais cuire.*
Samurſchun ; *bois de ſapin.*
Sana ; *mémoire.*
Sana ; *deuil.*
Sanadſchi ; *je le crois.*
Sanaei ; *j'annote ; je remarque.*
Sanagai ; *impie.*
Sanaigaſtu , *yvoire.*
Sanate ; *je comprends , j'entends.*
Sanatei ; *prudemment , avec réflexion.*
Sanay ; *ſervante.*

Sancin ; *manteau.*
Sangina ; *oigons verds* ; *poireaux.*
Sann *ou* Sogo ; *éléphant.*
Sanugofschi ; *je prends priſonnier.*
Sanuna ; *je mords.*
Saptzchilnai ; *je tire du tonneau.*
Saptziur ; *tamis.*
Sara ; *mois.*
Saraei ; *j'obſerve.*
Sarana ; *roſſignol.*
Sargp ; *j'apprens.*
Sarimſo, *boutonnière.*
Saroll ; *clair* ; *brillant.*
Sarahl ; *proximité.*
Satican ; *de la baſane.*
Sayſſan ; *officier noble* ; *chancelier.*
Schabat ; argile.
Schabartzolon ; *brique.*
Schabedzitu ; *putain.*
Schacha ; *je comprime* ; *je preſſure.*
Schadſagai ; *pie.*
Schalu ; *échelle, montée, eſcalier.*
Schamal ; *mouche.*
Schapſchicko ; *je coupe en deux.*
Schara, *biere.*
Scharra ; *jaune.*
Schara otoſſun ; *verd.*
Scharai ; *avoines.*
Scharaſad macha ; *viande rôtie.*
Scharaſchibeco ; *perroquet.*
Scharr *ou* Saar, *bœuf.*
Schetanæ ; *chandelle.*
Schiabon ; ou Showoon ; *oiſeau.*
Schiadoku ; *condamné.*
Schiæ, *j'humecte.*
Schiæmkur ; *je preſſe fort.*
Schiærſemalegai ; *chapeau.*
Schibærtka ; *mouchettes.*
Schida ; *pique.*
Schigitzci ; *petit doigt.*
Schignako, *vers* ; *contre.*
Schikis, *ou* Zikis, *ſucre.*
Schimkidi, *j'invente.*
Schin, *prune.*
Schinæ, *beaucoup.*
Schingur, *je lie.*
Schini, *je reſſous, je prémédite.*
Schiobatzchi, *maçon.*
Schiræ, *table.*
Schirbiſun, *peau.*
Schirimu, *du métal.*
Scho, *je mâche.*
Schoenage, *cuiller à pot.*
Schoetoe, *je couronne.*
Scholon, *ou* Tzolon katzcha, *une maiſon de pierre.*
Schorgolgi, *fourmi.*
Schorgotago, *caſſerole.*
Schudu, *dent.*
Schuidun, *dents.*
Schulæ, *ſoupe.*
Schumuul, *couſin, inſecte.*

hura, *poudre à canon.*
huragarin, *de bonne heure.*
hygmæ, *j'écoute.*
hylo, *bouillon de poiſſon.*
hyno, *viande fraîche.*
hytkur, *le diable.*
lugui, *bélier.*
gleſangadſer, *frontières.*
eika, *boucles-d'oreilles.*
erah, *je m'éveille.*
ergene, *framboiſe.*
erie, *lit.*
iere, *table.*
ierenidebesker, *nappe.*
ilbi, *je crois, je penſe.*
ilie, *verre.*
iliimæ, *ſabre.*
ine, *nouveau, neuf.*
koblui, *je travaille au rabot.*
Sleep, *vaiſſeau.*
Socha, *fourneau.*
Sochnæei, *je ſouffre.*
Soglol, *j'entends, je comprends.*
Sola, *libre.*
Soloba, *j'empêche.*
Solodi, *je cours.*
Solomgo, *Sainte Trinité.*
Soltzagai, *poule des bois.*
Sonotzchi, *j'écoute.*
Sorga, *ſçavant.*
Sorga, *j'acheve d'apprendre.*
Sorigtag, *néceſſité.*
Sſu, *aiguille.*
Sſu, *le lait.*
Sſu, *ſiége, ou aſſis-toi.*
Sſudur, *un livre.*
Sſumu, *fléche.*
Subſchyla, *je dis.*
Sudels, *j'apprens.*
Suduhr, *joueur de harpe.*
Sugaren, *je pele.*
Suh, *vinaigre.*
Suka, *hache.*
Suki, *flatteur.*
Sukiledgi, *je ſens.*
Sula, *papier.*
Sulabi, *raves.*
Suli, *gruau d'orge.*
Sultzaga, *viande de cochon.*
Suuymalachay, *chapeau.*
Sup, *encore, de rechef.*
Sur, *étrier.*
Surghaku, *punition de Dieu.*
Suun, *l'été.*

T.

Tabaman, *gouverneur.*
Tabickdaſſan, *relâché.*
Tabinu, *je poſe.*
Tabru, *pour.*
Tabu, *vendredi.*
Tabuſch, *abeille.*
Tacha, *fer à cheval.*
Tacha, *les ſouliers.*
Tachto, *autrefois.*
Tachtochowiſi, *impatient.*
Tack, *drapeau.*
Tææt, *je lie.*

Tagæ, *je dénie.*
Tælai Dziuru, *joueur de baſſe.*
Tæli, *miroir.*
Tændæ, *je demeure.*
Tangri, *le ciel.*
Tæræmæ, *petit grain.*
Tæweræ, *j'attire, je ſerre.*
Taiſchi, *fils du Prince.*
Taka, *poule.*
Tala, *je liquide.*
Tala, *le champ.*
Talcha, *pain.*
Talantagnai, *perſil.*
Tamagala, *cachet.*
Tamagatzchi, *receveur de taille.*
Tamma, *rouet.*
Tandu, *lui, à lui.*
Tanges, *la prière.*
Tara, Tiri, *ſemer.*
Taraa, *le mâle.*
Tara kadu, *couper le bled.*
Taramæ, *écureuils.*
Taratata, *moudre du bled.*
Taratzchi, *berger.*
Taratzchin, *agriculture.*
Tarbuſſ, *chou.*
Taſchalai, *champignon.*
Taſchilai, *limons, citrons.*
Taſchior-bu, *piſtoles.*
Tara, *je tire.*
Talaghi, *hardi.*
Tatta, *je finis, je déſiſte.*
Tauna, *une perle.*
Tazchior, *le fouet.*
Tawi, *morceau, pièce.*
Tawidghi, *je déſiſte, je relâche.*
Tchitſchi, *cordes.*
Tchitſchri, *je gele.*
Teberidſchi, *j'embraſſe.*
Teda, *elle.*
Tedſchiæ, *gouvernail.*
Telæ, *un bouc.*
Tellul, *je laiſſe.*
Temæ, *chameau.*
Temætſchi, *garde de chameaux.*
Temertzchi, *ſerrurier.*
Tende, *là, vers-là.*
Tengri, *fils de Dieu.*
Tengrikaiertowo, *aide de Dieu.*
Tengrindo, *ou.*
Togara, *tonnerre.*
Tengrinomokon, *pieux.*
Tepſchi, *un angle.*
Tera, ou Tere, *lui.*
Terege, *la joue.*
Thæ, *tuyau, canon du fuſil.*
Thaſchalai, *champignon.*
Thermætzchi, *meunier.*
Theremæ, *moulin.*
Thermætata, *moulin.*
Thumur kuchu, *ſombre, obſcur.*
Tidene, *le ſien.*
Tirgæ, *charriot.*
Tochoy, *le coude.*
Toeloe, *j'accuſe.*

Toeloekunge, *je préſide.*
Togo, *chaudron.*
Togolan, *ou* Dogolan, *boiteux.*
Togolga, *de l'étaim.*
Togoru, *la grue.*
Togul, *un veau.*
Toko, *mords du cheval.*
Tolo, *je brûle.*
Tolodghi, *je viſite.*
Tologoi, *la tête.*
Tongruck, *raſoir.*
Toptzy, *les boutons.*
Torgo, *étoffes de ſoie.*
Torgomutuſan, *la ſoie.*
Toſſun, *ou* Toſſu, *beurre.*
Toulachan, *chaud.*
Tſama,
Tſarama, *gruau d'orge.*
Tſagaſſun, *ou* Sagaſſun, *poiſſon.*
Tſakur, *pierre à fuſil.*
Tſchi, *toi.*
Tſitchiri, *je gele.*
Tſor, *une flûte.*
Tubſchi, *de la canelle.*
Tubſchin, *je lui pardonne.*
Tuche, *du papier gris.*
Tula, *je diſſous.*
Tulæ, *chaleur.*
Tulæ, *ou* Tolo, *je paye.*
Tulai, *lievre.*
Tulgedhie, *je me ſouviens.*
Tulitzchi, *je brûle.*
Tulkidchi, *j'accuſe.*
Tulkur, *ſerrure.*
Tullæ, *bois.*
Tulu, *je fonds.*
Tumir, Temir, *le fer.*
Tumor kuchæ, *marchandiſes de laines.*
Turbogatſchi, *je prends.*
Turezu, *patte de derrière.*
Turgin, *alerte.*
Turii, *le métier de tiſſerand.*
Turlaki, *la pie.*
Turubſi, *flûteur.*
Tutarga, *gruau de millet.*
Tutchi, *je tiens.*
Tymurh, *ancre.*
Tyroei, *parent.*
Tzabar Tabac, *plat de terre.*
Tzaghalgan, *foudre.*
Tzagan, *blanc de l'œuf.*
Tzagas, *navets, raves.*
Tzaiwurkuhr, *gris.*
Tzalkall, *ou* Zabell, *la barbe.*
Tzakuhr, *différentes couleurs.*
Tzanagan, *écreviſſes.*
Tzannagu, *une truelle.*
Tzapchiur, *les armes.*
Tzaramatſchiu, *guenon.*
Tzarimſum, *l'ail.*
Tzaroc, *pantouſles.*
Tzaſan, *ou* Tabac, *un plat.*
Tzaſan Tzaguzu, *taſſe de porcelaine.*
Tzaſon, *papier.*
Tzaſſo, *neïge.*

Tzchikur, *un mauvais ange.*
Tzegmundcebel, *camiſole.*
Tzejath, *l'eſprit.*
Tzika, *l'oreille.*
Tziargai, *traîneau.*
Tzichtzichtzchi, *le voué du pays.*
Tzigmæ, *drap.*
Tzingnur, *romaine, balance à la main.*
Tzinon, *paille.*
Tzionu, *loup.*
Tzirghinkuhn, *baſſinet du piſtolet.*
Tzirlik, *cheval ſauvage.*
Tziſchiriku, Nuur, *œufs de paiſſon.*
Tziul, *poupe de vaiſſeau.*
Tzebyr, *goulu, animal.*
Tzolo, *ou* Tzolon, *rocher.*
Tzolen, *aubépine.*
Tzordo, *un trompette.*
Tzugla, *patrons.*
Tzuka, *hache.*
Tzonno, *loup.*
Tzurbultu, *ſaumon.*
Tzurbuluu, *brochet.*
Tzuſedredſchi, *j'appoſe, je couche en joue.*

U.

Ubill, *hyver.*
Ubol, *hyver.*
Ubuſu, *veſtibule.*
Uchar, *le cueiller.*
Uckuldur, *hier.*
Uda, *après-midi.*
Udæſtu, *la racine.*
Ude, *porte.*
Udeka, *ferme.*
Ude-tael, *ouvre.*
Udeſty, *ſoir.*
Udghi, *corſet, gilet.*
Udoe, *toujours.*
Udon, *traverſin de plumes.*
Udun urgu, *je tranſporte.*
Udſchi, *je pouſſe.*
Udſum, *figues.*
Udurburi, *tous les jours.*
Udurdunda, *avant midi.*
Udzur, *la fin.*
Uganæ, *je donne.*
Ugir, *bétail.*
Ugole, *pauvre.*
Ugontzchi, *clément, bénin.*
Ugunæ, *la mort.*
Uhr-Behir, *je produis.*
Uja, *hermines.*
Ujæhæ, *je puis.*
Uilaſtu; *bois d'aune.*
Ukerbdzi; *officier d'artillerie.*
Ukulſchi ajak; *je tombe en défaillance.*
Uker, *ou* Une; *vache.*
Ukic; *coffre.*
Ukir-Machan; *viande de vache.*
Ukrinudu; *groſeilles; groſeilles à grapes.*

Ula ; *cuir pour des ſemelles.*
Ulæhe ; *je ſouffle.*
Ulakoluſſun ; *couleur rouge.*
Ulan-gholi ; *cuire.*
Ulan ; *rouge.*
Ulgudi ; *je garde ; je conſerve.*
Ulla ; *le bas & le plat du pied.*
Ulutſchi ; *je pleure.*
Ulmy ; *le bas du pied.*
Umki ; *pourri ; puant.*
Umki ; *puanteur.*
Unætzchi ; *juſte.*
Unda ; *petite bière.*
Undaaſua ; *altéré.*
Undoſſun ; *raiſins de corinthe.*
Uneſim ; *cendres.*
Undur ; *grand.*
Unega ; *renard.*
Unla ; *dormir.*
Unghu ; *je pourris.*
Unthaghi ; *je dors.*
Untakabiſchi ; *j'ai des inſomnies ; je ne dors pas.*
Untra ; *je me noye.*
Untrane ; *je lave.*
Unus : *je baiſe.*
Unuſſu ; *velours.*
Ur ; *je porte.*
Urala ; *je forge.*
Uran ; *tailleur d'habits.*
Uran ; *ſemence.*
Urghu ; Urga ; *je garde ; je conſerve.*
Urgut ; *bois.*
Urol ; *les levres.*
Urtſchi ; *je ſouffre ; je ſupporte.*
Uruptſchi ; *je rapporte.*
Urur margaſch ; *demain, s'il plaît à Dieu.*
Urta ; *pour cela.*
Urtu ; *aſſez ; beaucoup ; grand ; long.*
Urtun ; *le devant du bateau.*
Urtubæ ; *fuſil de Turquie.*
Urula ; *enclume.*
Urun ; *tarrière.*
Uſchyna ; *le ſoir.*
Uſedgi ; *je dépenſe.*
Uſigi ; *ou* Uaza ; *je contemple ; j'examine.*
Uſſu ; *cheveux.*
Uſu, *ou* ſui ; *eau.*
Utaa ; *velu.*
Utaan ; *tiſon de feu.*
Utaga ; *couteau.*
Utaſudæbel ; *habit de payſan.*
Utnaſſun ; *brun foncé.*
Utſuo ; *plume.*
Uttego *ou* Oethegœ ; *ours.*
Utur ; *querelleur.*
Ulurchen ; *ſur le champ ; tout-à-l'heure.*
Utziu ; *poitrine.*

Uutha ; *cheminée.*
Uzun ; *maître.*
Uwan ; *ou* Wann ; *prince.*
Waridghi ; *j'empoigne ; je saisis.*

X.

Xanieduhr ; *je sale.*

Z.

Zaaſſun ; *papier.*
Zabu ; *colle.*
Zacha ; *aveugle.*
Zaboda ; *raſſaſié ; qui a aſſez mpngé.*
Zagen ; *blanc.*
Zaganbuda ; *le ris.*
Zagangoreſu ; *le dain.*
Zagatzchi ; *le S. Eſprit.*
Zagutzchi ; *pêcheur.*
Zaibur ; *brun.*
Zain ; *beau ; jolie.*
Zaintziguca, Usbæ ; *crasmoiſi.*
Zakk, *pierre à fuſil.*
Zala ; *ou* Okyn ; *la Vierge.*
Zamurhr ; *je ſalue.*
Zanadgi ; *je m'accoutume.*
Zaptchi ; *je coupe.*
Zaræ ; *côtes.*
Zaſſu ; *neige.*
Zay ; *thé.*
Zoier ; *poules des bois.*
Zonaſawnoi ; *tripe.*
Zubæ ; *frapper ſur le côtes.*
Zugar ; *tout.*
Zunguinno ; *oignons.*
Zuracha ; *brochet.*
Zuſarowa ; *je loue.*
Zuzli ; *ſang.*
Zykæ ; *boucles-d'oreilles.*

CHAPITRE SIXIEME.

ARTICLE PREMIER.

BORIS GODUNOU.

LEs événemens qui ſuivirent la mort du Czar Théodore, ſont ſi terribles, qu'on ne les lit qu'en frémiſſant; la plume ſemble ſe refuſer à les décrire. Les uſurpateurs ſe ſuccèdent; les citoyens s'armentcontre les citoyens, les parens contre les parens. L'ambition & la fureur des étrangers augmentent encore ce carnage. J'en vais tracer les horribles détails au lecteur. BORIS GODUNOU. 1598.

Sitôt que la nouvelle de la mort de Théodore fut répandue, tous les Boïares & les Gouverneurs des différentes provinces ſe rendirent à Moſcou. Ils s'aſſemblerent au palais pour élire un nouveau Czar. Chacun en particulier aſpiroit à cette éminente dignité; mais perſonne n'oſoit laiſſer éclater ſon ambition: on avoit cependant toujours des prétextes plauſibles pour refuſer ceux qu'on propoſoit. La confuſion ne tarda pas à ſe mettre dans l'aſſemblée. L'adroit Godunou voyoit avec une joie ſecrette approcher le moment où il alloit triompher de ſes crimes; & retiré à l'écart, il affectoit cet air de tranquillité que donne le déſintéreſſement; le tumulte augmente. Le Patriarche, jettant les regards de tous côtés pour voir s'il n'appercevroit point quelqu'un qui lui parût digne de remplir le trône, Il eſt proclamé Czar. Chronique manuſcrite.

Boris Godunou. 1598.

les fixa ſur Godunou, dit d'une voix aſſez élevée pour être entendu de tous ceux qui étoient préſens : " Nous cherchons „ loin de nous celui qui ſeul eſt digne du „ trône de Ruſſie ; il eſt ici ; ſon air de „ candeur, ſon air déſintéreſſé me le fait „ connoître. C'eſt Boris Godunou. Sou- „ venez-vous, Knès & Boïares, de ſa „ prudence & de ſa ſageſſe dans le gou- „ vernement que Théodore lui avoit con- „ fié. La crainte des châtimens arrêtoit „ les vexations, les loix étoient obſer- „ vées, les malheureux étoient ſoulagés, „ & le mérite étoit récompenſé „. Preſque toute l'aſſemblée étoit compoſée de gens qui devoient leur fortune à Godunou : chacun eſpérant d'ailleurs participer à ſes largeſſes en participant à ſon élévation, tout le monde cria d'une voix unanime : *Godunou Czar.* La politique de cet ambitieux n'étoit pas ſatisfaite ; il deſiroit le trône ; il deſiroit encore de ne paroître y monter que par contrainte. En rapprochant l'hiſtoire des différentes nations, on trouve des traits qui ſe reſſemblent. Auguſte à Rome parut vouloir ſe démettre de l'Empire, pour être mieux en droit de le conſerver. Godunou ſemble le refuſer à Moſcou, pour l'obtenir avec plus de certitude.

Il fait ſemblant de refuſer la couronne.

Ce dernier levant la voix, dit qu'il ſentoit tout le prix de l'honneur qu'on lui faiſoit ; mais qu'il étoit incapable de porter un poids tel que la couronne de Ruſſie :

Ibid.

„ J'ai fait tous mes efforts, continua-t-il, „ pour contenter les grands & le peuple „ pendant mon adminiſtration ſous Théo-

„ dore; je vois avec ſatisfaction que j'y ai
„ réuſſi. Si mes remontrances & mes con- Boris Godunou. 1598.
„ ſeils avoient été ſuivis, les récompen-
„ ſes auroient été multipliées, & l'on au-
„ roit vu diminuer les punitions: j'ai tou-
„ jours reçu & exécuté avec plaiſir les
„ ordres qu'on me donnoit de faire du
„ bien, & toujours avec répugnance j'ai
„ fait le mal qu'on me forçoit de faire.
„ Mais remplir les devoirs d'un ſouverain,
„ éclairer la conduite des miniſtres, arrêter
„ la cupidité des grands, chercher & pren-
„ dre les moyens de rendre ſon peuple
„ heureux; tenir les loix en vigueur &
„ les faire obſerver; punir le crime & ſou-
„ tenir l'innocence; parcourir toutes les
„ branches du Gouvernement, ne les
„ confier que comme un dépôt dont on
„ eſt toujours prêt à demander compte;
„ ſavoir à tout inſtant porter la main
„ partout, & partout le calme; connoître
„ tout, & paroître ignorer tout; ſe mon-
„ trer toujours différent de ſoi-même;
„ ſavoir échapper au moment où l'on
„ paroît être connu; aimer tout le monde
„ en général, & ſe défier de ſon amitié à
„ l'égard de tout le monde en particulier;
„ ſavoir juger les hommes & les mettre
„ à leur place; voilà le devoir d'un Roi;
„ il eſt trop difficile à remplir „. Sitôt qu'il eut fini de parler, il ſortit. Son diſcours avoit fait dans l'aſſemblée l'effet qu'il s'étoit propoſé d'y faire: on répéta: *Godunou Czar*, & l'on alla après lui pour le prier de rentrer & d'être préſent à ſa proclamation. Ce fut envain; il refuſa encore, même avec plus d'opiniâtreté,

& se retira dans un couvent, où il fit semblant de vouloir prendre l'habit de Religieux. Le peuple, instruit de ce qui se passoit, courut en foule au couvent, & demanda son Souverain; la noblesse lui fit une députation, & le supplia de vouloir bien se mettre à la tête d'un Etat qui, sans son secours, ne pouvoit manquer d'être ruiné. Le Patriarche Job, sentant combien il étoit dangereux de laisser plus long-tems le trône vacant, assembla le clergé, & alla en procession au couvent où Irene s'étoit retirée, pour la prier d'employer tout son crédit auprès de son frere, pour l'engager à monter sur le trône.

BORIS GODUNOU. 1598.

Cette Princesse reçut le Patriarche avec accueil, & lui donna toutes les marques de considération qui étoient dûes à son rang: mais elle lui dit qu'elle avoit entièrement renoncé au monde, & qu'elle ne vouloit plus s'occuper que du soin de prier Dieu pour son mari. Le Patriarche redoubla ses instances, & obtint qu'elle écrivît à son frere pour l'engager à se rendre aux vœux de toute la nation. Godunou crut enfin en avoir assez fait pour couvrir son ambition, & pour paroître n'accepter la couronne qu'à regret. Il sortit du couvent où il s'étoit retiré; le clergé, à la tête duquel le Patriarche étoit encore, le conduisit dans le palais des Czars. Pendant qu'il traversoit la ville, l'air retentissoit de cris de joie & d'allégresse.

Chacun s'empressoit de marquer à Godunou la satisfaction qu'il goûtoit de l'avoir pour maître. Ce jour-là fut pour la

Ruſſie un véritable jour de fête : le Patriarche ordonna un jeûne tous les ans pour en célébrer la mémoire ; ce qui fut obſervé juſqu'au tems des faux Démétrius. Le palais étant contre le monaſtère où la Czarine ſa ſœur s'étoit retirée, il fit faire un paſſage de communication. BORIS GODUNOW. 1598.

Lorſque le Clergé & la Nobleſſe furent aſſemblés autour du nouveau Czar, il leur dit, qu'il n'auroit jamais pu ſe réſoudre à ſe charger d'un fardeau ſi peſant & ſi contraire à ſon inclination, ſans le zéle qu'il avoit pour ſa patrie qu'il voyoit à deux doigts de ſa perte, & expoſée à devenir la proie de tous les ennemis qui l'environnoient. Il ajouta qu'il ſe flattoit que ceux qui lui avoient confié le Gouvernement, lui aideroient à le ſoutenir. « Il ne me convient pas, continua-t-il, Knès & Boïares, de blâmer votre choix, il ne me reſte plus qu'à faire tous mes efforts pour remplir l'idée que vous avez de ma capacité. Je ne me vanterai pas d'égaler mes prédéceſſeurs en mérite ; mais j'oſe me flatter de les égaler en juſtice & en équité. Je ne ferai jamais uſage du pouvoir qu'on vient de me mettre en main, que pour faire le bonheur de mes peuples : je promets à Dieu que je mourrai plutôt que de tromper ceux qui me donnent des marques ſi glorieuſes de leur confiance ». Pour dernière preuve de ſon humilité, il différa ſon couronnement de quelques jours.

Le premier acte de ſouverain qu'il fit, fut de mettre les troupes ſous les armes ; & d'en faire la revue. Il diſtribua aux

officiers & aux ſoldats des ſommes conſi-
BORIS GODUNOV. 1598. dérables. Pour faire approuver ſon élec-
tion de tous les peuples, il diminua les impôts, fit répandre des largeſſes, & donna ordre qu'on rendît la juſtice à tout le monde, ſans diſtinction d'état.

Ibid. Le ſoin qu'il prenoit de gouverner le dedans de ſon empire, ne l'empêchoit pas de ſonger aux affaires du dehors. Il envoya des ambaſſadeurs en Suède, en Turquie, en Perſe & en Crimée, pour renouveller les traités que ſes prédéceſſeurs avoient faits avec ces puiſſances. Le Can de Crimée lui envoya des ambaſſadeurs pour le féliciter ſur ſon avénement au trône. Lorſque Godunou ſut qu'ils étoient à quelque diſtance de Moſcou, il fit encore mettre ſes troupes ſous les armes, les fit ranger en deux haies: elles occupoient l'eſpace de ſept vreſtes. Les Criméens furent ſi effrayés de cet appareil, qu'à peine ils oſerent parler au Czar lorſqu'ils furent en ſa préſence. Ce prince leur marqua cependant des égards, & leur fit des préſens conſidérables.

Il envoya ordre à ſes troupes, qui étoient en Sibérie, de continuer leurs conquêtes, de pourſuivre le Roi Kuczius, & de le prendre s'ils pouvoient. En conſéquence de ces ordres, ils allerent l'attaquer dans un camp où il s'étoit retranché auprès de la ville de Tarkou: ils le battirent au point qu'il fut obligé de prendre la fuite avec un très-petit nombre des ſiens. Ils firent huit de ſes femmes priſonnières, prirent trois de ſes fils, & les envoyerent à Moſcou. Boris les reçu

avec toute la douceur dont il étoit capable; il leur fit des préſens, & ordonna qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit néceſſaire, & qu'on les traitât avec reſpect. Boris Godunou.

Godunou, ayant marqué le 28 Octobre pour le jour de ſon couronnement, ſe rendit à la Cathédrale, accompagné de tous les grands de l'Empire. Il y aſſiſta au ſervice divin, après lequel le Patriarche lui plaça la couronne ſur la tête. La cérémonie étant achevée, il fit jetter au peuple des pièces d'argent qu'il avoit fait frapper exprès. Les réjouiſſances durerent trois jours, pendant leſquels le Czar répandit ſes largeſſes aux nobles & au peuple, & l'on entendoit partout publier les éloges de ce Prince. Boris eſt couronné par le Patriarche. Chronique manuſcrite.

Ses vertus étoient même vantées dans les pays étrangers: Guſtave, prince Royal de Suède, ayant reçu quelque mécontentement dans ſon pays, réſolut de s'expatrier, & alla demander un aſyle à Boris Godunou. Celui-ci le reçut avec toutes les marques de diſtinction dûes à ſon rang; il envoya des Boïares au-devant de lui lorſqu'il ſu qu'il approchoit de Moſcou, le fit manger à ſa table, & lui donna pour appanage Uglez & ſon territoire.

Le Czar, étant informé que la horde des Tatars-Nogaïs augmentoit de jour en jours, eut peur qu'elle ne devînt aſſez puiſſante pour s'emparer du Royaume d'Aſtracan, & pour le garder. Il imagina tous les moyens poſſibles pour la détruire. Sa méchanceté naturelle lui en inſpira bientôt un. Il manda au Gouverneur d'enga-

ger ſes officiers & ſes ſoldats à ſemer la diviſion entre les Nogaïs, & de tâcher d'y allumer la guerre civile. Les Ruſſes réuſſirent bientôt chez ces hommes féroces: les Nogaïs s'irriterent les uns contre les autres, au point qu'ils ſe maſſacroient, ſans égard à l'âge, au ſexe, à la parenté. Les moins féroces vendoient ceux qui tomboient entre leurs mains: on vit pluſieurs fois à Aſtracan le pere vendre le fils, & le fils vendre le pere. Godunou s'applaudiſſoit d'être la cauſe de ces crimes, & vantoit ſon horrible conduite dans cette conjoncture comme un chef-d'œuvre de politique.

Boris Godunou. 1599.

Ibid.

Godunou, monté au faîte des grandeurs, ne voyoit autour de lui que des précipices; ſes crimes & ſes remords les lui montroient. Il avoit le cœur trop corrompu pour chercher à calmer ſes craintes par le ſecours de la vertu: Le vice ſeul l'avoit guidé; ce fut le vice ſeul qu'il conſulta. Il ſentit que les premiers mouvemens de joie que la nouveauté avoit excités dans le cœur des Ruſſes, venant à ſe rallentir, leur laiſſeroit toute la facilité de réfléchir ſur ſa conduite, & qu'ils ne tarderoient pas à le pénétrer. Cet homme, dont l'ame étoit trop baſſe pour ſe compoſer en ſouverain, réſolut de mettre tout en œuvre pour ſavoir les propos que l'on tenoit ſur ſon compte dans les différentes maiſons des particuliers, & fit en ſecret propoſer des récompenſes conſidérables à tous les eſclaves des Boïares qui lui rapporteroient ce qui ſe diroit chez leurs maîtres. Ces eſclaves, dans la baſſeſſe de

Chronique manuſcrite.

leur état, eurent plus de sentiments que le souverain même: aucun d'eux ne vouloit être le délateur de son maître. La misère à la fin est un guide dangereux: les promesses réitérées de la part d'un homme aussi puissant que le Czar, firent succomber Woinqua, un des esclaves de Théodore Sertunou. Il dit à l'émissaire de Godunou, que son maître avoit tenu des propos injurieux contre le Czar. Ce dernier fit comparoître à son tribunal l'accusateur & l'accusé. Il blâma publiquement le dernier, donna au premier les plus grands éloges sur son zèle à son égard, l'affranchit, le fit inscrire au rang des nobles, & lui donna le revenu d'un village pour sa subsistance. Cette récompense fit, comme Godunou l'avoit prévu, beaucoup d'impression sur l'esprit des autres esclaves: leur discrétion se changea tout-à-coup en indiscrétion; tous, comme à l'envi, accusèrent leurs maîtres d'avoir tenu des discours injurieux contre le Czar. BORIS GODUNOU. 1599.

Lorsqu'un esclave avoit accusé son maître, il citoit en témoignage les autres esclaves: si ceux-ci étoient assez attachés à leur devoir pour ne pas appuyer sa délation de leur témoignage, ils subissoient les châtimens les plus rigoureux; tels que le knout, l'exil & souvent la mort. Ceux qui avoient l'ame assez basse pour faire des dépositions conformes aux desirs de Godunou, recevoient sur le champ des récompenses qui étoient toujours au-delà de ce qu'ils pouvoient espérer. La crainte du châtiment, l'espoir des récompenses rendirent tous les esclaves délateurs. Le même *Ibid.*

motif fit le même effet ſur les gens libres,
Boris Godunou. 1599. & dans tous les ordres de l'Etat on trouva des délateurs. Je ne ſais quel terme je dois employer pour exprimer l'horreur qu'inſpirent ces gens qui ne ſe répandent dans la ſociété que pour y trouver des coupables ; qui n'ont jamais l'intention de faire du bien, & ſont toujours guidés par celle de faire du mal, & dont l'odieuſe fortune eſt le ſang des malheureux. Ils ſeroient le fléau de l'humanité, ſi la prudence & l'équité du magiſtrat n'arrêtoient ſans ceſſe leur inſatiable cupidité.

On vit à Moſcou les frere accuſer le frere, le fils même être le délateur de ſon pere. Un vieillard, dont les cheveux
Idid. étoient blancs, parut chargé de chaînes au milieu des juges ; il demanda ſon accuſateur ; ce fut ſon fils qui parut : le pere garda quelque tems le ſilence de la conſternation ; levant enſuite les yeux au ciel, il ſecoua ſes fers, & dit à ſon infame fils : Réponds, mon fils, à ce langage, ſi tu le peux & ſi tu l'oſes. Ce ſpectacle faiſoit impreſſion ſur les eſprits ; Godunou s'en apperçut ; il fit retirer l'accuſateur & l'accuſé ſans oſer prononcer de jugement. Aucun ſouverain de Ruſſie n'avoit tenu une conduite auſſi barbare que Godunou : c'étoit ainſi qu'il tenoit les promeſſes qu'il avoit faites aux Ruſſes.

Les flots de ſang que le tyran répandoit n'étoient point ſuffiſans pour calmer ſes craintes ; il vouloit voir couler celui de Nicétas Romanou, & de ſon fils Théodore. Leur naiſſance les approchoit trop du trône, pour que ſa méfiance ne les

rendît pas coupables. Nicétas étoit frere utérin d'Anaſtaſie, femme du Czar Iwan & mere de Théodore ſon ſucceſſeur. Godunou, pour les perdre, emploie tout ce que la dépravation de ſon caractère peut lui ſuggérer : il gagne des délateurs, & d'après leur dépoſition, il fait mettre à la queſtion pluſieurs eſclaves de Nicétas & de Théodote : tous aimoient leurs maîtres, & tous endûroient les ſupplices, refuſoient les récompenſes plutôt que de les trahir. Leur tréſorier enfin fut aſſez lâche pour céder à la crainte des douleurs & à l'appas des récompenſe. Il promit à Siméon Boris, parent du tyran, de mettre ſecrettement dans le tréſor de ſes maîtres un ſac rempli de poiſon. Lorſqu'il eut exécuté ſa promeſſe, il en fit avertir Godunou, qui envoya ſur le champ faire une perquiſition chez Nicétas & Théodore ſon fils. On trouva bientôt le ſac que le traître avoit mis dans le tréſor ; on le porta ſur le champ au Patriarche ; on l'expoſa enſuite en public, & on ordonna au tréſorier de ſe tenir auprès, afin d'informer les paſſans de ce que c'étoit.

BORIS GODUNOU. 1599.

On rapporta ce ſac chez le Czar, on fit venir les accuſés & l'accuſateur ; envain les premiers demanderent à être écoutés & à prouver leur innocence ; le Czar avoit donné des ordres à tous ceux qui étoient préſens de faire aſſez de bruit pour qu'on ne pût entendre leur juſtification. Ces infortunés Princes furent enfin condamnés ſans avoir été entendus. Toute leur famille fut enveloppée dans leur perte : le Czar força Théodore de ſe retirer dans un couvent,

& d'y prendre l'habit de Religieux : ſes freres & ſes parens furent exilés loin de la capitale, & on les fit tous périr les uns après les autres. Ce fut ainſi que le tyran Boris Godunou voulut éteindre cette illuſtre maiſon ; mais nous en verrons par la ſuite les rejettons ſur le trône, & donner un nouvel éclat à l'empire de Ruſſie. On remarque que tous ceux qui avoient ſervi la barbarie du tyran périrent miſérablement.

Boris Godunou. 1599.

La cruauté de Godunou ne s'éteignit point dans le ſang des Romanou, il lui fallut encore des victimes. Ayant appris qu'un Boïare, nommé Okolnitz Bogdan, s'étoit attiré par ſes largeſſes l'amitié des ſoldats, qui faiſoient tout ce qu'il leur demandoit, il en conçut une ſi vive jalouſie, qu'il le fit enlever & conduire en priſon dans un lieu fort éloigné. Il confiſqua tous ſes biens, fit vendre ſes effets mobiliaires, & en diſtribua le produit aux miniſtres de ſes forfaits.

Sachant qu'il avoit tout à craindre dans l'intérieur de ſes états où les murmures & les plaintes contre lui ſe multiplioient de toutes parts, il chercha à ſe tranquilliſer du côté de ſes voiſins ; prolongea la tréve avec la Pologne pour vingt ans ; envoya des ambaſſadeurs à l'Empereur des Turcs & au Roi de Perſe, afin de renouveller l'alliance qu'ils avoient faite avec ſes prédéceſſeurs. Etant informé que le Can de Crimée faiſoit des préparatifs pour entrer en Ruſſie, il lui envoya un député pour l'engager à continuer la paix.

1600.

Tous les malheurs accablent à la fois

Ruſſes. Ils ſont déſolés par la cruauté d'un tyran ; la famine met le comble à leurs maux ; le froid eſt ſi violent au mois d'Août, que tous les bleds ſont brûlés. Le même malheur arriva l'année ſuivante. La faim fit périr un nombre incroyable de perſonnes. Les rues étoient jonchées de cadavres. Le Czar donna des ordres pour les enterrer. Godunou fut aſſez imprudent pour faire conſtruire des maiſons de plaiſance pendant que la famine duroit, & pour fournir aux ouvriers une ſubſiſtance au-delà du néceſſaire. Tout le monde murmuroit. BORIS GODUNOU. 1601.

Le Pape & le Roi d'Angleterre envoyerent des ambaſſadeurs à Godunou pour le prier de permettre que les Italiens & les Anglois euſſent la liberté de faire le commerce en Ruſſie & en Perſe. Il leur accorda ce qu'ils lui demandoient, & leur fit des préſens conſidérables. Ce Prince étoit aſſez ambitieux pour deſirer qu'on publiât ſa magnificence dans les pays étrangers

Godunou ſentit que la crainte qu'il avoit inſpirée à ſes ſujets n'étoit pas ſuffiſante pour l'affermir ſur le trône, il chercha tous les moyens poſſibles de faire alliance avec les puiſſances étrangères. Pour cet effet il envoya en Danemarck Athanaſe Walſien, homme d'un eſprit ſouple & adroit, & le chargea d'engager Jean, frere du Roi, à lui faire demander en mariage ſa fille Cénie Godunou. Walſien réuſſit ſi bien, qu'au bout de quelques mois, il amena même le Prince de Danemarck en Ruſſie pour demander la Princeſſe Cénie. Le Czar le reçut avec les plus

grandes marques de distinction. Il envoya au-devant de lui les Knès & les Boïares : Godunou l'admit à sa table, & lui procura tous les amusemens qu'il put imaginer. Le Prince de Danemarck se faisoit admirer de tout le monde en général par la beauté de sa figure, par la noblesse de sa taille, & par sa douceur. La nature n'avoit pas été moins favorable à la Princesse Cénie. Ils se convenoient & s'aimoient réciproquement : on ne tarda pas à les unir. Moscou retentissoit des éloges continuels qu'on donnoit au Prince & à la Princesse. Le Czar se félicitoit lui-même d'être leur pere. Il alla un jour en pélerinage au monastère de la Sainte Trinité, qui étoit à plusieurs journées de Moscou ; avant de partir, il ordonna aux Boïares d'obéir à son gendre comme à lui-même. Ses ordres furent exécutés ponctuellement, & son gendre marquoit tant de douceur, tant de bonté à ceux qui l'abordoient, qu'il se fit aimer de tous les Russes en général. Tous s'empressoient à lui marquer leur attachement. Le mérite & la vertu sont toujours des crimes auprès des tyrans. Boris devint jaloux des qualités que l'on trouvoit dans son gendre : il eut peur qu'après sa mort on ne lui plaçât la couron sur la tête à l'exclusion de son fils, & forma l'horrible projet de le faire périr. Il falloit quelqu'un qui eût le cœur assez depravé pour commettre ce crime, & il étoit difficile à trouver. L'amitié qu'on avoit pour le prince de Danemarck veilloit à sa conservation : mais, ce qui est honteux pour l'humanité, il se trouve

Boris Godunou. 1601.

Godunou fait périr le Prince de Danemarck son gendre.

toujours des ſcélérats. Godunou en rencontra un, & dans ſa propre famille : Siméon Godunou ſon couſin germain. Tout le ſang de cette odieuſe famille étoit corrompu. Le Czar ordonna à ſon Couſin de faire périr le Prince de Danemarck de quelque manière que ce fût. Le haſard ſeconda la cruauté des Godunou. Le Prince tomba malade : il fit venir les médecins, qui, après leur conſultation, allerent trouver le couſin du Czar, & lui dirent qu'ils pouvoient guérir le Prince de Danemarck. Siméon Godunou leur jetta un regard menaçant, & leur tourna le dos ſans dire un ſeul mot. Ils comprirent par là qu'ils irriteroient le Czar s'ils prêtoient leur miniſtère au Prince. Il mourut peu de jours après, & fut enterré dans le fauxbourg des Allemans. Le Czar ordonna aux Boïares d'accompagner le convoi. Peu de tems après il renvoya tous les Danois qui étoient venus en Ruſſie avec le Prince. BORIS GODUNOU. 1601.

Godunou, voulant rendre ſon nom redoutable à ſes voiſins, envoya le Knès Buturlin à la tête d'une armée conſidérable contre les Circaſſes qui faiſoient des invaſions continuelles dans la Ruſſie, & ordonna au Général de bâtir trois villes ſur les frontières des Circaſſes, afin de les tenir en bride. Ceux-ci demanderent du ſecours aux Turcs, qui leur en prêterent un aſſez conſidérable pour réſiſter, même pour vaincre les Ruſſes. Les deux armées ſe rencontrerent & ſe battirent avec un courage égal de part & d'autre : il y eut beaucoup de ſang répandu, ſans que la 1602. 1603.

victoire se décidât pour aucun parti. Les Circasses envoyerent proposer à Buturlin de mettre les armes bas de part & d'autre, s'il vouloit détruire les villes qu'il avoit bâties. Le Général Russe rejetta cette proposition comme indigne de lui. Les Circasses & les Turcs se rangent en ordre de bataille, & se disposent à livrer un nouveau combat. Buturlin, voyant que la frayeur s'empare des siens, envoie dire aux ennemis qu'il accepte la paix aux conditions qu'on lui a proposées. Les Circasses mettent les armes bas, & lui promettent de ne point l'inquiéter dans sa marche; mais sitôt qu'il a fait plier bagage à ses troupes, il est attaqué avec tant de fureur, qu'il voit la terre couverte de ses soldats qu'on massacre. Il fait promptement prendre les armes à ceux qui sont autour de lui. Les Russes combattent avec un courage qu'inspire le désespoir; mais les forces leur manquent; la plus grande partie tombe sous les coups de l'ennemi, le reste est chargé de chaînes. Tous les officiers de marque furent conduits en captivité à Constantinople. La plûpart d'entr'eux embrasserent le Mahométisme. Buturlin fut assez heureux pour échapper.

Boris Godunou. 1603.

Les Russes sont battus par les Circasses & les Turcs.

Chronique manuscrite.

Le caractère d'un Monarque influe toujours sur les mœurs de ses courtisans, & ceux-ci les communiquent à toute la nation. Boris Godunou étoit un avare, qui cherchoit à accumuler des richesses par toutes sortes de moyens: ses peuples l'imitoient: les usuriers se multiplioient à Moscou, & ruinoient tous les gens de marque. Tous les environs de cette capitale étoient remplis de voleurs: personne

1604.

n'osoit entreprendre de voyages, aucun chemin n'étoit sûr. Ces voleurs, dont le nombre augmentoit tous les jours, se choisirent un chef; c'étoit un homme robuste, d'une hardiesse & d'un courage à toute épreuve. Son nom étoit Chlopko. Les plaintes continuelles que l'on porta à la Cour contre ces brigands, forcerent à la fin le Czar d'envoyer contre eux des troupes sous la conduite de Basmanou. Les voleurs les attendirent de pied ferme; le combat fut opiniâtre: Chlopko se défendit avec tant de prudence & de courage, que les troupes étoient sur le point de plier, lorsque Basmanou, pour éviter la honte d'être vaincu par un brigand, se jetta au milieu de la mêlée. Chlopko le cherchoit; il le joignit, & du premier coup qu'il lui porta, l'abattit à ses pieds. Les soldats, animés du desir de venger leur général, firent de nouveaux efforts; mais on leur opposoit une résistance si opiniâtre, qu'ils ne remporterent la victoire qu'en faisant Chlopko prisonnier. On ne peut refuser des éloges au courage de ce brigand: tous les coups des soldats Russes étoient dirigés sur lui. Mais, comme un lion au milieu du carnage, il renversoit tout ce qui l'environnoit; il regardoit ses blessures, & sa fureur augmentoit: enfin il tomba sur les cadavres qu'il avoit abattus: on le saisit. Les autres brigands perdirent courage; les uns prirent la fuite; les autres furent chargés de fers, & bientôt conduits au supplice.

BORIS GODUNOU. 1604.

Les environs de Moscou sont remplis de voleurs, qui livrent bataille aux troupes du Czar.

Godunou jouissoit avec tranquillité du

Boris Godunou. 1604.

fruit de ſes crimes, lorſqu'il s'éleva tout-à-coup contre lui l'orage le plus terrible que peut craindre un Souverain que les forfaits ont placé ſur le trône. Un homme ambitieux, hardi, ſouple & adroit paroît : il a tous les vices, & ſait prendre l'apparence de toutes les vertus. On le croit toujours digne d'un état ſupérieur à celui dans lequel il ſe trouve. Il parcourt toutes les conditions & gagne le cœur de ceux qui l'y voient. C'eſt Griſcza Utrepiou. Il étoit petit-fils de Gregoire Utrepiou, gentilhomme du comté de Halicie, & fils de Bogdan Utrepiou. Lorſque Griſcza fut parvenu à cet âge auquel les enfans ſont ſuſceptibles d'éducation, ſes parens l'envoyerent à Moſcou. Il ne tarda pas à ſavoir lire & écrire, ce qui faiſoit alors un grand mérite chez les Ruſſes. L'Archimandrite du couvent de Saint-Sauveur à Plenou, s'étant trouvé par haſard à Moſcou dans l'école où Griſcza faiſoit ſes études, fut ſi content du jeune écolier, qu'il l'emmena avec lui, en confia le ſoin à un des plus anciens Religieux de ſon couvent. Griſcza, qui étoit d'un caractère naturellement inquiet, ſortit de ce couvent au bout d'un an, & ſe retira dans un autre à Kakba. Là ayant appris que ſon ayeul Grégoire Utrepiou menoit la vie religieuſe à Czudou, il s'y rendit, & y reçut le Diaconat.

Origine & premières conditions du premier faux Démétrius.

Chronique manuſcrite.

Le Patriarche Job, en faiſant la viſite des maiſons religieuſes, paſſa par Czudou, vit Griſcza. L'eſprit de ce religieux, joint au talent de bien écrire, plut tellement au Patriarche, qu'il l'emmena à Moſcou,

& en fit ſon ſecrétaire. L'Archevêque de Roſtou, étant allé un jour rendre viſite au Patriarche, vit Griſcza, attacha ſes regards ſur lui, & dit à Job : « Je trouve » quelque choſe de ſiniſtre dans la figure » de ce jeune homme : je crains que le » malin eſprit n'en faſſe quelque jour le » miniſtre de ſes méchancetés. » Le Patriarche ne fit aucune attention à ce diſcours. BORIS GODUNOV. 1604.

Lorſque Griſcza étoit à table avec les domeſtiques du Patriarche, il mettoit toujours la converſation ſur Démétrius, fils du Czar Ivan, & s'informoit avec ſoin des circonſtances de ſa mort : il lui arrivoit quelquefois de lâcher : *Je ſerai un jour Czar.* Ceux qui l'entendoient, prenoient ce propos pour une plaiſanterie. Quelqu'un d'eux ayant cependant eu occaſion de parler à l'Archevêque de Roſtou, lui rapporta le diſcours de Griſcza. L'Archevêque, ſe ſouvenant de l'impreſſion que la figure du jeune homme lui avoit faite, alla trouver le Czar, & lui dit de veiller ſur la conduite du jeune moine qui étoit au palais du Patriarche. La défiance continuelle dans laquelle vivoit Godunou, ne lui permit pas de négliger l'avis de l'Archevêque : il chargea le Diac Smirnoy de conduire Griſcza dans le monaſtére de Colovec, & de l'y garder ſoigneuſement. Ce Diac en avertit Semeika, un de ſes confreres & parent de Griſcza ; Semeika pria Smirnoy de différer quelque tems à exécuter cet ordre, afin qu'il eſſayât de calmer la colére du Czar contre ſon couſin. Griſcza profita de ce tems pour s'échapper. Il paſſa *Ibid.*

Halicie, séjourna dans le couvent de Saint Jacques, se rendit de-là à Moricou, dans celui de Boris & Gleb. Le gardien de ce dernier couvent lui donna un cheval pour s'enfuir. Il alla à Branscoi, y lia amitié avec deux moines qu'il engagea à l'accompagner jusqu'à Novogrod. Il resta plusieurs jours dans le couvent de Saint Sauveur. L'Archimandrite conçut tant d'amitié pour lui, qu'il le fit coucher dans sa cellule. Au bout de quelques jours, Griscza dit à l'Archimandrite qu'il avoit envie d'aller voir des parens qu'il avoit à Puticla : l'Archimandrite lui donna un cheval & un guide. Avant de partir, il laissa sous le traversin de l'Archimandrite un billet conçu en ces termes : « Je suis » le Czarevitz Démétrius, fils du Czar » Ivan. Lorsque je serai monté sur le trône » de mes peres, je te rendrai le mets & » la boisson que tu as eu la générosité de » me donner dans ton couvent. »

BORIS GODUNOU. 1604.

Ibid.

Griscza étant à quelques vrestes de ce monastère, quitta la route de Puticla, prit celle de Kiou, & renvoya son guide. L'Archimandrite fut surpris à la lecture du billet; mais il garda le silence. Griscza continuoit sa route : il arriva à Kiou. Cette ville étoit gouvernée par le Prince Basile Constantin Ostrozki, homme fort pieux & fort attaché au rit Grec : il reçut Griscza avec bonté, & comme celui-ci étoit alors prêtre, il lui ordonna de célébrer la messe, l'envoya dans un couvent, & chargea les moines de lui fournir toutes les choses qui étoient nécessaires à sa subsistance. Griscza, cédant à son penchant

naturel, se livra aux plus grands excès, & , bravant les régles de son ordre, il mangeoit publiquement des mets défendus. L'Archimandrite avertit le Gouverneur du scandale qu'il causoit dans son couvent. Ce dernier, justement irrité, ordonna qu'on punît le jeune religieux avec la dernière sévérité. Griscza, informé du traitement qu'on lui préparoit, sortit du couvent, se dépouilla de ses habits, passa en Pologne, & fut reçu à la cour du Prince Adam Visnioveski, en qualité de valet, & on l'employa aux ouvrages les plus vils. Chronique Russe.

Boris Godunou. 1604.

Toujours occupé du projet d'employer tous les moyens possibles pour monter sur le trône de Russie, il fabriqua & écrivit la fable suivante : « Celui qui fait les fonc-
» tions d'un vil valet à la cour du Prince
» Adam, sous le nom de Griscza, est Démé-
» trius, fils du grand Czar Ivan : ce fut
» le fils d'un prêtre qui fut tué à Ugléez par
» ordre du tyran Godunou, non Démétrius,
» comme on le croit. Mon sécrétaire,
» Gelkaloui, que l'Eternel m'avoit donné
» pour me conserver la vie, me tint long-
» tems caché : craignant que le tyran ne
» découvrît à la fin le lieu de ma retraite,
» il me fit passer en Pologne. Chronique manuscrite.

» J'y ai mené une vie errante & toujours
» misérable : de malheur en malheur, je
» me trouve réduit à l'état le plus vil. J'es-
» pére que Dieu jettera sur moi un œil
» de compassion, & qu'il permettra que
» je jouisse un jour des droits de ma nais-
» sance. Si, par ses décrets éternels, je
» suis condamné à mourir dans l'état où

» je ſuis, ce billet fera au moins connoître
» quel eſt celui qui eſt aſſis ſur le trône
» des Czars. »

BORIS GODUNOU. 1604.

Griſcza cacha cet écrit ſous ſon lit, & affecta d'être dangereuſement malade. Il demanda un prêtre, auquel il déclara une partie de ce qu'on vient de lire ; & comme s'il eût été trop foible pour continuer ſon récit, il lui dit que le détail de ce qu'il vouloit lui apprendre, étoit contenu dans un billet qu'il avoit mis ſous ſon lit. Cette hiſtoire étoit trop intéreſſante pour ne pas piquer la curioſité du prêtre ; il chercha le billet, le trouva, le lut avec attention, & alla avertir le Prince Adam de ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Celui-ci va trouver Griſcza, l'interroge ; &, voyant qu'il n'en tire que des réponſes vagues, il cherche le billet que le prêtre avoit remis ſous le lit. Le premier voulut faire quelque réſiſtance, afin de laiſſer croire que le Prince ne lui avoit enlevé ſon ſecret que par violence. Le Prince lit ce billet avec empreſſement, ſe hâte d'envoyer des médecins à Griſcza qui ne tarda pas à être guéri. Lorſqu'on le crut en état de marcher, Adam le conduiſit à Cracovie, où la diéte étoit aſſemblée. On l'interroge ; il ſoutient avec hardieſſe qu'il eſt Démétrius, fils du Czar Ivan ; perſuade, & chacun lui promet du ſecours pour ſoutenir ſes droits. Le Prince Adam ajouta qu'il ſacrifieroit toute ſa fortune pour lui, s'il vouloit établir le rit Latin en Ruſſie. La promeſſe étoit trop flatteuſe pour que l'impoſteur n'acceptât pas les conditions qu'on lui propoſoit.

Cette

Cette nouvelle se répandit bientôt parmi les Russes. Les Cosaques qui habitent sur les bords du Tanaïs, l'apprirent avec joie; Godunou exerçoit contr'eux toutes sortes de cruautés. Ils se hâterent d'envoyer de l'argent à Griscza par leur Atman qui lui dit, au nom de toute la nation, qu'on avoit des armes & des hommes tout prêts à le secourir. BORIS GODUNOU. 1604.

Les Polonois, voyant que la fortune se déclaroit pour Griscza, songerent sérieusement à le soutenir. Ils leverent des troupes, & amasserent des munitions pour faire une invention en Russie, & pour joindre les Cosaques. Godunou ne tarda pas à savoir ce qui se passoit en Pologne: la frayeur le saisit. Comme il y avoit des sentinelles répandues dans le Duché de Smolensko, pour n'en laisser sortir personne, parce que la peste y étoit, il leur envoya ordre, sous peine de la vie, de ne laisser entrer aucun Polonois en Russie, & de ne souffrir qu'aucun Russe passât en Pologne. D'un autre côté, voulant approfondir la vérité de ce qu'on lui disoit, il fit passer des gens de confiance en Pologne. Ceux-ci, à leur retour, lui dirent que celui qui se donnoit pour Démétrius, fils du Czar Ivan, n'étoit autre que le moine Griscza, qu'ils l'avoient vu & lui avoient parlé. Godunou trouva leur réponse ridicule, leur dit qu'il avoit fait enfermer depuis long-tems ce moine dans un couvent, & qu'il avoit ordonné à un de ses Diacs de le garder à vue, & de lui répondre de sa personne. Il donna aussi-tôt ordre qu'on lui amenât ce Diac, & lui

Boris Godunou. 1604.

demanda s'il n'avoit pas conduit Griſcza dans un couvent, & s'il ne le gardoit pas toujours à vue comme il l'en avoit chargé. Le Diac avoua qu'il n'avoit pas exécuté les ordres qu'on lui avoit donnés, & que Griſcza s'étoit enfui. Godunou, ſe rappellant alors tout ce qu'on lui avoit dit de ce moine, vit le danger qui le menaçoit, entra en fureur contre le Diac, & ordonna qu'on le fît mourir ſous les coups.

Le Czar, voulant connoître quel étoit l'ennemi qui s'élevoit contre lui, chargea Smirnoi Utrepiou, oncle de Griſcza, d'aller en Pologne, & de tâcher de voir celui qui ſe diſoit Démétrius, & de lui parler, afin qu'il ſût poſitivement ſi c'étoit Griſcza; mais Utrepiou un put jamais parvenir à voir l'impoſteur, quelques précautions qu'il prît. Celui-ci étoit trop bien informé pour ſe laiſſer ſurprendre: ſi-tôt qu'il arrivoit un Ruſſe en Pologne, Griſcza ſavoit ſon nom & ſes qualités.

Godunou, voyant qu'Utrepiou ne pouvoit ſatisfaire ſa curioſité, ſongea à ſe tenir ſur la défenſive: il augmenta la garniſon de toutes les villes frontières.

Griſcza recevoit tous les jours les hommages de différens Ruſſes qui, mécontens de la domination de Godunou, paſſoient en Pologne pour ſe ranger ſous les drapeaux de celui qu'ils croyoient être leur légitime Souverain. Il s'accoutuma inſenſiblement à jouer le rôle de Monarque; ſes graces extérieures ſecondant ſon impoſture, ceux qui l'abordoient s'accoutumerent à le prendre pour ce qu'il diſoit

être. Le crime amene toujours des remords. Griſcza n'en étoit point exempt. Lorſqu'il étoit livré à lui-même, les inquiétudes, les craintes venoient troubler ſes eſpérance, quelque flatteuſes qu'elles fuſſent. L'inconſtance de la fortune, les révolutions qui ſe ſuccédent avec tant de rapidité, ſe préſentoient à ſon imagination : il ſentoit que la même légéreté qui lui avoit procuré des partiſans, pouvoit les lui ôter ; que le Prince Adam, qui ſembloit ſi zélé pour ſes intérêts, pouvoit le ſacrifier au premier inſtant. Pour calmer ſes craintes, & ſe faire un appui ſolide, il réſolut de ſe mettre ſous la protection des Jéſuites (*a*). Le crédit qu'ils avoient dans le Conſeil de la plupart des Princes chrétiens, & leur attachement à la puiſſance du Pape, ne lui étoient pas inconnus : il ſentit d'un côté combien ils pouvoient lui être utiles ; & de l'autre, qu'il lui étoit facile de s'en faire des partiſans. Il avoit déja promis au Prince Adam qu'il établiroit le rit Romain en Ruſſie, s'il montoit ſur le trône des Czars. Il renouvella cette promeſſe au premier Jéſuite qui ſe préſenta à ſa cour, & lui fit entendre qu'il deſiroit avec empreſſement d'avoir auprès de ſa perſonne quelqu'un de ſon ordre, pour être inſtruit ſur des matières que ſes malheurs l'avoient empêché d'approfondir.

BORIS GODUNOW. 1605.

Le Jéſuite ne manqua pas de rendre compte à ſa ſociété de la converſation qu'il avoit eue avec le prétendu Démétrius

(*a*) Relation curieuſe de l'état préſent de la Ruſſie, traduite de l'Anglois, chez Claude Barbin, 1679.

Ceux qui la compoſoient, crurent qu'ils ne devoient pas laiſſer échapper une occaſion ſi favorable d'étendre la puiſſance du Pape ; ils choiſirent un des plus éclairés d'entr'eux, & l'envoyerent à Démétrius. Ce Jéſuite commença par faire le tableau de la famille de Démétrius, & des malheurs qui la pourſuivoient lui-même depuis ſa naiſſance. Il finit par lui dire que Dieu puniſſoit en ſa perſonne l'impiété de ſes ancêtres qui, refuſant de reconnoître le Pape pour unique & véritable chef de l'Egliſe, donnoient cette qualité au Patriarche de Conſtantinople qui étoit un ſchiſmatique. Griſcza parut touché des raiſons que le Jéſuite lui apportoit; & pour mieux tromper ceux dont il vouloit emprunter le ſecours, il affecta cet air de ſimplicité, de naïveté dont les fourbes ſavent ſi bien ſe couvrir.

Boris Gouvnou. 1605.

Il dit au Jéſuite qu'en banniſſant tout-à-coup le rit Grec de l'Egliſe Ruſſe, il irriteroit contre lui ſes peuples, qui ſe feroient ſans doute un ſcrupule de lui aider à monter ſur le trône ; que le Patriarche employeroit tout ſon crédit contre lui, & ſe déclareroit en faveur du tyran. Griſcza, affectant du zéle pour le rit Romain, aſſura au Jéſuite qu'il feroit l'impoſſible pour l'établir en Rſſie, ſitôt qu'il ſeroit affermi ſur le trône.

L'adroit Griſcza, voyant qu'il avoit amené les Jéſuites à ſon but, réſolut de profiter de leur crédit pour ſe faire un puiſſant appui contre ſes ennemis, & trouver en même-tems un aſyle ſûr en cas que la fortune ne ſecondât pas ſes entre-

prises. Visnioveski, Palatin de Sandomir, étoit si puissant, qu'il pouvoit seul entretenir une armée capable de faire trembler Godunou sur le trône de Russie; Griscza forma le hardi projet d'épouser sa fille unique. Elle s'appelloit Marine, étoit jeune, bien faite & spirituelle, avoit un courage & une hardiesse au-dessus de son sexe. Enfin, quoiqu'elle ne fût pas d'une beauté régulière, elle avoit tant d'agrémens, que tous ceux qui la voyoient sentoient pour elle ce qu'inspire une femme aimable. Griscza, passant à la cour de son pere, l'avoit vue : l'image de cette aimable Princesse s'étoit gravée dans son cœur ; il résolut de la demander en mariage, lorsqu'il vit qu'on le prenoit pour Démétrius, fils du Czar Iwan. Il espéroit d'un côté que le Palatin de Sandomir, flatté d'avoir pour gendre un Empereur de Russie, la lui accorderoit ; de l'autre, il craignoit que ce Prince ne voulût pas sacrifier sa fille aux hasards de la fortune. Il avoit cependant deux pressans motifs pour hâter ce mariage ; celui de l'amour, & celui de l'intérêt. Il désiroit de posséder une femme qu'il aimoit ; il désiroit encore, & peut-être avec plus d'empressement, que le Palatin de Sandomir se trouvât forcé d'employer toutes ses forces pour lui.

BORIS GODUNOU. 1605.

Il étoit occupé de ces idées, lorsque les Jésuites allerent lui rendre visite. Après une conversation vague, on parla de la position dans laquelle se trouvoit le Prince Démétrius ; on nommoit ainsi Griscza. Un des Peres prit la parole, & lui dit : « Prince, vos vertus m'attachent telle-

Boris Godunou. 1605.

» ment à votre perſonne, que je ſuis ſans
» ceſſe occupé du ſoin de vous donner
» des preuves de mon zèle. J'ai formé un
» projet dont l'exécution pourroit vous
» être d'une grande utilité : mais je crains
» de paroître trop hardi en vous le décou-
» vrant. Votre prudence m'eſt trop con-
» nue, répondit Griſcza, pour que je ne
» la ſuive pas comme mon ſeul & unique
» guide : donnez-moi vos conſeils avec
» confiance, c'eſt la ſeule choſe que je
» puiſſe déſirer dans l'état où je ſuis. » Le
Jéſuite reprit ainſi ſon diſcours : « J'ai
» examiné avec attention les circonſtan-
» ces dans leſquelles vous vous trouvez :
» elles ſont embarraſſantes. Votre enne-
» mi eſt prudent, adroit & rempli d'expé-
» rience. Il poſſéde un état puiſſant, &
» n'eſt monté ſur le trône que par ſon
» adreſſe. Sous le regne de Théodoſe, il
» diſtribuoit à propos les faveurs & les
» graces : toute la nobleſſe eſt attachée à
» ſes intérêts ; le peuple le chérit. Ceux
» auxquels ſon élection n'eſt pas agréa-
» ble, n'ont aucun pouvoir à la cour :
» Godunou n'a confié les places fortes &
» les emplois d'où dépend ſa ſûreté, qu'à
» des gens dont la fortune eſt attachée à
» la ſienne. Vous n'ignorez pas tout ce
» qu'il met en uſage pour rendre vos
» prétentions chimériques, & pour vous
» faire paſſer pour un impoſteur. Il y a
» très-peu de tems que vous vous mon-
« trez, & vous ne préſentez d'autre té-
» moignage de votre naiſſance que vos
» grandes qualités. Cela peut ſuffire ; il
» eſt vrai ; les perſonnes éclairées décou-

» vrent dans votre figure tant de mar-
» ques de grandeur, qu'elles ne peuvent
» douter que vous ne ſoyez le véritable
» fils d'Iwan. Mais ces preuves ſont trop
» foibles pour le peuple groſſier, qui ne
» croit que ce qui le frappe ou l'intéreſ-
» ſe. Prince, une expérience acquiſe par
» un âge avancé, une connoiſſance aſſez
» étendue du Gouvernement de Ruſſie &
» du caractère des Ruſſes, me font connoître
» ce que vous avez à faire. Une alliance
» illuſtre étonnera le peuple, & lui prou-
» vera votre naiſſance. Le Palatin de San-
» domir eſt un des plus ambitieux princes
» qui ayent paru; ſi vous vouliez vous
» abaiſſer juſqu'à entrer dans ſa famille,
» vous ne tarderiez pas à monter ſur le
» trône de vos peres. Ce Palatin eſt regar-
» dé comme un homme très-ſage & très-
» prudent; on ne croira jamais qu'il a pu
» ſe réſoudre à vous donner ſa fille en
» mariage, avant d'être convaincu que
» vous êtes le véritable Démétrius.
» Alors le Roi de Pologne prendra ouver-
» tement vos intérêts; vous étoufferez
» tous les bruits que l'on ſeme à votre
» déſavantage; vous ſatisferez aux ſcru-
» pules de la nobleſſe & du peuple de
» Ruſſie. Vous pouvez faire à la Princeſſe
» Marine (c'étoit le nom de la fille du Pa-
» latin de Sandomir) les premieres ouver-
» tures de votre deſſein; &, ſuivant ſa
» réponſe, vous en parlerez à ſon pere,
» & tâcherez d'obtenir ſon conſentement.
» Avant de vous l'accorder, il ne man-
» quera pas de me demander mon avis;
» vous devez prévoir la réponſe que je
» lui ferai.

Boris Godunov. 1605.

BORIS GODUNOV. 1605.

» Je ne vous parle point de vos senti-
» mens sur la religion, continua le Jésui-
» te; je les connois, & je suis si content
» de vous voir dans le chemin de la véri-
» té, que j'en rends graces à Dieu tous
» les jours, & le prie continuellement de
» vous entretenir dans les heureuses dis-
» positions qu'il vous a données. En vous
» acquérant le ciel, elles vous attireront
» ses bénédictions sur la terre, vous fe-
» ront triompher de vos ennemis, &
» contribueront, plus que toute la pru-
» dence humaine, à vous mettre en posses-
» sion de l'Empire de vos peres. »

Griscza fit au religieux des remercie-mens porportionnés à ses offres. Lorsqu'il fut seul, il se livra à toute la joie que pouvoit lui causer la situation dans laquelle il se trouvoit. Revenons à lui : il médita sur les moyens qu'il devoit employer pour mettre la Princesse Marine dans ses intérêts, & pour obtenir le consentement de son pere.

Marine, à la beauté de la figure, à la majesté de la taille, joignoit un air de fierté qui intimidoit Griscza. Il ne pouvoit se dérober à lui-même l'énorme distance qui étoit entre cette Princesse & lui : mais la fierté même de Marine le servir. Croyant que Griscza étoit véritablement le fils du Czar Iwan, elle aspiroit à l'honneur d'entrer dans une maison si illustre; ses désirs ambitieux étoient encore augmentés par l'espoir de monter un jour sur le trône de Russie. Un homme aimable qu'il voyoit tous les jours, & dont l'alliance flattoit son ambition, ne tarda pas à devenir cher

à ſon cœur. La rougeur, dont ſon viſage ſe couvroit toutes les fois que ſes regards rencontroient ceux du prétendu prince, l'embarras qu'elle lui marquoit lorſqu'il lui parloit, furent pour Griſcza des indices certains de ſon triomphe. Il oſa donc lui parler de ſon amour, & lui demander ſa main. Elle tâcha envain de lui dérober ſa joie, elle étoit trop marquée pour qu'elle échappât à l'adroit Griſcza. Il lui demanda la permiſſion de rendre compte au Palatin, ſon pere, de l'entretien qu'ils venoient d'avoir enſemble, & l'obtint facilement. BORIS GODUNOV. 1605.

Le Palatin avoit été prévenu par le Jéſuite; il reçut la propoſition avec ſatisfaction, & dit au Prince qu'il ſentoit tout le prix de l'honneur qu'il vouloit lui faire, & ajouta qu'il ne pouvoit lui donner une preuve plus convaincante de ſa réconnoiſſance qu'en différant la concluſion de ce mariage. « Tout le monde, continua-» t-il, a les yeux fixés ſur vous. Godu-» nou, votre ennemi, eſt encore ſur le » trône de Ruſſie: il eſt puiſſant, & met-» tra tout en uſage pour vous perdre. Ce » n'eſt pas le tems de ſonger à l'amour; » avant de poſſéder Marine, rendez-vous » digne d'elle: triomphez de vos enne-» mis, & ne mettez pas vous-même des » obſtacles à votre fortune. Sigiſmond, » Roi de Pologne, eſt tout diſpoſé à em-» braſſer vos intérêts. Savez-vous quel eſt » ſon projet? L'eſpérance de vous faire » épouſer quelqu'une de ſes parentes, eſt » peut-être le ſeul motif qui l'engage à » prendre votre parti. Vous devez agg-

Boris Godunou. 1605.

» menter le nombre de vos alliés, au lieu » de le diminuer. Tel Prince, qui vous » assistera de toutes ses forces tant que » vous ne serez point marié, vous négli- » geroit si vous aviez épousé ma fille. Je » parle peut-être contre mes propres in- » térêts. Il est possible que Démétrius, » assis sur le trône des Czars, ne regarde » plus Marine avec les mêmes yeux qu'il » la voit aujourd'hui. Je ne veux pas pé- » nétrer dans l'avenir ; mais votre hon- » neur me sera toujours plus cher que mes » intérêts mêmes : dussiez-vous oublier » tout ce que je fais pour vous, je ne » vous abandonnerai jamais, & je ne » mourrai content que quand le cadavre » de Godunou vous aura servi de marche- » pied pour monter au trône. Je vous » conjure de suivre cet avis ; c'est celui » d'un pere tendre. J'en prends déja le » titre. »

Griscza se rendit aux raisons du Palatin, l'assura que le chagrin que lui causoit le retard auquel il le condamnoit, ne venoit que du violent amour qu'il sentoit pour Marine. Il employa, pour le remercier de ses conseils, les termes les plus expressifs. Il alla trouver les Jésuites, & feignant de se rendre à leur raisonnement, il déclara qu'il avoit pris la résolution d'embrasser la religion catholique, leur promit de faire reconnoître le Pape en Russie comme chef de toute l'Eglise; de recevoir le clergé de Rome à Moscou, & de lui donner des biens suffisans pour sa subsistance.

Les Peres instruisirent le Pape de ce qui

ſe paſſoit, lui demanderent des ſecours d'argent & des recommandations auprès du Roi & de la République de Pologne en faveur de Démétrius. Ce dernier écrivit lui-même à Clément VIII. qui occupoit alors le ſiége de Saint Pierre, une lettre en latin. Il y prenoit le titre d'Empereur de Ruſſie, & y imploroit l'aſſiſtance de Sa Sainteté contre l'uſurpateur Godunou, & lui aſſuroit que s'il rentroit jamais dans l'héritage de ſes peres, il rendroit célébre à la poſtérité ſon reſpect & ſa ſoumiſſion pour le Saint Siége. BORIS GODUNOU. 1605.

Griſcza déſiroit avec ardeur d'avoir un entretien avec Sigiſmond, Roi de Pologne. Il eſpéroit que ce Prince, dont le caractère étoit doux, ſeroit ſenſible à ſes malheurs, & deviendroit un de ſes plus puiſſans protecteurs. Le Roi de Pologne le reçut avec bonté, lui fit rendre tous les honneurs qui étoient dûs au rang qu'il occupoit alors. Ce Monarque pouſſa avec lui la familiarité, au point de lui dire qu'ayant eſſuyé dans ſa jeuneſſe des malheurs à-peu-près ſemblables aux ſiens, il étoit plus dans le cas de prendre ſa défenſe qu'aucun des Princes qui s'étoient déclarés pour lui. Il lui permit de lever dans ſes états autant de troupes qu'il voudroit.

Pendant que Griſcza mettoit en uſage tous les moyens que la fourberie pouvoit lui ſuggérer, Godunou, de ſon côté, faiſoit mouvoir tous les reſſorts qu'il croyoit capables de le ſoutenir ſur le trône, & d'abattre ſon ennemi. Il commença par faire écrire la vie de Griſcza, or-

qui ne tenoit le ſceptre qu'avec des mains teintes du ſang de ſes Rois. On offroit de ſa part le pardon, même des récompenſes à ceux qui voudroient prendre ſes intérêts. BORIS GODUNOU. 1601.

On ménagea ſi bien les eſprits, qu'en peu de tems preſque toute la nation fut diſpoſée en ſa faveur : les grands & le peuple n'attendoient qu'une occaſion favorable pour ſe déclarer.

Griſcza crut alors qu'il étoit tems de paroître les armes à la main. Il fit un traité avec le Palatin de Sandomir, s'obligea de lui payer, après ſon rétabliſſement, tous les frais de la guerre, d'épouſer ſa fille Marine, & d'introduire dans la Ruſſie la religion catholique & romaine. Dès que les articles furent ſignés, le Palatin leva des troupes de tous côtés, ſe mit à leur tête, & entra en Ruſſie avec Griſcza : huit mille Coſaques ne tarderent pas à le joindre. Griſcza commença ſes expéditions par le ſiége de Czernicou. Le Gouverneur voulut ſe mettre en état de défenſe ; mais les officiers & les ſoldats de la garniſon le ſaiſirent, le chargerent de chaînes, & le conduiſirent au camp des aſſiégeans auxquels ils ouvrirent les portes de la ville. Le peuple reconnut Griſcza pour ſon ſouverain, & lui prêta ſerment de fidélité. Putivola ſuivit l'exemple de Czernicou, & livra, comme elle, ſon Gouverneur au prétendu Démétrius. Son parti augmentoit de jour en jour, & les ſoldats Ruſſes venoient en foule ſe ranger ſous ſes drapeaux. Les Gouverneurs d'Erigou, de Putiwol lui envoyerent eux-mêmes préſenter les

Boris Godunou. 1605.

clefs de leurs villes. L'impoſteur, enhardi par ces ſuccès rapides, alla mettre le ſiège devant Novogorod de Séverie : mais ceux qui commandoient la garniſon étoient courageux & attachés à leur devoir : ils ſe défendirent avec opiniâtreté. Godunou, à cette affligeante nouvelle, entre en fureur. Il jure qu'il punira ſi ſévérement ceux qui ont embraſſé le parti de Griſcza, qu'aucune nation n'oſera par la ſuite ſe ſoulever contre ſon prince. Sentant que dans la conjoncture préſente, il a plus beſoin d'actions que de paroles, il leve une armée de cent mille hommes, & l'envoie dans la Séverie au ſecours de Novogorod. Ses amis lui ayant fait obſerver que ceux qui, par légéreté, étoient paſſés dans le parti de ſon ennemi, pouvoient auſſi facilement repaſſer dans le ſien, il publia une déclaration par laquelle il promettoit le pardon à ceux qui rentreroient dans le devoir. Il envoya des émiſſaires parcourir la Pologne & la Livonie, pour détromper ceux que l'impoſteur avoit ſu gagner. Il ordonna à l'oncle de Griſcza de ſe rendre au camp ennemi, & de publier à haute voix que Griſcza étoit ſon neveu. Le Palatin de Sandomir, informé de l'arrivée d'Otrepiou, le fit chaſſer, & lui défendit d'approcher jamais du camp, ſous peine de la vie. Il traita de ridicules les artifices auxquels Godunou avoit recours dans le malheur qui le preſſoit, & dit que les moyens qu'employoit l'uſurpateur pour cacher la naiſſance d'un prince prêt à le punir de ſes crimes, ſervoient au contraire à la prouver.

Godunou fit une autre tentative : il en-

voya une ambaſſade ſolemnelle à Sigiſmond III, Roi de Pologne. Cet ambaſſadeur ſe plaignit de ce qu'on violoit, à la face de toute la terre, une trève conclue pour vingt ans entre les deux nations. Il ajouta que les Polonois n'avoient aucune raiſon plauſible pour prendre les armes contre ſon maître, pour ravager ſon pays, ſaccager ſes villes, & maſſacrer ſes ſujets; qu'il croyoit que le Roi aimoit trop ſa gloire pour continuer une guerre injuſte, & pour appuyer un impoſteur. Il pria Sa Majeſté de rappeller ſes troupes, & de livrer au Czar l'impoſteur, afin qu'il lui fît ſubir la punition qu'il méritoit. Paſſant enſuite aux menaces, il dit que refuſer de lui accorder ce qu'il demandoit, c'étoit ſe faire un ennemi d'un des plus grands Princes de la terre, qui ne manqueroit pas de ſe venger de l'injure qu'on lui faiſoit. Il diſtribua enſuite des préſens conſidérables aux principaux Miniſtres & aux Seigneurs qu'il crut avoir le plus de crédit auprès du Roi: mais l'intérêt de la religion, les ſollicitations du Pape & des Jéſuites fermerent les oreilles de Sigiſmond à tout ce qu'on put lui dire en faveur de Godunou. Ne jugeant cependant pas à propos d'en venir à une rupture ouverte avec le Czar, juſqu'à ce que les affaires euſſent pris un tour favorable pour Démétrius, il répondit à l'ambaſſadeur que le Roi & les États de Pologne ne ſe mêloient point des affaires de Ruſſie; que l'invaſion d'un Ruſſe, aſſiſté par les gens de ſon pays, & par quelques volontaires de Pologne, n'étoit point une rupture de la trève, &

Boris Godunou. 1605.

qu'il l'obſerveroit toujours inviolablement.

BORIS GODUNOU. 1605.

Sitôt que l'ambaſſadeur Ruſſe fut parti, Sigiſmond donna des ordres pour qu'on fît de nouvelles levées, & pour qu'on les envoyât au ſecours de Démétrius.

Pendant ce tems, l'armée approchoit de Novogorod. Griſcza, voyant qu'il n'avoit pas des forces ſuffiſantes pour continuer le ſiége à la vue d'une armée formidable, réſolut de le lever, & de ſe retrancher dans un poſte avantageux, & d'y attendre l'ennemi avec confiance. La plûpart des officiers lui avoient promis de ſe ranger de ſon parti ſitôt que l'occaſion s'en préſenteroit: mais lorſque les armées furent en préſence, ils n'oſerent effectuer leurs promeſſes, parce que ſes troupes étoient de beaucoup inférieures à celles du Czar.

Le Palatin & Griſcza, voyant qu'ils n'avoient d'eſpoir que dans leur courage, ſe défendirent avec une valeur qui étonna les ennemis même. Malgré leur petit nombre, ils tinrent long-tems la victoire incertaine: elle ſe déclara enfin pour le plus grand nombre. Les Ruſſes, rafraîchis par des corps de reſerve, firent à la fin plier les Polonois; ce triomphe coûta cher à l'armée Czarienne: elle perdit la plus grande partie de ſes meilleurs ſoldats, & le Général fut dangereuſement bleſſé.

Godunou reçut celui qui lui apporta la nouvelle de cette victoire avec les plus grandes marques d'amitié: il lui donna de nouvelles dignités, lui fit préſent d'un baſſin d'or rempli de ducats, augmenta la

paye des officiers, & leur envoya à tous des médailles.

BORIS GODUNOU. 1605.

Si Basile Suiski, Général de l'armée de Godunou, avoit su profiter de sa victoire, le parti de Griscza étoit totalement détruit; au lieu de poursuivre les ennemis, il s'amusa à faire le siége de Krom, ville forte & bien défendue. Il connut bientôt sa faute; mais il l'augmenta en ne voulant pas la réparer. Il crut qu'il seroit honteux pour lui de lever un siége après une victoire, & s'y opiniâtra. Il envoya même demander du renfort à Godunou. Celui-ci sentit combien la conduite de son Général étoit répréhensible; il s'abandonna à toute la colère que sa position pouvoit lui susciter; dit aux envoyés de Basile Suiski qu'il espéroit que son Général lui enverroit le rebelle pieds & mains liés. Sentant combien le tems étoit précieux, il assembla tous les officiers & les soldats de sa garde, en confia le commandement à Okolnitz & à Seremetou. Il les chargea en même tems de dire à Suiski de poursuivre le rebelle avec toute la promptitude possible, & de l'attaquer partout où il le trouveroit. Il leur dit de marquer aux officiers & aux soldats sa surprise & son indignation en même-tems de ce qu'ils avoient perdu tant de monde pour battre une troupe de brigands tumultuairement amassés, & de ce qu'ils ne lui procuroient pas la satisfaction d'avoir son ennemi en sa puissance.

Chroniques manuscrite.

Pendant que Godunou faisoit tous ses efforts pour détruire le parti de Griscza, & pour le perdre, le Palatin de Sandomir

mettoit en uſage tous les moyens poſſibles pour le ſauver. Il ſe rendit promptement en Pologne pour faire de nouvelles levées. Griſcza rallia les débris de ſon armée, & ſe retira dans la forteresſe de Ribſemu.

BORIS GODUNOU. 1605.

Griſcza, ſe livrant à ſes réflexions, apperçut toute l'inconſtance de la fortune & le danger auquel il étoit expoſé. Des inquiétudes il paſſoit quelquefois au déſeſpoir, & ſe reprochoit la témérité qu'il avoit eue d'entreprendre de jouer un perſonnage ſemblable au ſien. Il voyoit que pluſieurs des ſiens étoient auſſi prompts à l'abandonner, qu'ils l'avoient été à le defendre. Pendant qu'il ſe livroit à ces inquiétudes, on vint l'avertir que l'ennemi approchoit. Ce danger preſſant, loin de l'abattre, réveilla ſon courage; il dit à ceux qui l'environnoient: " Nous „ n'avons d'eſpérance que dans la valeur. „ On a vu pluſieurs fois des armées très„ foibles en battre de conſidérables: frap„ pons: Dieu eſt juſte; il nous ſecou„ rera „. Il détache auſſitôt ſa cavalerie, l'envoie obſerver la contenance de l'ennemi, & la ſuit avec ſon infanterie. Il y avoit une ſi grande diſproportion entre les deux armées, qu'il ſembloit que la victoire ne pouvoit être un ſeul inſtant diſputée. L'armée de Godunou étoit redoutable par la multitude d'hommes qui la compoſoient, & par l'artillerie qui la ſuivoit. Les munitions de guerre & de bouche ne lui manquoient point. Ces avantages étoient appuyés par l'eſpérance que la première victoire donnoit aux ſoldats, & par la confiance qu'ils mettoient

en des généraux habiles & expérimentés. L'autre étoit à peine composée de cinq mille hommes effectifs, la plupart sans armes & sans discipline; ce n'étoit que les foibles débris d'une armée déja vaincue par ceux qui alloient les combattre: ils étoient commandés par un jeune homme sans expérience. BORIS GODUNOU. 1605.

L'armée de Griscza s'avance & semble aller à sa perte. Les officiers & les soldats de Godunou, se rappellant dans ce moment les reproches qu'il leur avoit fait faire, pour ne lui avoir pas livré son ennemi, eurent peur qu'en lui mettant la victoire entre les mains, ils ne lui fournissent les moyens de les punir, & de satisfaire à sa colère: la plûpart d'entr'eux baissent les armes, & se rangent du côté de Griscza. Les généraux rassemblent ceux qui sont restés fidèles au Czar, s'élancent sur les ennemis; les Polonois, soutenus par leurs nouveaux alliés, résistent avec intrépidité; la mêlée devient furieuse; ceux qui se rencontroient, frappoient & mouroient ensemble: la fureur excitoit la fureur. Griscza parcourt les rangs, fait la fonction de général & de soldat. Son exemple ranime de nouveau le courage des siens: il presse les ennemis déja ébranlés, les met en désordre, les poursuit avec une promptitude extraordinaire, les taille en pièces, & obtient une victoire complette. Les vainqueurs pillerent le camp & le bagage des vaincus, & entrerent en triomphe dans Putiwol. Griscza défait l'armée de Godunou.

Le bruit de la victoire que Griscza venoit de remporter sur Godunou, se répan-

Boris Godunou. 1605.

dit bientôt dans toute la Ruſſie. Cinq grandes villes ouvrirent leurs portes au vainqueur, & lui fournirent toutes ſortes de munitions de guerre & de bouche. Jalka & Leptina en firent autant. La province de Séverie ſe ſoumit toute entière à ſon obéiſſance, & fut imitée par pluſieurs autres. Les peuples, à l'envi, s'empreſſoient de lui donner des marques de leur ſoumiſſion. L'adroit Griſcza ſut dans ce moment faire uſage de la prudence : il marqua la plus grande tranquillité au milieu de ſa fortune. Lorſque ſes troupes furent repoſées, il voulut aller au ſecours de Krom que les reſtes de l'armée de Godunou tenoient aſſiégée : mais ayant appris qu'elle étoit en état de défenſe, il s'occupa du ſoin de renforcer ſon armée.

Godunou, à la nouvelle de la victoire que Griſcza venoit de remporter ſur ſon armée, tombe dans la conſternation ; il envoie lever des troupes de tous côtés, fait paſſer des agens dans le camp de Griſcza, pour débaucher les Coſaques, & faire rentrer dans le devoir les Ruſſes qui s'étoient révoltés. On tâche d'attirer les uns par l'eſpoir des récompenſes, les autres par la certitude du pardon. On leur repréſente à tous que c'eſt une honte pour eux de combattre pour un vil impoſteur, & qu'ils acquerront au contraire une gloire immortelle en le livrant à leur légitime ſouverain, pour qu'il en faſſe une punition exemplaire. Le Patriarche, à la ſollicitation de Godunou, lance une excommunication contre les rebelles. Toutes ces précautions, tous ces moyens ſont

inutiles ; les eſprits ſont prévenus en faveur de Griſcza ; on rejette les offres de Godunou, on brave l'excommunication du Patriarche. On arrêta quelques-uns des émiſſaires de Godunou, on les mit à la queſtion. Ils découvrirent les motifs de leur miſſion. Griſcza, voulant acquérir la réputation d'une prince doux & humain, les renvoya. Il dit à ſes officiers qu'il ne daignoit pas ſe venger de ſon ennemi ſur des perſonnes d'un état bas & vil. Il manda au Patriarche de ne pas oublier ce qu'il devoit à ſa dignité ; qu'il abuſoit de la religion, en la faiſant ſervir de ſoutien à la tyrannie & à l'uſurpation. Il ajouta que ſa conſcience ne lui permettoit pas de détourner le peuple de l'obéiſſance que les loix divines & humaines le forçoient d'avoir pour ſon légitime ſouverain. Il envoya un député à Godunou, pour lui offrir le pardon de ſes fautes, & lui promettre une retraite aſſurée, dans tel lieu de l'Empire qu'il voudroit la choiſir. Il chargea ſon député de lieu repréſenter combien il étoit injuſte qu'il conſervât une couronne qu'il n'avoit obtenue que par une ſuite de crimes.

BORIS GODUNOU. 1605.

Ibid.

Godunou rejetta ces propoſitions avec mépris, & ſongea à trouver les moyens d'arrêter un mal qui croiſſoit de jour en jour. Il crut que le plus ſûr & le plus prompt étoit d'occuper le Roi de Pologne à défendre ſes propres États, & de lui ſuſciter des troubles qui l'empêchaſſent de ſecourir Griſcza. Il eſpéroit que tous les Ruſſes abandonneroient le parti du der-

Boris Godunou. 1605.

nier, ſi-tôt qu'il ſeroit privé du ſecours des Polonois.

Sa réſolution étant priſe, il la communiqua aux ambaſſadeurs de Suéde & de Danemarck qui étoient alors à ſa cour, prit avec eux des meſures pour porter le fer & le feu dans la Pologne. Les ambaſſadeurs des deux nations avoient reçu des réponſes favorables de leurs Monarques. La réſolution étoit priſe; les ſoldats étoient aſſemblés; les armes étoient prêtes; la Pologne, forcée de ſe défendre elle-même, alloit abandonner Griſcza à toute la fureur de Godunou : mais la fortune s'étoit totalement déclarée pour l'impoſteur : un accident imprévu le déroba au malheur qui le menaçoit. Godunou eſt attaqué d'une ſi violente colique, qu'il meurt dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Ce fut vers la fin d'Avril. A peine eut il le tems de prendre l'habit des religieux de Saint-Baſile, uſage que les Czars de ce tems ne manquoient jamais de ſuivre lorſqu'ils voyoient approcher la fin de leur vie.

Mort de Boris Godunou.

Pluſieurs écrivains prétendent que Griſcza le fit empoiſonner. Perri & Strahlenberg diſent poſitivement qu'il s'empoiſonna lui-même. La chronique manuſcrite ne s'explique point à ce ſujet. Au reſte, il étoit bien juſte qu'un monſtre tel que lui fût ſon propre bourreau. Ainſi finit un tyran, & fit place à un impoſteur.

Boris Godunou fut, pendant ſon regne, agité par les remords & les inquiétudes. Regardant les grands comme ſes ennemis implacables, il les perſécutoit ſans ceſſe.

Le peuple fut heureux, parce qu'il vouloit gagner sa faveur. BORIS GODUNOV. 1605.

Il eut un fils & une fille, Théodore & Cénie : son fils lui succéda, comme nous allons le voir, sa fille fut enfermée dans un couvent après la mort de Théodore. On ignore le nom de sa femme.

ARTICLE II.

THÉODORE II.

LA mort de Godunou jetta la noblesse & les officiers de son armée dans la plus grande consternation. Plusieurs d'entr'eux, regardant cet accident comme une punition de Dieu qui désapprouvoit l'usurpation de ce tyran, commencerent à prendre des sentiment plus favorables pour Griscza: ils l'auroient indubitablement proclamé Czar, s'ils n'avoient appréhendé la colère & la vengeance du peuple que le Patriarche retenoit toujours dans la parti de Godunou & de sa famille. THÉODORE II. 1605.

Leur crainte étoit bien fondée : si-tôt que le peuple apprit qu'il n'avoit plus de Czar, il courut en foule au palais, proclama Théodore Empereur, & déclara l'Impératrice sa mere, régente de l'État. Il força la noblesse de ratifier son élection, & de lui prêter serment de fidélité. Les soldats en firent autant, & forcerent les officiers de suivre leur exemple. L'armée entière députa vers le nouveau Czar, pour lui prêter serment de fidélité, & lui assurer qu'elle étoit prête à marcher contre ses ennemis. Tout étant ainsi arrangé,

Théodore II. 1605.

on ſongea aux funérailles de Godunou ; on mit ſon corps, ſans beaucoup d'appareil, dans le tombeau des Czars.

On rappella de l'armée les Knèès Miſtilauski & Suiski, pour aſſiſter le nouveau Czar & la Régente de leurs conſeils dans l'adminiſtration de l'État. Borſmanno, homme recommandable par ſes ſervices & ſon habileté, fut déclaré ſeul général de l'armée, & eut ordre de s'avancer promptement vers Krom. Cette place, opiniâtrement défendue par la valeur des Coſaques, avoit déja ſoutenu dix aſſauts ; Griſcza, ſachant de quelle importance il étoit pour lui de la conſerver, envoya à ſon ſecours la meilleure partie de ſes troupes, ſous la conduite d'un de ſes meilleurs officiers.

Zapozius, c'etoit le nom de cet officier, s'étant approché des ennemis, & jugeant, par le rapport de ſes eſpions, qu'il ſeroit imprudent de vouloir les forcer dans leur camp, eut recours à la ruſe. Il écrivit une lettre aux aſſiégés, dans laquelle, après avoir loué leur courage & leur fidélité, après les avoir flattés de l'eſpérance de la gloire & des récompenſes, il les avertiſſoit qu'il s'étoit approché des ennemis avec un corps de troupes conſidérable, pour les empêcher de fourrager, & que Démétrius venoit lui-même à la tête des Polonois & des Coſaques, pour leur livrer bataille. Un ſoldat téméraire ſe chargea de porter cette lettre dans la ville. Zapozius lui ordonna d'y entrer par un côté qu'il lui déſigna, comme étant le plus ſûr. Le ſoldat donna directement dans une garde avancée, comme l'avoit prévu Zapozius,

Zapozius, fut arrêté, conduit au quartier général, mis à la queſtion, donna la lettre, & confirma ce qu'elle contenoit par ce qu'il avoit oui dire à ceux de ſon parti. Sur ce faux avis, un parent de Théodore, nommé Jean Godunou, lequel commandoit alors l'armée, parce que les principaux officiers ne vouloient pas obéir à Borſmanno qui étoit un officier de fortune, détacha deux mille cavaliers pour garder les avenues de Krom, & partit avec le reſte de ſes troupes pour aller au-devant de l'ennemi. Zapozius range ſon armée en ordre de bataille, place derrière lui, à une diſtance aſſez éloignée, les goujats & valets de l'armée, qu'il entremêle de ſoldats, afin de faire un front le plus étendu qu'il lui ſeroit poſſible. Il leur donna ordre de paroître tout-à-coup, enſeignes déployées, au bruit des trompettes & des tambours, lorſqu'ils le verroient aux priſes avec l'ennemi. THÉODORE II. 1605.

La mêlée fut ſanglante, & le combat opiniâtre; Zapozius, malgré ſon courage & ſon habileté, étoit ſur le point de ſuccomber, lorſque Borſmanno, irrité de l'affront qu'on lui avoit fait, en refuſant de lui obéir, ſe déclara pour Griſcza. Avec un détachement qu'il commandoit, il chargea vigoureuſement Godunou, arrêta l'ardeur des vainqueurs, releva le courage des vaincus, & cauſa un étonnement égal dans les deux armées. Tous les bras levés pour frapper, s'arrêterent à la fois; le combat ceſſa: les ſoldats ſembloient attendre du jugement de quelqu'un, non de leurs armes, la déciſion de la bataille.

THÉODORE II. 1605.

Borſmanno profita de ce ſilence, s'avança entre les deux armées, & dit, d'un ton de voix aſſez élevé pour être entendu de tout le monde, que ceux qui conſervoient le ſouvenir du grand Iwan, devoient reconnoître avec plaiſir ſon fils pour légitime ſouverain. Les ſoldats aimoient Borſmanno comme leur compagnon, & le reſpectoient comme un brave officier; ſon diſcours leur fit une impreſſion ſi prompte & ſi vive, qu'on entendit un murmure général s'élever dans les deux armées; tous les ſoldats, d'une voix unanime, s'écrierent qu'ils vouloient vivre & mourir avec Borſmanno, & qu'ils étoient prêts à le ſuivre par-tout où il voudroit les conduire.

Les officiers, voyant que les efforts qu'ils faiſoient pour faire rentrer les ſoldats dans le devoir, étoient inutiles, céderent à la conjoncture, envoyerent des députés à Griſcza pour l'aſſurer de leur ſincère repentir d'avoir ſi long-tems ſuivi le parti de Godunou qui avoit toujours ſu les tromper par ſes artifices, & pour le prier en même-tems de ſe mettre à leur tête, & de les mener contre le fils de l'uſurpateur.

Cette nouvelle cauſa à l'impoſteur une joie inexprimable. Pour profiter de cette heureuſe circonſtance, & ne pas laiſſer rallentir le zèle que les ſoldats avoient pour lui, il raſſembla promptement les troupes qu'il commandoit, ſe rendit à Krom où étoit l'armée qui venoit de ſe déclarer en ſa faveur, fit charger de fers Jean Godunou qui, quoiqu'abandonné de

tout le monde, conſervoit encore aſſez de fierté pour lui marquer du mépris. Griſcza remercie les officiers, careſſe les grands; & , ſe voyant ſûr de la réuſſite, il tourne ſa marche du côté de la capitale. THÉODORE II. 1605.

Pluſieurs villes qui ſont ſur ſon paſſage, lui ouvrent leurs portes; on charge de chaînes les gouverneurs qui ne veulent pas le reconnoître, & on les conduit à ſes pieds. Quelques-uns trouvent le ſecret de s'échapper & d'aller à Moſcou annoncer cette nouvelle au Czar & à la Régente, qui leur font des preſens conſidérables.

Lorſque Griſcza fut arrivé à Thula, il fit halte pour ſe repoſer, & pour délibérer en même-tems ſur le parti qu'il avoit à prendre. On lui conſeilla d'écrire aux Knéès & aux Magiſtrats de Moſcou, pour les informer de la manière miraculeuſe dont Dieu s'étoit déclaré pour la juſtice de ſa cauſe; que tous les ſoldats qui compoſoient l'armée de Théodore, excités par les ſeuls remords, avoient abandonné cet uſurpateur, & combattoient préſentement ſous les drapeaux du fils d'Iwan. On lui conſeilla en outre de leur promettre d'oublier le paſſé, s'ils vouloient éprouver ſa clémence, & d'ajouter que, s'ils perſiſtoient dans leur rebellion, ils devoient s'attendre à éprouver tous les effets de ſa juſte colère, & à être enſevelis ſous les ruines de leur ville.

Griſcza ſuivit ce conſeil; & voyant au bout de quelque tems qu'il ne recevoit point de réponſe, il crut que ſa lettre étoit tombée entre les mains de la Régen-

THÉODORE II. 1605.

te qui l'avoit déchirée. La ſuite prouva que ſes ſoupçons étoient fondés. Pour prévenir les effets de cet accident, il envoya des agens ſecrets à Craſna-Cella, grand village ſitué à une demi-lieue de Moſcou, y fit publier que l'intérêt qu'il prenoit pour la capitale de la Ruſſie, l'avoit engagé à écrite pluſieurs lettres à ſes magiſtrats, pour leur propoſer la paix à des conditions très-avantageuſes ; & que n'en recevant point de réponſe, il s'étoit imaginé que l'uſurpateur les avoit interceptées ; qu'il étoit à la tête d'une armée qui s'ennuyoit de l'oiſiveté du camp, & qui ne demandoit qu'à combattre ; qu'il attendoit la réſolution des habitans de Moſcou pour prendre la ſienne ; qu'il leur offroit d'une main la paix, de l'autre la guerre ; mais qu'il les croyoit trop ſages pour ne pas préférer leur devoir & la douceur de ſon gouvernement à des malheurs inévitables que leur opiniâtreté ſeule leur attireroit, & qu'il leur ſeroit impoſſible de réparer.

Les habitans de Craſna-Cella reçurent ces députés avec joie, & envoyerent annoncer aux habitans de Moſcou ce qu'ils étoient venus leur dire de la part de Griſcza. Le peuple, à cette nouvelle, s'attroupe, murmure, ſe rend en foule dans la place publique. On va chercher Baſile Suiski, on l'amene au milieu du peuple, on le prie avec inſtance de déclarer ſi Démétrius, fils du Czar Iwan, avoit été tué à Ugléecs. Suiski répondit qu'il étoit certain que Godunou avoit envoyé des ſcélérats dans cette ville pour aſſaſſiner

Démétrius ; mais que la mere de ce jeune Prince avoit eu l'adreſſe de ſubſtituer à la place de ſon fils un autre enfant, & que c'étoit le véritable Démétrius qui réclamoit le trône de ſes peres. THÉODORE II. 1605. Chronique manuſcrite.

La Régente envoie les ſoldats de la garde pour faire main baſſe ſur le peuple, & pour le diſperſer : mais cette violence augmente le trouble loin de l'appaiſer. Le peuple accourt de toutes parts : tout le monde dit qu'il faut proclamer Démétrius. Les agens de Griſcza arrivent, & crient : *Vive le Czar Démétrius*. Les ſoldats font des efforts incroyables pour arriver à eux : c'eſt envain ; la foule qui les environne eſt trop nombreuſe, on ne peut la percer. Les Boïares vont en gémiſſant trouver le Patriarche Job, & le prier d'interpoſer ſon autorité pour arrêter le tumulte, & pour empêcher le peuple de placer un impoſteur ſur le trône de Ruſſie. Job ſe rend au milieu de la place publique, & dit au peuple tout ce que l'éloquence peut lui ſuggérer de plus perſuaſif en faveur de Théodore. Il joignit les prières aux remontrances : ce fut envain ; au lieu de l'écouter, on continua de crier : *Vive Démétrius Czar.*

Le tumulte augmentant de plus en plus, on court au palais de Théodore, on maſſacre une partie de ſes parens, de ſes amis, on dépouille l'autre, on les enferme dans une tour. Les hommes, les femmes, les filles ſont mêlés enſemble, & périſſent de froid. On enleva le Czar & la Régente, on les conduiſit dans la mai-

son que Godunou occupoit lorsqu'il étoit simple particulier.

THÉODORE II. 1605.

On envoya promptement des députés à Griscza, qui étoit resté à Thula avec son armée. Ces députés étoient chargés de lui remettre des lettres par lesquelles on lui annonçoit que toute la nation le reconnoissoit pour son légitime souverain, & l'attendoit avec impatience pour lui prêter hommage. Dans le même tems que les députés de Moscou arrivoient à Thula, on annonça à Griscza ceux des Cosaques. Voulant affecter du mécontentement contre les habitans de Moscou, il donna d'abord audience aux Cosaques, & leur fit beaucoup d'accueil. Il marqua de la colère aux députés de Moscou, & en exila plusieurs.

ARTICLE III.

GRISCZA,

OU

Le premier imposteur, sous le titre de DÉMÉTRIUS.

GRISCZA. 1606.

GRISCZA, craignant que la fortune ne l'abandonnât aussi promptement qu'elle l'avoit secondé, se hâta d'envoyer à Moscou les princes Basile Gallitzin, Basile Mosalski, le Diac Bogdan, ses plus zélés partisans, & ordonna à Pierre Bosmanou de les suivre de près avec l'armée.

Si-tôt que ces Princes furent arrivés à Moscou, ils se rendirent au palais du Pa-

triarche Job, le conduisirent dans la cathédrale, & le forcerent d'y déposer les marques de sa dignité. Ce prélat donna sa malédiction à l'imposteur; &, se tournant vers une image de la Vierge, que l'on disoit avoir été peinte par S. Luc, implora son secours, la pria de le venger, & de secourir les Russes contre les maux que leur préparoit l'imposteur. On le fit ensuite monter dans un chariot, & on l'emmena en exil. Ils allerent chez tous les partisans de Théodore, les chargerent de chaînes, & les envoyerent dans différentes villes de province, où les Gouverneurs eurent ordre de les mettre en prison. Ils firent étrangler l'oncle de Godunou en leur présence. GRISCZA. 1606.

Les partisans de Grisçza, sentant que leur ouvrage seroit toujours imparfait tant que Théodore vivroit, donnerent à trois Strelits, dont la barbarie leur étoit connue, la cruelle commission d'aller le mettre à mort avec sa mere & sa sœur. Ces trois scélérats coururent à la maison qu'habitoit Théodore, prirent les trois victimes qu'on leur avoit indiquées, les conduisirent dans l'appartement le plus reculé, étranglerent la mere, s'élancerent sur le fils: mais il étoit dans la vigueur de l'âge; il rassembla toutes ses forces, renversa plusieurs fois les assassins les uns après les autres; la fureur soutenant ses efforts, il les mit dans le cas de craindre eux-mêmes pour leur vie: ils alloient prendre la fuite, lorsqu'un d'eux le prit par l'endroit qui désignoit sont sexe, & le renversa lui-même: les deux autres l'as- *Ibid.*

GRISCZA. 1606.

ſaſſinerent ſur le champ. L'infortunée Cénie aſſiſtoit à cette horrible ſcène : elle imploroit en ſoupirant le ſecours de la divinité, & regardoit la mort de ſa mere & de ſon frere comme un préſage certain de la ſienne. Les ſcélérats, voyant Théodore ſans vie, ſe tournerent vers elle, leverent le bras pour la frapper. Sa douleur, ſes larmes augmentoient l'éclat de ſa beauté ; ils réculerent pour admirer la victime qu'ils alloient immoler. La tendreſſe calme bien vîte la fureur ; les Strelits n'aborderent cette malheureuſe Princeſſe qu'avec reſpect : ils la conduiſirent dans un couvent où elle prit l'habit de religieuſe, & paſſa le reſte de ſa vie. Les Princes Gallitzin & Moſalski firent débiter dans le public que Théodore & la Régente, voyant leurs affaires déſeſpérées, s'étoient empoiſonnés. Ils ordonnerent enſuite qu'on exhumât Godunou, & qu'on portât ſon cadavre avec celui de ſa femme & de ſon fils dans le monaſtère de Barſanoph.

Si-tôt que Griſcza fut informé de la mort de Théodore, il ſe mit en marche pour arriver à Moſcou, pendant que les eſprits étoient diſpoſés en ſa faveur. Le peuple accourut en foule au-devant de lui. L'auteur de la chronique manuſcrite de Ruſſie dit qu'on voyoit de loin la ville & les fauxbourgs de Moſcou environnés d'un brouillard épais, quoique l'air fût très-ſerein tout autour. Lorſque Griſcza fut à une demi lieue, les principaux citoyens allerent au-devant de lui avec des préſens, & lui rendirent hommage au

nom de toute la ville. Il leur donna du pain & du sel, selon la coutume du pays. Lorsqu'il fut entré dans Moscou, il alla à la cathédrale, & y entendit la messe. Les Polonois qui l'avoient accompagné, se rangerent autour de l'église, emboucherent la trompette, & battirent le tambour tout le tems qu'il y resta. En sortant de l'église, il traversa la ville : la cavalerie Polonoise, les lances baissées, marchoit à la tête ; un corps de Russes suivoit. Au milieu étoient les chevaux de main du Czar ; ils avoient des selles en broderie d'or, enrichies de pierreries : son carrosse étoit tiré par quatre chevaux des plus beaux que l'on pût voir, & couverts de magnifiques housses qui traînoient jusqu'à terre. Paroissoit ensuite le clergé avec les bannières, sur lesquelles on voyoit les images de la Vierge & de S. Nicolas, patron des Russes, & celles de quelques autres Saints. Griscza suivoit le clergé, monté sur un cheval d'une blancheur extraordinaire, environné des principaux Seigneurs de Russie. La ville retentissoit du son des cloches. Les rues, les fenêtres étoient remplies d'hommes & de femmes qui crioient : « Vive Démétrius, le Czar » de Russie. C'est le soleil & la brillante » étoile du matin qui luit sur la Russie. » Griscza leur souhaitoit toutes sortes de prospérités, & leur disoit : « Mes sujets, » priez Dieu pour moi. » Il passa devant la maison de Godunou ; &, comme s'il eût eu horreur d'un lieu qu'avoit habité son persécuteur, il tourna avec précipitation d'un autre côté, & marqua du dé-

GRISCZA. 1606.

sir de la voir rasée. Aussi-tôt le peuple se mit en devoir de le satisfaire, & en peu d'heures il n'en resta pas pierre sur pierre. Il s'enferma ensuite dans le palais des Czars, & y passa trois jours à se divertir.

GRISCZA. 1606.

Chronique manuscrite.

Plusieurs de ceux qui l'avoient examiné pendant sa marche, reconnurent en lui le moine Grisczа; mais à peine osoient-ils même gémir sur le malheur de leur patrie & l'aveuglement de leurs concitoyens.

Comme le Patriarche Job avoit été déposé, le siége étoit vacant, & Grisczа ne pouvoit être sacré. Cet imposteur, sentant qu'il étoit de son intérêt de n'en pas différer long-tems la cérémonie, & n'osant encore se déclarer pour le rit Latin, il nomma Patriarche Ignace, Archevêque de Rezan. Lorsque le nouveau Patriarche eut pris possession de sa place, & fut reconnu par le clergé, Grisczа se fit couronner avec les mêmes cérémonies qui avoient été observées à son entrée.

Quelques écrivains assurent que le nouveau Czar, ayant entendu vanter la beauté de Cénie, fille de Goudunou, voulut la forcer de sortir du couvent; mais elle refusa toujours avec constance, & dit qu'elle ne vouloit pas souiller ses yeux en regardant un imposteur tel que lui.

Les Princes & Seigneurs qui avoient assisté au couronnement de nouveau Czar se rendirent dans la place du marché, où le Prince Bielski leur tint ce langage, selon l'ordre qu'il en avoit reçu. « Russes, vous » devez inviolablement être attachés aux » intérêts du fils d'Ivan. » Tirant ensuite

de ſon ſein une croix ſur laquelle étoit gravée l'image de S. Nicolas, il la baiſa, & dit que ce Saint avoit juſqu'alors gardé l'Empereur dans ſon ſein, & qu'il le rétabliſſoit ſur le trône de ſes peres pour la félicité des Ruſſes. GRISCZA. 1606.

Le peuple répondit par des acclamations, & ajouta: « Dieu conſerve notre » Czar, lui donne la ſanté, puniſſe ſes en- » nemis & tous ceux qui manqueront à » l'obéiſſance qu'ils lui doivent. »

Le nouveau Czar, ſe voyant en poſſeſſion de l'Empire, crut qu'il devoit prendre le maniement des affaires de l'Etat, & étudier quels en étoient les intérêts. Il commença par s'informer de quelle cour étoient les ambaſſadeurs qui réſidoient alors à Moſcou, afin de leur donner avis de ſon couronnement. Ayant appris que le ſieur Meriek & le chevalier Smith, le premier agent, & l'autre ambaſſadeur du Roi d'Angleterre, retournoient vers leur maître avec les dépêches que Godunou leur avoit données, envoya un courier porter une lettre au ſieur Meriek, & un gentilhomme de ſa chambre pour parler au chevalier Smith. La lettre qu'il adreſſa au ſieur Meriek étoit conçue en ces termes. J'emploie ceux de la traduction. Rélation curieuſe de l'état préſent de la Ruſſie, traduite de l'Anglois 1679.

Du 8 Juin 8013 du monde, qui répond à 1605 de Jeſus-Chriſt.

Nous, DÉMÉTRIUS IVANOWIST, Czar de Ruſſie, à JEAN MERIEK, Marchand Anglois.

Nous vous donnons à connoître par cette lettre, que, par le grand pouvoir & juſte juge-

GRISCZA. 1606.

ment de Dieu, nous ſommes rentrés dans notre héritage, comme Czar & ſeul Seigneur, & élevés ſur le trône de Ruſſie. Repaſſant dans notre eſprit l'amitié que notre pere Ivan, Seigneur & Czar de Ruſſie, a entretenue avec les grands Princes de la Chrétienté, nous ſommes diſpoſés à en entretenir une encore plus étroite avec Jacques, votre Roi. C'eſt pourquoi Nous ſommes tout diſpoſés à vous favoriſer vous & les autres marchands Anglois, d'une manière encore plus marquée que mes prédéceſſeurs ne l'ont fait. Auſſitôt que vous aurez terminé vos affaires au port d'Archangel, notre volonté eſt que vous reveniez à Moſcou pour Nous voir aſſis ſur le trône des Czars. Nous avons pour cet effet commandé qu'on vous fournît des chevaux ſur la route. Lorſque vous ſerez arrivé à Moſcou, vous vous adreſſerez à notre ſecrétaire Offenaſſis Vlaſſon.

Voici les inſtructions que le gentilhomme de la chambre avoit.

» Démétrius, fils d'Ivan, Czar de toutes » les Ruſſies, a commandé à Ganareta de » ſe rendre à Vologda, & de là au nou- » veau château d'Archangel, ou en telle » autre place que ce ſoit, pour chercher » le chevalier Thomas Smith, ambaſſadeur » d'Angleterre. Lorſqu'il l'aura joint, ledit » Ganareta lui donnera avis, par le moyen » de ſon interprête, que le Czar Démétrius, » fils d'Ivan, ſeul commandeur de Ruſſie, lui » a envoyé un de ſes courtiſans pour confé- » rer avec lui ſur ce qui concerne les affaires » de Sa Majeſté Britannique; ledit Ganareta » délivrera audit ambaſſadeur le meſſage de » Sa Majeſté Czarienne, comme il s'enſuit.

» Démétrius, fils d'Ivan, Czar & seul
» souverain de toutes les Russies & de GRISCZA. 1606.
» plusieurs autres Royaumes, t'ordonne
» à toi, Thomas Smith, Ambassadeur An-
» glois, de certifier à Jacques, Roi d'An-
» gleterre, d'Ecosse & d'Irlande, que,
» par le puissant pouvoir & le juste juge-
» ment de Dieu, nous sommes venus &
» avons succédé à la place de nos peres
» & prédécesseurs; que rappellant en notre
» mémoire la correspondance, l'amitié qui
» a regné entre notre pere Ivan de glorieu-
» se mémoire, notre frere Théodore son
» successeur, & leur sœur Elisabeth, Reine
» d'Angleterre, nous nous proposons
» d'entretenir la même amitié avec no-
» tre frere & ton Seigneur le Roi Jac-
» ques. Pour marque de notre affection,
» nous entendons favoriser tous ses sujets
» qui sont dans nos Etats, & leur donner
» plus de liberté qu'ils n'en ont eu jus-
» qu'à présent, & nous avons commandé
» qu'on fournît à son Ambassadeur tout ce
» qui lui est nécessaire pour son départ,
» afin qu'il aille promptement instruire son
» Monarque de nos intentions à son égard.
» Sitôt que nos affaires seront terminées,
» Nous Démétrius, fils d'Ivan, seul com-
» mandeur de toutes les Russies, nous
» enverrons nos Ambassadeurs pour saluer
» le Roi Jacques selon la coutume. Pour
» ce qui concerne les lettres dont Boris
» Godunou t'avoit chargé, nous souhai-
» tons que tu les remettes entre les mains
» de notre courtisans Ganareta, après qu'il
» t'aura fait ce message. Souscrit par le
» Chancelier Offenasis Evanovitz Vlassou-

GRISCZA. 1606.

Pour que Griſcza jouît tranquillement du fruit de ſon impoſture, & qu'il fût ſolidement affermi ſur le trône, il lui reſtoit une choſe à faire, c'étoit d'engager la Czarine Marie, veuve d'Ivan, à le reconnoître pour ſon fils. La conjecture étoit délicate : le tyran Godunou l'avoit enfermée dans un couvent, où elle avoit été expoſée à la plus affreuſe misère. Griſcza ſentoit qu'en l'y laiſſant, on ne manqueroit pas de dire qu'il n'oſoit paroître devant elle, par la crainte qu'il avoit qu'elle le déſavouât pour ſon fils ; d'un autre côté, il ſentoit que cette Princeſſe auroit beaucoup de répugnance à ſe rendre complice de ſon impoſture, & à déſavouer ce qu'elle avoit répété tant de fois ſur la mort de Démétrius, en verſant des larmes qui annonçoient ſa tendreſſe & ſes malheurs.

Après de mûres délibérations, il crut qu'il ſeroit plus dangereux pour lui de la laiſſer dans un couvent que de la faire venir à Moſcou. Eſpérant tout de ſon adreſſe, il lui envoya des députés pour la prier de venir partager le trône avec lui. Lorſqu'il ſut qu'elle approchoit de Moſcou, il alla au-devant d'elle, mit pied à terre ſitôt qu'il apperçut le carroſſe de cette Princeſſe, lui donna en l'abordant les plus grandes marques de tendreſſe & de reſpect. Marie jetta d'abord ſur lui des regards incertains : ſon air triſte & morne annonçoit à Griſcza ce qu'il avoit à craindre. L'impoſteur eut beſoin dans ce moment de toute la ruſe dont il étoit capable. Il commença par faire des imprécations contre la mémoire de Godunou, demanda pardon

à sa mere des maux qu'elle avoit endurés depuis la mort d'Ivan son pere, lui dit qu'il chercheroit à les lui faire oublier par ses soumissions & son empressement à contenter ses désirs. La crainte & l'espérance réunies ensemble furent des motifs assez pressans pour engager cette princesse à reconnoître Griscza pour son fils. Elle affecta toute la joie possible de le revoir, & lui donna les plus grandes marques de tendresse. Elle le pria avec instance de monter avec elle. Il la pria de souffrir qu'il lui donnât toutes les marques de respect & de soumission qu'il lui devoit ; que la couronne de Russie étoit plus à elle qu'à lui ; qu'il ne la portoit que pour mieux exécuter ses volontés. Il suivit même assez long-tems son carrosse à pied, & la tête découverte. L'Impératrice le força enfin de se couvrir & de remonter à cheval, en lui disant que c'étoit la première marque de soumission qu'elle exigeoit de lui.

GRISCZA. 1606.

La veuve d'Iwan reconnoît Griscza pour son fils.

Il la conduisit dans le couvent qui étoit destiné aux veuves des Czars, & renouvella ses caresses à son égard. Elle de son côté lui prodigua celles d'une mere tendre, l'embrassa plusieurs fois, & le reconnut pour son fils en présence de toute la cour, même avec des circonstances si particulières, que c'est encore une question en Russie s'il étoit un imposteur ou le véritable Démétrius. Ceux qui sont le mieux instruits de l'histoire de leur pays, prétendent cependant que c'étoit un imposteur & que la veuve d'Ivan le reconnut pour son fils, parce qu'elle craignoit que cet imposteur ne la fit périr elle-même. D'ail-

leurs le peuple étoit prévenu, & il étoit difficile, même dangereux, de vouloir le diſſuader. Elle avoit en outre obligation à Griſcza d'avoir vengé ſon fils ſur Godunou & ſur toute ſa famille, & en même tems de lui rendre à elle-même la liberté.

GRISCZA. 1606.

Pétreïus, dans ſa chronique de Ruſſie, dit poſitivement que c'étoit un impoſteur. Le manuſcrit que M. de Liſle a apporté de Ruſſie, & qui ſert de fondement à cet ouvrage, appuye ce ſentiment, & fournit à ce ſujet les détails que l'on vient de voir.

Les Polonois, & principalement Præſerius, un de leurs meilleurs hiſtoriens, aſſurent que celui qu'on nomme Griſcza étoit véritablement Démétrius, fils d'Ivan IV, dit le Tyran. Il dit qu'il reſſembloit à Démétrius, au point qu'on reconnoiſſoit ſur lui les mêmes marques qu'on avoit vues à ce jeune Prince. L'une étoit ſur le nez, l'autre ſur la main. Il n'y a pas d'apparence, ajoutent-ils, que tant de perſonnes de marque qui n'avoient aucun intérêt à prendre le parti de Démétrius, ſe fuſſent déclarées ſi ouvertement pour lui, ſi elles n'avoient pas été convaincues de la vérité de ſa naiſſance. Il n'eſt pas croyable, ſelon eux, qu'un homme ſoit aſſez méchant pour prendre Dieu à témoin de ſon impoſture, comme il faiſoit lorſqu'il ſe trouvoit forcé de livrer bataille. Voici ſa prière ordinaire :

Ibid. *Détruis-moi, ô juſte juge, & efface mon nom du regiſtre qui contient celui des autres hommes, s'il y a de la méchanceté & de l'in-*

juſtice dans ce que j'entreprends. Tu connois mon innocence, déclare-toi pour la juſtice de ma cauſe. Je mets ma perſonne & mon armée ſous ta protection, ô Reine des cieux.

GRISCZA. 1606.

A peine Griſcza commençoit il à jouir en paix du fruit de ſon impoſture, que les grands de l'Etat ſongerent à l'examiner de plus près. Ils ne reconnurent en lui qu'un impoſteur, auquel ils eurent honte d'obéir : mais ils murmuroient en ſecret, & n'oſoient ſe déclarer avant qu'on eût éloigné de ſa perſonne une garde compoſée de Polonois & d'autres étrangers qui ne le quittoient jamais. Pour en venir à bout ils firent connoître à ceux qui avoient le plus de crédit auprès du nouveau Czar, qu'il étoit humiliant pour les Ruſſes de ne pouvoir convaincre leur Monarque de la fidélité inviolable qu'ils étoient diſpoſés à avoir pour ſa perſonne ; qu'après les aſſurances qu'ils lui avoient données à cet égard, il aimoit mieux la confier à des étrangers qu'à ſes propres ſujets, contre leſquels il ſembloit vouloir ſe tenir toujours en garde ; que s'ils n'avoient pas des preuves convaincantes de ſa clémence, ils croiroient qu'il ne retenoit les Polonois que pour remplir le projet qu'il avoit de punir ceux qui ne s'étoient pas déclarés aſſez promptement pour lui. Ils ajouterent que les précautions du Czar, quel qu'en fût le motif, ne pouvoient qu'être déſagréables aux Ruſſes ; & que ſa conduite à cet égard annonçoit plutôt un impoſteur qui a tout à craindre, qu'un prince légitime qui ne doit avoir pour garde que l'amour de ſes ſujets.

GRISCZA. 1606.

Ces plaintes faites avec reſpect & accompagnées d'une tendreſſe apparente, produiſirent tout l'effet qu'on en eſpéroit. Démétrius les crut ſincéres ; il en fut touché, les prit pour un avis ſage ; & , ſe flattant de gagner le cœur de ſes ſujets, en leur confiant ſa vie, & en ſe livrant à leur affection, il licentia les ſoldats étrangers & ſes troupes auxiliaires. Les conjurés, enhardis par cette imprudence, chercherent les moyens de faire entrer le peuple dans leur complot. Un ſecret communiqué à pluſieurs perſonnes ne tarde pas à ſe divulger. Le Czar fut bientôt informé de ce qui ſe tramoit contre lui. Il ſentit alors l'imprudence qu'il avoit eue de s'être ſi promptement livré lui-même aux Ruſſes, & crut qu'il devoit la réparer par ſa fermeté. Il fit arrêter une partie des conjurés, qui déclarerent à la queſtion que les Suiski étoient les chefs de la conjuration ; que Baſile, l'aîné des trois freres, avoit aſſuré que le Czar n'étoit point le fils d'Ivan ; qu'il ne l'avoit dit au peuple dans le commencement de la révolution, que pour ſe venger de Godunou & de la famille de cet odieux Tyran. On arrêta les Suiski, on les fit paroître devant le Czar, qui condamna les deux jeunes à une priſon perpétuelle, & l'aîné à avoir la tête tranchée. Quoique ces Princes fuſſent aimés du peuple, perſonne n'oſa demander grace pour eux. On conduiſit l'aîné ſur l'échafaud ; le bourreau levoit déjà le bras pour le frapper, lorſqu'on entendit crier *Grace*. La Czarine avoit employé auprès de ſon prétendu fils tous les moyens ima-

ginables pour ſauver Suiski : elle lui fit connoître que ſa clémence lui gagneroit le cœur de tous ſes ſujets, & que s'il laiſſoit faire l'exécution, on le regarderoit au contraire comme un Prince cruel, implacable, & qu'il irriteroit tous ſes ſujets contre lui. Il commua la peine en une priſon perpétuelle : mais il fit faire une recherche de tous les complices, fit périr un nombre prodigieux de gens de marque, exila plus de ſoixante mille familles, confiſqua leurs biens, & enrichit ſes créatures & des étrangers. Il répondoit à ceux qui vouloient lui faire des répréſentations, qu'il avoit beaucoup plus d'obligation aux Polonois qu'aux Ruſſes même, & qu'il en feroit venir des colonies entières en Ruſſie. Cet impoſteur alienoit tous les jours l'eſprit de ſes ſujets contre lui. GRISCZA. 1606.

Il acheva de les mécontenter par l'affection qu'il marqua pour la religion catholique romaine. Les Ruſſes, fermes juſqu'à la ſuperſtition dans la croyance de leurs peres, ne voyoient qu'avec indignation les Jéſuites s'établir à Moſcou, y célébrer l'office ſelon leur rit, & y enſeigner publiquement la religion Romaine. Leur haine augmentoit pour lui lorſqu'ils le voyoient s'habiller d'une manière différente de celle du pays. Ils ne le trouvoient pas digne de remplir le poſte éminent auquel ils l'avoient élevé. Sans examiner quels étoient les intérêts de ſon Empire, il rompit avec la Suede, fit un traité d'alliance avec Sigiſmond, Roi de Pologne, s'engagea avec lui à déclarer la guerre aux Turcs & aux Tatars de Crimée.

GRISCZA. 1606.

A cette imprudente conduite ſe joignit ſon mariage avec Marine, fille du Palatin de Sandomir. L'amour qu'il avoit conçu pour cette Princeſſe ſe rallumant dans ſon cœur, il voulut la poſſéder; il envoya ſon tréſorier Athanaſius Valſion porter une lettre au Palatin, par laquelle le Patriarche de Ruſſie & les Boïares lui aſſuroient avec ſerment que Démétrius étoit paiſible poſſeſſeur du trône de Ruſſie. Le Palatin répondit au député qu'il étoit tout prêt à tenir la parole qu'il avoit donnée au Czar, & qu'il n'attendoit de ſa part qu'une ambaſſade ſolemnelle pour lui mener ſa fille.

Griſcza envoya deux ambaſſadeurs en Pologne, l'un au Palatin de Sandomir avec des préſens conſidérables pour la Princeſſe; l'autre au Roi & aux Etats de Pologne, pour conclure avec eux une ligue offenſive & défenſive, leur marquer ſa reconnoiſſance au ſujet des ſecours qu'ils lui avoient fournis, & auxquels il confeſſoit être redevable de ſa couronne; enfin pour prier le Roi de permettre à ſon vaſſal de lui donner ſa fille en mariage.

Les Ruſſes avouoient que le Czar avoit beaucoup d'obligation au Palatin de Sandomir; mais ils auroient voulu qu'il lui eût témoigné ſa reconnoiſſance d'une autre manière. Outre qu'ils voyoient avec chagrin une Polonoiſe devenir leur ſouveraine, ils lui ſavoient mauvais gré de faire des préſens ſi conſidérables aux dépens du tréſor public. Ceux qu'il avoit envoyés à Marine, étoient les pierreries de la couronne. Ces préſens conſerve-

rent cependant sa vie pour quelque tems : ceux qui étoient le plus animés contre lui, craignant que le Palatin ne retînt les présens, s'il arrivoit quelqu'accident au Czar avant qu'il eût épousé sa fille, restèrent dans l'inaction. GRISCZA. 1606.

Le Roi de Pologne reçut l'ambassadeur de Russie avec beaucoup d'accueil : il remit à l'assemblée des Etats ce qui concernoit la ligue, & consentit au mariage de la fille du Palatin avec le Czar. L'ambassadeur Russe l'épousa huit jours après au nom de son maître, en présence de toute la cour de Pologne. Sa Majesté donna ce jour-là un repas magnifique, auquel se trouvèrent le Prince Uladislas, fils de Sigismond, la Princesse de Suede, sa sœur, le Palatin de Sandomir, les ambassadeurs de Perse, & tous les autres Ministres qui étoient alors à la cour de Pologne. On servit après le fruit les pierreries que le Czar avoit envoyées à Marine ; ce qui fit donner de grands éloges à la magnificence de ce Monarque.

Le Roi remit lui-même la Czarine entre les mains de l'Ambassadeur de Russie, souhaita, en présence de toute l'assemblée, beaucoup de prospérité au Czar, & à elle beaucoup de satisfaction : il lui recommanda en particulier de se souvenir de son pays, de son pere & de son Prince, & de leur rendre tous les bons offices qu'elle pourroit, & principalement de travailler avec ardeur à l'avancement de la religion Romaine en Russie.

Marine partit de Pologne vers la fin de Janvier 1606 avec un équipage magnifi-

GRISCZA. 1606.

que, & accompagnée des Ambaſſadeurs de l'une & de l'autre nation, du Palatin ſon pere, & de pluſieurs autres perſonnes de marque. Lorſque le Czar ſut qu'elle approchoit de Moſcou, il envoya au devant d'elle tous les officiers & les ſoldats de ſa garde. Elle fit ſon entrée au ſon des cloches, des tambours & des trompettes. Griſcza la reçut avec tous les tranſports poſſibles de joie. Il conduiſit le Palatin de Sandomir dans la maiſon que Godunou avoit occupée étant particulier, & la Princeſſe dans le couvent de l'Aſcenſion où la Czarine mere faiſoit ſa réſidence: les Seigneurs Polonois logerent dans les maiſons des Boïares, qui furent obligés de les leur céder.

Chronique manuſcrite.

Quatre jours après l'arrivée de Marine, on célébra ſon mariage avec le Czar dans l'égliſe cathédrale. On portoit devant Griſcza le ſceptre, la pomme & l'épée. Un officier de la maiſon Impériale précédoit la jeune Czarine, tenant un carreau de velours cramoiſi & la couronne qu'on devoit mettre ſur la tête de cette Princeſſe. L'égliſe dans laquelle la cerémonie devoit ſe faire, étoit tendue de la même étoffe, enrichie de broderie en or & en argent. Le Czar & la Czarine retournerent au palais au bruit des canons & des cloches. On paſſa la nuit dans les plaiſirs.

Griſcza, ſe voyant au comble du bonheur, ne ſongea plus qu'à contenter ſes paſſions. Aux nouveautés qu'il introduiſoit dans la Ruſſie, il ajouta un luxe & une dépenſe exceſſive. Sa cour étoit remplie de bouffons & de baladins auxquels

il distribuoit l'or & l'argent que ses prédécesseurs avoient déposés dans le trésor. GRISCZA 1606.

Le Roi de Pologne, se croyant en droit de tout attendre de sa reconnoissance, lui envoya des Ambassadeurs pour lui demander la cession d'un canton qui étoit aux environs de Mosaesk, & pour le prier en même-tems de joindre ses forces aux siennes contre le Can de Crimée. Griscza répondit qu'il alloit faire tous les préparatifs nécessaires pour attaquer le Can; &, s'appercevant de l'indignation que la demande du canton près de Mosaesk causoit à ses courtisans, il ajouta qu'il ne céderoit, tant qu'il vivroit, pas même un seul pouce de terre, & qu'il laisseroit à ses successeurs l'Empire tel que ses prédécesseurs le lui avoient laissé.

Les officiers & les Strelits furent bientôt informés de la demande que les Ambassadeurs Polonois avoient faite: ils entrerent en fureur contre Griscza, & jurerent dès ce moment sa perte. D'ailleurs ils voyoient avec un secret dépit leur monarque se faire accompagner par des catholiques-Romains toutes les fois qu'il entroit dans l'église. Tous les esprits s'irritoient contre lui, la révolte étoit prête à éclater; il ne manquoit qu'un chef. Basile Suiski se présenta pour l'être. Outre les motifs qui engageoient toute la nation à haïr le Czar, il en avoit de particuliers. L'affront qu'il avoit reçu de ce Prince ne pouvoit être effacé de sa mémoire par toutes les faveurs dont il étoit accablé. Ce seigneur sentoit que sa vie dépendoit du caprice d'un imposteur qui,

GRISCZA. 1606.

ſur le moindre prétexte, feroit exécuter la ſentence qui avoit été prononcée contre lui.

Suiski commença à parler du Czar avec mépris, fit connoître aux Knéès & aux Boïares combien il y avoit peu d'apparence qu'il fût fils d'un des plus grands Princes qui euſſent regné en Ruſſie; leur dit qu'on reconnoîtroit en lui, s'il l'étoit, quelqu'une des vertus de ſon pere; que ſon impiété étoit pouſſée ſi loin, qu'il ſembloit faire ſes délices de la chair de veau, parce qu'elle étoit défendue par les loix de l'égliſe, & qu'à peine il ſaluoit Saint Nicolas. Il augmenta leur colère contre Griſcza, en leur faiſant remarquer que ſes mœurs étoient tout-à-fait oppoſées à celles du pays, & qu'il n'avoit d'amitié que pour les étrangers, auxquels ſeuls il diſtribuoit les graces & les faveurs. » Obéïrons-nous long-tems, ajouta-t-il, » à un impoſteur qui fait regner le ſchiſme » & l'héréſie dans notre Empire, qui renverſe les loix de l'Etat, & foule aux » pieds la religion de nos peres? Une pareille foibleſſe n'eſt pas digne de nôtre » courage. Gémirons-nous toujours ſous » la domination d'un Empereur obſédé » par les Polonois, corrompu par leurs » maximes, & qui ſe laiſſe tellement gouverner par eux, que la Ruſſie eſt déja » à leur diſpoſition, & qu'ils la comptent » pour une de leurs provinces?

Un jeune homme, inſtruit du mécontentement des Ruſſes & des converſations de Suiski, laiſſa échapper quelques paroles indiſcrétes devant les Strelits: ils le ſaiſirent

saisirent & le conduisirent au Czar, qui, sur le champ, ordonna qu'on le mît à la question. Quelques seigneurs qui étoient présens, dirent au Czar que ce jeune homme étoit ivre, & que c'étoit descendre trop bas que de faire attention aux discours d'un jeune homme d'une naissance aussi peu distinguée. Il suivit leur conseil, & fit lâcher le jeune homme. GRISCZA. 1606.

Enivré de sa grandeur, il ne s'occupa plus que de ses plaisirs, abandonna le soin du Gouvernement à ses flatteurs & à ses bouffons. A la place des Polonois qui composoient sa garde, il prit des Anglois, des François & des Ecossois avec des officiers de leur nation. Ils étoient habillés, comme les premiers, d'écarlate & de satin cramoisi les jours de fête; leurs armes étoient des épées & des hallebardes.

Suiski, ayant enfin pris la résolution de faire périr l'imposteur, leva secrétement mille ou douze cens soldats dans les environs de Moscou. Il eut l'adresse de les faire entrer dans la ville, sans qu'on se doutât de rien à la cour, & profita du tems des réjouissances qui attiroient un très-grand concours de monde dans la capitale.

Griscza, voulant montrer sa magnificence aux étrangers, résolut de donner une fête à la cour de Russie telle qu'on n'y en avoit pas encore vu, & ordonna qu'elle fût célébrée le 16 de Mai. Il fit inviter les ambassadeurs de Pologne à s'y trouver, & à assister au festin qui devoit suivre les réjouissances. Les ambassadeurs répondirent qu'ils sentoient tout l'honneur

que leur faiſoit Sa Majeſté Czarienne ; mais que le reſpect qu'ils devoient à la République & à leur Roi, les empêcheroit de l'accepter, à moins qu'il ne leur donnât à ſa table la même place que ſes ambaſſadeurs avoient eue à celle du Roi de Pologne. Cette prétention des Ambaſſadeurs de Pologne ayant été propoſée dans le conſeil, les Seigneurs de Ruſſie s'y oppoſerent avec chaleur : mais le Czar avoit trop d'obligation au Roi de Pologne pour le mécontenter : il répondit aux remontrances que lui firent ceux qui compoſoient ſon conſeil, qu'il vouloit que les Ambaſſadeurs de Pologne fuſſent traités en Ruſſie comme ceux de Ruſſie l'avoient été en Pologne.

GRISCZA. 1606.

Pendant le repas, les Polonois, échauffés par le vin, eurent l'imprudence d'accuſer les Ruſſes de lâcheté, & de ſe vanter de les avoir forcés d'accepter un Empereur de leur main. Les Ruſſes frémiſſoient de colère : pluſieurs d'entr'eux ſe mirent en devoir de ſe venger ſur le champ de cette inſulte : mais les conjurés les arrêterent, & les engagerent à retarder leur vengeance pour la préparer, & pour la ſatisfaire ſelon leurs déſirs.

Chronique manuſcrite.

La fin des réjouiſſances fut le commencement du déſordre, de l'effroi, du maſſacre. Les conjurés voyant que la débauche avoit enſeveli tout le monde dans le ſommeil, ſe ſaiſirent de tous les poſtes importans de Moſcou. Quelques-uns d'entr'eux allerent ſonner la groſſe cloche de la cathédrale. Suiski paroît alors, le crucifix dans une main, le ſabre dans l'autre :

les conjurés ſe rangent autour de lui. Il les conduit au milieu de la ville, donne l'allarme par-tout où il paſſe, fait publier que les Polonois ont juré la perte des Ruſſes, & qu'ils ſont tout prêts à les paſſer au fil de l'épée. Ce bruit éveille tous ceux qui ſont endormis : les vieillards, les enfans, courent aux armes. On force les maiſons où les Polonois ſont retirés ; on en maſſacre pluſieurs qui ſont endormis ; on en ſurprend d'autres déſarmés ; & ſans leur donner le tems de ſe reconnoître & de ſe défendre, on les immole à la vengeance publique. GRISCZA. 1606.

Les cris des mourans, le bruit des armes éveillent Griſcza : il appelle ſes gardes, leur commande d'aller voir ce qui cauſe le tumulte. Borſmanno, leur capitaine, court à la fenêtre, croit d'abord que la ville eſt en feu ; mais il voit les rues remplies de gens armés, leur demande ce qu'ils ſont, ce qu'ils veulent à cette heure & dans cet état. On lui répond qu'on veut parler à ce traître qui ne ſemble être monté ſur le trône des Czars que pour livrer les Ruſſes à la fureur des Polonois. Cette réponſe fit connoître au capitaine des gardes le danger auquel lui & le Czar étoient expoſés. Il ſe hâte d'en avertir Griſcza, & lui conſeille de ſonger à ſauver ſa vie. *Ibid.*

Le tumulte augmente avec le carnage : on enfonce les portes du palais : déja Suiski, à la tête d'une troupe de révoltés, eſt dans l'anti-chambre du Czar, & l'appelle à haute voix pour venir rendre compte de ſa conduite au peuple. Borſ-

GRISCZA. 1606.

manno met le ſabre à la main, ouvre la porte de l'anti-chambre, frappe le premier qui ſe préſente, & l'abbat à ſes pieds, raſſemble autour de lui les gardes que la débauche n'a pas enſevelis dans le ſommeil: Griſcza le joint, & par ſa préſence en impoſe d'abord aux conjurés: mais Suiski, ſentant le danger auquel il alloit être expoſé s'il laiſſoit ralentir leur fureur, s'écrie qu'il n'eſt plus tems de réfléchir, & qu'il faut achever l'ouvrage qu'on a commencé. Il tire en même-tems un coup de piſtolet ſur un des gardes qu'il abbat. Griſcza, voyant que le nombre des rebelles augmente, & qu'on en veut à ſa vie, rentre dans ſa chambre, & ferme la porte ſur lui. Borſmanno veut appaiſer le tumulte, dit qu'on va ſur le champ donner ſatisfaction au peuple, & qu'on doit faire attention au reſpect qui eſt dû à celui qu'on inſulte. Michel Tateſſon, l'un des chefs de la conjuration, s'avance vers lui, en diſant: « Prétends-tu, traître, impoſer » des loix à la nobleſſe & au peuple de » Ruſſie? » En achevant ces mots, il lui paſſa ſon ſabre au travers du corps. Les gardes voulurent encore réſiſter: mais ils furent maſſacrés les uns après les autres.

Griſcza entendoit de ſa chambre ce qui ſe paſſoit; & ne doutant pas que la réſolution étoit priſe de lui faire ſubir le même ſort que venoient d'eſſuyer ſes gardes & leur capitaine, il ſe jetta par la fenêtre dans la place publique. Les écrivains qui rapportent ce fait, diſent que cette fenêtre étoit élevée de plus de quarante

pieds. Dans ſa chûte, il ſe bleſſa au point que le ſang lui ſortoit par le nez, par la bouche & par les oreilles. Il ſe traîna à la fortereſſe où les Strelits étoient en garniſon. L'état dans lequel ils virent leur Prince, les toucha au point qu'ils jurerent de le défendre juſqu'au dernier ſoupir. GRISCZA. 1606.

Pendant ce tems les conjurés enfoncerent la porte de ſa chambre; ne l'y trouvant pas, ils briſerent tout ce qu'ils rencontrerent dans ſon appartement, paſſerent dans celui de la Czarine: ſes femmes leur ayant dit qu'elle s'étoit retirée chez ſon pere, ils s'abandonnerent à tous les excès de la fureur, proférerent contr'elle & contre lui toutes ſortes d'imprécations, allerent au point de violer toutes les femmes qu'ils rencontrerent dans l'appartement de cette Princeſſe. Leur rage étoit aſſouvie de ce côté-là; ils ſe diſpoſoient à ſortir, lorſqu'un d'eux apperçut remuer quelque choſe ſous une caiſſe ſur laquelle étoit aſſiſe une vieille femme que ſon âge avoit miſe à l'abri de leur inſulte. Ils écartent la vieille femme, levent la caiſſe, & voient paroître Marine. Quoique cette princeſſe ſe crût au dernier moment de ſa vie, & qu'elle ne dût pas eſpérer de calmer la fureur de ceux qui ne la cherchoient que pour la maſſacrer, elle ne s'abandonna point aux baſſeſſes de la crainte. Elle tint devant les conjurés une contenance fière & aſſurée, leur dit: « Je » vois ce que j'ai à craindre; ma réſolu» tion eſt priſe, frappez. » Aucun d'eux ne fut aſſez barbare pour porter le premier coup: tous reſpecterent cette fem-

me, qui, par ſa fermeté & par ſa beauté, leur paroiſſoit digne du trône.

GRISCZA. 1606.

Griſcza ne leur inſpira pas les mêmes ſentimens : ſi-tôt qu'ils ſurent qu'il étoit dans la fortereſſe, ils y coururent en foule : les Strelits leur réſiſterent pendant quelque tems : mais, voyant que les conjurés ſe diſpoſoient à y mettre le feu, ils leur livrerent le Czar. Si-tôt que ce malheureux Prince fut entre les mains de ſes ennemis, ils déchirerent ſa robe, en vomiſſant contre lui toutes ſortes d'injures. Les uns le frappoient au viſage, les autres lui tiroient le nez, d'autres lui arrachoient la barbe. Ceux qui, quelque tems auparavant, avoient mis de la rivalité à lui marquer le plus de reſpect, en mettoient ce jour-là à lui faire les plus outrageantes injures. L'état déplorable dans lequel le Czar ſe voyoit, lui arracha des larmes. Pluſieurs lui demandoient d'un ton ironique s'il étoit Démétrius, fils d'Iwan, & lui diſoient qu'il falloit qu'il eût été inſpiré par le malin eſprit, de vouloir ſe faire paſſer pour être de la famille Impériale. Griſcza reprit dans ce moment ſa fermeté ordinaire, & répondit : « Vous » ſavez que je ſuis le véritable fils d'Iwan » IV, votre légitime Empereur, couron- » né en préſence de tous les Ruſſes ; & » ſi vous ne me croyez pas, allez trouver » ma mere, elle vous dira la vérité. » Les Strélits & leurs officiers ſe rangent alors autour de lui, écartent la populace, le conduiſent au palais, & jurent qu'ils le défendront juſqu'à la dernière goutte de leur ſang, ſi la Czarine douairière le

reconnoiſſoit pour ſon fils. Ils envoient en même-tems des députés à cette princeſſe pour la prier de dire ſi le Czar actuellement regnant étoit véritablement ſon fils. Griſcza ſe crut alors ſauvé : il n'imaginoit pas qu'une femme qui l'avoit reconnu pour ſon fils aux yeux de toute la nation, osât le déſavouer : il eſpéroit en outre que la crainte d'être maltraitée par celui qu'on proclameroit après lui, ſe joignant à la honte de s'avouer complice d'une impoſture, l'engageroit à continuer de le reconnoître pour Démétrius. GRISCZA. 1606.

Suiski étoit à la tête des députés qu'on avoit envoyés à cette princeſſe. Il la pria, au nom de toute la nation Ruſſe, de dire la vérité, & lui promit qu'on oublieroit ce qu'elle avoit fait en faveur de l'impoſteur, ſi elle vouloit faciliter aux Ruſſes les moyens de ſe délivrer d'un tyran qui les dèshonoroit, & ſouilloit le trône des Czars. Marie lui répondit en termes formels, que cet impoſteur n'étoit point ſon fils ; qu'elle ne l'avoit reconnu pour Démétrius que par la crainte qu'elle avoit de périr, voyant tout le monde en général le proclamer comme étant le fils d'Iwan & le frere utérin de Théodore. « Vous-» même, ajouta-t-elle, Suiski, étiez à la » tête de ſon parti, & menaciez tous ceux » qui le regardoient comme un impoſteur. » Quand une femme voit un homme de » votre importance & de votre mérite ſe » déclarer ſi ouvertement pour quelqu'un, » doit-elle lui être contraire ? En ap» puyant Griſcza, vous ſerviez votre ven-

GRISCZA. 1606.

» geance contre Godunou: les mêmes motifs nous conduiſoient tous deux au » même but. En le reconnoiſſant pour » mon fils, je conſervois mes jours, & » je vengeois véritablement mon fils. » Mais ſi je reconnoiſſois encore aujourd'hui Griſcza pour l'héritier des Czars, » pour le ſouverain des Ruſſes, je dès- » honorerois ce même fils que j'ai vengé. » Voilà ma réponſe, portez-la aux offi- » ciers & aux Strélits. » Cette réponſe fut l'arrêt de mort de Griſcza: les Strélits dans l'inſtant l'abandonnerent à la fureur du peuple. Il ſe vit de nouveau en bute aux outrages: chacun s'empreſſoit à le frapper: un marchand ſe livrant au dernier tranſport de fureur, lui porta ſur la tête un coup de bâton, & l'abattit à ſes pieds. Tous ceux qui étoient préſens, voulurent avoir part au meurtre: tous frappoient à la fois ſur lui. Envain ce malheureux Prince imploroit le ſecours des ſoldats, de ſes amis; ſes cris, ſes gémiſſemens irritoient la fureur du peuple. Il périt enfin ſous les coups, & l'on continua pendant quelque tems à outrager ſon cadavre; on le porta au lieu où étoit celui de Borſmanno; on les attacha enſemble, on les traîna par toute la ville, on les laiſſa expoſés pendant tout le jour dans la place du marché.

Mort de Griſcza.

Si-tôt que la nouvelle de la mort de Griſcza fut répandue, la fureur des Ruſſes ſe tourna contre les Polonois; les premiers, joignant l'artifice à la force, en firent ſortir pluſieurs de chez eux déſarmés, leur diſant que le Czar n'étoit pas

mort, & qu'il les prioit d'aller au palais sans armes. Lorsque ces malheureux étoient dans la rue, on les massacroit. Plusieurs d'entr'eux, instruits aux dépens de leurs compatriotes, se tenoient enfermés chez eux, & vendoient chérement leur vie. Un gentilhomme Polonois, nommé Vitruski, se défendit avec tant de courage, qu'on fut obligé de faire venir du canon pour le forcer. Alors ce Polonois fit mettre à la fenêtre de la maison un drapeau blanc, comme pour marquer qu'il vouloit se rendre, fit jetter de l'or & de l'argent au milieu de la populace. Pendant qu'elle est occupée à le ramasser, il sort tout-à-coup avec ses gens, ayant tous le sabre à la main, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, & arrive au milieu de la place publique. Là le peuple & les Strélits l'environnent, tuent une partie de ses gens, l'attaquent avec une fureur égale à la sienne. Il alloit être accablé sous le nombre; mais quelques Seigneurs Russes se trouvant là par hasard, arrêterent les coups qu'on se préparoit à lui porter, & le conduisirent dans un lieu de sûreté. GRISCZA. 1606.

Le Duc Vuisnioveski, qui avoit un hôtel d'une assez vaste étendue, reçut chez lui plusieurs Polonois, & se défendit si courageusement, qu'on ne put jamais le forcer, & qu'il fit périr la plus grande partie de ceux qui l'attaquoient.

Presque tous les marchands qui étoient allés à Moscou pendant les nôces du Czar, furent pillés & massacrés, parce qu'ils entretenoient commerce avec les Polonois. On ne respecta que les maisons des Am-

GRISCZA. 1606.

baſſadeurs qui ſervirent d'aſyle aux Polonois qui purent s'y retirer. On aſſure que dans cet horrible tumulte, il périt douze cens Polonois & quatre cens Ruſſes. Les Boïares, ſentant de quelle conſéquence il étoit d'arrêter un pareil maſſacre, ſe réunirent, firent mettre les Strélits ſous les armes, diſperſerent la populace, & établirent des gardes aux portes des maiſons où y il avoit encore des étrangers.

Les grands de l'Etat, voyant que le calme étoit rétabli, firent aſſembler tous les ordres pour élire un Czar. Suiski aſpiroit à cette éminente dignité : ſa naiſſance, jointe aux ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat dans diverſes occaſions, favoriſoient ſes déſirs. Pour décider les eſprits en ſa faveur, il commença par témoigner à l'aſſemblée la ſatisfaction qu'il avoit de voir que tout le monde approuvoit ce qu'il venoit de faire : il félicita enſuite la nation ſur la liberté dans laquelle elle étoit rétablie, fit l'éloge du Czar Iwan IV, paſſa aux malheurs auxquels les Ruſſes avoient été expoſés par l'ambition & pendant l'uſurpation de Godunou : il appuya beaucoup ſur les outrages qu'ils avoient reçus par l'impoſture de Griſcza. » Il eſt tems, ajouta-t-il, de ſonger à notre » ſalut & à celui de nos compatriotes. Nous » ſommes heureuſement délivrés de la » tyrannie, nous devons prendre toutes » les précautions néceſſaires pour n'y » pas retomber. Nous n'aurons jamais une » occaſion ſi favorable de rétablir la tran» quillité publique : elle dépend du choix

» que nous allons faire. Je crois que l'a-
» mour de la patrie m'autoriſe à dire mes
» ſentimens à ce ſujet, & ce qu'une lon-
» gue expérience m'a appris dans les dif-
» férens emplois que j'ai occupés ſous le
» plus grand de nos Monarques. Un hom-
» me de baſſe naiſſance eſt indigne de nous
» commander. Tant de perſonnes illuſtres
» par elles-mêmes & par leurs ayeux,
» ne lui obéiroient qu'avec répugnance.
» Un jeune homme, en bute au feu des
» paſſions, augmentera les troubles au
» lieu de les appaiſer. Nous devons met-
» tre ſur le trône un homme d'un âge
» mûr, d'une naiſſance illuſtre, qui con-
» noiſſe les intérêts de l'Etat, qui ait
» donné des preuves de valeur & de pru-
» dence, qui remette les loix & les cou-
» tumes en vigueur, qui faſſe enfin oublier
» aux Ruſſes les maux qu'ils ont endurés
» ſous les derniers Czars ».

GRISOZA. 1606.

Lorſque Suiski eut fini de parler, une partie de l'aſſemblée lui donna ſa voix : on trouvoit en lui toutes les qualités requiſes pour faire un Empereur, tel qu'on devoit le deſirer alors. Il étoit de la race des Rurich, ainſi perſonne ne pouvoit comparer ſa naiſſance à la ſienne ; à cet avantage, il joignoit beaucoup de valeur & de prudence. Il ne fut cependant pas proclamé ſur le champ ; le Knèès Jean Galitzin, ſorti de la maiſon royale de Caribut de Pologne, avoit auſſi un grand nombre de partiſans dans l'aſſemblée, ainſi les voix ſe trouverent partagées entre ces deux Princes. On les pria de ſe

retirer pour laiſſer à l'aſſemblée la liberté de délibérer.

GRISCZA. 1606.

Lorſqu'ils furent ſortis, le Prince Vorotinski repréſenta qu'il falloit, dans une conjoncture ſi délicate, faire attention aux circonſtances ſuivantes. Voyant que tout le monde étoit diſpoſé à l'écouter, il continua en ces termes: « Prenons garde 1°. d'élire Czar un Prince trop puiſſant dans ce pays, & d'une famille trop nombreuſe; elle pourroit être à charge à l'Etat. 2°. Il faut ſtipuler des conditions, & les preſcrire au nouvel Empereur. On doit l'engager à promettre avec ſerment qu'il oubliera toutes les querelles qu'il aura eues étant ſimple particulier; qu'il renoncera à tous les biens qu'il poſſédoit; qu'il abandonnera toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir à ce ſujet; qu'il ne portera jamais de nouvelles loix, ou ne changera point les anciennes; qu'il n'établira aucun nouvel impôt ſans le conſentement du Sénat ».

Vorotinski ajouta qu'il approuvoit ceux qui donnoient leur voix au Prince Galitzin qui avoit un mérite généralement connu; mais que ſa famille étoit fort nombreuſe & très-puiſſante, & que ces raiſons l'engageoient à prier l'aſſemblée de recommencer les délibérations.

Quelqu'un de l'aſſemblée ſe leva, & dit: » Les deux Princes ſur leſquels eſt tombé notre choix, ont autant de mérite » l'un que l'autre; nous nous ſommes acquittés par-là de notre devoir: laiſſons » à préſent la déciſion au peuple; pour

n'avoir rien à nous reprocher ». L'aſ- Griscza. 1606.
ſemblée approuva cet expédient, & les dé-
bérations n'allerent pas plus loin.

Il eſt inutile de faire remarquer au lec-
eur que Vorotinski etoit partiſan décla-
é de Suiski, & que celui qui ſe leva
près lui étoit totalement dévoué aux in-
érêts du Prince Galitzin: mais le premier,
lus adroit que le dernier, envoya promp-
ement quelqu'un parmi le peuple, qui
toit aſſemblé pour attendre la ſuite de la
délibération, & lui ordonna d'y répandre
e bruit que Suiski venoit d'être procla-
né. Lorſqu'on ouvrit les portes du Sé-
at, les Boïares furent fort étonnés d'enten-
re le peuple crier d'une voix unanime: *Vive*
e Czar Baſile Suiski. Ignorant ce qu'avoit
ait le Prince Vorotinski, ils regarderent
et événement comme un miracle, rentre-
rent, & proclamerent Suiski Czar.

Ce n'eſt point ſans étonnement qu'on
voit monter ſur le trône un homme qu'on
avoit vu peu de tems auparavant ſur l'é-
chafaud.

ARTICLE IV.

BASILE SUISKI.

BASILE SUISKI, ayant été proclamé Basile Suiski. 1606.
Czar de la manière que nous venons
de voir, ſe hâta de ſe faire couronner
pour ne pas s'expoſer à l'inconſtance du
peuple. Il alla à la cathédrale avec le cor-
tège ordinaire dans une pareille circonſ-
tance: lorſqu'il y fut arrivé, il donna
aux Ruſſes la ſatisfaction de faire un ac-

cord avec eux, & prononça un ſerment conçu en ces termes. « Je jure à tout le » peuple de Ruſſie, que je ne condamnerai » perſonne au ſupplice, qu'après qu'il au- » ra été jugé par le ſénat ; que le pere » ne ſera point reſponſable des fautes de » ſon fils ; enfin, que je ne tirerai aucune » vengeance des outrages que j'ai reçus » ſous le regne de Godunou » Les Boïa- res voulurent pluſieurs fois l'arrêter : mais il acheva ; & , pour confirmer ſon ſerment, il baiſa le crucifix. Le Patriarche lui plaça enſuite la couronne ſur la tête, & tous les Boïares lui rendirent hommage.

Basilii Suiski. 1606.

Chronique manuſcrite.

La cérémonie étant achevée, Baſile Suiski ſortit de l'égliſe pour aller prendre poſſeſſion du palais des Czars. Si-tôt qu'il parut, le peuple cria : *Vive le Czar Baſile Suiski.* Tous les Ruſſes en général ſe félicitoient d'avoir pour ſouverain un homme d'un auſſi rare mérite que Suiski. La fête de ſa proclamation & de ſon couronnement dura pendant pluſieurs jours. Le peuple ſe livroit à la joie, & au plaiſir que ne manque jamais de lui inſpirer la nouveauté : ceux que l'éducation accoutume à réfléchir, s'y livroient auſſi, mais par un motif différent. Ils voyoient ſur le trône un Prince que les vœux de la nation y avoient placé : il ſembloit être à l'abri de toute rivalité, & l'on pouvoit eſpérer que le calme alloit ſuccéder aux orages qui agitoient la Ruſſie depuis pluſieurs années.

On ſe hâta d'informer les gouverneurs des Provinces de la proclamation de Ba-

: Suiski, & on leur ordonna de lui re prêter ſerment de fidélité, chacun ns leur gouvernement. BASILE SUISKI. 1606.

Le nouveau Czar fit conduire tous les lonois qui étoient alors à Moſcou dans ôtel des Ambaſſadeurs, & y mit des rdes. Il ordonna en même-tems que l'on ènât le Palatin de Sandomir & ſa fille à roflau. Après la mort de Griſcza, les ɔiares les avoient mis dans un lieu de reté. Tous ceux qui étoient de la ſuite Prince de Sandomir & de la Czarine fille, furent diſperſés dans différentes lles.

Baſile Suiski, n'igorant pas qu'il avoit ut à craindre des Polonois que l'intérêt nduiſoit à jetter toujours le trouble & diviſion dans la Ruſſie, chercha les oyens de faire alliance avec eux. Pour t effet, il leur envoya en ambaſſade eux perſonnes diſtinguées par la naiſſan- & par le mérite, avec ordre de ren- e compte au Roi & au Sénat de ce qui enoit de ſe paſſer à Moſcou. Le projet es Polonois n'étoit pas de laiſſer la Ruſ- e jouir d'une tranquillité trop dangereu- pour eux; ils reçurent les Ambaſſadeurs u Czar avec hauteur, & les renvoyerent ans leur donner de réponſe.

Baſile Suiski ſentoit ce qu'il avoit à aire hors de ſes états; mais il manquoit le politique pour ce qui concernoit l'in- érieur de l'Empire. Si-tôt qu'il ſe vit aſ- is ſur le trône, il oublia le ſerment qu'il ıvoit fait de ne jamais ſe venger des ou- rages qu'il avoit reçus étant ſimple par- iculier, envoya en exil pluſieurs Boïares

qu'il croyoit n'être pas totalement dévoués à ſes intérêts.

BASILE SUISKI. 1606.

Cette imprudente conduite ne tarda pas à avoir des ſuites fâcheuſes. Le feu de la révolte s'alluma d'abord dans l'Ukranie ; le Knéès Georges Bechouskoy fit publier dans la ville de Putivol que le Czar Démétrius étoit échappé à la fureur des habitans de Moſcou, & qu'à ſa place on avoit immolé un Allemand. Cette fauſſe nouvelle fut accompagnée de propos ſi injurieux contre Baſile Suiski, que tous les habitans de Putivol ſe déclarerent contre le dernier : leur exemple fut bientôt imité par ceux de Czernicou, de Starodub & de Novogorod.

Chronique manuſcrite.

Lorſque Baſile Suiski fut informé de ce qui ſe paſſoit dans ces différentes villes, il eut peur que la révolte ne devînt générale : pour arrêter le mal dès ſon origine, il envoya Michel Vorotinski à Ugléecz avec pluſieurs prêtres pour exhumer le corps du véritable Démétrius, & le faire tranſporter à Moſcou. Ses ordres furent promptement exécutés. On aſſure que les reliques de ce jeune Prince firent pluſieurs miracles en arrivant à Moſcou. Baſile Suiski, qui n'étoit ſans doute pas faché de voir les miracles qui s'opéroient à la tranſlation du Prince Démétrius, ordonna au Patriarche d'établir trois fêtes en ſon honneur : la première le jour de ſa naiſſance, la ſeconde le jour de ſa mort, la troiſième pour celui de ſa tranſlation. Il fit annoncer dans toutes les villes de Ruſſie ce qui s'étoit paſſé à Moſcou : tous les Evêques & les Archevê-

ques, pour rendre la choſe plus autentique, commencerent par faire célébrer la fête de la tranſlation du Prince Démétrius. BASILE SUISKI. 1606.

Il ſembloit, d'après ce que le Czar & le Clergé venoient de faire, que le calme devoit ſe rétablir en Ruſſie : tous les habitans d'Ugléecs & de Moſcou pouvoient atteſter que Démétrius, fils d'Iwan IV, étoit mort. On avoit lieu d'eſpérer que celui qui ſeroit aſſez hardi pour ſe dire être Démétrius, recevroit le châtiment dû à un impoſteur & à un perturbateur du repos public. Mais, ce qui eſt inconcevable, les Ruſſes étant alors incapables d'écouter la raiſon, le deſir de la nouveauté ſeul les guidoit ; ils n'aſpiroient qu'au moment de voir un nouveau Czar ſuccéder à celui qu'ils venoient de proclamer. Perſonne ne ſe donnoit pour Démétrius, & l'on diſoit par-tout qu'il n'étoit pas mort, qu'il s'étoit retiré dans quelque canton de la Ruſſie. Les villes dont nous venons de parler, s'armerent bientôt pour ce Démétrius imaginaire, & furent imitées par pluſieurs autres, du nombre deſquelles étoit Teletz. Baſile Suiski ſe hâta d'envoyer des troupes pour aſſiéger cette dernière ville ; mais les habitans ſe défendirent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils forcerent l'armée du Czar de lever le ſiége.

Le Prince voyant que la révolte augmentoit de jour en jour, que les eſprits s'échauffoient de plus en plus, chargea ſes amis & ſes parens de chercher celui pour lequel on prenoit les armes, afin de le punir, & d'ôter au peuple tout motif de

BASILE SUISKI. 1606.

révolte. Leurs recherches furent inutiles ; ils ne trouverent perſonne qui ſe dît être Démétrius. Ils apprirent ſeulement que dès le tems de Griſcza, un certain Elias, autrefois eſclave du Czar Ivan IV, avoit perſuadé aux Coſaques Terkis, qu'il étoit Pierre, fils du Czar Théodore I ; que Griſcza avoit ordonné qu'on le lui amenât ; que ceux qui le conduiſoient ayant appris la mort de Griſcza, l'avoient mis en liberté ; qu'il étoit allé à Czariſa où il s'étoit fait des partiſans ; mais qu'il s'étoit retiré ſur les bords du Tanaïs, & qu'on n'avoit plus entendu parler de lui.

Un impoſteur ſe dit être Pierre, fils du Czar Théodore I.

Chronique manuſcrite.

Ce rapport mit un peu de tranquillité dans l'eſprit du Czar. Il ſe perſuada que les rebelles n'ayant point de chef, ſe diſperſeroient bientôt ; mais il ſe trompa : leur nombre augmentoit au contraire tous les jours. Les citoyens des villes de l'Ukranie ſe joignoient aux payſans, aux eſclaves & aux Coſaques pour piller les maiſons des nobles : ils enlevoient tout ce qu'ils y trouvoient, & violoient leurs femmes & leurs filles. Un ſoldat Coſaque ſe mit à leur tête, & les conduiſit à Crom dont il forma leſiége, & s'en empara. De là il alla le mettre devant Teletz. Les officiers & les ſoldats qui étoient à Moſcou, furent effrayés à cette nouvelle, & s'enfuirent chacun de leur côté : il en reſta un ſi petit nombre auprès du Czar, qu'il n'oſa marcher contre l'ennemi.

Toutes les villes de l'Ukranie entrerent dans la révolte ; Reſan, Tula, Koſire, &c. envoyerent des députés à Putivol pour offrir leurs ſecours à Démétrius qu'on

disoit y être. On leur répondit que Démétrius n'étoit pas encore arrivé, mais qu'on l'attendoit de jour en jour, & qu'on se disposoit à prendre les armes pour aller à Moscou, & pour en chasser l'usurpateur Basile Suiski. Alors les habitans de l'Ukranie se réunirent, allerent à Putivol où étoit le rendez-vous. Ne voulant pas obéir à un simple soldat, ils élurent pour leurs chefs deux gentilshommes, Paleskou & Bolotnikou, & marcherent droit à Moscou. Ils attaquerent, & prirent toutes les places qu'ils rencontrerent sur leur passage, & établirent leur camp à cinquante vrestes au-dessous de cette ville, pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre. BASILE SUISKI. 1606.

Le Czar sentit tout le danger qui le menaçoit : il rassembla promptement des troupes, & les envoya contre les rebelles : mais ceux-ci marcherent à leur rencontre, les enfoncerent, les dispersérent, & prirent plusieurs officiers qu'ils envoyerent à Putivol. Les rebelles, enhardis par cette victoire, avancerent du côté de Moscou.

Les malheurs environnoient Basile Suiski de toutes parts : pendant que les Ukraniens alloient l'attaquer jusque dans sa capitale, les habitans d'Astracan se révolterent, tuerent leur gouverneur, & mirent leurs officiers en prison : les Morduens, les gens occupés à veiller aux mouches à miel, les esclaves, les payſans des environs prennent les armes, élisent un chef, & vont assiéger Nis-Novogorod ; mais ils sont repoussés par la garnison.

Envain les Ukraniens proposerent aux *Ibid.*

étoient tellement irritées contre Suiski, qu'elles réunirent leurs forces pour fournir du secours à Bolotnicou : celui-ci, se voyant en état de tenir la campagne, sort de Coluga, range son armée en ordre de bataille, & marche à l'ennemi. Michel Suiski étoit trop brave pour ne pas attendre Bolotnikou : les deux armées se rencontrent, se battent avec acharnement, se retirent mutuellement, & laissent la victoire incertaine. BASILE SUISKI. 1606.

Pendant que Bolotnikou & Michel Suiski se tenoient en échec, les différens généraux des rebelles attaquoient les places qui étoient demeurées fidéles au Czar. Vorotinski prend Alexin, assiége Tula ; mais cette ville est défendue par une nombreuse garnison, elle fait de vigoureuses sorties sur Vorotinski, & le force de lever le siége.

Les rebelles, impatiens de voir que Basile Suiski leur résistoit si long-tems, mettent à leur tête Basile Masalsky, dont ils connoissoient la valeur & l'activité. Ce nouveau général rassemble toutes ses forces à Putivol, tient un conseil de guerre pour délibérer de quel côté il tournera ses armes. Il fut décidé, à la pluralité des voix, qu'on commenceroit par faire lever le siége de Coluga auquel les forces du Czar étoient occupées. Michel Suiski fut bientôt informé du projet des ennemis ; il partagea son armée en deux corps, en destina un à la continuation du siége, & envoya l'autre au-devant des ennemis sous le commandement de Jean Romanou & de Daniel Mesetski. Les deux armées se

rencontrerent ſur les bords du fleuve Vyrxa : on ſe battit avec un acharnement incroyable pendant un jour & une nuit. Maſalski fut à la fin vaincu : on enferma tous ceux de ſon armée qu'on fit priſonniers dans des tonneaux remplis de poudre, & on y mit le feu : ils furent déchirés par morceaux. Ceux de Coluga étoient tellement opiniâtres dans leur rebellion, qu'ils ne voulurent jamais ouvrir les portes de la ville.

BASILE SUISKI. 1606.

Le faux Pierre, inſtruit que les rebelles perſiſtent à ne pas vouloir reconnoître Baſile Suiski pour leur ſouverain, crut qu'il étoit tems de ſe montrer. Il raſſembla une armée de Coſaques du Tanaïs & du Volga, & dirigea ſa marche du côté de Putivol qui étoit le centre de la révolte. Il s'arrêta à Boriſou, fit mettre à mort tous ceux qui étoient reſtés attachés au parti de Baſile Suiski, & envoya ordre de faire ſubir le même ſort aux officiers de ce Prince qu'on retenoit priſonniers à Putivol. Les uns furent précipités du haut des murailles, les autres furent enfermés dans des ſacs & jettés dans le fleuve : on en pendit d'autres par les pieds, & on les laiſſa périr dans cet état ; d'autres furent crucifiés ſur les murailles de la ville : enfin la barbarie montra dans Putivol tout ce qu'elle a de plus cruel. Pour comble d'horreur, le faux Pierre prit pour ſa concubine la fille du Knèès André Bachtejarou, gouverneur de Putivol, & dont le cadavre étoit encore attaché ſur les murailles de la ville.

1607. *Ibid.*

Cet impoſteur réſolut d'aller du côté

de Tula, & fit prendre les devans à une partie de ſes troupes. Sitôt qu'il fut arrivé dans cette ville, la garniſon & les citoyens le reconnurent, & lui prêterent ſerment de fidélité. Voyant que ſon parti groſſiſſoit de jour en jour, il réſolut de faire lever le ſiége de Coluga, & fit défiler ſes troupes de ce côté. Les généraux du Czar informés de ſa marche, envoient une partie de leurs troupes à ſa rencontre. Celles de l'impoſteur les attaquent avec tant de courage, que la victoire ſe décide ſur le champ en ſa faveur. Ceux qui faiſoient le ſiége de Coluga, effrayés de la défaite des leurs, brûlerent leurs bagages, leurs magaſins, leverent le ſiége, & ſe retirerent promptement à Borusko. BASILE SUISKI, 1607.

Cette victoire diſpoſa tous les rebelles en faveur du faux Pierre : le Prince Dolgoruski lui prêta ſerment de fidélité, & alla aſſiéger Koſelsk qui reſtoit toujours attachée au parti de Baſile Suiski ; mais cette ville étoit défendue par un général habile ; Dolgoruski fut repouſſé avec une perte conſidérable.

Le Czar voyant que ſes généaux n'avoient pas tout le ſuccès qu'il pouvoit eſpérer, ſe mit lui-même à la tête de ſes troupes, & alla aſſiéger Tula où l'impoſteur étoit alors, & envoya le Prince Gallitzin défendre Koſſyre que les rebelles menaçoient. L'impoſteur, informé des projets de Baſile Suiski, donna ordre à André Taleskoi de marcher contre le Prince Gallitzin. Les deux armées ſe rencontrerent ſur les bords du fleuve Viazma : dans les premières attaques, la victoire parut

vouloir se décider en faveur des rebelles ; mais le Prince Gallitzin parcourut les rangs, dit à ses soldats de songer combien il seroit honteux pour eux de céder la victoire à un vil imposteur qui, par les cruautés qu'il avoit exercées dans toutes les villes par où il avoit passé, leur annonçoit ce qu'ils avoient à craindre pour eux, s'ils avoient le malheur d'être vaincus. En achevant ces mots, il s'élança sur les ennemis : son exemple fut suivi par les soldats, & les rebelles furent en peu de tems taillés en pièces : à peine en échappa-t-il un seul qui pût aller annoncer la défaite des siens.

BASILE SUISKI. 1607.

Pendant que le Prince Gallitzin signaloit sa valeur contre les troupes de l'imposteur, Basile Suiski & son frere Michel faisoient rentrer plusieurs villes dans les devoir ; mais le Czar avoit l'imprudence de traiter avec trop de sévérité ceux qui imploroient sa clémence ; il mécontenta plusieurs Knéès qui se retirerent avec toute leur famille en Crimée.

1608.

Vers le commencement de l'année 1608, on vit patoître à Starodub en Sévérie deux hommes dont on ne connoissoit point l'origine, & qui n'avoient encore été apperçus par personne. L'un prenoit le nom d'André Nogoy ; l'autre prenoit celui d'Alexis Rukin, & se disoit secrétaire du premier. Ils publierent dans la ville que Démétrius n'étoit pas mort, & qu'il les avoit envoyés tous deux, pour voir s'ils trouveroient quelqu'un qui voulût prendre sa défense contre Basile Suiski son ennemi, & l'usurpateur de sa couronne. Tous ceux qui

Un troisième imposteur sous le nom de Démétrius.

qui étoient préſens leur dirent qu'il pouvoit paroître, & qu'il les trouveroit prêts à prendre ſa défenſe. Alors Alexis Rukin leur dit : Démétrius eſt parmi vous : on le preſſa de s'expliquer d'avantage, mais il garda un ſilence opiniâtre. Les magiſtrats ordonnerent qu'on lui donnât le Knout juſqu'à ce qu'il ſe fût expliqué plus clairement. Après avoir reçu pluſieurs coups, il dit : " Celui que j'ai amené ici, qui a pris „ le nom d'André Nogoy, eſt Démétrius „ même „.

BASILE SUISKI. 1608.

Les habitans de Starodub eurent la ſimplicité d'ajouter foi aux diſcours de cet inconnu ; la joie ſe répandit dans toute la ville. Les magiſtrats firent ſonner les cloches, pour avertir tous les Ruſſes des environs de venir rendre hommage à leur ſouverain. Ils manderent aux habitans de Putivol, de Czernicou & de Novogorod ce qui venoit de ſe paſſer, & les engagerent à reconnoître Nogoy pour leur ſouverain. Ces quatre villes firent une confédération, & écrivirent d'un commun accord au Czar, qu'elles avoient réſolu de défendre Démétrius, leur véritable Monarque, & qu'elles ne vouloient plus obéir à un uſurpateur tel que Baſile Suiski. Un gentilhomme de Starodub fut aſſez hardi pour aller préſenter lui-même ces lettres à Baſile, qui étoit alors au camp de Tula, pour lui tenir lui-même le langage qu'elles contenoient ; & , ce qui prouve juſqu'à quel point l'eſprit de parti eſt quelquefois pouſſé, il périt dans les tourmens ſans vouloir avouer ſa faute, & reconnoître Baſile Suiski pour le ſouverain auquel on

devoit obéir. Cette fermeté mériteroit des éloges, si elle avoit été employée pour une meilleure cause.

BASILE SUISKI. 1608.

L'imposteur, n'ignorant pas que, dans une conjoncture semblable à la sienne, l'activité est le meilleur moyen de réussir, se mit à la tête des troupes qu'on lui avoit assemblées, & marcha du côté de Broenska dont il se proposoit de faire le siége. Il fit prendre les devans à cent cinquante soldats qui marcherent par des chemins détournés, & trouverent la ville sans habitans, parce qu'ils étoient tous allés sous les ordres de leur gouverneur à la rencontre de Nogoy. Le détachement y mit le feu, & l'ensevelit sous ses cendres. L'imposteur approuva la conduite de ses soldats, & fit subir le même sort à quatre autres villes.

Pendant ce tems, Basile Suiski étoit occupé au siége de Tula, qui se défendoit avec la dernière opiniâtreté. Un officier de son armée se rendit dans sa tente, & lui dit qu'il le rendroit bientôt maître de la ville, s'il vouloit lui confier le nombre d'hommes dont il avoit besoin. Basile ordonna à deux cens de ses soldats de marcher avec lui, & d'exécuter tout ce qu'il leur commanderoit. Sous les murs de la ville couloit une rivière assez rapide: l'officier ordonna à chaque soldat de prendre un sac plein de terre, & de le jetter dans la rivière à quelques vrestes au-dessous de la ville. Le lit de cette rivière, se trouvant bouché, les eaux déborderent & inonderent la ville. Les habitans demanderent à capituler: mais le Czar voulut qu'ils se rendissent à composition. Il fit prisonnier

le faux Pierre, Grégoire Schouski, Jean Bolotnicou, & plusieurs autres chefs de la revolte. BASILE SUISKI. 1608.

Le Czar laissa une nombreuse garnison dans la ville, & eut l'imprudence de congédier le reste de son armée. Il s'en retourna à Moscou, fit pendre le faux Pierre & tous les gens de marque qu'il avoit faits prisonniers à Tula. *Le faux Pierre est pendu.*

La nouvelle de la prise de Tula effraya l'imposteur Nogoy, qui se retira dans la Séverie. Sigismond, Roi de Pologne, étoit trop politique pour ne pas entretenir les troubles dont la Russie étoit agitée. Il envoya des troupes au faux Démétrius, sitôt qu'il fut informé que Basile avoit pris Tula. L'imposteur, enhardi par ce renfort, se mit en campagne, assiégea & prit plusieurs villes, dont il fit passer la garnison au fil de l'épée.

Les Cosaques du Tanaïs embrassent le parti de Nogoy, & lui conduisent un particulier qui se disoit Théodore, fils du Czar Théodore. Le faux Démétrius le fit étrangler sur le champ. Celui-ci, voyant que son armée grossissoit tous les jours par un grand nombre de Polonois, de Lithuaniens, de Cosaques & de Russes même qui venoient joindre ses drapeaux, résolut de profiter de la faute que le Czar avoit commise en licentiant ses troupes; il alla assiéger Brenska qu'on avoit rebâtie & fortifiée: les habitans se défendirent avec tant de courage, qu'ils résistèrent pendant plus d'un mois aux efforts des assiégeans: manquant de provisions de bouche, ils eurent la fermeté de man- *Un quatrième imposteur paroît sous le nom de Théodore, fils du Czar Théodore.*

ger juſqu'aux choſes les plus immondes.

BASILE SUISKI. 1608.

Baſile Suiski profita de ce tems pour lever des troupes, mit à leur tête le Prince Curakin, & les envoya au ſecours de Brenska. Ce général fit prendre les devans à Moſalski, avec un détachement compoſé de volontaires, & lui donna ordre de faire tous ſes efforts pour jetter du ſecours & des vivres dans la ville. Moſalski étoit courageux & actif: il hâta ſa marche, & arriva en peu de jours ſur le bord de la Newa. C'étoit aux environs de Noël: il trouva la rivière gelée. Quoiqu'elle fût très-profonde, ce brave officier ſe jetta au milieu des glaces; ſes ſoldats marcherent après lui, & arriverent de l'autre côté, ſans que les ennemis oſaſſent leur faire face. Cette témérité les avoit effrayés. Dans ce trajet dangereux, il ne périt pas un ſeul ſoldat, pas même un cheval, ce qui fut regardé comme un miracle. La garniſon de la ville ſortit & joignit ces braves ſoldats qui s'étoient expoſés à un ſi grand danger pour les ſecourir. Les Polonois, étonnés de ce qui venoit de ſe paſſer, n'oſerent engager le combat, & laiſſerent Moſalski pénétrer dans la ville avec la garniſon.

Chronique manuſcrite.

Sitôt qu'il ſe fut repoſé, il fit une ſortie ſi vigoureuſe, qu'il tailla en pièces une prodigieuſe quantité d'ennemis, & fit beaucoup de priſonniers. Sur ces entrefaites Curakin arrive de l'autre côté du fleuve, voit la route que Moſalski s'eſt frayée au travers des glaces, juge par-là que la ville eſt ſecourue, & établit ſon camp ſur le bord du fleuve. Le froid aug-

menta beaucoup ; la rivière ſe trouva en état de porter ; par ce moyen on put approviſionner la ville. BASILE SUISKI. 1608.

L'impoſteur profita du moment où la rivière étoit gelée pour la paſſer, & alla avec les Polonois attaquer Curakin dans ſon camp. Ce dernier ſe défendit avec tant de courage, que les ennemis furent obligés de lâcher priſe. Ils tournerent leur marche du côté de Curaczevic ; mais elle étoit bien approviſionnée ; ſa garniſon étoit nombreuſe ; ils ſentirent qu'ils paſſeroient trop de tems à en faire le ſiége, & allerent à Orla, où ils établirent leur quartier d'hiver avec l'impoſteur.

Baſile Suiski profita de l'inaction dans laquelle la rigueur de la ſaiſon forçoit ſon ennemi de reſter, & ſe maria : il épouſa Marie, fille du Prince Pierre Bugnoſoviou. Il envoya ſon jeune frere Démétrius Suiski à Bolochevie paſſer l'hiver, avec ordre d'aller, dès le commencement du printems, attaquer l'impoſteur qui étoit à Orla.

Lorſque la ſaiſon fut commode pour entrer en campagne, Démétrius Suiski fit 1609. mettre ſes troupes ſous les armes, & marcha du côté d'Orla. L'impoſteur, inſtruit de ſon projet, ſe tint prêt à le recevoir. Lorſque les deux armées furent en préſence, Démétrius, avant de commencer l'action, dit aux ſiens, qu'ils ne devoient pas craindre une troupe de rebelles tumultuairement amaſſés, qui avoient déja été vaincus par Moſalski ; qu'il étoit tems de ſe venger des inſultes de la Pologne ; que cette inſolente nation, non contente

BASILE SUISKI. 1609.

d'avoir mis ſur le trône de Ruſſie l'impoſteur Griſcza, vouloit encore y placer un homme de la plus baſſe & de la plus vile naiſſance, & mettre leur religion dans le même danger où elle avoit été réduite ſous le premier impoſteur; que le ſalut de leur patrie, de leurs femmes & de leurs enfans dépendoit de leur courage.

Il mena ſur le champ les troupes à l'ennemi : on ſe battit long-tems avec courage : l'armée de Suiski commençoit à plier, lorſque Curakin arriva avec un détachement conſidérable, prit l'ennemi en flanc, & le força de lâcher priſe. Suiski, quoique maître du champ de bataille, perdit beaucoup plus de monde que l'impoſteur. Les rebelles reparurent le lendemain en ordre de bataille : on ſe battit avec le même acharnement. Démétrius Suiski, s'appercevant que ſes ſoldats commençoient à ſe fatiguer, ſongea à la retraite : il rentra dans ſon camp, & s'y fortifia ſi bien, que l'ennemi n'oſa l'attaquer. Les Coſaques qui étoient dans ſon armée, ſortirent tout-à-coup, & paſſerent du côté de l'ennemi. Ruzinski, lequel commandoit les troupes de l'impoſteur, voyant que ſes forces augmentoient d'autant plus que celles de l'ennemi diminuoient, attaqua le camp de Suiski, y fit un horrible carnage, & s'en empara. Les vaincus perdirent tout leur bagage, leur canon, & ſe retirerent à Bolochovie : mais Burinski, voulant profiter de ſa victoire, les pourſuivit avec promptitude, & mit le ſiége devant la ville. Une partie des débris de l'armée vaincue ſortit & ſe retira à Caluga;

l'autre ouvrit les portes au vainqueur, & prêta ſerment de fidélité à l'impoſteur Nogoy. Caluga imita Bolochovie ; mais les principaux citoyens, tous les officiers de la garniſon, & tous les gens nobles qui s'y trouverent, prirent la fuite & ſe retirerent à Moſcou : le Czar les reçut avec tout l'accueil & avec toute la reconnoiſſance qu'il crut devoir à leur fidélité. Il chargea Michel Suiski, un de ſes freres, d'aller contre les ennemis, & de faire tous ſes efforts pour arrêter leurs progrès. Michel ſe rendit promptement ſur les bords de la Neſna, & y établit ſon camp : il apprit bientôt que les Polonois & l'impoſteur avoient pris une autre route pour ſe rendre à Moſcou. Il décampa promptement, & les ſuivit en queue. Pendant ſa marche, les principaux officiers de l'armée ſe révolterent & entraînerent pluſieurs ſoldats dans la révolte. Les projets de Michel Suiski furent par-là déconcertés. Il craignoit que les rebelles, ſe voyant près de l'ennemi, ne levaſſent tout-à-coup l'étendart de la révolte, & n'attiraſſent le reſte de l'armée dans leur parti. Il s'arma de fermeté, fit charger de chaînes les plus mutins, ſuivit une route différente de celle des ennemis, & ſe rendit à Moſcou. Le Czar fit trancher la tête aux chefs de la révolte, & condamna les autres à une priſon perpétuelle.

BASILE SUISKI. 1609.

Pendant ce tems l'impoſteur avançoit à grandes journées du côté de Moſcou, eſpérant que les habitans lui ouvriroient les portes ſitôt qu'il paroîtroit ; mais il fut trompé dans ſon attente : perſonne ne

BASILE SUISKI. 1609.

ſongea à ſe tourner de ſon côté; & Michel Suiski, qui avoit eu la prudence de ne pas s'enfermer dans la ville, interceptoit tous ſes convois, affama ſon armée en peu de tems, & le força de s'éloigner. Ruzinski, voulant ſavoir dans quelle poſition étoit l'armée de Michel, lui envoya un officier de l'armée pour lui propoſer d'échanger les priſonniers. L'officier rapporta au général Polonois que les Ruſſes étoient tenus dans une exacte diſcipline. Ruſinski fit publier qu'il avoit reçu ordre du Roi de Pologne de faire une trève avec les Ruſſes, & de ſuſpendre les hoſtilités. Les Ruſſes ſe relâcherent alors de la diſcipline: Ruſinski, ſe doutant de ce qui ſe paſſoit dans le camp des ennemis, les attaqua pendant la nuit, en tua une très-grande quantité, les pourſuivit juſques ſous les murs de Moſcou. Là les Ruſſes ſe rallierent, firent face aux Polonois, & les repouſſerent ſur les bords du fleuve Moſca.

Pendant que l'armée où étoit le faux Démétrius, & celle que commandoit Michel Suiski, ſe diſputoient la victoire avec un courage égal, & qu'elles éprouvoient de part & d'autre les viciſſitudes de la fortune, un détachement de Polonois, commandé par Liſouski, aſſiégoit la ville de Zareiski. Le gouverneur de Pereſlave, dans le duché de Reſan, envoya Zacarias Lepunou au ſecours de cette ville. Les Ruſſes en arrivant attaquerent les Polonois avec tant de fureur, qu'ils les ébranlerent: mais lorſque leur premier feu fut paſſé, les Polonois les envelop-

perent de toutes parts, & les taillerent tous en pièces. Liſouski fit mettre leurs cadavres dans une foſſe, ſur laquelle il ordonna de planter une croix pour laiſſer un monument de ſa victoire. Il s'empara enſuite de la ville qu'il aſſiégeoit, tourna ſes armes contre Colomna qu'il prit d'aſſaut, chargea de chaînes le gouverneur & l'archevêque, & les mena avec lui au camp qui étoit auprès de Moſcou. Le prince Kurakin, qui commandoit un détachement aux environs de Colomna, s'étoit hâté d'aller au ſecours de cette ville; mais elle s'étoit rendue lorſqu'il arriva: il ſuivit Liſouski en queue, le joignit, défit entièrement ſon armée, & mit en liberté les priſonniers qu'il avoit faits.

BASILE SUISKI. 1609.

Kurakin, après ce glorieux exploit, entra dans Moſcou où il fut reçu comme en triomphe. Le Czar l'envoya à Colomna, avec ordre d'en rétablir les fortifications & de l'approviſionner. On lui en ouvrit ſur le champ les portes, & il remplit les intentions de Baſile Suiski.

Les Boïares & le Patriarche, voyant que l'armée de l'impoſteur groſſiſſoit de jour en jour par les détachemens de Polonois qui arrivoient continuellement, conſeillerent au Czar de mettre en liberté le Palatin de Sandormir, ſa fille Marine, & les ambaſſadeurs Polonois qu'on tenoit priſonniers à Moſcou depuis la mort de Griſcza, les charger de propoſer la paix à Sigiſmond, & de l'engager à rappeller ſes troupes. Il ſuivit ce conſeil, & envoya un détachement pour les conduire juſques ſur les frontières de Pologne: mais avant

même qu'ils ſortiſſent de Moſcou, un traître alla avertir l'impoſteur de ce qui devoit ſe paſſer. Nogoy, connoiſſant de quelle importance il étoit pour lui d'avoir en ſon pouvoir le Palatin & ſa fille, envoya deux mille chevaux pour leur couper paſſage & les enlever : on les amena dans ſon camp. Le Palatin & ſa fille ne purent cacher l'étonnement que leur cauſa la vue de l'impoſteur. Les ſoldats, ſe doutant de la vérité, commencerent à murmurer : ils ſe diſoient les uns aux autres, qu'il étoit injuſte qu'on leur fît eſſuyer tant de fatigues, & répandre tant de ſang pour un impoſteur.

BASILE SUISKI. 1609.

Pendant ce tems, le Palatin de Sandomir & ſa fille délibéroient avec leurs amis ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Les uns faiſoient entendre au pere que Marine ſe couvriroit d'une honte éternelle, ſi elle ſe proſtituoit à un inconnu, qui n'avoit été élevé ſur le trône que pour ſervir la haine que les Polonois portoient aux Ruſſes ; que les premiers ne manqueroient pas de le faire rentrer dans le néant d'où ils l'avoient tiré, dès qu'ils ſe trouveroient aſſez forts pour n'avoir plus beſoin du nom de Démétrius. Les autres lui diſoient, qu'après avoir porté la couronne de Ruſſie, la Princeſſe devoit mettre tout en œuvre pour la recouvrer ; que les Polonois avoient été trop attachés au dernier Démétrius, qui, ſans doute, n'étoit pas plus le fils d'Ivan IV que celui-ci, pour craindre qu'ils l'abandonnaſſent ; qu'il étoit ſur le point d'être proclamé empereur par un conſentement général,

des Ruſſes; enfin, que ſa naiſſance, fût-elle la plus baſſe & la plus vile, une couronne la rendroit illuſtre. Ces raiſons l'emporterent ſur les autres; & Marine, eſpérant que ce ſecond mariage ſeroit plus heureux que le premier, ſacrifia toute honte & toute pudeur à l'ambition. Elle tourna ſi bien l'eſprit de ſon pere, qu'il ſe rendit complice de ſon crime; il lui permit de reconnoître Nogoy pour ſon mari. Elle alla le trouver dans ſa tente, ſe précipita dans ſes bras, affecta pour lui la plus grande tendreſſe & la plus grande joie de le revoir, & le reconnut pour ſon mari en préſence de toute l'armée & de tous les miniſtres qui étoient alors dans le camp. Voilà donc la fille d'un Palatin veuve d'un moine impoſteur, & concubine d'un autre ſcélérat dont on ignoroit la naiſſance. On le croyoit fils d'un maître d'école. Cette impoſture trompa une multitude d'officiers, & en affermit d'autres dans le deſſein qu'ils avoient de reſter toujours attachés à Nogoy, qu'ils ſavoient cependant n'être pas Démétrius.

BASILE SUISKI. 1609.

Le bruit de ce qui ſe paſſoit au camp des Polonois, ſe répandit bientôt en Ruſſie, & pluſieurs villes qui étoient demeurées juſques-là fidéles au Czar, prirent le parti de l'impoſteur, & lui prêterent ſerment de fidélité.

Baſile Suiski, ſentant le danger auquel il étoit expoſé, envoya ſon frere Michel à Novogorod qui lui étoit reſtée fidéle, pour y lever des troupes; lui ordonna de les envoyer à Moſcou par un officier de

confiance, & d'aller lui-même en Suède demander du ſecours au Roi. Ce trône étoit alors occupé par Charles IX, oncle de Sigiſmond, Roi de Pologne, ſur lequel il l'avoit uſurpé. Ce monarque ſentit que ſon intérêt demandoit qu'il ne laiſsât pas ſon neveu placer la couronne de Ruſſie ſur la tête d'un de ſes partiſans, & ſe former un appui auſſi puiſſant que le Czar : il accorda des troupes au Prince Michel Suiski, & lui promit d'en envoyer un plus grand nombre au Czar, ſon frere, lorſque les recrues qu'il faiſoit faire en province pour ce ſujet, ſeroient arrivées.

BASILE SUISKI. 1609.

Baſile Suiski avoit beſoin de prompts ſecours ; les Polonois augmentoient de plus en plus les forces de ſon ennemi. Sapieha, homme fort brave & d'une des plus illuſtres naiſſances de Lithuanie, arriva au camp de Nogoy qui étoit alors à Tuſſin près de Moſcou. Les Polonois & les troupes du Czar eſcarmoucherent pendant pluſieurs jours. Sapieha attaqua le couvent de la Trinité ſitué aux portes de Moſcou : le Czar envoya contre lui Ivan Suiski ſon parent, avec une partie des troupes qui lui étoient reſtées fidéles. Les Polonois ſe rangerent en ordre de bataille pour attendre le détachement Ruſſe. Le combat fut opiniâtre pendant quelques heures ; à la fin les Polonois furent enfoncés, & perdirent leur canon. Le brave Sapieha rallia ſes troupes à quelque diſtance de là, retourna contre les Ruſſes avec tant d'impétuoſité, qu'ils ne purent ſoutenir le choc des ſiens ; ils furent enfoncés à leur tour. Le Knéès Romada-

nouski fit des prodiges de valeur ; ſon fils fut tué à ſes côtés : il rallia les débris de l'armée Ruſſe, & entra dans Moſcou. BASILE SUISKI. 1609.

Le Czar, voyant que la fortune lui étoit contraire dans tous les combats que ſes troupes donnoient, réſolut de reſter enfermé dans Moſcou, & de s'y défendre juſqu'à ce que Michel, ſon frere, lui eût amené du ſecours. Il viſita les fortifications, fit aſſembler les ſoldats & les officiers, leur demanda s'ils avoient le deſſein de défendre la ville, & dit qu'il permettoit à ceux que le danger effrayoit, de ſortir. Tous lui répondirent d'une voix unanime, qu'ils ſe défendroient juſqu'à la dernière goutte de leur ſang, & lui en firent ſerment ſur la croix : mais peu de jours après, pluſieurs paſſerent du côté de l'ennemi. Le Czar, craignant de ſe voir abandonné de tout le monde, fit boucher tous les paſſages.

Les ſoldats qui étoient en garniſon à Suſdal, formerent le projet de fortifier la ville & de l'approviſionner, afin de faire une vigoureuſe réſiſtance, ſi les Polonois alloient les aſſiéger : mais un de leurs officiers leur repréſenta qu'il étoit imprudent de s'expoſer aux malheurs d'un ſiége pour un homme qui ne leur tiendroit aucun compte du ſervice qu'ils vouloient lui rendre. Il ajouta qu'il leur conſeilloit de reconnoître Démétrius pour leur ſouverain, & de lui prêter ſerment de fidélité. Il trouva des partiſans : bientôt toute la garniſon & les bourgeois furent de ſon avis. Envain l'archevêque les avertit de ce qu'ils devoient à un ſouverain avoué Chronique manuſcrite.

de toute la nation, & combien il étoit honteux pour de braves ſoldats de ſe ranger ſous les drapeaux d'un impoſteur, d'un malheureux dont on ignoroit juſqu'à la naiſſance. Ils envoyerent des députés à Sapieha, qui reçut leurs hommages au nom de Démétrius. Il leur donna un gouverneur Polonois, & exila celui qui y étoit pour Baſile Suiski. Les habitans de Pereſlave, ayant appris la révolte de Suſdal, paſſerent auſſi du côté de l'impoſteur, & demanderent un détachement de Polonois, afin d'aller aſſiéger Roſtou. Comme cette ville n'étoit pas fortifiée, les habitans, qui vouloient reſter fidéles au Czar, prièrent leur archevêque de ſe retirer avec eux à Jeroſlave. Il leur conſeilla, de ne point abandonner leur patrie, & promit des récompenſes éternelles à ceux qui mourroient en combattant pour une ſi juſte cauſe. Les habitans renouvellerent leurs prières pour l'engager à ſortir avec eux; mais ce fut envain. Pluſieurs, prenant ſes refus pour un entêtement déplacé, ſortirent de la ville, & ſe retirerent à Jeroſlave. Les ennemis ne tarderent pas à paroître. Alors le prélat ſe couvrit de ſes habits épiſcopaux, ſe retira dans la cathédrale, & donna la bénédiction au peuple qui y étoit allé avec lui. Les Polonois arrivent ſur ces entrefaites, maſſacrent tous ceux qu'ils trouvent dans les rues, veulent forcer l'égliſe. Ceux qui s'y étoient retirés, ſe défendirent avec courage pendant quelque tems. Le prélat, les voyant prêts à ſuccomber aux efforts des ennemis, parut à la

Basile Suiski. 1609.

porte, & reprocha aux habitans de Pereſlave qui accompagnoient les Polonois, leur trahiſon & leur impiété. Ces reproches, loin de faire rentrer ceux de Pereſlave dans le devoir, ne fit que les irriter: ils s'élancerent dans l'égliſe, tuerent tous ceux qu'ils rencontrerent, dépouillerent l'archevêque de ſes habits épiſcopaux, le chargerent de chaînes, & le firent conduire au camp de Tuſſin où étoit l'impoſteur. Ils pillerent les vaſes ſacrés, les reliques, & tirerent au ſort la châſſe de Saint Léon qui étoit d'or. Sapieha y établit un gouverneur Polonois, & s'en retourna au camp de Tuſſin.

BASILE SUISKI. 1609.

Pendant que Sapieha parcouroit les environs de Moſcou, & ſoumettoit pluſieurs villes à l'impoſteur, d'autres officiers, tant Polonois que Ruſſes, lui en ſoumettoient d'un autre côté. Enfin preſque toute la Ruſſie le reconnoiſſoit pour ſon ſouverain; les ſeules villes de Caſan, de Veliki-Novogorod, de Smolensko, de Nis-Novogorod, de Reſan, de Colomna, & celles de Sibérie, étoient encore attachées à Baſile Suiski.

Les Polonois, dont les ſuccès excitoient le courage, allerent aſſiéger Colomna: mais ils furent repouſſés avec beaucoup de perte, parce que le Czar avoit ſoin d'y entretenir une garniſon nombreuſe. Ils y revinrent avec un renfort conſidérable; mais le Knéès Beſanski alla au ſecours de la ville, & la garniſon s'étant jointe à ſes troupes, les Polonois furent battus à platte couture.

Pendant que les Polonois ravageoient

la Ruſſie, le prince Michel Suiski revenoit de Suède avec les troupes que le Roi Charles lui avoit confiées : il paſſa par Novogorod dont on lui avoit donné le gouvernement. Il n'y reſta pas huit jours, qu'il apprit que les habitans avoient formé le projet de ſe tourner du côté de Nogoy, & de le charger lui-même de chaînes, pour le livrer à cet impoſteur. Michel Suiski, ne doutant pas que le faux Démétrius ne lui fît endurer les plus cruels tourmens, s'il le tenoit en ſa puiſſance, ſe ſauva à Jeroſlave; mais les principaux bourgeois, qui ne trempoient point dans la conjuration, allerent trouver le métropolite Iſidore, & le prièrent d'interpoſer ſon crédit auprès de Michel pour l'engager à revenir. Il leur conſeilla de lui envoyer des députés, & de lui faire connoître que ſes craintes avoient été mal fondées. Michel revint, & fut reçu aux acclamations de tout le monde en général.

BASILE SUISKI. 1609.

Michel Suiski fut averti qu'un des généraux Polonois, nommé Kornaſitski, ſe diſpoſoit à venir faire le ſiége de Novogorod: il fit mettre ſes troupes ſous les armes, & les tint toutes prêtes à recevoir l'ennemi : mais on l'avertit que c'étoit une fauſſe allarme, & que l'auteur de ce bruit étoit un officier nommé Tatiſcou, lequel avoit formé le deſir de paſſer du côté de l'impoſteur, s'il en pouvoit trouver l'occaſion. Les ſoldats, indignés de cette lâcheté, maſſacrerent l'officier.

La nouvelle que ce malheureux officier avoit donnée au gouverneur, n'étoit point fauſſe, comme on le diſoit; Korna-

sitski ne tarda pas à paroître devant Novogorod : mais son armée fut saisie d'une terreur panique, & il fut obligé de décamper, sans même commencer le siége. BASILE SUISKI. 1609.

La fortune commençoit à se lasser de seconder les entreprises de l'imposteur. Ses troupes ne réussissoient dans aucune expédition. Le Knéès Viasemkoi voulut surprendre Nis-Novogorod; mais la garnison étoit toujours sous les armes, & observoit une exacte discipline : ses troupes furent entièrement défaites : on le prit & on le pendit dans la place publique. Seremetou, qui étoit toujours resté fidéle au Czar, fit rentrer dans le devoir plusieurs villes qui étoient près du Volga. Les payſans des environs de Novogorod, touchés des maux dont leur patrie étoit affligée, se réunirent tous, allerent attaquer une armée de Polonois qui étoit proche de Luca, la défirent entièrement : mais un nouveau corps de Polonois, s'étant joint aux Russes rebelles, chercherent les payſans de Novogorod, les rencontrerent, les battirent & les dispersérent.

Les princes Gagarin, Granoy, Funburou & plusieurs Boïares, impatiens de voir la Russie en proie aux rebelles & aux étrangers, de la voir déchirée de toutes parts, assemblerent le Sénat, proposerent de déposer Basile Suiski, & d'élire un autre Czar : mais leur avis fut rejetté d'une voix unanime; on envoya chercher le Patriarche Hermogene, qui n'écouta ce projet qu'avec horreur. Ceux qui l'avoient proposé, sortirent de l'assem-

BASILE SUISKI. 1609.

blée, & allerent comme des furieux au palais impérial pour dépouiller le prince des marques de ſa dignité: mais il ſe préſenta devant eux avec un viſage aſſuré, une contenance fière, les intimida au point qu'ils s'enfuirent ſans oſer prononcer un mot. Ils ſortirent de la ville, & ſe rendirent au camp de l'impoſteur.

Ce dernier fit approcher ſes troupes de Moſcou pour y donner un aſſaut général; mais il fut repouſſé avec une perte conſidérable. Voyant qu'il ne pouvoit prendre cette ville par la force, il réſolut de l'affamer, & changea; pour cet effet, le ſiége en blocus. La famine ne tarda pas à ſe faire ſentir à Moſcou; les citoyens & les ſoldats commencerent à murmurer: le Czar les appaiſa, en leur promettant qu'ils auroient bientôt du ſecours. Pluſieurs Boïares, plus impatiens que les autres, continuerent à marquer leur mécontentement: on les mit en priſon, & le calme ſe rétablit.

Il eſt difficile de peindre les inquiétudes dans leſquelles le Czar ſe trouvoit alors. Ce Prince ſe voyoit enfermé dans une ville, au milieu d'habitans & de ſoldats que la faim déſoloit, & tout prêts à le livrer à ſon ennemi qui étoit aux portes, & qui vivoit avec ſes ſoldats dans l'abondance: l'inſtant qui ſuccédoit à celui qui venoit de paſſer, lui amenoit de nouvelles inquiétudes. Le Prince Gagarin vint les calmer: il lui annonça que les ſecours qu'il attendoit du Roi de Suéde, étoient ſur le point d'arriver; qu'ils étoient déja entrés en Ruſſie, & qu'ils avoient même battu un corps de troupes ennemies. Il

fit en même tems connoître aux ſoldats & aux bourgeois, qu'ils devoient ſe tenir en garde contre l'impoſteur, dont toute l'armée étoit remplie de Polonois, qui ne ſongeoient qu'à s'enrichir des dépouilles des Ruſſes, & à profaner les lieux ſacrés. Citoyens, ſoldats, tous promirent de faire les derniers efforts pour défendre la ville. BASILE SUISKI. 1609.

Pendant que cela ſe paſſoit dans Moſcou, Babouski arriva au camp de Nogoy avec un détachement conſidérable de Polonois: il blâma Ruſinski, général de l'armée, d'avoir paſſé tant de tems à aſſiéger cette ville ſans la prendre. Sur le champ il fait ſortir les troupes du camp, & les conduit ſous le murs de la ville. Le Czar fait une ſortie, l'attaque avec tant de courage, qu'il tue une partie de ſon monde, & force l'autre de fuir en déſordre. Le Prince Zeremetou vint dans le même tems annoncer que pluſieurs villes étoient rentrées dans le devoir, & qu'elles avoient chaſſé les Polonois. Les magiſtrats de Volodimir manderent au Czar qu'ils avoient chaſſé la garniſon Polonoiſe, qu'ils avoient fait périr le gouverneur, & qu'ils le prioient de leur en envoyer un avec des troupes. Ces heureuſes nouvelles releverent le courage des habitans de Moſcou & des ſoldats.

Le général Ruſinski, apprenant que pluſieurs villes avoient abandonné le parti de Nogoy, craignit que ſi l'on traînoit la guerre en longueur, toute la Ruſſie ne rentrât dans le devoir, & fit un très-mauvais parti aux Polonois. Il réſolut de faire un dernier effort pour prendre Moſ-

BASILE SUISKI. 1609.

cou, eſpérant que la capitale, étant forcée de reconnoître pour Monarque celui que le Roi de Pologne protegeoit, toutes les autres villes de Ruſſie ſe ſoumettroient. Il s'approcha de la ville, à deſſein de brûler les paliſſades. Baſile Suiski apperçut ſon mouvement, fit ſortir la garniſon pour aller au-devant de lui. On combattit pendant tout le jour avec un courage égal de part & d'autre : mais les Ruſſes commençoient à s'ébranler, lorſque les Knéès Kurakin & André Gallitzin arriverent à la tête chacun d'un détachement : ils prirent les Polonois en flanc, les culbuterent en un inſtant, & les pourſuivirent juſques dans leur camp. Le Czar auroit fini la guerre, s'il avoit eu la prudence de profiter de la terreur qu'il avoit jettée dans l'armée ennemie, & de forcer leur camp ; mais il fit rentrer ſes troupes dans la ville.

Pendant que les Ruſſes battoient les Polonois ſous les murs de Moſcou, Liſouski ſe mit à la tête d'un détachement de rebelles pour aller ſoumettre à l'impoſteur les villes qui ſont au-delà du Volga. Zeremetou, en étant informé, marche après lui avec une troupe d'élite, le joint, taille ſon détachement en pièces, & le force de repaſſer le Volga avec très-peu de monde. Après cette glorieuſe expédition, Zeremetou ſe rend à Murom, force les habitans de prêter ſerment de fidélité à Baſile Suiski. De-là il ſe rend à Kuſium, en fait le ſiége, la prend, & fait ſortir de priſon tous ceux qui y étoient détenus pour être reſtés fidéles au Czar.

Lorſqu'on voit les Ruſſes ſe déchirer mutuellement, les uns en faveur d'un impoſteur, les autres pour l'empêcher de monter ſur le trône, on n'imagineroit pas qu'il ſe trouvât quelqu'un aſſez hardi pour ſe mettre ſur les rangs, & aſſez crédule pour eſpérer de ſe faire un parti; mais, ce qui eſt véritable n'eſt ſouvent pas vraiſemblable. L'on vit paroître tout à la fois, aux environs d'Aſtracan, trois Tatars qui prétendoient être héritiers préſomptifs du trône de Ruſſie. L'un prit le nom d'Auguſte, & ſe dit fils d'Ivan IV; l'autre celui de Laurent, & pretendoit être fils du Czar Théodore; le troiſième portoit le nom d'Oſinovik, & ſe diſoit fils de cet Ivan que ſon pere avoit tué d'un coup de bâton, comme on l'a vu dans le volume précédent. Les Coſaques du Tanaïs étranglerent Oſinovik, & conduiſirent les autres au camp de Nogoy, qui les fit étrangler en ſa préſence.

BASILE SUISKI. 1609.

Trois nouveaux impoſteurs paroiſſent.

Chronique manuſcrite.

Ils ſont étranglés.

Les ſecours que le Roi de Suéde envoyoit au Czar, arriverent à Novogorod: Michel Suiski leur donna des vivres pour un mois, leur paya la ſolde pour le même tems, & le fit partir pour Moſcou que l'impoſteur tenoit toujours bloqué; il y joignit les troupes que commandoit Lazarus, lequel aſſiégeoit Placou pour le Czar. Les Suédois prirent pluſieurs villes qu'ils rencontrerent dans leur route, & les forcerent de prêter ſerment de fidélité à Baſile Suiski. Ils firent le ſiége de Tuere: mais une armée de Polonois vint au ſecours de la ville, & les força de le lever. Le lendemain les Suédois attaquerent les Po-

BASILE SUISKI. 1609.

lonois, les défirent & les obligerent d'entrer dans la ville. Le jour ſuivant les Polonois, les firent une ſortie, & eurent de l'avantage ſur les Suédois. Ces deux nations avoient une haine particulière entr'elles, & la ſervoient en paroiſſant combattre pour une cauſe étrangere : Michel Suiski, informé de ce qui ſe paſſoit à Tuere, ſe mit à la tête d'une troupe d'élite, & alla au ſecours des Suédois. Il arriva dans le tems qu'ils étoient aux priſes avec les Polonois, qu'il prit en flanc, & qu'il culbuta. Les vaincus rentrerent avec précipitation dans la ville. Les Suédois demandoient avec inſtance qu'on en fît le ſiége, & qu'on paſsât au fil de l'épée tous les Polonois qu'on y trouveroit. Michel Suiski ſavoit que le Czar étoit trop preſſé dans Moſcou, pour s'arrêter à faire le ſiege de Tuere ; il commanda à l'armée de partir. Ce refus piqua les Suédois, au point qu'ils refuſerent d'aller au ſecours de Moſcou ; ils retournerent à Novogorod. Michel Suiski, pour les engager à revenir, employa les prières, les promeſſes, & obtint ce qu'il demandoit.

Toutes les villes circonvoiſines, voyant que le parti de Suiski étoit conſidérablement augmenté par les troupes Suédoiſes, lui envoyerent des vivres & de l'argent, & prêterent de nouveau ſerment de fidélité au Czar. Michel, inſtruit que les Polonois preſſoient de plus en plus ſon frere dans Moſcou, lui envoya un détachement de Suédois. Il donna ordre à un de ſes lieutenans d'aller attaquer Pereſlave où il pourroit établir les magaſins de vivres

qu'il amaſſoit & qu'il ſe propoſoit de conduite à Moſcou : mais Sapieha, qui étoit dans ces quartiers avec un détachement de Polonois, attaque le lieutenant général des Ruſſes, & le contraint de prendre la fuite. Sapieha, enhardi par ce ſuccès, attaqua Michel Suiski ; mais il fut repouſſé avec une perte conſidérable. BASILE SUISKI. 1609.

Le général Ruſſe ſentoit de quel intérêt il étoit pour ſon frere de forcer l'impoſteur de lever le ſiége de Moſcou : pour y réuſſir, il prenoit toutes les précautions qui lui paroiſſoient néceſſaires ; il ſoumettoit les villes qu'il trouvoit ſur ſa route, attaquoit tous les partis de Polonois qu'il rencontroit, les obligeoit de ſe retirer dans le camp ennemi. Par ce moyen, il y augmentoit le nombre des bouches, & les villes qu'il ſoumettoit étoient autant de reſſources dont il privoit l'ennemi.

Les ſecours tardent toujours trop pour ceux qui ſont dans le malheur. La famine augmentoit dans Moſcou, les habitans & la garniſon commançoient à s'impatienter, & le Czar craignoit à chaque inſtant une révolte générale. Michel Suiski prévoyoit tout le danger auquel ſon frere étoit expoſé ; il lui envoya un officier de ſon armée pour lui annoncer ce qu'il avoit fait & ce qu'il ſe propoſoit de faire. Ces nouvelles rétablirent le calme dans Moſcou, & calmerent les craintes du Czar.

Le général Ruſſe, pourſuivant toujours ſon projet, fit fortifier Pereſlave &

Alexandra, & y mit de fortes garniſons. Il tourna enſuite ſa marche du côté de Slobode : Liſouski, qui commandoit un détachement de Polonois dans les environs, voulut faire échouer ſes deſſeins ; mais le Ruſſe l'attaqua ſi à propos, qu'il diſperſa ſon corps de troupes, & prit Slobode.

BASILE SUISKI. 1609.

Idid. Pendant que ce grand homme travailloit avec adreſſe & courage au ſalut du Czar, ſon frere, & à la perte de l'impoſteur, l'envie, ce terrible fléau des Etats, le rendit ſuſpect au Monarque, & le conduiſit à ſa perte. Procope Leopunou, gouverneur de Reſan, lui envoya, par ſon courier, une lettre par laquelle il lui faiſoit compliment ſur ſes victoires, ſur la manière avec laquelle il en profitoit. Il ajoutoit que tous les Knéès, les Boïares, les Gouverneurs, tous les Ruſſes enfin ſe feroient un devoir, même un plaiſir de prendre les armes pour lui, s'il étoit Czar, parce que perſonne n'étoit plus capable de remplir cette dignité que lui-même. Il finiſſoit ſa lettre par lui donner le titre de Czar, & vomiſſoit les injures les plus outrageantes contre Baſile Suiski. Michel, juſtement indigné de ce que contenoit cette lettre, la déchira & envoya le courier au Czar. Celui-ci, ayant fait connoître qu'il ingnoroit totalement ce que contenoit la lettre, obtint ſa grace.

Le Sénat & les Palatins de Pologne, voyant la Ruſſie déchirée de tous côtés, exhorterent le Roi Sigiſmond à ſaiſir cette occaſion pour s'en rendre maître. Ils lui repréſenterent qu'il le pouvoit faire, ſans violer

violer la trêve qu'il avoit faite avec les Ruſſes ; qu'il pouvoit prendre pour prétexte le rétabliſſement de l'héritier légitime à l'Empire ; que ſon honneur l'engageoit même à venger ſes ſujets qui avoient été ſi cruellement maſſacrés en Ruſſie, & l'inſulte qu'on lui avoit faite en retenant ſes ambaſſadeurs priſonniers ; qu'auſſitôt qu'il auroit pris ſon parti, il trouveroit une armée nombreuſe prête à le ſuivre, laquelle, vivant ſur les terres des Ruſſes, ne ſeroit nullement à charge à la Pologne. Ils ajouterent que le Roi devoit faire attention que l'intérêt ſe joignoit à ſa gloire pour l'engager à entreprendre cette expédition ; que le Royaume étant rempli d'eſprits inquiets & factieux, il étoit néceſſaire de les occuper ailleurs. Le Roi goûta ces raiſons, & s'y rendit. Il leva une armée compoſée de ſix mille lanciers, de dix-huit mille chevaux légers, de cinq mille hommes de pied, ſe mit à leur tête, paſſa le Boriſthéne, & entra en Ruſſie au mois d'Août 1609. Sapieha lui manda que s'il vouloit ſeulement paroître devant Smolensko, cette place ſe rendroit. Le Roi, ſe fiant à ſa parole, dirigea ſa marche de ce côté-là ; &, pour avancer plus vîte, il laiſſa ſon canon & ſon bagage derrière lui. L'effet ne répondit pas à ſes eſpérances : lorſqu'il parut devant Smolensko, la garniſon, au lieu de lui ouvrir les portes, fit une ſi vigoureuſe ſortie, qu'elle tua beaucoup de monde, & lui fit connoître combien un général a tort de s'en rapporter à la parole des autres.

BASILE SUISKI. 1609.

Sigiſmond, Roi de Pologne, entre en Ruſſie.

BASILE SUISKI. 1609.

Smolensko, capitale de la Province qui porte le même nom, fameuſe par ſa grandeur, par ſes richeſſes & ſa beauté, eſt ſituée ſur les bords du Boriſthéne, & environnée de bois & de montagnes. Ses murailles, bâties à l'antique, étoient épaiſſes de quinze ou ſeize pieds, & hautes de ſoixante-dix; elles étoient élevées de quarante pieds en pierres de taille, & le reſte étoit de brique; des foſſés larges & profonds en défendoient l'approche; trente mille hommes de garniſon, ſans compter un nombre conſidérable d'habitans en état de porter les armes, la defendoient; elle étoit munie de toutes ſortes de proviſions de guerre & de bouche. Tous ces obſtacles ne rebuterent point Sigiſmond; il ſe perſuada même qu'il pourroit s'en rendre maître en peu de mois. Il inveſtit la place, fit venir ſon canon; &, pendant qu'on lui apportoit de Vilna tout ce qui lui étoit néceſſaire pour une ſi grande entrepriſe, il ferma tous les paſſages par une circonvallation. Le Monarque prit ſes quartiers depuis Orſa juſqu'au Boriſthéne; les Coſaques furent placés à l'Orient, & s'étendirent juſqu'au fleuve, & Protok, Palatin de Brael, ſe poſta vers le nord ſur le bord oppoſé. Ce dernier s'empara d'un village ſitué proche de la ville, ce qui incommoda beaucoup les aſſiégés, parce que c'étoit le lieu d'où ils tiroient l'eau. Dès le commencement du ſiége, Novodotski, chevalier de Malthe, capitaine des gardes du Roi de Pologne, forma une attaque qui penſa faire tomber Smolensko entre les mains des aſſiégeans. S'étant

avancé jusqu'à une porte qu'on appelloit la porte Saint-Michel, il appliqua un petard & ouvrit un passage dans la ville ; mais ses gens ne le seconderent pas avec vigueur ; d'un autre côté, les Russes accoururent en foule de ce côté, & le forcerent de se retirer, sans avoir produit d'autre effet que de redoubler la vigilance des ennemis. Ceux-ci éleverent derrière la porte une prodigieuse quantité de terre, firent des fossés, s'y retrancherent, & amuserent Sigismond une année entière, sans qu'il se passât rien de mémorable de part ni d'autre. BASILE SUISKI. 1609.

Cependant Michel Suiski avançoit toujours vers Moscou, & la terreur de ses armes faisoit rentrer dans le devoir presque tous les rebelles. Rusinski commandoit toujours l'armée de l'imposteur ; il n'apprit qu'avec effroi l'arrivée d'un ennemi si redoutable. Les Russes qui étoient dans son camp, lui représenterent qu'il n'avoit plus lieu d'espérer de prendre Moscou, puisqu'il lui arrivoit un si puissant secours, & qu'il étoit injuste d'exposer leur vie & celle de tant de braves soldats pour un homme que tout le monde regardoit comme un imposteur. Ils lui proposerent de s'emparer de sa personne, & de le conduire au camp de Sigismond qui étoit devant Smolensko, & qui décideroit de son sort comme il le jugeroit à propos : ils lui dirent qu'ils prièroient en outre le Roi de souffrir qu'ils proclamassent Czar son fils Uladislas. Rusinski approuva ce projet, & l'on se préparoit à saisir l'imposteur ; mais il fut informé du dessein qu'on avoit *Ibid.*

formé conre lui, & ſe ſauva pendant la nuit à Coluga. Les Polonois étant inſtruits de ſon evaſion, en attribuerent la cauſe aux Ruſſes, en maltraiterent pluſieurs, en tuerent même une aſſez grande quantité. Les Ruſſes prirent les armes pour ſe défendre, & tuerent quelques Polonois. Envain les officiers voulurent appaiſer la diſpute; on ſe battoit dans le camp avec un acharnement incroyable. Ruſinski, ſentant le danger auquel il ſeroit expoſé avec toute ſon armée, ſi Michel Suiski arrivoit, fit camper les Polonois & les Ruſſes dans des lieux ſéparés, & mit des ſentinelles pour empêcher toute communication entr'eux. Pluſieurs Knéès & Boïares ſortirent du camp, allerent trouver Sigiſmond, & lui propoſerent la couronne de Ruſſie pour ſon fils Uladiſlas. Le Roi ſentit toute la la joie que pouvoit lui cauſer une pareille propoſition : mais il ſut la dérober aux yeux des Ruſſes, & leur répondit qu'il voyoit trop de difficultés à vaincre, pour qu'il pût ſe prêter à ſeconder leur intention.

BASILE SUISKI. 1609.

La nuit ſuivante, Marine, que l'impoſteur avoit laiſſée dans le camp, trouva le moyen d'échapper à la vigilance de ſes gardes : elle s'enfuit, alla trouver Nogoy qui étoit reſté à Coluga, & continua de vivre avec lui, comme ſi elle eût été ſa femme.

Ruſinski, incertain quel parti il doit ſuivre dans la conjoncture où il ſe trouve, prend à la fin la réſolution d'attendre Michel Suiski, ſe flattant de le battre à ſon arrivée, & de s'emparer enſuite de la vil-

le de Moſcou, qui n'avoit plus d'eſpérance que dans le ſecours que lui amenoit ce général. Il envoya Alexandre Zabonouski avec un détachement de deux mille chevaux Polonois, pour examiner la contenance de l'ennemi. Les Polonois rencontrerent un détachement de Suédois, & le taillerent en pièces. Michel Suiski ne tarda pas à paroître : il vengea les Suédois au point qu'il n'échappa pas un ſeul Polonois du détachement que commadoit Zabonouski. Il envoya enſuite Curakin vers Dimitrou, pour s'en emparer : un parti de Polonois, qui étoit aux environs, ſe mit en devoir de ſecourir la ville ; mais Curakin les battit, & prit Dimitrou.

BASILE SUISKI. 1609.

Suiski, décidé enfin à délivrer ce jourlà Moſcou, propoſa aux Suédois de ſe mettre en marche : il leur promit ce qu'ils lui demanderent, & l'armée partit. On plaça les François qui étoient parmi les Suédois, au centre, parce qu'on s'apperçut qu'ils ſe diſpoſoient à paſſer du côté des Polonois. Ruſinski, voyant la tête de l'armée ennemie, n'oſa s'expoſer au ſort d'une bataille ; il leva le ſiége, & emmena avec lui Philaret Nicétas qu'il tenoit en captivité. Les Ruſſes rebelles qui étoient dans ſon camp, s'enfuirent chacun de leur côté : pluſieurs allerent ſe jetter aux pieds du général Ruſſe qui leur promit d'obtenir leur grace. Suiski donna ſur l'arrière-garde des Polonois, en tua une très-grande quantité, & reprit Philaret Nicétas. Il ramena enſuite ſon armée ſous les murs de Moſcou, & entra dans la ville avec

Pontus, général des Suédois. Le peuple accourut en foule au-devant d'eux, les appelloit leurs peres, leurs libérateurs. Le Czar leur fit un accueil tel que le demandoit le ſervice qu'ils venoient de lui rendre : mais on s'apperçut qu'il y avoit plus d'affectation que de ſincérité dans les marques d'amitié qu'il donnoit à Michel Suiski. Quelques-uns des courtiſans l'avertirent de prendre garde à lui, & que Catherine, femme du Czar, rappelloit ſans ceſſe à ſon mari le ſouvenir de la lettre de Léopunou, & lui diſoit qu'il avoit tout à craindre d'un homme auquel on oſoit écrire des choſes ſemblables.

BASILE SUISKI. 1609.

Pontus, général des Suédois, aimoit & eſtimoit Michel Suiski : il apprit avec chagrin qu'on cherchoit à indiſpoſer le Czar contre lui ; &, pour le dérober au danger qui le menaçoit, il propoſa au monarque de les envoyer, Michel & lui, contre Sigiſmond qui faiſoit le ſiége de Smolensko. Lorſque l'ordre fut expédié, Pontus alla trouver Michel, lui dit de ſe hâter de partir, & de ne pas reſter plus longtems expoſé aux coups de ſes ennemis. Leurs préparatifs étoient faits, les troupes commençoient à défiler : mais l'injuſte & cruelle Catherine avoit porté ſon coup. N'oſant attaquer Michel publiquement, elle l'avoit fait empoiſonner. Il fut pris, la veille de ſon départ, d'une ſi terrible hémorragie, qu'on ne put jamais arrêter le ſang ; il mourut pendant la nuit. On ne doute pas que Baſile n'eût donné ſon conſentement à cette horrible action, & l'on répéta ce qui avoit déja été dit pluſieurs

Ibid.

fois en pareille occaſion : *Le Czar a coupé ſa main droite avec ſa main gauche.*

BASILE SUISKI. 1609.

Tous ceux qui aimoient véritablement la patrie, verſerent des larmes de ſang ſur le cadavre de Michel. « Sil avoit eu deſ-» ſein, diſoient-ils, de monter ſur le trô-» ne, il n'auroit pas envoyé au Czar les » couriers de Léopunou, & il n'auroit » pas déchiré ſa lettre avec indignation. » Sa conduite méritoit les plus grand élo-» ges, ſes actions demandoient les plus » grandes récompenſes, & elles l'ont » conduit à la mort. Qui nous défendra » à préſent ? Infortunés Ruſſes, vous n'a-» viez qu'un homme capable de vous ſe-» courir, de parer les coups que les Po-» lonois vous préparent, on vous l'enle-» ve ». On fit à Michel Suiski des funé-railles auſſi pompeuſes que celles d'un Czar, comme la politique le demandoit. L'auteur de la chronique Ruſſe, dit que le peuple pouſſa des ſoupirs & des gé-miſſemens, tels qu'on lui en avoit en-tendu pouſſer aux funérailles de Théo-dore I.

Léopunou n'apprit la mort de Michel Suiski qu'avec indignation : il écrivit aux gouverneurs de toutes les principales vil-les de la Ruſſie, qu'il vouloit venger la mort de Michel Suiski, & les excita tous à s'armer de ſa haine contre le Czar. Il envoya un de ſes parens trouver l'impoſteur No-goy, & lui propoſer de faire alliance avec lui ; mais le parent de Léopunou paſſant par Zaraiska, eut l'imprudence de confier ſon ſecret au gouverneur de cette ville : celui-ci le fit arrêter, le chargea de chaînes,

& l'envoya au Czar, qui le fit étrangler.

BASILE SUISKI. 1609.

Le Roi de Pologne, loin de profiter de l'aliénation dans laquelle la mort de Michel avoit mis tous les Ruſſes contre Baſile Suiski, continua le ſiége de Smolensko qui lui réſiſtoit toujours. A cette faute il en joignit une ſeconde : au lieu d'aſſiſter le faux Démétrius, afin d'occuper contre lui toutes les forces des Ruſſes, & de les empêcher de ſecourir Smolensko, il l'affoiblit le plus qu'il lui fut poſſible, & tenta toutes ſortes de voies pour débaucher les Polonois qui lui étoient attachés. Pluſieurs cependant lui reſterent fidèles, ne voulant pas, par leur déſertion, perdre le fruit qu'ils attendoient de leurs peines & de leurs fatigues, s'il montoit ſur le trône. Nogoy, de ſon côté, voyant que pluſieurs de ſes ſoldats & de ſes officiers le quittoient pour aller joindre Sigiſmond, ſachant d'ailleurs qu'on avoit propoſé à ce monarque de proclamer ſon fils Czar, eut peur que les Polonois qui lui étoient reſtés fidèles, ne le ſacrifiaſſent enfin à leurs intérêts : il alla trouver Ruſinski, lui demanda s'il ſongeoit ſincèrement à le défendre. Ruſinski lui répondit qu'il obéiroit aux ordres de ſon maître, & qu'il étoit tout prêt à aller le joindre ſous les murs de Smolensko s'il le lui commandoit. Nogoy lui repréſenta d'abord avec douceur combien il ſe déshonoreroit en abandonnant ſi légérement un prince qu'il avoit d'abord ſecouru avec tant de zèle ; mais, voyant que ſes remontrances étoient inutiles, il prit un ton de colère, pouſſa l'imprudence juſ-

qu'à insulter le général Polonois. Celui-ci opposa l'insulte à l'insulte, il dit à Nogoy qu'il étoit un imposteur. Nogoy sentit qu'il avoit tout à craindre, & s'en retourna à Coluga. Le Palatin de Sandomir voulut engager sa fille Marine à retourner avec lui dans sa patrie; mais elle lui représenta qu'en abandonnant un homme qu'elle avoit reconnu publiquement pour son mari, elle se couvriroit d'un opprobre éternel, & qu'elle devoit suivre sa mauvaise fortune comme elle avoit suivi sa bonne. Voyant que son pere insistoit toujours, elle écrivit une lettre à Sigismond. Après lui avoir témoigné la joie que lui causoit son entrée en Russie, & souhaité un heureux succès dans ses entreprises, elle se plaignoit des malheurs dont elle étoit accablée, & de ce qu'elle se voyoit abandonnée de tout le monde. Elle finissoit par lui dire qu'elle espéroit de sa justice qu'il feroit attention sur le droit qu'elle avoit à l'Empire de Russie; qu'il la traiteroit comme une femme qui avoit eu une couronne sur la tête devoit l'être. Elle s'habilla en homme, alla au camp de Rusinski, appella les soldats par leur nom, leur parla avec une douceur mêlée de majesté, & les charma. « Ne » vous flattez pas, leur dit-elle, que » Sigismond soit d'humeur à vous payer » des services que vous avez rendus » à d'autres qu'à lui. C'est des trésors » & des richesses de l'usurpateur, du pillage des rebelles & de la reconnoissance de Démétrius, votre légitime prince, » que vous devez attendre la récompen-

BASILE SUISKI. 1609.

BASILE SUISKI. 1609.

» ſe de vos travaux, & le prix du ſang » que vous avez répandu ». Ce diſcours fit une impreſſion ſi forte ſur l'eſprit des ſoldats, que pluſieurs voulurent aller joindre Démétrius. Ruſinski fit l'impoſſible pour les arrêter ; voyant que la douceur ne réuſſiſſoit pas, il employa la violence, donna ordre aux Polonois d'environner les Ruſſes, & de les charger. Ceux-ci oppoſerent la violence à la violence, & deux mille hommes périrent de part & d'autre. Les Ruſſes ſe rangent autour de Ruſinski, lui reprochent ſa trahiſon, l'accuſent de vouloir leur enlever le fruit de leurs peines, & lui diſent qu'ils ne le regardent plus comme leur général : pluſieurs pouſſerent même la hardieſſe juſqu'à décharger leur fuſil ſur lui. Ils choiſirent Tiſcovicius pour leur général, & lui propoſerent de les conduire à Démétrius. Sapieha ſe joignit à eux, & ſe rendit à Coluga. Ruſinski conduiſit le reſte de l'armée Polonoiſe au camp de Smolensko.

Le Czar, perſiſtant toujours dans le projet qu'il avoit de ſecourir Smolensko, donna le commandement de l'armée à ſon frere Démétrius, qui partit avec le général Pontus. Les Ruſſes & les Suédois commencerent par attaquer Pereſlave & Alexandrie qui étoient occupées par des Polonois. Oſſipou ſe défendit avec plus de courage : les troupes Suédoiſes mirent un pétard à une des portes, qu'ils firent ſauter : mais ils furent obligés de lâcher priſe, après avoir perdu beaucoup des leurs. Les aſſiégés, manquant de toutes les proviſions néceſſaires, ſe trouvant

enfin réduits à la dernière extrémité, réſolurent de mourir les armes à la main, ou de ſe faire un paſſage au travers des ennemis. Ils ſortirent une nuit, attaquerent les Ruſſes avec tant de fureur, qu'ils en tuerent une prodigieuſe quantité : mais à la fin, ſuccombant ſous le nombre, ils furent preſque tous taillés en pièces : à peine en échappa-t-il deux cens, qui allerent joindre Démétrius. BASILE SUISKI, 1609.

Après cette expédition, l'armée Ruſſe continua ſa marche du côté de Smolenko. Si-tôt que Sigiſmond en fut informé, il fit partir Staniſlas Zolkierius, avec l'élite de ſes troupes, pour arrêter l'ennemi dans ſa marche : il le rencontra à Cluſium. L'aîle gauche des Ruſſes que commandoit Démétrius Suiski, fut enfoncée; mais la droite, compoſée en partie de troupes auxiliaires, & commandée par le général Pontus, tint ferme pendant quelque tems : la cavalerie Polonoiſe, ſecondée par un corps de recrue, preſſa Pontus, ſi vivement, qu'il fut à la fin obligé de chercher ſon ſalut dans la fuite. L'infanterie Allemande, Suédoiſe & Françoiſe réſiſta encore; ſe voyant abandonnée de tous côtés, elle mit les armes bas, & prit parti dans l'armée du vainqueur. La victoire que les Polonois venoient de remporter, épouventa pluſieurs villes qui tenoient encore pour Baſile Suiski.

Le prince Démétrius Suiski ſe rendit promptement à Moſcou, pour avertir ſon frere de ce qui venoit de ſe paſſer. Le Czar fit ſur le champ aſſembler les troupes qui étoient dans cette capitale, & leur *Ibid.*

BASILE SUISKI. 1607.

commanda de marcher ſous les ordres de Démétrius : mais elles ſe mutinerent, & ne voulurent pas partir. Baſile Suiski s'adreſſa aux habitans de Reſan qui lui avoient toujours été fidéles : mais Léopunou, cet implacable ennemi du Czar, y étoit alors : il avoit mis le prince Baſile Gallitzin dans ſon parti : ils indiſpoſerent tous deux les habitans de Reſan contre le monarque, qui n'en put tirer aucun ſecours.

L'impoſteur Nogoy, informé de ce qui ſe paſſoit à Moſcou, crut devoir s'y préſenter, pour voir ſi les habitans, fatigués des maux qu'ils enduroient pour ſoutenir Baſile Suiski, ne ſe tourneroient pas à la fin de ſon côté. Le Czar, pour dernière reſſource, eut recours au Kan de Crimée : ce Tatar, touché de ſa ſituation, lui envoya un corps de troupes conſidérable, avec lequel il battit l'impoſteur & le prince Sapieha qui l'accompagnoit toujours à la tête d'un détachement de Polonois. Après cette expédition, Baſile Suiski eut la douleur de voir les Tatars s'en retourner dans leur pays, quelque prière qu'il leur fit pour les arrêter. Si-tôt qu'ils furent partis, l'impoſteur ſe rapprocha de Moſcou, aſſiégea le couvent de S. Paphnuce, qui étoit auprès de la ville, & que Baſile Suiski avoit fait fortifier. Le Knéès Michel Volcouski y étoit en garniſon avec une troupe d'élite, & ſe défendoit d'une manière véritablement héroïque ; mais pluſieurs de ſes officiers, fatigués de la longueur du ſiége, ouvrirent les portes à l'ennemi. Volcouski ſe retira dans l'égliſe avec quelques ſoldats qui,

comme lui, vouloient reſter fidéles au Czar, & réſiſta encore pendant quelque tems. Sa réſiſtance encourageoit ſes ſoldats, & irritoit les ennemis, au point qu'ils dirigerent tous leurs coups ſur lui: il tomba à la fin tout couvert de bleſſures. L'impoſteur, après cette expédition, s'approcha de Moſcou. Pluſieurs villes, qui avoient toujours été fidéles à Baſile Suiski, l'abandonnerent pour prendre le parti de Nogoy. Les habitans de Zaraiska voulurent en faire autant; mais leur gouverneur ſut, par ſon courage & ſa fermeté, les retenir dans le devoir. BASILE SUISKI. 1609.

Les habitans de Moſcou, affoiblis par des pertes continuelles, fatigués des embarras de la guerre, ſe voyant encore expoſés aux malheurs d'un ſiége, envoyerent des députés au camp de l'impoſteur, pour propoſer aux officiers d'abandonner réciproquement leur Czar, & d'en élire un nouveau d'un conſentement unanime: les officiers de Nogoy répondirent qu'ils acceptoient l'offre qu'on leur faiſoit, & que ſi-tôt qu'ils ſauroient que Baſile Suiski ſeroit détrôné, ils abandonneroient celui qui ſe diſoit Démétrius, fils d'Iwan IV. Léopunou, inſtruit de ce qui ſe paſſoit à Moſcou, s'y rendit en diligence avec le prince Gallitzin: ils avoient peur que le peuple ne changeât d'idée, & ne reprît des ſentimens favorables pour Baſile Suiski. Leur arrivée decida du ſort de ce prince: ils inſpirerent leurs ſentimens aux chefs de la nobleſſe & aux principaux bourgeois: la haine qu'ils portoient au ſouverain leur donna de l'éloquence; le 1610. Chronique manuſcrite.

BASILE SUISKI. 1610.

bas peuple & les ſoldats furent en peu de tems tout diſpoſés à contenter leurs déſirs. Envain le Patriarche Hermogene & quelques Boïares leur repréſenterent combien il étoit indigne de dépoſer un prince qui étoit monté ſur le trône du conſentement de toute la nation. Les conjurés s'aſſemblent, vont au palais impérial, enlevent le Czar & la Czarine, & les conduiſent dans la maiſon que Baſile Suiski occupoit avant de monter ſur le trône. Ce Prince regna quatre ans & trois mois, & n'eſſuya pendant ce tems que peines & chagrins : ce qui y mettoit le comble, c'étoit le Knéès Iwan Vorotinski, ſon proche parent, qui étoit à la tête des conjurés, & le plus empreſſé à le chaſſer du palais.

Les Boïares, après cette injuſte action, s'aſſemblerent, & porterent un édit par lequel ils déclarerent le trône vacant. Ils envoyerent enſuite de nouveaux députés au camp de Nogoy, pour avertir les officiers & les ſoldats de ce qu'ils venoient de faire, leur propoſer de chaſſer leur Czar, & de venir avec eux en élire un nouveau. Ceux-ci leur répondirent qu'ils ne ſavoient ce que c'étoit que de ſuivre un mauvais exemple ; & que ſi, contre la foi donnée & la foi reçue, ils avoient dépoſé leur ſouverain, ils ne devoient pas eſpérer de trouver des complices de ce crime. Cette réponſe, toute ſenſée qu'elle étoit, ne fut point capable de faire rentrer les Boïares dans leur devoir. Ils firent conduire Baſile Suiski dans le couvent de Czeudou. Lorſqu'il y fut arrivé, l'Archimandrite, ſelon la coutume uſitée

à l'égard de ceux qui embraſſoient la vie monaſtique, lui demanda ce qu'il vouloit : Baſile lui répondit qu'il ne vouloit rien. Le Knéès Baſile Tinſækin, qui étoit préſent, répondit à l'Archimandrite pour Suiski, & dit qu'il demandoit l'habit de religieux : on le raſa, & on lui fit prendre l'habit. Le même jour on conduiſit la Czarine dans un couvent de religieuſes, où on la força de prononcer ſes vœux. BASILE SUISKI. 1610.

Lorſque le Patriarche parloit de Baſile Suiski, il le nommoit le Czar ; & pour déſigner Baſile Tinſækin, il l'appelloit le moine.

Il paroît que Baſile Suiski n'eut point d'enfans.

ARTICLE V.

ULADISLAS.

LORSQUE les Boïares furent informés que Baſile Suiski étoit raſé, & qu'il avoit pris l'habit de religieux, ils s'aſſemblerent pour proclamer un nouveau Czar : voulant éviter les diſputes que pourroit exciter entre les ſeigneurs le déſir d'occuper cette éminente dignité, ils formerent le projet d'élire Uladiſlas, fils aîné de Sigiſmond, Roi de Pologne, & ils communiquerent leur intention au peuple, qui leur promit de s'y conformer. Lorſque le Patriarche fut inſtruit de la délibération des Boïares, il ſe rendit au ſénat, & dit que ſi Uladiſlas vouloit ſe faire rebaptiſer ſelon le rite des Ruſſes, il le ſacreroit. ULADISLAS. 1610.

ULADISLAS. 1610.

Czar ; mais que s'il se contentoit de celui qu'il avoit reçu en Pologne, jamais il ne prêteroit son ministère à son élévation. Pour satisfaire le Patriarche, on convint d'envoyer des députés à Sigismond, qui étoit toujours occupé au siége de Smolensko, afin de l'avertir que les Russes consentiroient à reconnoître son fils pour leur souverain, s'il vouloit se faire rebaptiser suivant le rite de l'église Russe. On décida que les ambassadeurs demanderoient en même-tems du secours au Roi contre Démétrius, & que les Polonois qu'il enverroit, n'entreroient point dans la ville, & qu'ils resteroient campés sous les murs.

Ces arrangemens étant pris, on envoya au camp de Sigismond une ambassade composée de Basile Gallitzin, frere de celui qui étoit entré un des premiers dans la conjuration formée contre Basile Suiski, du Knéès Daniel Ivanovitz Meschevi, de Thomas Lugoroski, avec dix nobles de la seconde classe, & plusieurs personnes choisies dans les différens ordres de commerçans. Le Patriarche y joignit Théodore Philaret Nicétas Romanou, alors archevêque de Rostou. Il leur donna sa bénédiction avant qu'ils partissent, & les conjura de ne rien faire qui fût contraire à leur conscience. Philaret lui promit d'endurer les supplices les plus cruels, plutôt que de trahir sa foi.

Sigismond reçut les ambassadeurs Russes avec tout l'accueil qu'ils pouvoient espérer, & envoya sur le champ des troupes au secours de Moscou, sous les

ordres du Prince Soulcouski. Ce général, en arrivant ſous les murs de la ville, fit dire à Sapieha, qui étoit toujours reſté attaché aux intérêts de l'impoſteur Nogoy avec quelques Polonois, de venir le joindre. Sur le refus de Sapieha, les officiers de l'armée que commandoit Soulcouski, conſeillerent à celui-ci de l'attaquer & de l'enlever. ULADISLAS, 1610.

Soulcouski s'embarraſſoit fort peu que Sapieha reſtât ou ne reſtât pas avec l'impoſteur; ſon projet étoit de s'emparer de Moſcou: mais le Roi avoit promis aux ambaſſadeurs Ruſſes que les Polonois n'entreroient point dans la ville, & le Général ſentoit qu'en manquant ouvertement à ſa parole, il irriteroit les Ruſſes, les avertiroit de leur imprudence, & ôteroit à Uladiſlas tout moyen de monter ſur le trône des Czars. Pour réuſſir, ſans rien changer dans les affaires, il eut recours à la ruſe, corrompit, à force de préſens & de promeſſes, quatre Boïares, qui publierent que l'impoſteur avoit gagné une partie du peuple qui étoit décidé à lui ouvrir les portes de Moſcou: ils ajouterent qu'il étoit bien plus avantageux d'y recevoir les Polonois qui, étant ſujets du pere d'Uladiſlas, devoient être regardés comme leurs alliés. Pluſieurs Boïares, ſincèrement attachés aux intérêts de la patrie, rejetterent cette propoſition avec horreur; mais ceux que Soulcouski avoit mis dans ſes intérêts, trouverent moyen de les enlever & de les conduire au camp des Polonois. Le Patriarche, informé du projet qu'on a conçu d'introdui-

ULADISLAS. 1610.

re les Polonois dans la ville, fait tous ſes efforts pour en arrêter l'exécution : il prie, il menace : c'eſt envain : on ouvre les portes. Soulcouski s'établit dans la maiſon qui appartenoit à Boris Godunou, diſtribua ſes troupes dans les différens quartiers de la ville, & en mit une grande partie dans le Cremelin ou palais impérial. Il s'empara des clefs de la ville, & mit des gardes Polonoiſes aux portes. Nogoy, ayant perdu toute eſpérance de pouvoir s'emparer de Moſcou, ſe retira à Coluga, ſon refuge ordinaire.

Pendant qu'un corps de troupes Polonoiſes s'emparoit de Moſcou, un autre corps, ſous la conduite de Liſouski & de Proſouvetski, ravageoit les campagnes, pilloit, ſaccageoit & brûloit les villes qu'il rencontroit ſur ſon paſſage : les ſoldats entrerent dans le monaſtère de S. Macarius, brûlerent les reliques de ce Saint, & emporterent une châſſe d'argent dans laquelle elles étoient.

Le Patriarche cria à l'impiété, à la profanation, & menaça d'excommunication ceux qui s'étoient déclarés en faveur des Polonois. Tout autre que Soulcouski ſe fût trouvé embarraſſé dans une pareille conjoncture ; mais cet homme adroit ſut même en profiter pour reſter ſeul maître dans Moſcou. Il s'irrita en apparence contre Liſouski, & jura ſa perte : pour le punir, ajouta-t-il, j'enverrai un corps de troupes compoſé de ſoldats qui n'éteindront leur fureur que dans ſon ſang. Soulcouski aſſembla promptement une troupe compoſée des Coſaques, des Stre-

lits & des autres ſoldats qui étoient alors à Moſcou, mit à leur tête ſon fils Jean, le Knéès Volcouski, leur donna ordre de les conduire à la grande Novogorod, & d'éviter ſoigneuſement la rencontre de Liſouski. L'éloignement des troupes Ruſſes laiſſa au général Polonois la liberté de faire dans Moſcou ce qu'il jugeroit à propos : il en profita pour enlever Baſile Suiski du couvent où on l'avoit mis, & pour le mettre dans une fortereſſe qui étoit hors de la ville, d'où il pourroit le tirer quand il jugeroit à propos, & l'envoyer en Pologne. Envain le Patriarche voulut s'oppoſer à cet enlevement, Soulcouski mit en uſage la loi du plus fort. ULADISLAS. 1610.

Sigiſmond, inſtruit que ſon général étoit entièrement maître de Moſcou, dit aux ambaſſadeurs des Etats de Ruſſie qu'il permettoit à ſon fils d'accepter la couronne de Ruſſie, & que pour première preuve de ſoumiſſion, il exigeoit qu'on lui ouvrît les portes de Smolensko. Philaret lui répondit avec cette fermeté ordinaire aux ames élevées : « Prince, lorſ-
» que votre fils Uladiſlas aura été ſe faire
» rebaptiſer à Moſcou, lorſqu'il aura pro-
» mis avec ſerment aux Ruſſes de les
» gouverner ſelon leurs loix & leurs
» coutumes, enfin lorſqu'il ſera couron-
» né, non-ſeulement on vous ouvrira
» les portes de Smolensko, mais encore
» de toutes les villes de Ruſſie, & on
» y prêtera ſerment de fidélité à Uladiſ-
» las. Les Ruſſes ſon prêts à reconnoître
» votre fils pour leur ſouverain, & vous

» avez encore les armes levées contr'eux:
ULADISLAS. 1610. » Prince, prenez-y garde, vous faites la » guerre à votre fils même ».

Chronique manuscrite. Sigismond soupçonnoit de la mauvaise foi dans la conduite des Russes. Il croyoit qu'ils ne donnoient à son fils la préférence sur lui, que parce qu'il étoit encore enfant; ce qui les mettroit dans le cas de le déposer si-tôt que les Polonois se seroient retirés. Il ordonna donc que l'on donnât un assaut général à la ville; mais Boris Scichen se défendit si vigoureusement, que les Polonois se virent obligés de lâcher prise.

Solticof, de son côté, enleva le trésor du Czar, leva des contributions considérables à Moscou, & les envoya au camp de Sigismond, qui les reçut avec d'autant plus de satisfaction, qu'il commençoit à manquer d'argent. Ce prince donna le gouvernement de Moscou à un certain Alexandre Gaseuxi, dont il connoissoit l'insatiable avidité, & le chargea de lui envoyer le Czar Basile Suiski avec sa femme, ses freres & ses plus proches parens. Basile Suiski, se souvenant qu'il avoit porté une couronne, tint devant Sigismond une contenance si fière, que le Roi en fut piqué, & lui ordonna de se prosterner: « Le malheur, lui dit Basile » Suiski, ne me fait point oublier que je » suis le souverain de la Russie, & que » je ne dois me prosterner devant aucun » mortel. Ce n'est point ta valeur qui m'a » fait ton esclave, c'est la perfidie de mes » sujets & la volonté de l'Eternel. En me » voyant tombé dans l'état où je suis,

» tu dois trembler, toi qui n'es jamais » monté ſi haut que moi ». Sigiſmond ne put refuſer de l'admiration à un homme qui, au milieu des malheurs, conſervoit tant de grandeur & de fierté. Il le fit conduire en Pologne avec ſa femme & ſes freres. Il n'y vécut pas longtems : quelques-uns prétendent qu'il mourut de chagrin ; d'autres aſſurent qu'il fut empoiſonné. Ce dernier ſentiment eſt autoriſé par la mort de ſes freres qui ſuivit la ſienne de près. Sigiſmond les fit enterrer ſur le bord d'un grand chemin ; on éleva au milieu de leurs tombeaux une colonne de marbre ſur laquelle on avoit gravé cette inſcription : *Ici repoſe Baſile Suiski, Empereur de Ruſſie : ſon corps eſt au milieu de ſes Boïares.* Le Roi de Pologne eut la baſſe vanité d'ériger un trophée à ſa gloire ſur les cendres d'un Prince dont il n'avoit jamais triomphé.

ULADISLAS. 1610.

Pluſieurs de ceux qui étoient venus en ambaſſade au camp de Sigiſmond, gagnés par les préſens & les promeſſes de ce Roi, lui rapportoient tout ce que Philaret Romanou diſoit dans leurs aſſemblées, & l'avertirent que ce Prélat ne conſentiroit jamais à ce qu'ils reconnuſſent Uladiſlas pour le ſouverain de Ruſſie, avant qu'il fût rebaptiſé, & qu'il eût prêté à la nation le ſerment qu'elle exigeoit de lui. Ils demanderent en même tems à ce Prince la permiſſion de retourner à Moſcou, lui promettant d'engager le peuple à prêter ſerment de fidélité à ſon fils. Sigiſmond la leur accorda ; & pour les mettre encore

davantage dans ſes intérêts, il leur fit des préſens conſidérables.

ULADISLAS. 1610.

Envain le Patriarche & les Metropolites cherchoient à inſpirer aux Ruſſes leur averſion pour les Polonois ; envain ils les avertiſſoient combien il étoit dangereux pour la religion & pour leur liberté de placer ſur le trône un Prince auſſi puiſſant qu'Uladiſlas ; les préſens qu'ils recevoient de Sigiſmond faiſoient plus d'effet ſur eux que tous les raiſonnemens qu'on leur préſentoit. Pluſieurs Knèès & Boïares, rangés du parti des prélats, arrêtoient encore le peuple ; mais ils n'oſoient ſe déclarer ouvertement contre le Prince de Pologne : il avoit une armée formidable au milieu de leur ville.

Pendant que l'eſprit des Ruſſes qui étoient à Moſcou, flottoit dans l'incertitude, l'impoſteur Nogoy faiſoit à Coluga tous ſes efforts pour rétablir ſes affaires. Il ſut attirer dans ſon parti Urman Can de Crimée. Ce dernier fut aſſez politique pour ſentir combien il étoit contraire à ſes intérêts de laiſſer monter ſur le trône de Ruſſie un Prince de Pologne, & conduiſit à Coluga des ſecours aſſez conſidérables pour mettre Nogoy en état d'entrer en campagne. Le général Soulcouski n'en fut pas plutôt informé, qu'il envoya un homme de confiance auprès d'Urman, pour l'avertir combien il étoit honteux pour lui de prendte le parti d'un vil impoſteur qu'on ne daignoit même punir, & qu'il devoit s'attendre à voir bientôt toutes les forces de la Pologne & de la

Ruſſie, tournées contre lui, s'il perſiſtoit à appuyer Nogoy. Il lui fit même propoſer des récompenſes conſidérables, s'il vouloit lui livrer cet impoſteur mort ou vif. Les menaces de Soulcouski intimiderent Urman : il forma le projet d'aſſaſſiner Nogoy : mais celui-ci en fut informé par le fils même du Can ; &, ſentant qu'il ne pouvoit éviter la mort que par celle d'Urman, il monta un matin à cheval, comme s'il eût voulu prendre de l'exercice, & engagea le Can à l'accompagner. Urman le ſuivit bientôt, accompagné ſeulement de deux ſoldats. Lorſqu'ils furent ſur les bords de l'Occa, Nogoy pouſſa ſon cheval, fut imité par quelques-uns des ſiens auxquels il avoit confié ſon projet : le Can les joignit auſſitôt. Lorſque les ſcélérats ſe virent aſſez éloignés pour n'être pas vus du reſte de la troupe, ils s'élancerent ſur Urman, l'aſſaſſinerent, & jetterent ſon cadavre dans le fleuve. Nogoy rejoignit ceux qu'il avoit laiſſés derrière, & leur dit qu'Urman avoit voulu l'aſſaſſiner ; que c'étoit par le ſecours ſeul de Dieu qu'il avoit échappé à ce danger, & que le traître s'enfuyoit à Moſcou : il ordonna à ſes gens de le pourſuivre, parce qu'il craignoit qu'ils n'approchaſſent de l'endroit où ſon cadavre flottoit ſur les eaux. Peu de tems après, le Prince Uruſon fut inſtruit de la vérité du fait, & jura la perte de Nogoy. Le voyant ſortir de la ville pour aller à la chaſſe avec quelques-uns des ſiens, il le ſuivit ; &, trouvant une occaſion favorable, il lui paſſa ſon ſabre au travers du corps. Plu-

ULADISLAS. 1610.

Ibid.

ULADISKAS. 1610.

sieurs Tatars qu'il avoit postés dans des endroits d'où on ne pouvoit les appercevoir, parurent à l'instant, & massacrerent tous ceux qui accompagnoient l'imposteur. Urusson, après cette expédition, passa en Crimée. Les habitans de Coluga allerent chercher le cadavre de l'imposteur, l'apporterent dans la ville, & l'enterrerent dans la cathédrale, avec tous les honneurs qu'ils crurent lui être dûs. Marine, veuve de Nogoy, sut les animer au point qu'ils massacrerent tous les Tatars qui étoient alors dans la ville : elle fit baptiser son fils dont elle étoit accouchée depuis peu. On lui donna le nom d'Ivan, & on le proclama Czar.

Si la mort n'eût arrêté cet imposteur, dans sa course, il n'auroit pas tardé à se rendre redoutable aux Polonois : les habitans de Casan, instruits que Soulcouski étoit maître de Moscou, voulurent prêter serment de fidélité à Nogoy, & le proclamer Czar. Bielskoi, leur gouverneur, voulut les arrêter, & leur conseilla d'attendre, avant de se décider, que la fortune leur eût indiqué celui qu'ils devoient reconnoître pour leur souverain : ils entrerent en fureur contre lui, le transporterent sur le haut d'une tour, & le précipiterent en bas. Trois jours après cette cruelle expédition, un des principaux bourgeois de Coluga vint leur apprendre la mort de Démétrius, & les conjura de se joindre à ses compatriotes pour défendre la liberté de la patrie contre les Polonois qui vouloient l'opprimer. Ils se reprocherent alors leur cruauté à l'égard du gouverneur,

&

& rendirent à ſon cadavre l'honneur de la ſepulture. ULADISLAS. 1610.

Soulcouski ſentoit que les habitans de Moſcou s'impatientoient de voir une armée d'étrangers ſéjourner ſi long-tems dans leur ville. Il eut peur qu'ils ne ſe révoltaſſent, & ne le forçaſſent d'évacuer la place. Pour leur en ôter les moyens, il fit faire une recherche exacte chez tous les bourgeois, & fit enlever toutes les armes qu'on y trouva. Il mit des ſentinelles dans les rues, avec ordre de ne laiſſer paſſer aucun Ruſſe armé. Cette violence irrita les habitans de Moſcou, au point qu'ils étoient tout prêts à ſe révolter & à maſſacrer les Polonois : mais il leur manquoit un chef, & perſonne n'oſoit ſe préſenter pour l'être.

Procope Léopunou, inſtruit de la contrainte dans laquelle on tenoit ſes compatriotes, réſolut de les délivrer, ou de ſe ſacrifier pour la liberté de ſa patrie. Il parcourut pluſieurs villes de Ruſſie, appella les citoyens à la liberté, fit agir l'aiguillon, toujours preſſant, de la religion. Il inſpira ſes ſentimens aux habitans de Coluga, de Reſan, de Volodimir, de Suſdal, de Koſtrom, de Jeroſlave, &c. qui lui promirent de ſacrifier leur vie pour la liberté, de lui fournir les troupes & les vivres dont il auroit beſoin.

Le général Soulcouski, inſtruit de ce qui ſe paſſoit, envoya des députés à ceux de Coluga, pour les exhorter à prêter ſerment de fidélité à Uladiſlas : mais ils répondirent qu'ils ne le reconnoîtroient pour leur ſouverain qu'après qu'il auroit

été rebaptiſé. Voyant que les eſprits com-
ULADISLAS. 1610. mençoient à s'échauffer, il prévit que le Prince de Pologne, par ſa lenteur, perdroit la couronne de Ruſſie. Pour l'engager à venir ſe faire couronner, il fit aſſembler les Boïares qui étoient à Moſcou, leur fit écrire une lettre à Sigiſmond, par laquelle ils le prioient d'envoyer ſon fils recevoir la couronne, & lui aſſuroient qu'on laiſſeroit le reſte des articles à ſa volonté. Il exigea d'eux en même-tems qu'ils envoyaſſent ordre à Procope Léopunou d'interrompre les préparatifs qu'il faiſoit. On porta la lettre des Boïares au Patriarche, pour le prier de la ſigner avec les autres prélats qui étoient à Moſcou. Le Patriarche, indigné de la propoſition qu'on
Ibid. lui faiſoit, dit : « Nous écrirons au » Roi, & nous engagerons Léopunou à » mettre les armes bas, lorſque ſon fils » aura été rébaptiſé, & lorſque les trou- » pes de Pologne auront évacué la Ruſſie. » Loin de ſigner les lettres que vous me » préſentez, je donnerai ma malédiction à » quiconque les ſignera. Je le répéte; je » ne ferai dire à Léopunou de mettre les » armes bas que quand j'aurai vu rebapti- » ſer Uladiſlas ». Soulcouski entra en fureur contre le Patriarche, tira ſon épée & lui en préſenta la pointe : le Patriarche étoit d'un caractère trop bouillant, pour reculer à la vûe de l'épée : il tira un crucifix qu'il portoit ſous ſa robe, le préſenta au Polonois, & lui dit : « Voilà les » armes que j'oppoſerai aux tiennes : Frap- » pe, ſi tu l'oſes : je te maudis pour » l'éternité ». Soulcouski, tranſporté de

colére, ſe préparoit à s'élancer ſur le Patriarche ; mais le Knéès Miſtilauski l'arrêta, & lui dit : « Vous prenez mal votre » champ de bataille : lorſque l'on combat » contre la religion d'un pays, l'on a tou- » jours tort. „ Soulcouski ſe calma, retourna au ſénat, & engagea les Boïares à ſigner la lettre qu'ils avoient écrite : ils craignoient la malédiction du Patriarche, & ne le firent qu'avec beaucoup de répugnance. On eut beaucoup de peine à trouver quelqu'un qui voulût la porter : les Knéès Vorotouski & Gallitzin s'en chargerent. ULADISLAS. 1610.

Pendant que Soulcouski faiſoit ſes efforts pour aſſurer la couronne de Ruſſie à Uladiſlas, Léopunou cherchoit tous les moyens de la lui enlever. Ses troupes, qui, dans les commencemens, avoient été peu conſidérables, groſſiſſoient de jour en jour : chaque ville lui envoyoit des recrues & des munitions de toute eſpèce. Il ſe trouva bientôt en état de ſe mettre en campagne. Soulcouski en fut informé, & ſentit tout le danger auquel il étoit expoſé. Le nombre des habitans de Moſcou étoit trop conſidérable pour qu'il pût les contenir avec le peu de monde qu'il avoit avec lui, s'il arrivoit une révolte générale ; & il ne doutoit pas qu'elle n'arrivât, lorſque l'on verroit Léopunou ſous les murs de la ville. Il commença par faire fortifier Kitaigrod & Kingrod, deux places qui renferment dans leurs murailles les palais du Czar & les magaſins de pluſieurs riches marchands, mit enſuite le feu en différens endroits de la ville, & ordonnna à ſes ſoldats de faire

ULADISLAS. 1610.

main-baſſe ſur les Ruſſes pendant qu'ils ſeroient occupés à éteindre le feu. Ses ordres furent ſi ponctuellement exécutés, qu'en moins de deux heures les rues furent couvertes de cadavres : il y en avoit un ſi grand nombre entaſſés les uns ſur les autres, qu'ils s'élevoient à plus de cinq pieds.

Léopunou entra en fureur au récit de ce déſaſtre, & jura d'exterminer tous les Polonois qu'il rencontreroit. Pour ne point laiſſer de place derrière lui, il attaqua & prit Promska. Les Coſaques l'y aſſiégerent; mais Michel Pozarski accourt à ſon ſecours, & les battit. Les deux généraux Ruſſes, après cette expédition, marcherent à grandes journées du côté de Moſcou. Soulcouski envoya chercher les Boïares, & leur dit qu'il mettroit tout à feu & à ſang dans la ville, ſi Léopunou approchoit à vingt vreſtes. Les Boïares, intimidés par ces menaces, allerent trouver le Prélat : Michel Solticou, qui étoit à leur tête, prit la parole, & dit au Patriarche : « Vous » avez écrit à Léopunou, pour l'inviter » à venir au ſecours de Moſcou : Je vous » conjure, au nom de tous les Boïares » qui ſont avec moi, de lui écrire encore » & de l'engager à licentier ſes troupes : » le général Polonois a formé la réſolution » de ſaccager & de brûler Moſcou, ſi » l'armée Ruſſe avance ». Je n'ai point » écrit à Léopunou, répondit le Patriar- » che ; mais je vais lui écrire de venir » chaſſer les Polonois, & punir le traître » Solticou. Je ne puis ſouffrir qu'on brave » plus long-tems notre patience, & qu'on

» célébre dans Moſcou le ſervice divin, » ſuivant le rite des Latins ». Les Polonois avoient fait une Egliſe de la maiſon qu'occupoit autrefois Baſile Suiski. La réponſe du Patriarche irrita les Boïares au point qu'ils mirent des garde à ſa porte, avec ordre de ne laiſſer entrer perſonne chez lui, & de l'empêcher de ſortir lui-même. ULADISLAS. 1610.

Les Polonois, craignant de ſe voir attaqués en même-tems par l'armée de Léopunou & par les habitans de Moſcou, réſolurent d'exterminer les derniers, & de profiter de l'occaſion que leur en préſenteroit le proceſſion du dimanche des Rameaux. Pour cet effet ils envoyerent, la veille de cette fête, les Boïares au palais épiſcopal, avertir le Patriarche qu'il auroit la liberté de faire les cérémonies accoutumées. Dès que le jour fut arrivé, ils poſterent des ſoldats Polonois dans les différentes rues, & leur ordonnerent de faire main-baſſe ſur tous les Ruſſes qui aſſiſteroient à la proceſſion. Le projet fut découvert, & preſque tous les Ruſſes ſe tinrent enfermés chez eux; ce qui força les Polonois à reſter tranquilles. *Ibid.* *Ibid.*

Les précautions que les Ruſſes prenoient, ne les mirent point à l'abri de la fureur des Polonois. Ceux-ci ſe répandirent dans toutes les places publiques, & maſſacrerent tous les Ruſſes qu'ils y trouverent; ils entrerent dans pluſieurs maiſons, y commirent des cruautés juſqu'alors inconnues. Le Prince Michel Baſile Gallitzin fut du nombre de ceux qu'on aſſaſſina. Les Ruſſes trouverent le

ULADISLAS. 1611.

moyen de faire avertir Léopunou de ce qui ſe paſſoit : ce général envoya un détachement au ſecours de ſes compatriotes : il entra par la porte de Tuere où il trouva un grand nombre de Strélits qui ſe joignit à lui. Les Polonois accoururent pour repouſſer le détachement, & diſperſer les Strélits qui ſe rangeoient en ordre de bataille : mais ils furent battus & pourſuivis juſques dans la ville. On ſe battit de part & d'autre avec un courage qui approchoit de la fureur. Les Polonois, pour faire ceſſer le combat, eurent recours à leur ſtratagême ordinaire : ils mirent le feu à pluſieurs endroits de la ville : mais il ne leur réuſſit pas ce jour-là : les Ruſſes, tranſportés de fureur, ne ſongeoient qu'à pourſuivre les Polonois, qui plioient de toutes parts. Moſcou étoit alors en proie aux fureurs de la guerre & des flammes : les rues étoient couvertes de cadavres, & les maiſons n'étoient plus que des monceaux de feu & de cendres. La fatigue fit enfin ceſſer le combat ; & les ſoldats s'occuperent de part & d'autre à éteindre le feu, & ſe repoſerent pendant la nuit.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Léopunou parut ſous les murs de la ville avec une armée de quatre-vingt mille hommes : il avoit aſſemblé toutes les garniſons des villes par où il avoit paſſé. Les Polonois ſe retrancherent dans un des quartiers de la ville, réſolus de s'y défendre juſqu'à ce qu'ils euſſent reçu du ſecours de Sigiſmond, à qui ils manderent la ſituation dans laquelle ils ſe trouvoient. Ils auroient bientôt été obligés de ſe rendre à compo-

sition, si les officiers Russes n'avoient été guidés que par l'amour de la patrie : mais l'ambition & la jalousie troublerent l'union qui devoit regner entr'eux, & donnerent aux ennemis le tems de se retrancher, & de prendre les précautions nécessaires pour leur résister. Les plus sensés des officiers Russes proposerent d'élire un général : leur conseil plut ; on le suivit, & on élut Léopunou. ULADISLAS. 1611.

Lorsque Sigismond fut informé de ce qui se passoit à Moscou, il fit venir Philaret & les autres ambassadeurs qu'il avoit retenus dans son camp avec lui, voulut les obliger d'ordonner à Léopunou de licentier ses troupes, & au gouverneur de Smolensko de lui livrer la place : tous refuserent d'une voix unanime de faire ce qu'il demandoit. Le Roi, irrité de leur refus, les fit charger de chaînes, ordonna qu'on les conduisît en Pologne, & qu'on les dispersât dans différentes villes. Philaret fut le plus maltraité ; c'étoit le plus opiniâtre, & c'étoit sur lui que tomboit tout la haine de Sigismond. Il étoit défendu de lui laisser voir personne : on ne lui donnoit pour subsistance que du pain & de l'eau. Il endura ces peines pendant neuf ans avec une si grande constance, qu'on ne l'entendit jamais se pleindre. Les évêques de Pologne lui firent proposer plusieurs fois de s'entretenir avec lui, & de s'employer auprès du Roi pour lui faire accorder quelques soulagemens : mais il refusa leurs offres avec mépris. Sa fermeté irritoit de plus en plus le Roi contre lui, & on augmentoit tous les jours ses

tourmens. Les Polonois qui étoient à Moſcou, avoient trouvé le ſecret d'arrêter le Patriarche Hermogene : ils le tourmentoient continuellement pour l'engager à ordonner au général Léopunou de licentier ſes troupes : c'étoit envain ; ſon opiniâtreté étoit égale à celle de Philaret. La barbarie s'étoit emparée des Polonois & des Ruſſes. Les premiers exerçoient des cruautés inouies contre tous les partiſans de Léopunou ; ceux-ci ſe faiſoient un devoir d'en exercer de pareilles à l'égard des leurs. Les habitans de Novogrod, inſtruits que Solticou étoit toujours attaché aux intérêts de Sigiſmond, qu'il lui prêtoit ſon bras pour perſécuter les Ruſſes, & qu'il avoit été un des plus cruels perſécuteurs des habitans de Moſcou, arrêterent ſon fils qui étoit alors dans leur ville, lui firent endurer toutes ſortes de tourmens, l'attacherent à un poteau, & le laiſſerent périr dans cet état.

VLADISLAS. 1611.

Sigiſmond, au lieu de marcher au ſecours des Polonois qui étoient dans Moſcou, & d'y faire couronner ſon fils, s'opiniâtroit au ſiége de Smolensko. Il eſpéroit voir toute la Ruſſie ſe ſoumettre à ſes volontés, ſitôt qu'il auroit pris cette ville ; mais il fut ſur le point de ne retirer de ſes peines & de ſes travaux que la honte d'avoir perdu beaucoup de monde, & conſommé des ſommes conſidérables. Ses ſoldats, faute de paie, commençoient à murmurer, & demandoient à retourner en Pologne : l'argent lui manquoit, & il n'en pouvoit obtenir que par une aſſem-

blée générale des Etats. Ce remède étoit lent pour un embarras semblable au sien ; il n'avoit d'autres ressources que les promesses ; en présentant aux soldats l'espoir de les enrichir des dépouilles de Smolensko, il parvint à les retenir encore quelques mois. Voulant, pendant ce tems, emporter la ville, il y faisoit donner des assauts continuels. Presque tous les Russes qui étoient dans son armée, fatigués des travaux qu'il leur faisoit faire, voulurent l'abandonner, & aller à Moscou : sitôt qu'il en fut informé, il fit faire main-basse sur eux : tous furent massacrés. Il redoubla ses caresses à l'égard des Polonois, les excita par son exemple, & fit des efforts incroyables pour hâter la prise de cette place : mais les assiégés opposoient une résistance opiniâtre, & redoubloient leurs efforts, à mesure qu'ils voyoient que les siens augmentoient. ULADISLAS. 1611.

Les provisions commencerent enfin à manquer aux assiégés : le sel devint si rare que les soldats de la garnison furent attaqués du scorbut : il en mourut une très-grande quantité. Le brave gouverneur, dont le courage étoit au-dessus de la misère, se défendoit toujours, & arrêtoit les efforts de Sigismond. Le Roi commençoit à se lasser lui-même des fatigues qu'il étoit obligé d'endurer tous les jours : il commençoit à songer à la retraite, lorsqu'un déserteur lui montra un endroit de la muraille qui étoit plus foible que les autres, parce qu'on n'avoit travaillé à le racommoder que quand on avoit été menacé du siége. Les Polonois dirigerent leur batterie

ULADISLAS. 1611.

du côté qu'on leur avoit indiqué, firent une bréche conſidérable à la muraille. La nuit ſuivante ils y monterent, tuerent ceux qui voulurent leur faire face, & entrerent dans la ville. Les rues furent en un inſtant remplies de ſang & de cadavres : hommes, femmes, filles, enfans, tout fut immolé à la vengeance des Polonois. Pluſieurs des habitans ſe retirerent dans la grande égliſe où étoit le magaſin des poudres : aimant mieux périr par les flammes que par la main du ſoldat victorieux ; ils y mirent le feu, & ſauterent en l'air avec l'égliſe. Scichen, ce brave gouverneur, qui avoit réſiſté ſi long-tems aux efforts des Polonois, ſe retira dans une tour, où il ſe défendit avec un courage qui étonnoit ceux mêmes qui l'attaquoient : enfin il ſe rendit. Le Roi fut aſſez barbare pour le maltraiter : il tira même ſon épée dans l'intention de la lui paſſer au travers du corps : mais Sapieha qui étoit préſent, lui fit ſentir combien une action ſemblable ſeroit indigne d'un Roi. Scichen fut chargé de chaînes & conduit en Pruſſe. Sigiſmond donna ſa femme & ſes enfans à Sapieha, qui les retint en captivité.

Sigiſmond, ſe voyant maître de Smolensko, fit ceſſer le carnage, & ordonna aux ſoldats de partager par portion égale les dépouilles des vaincus. Pour cet effet, il les fit porter dans la place publique ; mais le feu y prit, ſans qu'on pût ſavoir de quelle manière, & les réduiſit en cendres. Les vaincus ne manquerent pas d'attribuer cet accident au miracle.

Le Roi, cédant au deſir qu'il avoit

d'aller recevoir en Pologne les louanges qu'il croyoit lui être dûes, mit une garniſon dans la ville qu'il venoit de conquérir, & eut l'imprudence de partir. Sapieha, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu du Monarque, conduiſit l'armée victorieuſe au ſecours des Polonois qui étoient dans Moſcou. En arrivant, il fit propoſer un accommodement à Léopunou : on envoya des députés de part & d'autre: mais les conditions que les Polonois propoſoient ne furent pas acceptées ; on rompit les conférences. Les deux armées ſe rengerent en ordre de bataille, s'approcherent & combattirent long-tems avec un courage égal de part & d'autre : les Ruſſes furent à la fin enfoncés ; mais ils ſe rallierent ſur les bords du Moſca, & virent camper en face de l'ennemi. Le lendemain Sapieha voulut s'emparer d'une redoute qui étoit à la porte de Tuere : les Ruſſes accoururent pour défendre ce poſte : la bataille recommença; on perdit beaucoup de monde de part & d'autre, & l'on ſe ſépara ſans que la victoire fût décidée. Sapieha, voyant que ſes troupes murmuroient d'être obligées d'en venir ſi ſouvent aux mains, ſe retira à quelques vreſtes, & ſe retrancha. Léopunou profita de la retraite de l'ennemi, attaqua un fort, & s'en empara. Il voulut faire donner un aſſaut général au quartier qu'occupoient les Polonois: mais les ſoldats & les officiers refuſerent de lui obéir. Les Boïares qui étoient dans ſon armée, ſentirent qu'on ne viendroit jamais à bout d'établir une diſcipline exacte parmi les Ruſſes, tant qu'ils ne ſeroient pas commandés par un

ULADISLAS. 1611.

Czar. Les cruautés que les Polonois avoient exercées dans Moscou, leur avoient inspiré trop de haine contre cette nation, pour qu'ils songeassent à faire reconnoître Uladislas : ils ne doutoient pas, d'un autre côté, que les principaux officiers de l'armée ne se disputassent cette dignité, si l'on songeoit à en élire un d'entr'eux, & qu'on n'augmentât par-là les troubles & les divisions, loin de les appaiser. Ces réflexions les conduisirent à proposer la couronne à Philippe, second fils de Charles IX Roi de Suede. Leur résolution étant prise, ils envoyerent des députés à Pontus qui étoit alors à Novogorod, & le prierent de faire savoir leurs intentions au Roi de Suede. Les gouverneurs des principales villes approuverent leurs demarches, & promirent de reconnoître pour leur souverain le Prince Philippe, s'il acceptoit la couronne. Zurutskoi, l'un des principaux officiers de l'armée, les désapprouva, & dit qu'on devoit reconnoître pour Czar le fils de Démétrius qui étoit toujours resté à Coluga depuis la mort de son pere. Démétrius étoit l'imposteur Nogoy dont nous avons parlé plus haut.

ULADISLAS. 1611.

Les Russes proposent la couronne de Russie à Philippe, fils du Roi de Suède.

Cette diversité d'opinions causa beaucoup de trouble dans l'armée, qui se divisa en trois partis : le premier reconnut Léopunou pour son général ; le second, qui étoit composé de Cosaques, se rangea sous les ordres de Zarutskoi ; le troisième prit pour son chef Trubetskoi. Après de longs débats, ils se réunirent tous trois, & formerent une espèce de Triumvirat,

Ces trois Triumvirs étoient d'un caractère tout-à-fait opposé : Léopunou cherchoit à la vérité à rétablir les affaires de sa patrie ; il haïssoit les Cosaques, qui ne songeoient qu'à exciter des troubles pour avoir occasion de piller ; mais il étoit d'une fierté & d'une hauteur insupportable, & se faisoit haïr de tous les officiers : il laissoit souvent ceux qui vouloient lui parler plusieurs heures à sa porte, sans leur donner audience. Zarutskoi, au contraire, n'avoit d'amitié que pour les Cosaques, les laissoit piller partout où ils vouloient, à condition qu'ils partageassent avec lui ce qu'ils avoient pris. Trubetskoi étoit d'un caractère doux ; il s'embarrassoit peu des honneurs ; il ne songeoit qu'à amasser du bien, & s'approprioit celui de ceux qui périssoient dans les combats. Ainsi les les Russes étoient gouvernés par un orgueilleux, par un voleur & par un avare. Les soldats furent eux-mêmes indignés de leur conduite, & les supplierent par un mémoire, de vivre ensemble avec union, & de récompenser ceux qui leur marqueroient du zèle pour le bien public.

ULADISLAS. 1611.

Chronique manuscrite.

Ces prières furent inutiles : la fierté de Léopunou ne diminua point, & les Cosaques continuerent leurs brigandages. Plusieurs habitans de Smolensko, de Viasma & de Dorogobut, trois villes dont les Polonois avoient fait la conquête, s'enfuirent, allerent à Moscou, prierent les trois généraux de leur donner de quoi subsister. Ceux-ci leur assignerent des terres dans le territoire d'Arsama & de Jeros-

lave ; mais Zarutskoi les fit chaſſer du territoire de Jeroſlave par ſes Coſaques.

VLADISLAS. 1611.

Le général Pontus crut devoir profiter du moment où les Ruſſes étoient diſpoſés à donner la couronne de leur pays au Prince Philippe. L'inconſtance de cette nation lui étoit trop connue, pour qu'il lui laiſsât le tems de réfléchir ſur le choix qu'elle avoit fait. Il raſſembla toutes les troupes Suédoiſes qui étoient en Ruſſie, & les fit camper ſous les murs de Novogorod : il craignit d'effrayer les bourgeois de cette ville, en y faiſant entrer toute ſon armée, & crut qu'il étoit plus prudent d'attendre les événemens, que de les prévenir. Il y avoit dans cette ville deux gouverneurs qui ne ſongeoient qu'à boire, Michel Édeousk & Baſile Buturlin. Le dernier ſe livroit encore plus que l'autre à la débauche : il alloit ſouvent dans le camp des Suédois, & s'enivroit avec le premier qui vouloit boire avec lui. Pontus avoit donné des ordres pour qu'il trouvât toujours quelqu'un qui fût prêt à lui tenir tête dans la débauche. On profitoit de l'yvreſſe de Buturlin pour lui faire dire tout ce qui ſe paſſoit dans la ville, & Pontus dirigeoit ſes batteries en conſéquence. Lorſqu'il crut que le tems favorable étoit arrivé, il fit eſcalader les murailles de la ville, pendant une nuit fort obſcure, par cent ſoldats d'élite. Ces ſoldats Suédois trouvent les ſentinelles endormies, les tuent, ſe répandent dans la ville, pillent pluſieurs maiſons, & maſſacrent ceux qu'ils y rencontrent. Buturlin eſt aſſez heureux pour ſe ſauver ; Édeouski & le

Métropolite se retirent dans la citadelle, & envoient le lendemain faire des propo- ULADISLAS. 1611.
sition d'accommodement à Pontus: il leur répondit qu'ils ne souffriroient aucun maltraitement ni aucun dommage, s'ils vouloient reconnoître pour leur souverain le Prince Philippe de Suède. Ils lui promirent ce qu'il demandoit, lui ouvrirent les portes de la citadelle, & reconnurent Philippe pour leur Czar, sans exiger qu'il se fît rebaptiser. Les soldats qui accompagnoient Buturlin, informés de ce qui se passoit à Novogrod, abandonnerent leur général, rentrerent dans la ville, & prêterent serment de fidélité au Prince de Suède.

Cependant les troubles & les divisions augmentoient dans l'armée des Russes qui assiégeoient Moscou: les Cosaques y vomissoient continuellement des injures contre les autres soldats, & leur disoient qu'ils étoient des lâches de souffrir Basile Suiski, leur Czar, en captivité. Ceux-ci, cédant à l'impatience, désertoient & emportoient leurs armes.

Sapieha, voyant que les vivres commençoient à lui manquer, envoie un détachement en chercher, établit ses magasins à Pereslave, les remplit de bled & de fourages. Pour en faire passer dans la ville aux assiégés, il attaque les Russes: pendant le combat, ceux qui conduisoient les chariots chargés de munitions, trouverent le moyen de passer. Le général Polonois, après cette expédition, alla lever des contributions dans les différentes villes de la Russie.

ULADISLAS. 1611.

Les Circaſſes, qui juſqu'alors étoient reſtés tranquilles, apprenant les troubles & les diviſions qui s'élevoient dans l'armée Ruſſe, prirent les armes, & ravagerent l'Ukranie: les gouverneurs des différentes villes de ce pays ſe réunirent contr'eux, les battirent, & reprirent tout le butin qu'ils avoient fait.

Pendant qu'Uladiſlas, Prince de Pologne, & Philippe, Prince de Suède, vouloient forcer les Ruſſes à reconnoître un d'eux pour leur ſouverain, il parut un huitième impoſteur ſous le nom, ſi ſouvent uſurpé, de Démétrius. Il s'appelloit Matuiska, & étoit diacre. Il alla d'abord à Ivanogrod où les habitans lui prêterent ſerment de fidélité: ceux de Pleskou firent la même choſe. Voyant que ſes affaires prenoient une ſi heureuſe tournure, il envoya un homme de confiance au camp qui étoit devant Moſcou, & y fit diſtribuer des lettres aux ſoldats auxquels il marquoit qu'il étoit véritablement le fils du Czar Ivan IV, & qu'après avoir mené une vie errante, il venoit pour délivrer ſa patrie des maux auxquels elle étoit expoſée. Les Coſaques, toujours prêts à ſuivre le parti du premier impoſteur qui ſe préſentoit, lui prêterent ſerment de fidélité, & voulurent maſſacrer ceux de leurs officiers qui voulurent s'y oppoſer. Pluſieurs d'entre ces derniers ſe ſauverent à la faveur de la nuit; d'autres accompagnerent les ſoldats à Pereſlave où l'impoſteur faiſoit alors ſa réſidence.

Le général Suédois, voulant profiter des troubles continuels dont la Ruſſie

étoit agitée, attaqua & prit pluſieurs villes, & y fit reconnoître Philippe pour ſouverain des Ruſſes. A ces nouvelles, la conſternation ſe répandit dans l'armée Ruſſe : toutes les villes qui n'étoient point encore ſoumiſes aux étrangers, ſe livrerent à la douleur que devoit leur cauſer l'état déplorable dans lequel étoit leur patrie. Elles envoyerent des députés aux généraux qui étoient devant Moſcou pour leur demander quel parti elles devoient prendre. On s'aſſembla, on délibéra, & l'on ne décida rien : le déſeſpoir fermoit la bouche à ceux qui l'ouvroient pour parler. Les magiſtrats des villes, voyant qu'ils ne recevoient point de réponſe de l'armée, prirent la réſolution de pourvoir eux-mêmes à leur ſûreté. Le corps des bourgeois de Novogrod s'étant aſſemblé à ce deſſein, un marchand de cette ville, nommé Coſme Minin, s'écria : « Nous n'avons pas beſoin d'une » longue délibération pour ſavoir ce qu'il » faut faire pour remédier aux maux qui » nous accablent, & pour éviter ceux » dont nous ſommes encore menacés. Il » faut ſacrifier notre vie & nos biens ; & » ſi ce n'eſt pas aſſez, nous devons met- » tre nos femmes & nos enfans en gage. » Avant tout, il faut chercher un chef » capable de nous conduire. » Cette fermeté releva le courage de tous ceux qui étoient préſens ; ils goûterent le conſeil de Coſme Minin, & réſolurent de le ſuivre. On commença donc par chercher quelqu'un qui fût capable de ſe mettre à la tête des affaires, & l'on jetta les yeux

ULADISLAS. 1611.

Chronique manuſcrite.

ULADISLAS. 1611.

ſur le Knéès Démétrius Michel Poſarski. Il avoit donné des marques certaines de ſa fermeté & de ſon courage pendant les guerres dont la Ruſſie étoit agitée, &, y ayant reçu pluſieurs bleſſures, il s'étoit retiré à une maiſon de campagne, avec le projet d'y paſſer le reſte de ſes jours loin du tumulte & des embarras. On lui envoya un député pour lui propoſer de venir ſe mettre à la tête des habitans de Novogrod. Poſarski répondit qu'il étoit tout prêt à ſe ſacrifier pour le bien public; mais, faiſant attention à l'inconſtance ordinaire du peuple, il ajouta qu'il vouloit qu'on lui donnât quelqu'un qui pût lui aider à ſupporter le fardeau dont on vouloit le charger, & qu'on le choisît parmi les plus prudens & les plus courageux en même-tems des citoyens.

Sa demande parut ſi juſte, que tout le monde conſentit à la lui accorder. On ne chercha pas long-tems cet homme ſage & courageux que demandoit Poſarski; on crut le trouver dans la perſonne de Coſme Minin, & on lui propoſa cette place. Il refuſa d'abord de l'accepter, & ne ſe laiſſa aller qu'aux inſtances réitérées du peuple. Craignant qu'on ne fût auſſi prompt à le dépoſer, qu'on l'avoit été à l'élire, il exigea qu'on lui donnât un pouvoir ſigné de tous les états qui compoſoient le corps des habitans de la ville, par lequel il leveroit les impôts qu'il croiroit devoir établir, & ſeroit autoriſé à faire enlever la femme & les enfans de ceux qui refuſeroient de payer. Sitôt qu'il en fut muni, il l'envoya à Poſarski, lequel, jugeant

par-là des dispositions dans lesquelles le peuple de Novogrod étoit, s'y rendit. ULADISLAS. 1611.

Sitôt qu'il y fut arrivé, il fit lever les contributions qu'il crut nécessaires, envoya des députés dans les villes voisines, pour proposer aux habitans de faire une confédération avec ceux de Novogrod, & d'accepter les mêmes conditions qui y étoient établies. Ses offres furent acceptées avec joie; on lui envoya de l'argent, des vivres & des hommes; les Strélits, qui avoient autrefois été en garnison à Moscou, informés de ce qui se passe à Novogrod, s'y rendent, & prêtent serment de fidélité à Posarski. Ce général forme des corps de troupes régulières, & donne la paie à chaque soldat. Il envoya des officiers à Casan, pour proposer aux habitans d'entrer dans la ligue; mais le Diac Nicanor Sulgin avoit pris les devants : il s'étoit fait proclamer gouverneur de la Province, se disposoit à en usurper la souveraineté, & à la démembrer de l'Empire Russe. Il renvoya les députés de Posarski sans leur donner de réponse.

Les Polonois, informés que les principales villes de Russie faisoient contr'eux des préparatifs formidables, allerent trouver le Patriarche Hermogene qui étoit toujours détenu en prison, & voulurent le forcer d'écrire aux habitans d'abandonner leur projet: mais, toujours animé du même zèle pour la religion Grecque, il leur répondit: « Je donne ma bénédic- » tion à tous ceux qui prennent les armes » pour chasser de Moscou ceux qui sui- 1612.

ULADISLAS. 1612.

» vent le rite latin, & je vous donne ma » malédiction à vous qui êtes des pro- » fanes ». Les Polonois, indignés de ſa réponſe, le condamnerent à mourir de faim, & mirent des ſentinelles à ſa porte, pour empêcher qu'on ne lui portât à manger.

Les trois généraux apprirent avec autant d'étonnement que de colere, la conduite que tenoit Poſarski. Zarutskoi, pour l'arrêter dans ſes progrès, envoya un corps de Coſaques à Jeroſlave, avec ordre d'en fermer l'entrée à Poſarski: mais ce dernier le devança: il étoit déja maître de la ville, lorſque les Coſaques arriverent; il en prit une grande partie qu'il fit mettre en priſon. Pluſieurs autres villes, inſtruites de ſa marche, lui envoyerent des troupes & de l'argent; un corps de Tatars alla le joindre, & lui promit de combattre ſous ſes ordres.

Il ſe rendit à Reſan, où il apprit ce que les habitans de Pleſcou avoient fait en faveur du nouvel impoſteur, fit avertir le gouverneur de cette ville qu'il étoit diſpoſé à y aller mettre le ſiége, ſi les habitans perſiſtoient dans leur opiniâtreté à l'égard du faux Démétrius. Ce gouverneur, qui ne s'étoit ſoumis au dernier que par contrainte, le fit arrêter avec tous ſes complices, & les envoya au camp qui étoit devant Moſcou. L'impoſteur fut étranglé. Les habitans de Pleskou écrivirent à Poſarski, pour lui faire excuſe de ce qu'ils avoient eu l'imprudence de prêter hommage à l'impoſteur, & lui promirent de ne jamais rien faire qui fût con-

Le huitième impoſteur eſt étranglé.

traire aux intérêts de l'Empire. Poſarski alla à Coſtrum où il trouva des vivres & de l'argent : ceux de Suſdal entrerent auſſi dans la confédération. ULADISLAS. 1612.

Pendant que ce brave Ruſſe faiſoit tous les préparatifs qu'il croyoit néceſſaires pour délivrer ſa patrie, ces Triumvirs, dont nous avons parlé, & qui étoient devant Moſcou, continuoient de vivre en méſintelligence : ils cherchoient à ſe faire périr les uns les autres. Zarutskoi, impatient de la fierté de Léopunou, ordonna à ſes Coſaques de le tuer ſi-tôt qu'ils en trouveroient l'occaſion. Elle ne tarda pas à ſe préſenter. Ayant vu ce général un matin ſortir de ſa tente avec peu de monde, pour examiner de quel côté on pourroit donner un aſſaut à la ville, ils envoyerent après lui quatre des plus déterminés d'entr'eux : ces ſcélérats le maſſacrerent avec tous ceux qui étoient à ſa ſuite, & retournerent comme en triomphe à leur quitter. La mort de Léopunou laiſſa le commandement de l'armée entre les mains de deux ſcélérats, Zarutskoi & Trudetskoi, toujours tout prêts à ſacrifier les intérêts de la patrie aux leurs mêmes.

Poſarski, craignant que les Suédois ne tentaſſent de nouvelles conquêtes dans la Ruſſie, & ne fiſſent échouer le projet qu'il avoit de délivrer Moſcou, uſa d'un ſtratagême : & les engagea à reſter tranquilles. Il manda à leur général que les Ruſſes étoient toujours prêts à reconnoître pour leur ſouverain le prince Philippe de Suède, s'il vouloit venir à Moſcou

ULADISLAS. 1612.

ſe faire rebaptiſer, & recevoir la couronne des mains du Patriarche. Le général Suédois ſe trouva par-là forcé de reſter tranquille : il craignoit d'un côté de déplaire à Guſtave-Adolphe qui étoit alors monté ſur le trône de Suède, en commettant des actes d'hoſtilité contre une nation qui étoit diſpoſée à reconnoître ſon frere pour ſouverain. D'un autre, il ſe félicitoit de voir que les Ruſſes ſe chargeoient eux-mêmes du ſoin de chaſſer les Polonois de la Ruſſie, & qu'ils encouroient ſeuls tous les riſques de la guerre ; mais cette ſécurité rempliſſoit les intentions de Poſarski : ce Ruſſe ſe propoſoit de l'attaquer, ſi-tôt qu'il auroit battu les Polonois.

Poſarski avançoit à grands pas du côté de Moſcou, ramaſſoit tous les détachemens Ruſſes qu'il trouvoit, & augmentoit ſes munitions de bouche & de guerre. Zarutskoi, jaloux de voir que tous les Ruſſes obéiſſoient à Poſarski comme à leur ſouverain, & le regardoient comme le libérateur de la patrie, forma l'horrible projet de lui faire ſubir le même ſort qu'avoit éprouvé Léopunou. Il trouva encore parmi les Coſaques de ſcélérats tout diſpoſés à commettre ce crime. Ils ſe rendirent à Jeroſlave où Poſarski s'étoit arrêté pour ſe repoſer, gagnerent un certain Simon, domeſtique de Poſarski, lequel promit de les mettre à portée d'exécuter leur projet. Inſtruit que le général devoit aller viſiter des canons qu'on deſtinoit pour Moſcou, il les en avertit. Ils allerent ſe poſter dans un endroit obſ-

cur & étroit, par lequel Poſarski devoit paſſer. Il heurta contre l'un deux, & demanda avec précipitation qui c'étoit: les officiers qui marchoient à ſa ſuite, accoururent, ſaiſirent les deux Coſaques: Poſarski, croyant que le haſard ſeul les avoit conduits dans ce lieu, défendit qu'on les maltraitât. Les officiers, voyant qu'ils avoient un air embarraſſé, ſe douterent qu'ils méditoient quelque mauvais projet, les firent mettre à la queſtion, où ils avouerent que Zarutskoi les avoit envoyés pour aſſaſſiner Poſarski. On les condamna à être pendus; mais le généreux Poſarski leur fit grace, & les renvoya à leur général. Tous les ſiécles, toutes les nations fourniſſent des hommes, dont le nom mérite de paſſer à la poſtérité. ULADISLAS. 1612.

Les Polonois, qui étoient renfermés dans Moſcou, furent conſternés lorſqu'ils apprirent que Poſarski approchoit à la tête d'une armée encore plus formidable que celle de Léopunou; d'ailleurs les vivres commençoient à leur manquer. Soulcouski, craignant que les ſoldats ne le forçaſſent à la fin de ſe rendre, & ne le livraſſent aux Ruſſes, fit avertir Sigiſmond de la ſituation dans laquelle il ſe trouvoit, & lui demander un prompt ſecours. Le Roi envoya ordre à Chodkiewicius, lieutenant-général de Lithuanie, de marcher promptement au ſecours de ceux qui étoient dans Moſcou. La nouvelle de la marche du général Polonois étant arrivée dans le camp de Zarutskoi & de Trubetskoi, ils en firent avertir

LADISLAS. 1612. Poſarski, & le prierent de venir promptement à leur ſecours. Poſarski avoit reçu les plus grands outrages de ces deux officiers : un d'eux avoit même été juſqu'à vouloir attenter à ſa vie ; un autre que lui auroit pu les abandonner à la fureur *Ibid.* des Polonois ; mais ſon zèle pour la patrie fit taire le reſſentiment ; il fit avancer l'avant-garde de ſon armée, mais il défendit à ceux qui la commandoient, d'entrer dans le camp de Zarutskoi & de Trubetskoi : il leur ordonna de camper ſéparement à la porte de Petrovic. Peu après, il fit défiler un autre corps de troupes, avec ordre de ſuivre la même conduite qu'il avoit preſcrite à celles qui les précédoient : il partit bientôt avec le reſte de l'armée.

A ſon arrivée une multitude incroyable de ſoldats qui étoient ſous le commandement de Zarutskoi & de Trubetskoi, allerent le trouver, & le prièrent de les recevoir dans ſon armée. Ils lui dirent que la faim les accabloit, & que le froid leur rendoit la vie inſupportable. Ces malheureux avoient effectivement l'air accablé ; leurs habits n'étoient que des lambeaux ; Poſarski étoit né tendre, il ne put retenir ſes larmes, en voyant des ſoldats dans une ſituation ſi touchante : il leur fit donner à manger à & ordonna qu'on leur délivrât des habits. Lorſque Zarutskoi fut informé de ce qui venoit de ſe paſſer, il entra dans une ſi grande fureur, qu'il décampa avec la moitié de l'armée que Trubetskoi & lui commandoient : il alla à Colomna, prit avec lui

Marine

Marine & ſon fils, qui y étoient reſtés depuis la mort de Nogoy, & les conduiſit à Michailou. ULADISLAS. 1612.

Pendant que Poſarski eſt occupé à rétablir la diſcipline parmi les troupes de Ruſſie, pendant qu'il fait ſes préparatifs pour former une attaque, Chodkienius hâte ſa marche, & arrive au ſecours des Polonois qui ſont enfermés dans Moſcou. Le bon ordre qu'il avoit établi dans ſon armée effraye les Ruſſes: ils ſont ſaiſis d'une terreur panique, & ſe préparent à prendre la fuite: mais Poſarski vient à bout, par ſes remontrances, de les arrêter. Trubetskoi lui fit propoſer de réunir leurs troupes: mais le premier répondit qu'il ne ſouffriroit jamais que ſes ſoldats, qu'il avoit eu ſoin de diſcipliner, fuſſent mêlés avec les Coſaques qui vivoient dans la plus grande licence. Ce mépris de la part de Poſarski, penſa ruiner totalement les affaires des Ruſſes. Trubetskoi en conçut une haine implacable pour Poſarski.

Lorſque le général Polonois crut que ſon armée étoit aſſez repoſée des fatigues de la marche pour ſe livrer à celles de la guerre, il la fit mettre en mouvement & approcha de la ville: Poſarski marcha à ſa rencontre: Trubetskoi, qui avoit juré la perte du dernier, lui envoya demander un détachement pour renforcer ſon armée, afin qu'il fût en état d'attaquer l'ennemi par un côté: mais ſon intention réelle étoit de l'affoiblir, au point de ne pouvoir réſiſter aux Polonois. Poſarski avoit l'ame trop élevée pour deſcendre aux

ULADISLAS. 1612.

minuties de la défiance ; il lui envoya un détachement de cinq cens cavaliers. Le combat continue avec opiniâtreté entre les Ruſſes & les Polonois : le traître Trubetskoi le regarde avec tranquillité, & ne fournit aucun ſecours à Poſarski ; à cette trahiſon, il y joint la baſſeſſe de ſouffrir que ſes Coſaques inſultent les Ruſſes par les railleries les plus piquantes. Poſarski, s'appercevant que le terrein n'eſt pas commode pour la cavalerie, lui fit mettre pied à terre, l'excita par ſon exemple au point que les Polonois furent obligés de reculer. Les cinq cens hommes qu'il avoit envoyés à Trubetskoi, indignés de voir que celui-ci ne faiſoit aucun mouvement pour ſeconder les Ruſſes, ſortent de ſon camp, & vont au ſecours de leur général : pluſieurs ſoldats qui étoient dans le camp du traître les imitent. Les Ruſſes, excités par ce renfort, prirent un nouveau courage, enfoncerent les Polonois, & les forcerent de prendre la fuite.

Le général Polonois, ayant rallié ſes troupes, reparut le lendemain en ordre de bataille, & fit tous ſes efforts pour jetter des vivres dans la ville. Poſarski marcha à ſa rencontre ; Trubetskoi eut ce jour-là honte de ne pas participer à la gloire de délivrer ſa patrie : il ſortit de ſon camp, prit les Polonois en flanc, & les culbuta. La victoire ſe déclaroit pour les Ruſſes ; les Polonois auroient été taillés en pièces, ſi les Coſaques avoient tenu ferme ; mais ils lâcherent priſe, & rentrerent dans leur camp. Les Polonois

profiterent de leur retraite pour se rallier, & reprirent de l'avantage sur les Russes. Le combat dura tout le jour, sans que la victoire se décidât. Pendant la nuit, l'abbé du couvent de la Sainte-Trinité se rendit au camp des Cosaques, leur promit une somme considérable qui étoit dans le couvent, s'ils vouloient se joindre à Posarski, & combattre avec tout le courage qu'on pouvoit attendre d'eux. Ils le lui promirent, & tinrent parole. ULADISLAS. 1612.

Le lendemain Posarski rangea son armée en bataille, attaqua les Polonois; les Cosaques le secondant avec courage, il remporta une victoire complette. Après la bataille, Cosme Minin se mit à la tête d'un détachement de Russes, alla à la poursuite des vaincus, & fit un grand nombre de prisonniers. Les Polonois perdirent tant de monde dans ces différens combats, qu'ils n'oserent plus en risquer de nouveaux : d'ailleurs les soldats, voyant qu'on ne leur fourniſſoit pas la paie qu'on leur avoit promise, se mutinerent, demanderent à retourner dans leur pays, & le général fut obligé de les y conduire. Chronique manuscrite.

Posarski, satisfait du secours que Trubetskoi lui avoit fourni, se raccommoda avec lui; mais il refusa toujours d'entrer dans son camp, parce qu'il ne vouloit pas s'exposer aux trahisons des Cosaques. Ils convinrent cependant d'agir de concert, & de se communiquer réciproquement leurs projets. Le premier soin de ces deux généraux fut d'empêcher que les assiégés ne fissent entrer dans la ville aucuns vi-

ULADISLAS. 1612.

vres : pour cet effet, ils firent faire autour un fossé large & profond. Les passages furent tellement bouchés, que les assiégés ne pouvoient tirer des vivres du dehors : bientôt la famine augmenta chez eux, au point qu'ils étoient obligés de manger des chiens, des rats, des souris, même des hommes. Ils s'égorgeoient les uns les autres pour se dévorer. Les officiers firent demander aux généraux la permission de faire conduire hors de la ville, dans un lieu de sûreté, leurs femmes & leurs enfans, & de leur donner des gardes pour les mettre à l'abri de toute insulte. Posarski le leur permit, & alla lui-même au-devant des femmes & des enfans, & les fit escorter par ses propres gardes. On eut beaucoup de peine à les mettre à couvert des insultes des Cosaques.

Les Palatins, informés de ce qui se passoit à Moscou, blâmerent la conduite de Sigismond, lui reprocherent de s'être opiniâtré au siége de Smolensko, lorsqu'il auroit dû conduire son fils à Moscou, & le faire couronner. Sigismond se reprochoit à lui-même sa faute : pour la réparer, il rassembla ses troupes & se rendit à Vilna, capitale de Lithuanie, où il s'arrêta, & fit tous les préparatifs qu'il crut nécessaires pour subjuguer la Russie, & faire proclamer son fils Czar.

Le tems perdu ne se répare jamais : les peines & les soins que Sigismond prenoit à Vilna, étoient inutiles : les Russes s'irritoient de plus en plus contre les Polonois; ils pressoient le siége de Moscou

avec tant de vigueur, que les assiégés, craignant qu'ils ne prissent la ville d'assaut, & n'exerçassent contr'eux les injustes & cruelles loix du plus fort, demanderent à capituler. De toutes les conditions qu'ils proposerent, on ne leur accorda que celle de ne point attenter à leur vie. Les Boïares & les autres Russes, qui étoient restés dans Moscou, & qui avoient embrassé le parti d'Uladislas, prièrent Posarski de les recevoir dans son camp, & de les mettre à couvert des outrages auxquels ils sentoient qu'ils alloient être exposés de la part de Trubetskoi & des Cosaques. Ce Knéès étoit généreux & compâtissant : il avoit déja pouvu à leur demande, & avoit donné ordre aux officiers de son armée de les recevoir & de les conduire dans un lieu de sûreté. Sitôt qu'ils furent informés des intentions du général, ils sortirent de la ville. Lorsque les Cosaques les apperçurent, ils firent un mouvement pour s'élancer sur eux ; mais Posarski leur envoya dire qu'il les feroit charger par ses troupes, s'ils ne restoient pas dans leur camp. Cette menace les intimida au point qu'ils resterent tranquilles. Les Polonois, qui ne connoissoient pas le caractère de Trubetskoi, se rendirent dans son camp, & il fut assez cruel pour les laisser massacrer par les Cosaques. Ceux qui purent échapper aux coups de ces barbares, se retirerent dans le camp de Posarski, où ils reçurent tous les soulagemens qu'ils pouvoient espérer. Les Polonois & les habitans de Moscou avoient essuyé une misère si extrême,

ULADISLAS. 1612.

qu'ils n'avoient pour proviſions que des cadavres ſalés. On en trouva pluſieurs qui étoient coupés par morceaux, & arrangés dans le ſel comme des morceaux de porc. A cet horrible récit, Poſarski verſa des larmes, & ordonna qu'on enterrât ces cadavres.

ULADISLAS. 1612.

Chronique manuſcrite.

Sitôt que les Coſaques futent entrés dans la ville, ils commencerent à piller les maiſons & à maſſacrer ceux qu'ils trouvoient dedans : Poſarski leur parla avec tant de fermeté, qu'il les intimida, & fit ceſſer le pillage.

Sigiſmond, ayant fait tous les préparatifs qu'il croyoit néceſſaires pour conquérir la Ruſſie, ſe mit en route. Perſuadé que les Polonois ſe défendoient encore dans Moſcou, il leur envoya un courier pour les avertir de ſa marche. Ce courier fut arrêté, conduit à Poſarski, auquel il avoua que Sigiſmond venoit au ſecours de Moſcou avec une armée formidable. Cette nouvelle effraya le général Ruſſe, parce que ſes troupes étoient preſque toutes diſperſées, les ſoldats qui la compoſoient ayant voulu retourner chez eux pour ſe repoſer des fatigues qu'ils avoient eſſuyées au ſiége de Moſcou. Ses craintes redoublerent encore, lorſqu'on lui apprit que Nicanor perſiſtoit toujours dans ſa rebellion. Il fit demander du ſecours aux différens gouverneurs des provinces, & les avertit de faire fermer les villes.

Pendant ce tems, Sigiſmond avance du côté de Moſcou : il attaque Voloc qu'il rencontre ſur ſon paſſage ; mais le gouverneur ſe défend avec tant de courage,

u'il le force de lâcher priſe. Il fait pren- ULADISLAS. 1612.
re les devans à un détachement com-
ıandé par le fils de Soulcouski, auquel
ordonna de faire ſes efforts pour enga-
er les habitans de Moſcou à reconnoî-
e Czar ſon fils Uladiſlas. L'arrivée de
oulcouski jette la conſternation dans
loſcou : Poſarski raſſemble quelques ſol-
ats à la hâte, s'oppoſe à ſon entrée :
ıais il eſt battu, ſe retire dans la ville,
c en fait fermer les portes. Dans ce com-
at, Soulcouski fit priſonnier un certain
ean, originaire de Pleſcou, lequel paſ-
ɔit pour un philoſophe. Le Polonois lui
emanda en quel état ſe trouvoit la ville,
c ſi les habitans étoient dans l'intention
e recevoir Uladiſlas, & de lui prêter ſer-
ıent de fidélité. Le philoſophe lui répon-
it, qu'il y avoit plus de cent mille hom-
nes dans la ville, tout prêts à prendre
es armes; qu'il y avoit des munitions de
oute eſpèce, & que les Ruſſes périroient
ɔlutôt tous que de ſouffrir qu'on procla-
nât Uladiſlas. Soulcouski, croyant que
e philoſophe lui diſoit la vérité, alla
ɔromptement joindre Sigiſmond, lui pré-
ènta Jean, qui tint au Roi le même langa-
ge qu'il avoit tenu à Soulcouski.

Toutes les villes fermerent leurs por-
es aux Polonois; &, pour les affamer,
enleverent toutes les proviſions qui
étoient à la campagne. A ces inconvé-
niens ſe joignit la rigueur de l'hiver. Les
ſoldats, forcés de camper, manquerent
de vivres & de fourages, tournerent tou-
te leur fureur contre Voloc, qu'ils atta-
querent une ſeconde fois : mais la fortune

s'étoit déclarée contr'eux, ils furent re-
ULADISLAS. 1612. pouſſés avec une perte conſidérable. Si-
giſmond, craignant que ſes ſoldats, qui
Sigiſmond évacue la Ruſſie. ne pouvoient plus réſiſter au froid & à la misère, ne ſe mutinaſſent & ne l'abandonnaſſent au milieu du pays ennemi, prit le parti de repaſſer en Pologne. Ce Roi, par ſon imprudence, perdit la couronne du plus grand Empire du monde, après avoir dépenſé des ſommes conſidérables, & fait périr un nombre incroyable d'hommes.

Les maux que les Ruſſes avoient endurés, devoient les avertir de ce qu'ils avoient à craindre & de ce qu'ils devoient faire; mais rien ne peut changer les cœurs corrompus. Le traître Zarutskoi, ſentit qu'il alloit perdre toute ſon autorité, ſi les choſes rentroient dans l'ordre. Il alla trouver cette Marine, veuve des deux impoſteurs qui s'étoient préſentés ſous le nom de Démétrius, lui promit de placer la couronne ſur la tête de ſon fils, ſi elle
Chronique manuſcrite. vouloit le reconnoître pour Général de ſes troupes. Marine étoit trop ambitieuſe pour ne pas accepter les offres de Zarutskoi: elle lui promit de ſuivre ſes conſeils dans toutes ſes actions, & de lui donner des récompenſes proportionnées à ſes ſervices. Il alla avec elle & ſon fils faire le ſiége de Pereſlave: mais le Knèès Buturlin, qui en étoit gouverneur, ſe défendit avec tant de vigueur, qu'il le força de ſe retirer: il paſſa dans l'Ukranie, prit pluſieurs villes, en ravagea quelques-unes qui ne voulurent pas prêter ſerment de fidélité à Marine & à ſon fils.

Poſarski, toujours occupé du bonheur de ſa patrie, fit aſſembler les Boïares, & leur dit qu'il falloit profiter du moment de tranquillité dont on jouiſſoit pour élire un Czar; que le plus court délai pourroit cauſer la perte de la liberté publique; que les Polonois ne manqueroient pas de revenir avec des forces conſidérables, faire valoir les droits que le Prince Uladiſlas avoit au trône de Ruſſie; qu'on devoit craindre, d'un autre côté, que les Suédois, qui étoient à Novogrod, ne s'ennuyaſſent de l'inaction dans laquelle ils reſtoient depuis ſi long-tems, & qu'ils ne cherchaſſent auſſi à faire valoir leurs droits. « De quelle douleur, ajouta-» t-il, ne ſeront pas pénétrés ceux qui ai-» ment leur patrie, en la voyant expo-» ſée à la fureur de ſes ennemis? Les » maux paſſés ne doivent-ils pas vous » faire craindre les maux à venir? Y a-» t-il en Ruſſie une famille qui n'ait vu » aſſaſſiner quelqu'un de ſes membres? » Combien de femmes pleurent aujour-» d'hui leurs maris égorgés par les Po-» lonois! combien de filles déshonorées! » Le ſeul moyen d'arrêter nos maux, eſt » d'élire promptement un Czar. Il fera » rentrer tout le monde dans le devoir, » & retablira le calme dont nous ſommes » privés depuis ſi long-tems ».

ULADISLAS. 1612.

A peine eut-il achevé, qu'on vint annoncer un courier de la part de Philaret, que Sigiſmond avoit fait conduire à Marienbourg, où on le tenoit dans une étroite priſon: ce prélat, inſtruit que les Polonois avoient évacué la Ruſſie, écrivit

ULADISLAS. 1612.

à ſon beau-frere Scheremetou, & s'étoit ſervi d'un homme de confiance pour lui faire parvenir ſa lettre. Ce fut ce courier qui ſe préſenta au Sénat, après la harangue de Poſarski. Scheremetou lut la lettre de Philaret Romanou aux Sénateurs. Voici le précis de ce qu'elle contenoit. » Vous devez, comme un des principaux » chefs de l'Etat, faire tous vos efforts » pour ſa conſervation, & inſpirer ces » ſentimens aux autres ſénateurs ». Il démontra enſuite, que les Boïares qui s'étoient réunis pour dépoſer Baſile Suiski, avoient eu raiſon, parce qu'il violoit les conditions ſous leſquelles il avoit été élu, & parce qu'il étoit injuſte & cruel : il ajoutoit en même-tems, qu'ils avoient eu tort de faire proclamer Uladiſlas ſans le conſentement de toute la nation, parce que ce Prince prétendoit regner auſſi deſpotiquement que les anciens Souverains de Ruſſie, dont on ne voyoit point d'exemple dans d'autres pays. Il proteſtoit qu'il aimoit mieux mourir dans la priſon, que de recouvrer ſa liberté, pour être le témoin de l'eſclavage & de la perte de ſa partie.

Il conjure Scheremetou de faire tous ſes efforts pour conſerver l'union dans le Sénat, & pour l'engager à proclamer un Sénateur. Il lui marque enfin les conditions qu'on doit ſtipuler à celui qu'on élira. Elles étoient fondées ſur les loix de la république de Pologne.

Cette lettre fit ſur l'eſprit des Sénateurs, tout l'effet que Philaret Romanou pouvoit en attendre : ils réſolurent de penſer à une nouvelle élection, & d'inviter tous

les ordres de l'Etat à ſe rendre à Moſcou, pour accomplir ce grand projet. Les plus ſenſés d'entre les Sénateurs, repréſenterent qu'il falloit éviter tout ce qui pourroit occaſionner de nouveaux troubles ; qu'en éliſant un prince étranger, on expoſeroit la liberté de la nation ; que ſi on étoit décidé à prendre un ſouverain dans le corps du Sénat, il ne falloit pas élire un homme dont la famille fût puiſſante, ou qui eût eu trop de part aux affaires paſſées, parce qu'on ne devoit pas prendre pour monarque un homme qui auroit beaucoup d'ennemis à punir, ou beaucoup d'amis à venger. ULADISLAS. 1612.

Ils déciderent qu'il falloit, avant toutes choſes, que celui qu'on éliroit ſe ſoumît aux conditions qui lui ſeroient preſcrites par l'aſſemblée, & qu'on ne le couronneroit qu'après qu'il auroit promis ſolemnellement de s'y conformer.

La réſolution étant priſe, & les conventions étant faites, le Sénat envoya des couriers dans toutes les principales villes de Ruſſie, pour inviter les métropolites, les archevêques, tous les nobles & les principaux bourgeois de venir à Moſcou, afin de travailler à l'élection du nouveau Czar. Chronique manuſcrite.

Pontus, général Suédois, étoit reſté tranquille à Novogrod, pendant que les Ruſſes travailloient à chaſſer les Polonois de la Ruſſie, ſe flattant qu'Uladiſlas ne ſeroit pas plutôt chaſſé du trône, qu'on proclameroit Philippe. Dans cette idée, il envoya un de ſes officiers à Moſcou, pour avertir le Sénat que Phi-

lippe étoit en chemin pour venir prendre
ULADISLAS. 1612. poſſeſſion de la couronne de Ruſſie. Les Boïares répondirent à l'officier Suédois, qu'ils n'avoient jamais eu l'intention de proclamer Czar un Prince étranger, & qu'en lui promettant de faire cet honneur à Philippe de Suède, ils avoient ſeulement eu le projet de l'engager à les laiſſer combattre les Polonois, & les chaſſer de la Ruſſie. Ils finirent par dire à l'officier Suédois : « Nous ſommes à préſent » tout diſpoſés à vous attaquer, & à » vous forcer de repaſſer en Suède. Voi- » là toute la réponſe que nous ferons à » votre général ».

Les Sénateurs & les Prélats, ſentant combien il étoit néceſſaire de hâter l'élection du Czar, & de ne pas laiſſer le trône ſi long-tems vacant, envoyer ent de nouveaux couriers dans les principales villes de l'Empire, pour les engager à envoyer promptement des députés qui aſſiſtaſſent à l'élection d'un ſouverain. Sitôt que ces députés furent arrivés, on s'aſſembla au palais, où chacun donna ſa voix. La plus grande partie ſe réunit en faveur des généraux, du nombre deſquels étoient Gallitzin, Worotinski, Suiski, Poſarski, &c. Les ſervices que ce dernier venoit de rendre à l'Etat, lui donnoient un droit inconteſtable au trône, & ce droit étoit encore appuyé par les vœux de la nation : mais les Sénateurs avertirent qu'il étoit du nombre de ceux qui devoient être exclus, parce qu'ayant eu part aux affaires dans le tems des troubles, il étoit impoſſible qu'il n'eût pas des ennemis à puniſ-

& des créatures à récompenſer. Ils ajouterent que les trois premiers ſe trouvoient dans le même cas ; qu'on pouvoit, à la vérité, convenir que ces quatre ſeigneurs avoient un mérite diſtingué, qu'ils étoient d'une illuſtre naiſſance ; mais qu'il falloit ſacrifier leurs droits aux intérêts de l'Etat. Pluſieurs de l'aſſemblée inſiſterent pour le Prince Gallitzin : on leur répondit que cette maiſon étoit une des plus puiſſantes & des plus nombreuſes du pays. Vorotinski étoit fort âgé ; il y avoit apparence qu'il ne vivroit pas long-tems ; il n'y avoit perſonne dans ſa maiſon qui fût en état de lui ſuccéder, & l'on voyoit qu'à ſa mort, l'on ſeroit dans le même embarras dans lequel on ſe trouvoit. Suiski étoit parent de celui qui avoit été détrôné quelques années auparavant, & l'on ne doutoit pas qu'il ne tirât tôt ou tard vengeance de l'affront qui avoit éte fait à ſa maiſon. Enfin, on conclud par prier l'aſſemblée de faire tomber le choix ſur une autre perſonne. ULADISLAS. 1612.

Quelqu'un ayant dit qu'il falloit ſuivre les conſeils de Théodore Philaret Romanou, archevêque de Roſtou, on ſe ſouvint qu'il avoit un fils, lequel n'étoit alors âgé que de quinze ans, & qui vivoit auprès de ſa mere dans le couvent de Caſtroma. Il ne ſe trouvoit dans aucun des cas qui donnoient l'excluſion aux autres ſeigneurs. Sa naiſſance étoit illuſtre : ſon pere deſcendoit des Rurics (*a*) du côté pa-

(*a*) *Tandem cunctorum animi erga affinem Tzaris Theodori Iwanowits Michaelem Theodoridem, è nobiliſſima & Rojarcia Ruricwiorum proſapia oriundum flectuntur.* Chronique manuſcrite.

ternel & du côté maternel. La mere de ce
ULADISLAS. 1612. jeune ſeigneur étoit de l'ancienne maiſon des Scheremetou. Sa trop grande jeuneſſe l'empêchoit d'avoir des ennemis ; il ne reſtoit de ſa famille què trois hommes, les autres ayant été immolés aux ſoupçons du tyran Boris Godunou. Son pere étoit prêtre, & par conſéquent porté par ſon état à la paix & à la douceur, comme ſa lettre l'annonçoit. Tout le monde, d'une voix unanime, cria : *Michel Théodorowitz Romanou, Czar.*

1613. Les ſénateurs crurent cependant que la prudence demandoit que l'on connût le caractère & les ſentimens de ce jeune ſeigneur, avant de lui confier le gouvernement d'un état qui avoit reçu des ſecouſſes auſſi violentes que la Ruſſie venoit d'en recevoir. Ils députerent deux gentilshommes à ſa mere, pour la prier d'envoyer ſon fils à Moſcou, afin qu'on jugeât s'il étoit digne de remplir la place qu'on ſe propoſoit de lui donner. Cette Princeſſe, qui étoit alors religieuſe, n'écouta que ſa tendreſſe maternelle, & fit taire l'ambition. Les larmes & les gémiſſemens l'empêcherent pendant quelque tems de répondre aux députés du Sénat. Enfin elle s'écria que ſes malheurs étoient au comble, qu'on avoit maſſacré ſix Czars (*a*), & qu'on venoit lui arracher pour ſeptième victime ſon fils unique, dont elle préféroit la converſation à tous les biens de la terre.

Elle écrivit une lettre à ſon frere Scheremetou, pour le prier de faire en ſorte

(*a*) Boris Godunou, ſon fils Théodore II, Griſcza, Baſile Suiski, Pierre & Nogoy.

qu'on épargnât ſon fils : elle lui repréſenta que ſa trop grande jeuneſſe le rendoit incapable de remplir une ſi éminente dignité; qu'il n'avoit point de parens aſſez éclairés pour le guider, & que, par un ſemblable choix, on expoſoit l'Etat à une ruine totale. Cette lettre cauſa des diſcuſſions fort vives dans l'aſſemblée. Les uns trouverent mauvais qu'une religieuſe osât s'oppoſer aux volontés du Sénat. D'autres louerent ſa tendreſſe pour ſon fils, & s'opiniâtrerent davantage à le demander pour ſouverain. ULADISLAS. 1613.

Scheremetou, plus habile que ſa ſœur, feignit de ne vouloir pas ſe mêler de cette affaire, & approuva les raiſons que cette mere alléguoit pour ne pas conſentir à l'élection de ſon fils; mais il travailloit en ſecret pour la faire réuſſir; il gagna le (a) métropolite de Moſcou, qui lui promit d'employer tout ſon crédit en faveur du jeune Romanou.

Le prélat, eſpérant tirer du monarque qu'il auroit placé ſur le trône des récompenſes proportionnées à ſes ſervices, eut recours au miracle. Il parut un matin dans le ſénat, y débita, d'un ton pathétique, qu'il avoit eu la nuit une révélation qui lui avoit appris que le ſénat devoit élire, pour le ſalut de l'Etat, le jeune Romanou; que ſon regne ſeroit heureux, & qu'il attireroit la bénédiction de Dieu ſur les Ruſſes. Une pareille révélation, annoncée par un homme de cette importance, ache- *Ibid.*

(a) Les troubles occaſionnés par les guerres avoient empêchoit qu'on élût un Patriarche après la mort d'Hermogene.

va de décider les Ruſſes en faveur de Michel Romanou. On pria Scheremetou d'écrire à ſa ſœur, pour l'engager à envoyer ſon fils à Moſcou. Cet homme adroit ſe méfioit de la trop grande jeuneſſe de ſon neveu : il craignoit que ſa préſence ne fît changer les bonnes diſpoſitions du ſénat, & qu'il ne donnât quelque marque d'incapacité dans les queſtions qu'on lui feroit. Il répondit, avec une humilité affectée, qu'il ne devoit pas s'oppoſer aux décrets de Dieu ni aux ordres du ſénat ; mais qu'il croyoit qu'on devoit avoir des égards pour une mere tendre, & ne pas la priver d'un fils unique qui faiſoit ſa ſeule conſolation ; qu'il prioit qu'on lui permît de ne point ſe mêler de cette affaire, afin qu'on ne fût pas dans le cas de lui reprocher d'avoir ſacrifié le bien de l'Etat à l'élévation de ſa famille, ſi la trop grande jeuneſſe de ſon neveu occaſionnoit quelques malheurs dans l'Empire.

ULADISLAS. 1613.

Ce diſcours, accompagné de larmes, fit ſur le ſénat l'effet que Scheremetou attendoit : ceux d'entre les ſénateurs qui s'étoient oppoſés à la proclamation de Michel Romanou, furent les plus empreſſés à demander qu'on le nommât ſouverain. Tout le monde étant d'accord, on ſe tranſporta à l'égliſe : le peuple, informé de ce qui ſe paſſoit, s'y rendit avec des acclamations de joie. Le métropolite de Moſcou, ceux des autres villes, les archevêques, les évêques, les prêtres, les ſénateurs, les officiers, les ſoldats, enfin tous les ordres de l'État proclamerent d'une voix unanime Michel Romanou, fils de Théo-

dore Romanou & de Marie Schereme-tou.

ULADISLAS. 1613.

Voilà l'époque de la grandeur des Ruſſes. Cet Empire, en proie aux étrangers qui le ſappent dans ſes fondemens, tourmenté par une foule d'impoſteurs qui ſe ſuccédent avec rapidité, déchiré par ſes propres habitans; enfin, après les plus terribles convulſions, va jouir d'un calme qui lui étoit inconnu; va étendre ſa puiſſance juſqu'aux extrêmités de l'Aſie, porter les ſciences & les arts dans les climats qui ſembloient deſtinés à une éternelle barbarie.

CHAPITRE SEPTIEME.

ARTICLE PREMIER.

MICHEL ROMANOU.

MICHEL ROMANOU. 1613.

LA proclamation étant faite, on députa Théodore, archevêque de Roſtou, le Knéès Ivan Scheremetou, avec pluſieurs autres ſeigneurs & évêques à Caſtroma, pour prier Marie d'envoyer ſon fils prendre poſſeſſion du trône. En arrivant dans la ville, ils ſe rendirent à la cathédrale, prirent toutes les images qu'ils y trouverent, allerent au monaſtère où étoit le Czar avec ſa mere, & chanterent en marchant les litanies des ſaints. Lorſqu'ils furent en préſence de Michel, ils ſe proſternerent, & le prierent d'accepter la couronne qu'ils venoient lui offrir de la part de tous les ordres de l'État. Marie, qui étoit préſente, répondit, en verſant des

Chroniques manuſcrite.

MICHEL ROMANOU. 1613.

larmes, que ſon fils étoit trop jeune pour le charger d'un ſi peſant fardeau, & les ſupplia de vouloir bien engager le ſénat à faire un autre choix : mais ils lui répondirent qu'ils ne pouvoient s'oppoſer aux volontés de Dieu, qui les avoit fait connoître au métropolite d'une manière ſi frappante, qu'on ne pouvoit plus en douter.

Ce langage calma les craintes de la mere : elle prit ſon fils entre ſes bras, lui fit toutes les careſſes que lui inſpiroit ſa tendreſſe, & lui dit qu'il falloit obéir aux ordres de Dieu, & partir pour Moſcou. Elle ſe tourna enſuite vers les ſénateurs, les pria de prendre ſon fils ſous leur tutelle, & de lui aider à remplir cette éminente dignité, pour laquelle il ſembloit n'être jamais né.

Cette nouvelle ſe répandit bientôt dans les autres villes de la Ruſſie, & toutes s'empreſſerent de prêter ſerment de fidélité à Michel. Nicanor, qui étoit toujours à Aſtracan, voulut empêcher les habitans d'imiter ceux des autres villes ; mais ce fut envain ; ſes ſoldats ſe révolterent même contre lui, & reconnurent le nouveau Czar. Voyant qu'il ne réuſſiſſoit pas à Aſtracan, il ſe rendit à Kaſan, pour tâcher de mettre les habitans dans ſon parti. Ceux ci, loin de l'écouter, le chargerent de chaînes, & l'envoyerent à Moſcou. Michel l'exila par la ſuite en Sibérie, où il mourut de miſere.

Michel partit peu de tems après pour ſe rendre à Moſcou : lorſqu'il fut arrivé à Jaroſlave, il manda au ſénat d'envoyer

des troupes contre Zarutskoi, qui continuoit à ravager la Ruſſie avec les Coſaques. On lui obéit ſur le champ. Zarutskoi, inſtruit qu'on envoyoit des troupes contre lui, ſe retira à Voroneſe: on l'y aſſiégea; mais il ſe défendit avec tant de courage, qu'on fut obligé de lâcher priſe. Voyant que les habitans de la ville n'étoient pas trop bien intentionnés pour lui, il en fit périr pluſieurs, ſortit de la ville, paſſa le Tanaïs, & s'enfonça avec Marine dans ces déſerts impénétrables.

MICHEL ROMANOU. 1613.

Le nouveau Czar donna auſſi ordre de lever des troupes, & de les envoyer contre les Suédois qui étoient toujours à Novogrod. Enfin, il ſe mit en marche pour Moſcou, & y fut reçu avec les acclamations de tout le peuple en général. Le lendemain, tous les prélats, princes & gentilshommes ſe rendirent à l'égliſe cathédrale, pour aſſiſter au couronnement du Czar. Lorſque tout fut préparé, Michel ſe mit en marche. Le Knéès Iwan Miſtilauski portoit la couronne, & jettoit de l'argent au peuple qui étoit accouru en foule pour voir le cortège; le Knéès Démétrius Trubetskoi portoit le ſceptre; Iwan Nicétas Romanou portoit la tiare; Pierre Moroſou portoit la pomme ou la boule Impériale; le Knéès Michel Poſarski portoit les habits impériaux qu'il avoit étoit chercher dans le tréſor public.

Lorſque Michel fut arrivé, il commenca par prêter ſerment ſur l'évangile, qu'il protégeroit la religion Grecque, qu'il oublieroit tout ce qui étoit arrivé à ſon

MICHEL ROMANOV. 1613.

pere, & qu'il ne concevroit de la haine contre perſonne; qu'il ne changeroit point les anciennes loix, & qu'il n'en établiroit point de nouvelles; que les procès ſeroient jugés ſelon toutes les loix & les formes ordinaires, & qu'il n'en jugeroit aucun de ſa propre volonté; qu'il conſulteroit le ſénat dans toutes les affaires qui concerneroient l'Etat; enfin qu'il céderoit ſes biens de patrimoine à ſa famille, ou qu'il les feroit annexer à ceux du domaine de l'État. Le métropolite lui mit enſuite la couronne ſur la tête; & on le revêtit de tous les ornemens impériaux. Après la cérémonie, il retourna au palais dans le même ordre qu'il en étoit ſorti.

Ce jour-là il fit pluſieurs promotions, créa de nouveaux Boïares & de nouveaux Okolnits ou ſecrétaires d'État. Peu de jours après, il envoya des ſénateurs dans les différentes Cours étrangères, pour notifier ſa proclamation. Denis Oladin fut chargé d'aller en Pologne. Sigiſmond le reçut avec des marques apparentes de conſidération; mais il ſentit intérieurement tout le chagrin que devoit lui cauſer la perte d'une couronne telle que celle de Ruſſie.

Le nouveau Czar commença par faire des préparatifs pour recouvrer Smolensko, qui étoit reſté ſous la domination des Polonois. Lorſqu'il crut que le nombre de troupes qu'il avoit aſſemblées pour cette expédition étoit aſſez conſidérable, il en confia le commandement à ſes plus habiles généraux, & les envoya aſſiéger Smolensko. Ils commencerent par attaquer

Verena qu'ils trouverent ſur leur chemin, la prirent, paſſerent au fil de l'épée les Polonois qui étoient dedans, y mirent garniſon Ruſſe, allerent dè-là à Bielq : la garniſon de cette dernière ville étoit preſque toute compoſée d'Allemands : ils ne tinrent pas long-tems, ouvrirent les portes, à condition qu'on les laiſſeroit ſortir avec leurs bagages. Après cette expédition, ils arriverent devant Smolensko, l'attaquerent avec toute la vigueur poſſible : mais les Polonois ſe défendirent ſi courageuſement, que les Ruſſes furent à la fin forcés de lâcher priſe, & de changer le ſiége en blocus. MICHEL ROMANOV. 1613.

Pendant que les Ruſſes & les Polonois étoient aux priſes dans le territoire de Smolensko, Pontus, général des Suédois, ſe diſpoſoit à ravager la Ruſſie, & à venger ſon prince de l'inſulte qu'on lui avoit faite, en donnant la couronne à un autre, après la lui avoir offerte à lui-même. Michel, voulant le devancer de vîteſſe, envoya des troupes pour aſſieger Novogrod : ceux qui les commandoient, eurent l'imprudence de ſe camper dans un lieu déſavantageux : Pontus, en habile général, profita de leur faute, les enferma, pour ainſi dire, dans leur camp, les empêcha de tirer aucuns vivres, & les força de capituler : lorſque les Suédois furent maîtres du camp, ils maſſacrerent tous les Ruſſes ; à peine firent-ils grace aux officiers généraux. Cette nouvelle cauſa au Czar un chagrin qu'il ne put diſſimuler à ſes courtiſans. Quoique jeune, il ſentoit combien il étoit affligeant pour lui de voir ſon

MICHEL ROMANOU. 1613.

regne commencer par de ſi mauvais préſages. Les malheurs de Baſile Suiski annonçoient ceux qu'il avoit à craindre : ſa mere, à qui la tendreſſe maternelle n'avoit pas permis de s'écarter de lui, le conſoloit, & l'avertiſſoit de mettre ſa confiance en Dieu qui ne l'abandonneroit pas, puiſqu'il l'avoit appellé au trône.

Au chagrin que cauſoit à Michel le mauvais ſuccès de ſes armes, ſe joignoit celui de ſavoir ſon pere dans une dure captivité. Il lui envoya, pour ſoulager ſes ennuis, un archimandrite qu'il ſavoit avoir beaucoup de gaieté & de douceur dans le caractère. Lorſque l'archimandrite fut arrivé en Pologne, le Roi lui refuſa d'abord la permiſſion de voir Philaret : mais à la fin, gagné par les prières des évêques, il le lui permit, & ſouffrit même qu'il reſtât auprès de lui tout le tems de ſa captivité. Peu de tems après le Czar écrivit à ſon pere, & chargea Théodore Zelebouski de porter ſa lettre. Celui-ci obtint facilement la liberté de voir le pere du monarque de Ruſſie : mais il étoit accompagné de Léon Sapieha, alors grand Chancelier de Pologne, qui prit la lettre du Czar, la lut & la remit à Philaret. Ce dernier demanda la permiſſion de faire réponſe à ſon fils : Sapieha la lui accorda, mais à condition qu'il lui écriroit comme à un ſimple particulier, & qu'il ne lui donneroit point le titre de Czar. Philaret lui répondit : « J'offenſerois Dieu, & je » mériterois qu'il me punît, ſi je refuſois » d'appeller Czar une perſonne que ſa di- » vine ſageſſe a fait tel. Je n'écrirai point,

» Se tournant enſuite vers Zelebouski, » il dit: allez porter ma bénédiction à mon » fils. Vous voyez comment on traite ici » ſon pere: Priez Dieu pour moi ». Sapieha, rendant compte au Roi de ce qui s'étoit paſſé, ne put refuſer des éloges à la fermeté de Philaret. MICHEL ROMANOU. 1613.

Michel ſentit que plus on eſt élevé en dignités, plus on eſt expoſé aux inquiétudes & aux embarras. On lui apprit que les Tatars Nogaïs ravageoient l'Ukranie, & que Zarutskoi mettoit tout à feu & à ſang dans le Royaume d'Aſtracan. Il envoya des troupes contre ce traître, & ordonna à ceux qui les commandoient de le prendre mort ou vif. Lorſque Zarutskoi fut informé de leur marche, il ſe retira vers le Jaïk avec Marine, veuve, de l'impoſteur Nogoy, & le fils de cette princeſſe. Les troupes Ruſſes allerent l'y attaquer, & le prirent, après pluſieurs combats aſſez opiniâtres. Ils le chargerent de chaînes, & l'envoyerent à Moſcou avec Marine & ſon fils. Zarutskoi fut empalé; le fils de Nogoy fut pendu avec pluſieurs de ſes partiſans; on condamna Marine à une priſon perpétuelle, où elle mourut peu de tems après. 1614.

Ainſi finit cette Marine qui avoit ſacrifié ſon honneur au déſir de regner. Fille d'un Prince ſouverain, elle s'étoit vue la femme d'un vil impoſteur, & deſcendit, après ſa mort, à l'état humiliant d'être la concubine d'un autre impoſteur encore plus vil, & en eut un fils. Cette femme prouve ce que peut l'ambition ſur le cœur humain, lorſqu'elle s'en empare. Elle ne ſouf-

MICHEL ROMANOV. 1614.

froit point qu'on lui donnât d'autre titre que celui d'Impératrice, & le prit juſqu'à ſa mort. Un de ſes parens l'ayant exhortée dans une lettre à oublier ſes grandeurs, & à implorer la clémence de Sigiſmond, elle lui répondit que Dieu la vengeroit des injures qu'elle avoit ſouffertes, & qu'on réitéroit tous les jours; que ce qu'il avoit illuminé, ne pouvoit être obſcurci; qu'on ne pouvoit diminuer la lumière du ſoleil; que les nuages la déroboient, ſans y donner aucune atteinte. Sigiſmond lui fit dire qu'il donneroit à Nogoy les gouvernemens de Sambora & de Grodner, ſi elle vouloit l'engager à abandonner ſes prétentions au trône de Ruſſie. Elle répondit au Roi, que ſon mari donneroit Cracovie à Sa Majeſté Polonoiſe, ſi elle vouloit lui donner Varſovie.

Le général, qui commandoit l'armée Ruſſe qui étoit devant Smolensko, envoya pluſieurs détachemens pour garder les paſſages; mais ces détachemens étoient ſi mal diſciplinés, qu'ils ſe laiſſerent ſurprendre par un parti de Polonois qui les tailla en piéces, & jetta des vivres dans Smolensko qui commençoit à en manquer.

Les troubles qui avoient agité la Ruſſie étoient trop violens, pour qu'ils s'appaiſaſſent tout d'un coup. Les Polonnois & les Suédois étoient encore au milieu de l'Empire, & réſiſtoient avec opiniâtreté aux efforts que l'on faiſoit pour les chaſſer. Les Coſaques, qui ne ſuivoient pour guide que leur avidité & leur cruauté, ſe réunirent

nirent ſous la conduite d'un certain Boleou, ravagerent tous les environs de Smolensko, d'Ugléecz, de Bioloczen, de Kazin, de Cargapol & de Vologda, entrerent dans quelques-unes de ces villes, & y commirent des maſſacres dont le récit fait horreur. Ils pillent les maiſons, font périr dans les tourmens ceux qu'ils y trouvent. Ils étouffent les uns entre des planches, aſſomment les autres à coups de bâton : ils font entrer par force de la poudre à canon dans la bouche des autres, & y mettent le feu. Ces cruautés effrayent tous ceux des environs, qui ſe retirent dans des villes fortifiées, & toutes ces régions ſe trouvent déſertes. Le Czar ne tarde pas à en être informé ; il envoie contre les Coſaques le Knéès Michel Licou. Ce général, avant de les attaquer, leur promit d'obtenir leur pardon du Czar, s'ils vouloit rentrer dans le devoir. Voyant qu'ils perſiſtoient toujours dans leur révolte, il les attaqua ſur les bords du Volga, en tua pluſieurs, en prit une aſſez grande quantité ; le reſte ſe noya en voulant paſſer le Volga. Après cette expédition, il alla attaquer un autre corps de Coſaques qui ravageoient le territoire de Jeroſlave, en prit une très-grande quantité, qu'il fit pendre : les autres lui propoſerent de mettre les armes bas, & d'aller eux-mêmes à Moſcou implorer la clémence du Czar. Il le leur permit : les officiers entrerent dans la ville, ſe jetterent aux pieds du monarque pour implorer ſa clémence. Pendant ce tems les ſoldats Coſaques, qui étoient campés ſous les murs, rava-

MICHEL ROMANOU. 1614.

Chronique manuſcrite.

gerent & pillerent toute la campagne. Michel fit pendre les officiers, envoya des troupes contre leurs soldats. Ceux-ci se défendirent courageusement; mais ils furent enfoncés, & périrent presque tous. Ceux qui échapperent aux coups des soldats Russes, furent conduits dans la ville, où le Czar les fit punir comme ils méritoient de l'être.

MICHEL ROMANOU. 1614.

L'armée qui faisoit le blocus de Smolensko est surprise par les Polonois, qui en taillent une grande partie en pieces, & forcent le reste à prendre la fuite. Celui qui les commandoit, assiége Bracuska, s'en empare, marche à Karezon, qui subit le même sort. Le Czar envoie contre lui Posarski. Le Polonois, instruit de sa marche, brûle Karezou, & tourne ses pas du côté d'Orla. Posarski en fut informé, y tourna aussi les siens: les deux armées arriverent en même-tems devant la ville: elles s'attaquerent réciproquement. Au milieu du combat, la plus grande partie de l'armée Russe prit la fuite. Dans ce moment Posarski eut besoin de tout son courage & de toute sa prudence. Il enchaîna ses chariots, en forma comme un retranchement, & fit une résistance si forte, que les Polonois furent obligés de lâcher prise, quoiqu'ils fussent au nombre de deux mille, & que Posarski n'eût que six cens hommes. Pendant la nuit, les Russes qui avoient pris la fuite, rejoignirent les six cens qui avoient tenu bon: Posarski se présenta en ordre de bataille, dès la pointe du jour. Les Polonois n'oserent accepter le combat; ils se retire-

rent du côté de Croma ; mais Poſarski les ſuivit en queue ; il les empêcha d'en former le ſiége. Ils marcherent vers Bolchou qu'ils trouverent déſerte, parce que les habitans & la garniſon, au bruit de leur approche, s'étoient laiſſés ſaiſir d'une terreur panique, & avoient pris la fuite : ils la ſaccagerent & la brûlerent; commirent les mêmes ravages à Permiſla, qu'ils avoient auſſi trouvée déſerte. Poſarski, craignant qu'ils n'allaſſent aſſiéger Coluga, y envoya une partie de ſon armée pour renforcer la garniſon. Le général Polonois, inſtruit des précautions que prenoit Poſarski, tourna ſa marche d'un autre côté. Celui-ci, ayant affoibli ſon armée pour renforcer la garniſon de Coluga, n'oſa plus riſquer une action contre les Polonois ; il ſe contenta de les harceler.

MICHEL ROMANOV. 1615.

Guſtave-Adolphe, qui étoit monté ſur le trône de Suède, & qui venoit de faire la paix avec le Dannemark, réſolut de tourner toutes ſes forces du côté de la Ruſſie, afin d'y faire couronner ſon frere Philippe, ou au moins de réunir une partie de cet Empire à la domination Suédoiſe. Il alla mettre le ſiége devant Pleſcou. Cette place étoit défendue par Baſile Moroſou & Théodore Buturlin, qui ſe défendirent avec tant de courage, que Guſtave, après avoir donné pluſieurs aſſauts à la ville, & avoir perdu beaucoup de monde, fut obligé de lever le ſiége : il retourna en Suède.

Pendant ce tems, Poſarski travailloit à faire rentrer le Coſaques dans le devoir, & en vint à bout à force de promeſſes.

MICHEL ROMANOU. 1615.

Il en incorpora un très-grand nombre dans ſon armée, & ſe trouva, par ce moyen, en état d'attaquer les Polonois. Le général des derniers ne jugea pas à propos de l'attendre; il ſe retira dans une plaine qui eſt entre Wiaſma & Moſask, s'y retrancha. Poſarski envoya une partie de ſes troupes à la pourſuite des Polonois; & ſe ſentant fatigué, il alla ſe repoſer à Coluga. Il ne fut pas plutôt parti, que ſon armée ſe diſperſa; le général Polonois, ne ſe trouvant plus d'ennemis en tête, ravagea une étendue de pays conſidérable: le Czar leva promptement des troupes pour aller contre lui; mais les Polonois, par leurs marches & leurs contremarches, ſurent toujours les éviter. Ils ſurprirent même un détachement de Ruſſes dans un défilé, & en taillerent une partie en pièces. Le Czar apprit cette nouvelle avec beaucoup de chagrin, & fit connoître tout ſon mécontentement à celui qui commandoit ſes troupes.

Le Roi de Pologne commençoit à ſe fatiguer de cette guerre. Il ſentoit que toutes les tentatives qu'il feroit pour mettre la couronne de Ruſſie ſur la tête d'Uladiſlas ſeroient inutiles, & crut qu'il ſeroit plus prudent de conſerver quelques-unes des provinces qu'il avoit conquiſes, que de s'expoſer à les perdre toutes. Dans cette idée, il envoya Nicolas Radzivil avec pluſieurs autres Palatins à Stolbova, pour traiter de la paix avec le Czar. Lorſque les intentions du Roi de Pologne furent notifiées au Czar, celui-ci y envoya de ſon côté des Boïares; mais il ne leur donna pas

le pouvoir de traiter de la paix, ils furent seulement chargés de faire savoir au Conseil du Czar les propositions du Roi de Pologne, & de rendre les réponses que le conseil y feroit : comme il ne leur en envoyoit point de positives, les ambassadeurs se séparerent de part & d'autre, sans avoir arrêté aucun article. MICHEL ROMANOU. 1615.

Les Suédois, de leur côté, exerçoient toutes sortes de cruautés contre les habitans de Novogrod, afin de les forcer à prêter serment de fidélité au prince de Suède. Plusieurs, vaincus par les souffrances, firent ce que les Suédois demandoient ; d'autres, encouragés par les prêtres, refuserent avec fermeté de se soustraire à la domination de leur légitime souverain.

Gustave-Adophe, voyant que la guerre contre les Russes lui étoit plus onéreuse que profitable, résolut enfin de faire la paix avec cette nation. Il ordonna à Pontus, son général, de trouver les moyens d'entamer une négociation. Celui-ci fit publier dans la ville que le Roi de Suède consentiroit à la paix, si le Czar lui faisoit des propositions convenables. Ce bruit parvint aux oreilles du métropolite, qui envoya un des principaux du Clergé demander au général Suédois, de la part des habitans, la permission d'aller à Moscou, pour faire connoître au Czar les intentions du Roi de Suède : il l'obtint facilement.

Michel reçut avec accueil le député de Novogrod : il lui donna deux lettres : l'une étoit adressée au général Suédois, & contenoit les propositions qu'il avoit des-

MICHEL ROMANOV. 1615.

sein de faire pour la paix ; il adreſſoit l'autre au métropolite, & lui marquoit que ſon intention n'étoit point de céder Novogrod aux Suédois ; qu'il accordoit le pardon à tous ceux qui avoient prêté ſerment de fidélité à Guſtave, parce qu'il étoit convaincu qu'ils ne l'avoient fait que par contrainte. Le député avoit ordre de tenir la dernière lettre ſecrete : mais lorſque le métropolite l'eut montrée à pluſieurs, les Suédois en apprirent le contenu, & ils commencerent à exercer de nouvelles cruautés contre les habitans de Novogrod.

Le Czar, qui ignoroit ce qui ſe paſſoit à Novogrod, envoya cependant des députés à Tichuinum, bourg ſitué à quelques vreſtes de Novogrod, & avertit le général Suédois d'y en envoyer de ſon côté pour y faire les préliminaires de la paix. Les propoſitions du Czar n'étoient pas aſſez avantageuſes, pour que les Suédois les acceptaſſent ; les demandes des Suédois étoient trop onéreuſes, pour qu'on les leur accordât : on ſe ſépara ſans avoir rien conclu.

Le Roi d'Angleterre, connoiſſant qu'il étoit intéreſſant pour ſa nation d'entretenir le commerce avec les Ruſſes, crut que cette occaſion étoit favorable, pour faire une étroite alliance avec le Czar, & pour rendre le nom Anglois agréable aux Ruſſes. Il ne doutoit pas que ceux-ci, fatigués des guerres qu'ils ſoutenoient depuis long-tems, ne fuſſent tout diſpoſés à la paix, ſi on n'exigeoit pas des conditions trop onéreuſes : il ſavoit en mê-

que tems que Guſtave-Adolphe avoit beſoin de toutes ſes forces pour rétablir le calme dans ſes états, & pour arrêter en même-tems ſes voiſins, qui étoient tout prêts à faire une invaſion en Suède. Etant donc certain d'être écouté de part & d'autre, il envoya un ambaſſadeur à Moſcou, pour propoſer au Czar ſa médiation entre lui & le Roi de Suède. Ces offres furent agréables au Czar: il promit à l'ambaſſadeur Anglois de ſe prêter à la paix, autant que ſon honneur le lui permettroit. Les deux monarques s'envoyerent des députés réciproques, & la paix fut conclue le 13 Février 1615. Le Czar céda à la Suède Ivanogrod, Jama, Capario & Oreska avec leurs diſtricts. Le Roi de Suède rendit Novogrod au Czar, & les Suédois évacuerent cette place ſur le champ.

MICHEL ROMANOU. 1615.

La paix faite entre les Suédois & les Ruſſes.

Les Polonois apprirent cette nouvelle avec autant de ſurpriſe que de chagrin: lorſqu'ils ſurent que les Suédois avoient évacué Novogrod, ils firent marcher un détachement pour s'en emparer: mais les troupes que le Czar y envoyoit en garniſon, les dévança de vîteſſe, & les força de ſe retirer.

Sigiſmond, craignant que le Czar, qui n'avoit plus de guerre à ſoutenir, n'attaquât Smolensko avec toutes ſes forces, envoya une armée au ſecours des aſſiégés. Celui qui la commandoit, commença par tirer un large foſſé tout autour du camp des Ruſſes, & leur coupa toute communication avec la campagne. Le Czar en fut inſtruit, leva promptement des troupes, & les envoya au ſecours de ceux

MICHEL ROMANOU. 1615.

qu'on assiégeoit dans le camp qui étoit devant Smolensko : mais les Lithuaniens, qui venoient joindre les Polonois, rencontrerent cette nouvelle armée, la taillerent en pièces, & presserent de plus en plus les Russes dans leur camp.

Les officiers qui y étoient, voyant qu'ils n'avoient plus de secours à attendre, résolurent de passer sur le ventre des ennemis. Le jour & l'heure étant pris, on abattit à la fois toutes les tentes ; les Russes parurent à découvert : ils étoient tous rangés en ordre de bataille, tenoient une contenance fiere. Les Polonois en furent effrayés, & s'ébranlerent. Les Russes profiterent de ce mouvement pour franchir le fossé, s'élancerent sur les Polonois, en taillerent une grande partie en pièces : mais les Polonois s'étant ralliés, firent face de tous côtés. Le désespoir tenoit lieu de courage aux Russes : ils se firent jour, passerent au travers de l'armée ennemie, garderent un si bel ordre pendant leur marche, qu'on n'osa les attaquer. Le Czar leur fut mauvais gré d'avoir abondonné le siége de Smolensko : il se préparoit à leur envoyer des secours capables de repousser les Polonois, & de les soutenir pendant qu'ils attaqueroient la ville.

Sigismond, ne se pardonnant pas la faute qu'il avoit faite en laissant échapper la couronne de Russie, résolut de faire un dernier effort pour la réparer. Il leva une armée formidable, mit son fils à la tête, lui ordonna de mettre tout à feu & à sang lorsqu'il trouveroit de la résistance.

Le Prince Polonois attaqua Dorogobuz, & s'en rendit maître, après avoir gagné le gouverneur à force de préſens & de promeſſes. Les habitans de Vacſma & les ſoldats qui compoſoient la garniſon, furent effrayés à la nouvelle de l'arrivée d'Uladiſlas; ils abandonnerent tous la ville, quelques prières que le gouverneur pût leur faire pour les arrêter. Ce généreux officier fut ſi ſenſible aux malheurs dont il voyoit ſa patrie menacée, qu'il verſa des larmes, & alla ſe juſtifier auprès du Czar, qui le reçut avec accueil. Ce Prince fit donner le knout aux officiers qui compoſoient la garniſon, & les exila en Sibérie. Le gouverneur obtint la grace de Gagarin: il lui épargna le knout & l'exil. MICHEL ROMANOU. 1616.

Uladiſlas fit partir un détachement devant lui, & ordonna à ceux qui le commandoient de tâcher d'attirer dans ſon parti tous les habitans des villes par où ils paſſeroient. Ce détachement ſoumit pluſieurs places par la force de ſes armes: d'autres lui ouvrirent leurs portes. Mais l'hiver força Uladiſlas à arrêter ſa courſe: il retourna à Vacſma, où il attendit le printems pour ſe mettre en campagne.

Les habitans de Coluga, voyant les Polonois à leurs portes, envoyerent des députés au Czar pour lui demander des troupes capables de les défendre: ils prièrent en même-tems Sa Majeſté Czarienne de mettre à la tête de ces troupes le Knèès Poſarski, dont ils connoiſſoient la valeur & la prudence. Lorſque ce général fut arrivé à Coluga, il commença par examiner toutes les fortifications, & fit réparer

MICHEL ROMANOV. 1617.

celles qui paroiſſoient en mauvais état : pour renforcer ſon armée, il fit propoſer aux Coſaques d'obtenir leur pardon du Czar, s'ils vouloient ſe ranger ſous ſes drapeaux. Connoiſſant les vertus de Poſarski, ils ſe rendirent en foule à Coluga, ſervirent ſous ſes ordres avec zèle & avec fidélité.

Uladiſlas ne voulut pas commencer la campagne par le ſiége d'une ville qui étoit bien fortifiée, & dans laquelle il y avoit une nombreuſe garniſon, commandée par un général auſſi courageux qu'habile. Il tourna ſa marche du côté de Moſaeſck, voulut en faire le ſiége ; mais le Knèès Michel Boris Likou y avoit pris les mêmes précautions, pour la mettre en état de défenſe, que Poſarski avoit priſes à Coluga : il y trouva une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas.

Opalinskius & Czepalinski, deux Palatins, amenerent à Uladiſlas, des renforts de Pologne & de Lithuanie. Le prince, informé de leur marche & du nombre de troupes qu'ils conduiſoient, leur envoya ordre d'aller aſſiéger Coluga. Poſarski, à leur approche, marcha au-devant d'eux : les deux armées, commandées par de braves généraux, combattirent pendant tout le jour avec un courage égal ; & ne ſe ſéparerent que quand la nuit déroba réciproquement l'ennemi à leur vue. Le général Ruſſe, craignant quelque trahiſon de la part des Coſaques, rentra dans la ville.

Les Polonois, voyant au bout de dix jours de ſiége, que leurs travaux n'avan-

çoient nullement, réſolurent de ſurprendre la ville pendant la nuit : mais les ſentinelles faiſoient ſi bien leur devoir, qu'elles s'apperçurent du projet des Polonois, lorſqu'ils voulurent le mettre à exécution. Poſarski ordonna qu'on les laiſſât pénétrer juſqu'entre les premières paliſſades : ſitôt qu'ils y furent, il les attaqua avec toutes ſes troupes qu'il avoit eu ſoin de tenir toutes prêtes, en fit un horrible carnage, & les força de ſe retirer. Après cet échec, Opalinski leva le ſiége, & alla ravager le territoire de Scherpuchou & d'Obolinski. Poſarski envoya des eſpions pour examiner la marche des Polonois, avec ordre de l'avertir ſitôt qu'ils les verroient ſe débander. Il fut bien ſervi, ſurprit les ennemis dans un moment qu'ils étoient occupés au pillage, & en tua une très-grande quantité. MICHEL ROMANOU. 1617.

Pendant que Poſarski remportoit ces avantages ſur les officiers d'Uladiſlas, ce dernier preſſoit le ſiége de Moſaeſck. La garniſon ſe défendoit avec courage, faiſoit ſouvent des ſorties, & lui tuoit beaucoup de monde : mais les vivres commençoient à manquer dans la ville, & les habitans murmuroient. Le Czar, informé du danger où la place étoit expoſée, y envoya du ſecours ; mais Uladiſlas alla au-devant, défit ceux qui le compoſoient, & reſſerra la ville de plus en plus. 1618.

Ce n'étoit pas aſſez pour Poſarski de conſerver la ville qu'on lui avoit confiée, il vouloit chaſſer les ennemis de ſa patrie, & lui procurer ce calme dans lequel tout bon citoyen doit déſirer de voir la ſienne.

MICHEL ROMANOU. 1618.

Il passe dans le Royaume d'Astracan, ramasse toutes les troupes qu'il y trouve, y fait des recrues, les joint à son armée, & va se camper devant le camp d'Uladislas auquel il fait des attaques continuelles.

Uladislas, voyant que tous ses efforts échouoient contre Mosaesck, & qu'il y perdoit un nombre incroyable d'hommes, profita de la faute que son pere avoit faite devant Smolensko, leva le siége, marcha du côté de Moscou, se campa à quarante vrestes de cette ville. Un détachement de Cosaques, qui avoient ravagé une étendue immense de pays, craignant la juste punition qui les attendoit, allerent trouver Uladislas, & lui offrir leurs services. Quoiqu'il fût convaincu qu'on devoit avoir peu de confiance aux promesses de ces brigands, il les reçut avec accueil, & leur promit des récompenses proportionnées aux services qu'ils lui rendroient. Il avoit intention de les exposer, dans une rencontre, au premier feu de l'ennemi, & de ne faire donner les siens que quand les Cosaques commenceroient à plier.

Uladislas, croyant que l'activité lui seroit aussi favorable que la lenteur avoit été nuisible à son pere, résolut d'attaquer Moscou pendant la nuit : tous ses préparatifs étoient faits : il regardoit la réussite comme certaine ; & , se croyant au moment de monter sur le trône de Russie, il songeoit déja aux moyens qu'il devoit employer pour contenir les Russes dans le devoir : mais deux déserteurs François

avertirent les officiers de la garniſſon de ſon projet. On ne fit pas d'abord attention à ce que diſoient ces déſerteurs ; mais lorſque le Czar en fut informé, il dit qu'on ne s'expoſoit à rien en redoublant les ſentinelles, & en ſe tenant toujours prêt à recevoir l'ennemi, & donna des ordres en conſéquence. On éprouva bientôt les effets de la prudence du monarque. Vers le milieu de la nuit, on entendit beaucoup de bruit à la porte d'Aſtracan. Les Polonois y avoient mis un petard, & l'avoient fait ſauter. Dans l'inſtant la garniſon ſe porta de ce côté, & arrêta les ennemis qui défiloient déja. On ſe battit avec courage de part & d'autre. Les Polonois, ne pouvant à la fin réſiſter au courage des Ruſſes, lâcherent priſe. Michel récompenſa les deux déſerteurs François & les veuves de ceux qui avoient péri dans cette action. MICHEL ROMANOU. 1619.

Un Mirſa de Tatarie ſe mit à la tête d'un détachement de Tatars qu'il avoit amenés au ſecours du Czar, ſortit de la ville, s'élança ſur les Polonois, en tua une quantité prodigieuſe : mais Uladiſlas lui fit couper la retraite : il ſe battit avec un courage véritablement héroïque, & ne périt que quand la fatigue lui ôta le pouvoir de ſe défendre.

L'exemple de ce brave Tatar encouragea les officiers Ruſſes ; ils mettoient de la rivalité à attaquer les Polonois, & faiſoient des ſorties continuelles ſur eux.

Uladiſlas, voyant que ſon armée diminuoit de jour en jour, que les vivres commençoient à lui manquer, commença

à ſentir la difficulté qu'il auroit à détrôner un Prince que les Ruſſes croyoient avoir été placé ſur le trône par la main de Dieu même. Il envoya des députés au Czar, pour lui propoſer de faire aſſembler un congrès dans lequel on feroit de part & d'autre des propoſitions de paix. Michel reçut les députés avec accueil, envoya pluſieurs Boïares dans un lieu déſigné, afin de traiter de la paix : mais on ne convint pas des conditions, & la guerre continua. Uladiſlas parcourut une grande étendue de pays, & y mit tout à feu & à ſang.

MICHEL ROMANOV. 1619.

Les Coſaques donnerent à ce Prince une preuve de leur inconſtance naturelle. Ils l'abandonnerent, & allerent trouver le gouverneur de Jeroſlave, le prièrent d'obtenir leur grace auprès du Czar. Le gouverneur le leur promit, à condition qu'ils marcheroient contre les Polonois. Ils lui demanderent un chef qui ſût les conduire, allerent auſſi-tôt chercher les Polonois, & taillerent en pièces pluſieurs détachemens qui s'étoient ſéparés du corps de l'armée.

Uladiſlas, voyant que la fortune commençoit à l'abandonner, réſolut de faire la paix, & d'évacuer la Ruſſie. Il fit propoſer au Czar de renvoyer des députés au couvent de la Trinité, afin de renouveller les conférences concernant la paix. Le Czar, qui, de ſon côté, deſiroit jouir paiſiblement de ſa couronne, & remettre dans ſes Etats l'ordre que la guerre avoit troublé, renvoya les députés qu'il avoit envoyés à la première invitation du Prince

Les Polonois font la paix avec les Ruſſes, & évacuent la Ruſſie.

de Pologne. Lorſque les miniſtres furent aſſemblés, ils diſputerent beaucoup, & la conférence penſa encore être rompue: mais, comme les deux Princes s'ennuyoient de la guerre, elle ſe renoua, & la paix fut conclue pour quatorze ans & ſix mois. Le traité portoit que les Ruſſes céderoient aux Polonois le duché de Smolensko, Biela, Kraſna, Dorogobuz, Roſlau, Ebiez, Cerpicesk, Starodub, Novogrod & Czernicou. Uladiſlas, de ſon côté, s'engageoit à évacuer la Ruſſie, & à renoncer pour toujours à la dignité de Czar. Ils s'envoyerent mutuellement une copie du traité, ſignée de leur main.

MICHEL ROMANOV. 1619.

Peu de tems après le Czar & le Roi de Pologne envoyerent des officiers à Vacſma, pour faire l'échange des priſonniers. Comme le nombre des priſonniers Ruſſes étoit plus conſidérable que celui des Polonois, les officiers de Sigiſmond demanderent qu'on lui cédât, pour les avoir, quelques terres, outre celles qu'on lui avoit déja cédées: les Ruſſes refuſerent même d'en faire la propoſition à Michel. On diſputa beaucoup; Philaret, pere du Czar, & duquel, avant toute choſe, on avoit exigé la délivrance, étoit préſent à la diſpute. Il dit aux officiers Ruſſes: " Je „ conſeille à mon fils de ne pas céder un „ pouce de terre pour ravoir ſes priſon- „ niers; ſi le Roi de Pologne veut en „ exiger pour les rendre, le Czar doit re- „ commencer la guerre: je ſuis tout prêt „ à retourner en Pologne „. Les officiers Polonois ſavoient que l'intention de leur

maître étoit de faire la paix : ils rendirent les prisonniers.

MICHEL ROMANOU. 1619.

Sitôt que Michel apprit que son pere étoit en chemin pour venir à Moscou, il envoya plusieurs Knèès au-devant de lui, les divisa en trois bandes, & leur ordonna de prendre par trois chemins différens, afin de le rencontrer. Lorsqu'il sut qu'il étoit à quelques vrestes de la ville, il marcha à sa rencontre, accompagné de ses gardes & d'une multitude innombrable de peuple. Le pere du monarque fit une entrée aussi solemnelle dans Moscou que si c'avoit été le Czar même. Il logea au Palais impérial. Michel, voulant que tout le monde participât à la joie qu'il goûtoit en voyant son pere, donna la liberté à tous les prisonniers, & rappella tous les exilés.

La place de Patriarche étant vacante depuis plusieurs années, le clergé de Russie & le peuple supplierent le Czar de la donner à son pere Philaret. Le monarque, flatté de voir que la voix du public se réunissoit à ses intentions, alla trouver son pere, & le pria d'accepter la place de Patriache. Philaret lui répondit : " Lors-

Chronique manuscrite.

„ que vous êtes monté sur le trône, les „ droits que la qualité de pere me donnoit „ sur vous, se sont éteints : vous êtes au- „ jourd'hui mon Roi, & je dois vous „ obéir. Souffrez cependant, Seigneur, „ que je vous parle encore une fois en „ pere & en pere tendre. Lorsque j'appris „ au fond de ma prison qu'on vous avoit „ proclamé Czar, je regardai cet événe- „ ment comme le comble des malheurs qui

„ devoient arriver à ma maiſon : je crus
„ que l'Eternel, irrité contr'elle, vouloit
„ la détruire totalement, & que vous étiez
„ la dernière victime qu'il ſacrifioit à ſa
„ vengeance. L'on me raſſura cependant,
„ lorſqu'on me dit que c'etoit par ſa vo-
„ lonté ſuprême que vous étiez ſur le
„ trône, & qu'il l'avoit manifeſtée au mé-
„ tropolite de Moſcou. Je me flattai qu'il
„ acheveroit ſon ouvrage, qu'il vous dé-
„ livreroit de vos ennemis, & qu'il rem-
„ pliroit votre regne de proſpérités. Je
„ vois avec ſatisfaction que mes eſpéran-
„ ces étoient fondées. Les Suédois & les
„ Polonois ont mis les armes bas; les re-
„ belles rentrent dans le devoir. Vous
„ touchez, mon fils, au moment d'être
„ un des plus heureux & des plus puiſ-
„ ſans Princes de la terre : mais ne trou-
„ blez pas ce bonheur dès ſon commence-
„ ment. La nation Ruſſe eſt naturellement
„ inconſtante ; elle en a donné des preu-
„ ves trop convaincantes pour qu'on en
„ puiſſe douter. Si elle voit le fils aſſis
„ ſur le trône, & le pere à la tête du
„ clergé, elle verra trop de puiſſance réu-
„ nie à la fois dans la même maiſon. Si le
„ peuple n'y faiſoit pas attention, il en
„ ſeroit averti par ces hommes envieux
„ qui ne manquent jamais dans les cours :
„ ils ont les yeux fixés ſur vous, prenez-
„ y garde : chacun d'eux croit que votre
„ élévation à l'Empire eſt une injuſtice
„ faite à ſon droit & à ſon mérite. La
„ dignité de Patriarche eſt enviée par cha-
„ cun de ceux qui ſont à la tête du clergé.
„ Si vous me forcez de la prendre, la

MICHEL ROMANOU. 1619.

MICHEL ROMANOU. 1619.

„ maiſon des Romanou va être en bute à „ la nobleſſe & au clergé. Etes-vous bien „ ſûr qu'on ne verra pas encore ſortir du „ néant quelqu'impoſteur qui viendra, „ ſous le nom emprunté de Démétrius, „ vous diſputer l'Empire. Alors vos en„ nemis ſe déclareroient, ils lui prête„ roient leurs bras pour vous renverſer „ du trône. Ne vous y méprenez pas, „ mon fils, les Rois ont rarement des amis „ ſincères : on ne leur pardonne point „ d'être ſi élevés : on examine leurs ac„ tions, & on les trouve preſque tou„ jours mauvaiſes, parce qu'on a inten„ tion de les trouver telles. Celui qui „ vous fait ſa cour aujourd'hui, ne vous „ regarderoit pas demain, ſi vous étiez „ deſcendu du trône. Défiez vous des flat„ teurs ; leurs éloges ne s'adreſſent qu'à „ votre puiſſance : ils ont la baſſeſſe de n'é„ tudier vos foibleſſes que pour en ſavoir „ profiter (*a*) „.

Michel aimoit & reſpectoit ſon pere : croyant qu'il avoit formé la réſolution de ne pas accepter la place de Patriarche, il n'inſiſta pas. Le ſénat & le clergé, informés des intentions de Philaret, ſe rendirent en corps dans l'endroit du Palais qu'il habitoit, & lui firent des inſtances ſi preſſantes, qu'il l'accepta. On fit venir à Moſcou tous les métropolites, les évêques &

THÉODORE ROMANOU, pere du Czar, eſt ſacré Patriarche.

(*a*) En traduiſant la réponſe de Philaret à ſon fils, je l'ai reſſerrée le plus qu'il m'a été poſſible, ſans l'altérer. Elle eſt beaucoup plus longue dans l'original. J'en aurois donné une copie ; mais c'eſt un latin barbare qui fatigueroit le lecteur ſans l'intéreſſer.

les abbés des monaſtères, pour aſſiſter au ſacre de Théodore Philaret Romanou. La cérémonie fut faite par le Patriarche de Jéruſalem, qui étoit venu à Moſcou faire la quête pour les réparations de l'égliſe du ſaint Sépulchre. MICHEL ROMANOU, 1619.

Vers la fin de cette année, Alexandrine Saburou mourut. Elle avoit épouſé Ivan, fils aîné du Czar Ivan IV. Cette princeſſe avoit eu le malheur de déplaire à ſon beau-pere, par l'ordre duquel le fils l'avoit répudiée. On vit encore mourir, à peu-près dans le même-tems, une autre Princeſſe qui avoit eſſuyé le même ſort que la précédente. Elle s'appelloit Paraſceva, & étoit fille d'un gentilhomme. Cette Princeſſe étoit toujours demeurée dans le couvent où le Czar l'avoit fait renfermer.

L'Empereur des Turcs, voyant que Michel Romanou jouiſſoit paiſiblement de la couronne de Ruſſie; lui envoya en ambaſſade Thomas Cantacuſene, pour le complimenter ſur ſon heureux avénement à l'Empire, & ſur le bonheur qu'il avoit eu de chaſſer tous ſes ennemis de la Ruſſie: il lui propoſoit en même-tems de faire une ligue offenſive & défenſive avec lui. Le Czar reçut l'ambaſſadeur Turc avec beaucoup d'accueil, lui fit des préſens conſidérables, & envoya des ambaſſadeurs Ruſſes à Conſtantinople pour conclure le traité que le Sultan lui propoſoit.

L'hiſtoire de Ruſſie ne fournit rien de mémorable pendant ces cinq années. 1620. 1621. 1622. 1623. 1624.

Les Sénateurs & les Prélats, craignant qu'une mort prématurée ne leur enlevât Michel, & ne replongeât la Ruſſie dans

les troubles dont à peine elle étoit ſortie, lui firent toutes ſortes d'inſtances pour qu'il ſe mariât. Il goûta leurs raiſons, & conſentit qu'on aſſemblât, ſelon l'uſage alors établi dans ce pays, les plus belles filles qu'on pourroit trouver, afin qu'il en choiſît une parmi elles pour être Czarine. Son choix tomba ſur Marie, fille de Timothée Dolgoruki, originaire de Volodimir. La célébration du mariage ſe fit le 18 Septembre 1625 avec toute la pompe & la magnificence que l'on pouvoit attendre dans une pareille occaſion. Marie ne jouit pas long tems de la puiſſance que ſa beauté lui avoit procurée : elle tomba dans un état de langueur qui annonça ſa fin prochaine, & mourut deux mois & quatre jours après ſon mariage. On ajoutoit alors foi aux ſortilèges ; on crut que la mort de cette Princeſſe étoit occaſionnée par quelque maléfice, & l'on mit beaucoup de perſonnes à la queſtion, pour découvrir celui qui étoit coupable de ce crime. La mort de la Czarine affligea le Czar au point qu'il paſſa pluſieurs jours ſans boire & ſans manger : il ne voulut parler à perſonne. Le Patriarche, ſon pere, obtint enfin de lui qu'il prît de la nourriture, & qu'il ſe diſſipât.

MICHEL ROMANOU. 1625.

Chronique manuſcrite.

Le Roi de Perſe, voulant entretenir l'alliance qu'il avoit faite avec Michel, lui envoya un préſent qu'il crut digne de ſa piété. C'étoit la chemiſe de Jeſus-Chriſt ; les hiſtoriens Ruſſes ne nous diſent point comment ce précieux monument étoit parvenu en Perſe. On l'expoſa dans la cathédrale, où elle fit pluſieurs miracles. Pour

qu'elle fût à la vénération de tous les Ruſſes, on inſtitua la fête de ſa tranſlation, & on la fixa au dixième de Juillet. L'ambaſſadeur de Perſe, qui avoit apporté la chemiſe de Jeſus-Chriſt, ſe livroit tous les jours à la boiſſon : dans un moment d'ivreſſe, il tua ſa femme & ſept de ſes eſclaves. Il pouſſa le ſcandale ſi loin dans Moſcou, que le Czar fut obligé de le renvoyer. MICHEL ROMANOV. 1625.

La réputation de Michel commençoit à s'étendre dans les pays étrangers : les Turcs & les Perſes lui avoient demandé ſon alliance. Un Roi de Sibérie, dont le nom avoit été juſqu'alors inconnu, lui envoya des ambaſſadeurs pour lui propoſer de ſe mettre ſous ſa protection, & lui offrit un tribut annuel.

Les mêmes motifs qui avoient engagé les Boïares à prier Michel de contracter un premier mariage, les engagerent encore à le preſſer d'en contracter un ſecond. L'on vit bientôt arriver à Moſcou les plus belles filles de l'Empire. Eudocie, fille de Streſchneu, attira par l'éclat de ſa beauté les regards du Czar : elle lui parut ſeule digne de la couronne & de ſon cœur. Impatient de poſſéder une ſi belle perſonne, il donna ordre à la grande maîtreſſe de la tenir prête pour le lendemain, & l'épouſa avec les mêmes cérémonies qu'il avoit épouſé Marie Dolgoruki. Les vertus d'Eudocie ſurpaſſoient ſa beauté ; Michel ſe félicitoit lui-même de ſon choix ; ſon amour pour elle ne ſouffrit jamais d'altération. Les Ruſſes goûtoient autant de plaiſir à l'avoir pour Impératrice, qu'il en goûtoit à l'a- 1626. Second mariage du Czar.

MICHEL ROMANOU. 1626.

voir pour femme. Ses mains bienfaisantes rempliſſoient l'eſpace qui eſt entre le ſujet & le ſouverain : elle ne faiſoit connoître ſa puiſſance que par ſes bienfaits. Avant ſon mariage, elle étoit dame d'honneur chez le Knéès Scheremetou.

Michel cherchoit toutes les occaſions de donner des preuves de ſa tendreſſe à la Czarine. Peu de tems après ſon mariage, il envoya un de ſes chambellans avec une ſuite nombreuſe chercher Streſchneu, pere de ſa femme. C'étoit un pauvre gentilhomme, qui, n'ayant pas des richeſſes ſuffiſantes pour vivre à la Cour, s'étoit retiré à la campagne, où il cultivoit le peu de terres que ſes peres lui avoient laiſſé. Le chambellan le trouva travaillant avec ſes eſclaves. Il l'aborda d'un air reſpectueux, & lui dit : « Seigneur, je viens de la part » du Czar & de la Czarine, votre fille : » ils m'ont envoyé pour vous engager à » venir à Moſcou : je vous amene un équi- » page pour vous y conduire ». Streſchneu, étonné de ce diſcours, répondit au Chambellan : « J'ignore qui vous êtes : il » eſt cependant vrai que votre ajuſtement, » votre équipage m'annoncent que vous » êtes un homme d'importance : quoique » gentilhomme, je ſuis pauvre, & par » conſéquent obligé de travailler : ne me » faites pas perdre mon tems ».

Le Chambellan, pour lui prouver la vérité de ce qu'il venoit de dire, lui remit une lettre de la part de la Czarine ſa fille. Streſchneu, convaincu de la vérité qu'on lui annonçoit, partit, & fut reçu avec tout l'accueil qu'il pouvoit attendre. Les habi-

tans de Moſcou lui annoncerent par leurs cris de joie le plaiſir qu'ils goûtoient à avoir ſa fille pour Czarine. Michel avoit déja nommé Streſchneu Boïare, & ſa famille eſt aujourd'hui fort illuſtre. MICHEL ROMANOU. 1626.

Michel étoit dévot: pour rendre grace à Dieu du bonheur qu'il goûtoit d'avoir fait un choix ſi avantageux en ſe mariant, il fit un pélerinage dans pluſieurs monaſtères avec la Czarine. Pendant qu'il ſe livroit à ces pieuſes occupations, un incendie terrible conſuma une partie de Moſcou; le Cremelin, ou palais du Czar, fut réduit en cendres avec toutes les archives. Le Czar de retour ſentit toute la douleur que pouvoit lui cauſer un accident pareil. Pour réparer la perte que la nation avoit faite dans les archives, il envoya des écrivains dans toutes les villes de l'Empire, copier tout ce qu'ils pourroient y trouver concernant les affaires publiques: mais ils ne trouverent que des regiſtres mal arrangés & dans leſquels il y avoit beaucoup de lacunes. Voilà, ſans doute, la raiſon pour laquelle il reſte ſi peu de mémoires concernant l'hiſtoire de Ruſſie. 1627.

Vers ce tems les habitans de Putioula avertirent le Czar qu'il étoit arrivé dans leur ville un homme qui ſe diſoit être le fils de l'Empereur des Turcs dernier mort. Il aſſuroit que le Sultan avoit pris pour Sultane favorite la fille d'un prêtre Grec, laquelle étoit d'une beauté raviſſante, & qu'il étoit le fruit de leurs amours; qu'après la mort de ſon pere, il avoit trouvé le ſecret de s'enfuir à Theſſalonique, où il avoit reçu le baptême, & qu'il prioit Sa

Majesté Czarienne de lui fournir de quoi subsister. Le Czar fit assembler son conseil, pour savoir ce qu'il devoit faire dans une semblable conjoncture. On lui conseilla de ne pas écouter de pareils propos, & de ne pas s'exposer à avoir la guerre avec les Turcs, pour un homme qui, selon toutes les apparences, n'étoit qu'un imposteur.

MICHEL ROMANOV. 1627.

Cette année la Czarine accoucha d'une fille, à laquelle on donna le nom d'Irene. A-peu-près dans le même tems mourut Daria, fille de Jean Koltuskoi, qui avoit été fiancée avec le Czar Ivan IV, & qu'il avoit reléguée dans un couvent.

La Czarine accoucha encore cette année d'une fille, qui fut nommée Pélagie : mais elle mourut peu de tems après sa naissance.

1628.

Le Roi de Perse envoya des ambassadeurs au Czar pour se plaindre de ceux que ce Prince avoit envoyés à Ispahan. Ils se livroient au vin, de manière qu'ils insultoient tous les Persans qu'ils rencontroient. Michel les fit revenir à Moscou ; & pour les punir, il leur fit donner le knout, & confisqua leurs biens.

Le Czar voyoit avec impatience que la Czarine ne lui donnoit point d'enfant mâle : il aimoit sa patrie, & craignoit qu'à sa mort elle ne retombât dans les malheurs dont il l'avoit tirée. Eudocie s'en affligeoit elle même, & se disposoit à entrer dans un couvent, afin, disoit elle, de laisser la liberté au Czar d'épouser une autre femme qui lui donneroit un Prince, dont la naissance arrêteroit la perte de l'Etat : mais la mere de Michel l'arrêtoit. Enfin elle accoucha d'un fils le 17 Mars 1629. Il

est

eſt aiſé de s'imaginer la joie que cette naiſſance cauſa au Czar & à la Czarine. Le Patriarche Théodore Romanou le baptiſa lui-même. On lui donna le nom d'Alexis. C'eſt lui que nous verrons regner après Michel, & qui fut pere de Pierre le Grand. MICHEL ROMANOU. 1629.

Les Ruſſes étoient tranquilles du côté des Polonois, parce que ces derniers avoient à peine des forces ſuffiſantes pour réſiſter aux Suédois, qui étoient commandés par Guſtave Adolphe. Ce dernier, quoique victorieux dans preſque toutes les occaſions, avoit pluſieurs fois propoſé la paix à Sigiſmond: voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir par la voie d'accommodement, il réſolut de forcer ſon ennemi à la demander lui-même, fit les préparatifs les plus formidables, envoya propoſer à Michel de joindre ſes forces aux ſiennes. Le Czar, toujours guidé par les conſeils de ſon pere, lequel conſultoit en tout l'équité, répondit aux ambaſſadeurs de Suède, qu'ayant fait une trève avec les Polonois, il croyoit, en qualité de Chrétien, ne pouvoir la rompre ſans ſujet; mais que ſitôt qu'elle ſeroit expirée, il ne manqueroit pas de les attaquer, & de venger la Ruſſie des maux qu'ils lui avoient faits.

L'hiſtoire ne fournit aucun événement remarquable pendant le cours de pluſieurs années. Michel s'occupoit à réparer les maux que ſes ſujets avoient endurés pendant les guerres. Il envoyoit des Ambaſſadeurs chez tous les Princes étrangers, pour les engager à établir un commerce ſolide avec les Ruſſes: il faiſoit fortifier les villes, attiroit par ſes largeſſes des 1630. 1631. 1632.

étrangers à ſa cour, afin de policer & d'inſtruire ſes ſujets. La Ruſſie enfin commençoit à oublier ſes maux paſſés : mais elle fit en 1632 une perte qui arrêta pour quelque tems les progrès qu'elle faiſoit du côté des ſciences & du commerce : Théodore Romanou, pere du Czar, mourut : le Czar perdit en lui un pere tendre, un ami fidéle, un miniſtre prudent & habile ; les pauvres perdirent un appui, les malheureux un conſolateur : les pleurs & les gémiſſemens que l'on entendit à ſes funérailles faiſoient l'éloge de ſes vertus.

MICHEL ROMANOU. 1632.

Théodore Romanou avoit toujours inſpiré au Czar des ſentimens de paix. Il lui diſoit que ſes Etats avoient beſoin de repos pour recouvrer cette ſplendeur dont ils avoient joui ſous les Czars qui avoient regné avant les troubles occaſionnés par les impoſteurs. Sitôt qu'il fut mort, Michel, cédant à l'impétuoſité de ſon caractère, aſſembla ſes troupes, & les envoya mettre le ſiége devant Smolensko. Cette ville étoit bien fortifiée : depuis que les Polonois en étoient maîtres, ils en avoient augmenté les fortifications, y entretenoient une nombreuſe garniſon, & avoient ſoin de la pourvoir de toutes les munitions néceſſaires pour ſoutenir un ſiége. Malgré ces précautions, elle étoit ſur le point de ſuccomber ſous les efforts des Ruſſes : il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût lui fournir de ſecours. Les Turcs, à la ſollicitation du Czar, avoient fait une irruption dans la Moldavie : Sigiſmond étoit mort depuis peu ; ſes deux fils, Uladiſlas & Caſimir, ſe diſputoient la couronne de Po-

logne. Le danger avertit les Polonois de leur devoir : ils proclamerent Uladiſlas Roi, lui fournirent de l'argent & des troupes. Il marcha d'abord au ſecours de Smolensko, ſe campa ſi avantageuſement, qu'il coupa les vivres à l'armée Ruſſe : il attaquoit tous les détachemens qui alloient au fourage, enlevoit tous les convois : enfin les Ruſſes furent forcés de mettre les armes bas, & de ſe rendre priſonniers. Uladiſlas, après cette expédition, alla contre les Turcs, les défit, & les chaſſa de la Moldavie. MICHEL ROMANOU. 1632.

De ſi glorieux ſuccès acquirent à ce Prince l'eſtime & la confiance de ſes ſujets. Il ſe mit l'année ſuivante à leur tête, entra en Ruſſie, & s'empara de pluſieurs villes. La rapidité de ſes conquêtes effraya le Czar, qui lui propoſa la paix à des contions ſi avantageuſes qu'il les accepta. Michel céda à Uladiſlas Smolensko, Novogrodek, Sieverski, Dorhobus, Biela, Roſtou, Statodub, &c. enfin près de deux cens lieues en longueur & ſoixante & dix en largeur. Uladiſlas renonça de ſon côté au titre de Czar, qu'il avoit toujours porté depuis ſa proclamation. Les généraux qui avoient commandé l'armée que le Czar avoit envoyée aſſiéger Smolensko, furent décapités. 1633.

Après une paix ſi ſolidement faite avec le ſeul ennemi que la Ruſſie eût à redouter, Michel ſembloit devoit jouir paiſiblement de la couronne : mais le nom de Démétrius produiſit encore un nouvel impoſteur. Il ſe nommoit Timoſca Ancudina, étoit originaire de Vologda, & fils d'un

MICHEL ROMANOV. 1633.

marchand de toiles, nommé Denko Ancudina. Le pere crut trouver dans ſon fils quelques apparences d'eſprit, lui fit apprendre à lire & à écrire. Ses rapides progrès le firent bientôt regarder dans la ville comme un homme de mérite. On en fit un chantre dans les égliſes. La beauté de ſa voix lui attira de la réputation, & lui donna accès auprès de l'archevêque, qui le prit à ſon ſervice. Ancudina s'acquittoit ſi bien de ſon devoir, que l'archevêque le prit en affection, au point de lui donner ſa petite fille en mariage. Cette alliance pouvoit le conduire rapidement à la fortune; mais elle le conduiſit à l'échafaud. Il ſe livra aux plus grands excès de la débauche, diſſipa tout le bien de ſa femme, & après la mort de l'archevêque, paſſa à Moſcou avec ſa famille. Il y trouva de l'emploi dans un des bureaux où les taverniers vont prendre le vin, l'eau-de-vie, la biere, &c. qu'ils vendent en détail. Il étoit accoutumé à la dépenſe; en moins de deux mois il ſe trouva redevable de deux cens écus. Comme la punition que l'on fait ſubir en Ruſſie pour ces ſortes de crimes eſt fort ſévere, il employa tous les moyens poſſibles pour remplir ſa caiſſe. Il s'adreſſa à un de ſes camarades, lequel étoit ſon compere; lui dit qu'un des principaux marchands de Vologda, auquel il avoit beaucoup d'obligation, étant arrivé à Moſcou, il l'avoit invité à dîner, & qu'il vouloit lui préſenter ſa femme dans un ajuſtement décent. Pour cet effet il pria ſon compere de lui prêter les perles & les bagues de la ſienne. Celui-ci les lui

Un impoſteur paroît encore ſous le nom de Démétrius.

prêta, ſans en tirer de reconnoiſſance. Ancudina vendit ces pierreries, ſe ſervit d'une partie de l'argent pour remplacer ce qui manquoit dans ſa caiſſe, & dépenſa l'autre. Lorſque ſon compere redemanda ce qu'il lui avoit prêté, l'autre répondit qu'il n'avoit rien à lui : ſur cette réponſe le compere le fait mettre en priſon : mais n'ayant point de preuves, il eſt obligé de ſe déſiſter de ſa demande. MICHEL ROMANOV. 1634.

La femme d'Ancudina lui reprochoit ſans ceſſe ſes vices, ſes friponneries, & l'accuſoit de la miſere dans laquelle il l'avoit plongée avec ſes enfans. Ce ſcélérat, craignant que le déſeſpoir n'engageât cette malheureuſe femme à le dénoncer aux Magiſtrats, réſolut de la faire périr. Il envoya un jour ſon fils chez un de ſes amis, enferma ſa femme dans un poële, mit le feu à ſa maiſon, & la laiſſa périr. Il ſe cacha ſi bien que perſonne ne le vit : pendant la nuit il ſortit de Moſcou, & ſe retira en Pologne. N'ayant point de ſes nouvelles, on crut qu'il étoit péri avec ſa femme.

Au bout de quelque tems, il fut cependant reconnu à Varſovie, & le Czar, étant dans le cas d'envoyer un ambaſſadeur au Roi de Pologne, fit demander ce ſcélérat à Sa Majeſté Polonoiſe. Ancudina avoit de l'eſprit & de la hardieſſe. Il alla trouver le général des Coſaques, le pria de le mettre à l'abri des perſécutions du Czar qui vouloit le faire périr, parce qu'il étoit fils du Czar Ivan IV. Le général des Coſaques étoit ſimple & crédule : il promit ſa protection au fourbe : celui-ci ſoutenoit

si bien le rôle qu'il vouloit jouer, qu'on commençoit à le considérer, même à le respecter, comme auroit dû l'être celui dont il prenoit le nom.

MICHEL ROMANOV. 1634.

Un Russe, ayant quelques affaires auprès du général des Cosaques, alla le trouver : lorsqu'il arriva à la cour de ce Prince, Ancudina y étoit, & on lui marquoit du respect. Le Russe le reconnut, raconta son histoire, lui conseilla de retourner à Moscou, & il lui promit même tout son crédit pour lui faire obtenir sa grace du Czar.

Ancudina avoit trop de jugement pour suivre ce conseil : il savoit que ses crimes étoient trop énormes, pour qu'un prince aussi exact à faire punir les coupables, voulût lui accorder sa grace. Il quitta promptement la cour du général des Cosaques, & passa en Turquie. Pour y être en sûreté, il abjura le Christianisme, & se fit circoncire. Suivant son penchant naturel, il se livroit à la débauche : craignant à la fin de recevoir la punition dûe à ses excès, il passa à Venise, de-là à Rome, se fit Catholique-Romain : il alla ensuite à Vienne en Autriche, repassa en Russie, publia dans les villages qu'il étoît Démétrius, fils d'Iwan IV, qu'il étoit échappé à la fureur des Tatars qui avoient voulu les tuer dans Coluga.

Quelque grossière que fût cette imposture, elle en imposa à plusieurs. Le nouveau Démétrius avoit acquis un nouveau dégré de hardiesse & de fermeté dans ses voyages : il savoit persuader. D'abord il rassembla une centaine de vagabonds qui

avoient ſervi dans les dernières guerres, & qui ne vivoient que de rapines & de brigandages. Pluſieurs autres ſcélérats ſe joignirent à eux : le parti de l'impoſteur augmentoit de jour en jour. Lorſqu'il le crut aſſez conſidérable, il publia un manifeſte, par lequel il exhortoit ſes plus fidéles ſujets à le reconnoître pour le véritable ſouverain de Ruſſie. Il marcha avec ſon armée du côté de Novogrod, où le peuple le reconnut. Cet exemple fut ſuivi par les habitans de Jama & d'Ivanogrod. L'impoſteur crut que de ſi heureux commencemens étoient le préſage d'une réuſſite certaine. Il envoya un homme de confiance demander du ſecours à Chriſtine, reine de Suéde. Cette Princeſſe fut étonnée de voir que Démétrius, tué tant de fois, reparoiſſoit encore : elle chargea un certain Pétrejus d'aller à Ivanogrod, pour ſavoir l'hiſtoire de ce nouveau Démétrius. Quelques intérêts qu'eût cette Princeſſe à fomenter des troubles dans la Ruſſie, pour conſerver les places que ſon pere y avoit conquiſes, elle ne crut pas devoir être l'appui d'un impoſteur ; d'ailleurs toutes ſes forces étoient tournées contre les Allemands ; il lui auroit été difficile d'en fournir beaucoup à ce prétendant au trône de Ruſſie.

MICHEL ROMANOU. 1634.

Lorſque l'envoyé de la Reine fut arrivé à Ivanogrod, il fit demander une audience à ce Démétrius. Celui-ci, informé que cet envoyé avoit connu particuliérement le Démétrius qui avoit été couronné & aſſaſſiné à Moſcou, feignit d'être malade, & envoya au Suédois deux de ſes

MICHEL ROMANOU. 1634.

conſeillers, pour lui propoſer de faire un traité d'alliance avec la Reine, & promit de le ratifier ſitôt que ſa ſanté le lui permettroit. Pétrejus répondit qu'il avoit des inſtructions ſecrettes, & qu'il ne pouvoit rien faire avant de parler à Démétrius. On éluda cette entrevue ſous différens prétextes : le député de la Reine de Suède, ſe doutant à la fin des motifs du délai, retourna en Suède, & rendit compte de ſa miſſion à la Reine, qui s'applaudit de n'avoir pas agi dans cette affaire avec trop de précipitation.

L'impoſteur fut dédommagé du refus de la Reine de Suède par l'arrivée d'une multitude de bandits qui croyoient devoir profiter de l'occaſion qu'il leur préſentoit pour piller. Il s'avança du côté de Pleſcou, ſomma les habitans de ſe rendre au nom du Czar Démétrius.

Michel, informé de la rapidité des progrès de ce nouvel impoſteur, fait aſſembler le ſénat : on ne perd pas de tems à délibérer, on leve des troupes, on met à leur tête les plus habiles généraux, & on les envoie à Pleſcou. La place étoit ſur le point de capituler ; mais Ancudina fut ſaiſi d'effroi à l'arrivée des troupes du Czar ; il prit la fuite, & ſon armée ſe diſperſa, laiſſant armes & bagages. Ceux qui commandoient les troupes de Michel, croyant que c'étoit aſſez d'avoir diſperſé ces brigands tumultuairement amaſſés, retournerent à Moſcou avec l'armée. Les habitans de Pleſcou, par un caprice dont on ne connoît point la cauſe, ne virent pas plutôt l'armée de Michel éloignée de

leur ville, qu'ils envoyerent chercher le prétendu Démétrius, & lui firent promettre qu'ils le recevroient comme leur légitime ſouverain, & lui prêteroient ſerment de fidélité. Il ſe fia à leur parole, entra dans Pleſcou, y fut reçu avec toutes les démonſtrations poſſibles d'amitié. Les cœurs corrompus ne profitent de la fortune que pour commettre des crimes : bientôt Ancudina ſe livra à tous les excès de la débauche. Il ſembloit qu'il n'avoit aſpiré à la puiſſance ſuprême que pour aſſouvir ſon inſatiable paſſion pour le vin : à cet horrible vice, il joignit celui d'enlever toutes les femmes & les filles qui avoient le malheur de lui plaire, & de les déshonorer. Tous les peuples ont été ſenſibles à cette inſulte : elle a précipité du trône des Rois légitimes ; Ancudina fut chaſſé de Pleſcou. MICHEL ROMANOU. 1634.

Ce ſcélérat n'oſoit s'arrêter nulle part : la crainte de ſubir la punition dûe à ſes crimes, le fit paſſer dans des pays éloignés : il alla en Hollande, à Bruxelles, y vit l'archiduc Léopold, auquel il voulut perſuader qu'il étoit un des deſcendans des anciens grands Ducs de Ruſſie ; l'Archiduc lui fit donner une certaine ſomme d'argent, & refuſa de le voir une ſeconde fois. Ancudina alla à Leipſik, y embraſſa le Luthéraniſme, paſſa à Neuſtat dans le duché de Holſtein. Le Czar, qui le faiſoit ſuivre, ne tarda pas à en être informé : il écrivit au duc une lettre dont voici la traduction. « De la part de Dieu » tout puiſſant, par la volonté duquel » tout ſe fait ſur la terre & au ciel, qui

MICHEL ROMANOU. 1634.

» eſt le protecteur de tous les peuples & le » conſolateur des affligés, celui qui tient » dans ſa main le ſceptre de Ruſſie pour » gouverner & conſerver en paix & ſans » troubles le grand Empire des Ruſſes avec » toutes les provinces qui y ſont annexées, par conquête ou autrement, » Nous, Grand Seigneur, Czar, & Grand » Duc, Michel Alexiovits, conſervateur » de toutes les Ruſſies, &c. au très-puiſſant Fréderic, héritier de Norwege, » duc Sleſvic, de Holſtein, de Stormarie » & de Dtimarſe, comte d'Oldenbourg & » de Dolmenhorſt, ſalut ».

» En l'an 1630, le nommé Timoska » Ancudina vola notre tréſor; &, pour » éviter la mort qu'il avoit méritée, ſortit des pays ſoumis à notre puiſſance, » & ſe rendit à Conſtantinople où il fit » profeſſion du Mahométiſme. Il y commit tant de crimes en ſi peu de tems, » qu'il fut obligé de s'enfuir & de paſſer » en Pologne. Lorſqu'il y fut arrivé, il » chercha à ſemer de la diviſion entre les » Princes voiſins, alla trouver Théodat » Chmielniski, général des Coſaques. » Zaporouski tâcha de lui perſuader qu'il » étoit le fils d'Iwan IV, & héritier préſomptif de la couronne de Ruſſie. Le » Roi de Pologne, à notre ſollicitation, » le fit pourſuivre: mais cet impoſteur » eut l'adreſſe d'échapper à ſes recherches, » & de ſe ſauver à Rome, où il embraſſa » la religion latine. Après avoir commis » les plus énormes crimes par-tout où il » a paſſé, il eſt enfin venu pour nous » attaquer ſur notre trône; mais ne pou-

» vant réſiſter à la force de nos armes, » il a été obligé de s'enfuir. Ayant ap- » pris qu'il étoit à préſent au pays de » Holſtein, nous avons envoyé à votre » alteſſe Baſile Spieli, accompagné de » quelques-uns de nos ſujets, avec » des lettres de Notre Majeſté Czarienne, » pour vous prier qu'il vous plaiſe de » leur délivrer cet impoſteur, afin qu'il » n'ait plus le moyen de ſe ſauver & de » ſuſciter de nouveaux troubles dans le » monde. Cet audacieux eſt d'une très- » baſſe naiſſance. Son pere étoit marchand » de groſſe toile : il ſe nomme Ancudi- » na, demeuroit à Vologda. Sa mere s'ap- » pelle Salmaniſca ; ſon fils à lui s'appelle » Sereſca. Donné à Moſcou le dernier » jour d'Octobre 1634 ».

MICHEL ROMANOU. 1634.

Ce Spieli, que le Czar envoya au duc de Holſtein pour lui demander Ancudina, étoit le commis auquel celui-ci avoit emprunté les perles & les pierreries. Lorſqu'ils parurent l'un devant l'autre, l'impoſteur feignit de ne le pas reconnoître, & lui parla en langue Polonoiſe. Spieli lui demanda s'il ne s'appelloit pas Timoſca Ancudina, s'il n'avoit pas volé le tréſor du Czar & commis pluſieurs crimes énormes. L'impoſteur à la fin lui répondit en Ruſſe, qu'il étoit poſſible qu'un Timoſca Ancudina eût vôlé le tréſor du Czar, mais que cela ne le regardoit point ; qu'il s'appelloit Jean Suiski. Il n'oſa ce jour-là prendre le nom de Démétrius, parce qu'il craignoit qu'on ne fît paroître devant lui quelqu'un qui eût connu celui qui avoit été proclamé ſous ce nom à Moſcou.

MICHEL ROMANOU. 1634.

Le duc de Holſtein, voyant que Spieli ne pouvoit convaincre Ancudina d'impoſture, fit paroître devant lui pluſieurs Polonois qui l'avoient vu à Moſcou. Il leur répondit d'abord avec fermeté. A la fin la crainte ſe ſaiſit de lui; il ſentit qu'il ne pourroit jamais ſe tirer d'un pareil embarras, & varia dans ſes réponſes. Fréderic le croyant ſuffiſamment convaincu, le livra à Spieli. Celui-ci le fit mettre dans un chariot pour le conduire à Trovemonde, où il devoit l'embarquer. Ancudina fit tout ce qu'il put pour ſe détruire: il ſe précipita du chariot en bas, eſpérant que la roue paſſeroit ſur ſon corps & le tueroit: mais on l'arrêta auſſitôt; on le lia de manière qu'il ne pouvoit même remuer. Si-tôt qu'il arriva à Moſcou, on l'appliqua à la queſtion; mais il dit que de tous les Boïares qui étoient préſens, il n'y en avoit pas un auquel il voulût faire l'honneur de parler. Voyant entrer le Knéès Nikita Romanou, il lui marqua plus d'égards qu'il n'avoit fait aux autres, dit qu'il répondroit devant lui, parce qu'il l'eſtimoit à cauſe de ſon courage & de ſes autres qualités. Il ſoutint avec fermeté qu'il étoit fils de Baſilé Iwanovits Suiski. On lui répondit qu'il étoit fils de Dementi Ancudina, marchand de toile à Vologda, & que le Czar Baſile Suiski n'avoit point eu d'enfant, & que les deux freres de ce prince étoient morts ſans en avoir. Il perſiſta toujours avec opiniâtreté à dire qu'on ſe trompoit, ou qu'on vouloit le tromper.

On fit venir ſa mere, qui l'exhorta à re-

connoître ſa faute. Ce ſcélérat parut d'abord ému en la voyant ; s'étant enſuite remis, il dit qu'il ne la connoiſſoit pas. Iwan Pleſcou, auquel il avoit confié ſon fils en partant de Moſcou, lui dit qu'il devoit confeſſer la vérité dans la conjoncture où il ſe trouvoit ; que ſa naiſſance étoit trop connue, pour qu'on ajoutât foi à ce qu'il diſoit ; qu'enfin il ne devoit pas prolonger ſes tourmens par une opiniâtreté inutile. Ce langage lui fit une telle impreſſion, qu'il ne voulut plus parler, quoiqu'on lui préſentât pluſieurs perſonnes qui l'avoient connu pendant qu'il tenoit un bureau aux tavernes. On le viſita, & on trouva qu'il été circoncis. Le lendemain on le mit encore à la queſtion ; mais il garda le ſilence avec la même opiniâtreté qu'il avoit fait la veille. On le conduiſit dans la place du marché ; on lui lut ſa ſentence ; le bourreau lui coupa les bras, les jambes & la tête. Ses membres furent attachés à des poteaux, le tronc reſta ſur la terre juſqu'au lendemain, que le bourreau le traîna à la voirie : punition cruelle, mais juſtement dûe à un ſcélérat dont la vie n'étoit qu'un tiſſu de forfaits. Dans tous les ſiécles l'on a vu paroître des hommes capables de commettre les plus grands crimes, & être aſſez cruels à eux-mêmes pour s'expoſer aux plus cruels ſupplices.

MICHEL ROMANOU. 1634.

Son ſupplice.

Les hiſtoriens ne fourniſſent plus de détails intéreſſans ſous le regne de Michel Romanou. Ce prince, ſe voyant paiſible poſſeſſeur du trône, ne s'occupa que du bonheur de ſes ſujets. Pour cet effet,

MICHEL ROMANOU. 1634.

il chercha tous les moyens de faire fleurir le commerce, attira dans ſes états des artiſtes, & les récompenſoit avec largeſſe. Il diſtribuoit des terres aux étrangers qui paſſoient en Ruſſie, & leur fourniſſoit tout ce qui leur étoit néceſſaire pour les cultiver. Michel étoit naturellement doux: il pardonnoit facilement, & ne puniſſoit qu'avec peine. Son équité ne lui permit pas de rompre le traité de paix qu'il avoit fait avec la Pologne, quelques inſtances que lui fit Guſtave-Adolphe, Roi de Suède. Quoique dévot, il n'écoutoit point les ſuperſtitieux, & ſe plaignoit ſouvent de l'ignorance du clergé Ruſſe.

Grave Volmer, fils naturel du Roi de Danemarck, lui fit demander une de ſes filles en mariage: comme le Czar connoiſſoit les qualités de ce jeune prince, il la lui accorda: mais le clergé s'oppoſa à cette alliance, ſous prétexte que Volmer étoit d'une religion tout-à-fait différente de celle des Ruſſes. Le Prince de Danemarck offrit de faire défendre ſa religion par ſes aumôniers: mais les prêtres Ruſſes ne voulurent pas accepter la conférence. Le Czar, irrité, leur demanda quelle religion ils profeſſoient, puiſqu'ils n'oſoient la défendre.

1645.

Peu de jours après, il fut ſurpris, en allant ſe coucher, d'un vomiſſement ſi terrible, qu'il mourut le lendemain au matin, qui étoit le 12 juillet 1645.

MORT DE MICHEL ROMANOU.

Il avoit épouſé, comme nous l'avons dit, Marie, qui mourut peu après ſon mariage; il épouſa enſuite Eudocie, fille d'un ſimple gentilhomme, nommé Streſ-

chneu. Il en eut quatre enfans, Alexis qui lui ſuccéda, & trois filles. Irene, qui mourut après ſon pere, Pélagie morte jeune, Anne qui mourut dans un âge avancé. Irene & Pélagie ne ſe marierent point: il y a apparence que c'étoit Irene qui avoit été promiſe au prince de Danemarck. Le traducteur de Strahlenberg aſſure que Michel Romanou eut encore une fille nommée Latiane, qui mourut auſſi dans un âge fort avancé.

MICHEL ROMANOV. 1645.

ARTICLE II.

ALEXIS.

ALEXIS. 1645.

LE Knéès Moroſou, gouverneur d'Alexis, craignant que la jeuneſſe du Prince, qui n'avoit pas ſeize ans accomplis, n'occaſionnât quelques troubles, réſolut de hâter ſon couronnement. Dès le lendemain de la mort de Michel, il fit aſſembler les Knéès & les Boïares qui étoient à Moſcou, fit ſacrer & couronner le jeune Prince, qui prêtat le ſerment accoutumé dans cette occaſion.

Moroſou, favori du Czar.

Bientôt Moroſou changea ſa qualité de Gouverneur en celle de Miniſtre, & conſerva toujours l'aſcendant qu'il avoit eu ſur l'eſprit du Prince, au point qu'il gouvernoit l'Etat, comme s'il avoit été ſouverain lui-même. Eudocie, mere du Czar, avertiſſoit ſouvent ſon fils de ne pas ſouffrir qu'un particulier étendît ſon pouvoir au point que Moroſou l'étendoit. Le Prince répondoit à ſa mere, qu'il ſuivoit en cela les intentions de Michel ſon pere, qui lui

avoit toujours conſeillé de ſuivre les avis de ſon gouverneur.

ALEXIS. 1645.

Quoique Moroſou n'ignorât pas les réponſes du Czar à ſa mere, il n'oſoit cependant lâcher la bride à ſon exceſſive avidité : il ſavoit que cette Princeſſe avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit de ſon fils, & qu'elle pourroit tôt ou tard l'indiſpoſer contre lui : mais elle mourut ; & Moroſou, ne trouvant plus de barrière entre lui & le ſouverain, ſe trouva ſeul maître de ſon eſprit.

Il commença par éloigner tous les courtiſans de la perſonne du ſouverain. Pour écarter de la Cour ceux qui lui faiſoient ombrage, & qui auroient pu partager les faveurs, il leur donnoit des gouvernemens, & faiſoit remplir les charges qu'ils occupoient à la cour par des hommes qu'il ſavoit lui être totalement dévoués. Il engageoit ſouvent le Czar à ſortir de la capitale, ſous prétexte de lui faire prendre de l'exercice ; mais c'étoit pour le ſouſtraire aux remontrances de ceux auxquels ſa conduite à lui-même n'auroit pas plu, & pour lui donner de l'averſion pour les affaires.

1647.

Pour appuyer ſon crédit auprès du jeune Czar, il forma le projet de lui choiſir lui-même une femme, & lui propoſa la fille d'un gentilhomme, nommé Ilia Miloſlauski : mais le Prince lui répondit qu'il vouloit qu'on ſuivît l'uſage établi par ſes prédéceſſeurs ; c'eſt-à-dire, qu'on fît aſſembler les plus belles filles qu'on pourroit trouver dans ſes Etats, afin qu'il prît pour femme celle qui lui plairoit le plus. Mo-

roſou fut obligé d'obéir : mais il avoit trop de reſſources dans l'eſprit, pour ne pas trouver les moyens d'amener le Czar où il vouloit, en paroiſſant contenter ſes deſirs. Il envoya donc les Boïares parcourir les différentes provinces de l'Empire pour chercher de belles filles. Lorſqu'elles furent arrivées à Moſcou, on les fit aſſembler chez la grande maîtreſſe de la cour, afin que le Czar pût les examiner & faire ſon choix. Une d'entr'elles ſurpaſſoit les autres par l'éclat de ſa beauté, au point qu'il ſe décida ſur le champ en ſa faveur. Moroſou ne vit qu'avec un ſecret dépit que l'inclination du jeune monarque étoit contraire à ſes deſſeins : afin d'arrêter ce coup, il gagna ſecrettement les femmes qui devoient attacher la couronne ſur la tête de celle que le Czar avoit choiſie pour être Czarine, & les engagea à nouer ſes cheveux ſi près de la tête, qu'elle n'en pût ſouffrir la douleur. Ses intentions furent remplies : elle s'évanouit, & les femmes qu'il avoit gagnées, publierent qu'elle étoit attaquée du mal épileptique. Son pere, qui l'avoit accompagnée, fut regardé comme coupable de trahiſon envers ſon ſouverain : Moroſou, qui connoiſſoit cependant ſon innocence, le fit fouetter, & exiler en Sibérie.

ALEXIS. 1647.

Rélation curieuſe de l'état préſent de la Ruſſie, traduite de l'Anglois. 1679.

Cette jeune fille ſentit toute la douleur que devoit lui cauſer la perte du trône : elle paſſa le reſte de ſes jours à pleurer ſon malheur, refuſa ſa main à tous ceux qui la lui demanderent quels qu'ils fuſſent, & garda juſqu'à ſa mort la bague & le mouchoir que le Czar lui avoit donnés pour

gage de ſon amour. Alexis en fut informé ; il ſut même qu'elle n'avoit jamais eu d'accès d'épilepſie ; ſon amour pour elle ſe ralluma dans ſon cœur ; mais il eut la prudence de ne pas l'écouter. Il en avoit épouſé une autre, & ne vouloit pas donner lui-même l'exemple du divorce, qui n'étoit que trop fréquent en Ruſſie. Elle étoit de ſon côté trop ſage pour ſe livrer à un homme autrement que par les liens du mariage. Il lui aſſigna une penſion pour le reſte de ſes jours, rappella ſon pere d'exil, & lui donna des ſommes conſidérables.

ALEXIS. 1647.

Mariage du Czar Alexis.

Le jeune Czar, trompé par la fourberie de ſon miniſtre, conſentit à épouſer Marie Ilychna, fille d'Ilia Miloslauski. La nature lui avoit été aſſez favorable, pour qu'elle captivât la tendreſſe d'Alexis. A une figure aſſez belle, elle joignoit un air noble & une taille majeſtueuſe : ſa modeſtie, ſa grande ſageſſe, ſa dévotion la faiſoit aimer de tout le monde. Lorſque le Czar fut décidé, il envoya un Boïare chez elle pour avertir ſon pere Ilia d'envoyer ſa fille Marie chez la grande Maîtreſſe. Le mariage fut célébré le dimanche qui précédoit le jour de Carnaval de l'an 1647 : mais on ne fit aucune cérémonie, par la crainte qu'on avoit des ſortilèges.

Moroſou épouſe la belle-ſœur du Czar.

Huit jours après le mariage du Czar, Moroſou eut la hardieſſe d'épouſer la ſœur de la Czarine. Le Czar étoit trop jeune pour réprimer l'ambition de ſon miniſtre : mais les chagrins que celui-ci eſſuya, prouvent que les dangers, & ſouvent les

malheurs ſuivent ce vice de près. Il étoit âgé, & avoit toutes les infirmités & tous les déſagrémens de la vieilleſſe. Sa femme étoit jeune & belle : elle ne tarda pas à prendre du dégoût pour lui. Wiliam Barnsley, jeune Anglois, joignoit aux agrémens de la figure une taille avantageuſe, une vivacité d'eſprit, une douceur naturelle & un air de galanterie qui étoit alors inconnu en Ruſſie : il plut à la femme du miniſtre : le mari s'apperçut du penchant qu'elle avoit pour l'Anglois ; il les fit obſerver, & découvrit ce que les maris jaloux ont ordinairement le malheur de découvrir. La femme qui l'outrageoit étoit la belle-ſœur du Czar : il n'oſa diriger ſes coups ſur elle : Wiliam Barnſley fut ſeul la victime de ſa jalouſie ; il le fit exiler, & le tint éloigné de Moſcou tout le tems qu'il vécut. Après ſa mort, l'Anglois obtint ſon rappel, embraſſa le rit Grec, & ſe maria fort avantageuſement dans Moſcou. Moroſou eut encore la douleur de voir le peuple ſe ſoulever contre lui, & forcer le Czar de l'éloigner de la cour.

ALEXIS. 1647.

Ibid.

L'avarice de Moroſou égaloit ſon ambition : ce n'étoit que par des ſommes conſidérables qu'on obtenoit les charges & les dignités : ceux qui les poſſédoient, pour gagner ce qu'ils avoient été obligés de donner, exerçoient les exactions les plus criantes : on augmenta les impôts, l'on en mit même juſque ſur les denrées les plus néceſſaires à vie. Le peuple, voyant qu'on le privoit de ſa ſubſiſtance, murmura ; il s'aſſembla, & décida qu'il fal-

1648. Le peuple ſe ſoulève, & force le Czar d'éloigner ſon miniſtre.

loit préſenter une requête au Czar. Les plus hardis ſe chargerent de le faire, lorſqu'il ſeroit à l'égliſe ou à la chaſſe. Leurs tentatives furent inutiles, Moroſou avoit donné des ordres pour que le Czar fût ſi bien environné par ſes gardes, que perſonne ne pût l'aborder. Ceux qui s'étoient chargés de lui préſenter la requête, furent obligés de la lâcher à un officier des gardes: celui-ci fit ſon rapport, mais tel que Moroſou le lui preſcrivit. Le peuple, voyant que ce moyen ne lui réuſſiſſoit pas, réſolut de porter ſes plaintes de vive voix à la première occaſion.

ALEXIS. 1648.

Le 7 Juillet 1648, le Czar aſſiſta à une proceſſion ſolemnelle: le peuple en fut informé, & s'aſſembla dans la place du grand marché qui étoit devant le palais. Lorſqu'il parut, pluſieurs bourgeois écarterent ceux qui l'environnoient, l'arrêterent & le prièrent d'écouter les plaintes qu'ils avoient à lui faire de ſes miniſtres. Alexis fut étonné de cette hardieſſe; mais il ne perdit pas la tête, répondit qu'il feroit examiner l'affaire, & qu'il rendroit juſtice à ſon peuple.

Les ſupplians, contens de cette réponſe, ſe retiroient avec tranquillité, & la révolte étoit appaiſée dès ſon commencement: mais pluſieurs Boïares qui accompagnoient le Czar, eurent l'imprudence de s'élancer ſur eux & d'en maltraiter quelques-uns. Le peuple entra en fureur, prit des pierres, & les lança ſur les Boïares, qui, ſe voyant chargés de tous côtés, prirent la fuite; on les pourſuivit juſqu'aux portes du palais. Les gardes du Czar eurent

beaucoup de peine à arrêter le peuple qui vouloit enfoncer les portes. La multitude augmenta, les eſprits s'échaufferent : on menaça de mettre le feu au palais ſi on ne livroit pas Moroſou & Pleſſeou ; le dernier étoit garde du tréſor impérial. ALEXIS. 1648.

Moroſou eut la hardieſſe de paroître ſur un balcon pour appaiſer le peuple, & pour l'exhorter, au nom de Sa Majeſté Czarienne, à ſe ſéparer & à rentrer dans le devoir. La vue d'un homme qu'on ſavoit être la cauſe des maux qu'on enduroit, irrita davantage la fureur du peuple. On lui répondit par des injures, & on lui aſſura que le tumulte ne ceſſeroit que quand on l'auroit vu ſubir la punition juſtement dûe à ſes crimes. Une partie de la populace ſe rendit ſur le champ à ſon hôtel, en enfonca les portes : les meubles furent dans un inſtant briſés ; les murs furent renverſés : tous ſes eſclaves furent maſſacrés. La fureur du peuple étoit ſi grande, qu'on ne reſpecta pas même les images des Saints pour leſquels on a toujours eu beaucoup de vénération en Ruſſie. Ces ſéditieux arracherent les perles & les pierreries de ſa femme, lui diſant que s'ils ne la reſpectoient pas comme la belle-ſœur du Czar, ils la mettroient en piéces. Ils briſerent ſes équipages, tuerent ſes chevaux. Pluſieurs d'entr'eux entrerent dans ſa cave, enfoncerent les tonneaux d'eau-de-vie : lorſqu'ils furent ivres, ils y mirent le feu, & réduiſirent tout l'hôtel en cendres.

En ſortant de chez Moroſou, ils allerent piller les maiſons de ſes partiſans, &

ALEXIS. 1648.

y firent le même dégât qu'ils avoient fait chez lui : ils enleverent tant de richeſſes dans ces différens endroits, qu'ils vendoient au plus vil prix les perles, les pierreries, les martres zibelines, les étoffes d'or & d'argent.

Nazari Iovanovits Tziſtou, chancelier de Ruſſie, avoit eu le malheur de prendre la ferme du ſel, & de participer à l'impôt qu'on avoit établi deſſus : il étoit malade lorſqu'il apprit qu'on pilloit la maiſon de Moroſou. Ne doutant pas qu'on ne vînt chez lui, il ſe cacha ſous un paquet de bouleau, dont les grands font proviſion pour les étuves. Afin qu'on ne ſe doutât pas qu'il étoit deſſous, il le fit couvrir de pluſieurs morceaux de lard : mais parmi ſes eſclaves, il s'en trouva un aſſez ſcélérat pour indiquer l'endroit où il étoit, afin de pouvoir impunément s'emparer de ſon argent, lorſqu'il l'auroit livré à la fureur du peuple.

On leva le paquet de bouleau, on tira le chancelier par les pieds, on le traîna dans la cour où on l'aſſomma à coups de bâton : on jetta ſon corps à la voirie, & ſa maiſon fut raſée. Pendant que le peuple commettoit ces déſordres chez les miniſtres, on s'occupoit à fortifier le palais impérial. Le peuple reſta aſſemblé toute la nuit, & annonçoit par ſes ménaces qu'il attendoit le jour pour recommencer le pillage. Le Czar, craignant qu'il ne pouſsât la hardieſſe juſqu'à venir piller le palais impérial, & qu'il n'attentât à ſa perſonne, envoya chercher les différens corps de roupes qui étoient répandus dans la ville.

Les officiers les conduiſirent tambours battans, drapeaux déployés. Le peuple, loin de les inſulter, s'écarta pour les laiſſer paſſer, les ſalua, leur dit qu'il ne leur en vouloit point, qu'il les reconnoiſſoit pour des hommes braves, qui n'approuvoient point les vexations & les violences du gouvernement. Alexis donna ordre au Knéès Nikita Ivanovits Romanou, qu'il ſavoit être agréable au peuple, de faire tous ſes efforts pour l'engager à rentrer dans le devoir. Ce ſeigneur ſe préſenta devant le peuple, la tête découverte, & dit qu'on devoit être ſatisfait de la parole que le Czar avoit donnée le jour précédent, de rémédier aux déſordres dont on ſe plaignoit; que Sa Majeſté lui avoit ordonné de porter de ſa part la même parole à ſon peuple, & de l'exhorter à rentrer dans le devoir. Le peuple écouta ce langage en ſilence, & répondit qu'on ne ſe plaignoit point du Czar, & qu'on auroit toujours pour ſa perſonne ſacrée le reſpect qui lui étoit dû; mais qu'on demandoit la punition de ceux qui abuſoient de ſa confiance pour exercer toutes ſortes de vexations. Ceux qui portoient la parole au nom du peuple ajouterent, qu'ils ne ſe retireroient qu'après qu'on leur auroit livré Moroſou, Pleſſeou & Trachaniſtou, qu'ils vouloient punir des maux qu'ils leur avoient faits. Nikita, leur promit de porter cette réponſe au Czar, de l'engager à les ſatisfaire, & leur dit qu'il ne doutoit point que ſa Majeſté, ne fît tout ſon poſſible pour les contenter; mais qu'on ne pouvoit leur livrer Moroſou &

ALEXIS. 1648.

ALEXIS. 1648.

Trachaniſtou, parce qu'ils s'étoient ſauvés, & qu'on feroit exécuter le troiſième. Si-tôt que Nikita eut raconté au Czar ce qui venoit de ſe paſſer, on envoya chercher le bourreau, qui ſortit bientôt après avec Pleſſeou qu'il conduiſoit, les mains attachées derrière le dos. Le peuple, en voyant ce dernier, s'abandonna aux tranſports de la fureur, l'arracha des mains du bourreau, & l'aſſomma à coups de bâton. Sa mort n'éteignit point la colère du peuple; on traîna ſon cadavre dans les rues, & chacun s'empreſſoit de le frapper. Un moine, auquel Pleſſeou avoit fait donner des coups de bâton peu de jours auparavant, ayant rencontré le cadavre, en coupa la tête, & la foula aux pieds. Le bourreau, voyant que le peuple abandonnoit le cadavre de ce malheureux miniſtre, le porta à la voirie.

Moroſou s'étoit ſauvé en effet: mais il fut arrêté dans ſa fuite par des chartiers, & par une partie de la populace. On ſe ſaiſit de ſa perſonne, & on le conduiſit dans la place publique pour l'expoſer à la fureur du peuple. Il étoit prêt d'y arriver lorſqu'il ſe rencontra un embarras cauſé par des voitures: il en profita pour ſe débarraſſer des mains de ceux qui le tenoient, s'enfuit & ſe retira au château par des rues détournées. Le Czar, pour le ſauver, crut devoir ſacrifier encore Trachaniſtou. Il le fit chercher avec tant d'exactitude, qu'on le trouva à quelques lieues de Moſcou; on l'y ramena, on le conduiſit dans la place publique, où on lui trancha la tête par ordre du Czar. Le peuple, ſatisfait de cette

cette ſeconde exécution, crut qu'il étoit injuſte d'exiger qu'on lui livrât Moroſou, puiſqu'on l'avoit trouvé à quelques diſtances du château, & ſe diſperſa ſur les onze heures du matin. ALEXIS. 1648.

Sur le midi, on vit pluſieurs quartiers de la ville tout embraſés : le feu fit même des progrès ſi rapides, qu'il ſembloit que Moſcou alloit être réduit en cendres. Le Czar donna ordre aux ſoldats de ſa garde, d'aller arrêter l'incendie. Ils rencontrerent dans leur route un moine qui portoit un paquet ſi peſant, que ſes forces ſembloient s'épuiſer deſſous. Lorſqu'ils furent auprès de lui, ils virent que le fardeau qu'il portoit, étoit un cadavre. Ils lui demanderent ce qu'il en vouloit faire. Ce moine fanatique leur répondit, que c'étoit le cadavre de Pleſſeou qu'il portoit au feu, & qu'il n'y avoit pas de doute qu'il ceſſeroit, lorſque ce ſcélérat ſeroit conſumé. Il les pria en même-tems de lui aider à le porter, & ſur leur refus, il proféra contr'eux les blaſphêmes les plus horribles. Quelqu'un du peuple ſe trouva là par haſard ; il étoit auſſi ſimple que ce moine, & par conſéquent auſſi ſuperſtitieux ; il lui aida à porter au feu les malheureux reſtes du miniſtre. Les ſoldats travaillerent avec tant de zèle, qu'en peu de tems l'incendie fut arrêté.

Le Czar, inſtruit par les troubles qui avoient ſuivi la mort de Théodore, ſentoit juſqu'à quel excès les Ruſſes ſont capables de ſe porter, & le danger auquel il étoit expoſé. Il crut que le parti le plus ſage étoit de prendre le peuple par la dou-

ceur, commença par lui faire diſtribuer pendant pluſieurs jours de l'eau-de-vie & de l'hydromel : ſon beau-pere Ilia, fit aſſembler chez lui les principaux marchands, leur donna à boire & à manger à diſcrétion pendant trois jours. Le patriarche, ordonna aux prêtres & aux moines de calmer les eſprits, & de remontrer au peuple, que la religion lui ordonnoit d'avoir du reſpect & de la ſoumiſſion pour leur ſouverain. Alexis donna les places de ceux qui avoient été exécutés à des perſonnes capables de les remplir : il fit faire une proceſſion ſolemnelle ; &, lorſque le peuple fut aſſemblé, il dit à haute voix, qu'il avoit appris avec douleur les injuſtices que ſes miniſtres avoient commiſes ſous ſon nom ; qu'ils avoient ſubi la peine dûe à leur crime ; qu'il avoit mis à leur place des perſonnes dont la probité étoit connue ; qu'il étoit certain qu'elles rendroient la juſtice gratuitement & ſans diſtinction ; d'ailleurs, qu'il examineroit leur conduite de ſi près, qu'ils ſeroient forcés de remplir leur devoir ; qu'il avoit ſupprimé une partie des impôts, & qu'il ne laiſſeroit ſubſiſter que ceux qui étoient abſolument néceſſaires pour l'adminiſtration de l'Etat. Le peuple ſe battit le front, ce qui, dans ce pays, eſt un ſigne de joie & de ſatisfaction, & rendit des actions de graces au Czar. Sa Majeſté reprit, qu'il étoit vrai qu'elle avoit promis à ſon peuple de lui livrer Moroſou ; qu'il étoit difficile de le juſtifier entièrement ; mais qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à livrer au ſupplice un homme qui lui avoit ſervi de pere, qui

ALEXIS. 1648.

avoit toujours eu les yeux fixés sur elle, pour en écarter les dangers auxquels les enfans sont presque toujours exposés. Alexis s'abbaissa même jusqu'à prier son peuple de pardonner à son gouverneur, assura sur sa couronne qu'il se comporteroit plus sagement à l'avenir; dit que si l'on trouvoit mauvais qu'il continuât de prendre sa place au Conseil, il ne l'y appelleroit plus; mais qu'il prioit qu'on le regardât comme son gouverneur & son beau-frere; enfin, que la conduite que l'on tiendroit à son égard, seroit la preuve de l'amitié qu'on avoit pour lui. Les termes dont le Czar se servoit, le son de sa voix annonçoient l'intérêt qu'il prenoit à Morosou. Tous ceux qui étoient présens en furent tellement touchés, qu'ils s'écrierent d'une voix unanime : « Que » la volonté de Dieu & du Czar soit faite ». Alexis fut si sensible aux marques d'affection qu'il venoit de recevoir de la part de son peuple, qu'il exprima sa joie & sa reconnoissance par des larmes. ALEXIS. 1648.

Peu de jours après, Morosou, voulant éprouver les dispositions du peuple à son égard, parut en public à la suite du Czar, qui faisoit un pélérinage au couvent de Troitza. Il traversa toute la ville, le bonnet à la main, saluoit le peuple qui étoit sur son passage, parloit aux uns, donnoit un sourire aux autres : il se comporta avec tant d'adresse, que tout le monde en fut satisfait. Sa conduite, toute différente par la suite de ce qu'elle avoit été par le passé, changea la haine qu'on lui portoit en amitié. Il se faisoit un devoir de ren-

dre ſervice à tous ceux qui s'adreſſoient à lui : la juſtice fut rendue avec une ſcrupuleuſe exactitude : pendant le reſte de l'adminiſtration de Moroſou, le gentilhomme n'oſa inſulter le roturier, le riche n'opprima point le pauvre, les Knéès, ou les Princes, ne ſe permirent point ces actions d'éclat que le juge n'oſe punir, & qu'il laiſſe tomber dans l'oubli. Le peuple fut tranquille, l'exactitude des juges étoit le garant de la ſûreté publique.

ALEXIS. 1648.

Il engagea le Czar à porter un édit qui ne peut être aſſez loué. Lorſqu'un noble commettoit un crime, toute ſa famille étoit regardée comme coupable de n'avoir pas aſſez veillé ſur ſa conduite. Si le crime méritoit la mort, les parens du criminel perdoient douze dégrés de nobleſſe, & n'héritoient point de ſon bien. Par cette politique, l'honneur & l'intérêt forçoient les parens à veiller ſur la conduite les uns des autres : les pauvres n'étoient point à charge au public, leur famille ſe trouvoit forcée de les aſſiſter : elle craignoit que la misère, qui donne preſque toujours de mauvais conſeils, ne les conduisît au crime ; l'on ne voyoit point les jeunes gens ſe livrer aux dépenſes exceſſives, les parens étoient intéreſſés à ne leur laiſſer faire que celles qui étoient proportionnées à leurs revenus : le miniſtère étoit toujours prêt à ſecourir ceux qui réclamoient ſon aſſiſtance. Une pareille conduite étoit bien louable dans un miniſtre. Le nom de Moroſou ſeroit dans la liſte des grands hommes, ſi les écrivains ne lui reprochoient de n'être devenu ſage qu'après avoir eu peur.

Alexis étoit trop prudent pour s'expoſer aux haſards d'une guerre étrangère, dans un tems où il pouvoit douter de la fidélité de ſes ſujets : le général, auquel il auroit confié le commandement de ſon armée, ſe ſeroit trouvé dans le cas de le renverſer du trône, & de ſe faire proclamer lui-même Czar. Ce qu'on avoit tant de fois vu arriver dans l'Empire Romain, pouvoit arriver dans celui de Ruſſie. La politique engagea donc Alexis à faire une paix ſolide avec la Suède. Chriſtine ſe plaignoit de ce que le Czar recevoit dans ſes Etats tous les Suédois qui vouloient y paſſer, ce qui occaſionnoit de fréquentes banqueroutes dans ſon Royaume, y rendoit le crime impuni, & enfin dépeuploit la Suède. Le Czar réſolut d'envoyer à la Reine de Suède, un ambaſſadeur aſſez habile dans les négociations, pour accommoder cette affaire à l'amiable. Ce fut Jean Puskin qu'il choiſit : les deux couronnes convinrent enſemble, qu'on ne feroit aucune recherche des tranſfuges de part & d'autre ; mais que l'on renverroit exactement ceux qui iroient, ſans paſſeport, d'un Royaume à l'autre. Le Czar, convenant qu'il y avoit en Ruſſie un nombre de Suédois bien plus conſidérable que celui des Ruſſes qui étoient en Suède, s'engagea à payer à la Reine, par forme de dédommagement, cent quatre-vingt-dix mille roubles, qui font trois cent quatre-vingt mille écus de France, dont une partie ſeroit payée en argent, l'autre en bled, & promit que le tout ſeroit délivré au printems de l'année 1650.

ALEXIS. 1649.

ALEXIS. 1649.

En conſéquence de ce traité, la Reine de Suède envoya un Commiſſaire à Moſcou, pour recevoir l'argent & le bled : on lui délivra ſur le champ la ſomme promiſe en argent, & l'on chargea Théodore Amilianou, marchand de Pleſcou, de lui fournir le bled. Cet homme, voulant profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit pour faire une fortune rapide, fit ſaiſir tous les bleds : pour en vendre ou pour en acheter, il falloit obtenir ſa permiſſion : il ne la donnoit qu'à ceux qui la lui payoient. Les habitans de Pleſcou, ſe voyant réduits à une extrême misère, commencerent à murmurer : ils ſe réunirent à ceux de Novogrod, qui ſe trouvoient dans le même cas, & formerent la réſolution d'arrêter le bled lorſqu'on voudroit le tranſporter dans le pays étranger. Avant d'employer la voie de fait, ils réſolurent d'envoyer des députés à Moſcou, pour ſavoir ſi l'enlevement du bled ſe faiſoit par l'ordre du Czar. La misère augmentant de jour en jour dans Pleſcou, épuiſa la patience du peuple, au point qu'on pilla la maiſon d'Amilianou. Ce marchand fut aſſez adroit pour ſe dérober à la fureur du peuple : mais on trouva ſa femme, à laquelle on fit endurer toutes ſortes de tourmens pour lui faire découvrir l'endroit où ſon mari mettoit ſon argent. Le gouverneur fit tous ſes efforts pour arrêter la révolte : mais on le maltraita, & on le chaſſa de la ville. Le peuple invita même la nobleſſe des environs à venir s'oppoſer aux vexations que l'on commettoit. On envoya trois dépu-

tés à Novogorod, pour exciter les habitans à ſuivre l'exemple de ceux de Pleſcou. Le gouverneur de Novogorod fit arrêter ces trois députés, & les fit conduire à Moſcou. Ils y arriverent en même-tems que le gouverneur de Pleſcou, & que le marchand Amilianou. Le Czar ne crut pas devoir faire uſage de la ſévérité dans cette occaſion; il renvoya le gouverneur de Pleſcou dans ſon gouvernement, le fit accompagner par un Boïare, & les exhorta à employer la douceur pour appaiſer le tumulte.

ALEXIS. 1649.

Le Boïare, eut l'imprudence de ne pas exécuter les ordres du Czar: il employa la ſévérité, alla même juſqu'à la cruauté; le peuple, s'irritant de plus en plus, le maltraita au point, qu'il penſa en mourir. Le gouverneur fut enfermé dans une étroite priſon.

Le Czar, pour appaiſer une révolte qui pouvoit avoir des ſuites très-dangereuſes, paya en argent le reſte du bled qu'il devoit fournir à la Reine de Suède, & fit eſcorter le commiſſaire de cette Princeſſe juſque ſur les frontières de Suède. Il ordonna enſuite à un de ſes généraux, d'aſſembler la nobleſſe des Provinces voiſines, les régimens de Kormichel, d'Hamilton, & d'aſſiéger Pleſcou. Les habitans voulurent d'abord ſe défendre; mais, voyant que les forces leur manquoient, ils perdirent courage, & ouvrirent leurs portes. On pendit les chefs de la revolte, & on pardonna au reſte des habitans.

Ces troubles étant appaiſés, l'empire réſta pendant pluſieurs années dans un

ALEXIS. 1649.

calme, qui donna au Czar la facilité d'aſſembler des forces, & de ſe mettre dans le cas, non-ſeulement de réſiſter aux ennemis qui voudroient l'attaquer, mais encore de ſe faire craindre & redouter par ſes voiſins. La couronne de Pologne étant vacante par la mort de cet Uladiſlas que l'on à vu ravager la Ruſſie, & prêt à ſe faire proclamer Czar, Alexis envoya des ambaſſadeurs à la diéte qui étoit aſſemblée pour l'élection d'un nouveau Roi : il fit dire à ceux qui la compoſoient, qu'il entreroit en Pologne avec deux cens mille hommes, ſi on ne le proclamoit pas. Ces ménaces de la part d'un Prince qu'on ſavoit en état de paſſer aux effets, embarraſſoient les Polonois. Ils ſentoient d'un côté combien il ſeroit dangereux pour la liberté de la nation d'élire le Czar Roi : on ne doutoit pas qu'il n'érigeât bientôt après la Pologne en province de Ruſſie : d'un autre, on n'étoit pas en état de lui réſiſter dans la conjoncture où l'on ſe trouvoit. Pour éviter ces deux malheurs, on lui fit des promeſſes, & l'on élut Jean Caſimir, qui avoit été Jéſuite & cardinal.

1654.

Le Czar, réſolu de ſe venger de l'inſulte qu'il prétendoit avoir reçue des Polonois, par le refus qu'ils avoient fait de le reconnoître pour leur ſouverain, chercha des prétextes pour rompre la trêve que ſon pere avoit faite avec Uladiſlas. Il envoya des ambaſſadeurs en Pologne, pour ſe plaindre de ce qu'on n'avoit pas rempli les conventions établies par les derniers traités entre les deux couronnes. Uladiſ-

las & Michel, étoient convenus qu'ils ſe donneroient réciproquement en s'écrivant, toutes les qualités qui leur étoient dûes; &, pour ne pas ſe tromper, ils s'étoient mutuellement envoyé un écrit qui contenoit la liſte de leurs dignités. Cette précaution qui, au premier coup d'œil, paroît venir d'une ridicule vanité, étoit prudente de la part de Michel. Uladiſlas avoit été proclamé Czar par une partie de la nation : cette proclamation lui donnoit un droit inconteſtable au trône de Ruſſie. Lorſqu'il y renonça par le dernier traité, le Czar exigea qu'il fût ſtipulé, qu'Uladiſlas & ſes ſucceſſeurs lui donneroient tous les titres qui lui étoient dûs en ſa qualité de ſouverain des Ruſſes. Par ce moyen, le Czar recevoit une ratification de l'abdication d'Uladiſlas toutes les fois que ce dernier lui écrivoit. Lorſque Jean Caſimir fut proclamé Roi de Pologne, il écrivit à Alexis pour lui notifier ſon avénement au trône; mais il manqua aux formalités que ſon frere s'étoit engagé à ſuivre.

ALEXIS. 1654.

Alexis, qui cherchoit un prétexte pour rompre la paix avec la Pologne, n'en trouva point de plus plauſible que celui-là. Son ambaſſadeur s'en plaignit donc à la cour de Pologne. Caſimir ſentit que ces plaintes n'étoient qu'un prétexte que prenoit le Czar pour rompre la paix dans un tems où les forces de la Pologne étoient toutes occupées à faire rentrer les Coſaques dans le devoir, & où elle étoit menacée par la Suède. Il répondit à l'ambaſſadeur de Ruſſie, que ſi l'on avoit man-

ALEXIS. 1654.

qué aux formalités en écrivant au monarque de Ruſſie, c'étoit une négligence de la part des ſecrétaires, qu'on les aſſigneroit à la première diéte, pour leur faire dire quels étoient les motifs qui les avoient engagés à ne pas donner aux lettres qu'ils avoient écrites la forme qu'elles devoient avoir, & lui aſſura qu'il les puniroit de mort s'ils ſe trouvoient coupables.

L'ambaſſadeur parut ſatisfait de cette réponſe; mais il établit un autre ſujet de plainte, qu'il préſenta comme beaucoup plus grave. Il dit que les membres de l'univerſité de Vilna, avoient fait imprimer des livres dans leſquels ils avoient affecté de relever les triomphes remportés ſur les Ruſſes par Uladiſlas, & de ternir la mémoire du feu Czar & de ſes généraux; qu'Alexis ſeroit obligé de venger la mémoire de ſon pere par les armes, ſi on ne lui cédoit pas, en forme de réparation, Smolensko & ſon territoire.

Caſimir répondit, que les livres dont le Czar ſe plaignoit, avoient été compoſés dans une République libre, par des hommes libres, & ſans la participation du Roi & du Sénat; qu'il ne concevoit pas comment la ceſſion de Smolensko pourroit réparer l'injure faite à la mémoire de Michel; que cette ceſſion lui ſeroit plutôt injurieuſe, puiſque ce ſeroit trafiquer l'honneur de ce Prince. L'ambaſſadeur, ne trouvant pas de réponſe à faire au Roi ſur la ceſſion de Smolensko, lui dit que le Czar ſeroit ſatisfait, ſi l'on arrachoit des livres les feuillets qui contenoient les inſultes faites à la mémoire de Michel. Ca-

simir répondit, que cette précaution lui paroissoit inutile, puisque ce seroit par-là piquer la curiosité du public, qui ne manqueroit pas de s'informer des motifs qui avoient engagé à arracher ces feuillets ; que c'étoit d'ailleurs une simplicité de se fâcher contre les écrivains qui instruisent la postérité des fautes que l'on a commises ; qu'il n'y avoit pas de plus sûr moyen de les empêcher d'en faire mention dans leurs ouvrages, que celui de n'en point commettre ; qu'il étoit injuste d'exiger qu'un étranger eût plus de soin de notre réputation en écrivant, que nous n'en avons nous-mêmes en agissant. ALEXIS. 1654.

L'ambassadeur se trouva à la diéte assemblée à Varsovie : l'affaire concernant les injures dont le Czar se plaignoit, & le manque de formalités dont on accusoit la nation Polonoise, y fut long-tems & sérieusement débattue. Le Roi prononça enfin cette Sentence de l'avis de la diéte.

1°. Que cette action étant purement personnelle, elle étoit, selon les loix de l'Etat, éteinte à l'égard de ceux qui étoient déja morts, & que leurs héritiers ne pouvoient en être responsables.

2°. Que, selon la constitution du feu Roi Uladislas, touchant les qualités, ceux qui y auroient manqué avant qu'elle fût publiée, ne devoient pas être regardés comme coupables.

3°. Que les loix de l'Etat demandoient qu'on laissât se purger par serment ceux qui le requéreroient.

4°. Qu'on ne devoit point punir une faute légere qui se seroit glissée sans des-

ALEXIS. 1654.

sein, & seulement par négligence ou par ignorance.

5°. Que ceux qui seroient cités en justice, & qui refuseroient de comparoître, ou en personne, ou par procureur, seroient condamnés à la peine des traîtres, conformément aux loix de l'Etat.

L'ambassadeur de Russie, fut si mécontent de cette Sentence, qu'il protesta contre, en la qualifiant d'injuste & d'illusoire, & refusa d'en porter une copie au Czar. Casimir, qui vouloit appaiser Alexis, & éviter la guerre, envoya des ambassadeurs à Moscou, pour prouver à Sa Majesté Czarienne la justice de cette Sentence. Cette démarche fut inutile; Alexis répondit qu'il se feroit rendre justice lui-même avec cent mille hommes. Il ajouta cependant qu'il ne prendroit pas les armes, si le Roi vouloit, à sa considération, pardonner aux Cosaques, & leur donner une amnistie générale.

Le Roi chargea son conseil d'examiner les moyens qu'on pourroit employer pour satisfaire le Czar, sans compromettre la dignité du trône de Pologne. Le Czar envoya des commissaires à Varsovie : ces commissaires demanderent d'abord qu'on accordât aux Cosaques la liberté de religion : mais le conseil du Roi refusa cet article avec fermeté, & fit le détail des cruautés que les Cosaques avoient commises contre les sujets de la République. Elles étoient si horribles, que les Russes n'en entendirent le récit qu'avec indignation : ils promirent même que le Czar ne se mêleroit plus de cette affaire.

Peu de tems après les Coſaques propoſerent à Alexis de les prendre ſous ſa protection, & lui promirent de livrer aux Ruſſes toutes les places qu'ils avoient conquiſes ſur les Polonois. Le Czar accepta leur offre, & mit garniſon dans Kiou, dans Bieleſero & autres places que les Coſaques lui livrerent. Il envoya enſuite une armée formidable dans la Ruſſie blanche, s'en rendit maître, fit une invaſion dans la Lithuanie qu'il ravagea. ALEXIS. 1654.

Pendant ce tems, Charles-Guſtave, Roi de Suède, entra en Pologne à la tête d'une nombreuſe armée, & y fit des conquêtes rapides. Jean Caſimir, ſe voyant tant d'ennemis à la fois ſur les bras, trouvant d'ailleurs peu de ſoumiſſion & de fidélité dans ſes ſujets, paſſa en Siléſie avec Marie-Louiſe de Gonzague ſa femme. Se trouvant en ſûreté, comme dans cet aſyle, il envoya des ambaſſadeurs à Ferdinand III, pour le prier de ſe rendre médiateur entre lui & le Czar, eſpérant que quand il n'auroit plus ce redoutable ennemi, il pourroit ſe débarraſſer des autres, & forcer ſes ſujets à rentrer dans le devoir.

Ferdinand envoya auſſitôt un ambaſſadeur en Ruſſie, pour propoſer ſa médiation au Czar. Les ſouverains de Ruſſie, ont toujours eu beaucoup d'amitié pour les Empereurs d'Allemagne : Alexis répondit aux ambaſſadeurs de Ferdinand, qu'il acceptoit ſa médiation, & déſigna la ville de Vilna pour le lieu des conférences. Les ambaſſadeurs des deux nations s'y rendirent : la Pologne céda aux Ruſſes 1655. 1656.

ALEXIS. 1656.

Smolensko, & toutes les autres places qu'Uladiſlas avoit conquiſes ſur eux : l'on fit une trève de pluſieurs années.

Alexis, enhardi par ces ſuccès, tourna ſes armes contre les Suédois : il fit une invaſion dans la partie de la Livonie que le Czar Iwan IV avoit été obligé de leur céder, prit Derp, Kakenhauſen & pluſieurs autres places : il aſſiega Riga ; mais il y perdit tant de monde, qu'il fut obligé de lever le ſiége, & fit la paix avec la Suède.

La Ruſſie ne jouit pas long-tems du calme que lui procuroit la paix avec la Suède, & la trève avec la Pologne : les Coſaques le troublerent. Ils s'étoient ſoumis au Czar, eſpérant qu'ils conſerveroient ſous lui quelques reſtes de leur liberté : mais on les traita bientôt comme les Ruſſes. Pendant la guerre contre la Pologne, ils refuſerent de reſter plus long-tems ſous les armes qu'ils n'avoient coutume de faire, & ſe retirerent avec leur chef. Dolgorouski, général des troupes du Czar, envoya un détachement après eux, fit enlever leur chef nommé Razin, & le fit pendre.

Stankorazin, frere du dernier, indigné d'un traitement ſi cruel & ſi outrageant, réſolut de s'en venger à quelque prix que ce fût. Il parvint, par ſes intrigues, à ſe faire proclamer chef des Coſaques. Il leva une puiſſante armée, tourna ſa marche du côté du Volga, paſſa le Jaick, entra dans la mer Caſpienne, & ravagea tout le pays qu'il parcourt. Les Ruſſes & les Perſans, ſe réunirent pour l'arrêter dans ſa

courſe : voyant qu'il lui ſeroit impoſſible de réſiſter long-tems à deux puiſſances ſi redoutables, il demanda la paix. Comme on prévoyoit qu'il feroit encore de terribles ravages avant qu'on eût pu détruire ſon parti, on la lui accorda, même à des conditions aſſez avantageuſes. Lorſqu'il fut de retour ſur le Don, il reprit les armes ; &, pour jetter le trouble & la diviſion parmi les Ruſſes, il profita de la mort de Simon, fils aîné du Czar, publia que ce Prince n'étoit pas mort ; mais qu'ayant été informé que les Boïares avoient projetté de l'aſſaſſiner, il s'étoit ſauvé, & étoit venu implorer ſon ſecours. Cette fable, toute groſſière qu'elle étoit, lui procura des partiſans : en peu de tems il ſe trouva à la tête de cent mille hommes, s'empara de Zaritſa ſur le Volga, battit une armée que le Czar envoya au ſecours de cette place, prit Aſtracan, ville très-riche & très-commerçante, en enleva toutes les richeſſes, & fit maſſacrer toutes les troupes qui y étoient. Pluſieurs autres villes eſſuyerent le même ſort, & ſes ſoldats, ſur leſquels il n'avoit d'autorité que celle qu'ils vouloient bien lui céder, y commettoient des ravages horribles. Stankoraſin publioit partout qu'il n'avoit pris les armes que pour délivrer les Ruſſes de la tyrannie des Boïares ; & ſes troupes augmentoient de jour en jour.

ALEXIS. 1656.

Tous les grands ſeigneurs Ruſſes, voyant que l'orage s'élevoit ſur leur tête, & que c'étoit eux qu'il menaçoit, allerent offrir leurs bras & leur fortune pour diſſiper cette troupe de rebelles. Dolgorouſe-

ALEXIS. 1657.

ki, n'ignorant pas que Stankorazin avoit juré ſa perte, prit des meſures ſi juſtes, qu'il battit les troupes du rebelle en pluſieurs occaſions. Celui-ci, voyant le nombre de ſes ſoldats diminuer tous les jours, ſongea à ſe retirer dans un lieu où il fût en ſûreté : il alla auprès de Jacolof, qui étoit Hetman d'une autre horde de Coſaques. Jacolof ne crut pas devoir ſacrifier ſes intérêts à la ſûreté d'un homme qui, dans le mauvais état où ſe trouvoient ſes affaires, ne pouvoit lui être d'aucune utilité : il le fit arrêter, & l'envoya à Moſcou. Le Czar le fit attacher à une potence fort élevée, qu'on plaça ſur un char de triomphe, & le fit promener dans la ville : on le pendit enſuite à une autre potence.

Alexis tomba malade à-peu-près dans ce tems : il fit aſſembler les médecins, & promit des récompenſes à celui qui pourroit lui indiquer un remède capable de le guérir. Le deſir d'obtenir les récompenſes promiſes, & d'acquérir de la gloire, engagea les médecins à rechercher tout ce que l'art pouvoit leur indiquer : leurs peines & leurs ſoins étoient inutiles, aucun ne put procurer du ſoulagement au Monarque. On fit publier que tous ceux qui avoient quelqu'idée de médecine, pouvoient donner leur avis quel qu'il fût (*a*). La femme d'un Boïare avoit reçu quelquelques mauvais traitemens de ſon mari : elle réſolut de profiter de l'occaſion qui

(*a*) Oléarius prétend que ce fait arriva ſous Boris Godunou. Pluſieurs autres écrivains le mettent ſous Alexis.

ſe préſentoit pour ſe venger, alla trouver le miniſtre, & lui déclara que ſon mari connoiſſoit un remède qui guériroit certainement le Czar, & qu'il paroiſſoit peu s'intéreſſer à la ſanté de Sa Majeſté Czarienne, puiſqu'il n'alloit pas le déclarer lui-même. On envoya ſur le champ chercher ce Boïare, qui fut fort étonné de voir qu'on le prenoit pour un médecin, & qu'on le menaçoit du plus rigoureux châtiment s'il n'en convenoit pas. Envain il aſſura qu'il n'avoit aucune connoiſſance en médecine : on crut qu'il ne tenoit ce langage que parce qu'il ne vouloit prêter aucun ſecours au monarque : on le fit fouetter juſqu'au ſang, & on le fit conduire en priſon. Là il fut inſtruit que c'étoit ſa femme qui lui jouoit ce tour. Il ſe livra aux derniers tranſports de la colère, & jura qu'il ſe vengeroit. Le Czar, perſuadé que le Boïare ne ſe mettoit en colère contre ſa femme, que parce qu'il étoit fâché qu'elle eût révélé ſon ſecret, le fit fouetter le lendemain avec plus de violence que la première fois : envain il aſſura encore avec ſerment qu'il n'étoit point médecin ; on lui dit qu'on le feroit périr ſous les coups, s'il ne donnoit pas ſon remède au Czar. Cet homme, voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort qu'en faiſant le médecin, dit qu'il connoiſſoit en effet un remède, mais que n'étant pas ſûr de ſon efficacité, il n'avoit oſé l'indiquer à Sa Majeſté, & qu'il l'employeroit, ſi on vouloit lui donner quinze jours pour le préparer. Ce tems lui ayant été accordé, il envoya chercher ſur les bords de

ALEXIS. 1657.

l'Occa, une multitude incroyable d'herbes aromatiques, & en fit faire un bain pour le Czar. Il arriva que ce Prince ſe trouva ſoulagé. On crut alors avoir la preuve de ſon peu d'attachement pour la perſonne du Czar : on le fit encore fouetter, mais avec plus de violence que les deux premières fois ; on lui donna une ſomme d'argent aſſez conſidérable, dix eſclaves, & on lui défendit, ſous les peines les plus rigoureuſes, de maltraiter ſa femme de quelque manière que ce fût.

ALEXIS. 1657.

1658. La guerre ne tarda pas à ſe rallumer entre la Ruſſie & la Pologne. Alexis deſiroit avec trop d'ardeur d'étendre ſa domination, pour ne pas profiter des embarras où il voyoit les Polonois. Il fit encore entrer en Lithuanie une armée formidable qui s'empara de pluſieurs places, entr'autres de Vilna. Les Suédois, après la mort de Charles-Guſtave, firent la paix avec la Pologne. Cette dernière puiſſance ſe trouva, par ce moyen, dans le cas de tourner toutes ſes forces contre les Ruſſes : elle envoya une puiſſante armée faire le ſiége de Vilna. La place ne réſiſta pas long-tems : la garniſon du château ſe défendit avec beaucoup plus de courage. Pendant ce ſiége, les diviſions commencerent entre Caſimir & la nobleſſe de Pologne : elles éclaterent par la ſuite, & occaſionnerent des troubles dans l'Etat qui penſerent le renverſer, comme on le verra dans la ſuite.

1659. Alexis, de ſon côté, occaſionna un mécontentement général dans la Ruſſie, & il s'en fallut peu que l'on ne vît la

guerre civile s'allumer dans deux Etats qui étoient en guerre l'un contre l'autre. ALEXIS. 1659.

La monnoie que l'on battoit pour l'uſage commun des Ruſſes, étoit une pièce d'argent en long nommée copec : il en falloit ſoixante-quatre pour faire une richedale. On en battoit une autre de cuivre nommée deng ou denga : il en falloit quatre pour faire un copec : mais les richedales n'étoient d'aucun uſage dans le commerce ; on les prenoit même fort rarement pour les menues denrées. Ilia, beau-pere du Czar & miniſtre de la guerre, perſuada à ſon gendre que ſon épargne ne pouvoit ſatisfaire aux frais de la guerre, & lui conſeilla de faire frapper des copecs de cuivre, & de leur donner dans le commerce la même valeur qu'avoient ceux d'argent. En conſéquence, il acheta du Mayerberg. cuivre pour cent ſoixante copecs d'argent, & en fit frapper des copecs de cuivre pour la valeur de cent roubles, qu'il répandit dans le public : par ce moyen, il ne dépenſoit pas plus pour ſoixante ſoldats, qu'il dépenſoit auparavant pour un ſeul. On ne fit pas attention d'abord à ce changement de l'argent en cuivre, & tout le monde recevoit indifféremment l'un pour l'autre. Par la ſuite, on s'apperçut que la Cour cherchoit à attirer tout l'or & tout l'argent, & que l'on y faiſoit peu de cas de la monnoie de cuivre : & l'on commença à prendre exemple ſur elle : bientôt les marchands ne voulurent plus recevoir du cuivre que pour ſa valeur intrinſéque, ce qui fit monter les denrées à un prix exorbitant. Les ſoldats étran-

ALEXIS. 1659.

gers s'apperçurent combien la monnoie de cuivre leur étoit préjudiciable, & combien on leur faiſoit de tort, en leur donnant des copecs de cuivre pour la même valeur des copecs d'argent. Ils ſe plaignirent, & reçurent quelque ſatisfaction. Comme les abus vont toujours en augmentant, les miniſtres achetoient du cuivre, & en faiſoient frapper des copecs à leur profit : le ſeul Ilia en avoit fait frapper pour cent quarante mille roubles.

Le peuple, impatient de voir que la nonvaleur de la monnoie le mettoit dans le cas de ne pouvoir ſubſiſter, murmura, s'attroupa, s'arma de couteaux, & alla trouver le Czar, qui étoit dans une maiſon de campagne à quelques lieues de la ville : ces rebelles commencerent à vomir les injures les plus outrageantes contre Ilia, & les autres miniſtres, qu'ils accuſerent de concuſſion, de péculat & de trahiſon : ils demanderent qu'on leur fît ſubir la punition qui étoit dûe aux crimes qu'ils commettoient tous les jours. Le Czar, qui avoit été informé dès la veille de cette conſpiration, avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour l'arrêter dans ſon commencement. Il avoit mandé ſecrettement tous les ſoldats de ſa garde, afin d'en faire uſage en cas de beſoin. Lorſque les ſéditieux furent arrivés, il leur parla avec douceur, dit qu'il ne pouvoit livrer ſes ſujets au bourreau ſur de ſimples accuſations; qu'il feroit faire des informations, & qu'il n'accorderoit aucune grace à ceux qui ſe trouveroient coupables; & pour garans de ſa parole, il propoſa ſon fils & ſa

femme. Les rebelles crurent que cette douceur étoit dictée par la crainte : ils répondirent avec insolence, la poussèrent même jusqu'à attaquer l'honneur de la Czarine. La douceur d'Alexis se changea alors en fureur ; il appella ses soldats, & leur dit : Délivrez-moi de ces chiens enragés. Les soldats firent sur le champ main-basse sur les rebelles ; mais ils trouverent une résistance qu'ils n'attendoient pas. Ces derniers étoient armés de couteaux ; ils tuerent beaucoup de soldats ; mais se voyant accablés par le nombre, ils se prosternerent, & implorerent la clémence du Czar. Ce prince avoit le caractère naturellement doux ; il ordonna aux soldats de cesser de frapper, relegua les plus mutins en Sibérie, & ordonna de pendre plusieurs personnes du bas peuple, qui avoient pillé des maisons dans Moscou. ALEXIS. 1659.

Au commencement de l'année 1660, Alexis perdit son ami Morosou. Ce ministre avoit toujours conservé beaucoup d'empire sur l'esprit de son maître qui l'aimoit sincérement. La révolte que Morosou occasionna par ses exactions, força le Czar de se conduire à son égard avec plus de réserve en public : mais dans le particulier, il lui marquoit toute l'amitié qu'il avoit pour lui. Il le consultoit dans toutes les affaires importantes, suivoit toujours ses conseils, & ne s'en repentoit jamais. La vigueur de ce ministre céda enfin à l'âge & aux fatigues : il tomba dans une maladie de langueur, qui le conduisit par degrés à ce terme fatal auquel tous les hommes arrivent. Pendant les derniers 1660.

ALEXIS. 1660.

jours de sa maladie, il perdit tout sentiment. Ce fut pendant ce tems que le Czar donna des preuves convaincantes de son sincère attachement pour lui: il alloit tous les jours pleurer à côté de son lit; & lorsqu'il fut mort, ce prince ne crut point déshonorer la Majesté, en versant des larmes sur son tombeau: il assista à son convoi.

Alexis partageoit ses faveurs entre Morosou & son beau-pere Ilia: à la mort du premier, le second réunit dans sa personne tout le crédit & toute l'autorité. Il étoit hardi, entreprenant, fort & vigoureux, avoit la mémoire si heureuse, qu'il connoissoit tous les officiers par nom & par surnom, & savoit les mettre chacun à leur place: c'étoit un ministre habile; mais il fut attaqué d'une apoplexie, qui lui ôta la mémoire & une partie du jugement. Il lui échappoit quelquefois des absurdités qui impatientoient le Czar au point que ce Prince lui donnoit des coups de poing, & le tiroit par la barbe. La nouvelle étant arrivée que les Polonois faisoient le siége de Pereslave, Alexis assembla son conseil, & lui demanda son avis sur la conduite qu'il devoit tenir dans une conjoncture si embarrassante. Ilia, qui étoit assis auprès de lui, dit que si on vouloit lui donner le commandement de l'armée, il ameneroit dans peu de tems le Roi de Pologne prisonnier. Le Czar, indigné de cette ridicule vanité, lui répondit: comment, malheureux, peux tu te vanter d'être si habile dans l'art militaire? En quel tems as-tu porté les armes? raconte-moi tes ex-

ploits, afin que je ſache à quoi je peux m'en tenir. *Vieil imbécile, va te faire pendre.* Sa colère augmentant par degrés, il ſe leva, le prit par la barbe, lui donna des coups de pied, le chaſſa de la ſalle du Conſeil, & ferma la porte ſur lui. Ces emportemens, qui étoient au-deſſous de la Majeſté, affligeoient la Czarine, au point qu'elle vouloit engager ſon pere à ſe retirer de la Cour : mais Alexis ne manquoit jamais de réparer, par ſes careſſes & ſes libéralités, les outrages qu'il avoit faits à Ilia. ALEXIS. 1660.

La guerre continuoit entre la Pologne & la Ruſſie. Le courage & la capacité des Polonois contrebalançoient les forces des Ruſſes, & les ſuccès de part & d'autre étoient toujours précédés de quelque perte. L'empereur Léopold, voulant arrêter l'effuſion du ſang chrétien, & établir une paix ſolide dans le Nord, propoſa ſa médiation aux deux puiſſances belligérantes. Il envoya, en qualité d'ambaſſadeur auprès du Czar, le libre baron de Mayerberg, qui fut accompagné par Guillaume Calvuccius, chevalier de l'Empire, & conſeiller de la Chambre ſouveraine de la Baſſe-Autriche. Il leur ordonna à tous deux de s'écarter de la cour de Pologne, pour ne pas donner lieu aux Ruſſes de ſoupçonner qu'il leur envoyoit cette ambaſſade de concert avec le Roi de Pologne. Le baron Mayerberg arriva à Moſcou le 24 Mai, & eut ſa première audience du Czar le 27 du même mois. Cet ambaſſadeur dit que la ſalle d'audience étoit aſſez vaſte ; mais il y avoit au milieu une colonne qui en ſoutenoit la voute, & en diminuoit

ALEXIS. 1661.

beaucoup la beauté. On voyoit des vieilles peintures ſur les murailles, & des plaques d'argent entre les fenêtres. Autour de la ſalle étoient des bancs de bois ſcellés dans le mur & couverts de tapis : on y montoit par un dégré de quatre marches. Là les Boïares étoient aſſis au côté droit du Czar, la tête découverte. Le trône du Czar étoit placé dans un coin de la ſalle, à la gauche de ceux qui entroient. Il étoit de vermeil, élevé de trois marches au-deſſus des bancs : mais il étoit ſi étroit, & dans un lieu ſi obſcur, qu'on n'en pouvoit découvrir toute la beauté. Au-deſſus de la tête du Czar, pendoit une image qui repréſentoit la mere de Dieu. De l'autre côté, en face du trône, étoit une horloge faite en forme de tour, & dans le coin oppoſé il y avoit une pyramide qui ſoutenoit un globe d'or. Du haut de la voûte pendoient deux images de ſaints, leſquelles étoient expoſées à la vénération de ceux qui étoient dans la ſalle. Sur un banc placé à la droite du Czar, étoit un baſſin, un pot à l'eau & une ſerviette, pour laver & eſſuyer ſa main, après que les ambaſſadeurs l'auroient baiſée. Le Czar avoit ſur ſa tête un bonnet en pain de ſucre, bordé de marte zibeline, & couvert d'une couronne d'or remplie de pierreries, & qui ſe terminoit en pointe.

Mayerberg paſſa un an à Moſcou, avant d'obtenir du Czar une réponſe ſatisfaiſante. Cet ambaſſadeur, ayant eu le tems d'examiner les mœurs, les uſages & le caractère des Ruſſes, en fait un tableau aſſez reſſemblant dans une rélation qu'il a donnée

née de ſon voyage. Il y raconte une aventure plaiſante : elle fait connoître la ſimplicité des Ruſſes de ce tems. « Entre les » priſonniers de guerre étoit un Meſtre de » camp & le tréſorier du grand Duché de » Lithuanie, nommé Vincent Corvin Go- » ſieni, auquel, ſelon la coutume des » Ruſſes, on ne ſouffroit que perſonne » parlât. Se trouvant indiſpoſé, il demanda » un médecin.

ALEXIS. 1661.

» On lui envoya, par ordre du Czar, » un médecin Italien, qui trouva le malade » dans la cour du château où il ſe pro- » menoit pour prendre l'air. Le médecin » l'ayant interrogé ſur ſa maladie, lui or- » donna, entr'autres choſes, de prendre » de la crême de tartre. L'officier qui étoit » de garde, écouta attentivement leur diſ- » cours, & ayant entendu les mots *crême* » *de tartre*, ſe perſuada qu'ils parloient des » *Tatars de Crimée*, avec leſquels les Ruſſes » étoient en guerre. Il alla ſur le champ » en donner avis à Ilia, beau pere du Czar. » Celui-ci regarda la choſe comme très- » importante, fit ce raiſonnement : Les » Tatars de Crimée & les Polonois ſont » ligués contre les Ruſſes : le priſonnier » eſt Polonois, il a ſans doute tenu au » médecin des propos concernant les inté- » rêts de ſa cour & contraires à celle de » Ruſſie. Ilia fit venir le médecin, le traita » de traître, de malheureux, & le mena- » ça des plus cruels ſupplices. Le méde- » cin, ignorant ce qu'on vouloit lui dire, » & ne ſe croyant coupable d'aucun cri- » me envers l'Etat, gardoit le ſilence de » la conſternation. La colere d'Ilia aug-

» mentant de plus en plus contre lui, deſ-
ALEXIS. 1661. » cendit aux propos les plus humilians &
» les plus injurieux, & il employa des
» expreſſions qu'un homme du bas peuple
» ne ſe permettoit pas. Il finit par lui dire:
» Chien, qu'as-tu dit à Goſievi des Ta-
» tars de Crimée, qui ſont les ennemis du
» Czar & de la Ruſſie »? Le médecin, ſe rappellant alors tout ce qu'il avoit dit à Goſievi, répondit que c'étoit une mépriſe de la part de l'officier qui, entendant nommer la *crême de tartre*, avoit cru qu'il parloit des *Tatars de Crimée*. Il eut beaucoup de peine à ſe juſtifier, & on lui défendit expreſſément de viſiter aucun malade étranger.

1662. Les ſoins que Léopold, Empereur d'Allemagne, prenoit pour établir la paix dans le Nord, n'eurent pas des effets auſſi prompts que ce Prince l'auroit déſiré. La guerre continua encore quelque tems entre les Ruſſes & les Polonois. Ces derniers ſachant que le Can de Crimée étoit toujours prêt à prendre les armes contre les Ruſſes, firent avec lui une ligue offenſive : il entra bientôt ſur les terres du Czar, y mit tout à feu & à ſang. Alexis envoya promptement des troupes contre lui : elles l'arrêterent dans ſa courſe, mais ne le battirent pas : s'il perdoit quelques avantages un jour, il ſavoit les reprendre le lendemain.

1668. Le Czar, voyant que ces deux ennemis réunis étoient capables d'arrêter ſes efforts, & qu'il ne tiroit aucun avantage de la guerre, ſe décida enfin à faire la paix avec la Pologne. Il envoya un am-

baſſadeur à Caſimir : le traité fut bientôt conclu & ſigné : la Pologne céda au Czar Smolensko, Kiou & l'Ukranie. Le Can, craignant que les Ruſſes ne tournaſſent toutes leurs forces contre lui, propoſa la paix ; &, pour l'obtenir, céda un terrein aſſez conſidérable. ALEXIS. 1668.

Ce fut à-peu-près dans ce tems qu'Alexis fit aſſembler un Synode, dans lequel le Patriarche Nicon fut dépoſé, comme on l'a vu dans le volume précédent.

Le Nord vit pour la ſeconde fois dans ce ſiécle ce que le Midi avoit vu pendant le ſiécle précédent, un Souverain deſcendre volontairement dans l'état de particulier. Jean Caſimir II, vingt-deuxième Roi de Pologne, fatigué des grandeurs du trône & des troubles continuels que les Palatins occaſionnoient dans le Royaume, prit le ſingulier parti d'abandonner la couronne. Il paſſa en France, où Louis le Grand lui donna l'abbaye de Saint-Germain des Prés & celle de Saint-Martin de Nevers. Il mourut l'an 1678 dans la dernière, d'où ſon corps fut apporté à Saint-Germain & mis en dépôt dans un ſuperbe mauſolée. Les écrivains ont cherché à découvrir les motifs qui avoient engagé Charles d'Autriche, Chriſtine de Suède & Caſimir de Pologne à deſcendre du trône ; mais ils n'ont préſenté que des conjectures, qui ſont ſans doute également éloignées de la vérité : ces monarques ne ſe ſont jamais expliqués ſur les motifs qui les ont fait agir. Caſimir II, Roi de Pologne, abdique.

Le Czar n'eut pas plutôt appris que le trône de Pologne étoit vacant, qu'il for- 1669.

ma le projet d'y placer ſon fils aîné : pour
ALEXIS. 1669. appuyer ſes prétentions, il envoya une armée de quatre-vingt mille hommes ſur la frontière. Les Polonois n'étant pas en état de lui réſiſter, prirent le parti de l'amuſer. Le refus qu'ils ſe propoſoient de lui faire, ne venoit pas de ce qu'ils euſſent du mépris pour ſa perſonne : ils le regardoient au contraire comme un Prince très-capable de gouverner, & ils ne doutoient pas que ſon fils ne marchât ſur ſes traces ; mais ils ne vouloient pas avoir pour monarque un Prince ſi puiſſant. Tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Michel Koribut. Les Coſaques conſervoient cet eſprit inquiet & turbulent qui caractériſoit leur nation : ils propoſerent à Mahomet IV, Empereur des Turcs, de
1670. les prendre ſous ſa protection. Le Sultan accepta leur offre, & manda au Czar d'évacuer l'Ukranie. Il ſe ſervit même dans ſa lettre de termes ſi mépriſans, que le Czar prit ſur le champ les armes contre lui. Il envoya du ſecours aux Polonois, fit marcher une armée formidable dans l'Ukranie. Les Turcs & les Ruſſes s'y battirent avec un courage égal : mais les généraux de part & d'autre manquoient d'habileté : on détruiſoit beaucoup d'hommes, & l'on ne faiſoit aucun progrès. Le Roi de Pologne n'avoit pas cette fermeté néceſſaire à un Prince : il céda la Podolie aux Turcs, & s'engagea à payer au Sultan un tribut de vingt-deux mille ducats. Mahomet, content du triomphe qu'il avoit remporté ſur les Polonois, & voyant qu'il trouvoit du côté des Ruſſes une réſiſtance

qu'il n'attendoit pas, fit la paix avec Alexis, & lui abandonna l'Ukranie.

ALEXIS. 1671.

La ſatisfaction que cauſoit à Alexis le ſuccès de ſes armes, fut troublée par la mort de la Czarine Marie. Il avoit toujours conſervé pour elle la tendreſſe qui étoit dûe à ſa beauté & à ſes vertus. Si ce Prince lui fut infidéle, il ne fut jamais inconſtant.

Mort de la Czarine Marie.

Peu après ſa mort, il épouſa Natalie Nariskin, fille de Nariskin, Colonel des Huſſards. Ce fut de ce mariage que nâquit Pierre premier, ſurnommé le Grand. Nariskin, étant beau-pere du Czar, ſe trouvoit dans le cas d'aller ſouvent à la Cour: Alexis ne tarda pas à connoître ſon mérite: il en fit ſon premier miniſtre. Ilia avoit eu une attaque d'apoplexie, laquelle lui avoit tellement attaqué le cerveau, qu'il avoit perdu le jugement & la mémoire: il ne reconnoiſſoit perſonne.

Nariskin peut être mis au nombre des grand miniſtres qui ont paru dans l'Europe. Il étoit prudent, modéré, circonſpect, incorruptible, laborieux, & fort attaché aux intérêts de ſon maître, pour leſquels cependant il ne commit jamais une injuſtice. Il avoit conclu la paix avec la Pologne à des conditions fort honorables pour le Czar. Il mit la réforme dans la maiſon du Czar & dans l'adminiſtration de la juſtice. Sous ſon Miniſtère, les procès ne traînoient plus en longueur comme auparavant. Il faiſoit punir avec ſévérité les juges qui commettoient la moindre injuſtice: il ne s'en permettoit aucune à lui-même. Ayant appris qu'un marchand ſe

Etat préſent de la Ruſſie par un auteur Anglois.

ALEXIS. 1671.

plaignoit de lui, il voulut que l'affaire fût jugée ſans nulle partialité, pria même le Czar d'aſſiſter au jugement. L'innocence ne craint jamais de paroître au grand jour. Les dépoſitions furent faites en préſence du monarque; les plaintes furent déclarées injuſtes; le marchand fut condamné au knout. Nariskin, content de s'être juſtifié, demanda lui-même ſa grace, & obtint que la peine du knout ſeroit commuée en celle du fouet. Ce miniſtre diſoit, que le Czar avoit plus d'intérêt d'entretenir correſpondance avec le Roi d'Angleterre, qu'avec tous les autres monarques de la chrétienté.

Il dit un jour à des étrangers, qu'il s'étonnoit que les Rois envoyaſſent des lettres de recommandation au Czar pour leurs ſujets qui faiſoient le commerce en Ruſſie, & ajoutoit, que prier un ſouverain de rendre la juſtice, c'étoit l'inſulter.

Ayant appris que les Rois de France & de Danemarck fourniſſoient du ſecours aux Hollandois contre le Roi d'Angleterre, il dit, qu'il ne concevoit pas quels étoient les motifs qui faiſoient agir deux Rois ſi ſages; qu'ils feroient beaucoup mieux de ſe joindre au Roi d'Angleterre & aux autres ſouverains, pour détruire les Républiques, qui ſont des aſyles pour les rebelles & les hérétiques. Nariskin, attentif à tout ce qui concernoit l'aminiſtration, établit des manufactures de ſoie & de toile: il favoriſoit le commerce, & faiſoit accorder des graces & des priviléges aux marchands. Il portoit la main partout, & arrangeoit tout.

Sobieski, grand maréchal de la couronne de Pologne, impatient du dèshonneur que sa nation s'étoit fait à elle même, en se soumettant à payer un tribut annuel au Sultan, résolut de le laver dans le sang musulmam. Avant d'entrer en guerre avec les Turcs, il fit tous les préparatifs nécessaires pour la soutenir & la terminer avec honneur. Il demanda du secours à ses voisins, en obtint des Russes un assez considérable, gagna les Vaivodes de Valachie & de Moldavie, & refusa de payer le tribut que l'on demandoit avec instance. Les Turcs entrerent en Pologne: Sobieski tailla leur armée en pièce à la célèbre bataille de Choczin. Cette victoire éclatante lui fraya le chemin au trône de Pologne. Michel Koribut, Roi de Pologne, mourut le même jour que Sobieski battit les Turcs. ALEXIS. 1672. 1673.

Le Czar, l'Electeur de Brandebourg; le Prince de Transilvanie, le Prince George de Danemarck, le Duc de Neubourg & le Prince Charles de Lorraine se présenterent en même-tems pour monter sur le trône de Suède. Sobieski avoit aussi le désir d'y monter; mais il cachoit ses intentions, & forma une faction en feignant de solliciter pour un Prince François dont il céloit le nom. Son mérite enfin parla pour lui, & il fut proclamé. Il continua la guerre contre les Turcs, & les força de faire une paix avantageuse à la Pologne.

Les Tartares de Crimée, excités par les Turcs, entrerent en Russie, & y firent tous les ravages que des barbares sont capables

de faire. Alexis envoya des troupes contr'eux, & les força d'évacuer la Ruſſie; mais ils emmenerent en captivité un nombre incroyable de Ruſſes.

ALEXIS. 1673.

Alexis, guidé par le conſeil de ſon miniſtre Nariskin, fit la paix avec tous ſes ennemis pour ne s'occuper que du bonheur de ſes ſujets. Il tourna toute ſon attention du côté des ſciences, des arts & du commerce. Il attira à ſa cour, des pays étrangers, des gens de lettres, des artiſtes, & les y retint par ſes largeſſes. L'eſprit de la maiſon de Romanou fut toujours, dit M. de Voltaire, de policer l'Etat. Il avoit conçu le projet de faire conſtruire & d'entretenir des flottes dans la mer Noire & dans la mer Caſpienne, & ſe propoſoit de faire venir de Hollande des hommes capables de conduire ces travaux, & d'inſtruire ſes ſujets dans la marine.

1674. 1675.

Il établit une diſtinction entre les Boïares: les plus anciens & les plus diſtingués furent appellés Komnatneié Boyari. C'étoit eux qu'il conſultoit dans les affaires étrangères. Il profita de ce changement pour élever en dignité ſes favoris.

C'eſt le premier ſouverain de Ruſſie qui a eu des troupes réglées. Il leva de la cavalerie, des huſſards, des piquets & de l'infanterie. Preſque tout le corps de ſes officiers étoit compoſé d'étrangers. Les ſeuls Strélits garderent des officiers Ruſſes, & étoient par-là moins bien diſciplinés que les autres corps d'infanterie.

1676. Mort d'Alexis.

Ce prince mourut au commencement de l'année 1676. Il eut de ſon mariage avec

Marie Illa, quatre Princes; Simon, mort jeune; Alexis, mort avant ſon pere; Théodore, qui lui ſuccéda; & Jean, qui regna quelque tems avec Pierre le Grand: & quatre Princeſſes, Catherine, Théodoſie, Marie & Sophie. De ſon ſecond mariage avec Natalie Nariskin, il eut Pierre, qui fut par la ſuite nommé à juſte titre le Grand, & une Princeſſe, nommée Natalie. ALEXIS. 1676.

Un Anglois, qui paſſa dix ans à Moſcou, dit qu'Alexis avoit ſix pieds de hauteur, l'air noble & majeſtueux, la figure agréable, les joues vermeilles, la peau blanche, le tempérament ſanguin, les cheveux d'un brun clair, & la barbe épaiſſe; mais il prenoit un peu trop d'embonpoint. Il étoit fort vif, & ſe mettoit facilement en colère: ſitôt que ſon premier mouvement étoit paſſé, & qu'il étoit rentré dans ſon état naturel, il donnoit des marques d'amitié à tous ceux qui l'environnoient. Ce n'étoit qu'à regret qu'il ſignoit les ſentences des criminels. Il dit un jour à ſon chancelier, qui lui en préſentoit une à ſigner: " Je ne ſuis pas Czar pour faire „ périr mes ſujets; je dois, au contraire, „ les conſerver, & accorder la grace à „ tous ceux qui ne ſont pas convaincus „ d'aſſaſſinat. » Il lut la ſentence qu'on lui préſentoit à ſigner; voyant que c'étoit un déſerteur, il mit au bas: " J'accorde „ grace, » & ſigna ſon nom. Sa douceur étoit ſoutenue par une piété réelle. Il alloit tous les jours à l'égliſe, & aſſiſtoit au ſervice divin: lorſqu'il étoit incommodé, il le faiſoit célébrer dans ſa cham- Portrait & caractère d'Alexis.

ALEXIS. 1676.

bre. Les jours de jeûne il alloit à l'office qui se disoit la nuit, se tenoit debout & se prosternoit souvent devant l'autel ; ne faisoit que trois repas par semaine pendant le carême ; le lundi, le mardi, le mercredi & le vendredi, il ne mangeoit qu'un morceau de pain, & ne buvoit qu'un coup de petite biere. Sa dévotion étoit raisonnée : il ne souffroit pas que l'on fît des dons trop considérables aux églises : souvent même il se faisoit apporter l'argent qui étoit dans leur trésor.

Il fit construire un hôpital dans son palais pour loger & entretenir les vieillards. Il s'y en trouvoit qui étoient âgés de cent vingt ans, avec lesquels il alloit souvent s'entretenir sur ce qui s'étoit passé sous le regne de ses prédécesseurs. La nuit du vendredi saint, il alloit visiter les prisonniers, leur demandoit les motifs de leur détention, payoit les dettes des uns, pardonnoit les fautes des autres. Il ordonnoit au Patriarche de lui apporter la liste de ceux qui étoient chargés d'enfans, & dont les revenus étoient trop bornés pour qu'ils les pussent tous nourrir. Dans le commencement de son regne, il disposoit de toutes les dignités ecclésiastiques ; mais s'étant apperçu qu'il pouvoit être trompé dans ses intentions, & les donner à des personnes qui étoient indignes de les remplir, il ordonna au clergé d'élire le patriarche & les évêques.

Tous les écrivains qui ont parlé de ce Prince, disent qu'il étoit bon mari, bon pere, bon parent, enfin bon ami. Tous ceux qui étoient dans le cas de vivre fami-

liérement avec lui, faiſoient l'éloge de ſon caractère. Sa douceur n'alloit cependant pas au-delà des bornes qui ſont preſcrites à un ſouverain : il puniſſoit les crimes avec ſévérité. ALEXIS. 1676.

Ce monarque avoit l'ame élevée : il étoit véritablement digne du trône : toujours vêtu d'une manière digne de ſon rang, il marquoit du mécontentement aux courtiſans qui paroiſſoient devant lui avec des habits ſimples. Lorſqu'il étoit en public, il vouloit être environné de tous les Boïares. Sa cour étoit toujours nombreuſe, parce qu'on ſavoit qu'il aimoit à voir ſes courtiſans autour de lui. Toutes les femmes de qualité alloient tous les matins rendre leurs hommages à la Czarine : elles n'ignoroient pas que c'étoit le moyen de plaire au Czar. Lorſqu'il mangeoit en public, il étoit toujours ſeul à table. Ses fils, ſa femme, ſes filles & ſes ſœurs ne mangeoient jamais avec lui. La Czarine ne paroiſſoit jamais en public. De tous les officiers du Czar, à peine y en avoit-il un qui pût ſe flatter de l'avoir vue. Lorſqu'elle étoit malade, avant de faire entrer le médecin, on bouchoit les fenêtres de ſa chambre, on lui couvroit les bras d'un voile, craignant qu'il ne les ſouillât, s'il les touchoit à nud.

Lorſque cette Princeſſe alloit à l'égliſe, elle paſſoit par une galerie qui étoit pratiquée exprès. Ses filles d'honneur portoient ſur ſa tête un dais ſous lequel étoient auſſi ſes enfans de l'un & de l'autre ſexe, & les ſœurs du Czar : toutes ſes filles d'honneur marchoient à ſa ſuite.

ALEXIS. 1676.

Alexis, toujours occupé du bonheur de ſes ſujets, fit propoſer aux priſonniers de guerre qu'il avoit faits, tant Polonois, Suédois que Turcs & Tatars, de leur donner de quoi ſubſiſter, s'ils vouloient défricher pluſieurs cantons de la Ruſſie qui étoient déſerts, & tint parole à tous ceux qui l'accepterent. Par ce moyen, il peupla ſon Empire d'étrangers qui réparerent les pertes d'hommes qu'il avoit faites dans les différentes guerres qu'il avoit eu à ſoutenir. Les habitans des villes ſituées ſur la Kama, ſur le Volga & la Bialla, ſont des colonies de Polonois pris aux environs de Smolensko. Par ce moyen, il repeupla la ville de Moſcou que la peſte avoit dépeuplée. Il fonda de gros bourgs, qui étoient tous peuplés de Lithuaniens & de Polonois.

Il fit faire des eſſais pour l'exploitation des mines; mais la longueur du travail & la modicité du produit le dégoûterent. Connoiſſant par lui-même combien l'ignorance eſt dangereuſe aux hommes, il fonda des écoles publiques. Son nom ſe répandit d'Orient en Occident: il reçut des ambaſſadeurs de preſque toutes les puiſſances de l'Europe: le Roi de Perſe & l'Empereur de la Chine lui en envoyerent, avec des préſens conſidérables.

Ce prince deſcendoit quelquefois à la familiarité avec ſes ſujets. Ses prédéceſſeurs n'alloient jamais chez les particuliers, même chez leurs plus proches parens. Alexis s'écarta de cet uſage, & alloit ſouvent chez les Knéès. Dans une de ces viſites, il vit une demoiſelle dont la beauté le frap-

pa ; c'étoit la fille du Knéès chez lequel il étoit. Ses visites devinrent plus fréquentes. La jeune demoiselle s'apperçut de l'impression qu'elle faisoit sur le cœur du monarque : sa vanité en fut flattée : pour jouir de son triomphe, elle saisissoit toutes les occasions qu'elle pouvoit rencontrer de paroître devant le Czar. Il lui déclara son amour, & fut écouté. Ce prince étoit d'une figure agréable : la jeune fille ne tarda pas à le payer de retour. Leur familiarité augmenta de jour en jour : l'on vit bientôt paroître le fruit de leur amour mutuel. L'enfant dont elle accoucha fut déclaré Knéès ou Prince. Alexis la fit loger au palais, & la maria à un gentilhomme auquel il donna des biens considérables. La première femme d'Alexis supportoit avec patience les infidélités de son mari : mais la seconde, plus vive, plus impétueuse, se livra à tous les transports de la jalousie : elle cherchoit toutes les occasions d'humilier sa rivale. La dernière eut le malheur de se livrer à son impatience, & de se permettre des réponses trop vives. La Czarine alla se jetter aux pieds de son mari, lui demanda vengeance avec tant d'empressément, qu'il lui permit d'exiler sa rivale à Astracan. Ce Prince se reprochoit à chaque instant d'avoir affligé une femme qui lui avoit donné tant de preuves de son amour ; il ordonnoit quelquefois à ses officiers d'aller la chercher ; mais se rappellant aussi-tôt ce qu'il devoit à la Czarine, il révoquoit l'ordre. Sa maîtresse mourut dans le lieu de son exil.

ALEXIS. 1676.

ARTICLE III.

THÉODORE III.

THÉODORE III. 1676. ALEXIS, avant de mourir, avoit eu la ſage précaution de déſigner & de faire reconnoître pour ſon ſucceſſeur Théodore, ſon fils aîné. Celui-ci monta ſur le trône de Ruſſie à l'âge de quinze ans. Ce Prince étoit d'une complexion foible & d'un tempérament délicat : mais la nature, pour le dédommager, lui avoit donné un eſprit vif, pénétrant, juſte & ſolide, un caractère ferme & décidé ; une ame élevée, capable de former les plus grands projets, ſi la force de ſon tempérament avoit ſecondé celle de ſon génie. Le regne d'Alexis & de Théodore préparerent & annoncerent celui de Pierre le Grand.

1677. 1678. Théodore commença ſon regne par ratifier les traités de paix que ſon pere avoit faits avec la Suède, la Pologne & les Turcs. Sous ſon regne, les Ruſſes n'eurent aucune guerre à ſoutenir. Le Can de Crimée fit quelques invaſions ſur leurs terres : mais il fut toujours repouſſé avec des pertes conſidérables. Le Czar profita de cette tranquillité que lui donnoit la paix, pour policer ſon peuple & pour embellir ſes Etats. Sentant combien la vanité des nobles avoit été préjudiciable, ſous les regnes précédens, à la diſcipline militaire, parce que les ſoldats ne vouloient avoir pour général qu'un homme de la plus haute qualité : les gens de marque, croyant que le mérite conſiſtoit ſeulement dans la

naiſſance, ne s'appliquoient nullement à apprendre l'art militaire; lorſqu'ils étoient à la tête des armées, la vanité ſeule les guidoit, & leurs actions étoient preſque toutes marquées au coin de l'ignorance. Son pere avoit déja cherché à remédier à cet abus, en appellant dans ſes Etats des officiers étrangers; mais l'ignorance des généraux étoit toujours préjudiciable aux talens de ces officiers. Théodore, pour faire rentrer tous les nobles de la première claſſe dans celle des autres ſujets de l'Empire, les convoqua un jour au palais, avec ordre d'apporter leur titres, ſous prétexte de les ratifier. Lorſqu'il les eut, il les jetta tous au feu, & leur dit qu'il ne regarderoit plus pour nobles que ceux qui ſauroient ſe diſtinguer par leur mérite & par leurs actions. Cet acte de fermeté mérite, ſans contredit, des éloges rélativement au tems & aux conjonctures: mais dans un autre pays, dans d'autres circonſtances, on ne pourroit le blâmer aſſez: un Prince, en détruiſant la nobleſſe, détruiroit le véritable appui de ſon trône. THÉODORE III. 1678.

Pour avoir des chevaux propres à monter ſa cavalerie, il établit des haras dans preſque toutes les provinces de ſon Empire, il y mit des chevaux de Pruſſe & de différens autres pays; & pour apprendre à ſes cavaliers à manier les chevaux & à eſcadronner, il fit venir des écuyers, & les paya toujours avec libéralité.

Parmi quantité de réglemens utiles, il en fit beaucoup concernant la Police. Il fit fermer les rues de Moſcou pendant la nuit, établit des gardes qui veilloient conti- 1679.

nuellement à la ſûreté des citoyens.

THÉODORE III. 1679. Pour réformer l'habit groſſier des Ruſſes, il prit l'habit Polonois, & engagea ſes courtiſans à l'imiter : au lieu de ſe faire raſer la tête, & de porter une calotte comme tous ſes prédéceſſeurs avoient fait, il laiſſa croître ſes cheveux, & prit un chapeau à la Polonoiſe.

Il fit orner Moſcou de quantité de bâtimens de pierre, & chercha tous les moyens poſſibles pour embellir les autres villes de ſes Etats. Il fit détruire les bâtimens publics qui étoient conſtruits en bois, en fit élever de pierre à leur place. Il donnoit des matériaux, & faiſoit avancer de l'argent par la caiſſe de l'Etat pour dix ans aux particuliers dont les facultés ne permettoient pas de bâtir en pierre.

Ce prince augmenta le nombre des colléges que ſon pere avoit fondés. Il introduiſit le plein-chant dans les égliſes. Ce fut ſous ſon regne que les Prédicateurs commencerent à reciter de mémoire. Le premier qui introduiſit cet uſage fut Simon Potski, qui avoit été précepteur du Prince. Ses ſermons ſont imprimés : on y trouve aſſez de feu & d'imagination ; mais peu de théologie.

Théodore épouſa en premières noces Agaphie Simionowa de la maiſon de Gruſchetski, originaire de Pologne : elle ne vécut pas long-tems. Jaſikow, ſon favori & ſon premier miniſtre, l'engagea à ſe remarier : il avoit été gagné par les ſollicitations de la Princeſſe Sophie, qui vouloit éloigner Pierre du trône. Théodore épouſa donc Marthe Matweouna Apraxiu-

il étoit malade lorſqu'il contracta ce ſecond mariage ; on prétend même qu'il ne toucha point à ſa nouvelle épouſe. Voyant que la fiévre augmentoit de jour en jour, & que ſes forces diminuoient, il jugea que ſa fin approchoit, nomma pour ſon ſucceſſeur au trône Pierre, ſon jeune frere, au préjudice de Jean qui étoit l'aîné. La nature avoit été trop défavorable au dernier, pour qu'il pût porter le fardeau de l'Empire. Une conſtitution foible, une langue embarraſſée, une conception tardive, un jugement peu ſolide, caractériſoient ce jeune Prince. La force du tempérament de Pierre, la vivacité de ſon eſprit annonçoient ce qu'il ſeroit un jour. Théodore mourut vers le milieu de l'année 1682, regreté de tous ceux qui aimoient la patrie, & qui étoient capables de ſentir tout le bien qu'il vouloit lui procurer.

THÉODORE III. 1682.

CHAPITRE HUITIEME.

ARTICLE PREMIER.

PIERRE & IVAN.

UN homme ſeul va changer toute la face de la Ruſſie : cette nation va ſortir tout-à-coup de la barbarie ; les arts & les ſciences vont y être tranſplantés ; les déſerts vont ſe peupler, les villages vont ſe changer en grandes villes, les cabanes de bois vont devenir de ſuperbes palais, Pierre I va regner en Ruſſie. Le grands

PIERRE & IVAN. 1682.

changemens ſont toujours précédés par de violentes ſecouſſes : le regne de Pierre le Grand fut annoncé par une des plus terribles émotions dont l'hiſtoire faſſe mention. Les rues de Moſcou furent dans un inſtant couvertes de cadavres, le ſang couloit de toutes parts : l'on n'entendoit dans cette malheureuſe ville que des cris lugubres, l'on ne voyoit que des membres épars & des corps mutilés ; la nature étoit en fureur.

PIERRE & IVAN. 1682.

Sitôt que Théodore fut mort, les ſénateurs s'aſſemblerent, confirmerent d'une voix unanime le Prince Pierre, qui n'étoit âgé que de dix ans, à l'excluſion de ſon frere Jean, qui en avoit treize. Il y avoit alors à Moſcou une femme d'une ambition démeſurée & d'une hardieſſe à tout entreprendre pour l'exécution de ſes vaſtes projets. La Princeſſe Sophie n'apprit qu'avec dépit que ſon frere Jean étoit éloigné du trône qui lui appartenoit de droit, comme étant l'aîné. L'intérêt qu'elle paroiſſoit prendre à ſon ſort n'étoit qu'un prétexte pour ſatisfaire ſon ambition. Elle aſpiroit au gouvernement, & ſentoit qu'elle n'y auroit aucune part, ſi Pierre regnoit ſeul, parce que ſa mere Natalie Nariskin ne manqueroit pas de gagner ſa confiance & de s'emparer du gouvernement pendant ſa minorité. Elle commença par mettre dans ſon parti les plus hardis & les plus entreprenans des Strélits, & les engagea à la révolte, eſpérant que les eſprits étant une fois échauffés, elle les conduiroit au point où elle les attendoit. Ces ſoldats qui, joignoient à la férocité

de leur état celle de la nation, prirent les armes, & coururent au kremelin, commencement par ſe plaindre de leurs colonels, qui ne les avoient pas aſſez exactement payés. On caſſe les colonels, & on donne aux Strélits l'argent qu'ils demandent : ces ſoldats ne ſont pas ſatisfaits, ils exigent qu'on leur livre les colonels, & les condamnent, à la pluralité des voix, aux Battoks, & les leur font ſubir dans le moment.

PIERRE & IVAN. 1682.

Sédition des Strélits. M. de Voltaire, hiſtoire de l'Empire de Ruſſie.

Pendant ce tems, la Princeſſe Sophie convoqua chez elle une aſſemblée compoſée des Princeſſes du ſang, des généraux d'armée, des Boïares, du patriarche, des évêques & des principaux marchands. Elle leur dit que le Prince Ivan avoit droit à l'Empire par ſon droit d'aîneſſe, & que c'étoit une injuſtice criante de l'en exclurre, & d'y nommer Pierre. En ſortant de l'aſſemblée, elle fait promettre aux Strélit une augmentation de paye, & leur envoie des préſens. Ses émiſſaires ſont chargés de leur dire en même tems, qu'un des freres de la Czarine Douairière a pris la robe du Czar, qu'il s'eſt aſſis ſur le trône, & qu'il a voulu étouffer le jeune Ivan : on ajoute qu'un médecin Hollandois, nommé Daniel Vangad a empoiſonné le Czar Théodore. Enfin cette cruelle & ambitieuſe Princeſſe leur fait remettre la liſte de quarante ſeigneurs, qu'on dit être leurs ennemis & ceux de l'Etat. Les Strélits retournent au palais tout en fureur : les premiers qu'ils rencontrent ſont les Princes Dolgorouki & Matheoff ; ils les jettent par les fenêtres : ceux qui ſont reſtés dans la

PIERRE & IVAN. 1682.

cour les reçoivent sur la pointe de leurs piques, & les traînent sur la grande place. Ils cherchent les oncles du Czar, trouvent Athanase Nariskin, le massacrent, forcent les portes d'une église voisine, où trois proscrits se sont réfugiés, les assassinent à coups de couteau.

La fureur de ces soldats étoit poussée au point, qu'elle leur avoit ôté toute espèce de jugement. Voyant passer un jeune seigneur de la maison de Solticoff qu'ils aimoient, & qui n'étoit point sur la liste des proscrits, quelqu'un d'entr'eux le prit pour Jean Nariskin qu'ils cherchoient; ils le massacrerent sur le champ. Pour comble d'horreur, lorsqu'ils eurent connu leur mépriſe, ils porterent le corps de ce jeune homme à son pere pour le faire enterrer. Ce pere infortuné n'osa se plaindre, il leur donna même des récompenses pour lui avoir rapporté le corps tout sanglant de son fils. Sa femme, ses filles & l'épouse du mort versent des larmes sur le cadavre qu'on vient de leur apporter, & reprochent au pere sa foiblesse. Le vieillard leur répond: Attendons le tems de la vengeance. Quelques Strélits entendirent ces paroles; ils rentrerent dans la chambre, le prirent par les cheveux, le traînerent hors de sa maison, & le massacrerent. Ils cherchent le médecin Hollandois, rencontrent son fils, lui demandent où est son pere, & l'assassinent parce qu'il l'ignore. Ils trouvent un autre médecin Allemand, lui disent: « Si tu n'as pas empoisonné le Czar » Théodore, tu en as empoisonné d'au» tres: tu mérites la mort », & le tuent sur le champ.

Enfin ils trouvent le malheureux Vangad déguisé en mendiant, le traînent devant le palais: les princesses, qui l'aimoient & qui avoient confiance en lui, demandent sa grace aux Strélits, disent que c'est un très-bon médecin, qu'il a bien traité leur frere Théodore. Les soldats répondent qu'il mérite la mort comme médecin & comme sorcier, & qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud séché & une peau de serpent, & le massacrent sur le champ. Ils demandent Jean Nariskin, disent qu'ils mettront le feu au couvent si l'on continue à le cacher. La Czarine douairière, les princesses épouvantées vont dans le lieu où ce jeune seigneur est caché. Le patriarche les accompagne, confesse Nariskin, lui donne l'absolution, prend une image de la Vierge qui passoit pour miraculeuse, mene le jeune homme par la main, présente aux Strélits l'image de la Vierge; les Princesses qui l'accompagnent, entourent Nariskin, se mettent à genoux devant les soldats, les conjurent, au nom de la mere du Sauveur, d'accorder la vie à leur parent. Pour réponse, les soldats l'arrachent des mains des Princesses, le traînent au bas de l'escalier, forment entr'eux une espèce de tribunal, appliquent Nariskin à la question; un d'entr'eux qui savoit écrire, dresse un procès-verbal, ils condamnent l'infortuné Nariskin à être hâché en pièces, supplice usité à la Chine & en Tartarie contre les parricides; on l'appelle le supplice des dix mille morceaux. Envain le Patriarche, les Princesses implorent leur humanité: elle est éteinte chez eux; ils

PIERRE & IVAN. 1682.

Ibid.

déchirent Nariskin par morceaux, & expoſent ſa tête, ſes pieds & ſes mains ſur une baluſtrade.

PIERRE & IVAN. 1682.

Pendant que ces ſoldats furieux rempliſſoient le palais de ſang & de carnage, d'autres maſſacroient ceux qui leur étoient odieux & ſuſpects à Sophie. Cette cruelle Princeſſe pouſſoit la perfidie juſqu'à paroître affligée de la mort des freres de la Czarine, & c'étoit elle qui l'avoit ordonnée. Les Strélits proclamerent enſuite ſouverains les deux Princes Ivan & Pierre, & leur aſſocierent Sophie en qualité de Régente.

Le premier acte d'autorité que fit cette Princeſſe, fut d'approuver tous les crimes que les Strélits avoient commis: elle confiſqua les biens de ceux qui avoient été maſſacrés, & les diſtribua à leurs meurtriers: elle fit même élever un monument ſur lequel on grava le nom de tous les malheureux qui avoient péri, & on les déclara traîtres à la patrie: elle donna aux aſſaſſins des lettres patentes, par leſquelles elle approuvoit tout ce qu'ils avoient fait, & les remercioit de leur zèle & de leur fidélité.

ARTICLE II.

GOUVERNEMENT DE SOPHIE.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1682.

LEs Boïares, craignant que la ſédition ne ſe renouvellât, engagerent la Régente à conduire les deux Princes au couvent de la Trinité, qui eſt à douze lieues de Moſcou. C'étoit à la fois un couvent, un

palais, une forteſſe. Il ſubſiſte encore, & appartient aux moines de Saint Baſile. Il eſt entouré de larges foſſés & de remparts de brique, garnis d'une nombreuſe artillerie. Le peuple ne vit point ſans chagrin les précautions que l'on prenoit contre lui; marqua ſon mécontentement: mais ce fut par des plaintes remplies de ſoumiſſion & par des proteſtations d'attachement & de zèle pour la famille impériale: Sophie étoit arrivée à ſon but, perſonne ne réſiſtoit à ſes volontés; elle n'avoit plus de motifs pour irriter les Strélits. Voulant gagner l'amitié du Peuple, elle lui marqua de la confiance, ramena les Czars à Moſcou.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1682.

Elle envoya des ambaſſadeurs dans les Cours étrangères pour inſtruire les différens monarques de la mort de Théodore & de la proclamation de ſes freres, & ſigna les lettres de créance conjointement avec eux: elle ne manquoit jamais de mettre ſon nom ſur les édits qui émanoient du trône, aſſiſtoit aſſidûment au ſénat, & gouvernoit l'Etat en ſouveraine. Elle fit frapper de nouvelle monnoie, & y fit mettre ſon portrait au milieu de celui des Czars. Enfin il ne lui manquoit que le titre de ſouveraine, elle en avoit toute la puiſſance; mais elle gouvernoit avec beaucoup d'adreſſe & de politique: employant tantôt la voie de la douceur, tantôt celle de la ſévérité, elle contenoit les ſénateurs dans le devoir; le peuple l'aimoit & la craignoit en même tems: dans toutes ſes actions elle paroiſſoit avoir pour objet le bien de l'Etat: les loix & les ordonnances

1683.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1683.

qu'on a d'elle, les intrigues qu'elle mena avec la plus grande adreſſe, prouvent qu'elle avoit un génie ſupérieur. Cette Princeſſe écrivoit & parloit fort bien: une figure agréable, une taille majeſtueuſe relevoient ſes talens; mais la vivacité de ſes paſſions les ternit. L'envie de regner la rendit cruelle, & lui fit concevoir une haine implacable contre Pierre, qu'elle voulut même faire périr, comme nous le verrons bientôt. Son attachement pour le Prince Galitzin, & enſuite pour Scheglowitow, ſecrétaire d'Etat, prouve qu'elle avoit des paſſions de toute eſpèce. Je ne rapporte point ces derniers traits pour faire un reproche à Sophie: les génies les plus élevés deſcendent toujours aux foibleſſes de l'humanité: je veux faire connoître dans tout ſon jour le caractère d'une Princeſſe qui a joué un ſi grand rôle au commencement du regne de Pierre le Grand.

Pour appuyer ſa puiſſance, elle éleva le Prince Baſile Galitzin au plus haut dégré d'honneur auquel un particulier puiſſe parvenir. Elle le fit généraliſſime des troupes de l'Empire, adminiſtrateur de l'Etat & garde des ſceaux. Les qualités perſonnelles rendoient cet homme ſupérieur à tous ceux qui étoient alors dans cette cour. Poli, magnifique, n'ayant que de grands deſſeins, plus inſtruit qu'aucun Ruſſe, poſſédant la langue Latine, preſque totalement ignorée alors en Ruſſie: homme d'un eſprit actif, laborieux, d'un génie au-deſſus de ſon ſiécle, & capable de polir les Ruſſes, s'il avoit été leur maître.

C'eſt,

C'eſt, dit M. de Voltaire, l'éloge que fait de lui la Neuville, envoyé pour lors de Pologne en Ruſſie, & les éloges des étrangers ſont les moins ſuſpects. Il n'eſt point étonnant que la Princeſſe Sophie ait aimé un homme ſi aimable. Eliſabeth aima le comte d'Eſſex, dont les hiſtoriens ne font pas, à beaucoup près, un ſi beau portrait.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1683.

Le Miniſtre de Ruſſie commença par mettre la réforme dans la Milice.

Il envoya une partie des Strélits dans des régimens en Ukranie, à Caſan, en Sibérie; l'Etat fut tranquille pendant quelque tems. Sophie abandonnoit Ivan à ſon indolence naturelle, & ne donnoit à Pierre, pour compagnie, que ceux qu'elle ſavoit les plus capables de l'entraîner dans la débauche, & de lui ôter l'idée du gouvernement.

Sophie, aimant autant ſon frere Ivan qu'elle haïſſoit Pierre, qui étoit d'un autre lit, réſolut de marier le premier, eſpérant que, s'il donnoit des Princes à l'Etat, elle pourroit parvenir à faire dépoſer Pierre. Elle ordonna aux Boïares de chercher, ſuivant la coutume en pareille occaſion, les plus belles filles qu'ils pourroient rencontrer. Elle ſe ſouvint de la fille d'Alexandre Soltikof qu'elle avoit vue à Moſcou, & dont elle avoit elle-même admiré la beauté. Cette jeune fille avoit, quelque tems auparavant, plu à Théodore III, au point qu'il en auroit fait ſa femme, ſi Jaſicou, ſon miniſtre & ſon favori, n'eût détourné le Czar de cette alliance, & ne l'eût engagé à épouſer Marthe Matheouna

1684.

Apraxin, comme on l'a vu plus haut. Pour rompre ce mariage, il avoit éloigné Soltikof de la Cour, & l'avoit envoyé, en qualité de commandant, à Jeniskoi en Sibérie.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1684.

Soltikof eut ordre d'envoyer sa fille à Moscou le plus promptement qui lui seroit possible. Il la confia à une de ses amies & à un de ses parens, qui la firent traverser la Sibérie, & entrer dans Moscou si secrettement que personne ne s'en apperçut. Elle parut dans l'assemblée que composoient toutes ces jeunes filles qu'on avoit été chercher dans les différentes provinces de l'Empire. Sitôt qu'Ivan la vit, il fut frappé de l'éclat de sa beauté, & la désigna pour être Czarine : elle fut couronnée trois jours après.

Pendant que la cour se livroit aux divertissemens qu'occasionne le mariage des souverains, les Strélits exciterent un nouveau soulevement : ce fut la religion qui le fit naître. On avoit déja vu s'élever en Russie plusieurs disputes sur la religion : mais ceux qui les occasionnoient étoient ignorans & grossiers, les motifs en étoient ridicules. Un certain Abakum, archiprêtre, avoit dogmatisé à Moscou sur le Saint-Esprit, sur l'égalité des premiers Chrétiens, sur ces paroles de Jesus-Christ : *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.* Plusieurs citoyens, plusieurs Strélits même embrasserent les opinions d'Abakum : le parti se fortifia ; un certain Raspop en fut le chef. Le zèle des sectaires s'alluma de plus en plus ; ils entrerent dans la cathédrale, où le patriarche & son clergé offi-

M. de Voltaire. *Ibid.*

cioient ; ils les chaſſerent à coups de pierres, & ſe mirent à leur place pour recevoir le Saint-Eſprit. On alla promptement avertir la Régente & les deux Czars de ces déſordres ; on fit annoncer à ceux des Strélits qui n'étoient point entrés dans la diſpute, que les Czars étoient en danger : ils s'armerent ſur le champ, attaquerent ceux de la faction ; on parla d'aſſembler un concile, & le carnage fut ſuſpendu. Le concile s'aſſemble dans une des cours du palais : le patriarche & un évêque diſputerent contre Raſpop, & au ſecond ſyllogiſme on ſe jette des pierres. Avant qu'on ſe ſéparât, Sophie & les deux Czars firent trancher la tête à Raſpop & à ſes diſciples. Chovanski, capitaine général des Strélits, profita de la conjoncture pour ſe venger de Sophie. C'étoit lui qui avoit ſoulevé en ſa faveur les Strélits dans la première émotion ; par ce moyen il l'avoit élevée au dégré de grandeur auquel elle étoit parvenue, & eſpéroit partager avec elle ſa puiſſance ; mais lorſqu'il la vit ſe tourner du côté du Prince Galitzin, il ſe livra à tous les tranſports de la fureur, & réſolut de perdre cette Princeſſe. Pluſieurs écrivains prétendent que l'ambition l'excitoit moins que la jalouſie. Ses premiers mouvemens de colère étant calmés, il réſolut de rendre ſa vengeance plus certaine, en attendant une occaſion favorable, & ſous une tranquillité ſimulée, il cacha les ſentimens de ſon cœur.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1684.

Lorſqu'il vit les Strélits armés contre les Strélits, il ſe mêla de la querelle, prit le parti de ceux qu'on perſécutoit, y fit

entrer plusieurs soldats & plusieurs citoyens. Se voyant à la tête d'un puissant parti que le fanatisme animoit, il forma le projet de faire périr les Czars, la Régente, & de monter sur le trône.

PIERRE & IVAN. SOPHIE RÉGENTE. 1684.

Sophie, voyant que cette émeute prenoit toutes les formes d'une conspiration, emmena les Czars & les Princesses au couvent de la Trinité. De-là Sophie négocia avec le rebelle Chovanski, l'engagea à venir la trouver avec son fils : les traîtres sont ordinairement méfians ; mais ils sont rarement amoureux ; Chovanski aimoit : l'invitation de Sophie fut un loi pour lui ; mais elle avoit donné ordre qu'on l'arrêtât à moitié chemin, & qu'on lui tranchât la tête, aussi-bien qu'à son fils & à trente Strélits qui l'accompagnoient.

A cette nouvelle, tout le corps des Strélits prend les armes, s'apprête à marcher au couvent de la Trinité, & menace de mettre tout à feu & à sang. Sophie fait fortifier le couvent, avertit les Boïares du danger auquel la famille Czarienne est exposée : ils arment leurs vassaux, les gentilshommes se joignent à eux, la guerre civile commence. Le Patriarche se jette au milieu des Strélits, les avertit de se souvenir de ce qu'ils doivent à Dieu, à leur patrie & à leur souverain : ils s'appaisent. Des troupes qu'ils voient arriver de tous côtés les intimident ; ils passent tout-à-coup de la fureur à la crainte, & la crainte les conduit au repentir. On leur ordonna de livrer les auteurs de la sédition & les plus opiniâtres dans la révolte ; enfin de décimer tous les régimens & de conduire

les criminels & ceux auxquels le ſort aura tombé au couvent de la Trinité : ils obéiſſent avec une aveugle ſoumiſſion, déclarent les plus mutins, dont le nombre, avec celui des ſoldats décimés, ſe monte à deux mille ſept cens. PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1684.

Ceux-ci prennent congé de leur famille, communient avant de partir, ſe préparent à la mort, diſent qu'ils aiment mieux la ſouffrir que de porter le nom odieux de rebelles. Ils portoient un billot deux à deux, un troiſième marchoit devant avec une hâche. Les chefs de la révolte s'étoient mis eux-mêmes une corde au cou pour marquer qu'ils s'avouoient coupables. En arrivant ſur la place du couvent, ils ſe rangerent ſous les fenêtres où étoient les Czars & Sophie, ſe proſternerent, dirent tous d'une voix unanime : « Nous préſentons » nos têtes, les Czars ſont maîtres de notre » vie ». Ils reſterent fort long tems dans cette ſituation avant qu'on eût pris un parti. Après une longue délibération, on leur pardonna, & on les renvoya à Moſcou.

Après ces convulſions l'Etat rentra dans la tranquillité, & Sophie continua de regner en ſouveraine ſous le titre de Régente. Le miniſtre Galitzin, jugeant de ce que les Strélits pouvoient faire par ce qu'ils avoient fait, crut devoir diminuer leur nombre, & en écarter une grande partie de la capitale : il les diſperſa dans différentes provinces ; il donna les emplois vacans à des perſonnes qui lui étoient entièrement dévouées ; éleva à la dignité de chef des Strélits, un écrivain nommé Te- 1685.

kelavitau, que les Czars firent Ocolnitz.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente.

Les parens de Pierre furent éloignés des dignités. Cette conduite à leur égard fit connoître quels étoient les projets de Sophie & du miniſtre.

1685.

1686.

La Régente ne voyoit qu'avec un ſecret dépit les talens de Pierre vaincre l'ignorance dans laquelle on le faiſoit élever. En effet, ce prince quittoit ſouvent la débauche, pour aller converſer avec les officiers étrangers: les queſtions qu'il leur faiſoit regardoient toujours l'art militaire: il vouloit qu'ils lui appriſſent l'exercice, & le faiſoit ſouvent faire aux Soldats. Ce Prince, dont le génie ſe développoit déja, ſentit qu'il devoit vaincre une foibleſſe qui lui étoit naturelle, & qui pourroit par la ſuite lui être fort préjudiciable. Il étoit ſaiſi d'un effroi machinal, & qui alloit juſqu'à la ſueur froide & à des convulſions quand il voyoit l'eau. Cette extrême frayeur venoit de cette aventure-ci. Sa mere le mena un jour promener (il n'avoit alors que cinq ans): le carroſſe paſſa ſur une digue, à côté de laquelle il y avoit une chûte d'eau qui faiſoit un bruit terrible. Ce bruit réveilla le jeune Prince qui s'étoit endormi ſur les genoux de ſa mere, & lui cauſa une telle frayeur, qu'il fut pris d'une fiévre violente. On parvint à le guérir; mais il conſerva pour l'eau, principalement quand elle couloit, l'averſion dont nous venons de parler. Il n'oſoit mettre le pied dans les jardins du palais, d'où l'on voyoit la rivière de Muſco, paſſer ſur un pont, ni traverſer le moindre ruiſſeau, à moins que ſon carroſſe ne

Strahlenberg.

fût fermé de tous côtés. Il se reprochoit à lui-même cette foiblesse; mais elle étoit invincible : Sa mere, son frere Jean qui l'aimoit beaucoup, & ne participoit point aux complots que Sophie tramoit contre lui, & son gouverneur Boris Galitzin, parent du ministre, cherchoient tous les moyens possibles de l'en guérir. Galitzin en imagina à la fin un qui lui réussit. Il proposa au Czar d'assister à une chasse qu'il avoit préparée: Pierre y consentit, sans savoir qu'il y eût un ruisseau.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

Pierre est guéri de la peur qu'il a de l'eau.

Après avoir chassé quelque tems, Galitzin dit à Pierre : Je voudrois trouver un ruisseau pour me baigner, car je sens une chaleur insupportable. Pierre, ne consultant que la frayeur qu'il avoit pour l'eau, lui répondit : « Vous êtes donc las de vi-» vre » ? Galitzin lui repliqua : « Je me suis » souvent baigné avec feu votre pere, & » nous n'en sommes pas morts : le bain est » au contraire très-bon pour la santé ». Le Czar, l'écoutant avec étonnement, reprit » qu'il avoit entendu dire que plusieurs » personnes avoient péri dans l'eau. Mais » si l'eau ne va qu'aux genoux, repartit » Gallitzin, on ne peut s'y noyer. Si vo-» tre Majesté veut le permettre, je ferai » chercher un ruisseau, & je vous prou-» verai qu'on peut se baigner sans périr ». Aussitôt il dépêcha un des Chambellans, qui revint peu de tems après annoncer qu'il avoit découvert un ruisseau à quelques pas de-là.

Le Czar y alla par complaisance pour son gouverneur; mais sitôt qu'il apperçut l'eau, il frémit à son ordinaire, & arrêta

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

ſon cheval à quelque diſtance du ruiſſeau. Galitzin ordonna à pluſieurs de la troupe de le paſſer & de le repaſſer, afin de prouver au prince qu'il n'y avoit point de danger. Sa frayeur diminua; il approcha plus près du ruiſſeau; Galitzin le paſſa & le repaſſa lui-même : il ordonna à quelques-uns de leur ſuite de ſe déchauſſer & de le paſſer à pied. Pierre les regarda avec étonnement : tout-à-coup il fit avancer ſon cheval, & le paſſa lui-même ſans marquer la moindre frayeur.

Sitôt qu'il fut arrivé à la cour, il alla raconter ce qui lui étoit arrivé à ſa mere & à ſon frere, qui ſentirent à cette nouvelle toute la joie que l'amitié qu'ils lui portoient pouvoit leur cauſer. Quelques jours après, les deux Czars allerent au château d'Iſmælowa, où il y a quantité de beaux étangs. Après quelques heures de promenade & de divertiſſemens, Ivan dit aux officiers qui les accompagnoient, de ſe baigner dans un des étangs, & qu'il iroit les voir. Pierre s'y oppoſa d'abord; mais il céda à la fin aux inſtances de ſon frere, & alla même avec lui ſur le bord de l'étang. Voyant que les jeunes officiers ſe tenoient dans l'eau, qu'ils y badinoient même avec ſécurité, ſentit alors combien ſa crainte étoit ridicule : il s'encouragea lui-même, ſe déshabilla, & ſe mit dans l'eau.

La crainte qu'il avoit eue auparavant de cet élément, ſe changea en témérité : il alloit ſouvent ſe promener à Iſmælova pour ſe baigner. Se promenant un jour dans la cour du château, il y vit une

vieille chaloupe, à moitié pourrie. Son grand pere Alexis l'avoit fait conſtruire par un Hollandois pour ſe promener ſur les étangs. Frappé de ſa conſtruction ſingulière, il demanda à un Allemand, nommé Timmerman, qui étoit ſon maître de mathématiques, pourquoi cette chaloupe étoit autrement conſtruite que celles qu'il avoit vues: l'Allemand lui répondit qu'elle étoit faite pour aller à voiles & à rames, & qu'elle avoit été conſtruite par un étranger. Il voulut en faire l'épreuve ſur le champ; mais elle étoit en trop mauvais ordre pour qu'on pût s'en ſervir. Après de longues recherches, on trouva un Hollandois qui étoit établi à Moſcou, & qui la remit dans ſon ancien état. Pierre voulut l'eſſayer le premier, & fut charmé de l'effet qu'elle fit. Ce fut cette chaloupe qui donna naiſſance à la marine en Ruſſie: il fit conſtruire par le même Hollandois deux frégates & trois yachts ſur un grand lac qui eſt dans le voiſinage de la Trinité, en fut lui-même le pilote, & devint par la ſuite un des plus habilles hommes de mer de ſon tems. Les hommes ordinaires reſtent avec leurs foibleſſes, les hommes extraordinaires ſavent les vaincre.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

Ceux qu'il avoit employés à conſtruire ces vaiſſeaux, lui dirent qu'il y avoit une grande différence entre le plaiſir qu'il goûtoit ſur ce lac & celui dont il jouiroit à voguer en pleine mer ſur de gros vaiſſeaux. Ce diſcours lui donna envie d'aller à Archangel. Il y trouva plus de trois cens vaiſſeaux marchands & quelques gros vaiſſeaux de convoi, tant Hollandois qu'An-

glois. Les capitaines des derniers, voyant le plaisir que ce Prince prenoit à les voir manœuvrer, l'inviterent à venir à leur bord, & le promenerent en mer. Sa mere & son frere, qui avoient été affligés de la frayeur que lui causoit l'eau, furent alors alarmés de la passion qu'il venoit de concevoir pour cet élément, & de la témérité avec laquelle il s'y exposoit.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

Sophie l'étoit aussi, mais par un motif tout différent. Les talens naissans qu'elle remarquoit dans ce jeune Prince, l'élévation de son génie, la force de son tempérament, tout en lui annonçoit un monarque qui voudroit regner par lui-même, & incapable de se laisser gouverner. Elle communiqua ses craintes à son ministre, & voulut l'engager a le faire périr; mais Basile Galitzin eut horreur ce jour-là de tremper ses mains dans le sang de son souverain, il lui dit que les suites pourroient en être fâcheuses, parce que ses partisans ne manqueroient certainement pas de venger sa mort. Il lui dit qu'il falloit augmenter le nombre des jeunes débauchés qui étoient auprès de lui, & tâcher, par la force des liqueurs d'user son tempérament & d'affoiblir son esprit. La mere & le gouverneur de Pierre appercevoient le but que Sophie & son favori se proposoient; mais ils n'y mettoient point d'obstacle, parce que le jeune Prince, par ce moyen, se familiarisoit avec les officiers, les soldats & le peuple même, gagnoit leur amitié, & les mettoit dans le cas de veiller à sa conservation, & d'arrêter tous les complots que la Régente pourroit tramer con-

tre lui. Cette politique eſt ſingulière ; mais on ne doit pas juger d'une nation qui n'eſt pas encore ſortie de la barbarie par des nations qui ſont policées.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1686.

La Ruſſie étoit en paix avec tous ſes voiſins ; la Régente & le Miniſtre faiſoient tous leurs efforts pour l'entretenir ; mais ils ſe trouverent forcés d'entrer dans la ligue que l'Empereur Léopold forma contre les Turcs & les mécontens de Hongrie. La Régente refuſa d'abord de prendre part à cette guerre, diſant que la Ruſſie, n'ayant aucun intérêt particulier à démêler avec les Turcs, elle ne devoit pas s'expoſer à dépenſer des ſommes immenſes, & à perdre une multitude incroyable d'hommes. Sobieski la mit dans le cas d'agir contre ſes intentions. Il propoſa aux Czars d'abandonner toutes ſes prétentions ſur l'Ukranie & ſur le duché de Smolensko. La Régente ſentit combien elle ſeroit déſagréable à ſa nation, ſi elle n'acceptoit pas des propoſitions ſi avantageuſes. Elle fit donc un traité d'alliance avec la Pologne, & s'engagea à porter la guerre en Crimée, qui étoit alliée des Turs. Boris Galitzin, gouverneur de Pierre, profita de cette occaſion pour éloigner de la Cour le Miniſtre Baſile Galitzin, ſon parent, dont il étoit l'ennemi déclaré, comme nous l'avons dit plus haut : il le fit nommer général des troupes qui devoient combattre les Tatars. Baſile n'oſa refuſer cet emploi ; il craignoit d'un côté qu'on ne le regardât comme un lâche, indigne de la place qu'il occupoit ; de l'autre qu'on ne pénétrât ſes deſſeins, qui étoient de

captiver toujours le cœur de Sophie, & d'arriver au point de l'épouſer. Il partit donc à la tête de trois cens mille hommes : le Can avoit fait enlever tous les vivres & tous les fourages qui ſe trouvoient ſur la route que devoient ſuivre les Ruſſes. Galitzin n'avoit pas pris la précaution de faire des magaſins : il ſe trouva dans des déſerts à la tête d'une nombreuſe armée, & fut obligé de rentrer en Ruſſie : Pierre ſe plaignit de la conduite de ce général ; mais Sophie l'aimoit, elle le mit à couvert des effets de la juſte colere du jeune Czar.

PIERRE & IVAN. Sophie Récente. 1686.

On paſſa l'hiver à faire des préparatifs pour la campagne ſuivante. Galitzin rejetta la faute de ſes mauvais ſuccès ſur Samuelovitz, l'Hetman de Coſaques : il l'accuſa d'intelligence avec les Tatars, le fit dépoſer & exiler en Sibérie. Sa place fut donnée à un gentilhomme originaire du Palatinat de Podolie : Mazeppa parvint aux honneurs par les moyens les plus capables de l'en éloigner. Dans ſa jeuneſſe il fut page du Roi de Pologne. Les agrémens de ſa figure, la beauté de ſa taille, la vivacité de ſon eſprit le firent remarquer à la cour. Il devint bientôt l'amant d'une femme de la plus haute qualité. Le mari en fut informé, s'irrita contre lui au point qu'il le fit attacher ſur un cheval indompté, & le laiſſa errer à l'abandon. Le cheval étoit de l'Ukranie ; il y porta Mazeppa tout ſanglant & tout défiguré. Les Coſaques furent ſenſibles au malheur de ce jeune homme, ils le panſerent, & le guirent. Il s'attacha à ſes

1687.

bienfaiteurs, & ſe diſtingua en pluſieurs occaſions dans les guerres qu'ils eurent à ſoutenir contre les Polonois & les Turcs. Ce fut lui qu'on nomma chef des Coſaques, après la dépoſition de Samuelovitz. Galitzin le mena avec lui en Crimée; mais cette ſeconde expédition ne fut pas plus heureuſe que la premiere. Le Can, informé que les Ruſſes avoient le projet d'aſſiéger Précop, y mit une nombreuſe garniſon & toutes les munitions dont elle avoit beſoin pour une vigoureuſe réſiſtance, en confia la garde à ſon fils, & ſe tint en embuſcade avec un corps de trente mille hommes. Il attaqua les Ruſſes au paſſage, en tua une grande quantité: mais le nombre de ceux-ci ſuppléa au défaut de courage & d'expérience: les deux armées ſe ſéparerent ſans que la victoire fût décidée.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1687.

1688.

Le Can amuſa le général Ruſſe par de fauſſes propoſitions de paix; il vouloit le forcer à évacuer la Crimée faute de vivres. Il prévoyoit qu'un ſi grand nombre de ſoldats ne pourroit ſubſiſter long-tems dans un pays ſec & aride. Ses conjectures s'effectuerent bientôt: il rompit les conférences, & Galitzin, voyant que ſon armée périſſoit de miſere, repaſſa en Ruſſie. Il envoya à Moſcou des rélations de ſon expédition: mais il y déguiſoit la vérité, & l'on fit des réjouiſſances dans cette ville, comme s'il eût conquis toute la Crimée.

Pendant l'abſcence de ce miniſtre, les partiſans du Czar Pierre lui conſeillerent de ſe marier: pour l'y engager, ils lui

1689.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

dirent que c'étoit un moyen d'augmenter le nombre de ſes amis & l'affection que les peuples avoient pour lui. Sophie, qui voyoit que par ce mariage tous ſes projets alloient être déconcertés, mit tout en uſage pour l'en détourner : ce fut envain ; Pierre, à l'âge de dix-ſept ans, ſavoit juger le prix des conſeils qu'on lui donnoit. Sophie, voyant qu'elle ne pouvoit apporter d'obſtacle à ſon mariage, voulut lui donner une femme de ſa main. Le Prince étoit trop ſage, pour prendre, dans une affaire auſſi importante, un guide tel que ſa ſœur, qui, dans toutes les occaſions, lui avoit donné des preuves d'une haine implacable. Il n'écouta que ceux dont il connoiſſoit la ſincère amitié pour lui.

Pierre I crut ne pas devoir violer, dans la conjoncture où il ſe trouvoit, l'uſage établi par ſes prédéceſſeurs, de prendre une femme parmi les filles de leurs ſujets. Il envoya des Boïares parcourir les Provinces de l'Empire, pour avertir que le Czar vouloit ſe marier, & qu'il ordonnoit à toutes les filles qui pouvoient prétendre à l'honneur d'être ſa femme, de ſe rendre à Moſcou. La jeuneſſe, la beauté & la nobleſſe étoient les trois titres néceſſaires pour y parvenir : la vertu étoit toujours ſuppoſée.

Chaque pere ſe hâta de conduire ſa fille à Moſcou. Le jour marqué, elles s'aſſemblerent dans la grande ſalle du palais. Pierre ordonna que la nature y parût toute ſimple, dénuée des ſecours de l'art, & riche ſeulement de ſes propres biens. Ce

Prince, après avoir parcouru les rangs d'une infinité de jeunes beautés qui faiſoient aſſaut d'attraits, donna ſa voix & ſa main à Eudocie Federouna Lapucin. L'éclat de ſa beauté la fit préférer à toutes celles qui étoient venues pour lui diſputer le cœur du Czar. Leur multitude rendit ſon triomphe plus éclatant.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

La cérémonie de ce mariage ſe fit avec les plus grandes ſolemnités, & avec toutes les formalités requiſes par les loix civiles & eccléſiaſtiques le 29 Juin 1689. Je crois pouvoir faire ici une digreſſion, & raconter de ſuite les malheurs auxquels cette infortunée Princeſſe fut expoſée pendant le reſte de ſa vie. Elle ne tarda pas à donner des Princes à la Ruſſie: dans moins de deux ans elle eut deux fils, Alexandre qui mourut en bas âge, & le malheureux Alexis, dont nous verrons par la ſuite l'infortune.

Anecdotes du regne de Pierre I.

On peut regarder la naiſſance d'Alexis comme l'époque des brouilleries qui s'éleverent entre le Czar & la Czarine. Ils avoient juſques-là vécu dans une parfaite intelligence, qui n'avoit été troublée que par quelques légeres altercations. On aſſure que cette Princeſſe fut elle-même cauſe de ſes malheurs. Fiere de ſa dignité, elle oubloit ſouvent à qui elle en étoit redevable, & qui lui avoit mis la couronne ſur la tête. Par l'effet de ſon caractère impérieux, & de ſa jalouſie naturelle, elle étoit toujours mêlée dans quelque intrigue d'Etat. Un peu plus de complaiſance auroit, ſans doute, ramené le Czar à elle. Il aimoit les femmes; mais il étoit

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

peu fidéle dans ſes amours, ſoupçonneux, prompt à prendre en averſion, violent dans ſes réſolutions, & implacable dans ſes vengeances.

Après deux ans de mariage, il devint éperdûment amoureux d'Anne de Moens. Elle étoit née à Moſcou, de parens Allemands qui s'y étoient établis depuis quelques années. Cette jeune demoiſelle avoit autant d'eſprit que de beauté: elle captiva le cœur du Czar. La jalouſie d'Eudocie fut bientôt éveillée; elle fit l'impoſſible pour détruire ſa rivale dans le cœur de ſon mari.

Voyant que ſes artifices ne lui ramenoient pas le cœur de Pierre auſſi promptement qu'elle l'auroit déſiré, elle oublia qu'il étoit ſon maître, & qu'il avoit le caractère violent, laiſſa éclater ſa jalouſie, & perſécuta ouvertement ſa maîtreſſe. Elle pouſſa l'imprudence juſqu'à refuſer ſon lit au Czar, & à ſe brouiller avec la Czarine douairière ſa belle-mere.

La mauvaiſe humeur d'Eudocie ne tarda pas à amener Pierre au dégoût, & chaque jour l'augmenta. Il forma le projet de la répudier, & les conſeils de M. le Fort l'entretinrent dans cette réſolution. Ce Genevois, dont nous parlerons plus amplement par la ſuite, étoit le premier miniſtre & l'ami du Czar. Eudocie avoit eu l'imprudence de l'humilier toutes les fois que l'occaſion s'en étoit préſentée. Le Czar le chargea de conſulter ſecrettement les plus habiles théologiens de ſon Empire. Il eſpéroit qu'ils trouveroient quelque nullité dans ſon mariage, & qu'ils

lui fourniroient les moyens de rompre des nœuds qui lui étoient à charge ; mais ils eurent la louable fermeté de répondre que la religion ne permettoit pas ce divorce.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

Le Fort enhardit Pierre, & le détermina à exécuter le projet qui flattoit ſon amour. Ce Prince, par un coup d'autorité abſolue, prononça lui-même l'arrêt de répudiation. Ce traitement ne lui parut pas ſuffiſant pour ſa tranquillité : il connoiſſoit trop l'humeur inquiéte & remuante d'Eudocie pour lui laiſſer la liberté : il la fit enfermer dans un couvent, la força de prendre l'habit de religieuſe, & de faire des vœux. Elle y paſſa pluſieurs années preſqu'ignorée ; mais ſon malheur ne la corrigea pas : elle conſerva toujours ſon eſprit inquiet & intriguant.

Pierre avoit formé le deſſein d'épouſer mademoiſelle Moens, & il l'auroit certainement exécuté, ſi elle avoit été aſſez ambitieuſe pour pouvoir ſe contraindre. Elle étoit auſſi à plaindre que la Czarine. L'envoyé de Pruſſe à la cour de Ruſſie lui plaiſoit ; elle en étoit amoureuſe, & regardoit comme le plus grand de ſes malheurs d'avoir plu au ſouverain. Elle n'avoit ceſſé d'exhorter le Czar à bien vivre avec la Czarine dans le tems même que celle-ci la perſécutoit ; elle lui en vantoit le mérite, lui reprochoit tous les torts qu'il avoit avec elle. Ce qui mettoit le comble au malheur de la jeune Allemande, c'eſt qu'elle avoit pour le Czar une averſion invincible : elle n'étoit pas même la maîtreſſe de la lui cacher entiè-

rement : mais connoiſſant la vivacité de ſon caractère & la violence de ſon amour, elle alloit avec lui juſqu'à la dernière complaiſance. Elle lui marquoit cependant toujours de la froideur, même dans ces momens où il ſemble qu'on n'en peut avoir : il s'en plaignoit ; mais ſes plaintes étoient inutiles.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

Le cœur de Prince s'enflammoit de plus en plus dans la réſiſtance. Enfin ſon amour-propre offenſé révolta ſon cœur, qui chercha à ſe débarraſſer de ſes chaînes. Il n'y parvint pas auſſi facilement qu'il l'auroit ſouhaité : ce ne fut qu'après les plus violens combats, & même avec les plus grands regrets. Elle de ſon côté regarda ſa diſgrace comme le comble du bonheur ; elle crut ſortir du plus affreux eſclavage ; & devenue maîtreſſe de ſuivre le penchant de ſon cœur, elle ſe hâta de donner ſa main au Pruſſien qu'elle aimoit.

Le Czar, voulant oublier ſon ingrate maîtreſſe, voloit de beauté en beauté ; mais aucune n'avoit ce qui falloit pour le fixer. Enfin il devint amoureux d'une jeune Livonienne, qu'il épouſa quelques années après, qu'il déclara Impératrice de toutes les Ruſſies, & dont nous donnerons l'hiſtoire dans la ſuite de cet ouvrage.

La maiſon de Lapucin avoit goûté toute la ſatisfaction que pouvoit lui cauſer l'honneur de faire alliance avec ſon ſouverain ; mais plus la ſatisfaction étoit grande, plus cette maiſon fut affligée de la répudiation d'Eudocie.

Je viens à mon ſujet. Le Prince Galit-

zin entra dans Moſcou avec la fierté d'un vainqueur. Sophie eut l'adreſſe, ou plutôt la hardieſſe de lui donner des louanges en public ; Ivan, qui étoit toujours prêt à approuver ou à blâmer, ſelon ce qu'on lui inſpiroit, imita ſa ſœur. Galitzin crut que Pierre ſuivroit l'exemple de la Régente & d'Ivan : en conſéquence il ſe préſenta à la porte de ſon appartement : mais quelle ſurpriſe & quelle mortification pour lui ! Pierre lui fit dire de ſe retirer, & de ne pas s'expoſer aux juſtes reproches qu'il avoit à lui faire. Galitzin fut d'autant plus humilié de ce mauvais acceuil, qu'il ſentoit le mériter : il alla trouver Sophie, & la pria d'être médiatrice entre Pierre & lui. Elle aimoit trop Galitzin, pour ne pas employer tout ſon crédit en ſa faveur. Elle parvint à engager Pierre à lui donner audience ; mais celui-ci le reçut en ſouverain irrité ; il lui fit connoître qu'il étoit inſtruit de la conduite qu'il avoit tenue en Crimée, & lui dit qu'il l'enverroit en Sibérie, s'il commettoit par la ſuite les mêmes fautes.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

Galitzin ne manqua pas d'aller rendre compte à Sophie de la réception que Pierre lui avoit faite. L'amour étouffa dans le cœur de cette Princeſſe les ſentimens que la nature auroit dû lui inſpirer pour ſon frere. Elle jura ſa perte, envoya chercher le chef des Strélits, lui ordonna de faire aſſaſſiner Pierre, & lui promit des récompenſes proportionnées au ſervice qu'elle exigeoit de lui. Cet officier eut la lâcheté de lui promettre de tremper ſes mains dans le ſang de ſon ſouverain. Il chercha des

Sophie veut faire aſſaſſiner Pierre.

complices, & en trouva ſix cens parmi les Strélits. Dès la nuit même il ſe mit à leur tête, leur diſtribua des liqueurs fortes, & acheva de les échauffer par les diſcours les plus injurieux contre Pierre, & les plus ſéduiſans en faveur de Sophie. La perte de Pierre paroît certaine : il eſt retiré au château d'Obrokensko, où il ſe livre avec ſécurité aux douceurs du ſommeil. Les conjurés partent; leur victime eſt toute prête. L'honneur avertit deux Strélits du crime qu'ils vont commettre; ils en ſentent toute l'horreur, ſe détachent du reſte de la troupe : le zèle qui les anime les fait voler, par des chemins détournés, au lieu où le jeune Czar repoſe; ils l'éveillent, & l'avertiſſent du danger qui le menace. Boris Galitzin le prend entre ſes bras, & l'emporte au couvent de la Trinité : l'amour qu'il a pour ſon Prince & ſon éleve lui donne des forces & de la vîteſſe.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

Ils venoient de partir lorſque les conjurés arriverent. L'officier ſentit tout le danger auquel il étoit expoſé lorſqu'il vit que ſa proie lui avoit échappé : il crut cacher ſon crime, en diſant qu'il étoit venu pour relever la garde qu'on avoit coutume de mettre dans ce château, lorſqu'un des Czars y faiſoit ſa réſidence. Sophie, à cette nouvelle, entra en fureur contre le chef des Strélits : elle envoya chercher Baſile Galitzin, ſon amant, pour concerter avec lui ſur ce qu'ils avoient à faire dans une conjoncture ſi délicate. Galitzin étoit trop épouvanté pour lui donner des conſeils; il ſentoit que la ſuite de cette aventure lui ſeroit funeſte, quelque pré-

caution qu'il prît. Sophie réſolut de proteſter qu'elle n'avoit eu aucune connoiſſance de ce complot.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

Cependant Pierre invitoit les Boïares, les gentilshommes & les étrangers à venir le défendre contre les attentats de ſa ſœur. Il donna même ordre aux Strélits qui n'avoient point eu de part à la conjuration, de ſe rendre au couvent de la Trinité. Le Fort fut un des premiers à ſe rendre auprès du Czar Pierre, à la tête d'un détachement de troupes Allemandes. Ce zèle lui attira l'amitié du Czar, dont il devint le favori, comme on le verra par la ſuite.

Pierre ſe vit bientôt environné d'une troupe aſſez nombreuſe, pour n'avoir rien à craindre de ceux qui en vouloient à ſa vie. Il envoya ordre au Prince Galitzin & au chef des Strélits de ſe rendre au couvent de la Trinité : mais ils refuſerent ſous différens prétextes. Sophie, allarmée pour elle & pour ſon amant, alla trouver Ivan, & le pria d'interpoſer ſon autorité pour faire mettre les armes bas aux ſoldats qui s'étoient rangés autour de Pierre; elle engagea même la Czarine, femme du premier, à joindre ſes prières aux ſiennes; mais Ivan répondit à ſa femme : » Je ne » dois ni ne veux me mêler de cette af» faire. Sophie a ſi mal agi à l'égard de » Pierre, qu'elle ne mérite pas notre eſ» time. S'il vous arrivoit de vous déclarer » contre mon frere, même de parler mal » de lui, je vous regarderois comme mon » ennemie. Tout le bien de l'Etat d'épend » de lui, & il me ſera toujours plus cher

» que ma femme & que ma ſœur ». Voyant qu'elle n'avoit aucun ſecours à eſpérer d'Ivan, elle s'adreſſa à ſes tantes & à ſa ſœur, & les pria d'être les médiatrices entre Pierre & elle. Ces Princeſſes ſe rendirent au couvent de la Trinité, & entreprirent de juſtifier Sophie ; mais Pierre leur prouva ſi clairement la conjuration qu'elle avoit formée contre lui, ſa mere & ſes oncles, que les Princeſſes, loin de parler en ſa faveur, ſe déclarerent contre elle, & reſterent au couvent de la Trinité. Sophie s'adreſſa au Patriarche comme ſa dernière reſſource ; mais il ſuivit l'exemple des autres Princeſſes, lorſqu'il apprit que le projet de celle pour laquelle il s'intéreſſoit, étoit de le dépoſer, ſitôt que Pierre ſeroit aſſaſſiné. Il reſta auſſi auprès du Czar. Enfin Sophie, ſe voyant abandonnée de tout le monde, réſolut d'aller elle-même ſe jetter aux pieds de ſon frere & d'implorer ſa clémence. A peine étoit-elle à moitié chemin, qu'elle reçut ordre de retourner ſur ſes pas. Le Prince Galitzin, qui l'accompagnoit, eut la témérité de continuer ſa route ; mais le Czar lui fit défendre de paroître devant lui ; il fut obligé de rendre ſes armes, & on lui donna des gardes.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

Pierre envoya un corps de troupes à Moſcou pour enlever le chef des Strélits & ſes complices. On les mit à la queſtion, & l'on ſut d'eux tous les détails de la conjuration. Ils furent condamnés à être rompus vifs. On exila en Sibérie ceux qui parurent le moins coupables. On depoſa Sophie de la Régence, & elle fut enfermée

Sophie eſt dépoſée & enfermée dans un couvent.

dans un monaſtère qu'elle avoit fait bâtir aux environs de Moſcou. Boris Galitzin obtint la grace de ſon couſin : il pria le Czar de ne pas ſouiller ſon nom par le ſupplice de ſon couſin Baſile. Pierre, qui aimoit le premier, ſe contenta de l'exiler à Karga avec tous ſes partiſans. On lui aſſigna trois ſous par jour pour ſa ſubſiſtance, & tous ſes biens furent confiſqués au profit de l'Etat. Les Boïares qui avoient ſuivi le parti de Sophie, furent auſſi punis par l'exil & par la privation de leurs biens. Pierre, délivré de tous ſes ennemis, alla à Moſcou, y reçut le plus grand accueil de ſon frere Ivan, qui lui abandonna tout le ſoin du gouvernement, ſe contentant de mettre ſeulement ſon nom dans les actes publics. C'eſt à cette époque que l'on peut rapporter le regne de Pierre.

PIERRE & IVAN. Sophie Régente. 1689.

CHAPITRE NEUVIEME.

Regne de PIERRE LE GRAND.

PIERRE LE GRAND avoit la taille avantageuſe ; il n'eut jamais cet embonpoint qui précéde les infirmités de la vieilleſſe ; ſa figure étoit noble, ſes yeux étoient animés ; ſon tempérament robuſte le rendoit propre à tous les exercices & à tous les travaux. Un eſprit juſte, une conception aiſée, ce qui fait le germe des véritables talens, lui faiſoient connoître le mal, & appercevoir en même-tems le remède. Une hardieſſe & une fermeté in-

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

croyables lui faiſoient former & exécuter des projets dont la ſeule idée eût même effrayé les ames communes. La nature l'avoit formé ſans doute pour être un Roi, mais un Roi légiſlateur & réformateur. Il falloit à la Ruſſie de nouvelles loix, de nouvelles mœurs : Pierre premier parut ; la Ruſſie fut réformée & policée. Ce qui annonce que Pierre Romanou n'étoit pas d'une trempe commune, c'eſt qu'il fit lui-même ſon éducation. Né dans un pays barbare, il n'avoit ſous les yeux aucun exemple qui développât le germe de ſes talens : ſon ambitieuſe ſœur faiſoit même tous ſes efforts pour les étouffer. Elle écartoit de lui tous ceux qui auroient pu le guider dans ſa jeuneſſe, l'abandonnoit à tous les excès que ſon âge, ſon rang, l'oiſiveté ſembloient rendre tolérables.

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

Ce Prince avoit des vertus qui l'élevoient au-deſſus du commun des hommes : mais ſes vices l'en rapprochoient. Il conſerva toute ſa vie une dureté dans le caractère qui alla même juſqu'à la cruauté. Il ſe permettoit ſouvent à lui-même ce qu'il auroit blâmé même dans un ſoldat.

Pierre ſentit quel eſt le devoir d'un ſouverain, ſitôt qu'il le fût. De ſon trône il examina la Ruſſie, la vit enveloppée des ténébres de la barbarie, & gémit de voir que ſes peuples étoient ſeuls privés des ſciences, des arts qui éclairoient le reſte de l'Europe. Il avoit remarqué le zèle avec lequel le Fort étoit accouru à ſon ſecours au couvent de la Trinité. Il s'en ſouvint, l'admit au nombre de ſes amis, & lui donna

par

par la ſuite toute ſa confiance.

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

Le Fort étoit d'une famille noble & ancienne de Piémont, établie depuis près de deux ſiécles à Genève, où elle occupa les premiers emplois. On voulut élever le Fort dans le négoce ; mais ſon génie, qui le portoit à de plus grandes choſes, lui fit abandonner la maiſon paternelle dès l'âge de quatorze ans ; il ſervit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marſeille. De-là il paſſa en Hollande, ſervit quelque tems volontaire, & fut bleſſé au ſiège de Grave ſur la Meuſe, ville aſſez forte, que le Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre, reprit ſur Louis XIV, en 1674. Il s'embarqua enſuite avec un colonel Allemand nommé Ureſtin, qui avoit reçu du Czar Alexis, pere de Pierre, une commiſſion de lever des ſoldats dans les Pays-bas, & de les amener au port d'Archangel. Lorſqu'ils y arriverent, Alexis étoit mort, le gouvernement étoit changé. Ureſtin, le Fort & toute leur troupe reſterent dans la plus grande misère : le gouverneur les menaça même de les envoyer au fond de la Sibérie ; chacun ſe ſauva comme il put. Le Fort, manquant de tout, alla à Moſcou, implora le ſecours du réſident de Danemarck, nommé de Horn, qui le fit ſon ſecrétaire. Il y apprit la langue Ruſſe. Quelque-tems après, il fut préſenté au Czar Pierre, qui lui donna une compagnie d'infanterie. Le Czar lui fut gré, comme nous l'avons dit, du zèle qu'il avoit marqué à ſa défenſe ; il en fit ſon ami, lui confia le déſir qu'il avoit de réformer ſon peuple. La

reconnoiſſance commença la faveur, & les talens de le Fort la confirmerent.

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

Ils ſentirent tous deux qu'il falloit, avant d'entreprendre aucune nouveauté, caſſer la ſéditieuſe milice des Strélits. Ce projet étoit d'autant plus hardi, qu'il étoit dangereux. Un Sultan avoit voulu réformer les Janiſſaires : il lui en avoit coûté la vie. Pierre, tout jeune qu'il étoit, ſe comporta plus ſagement que le Sultan, & réuſſit. Il forma dans ſa maiſon de campagne, nommée Préobazinzki, une compagnie de cinquante de ſes plus jeunes domeſtiques, prit pour officiers quelques enfans de Boïares, donna aux ſoldats & aux officiers un uniforme, ce qui avoit été juſqu'alors inconnu en Ruſſie. Pour apprendre à ces jeunes gens une ſubordination qui leur étoit inconnue, il les fit paſſer par tous les grades, & donna lui-même l'exemple. Il ſervit d'abord dans cette compagnie comme tambour, enſuite comme ſoldat, ſergent, lieutenant. Cette conduite extraordinaire empêchoit les jeunes Boïares de murmurer, & leur apprenoit à commander, en leur apprenant à obéir. Ils mirent même bientôt de la rivalité à être les compagnons de guerre du ſouverain. Le Czar fit propoſer des récompenſes conſidérables en Hollande, en Angleterre, à Genève, à ceux qui voudroient paſſer à ſon ſervice. L'eſpoir des récompenſes, joint à la ſingularité du ſpectacle que donnoit un monarque par ſa docilité & ſon zèle, attira à Moſcou une multitude d'étrangers dans la compagnie que commandoit le Fort, & dont le Czar

étoit ſoldat. Cette compagnie devint un régiment compoſé de pluſieurs bataillons, & fut l'école de la diſcipline des Ruſſes. On leva pluſieurs compagnies de troupes ruſſiennes, qui furent habillées & exercées comme les troupes Allemandes. Les marches, les évolutions, les ſiéges, les combats devinrent les amuſemens du Czar, & ces amuſemens apprirent l'art de la guerre à ſes ſujets, formerent des ſoldats & des officiers. Le régiment de le Fort devint bientôt une armée de douze mille hommes. Cinq Colonels furent établis ſous lui, & il fut élevé à la dignité de général. Un Ecoſſois, nommé Gordon, forma un autre régiment compoſé d'étrangers, qu'il exerçoit avec autant de zèle que d'habileté. Pierre, voyant ces troupes ainſi diſciplinées, voulut voir une de ces images de la guerre, un de ces camps, dont l'uſage commençoit à s'introduire dans l'Europe en tems de paix. On conſtruiſit un fort; on chargea une partie des nouvelles troupes de le défendre, & on le fit attaquer par l'autre. La différence entre ce camp & ceux qu'on voyoit ailleurs, c'eſt qu'au lieu de l'image du combat, on donna un combat réel, dans lequel il eut beaucoup de ſoldats de tués & beaucoup de bleſſés. Le Fort, qui commandoit l'attaque, reçut une bleſſure conſidérable.

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

Le Czar logea ſon ami & ſon général dans un palais plus beau & plus majeſtueux que celui des Czars même. Ca palais fut conſtruit dans un goût moderne. Pierre donnoit par-là un témoignage de l'eſtime qu'il avoit pour le Fort, & en même tems

un modèle d'architecture aux Ruſſes. Ce prince partageoit ſes ſoins entre les troupes de terre & la marine : il avoit fait le Fort général, ſans qu'il eût commandé ; il le fit Amiral, ſans qu'il eût jamais conduit un vaiſſeau ; mais il connoiſſoit la vaſte étendue de ſon génie ; & le croyoit capable de remplir ces deux importantes dignités.

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

On arrivoit peu-à-peu à réformer cet abus militaire, qui ſubſiſta long-tems en Europe ſous le gouvernement féodal, où l'on voyoit des armées tumultuairement amaſſées, mal équipées, mal armées & jamais diſciplinées.

Les Tatars de Crimée renouvelloient ſans ceſſe leurs hoſtilités contre la Ruſſie : pour les tenir en bride, l'Amiral le Fort fit conſtruire, par des Hollandois & des Vénitiens, des barques longues, même deux vaiſſeaux d'environ trente pièces de canon, à l'embouchure de la Veroniſe qui ſe jette dans le Tanaïs. Ces vaiſſeaux pouvoient deſcendre ce fleuve, & arrêter les Tatars.

Pendant que le Czar s'occupoit à former des ſoldats, & à établir une marine, il reçut l'agréable nouvelle d'un traité que l'Empereur de la Chine avoit conclu avec lui au ſujet des limites des deux Empires. Il faut d'abord faire connoître quelles étoient ces limites : lorſqu'on eſt ſorti de la Sibérie, en laiſſant aſſez loin au midi les Kalmoucs & les Mongous, on avance vers le treizième dégré de longitude & le cinquantième de latitude ſur le fleuve Amur. Au nord de ce fleuve, eſt une

grande chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la mer Glaciale par-delà le cercle polaire. Le fleuve Amur, qui coule l'espace de cinq cens lieues dans la Sibérie & la Tartarie Chinoise, va se perdre dans la mer du Kamchatka. C'étoit dans ces climats éloignés & si long-tems inconnus que la Chine & la Russie se disputoient les limites de leurs empires. La Russie possédoit quelques forts vers le fleuve, à trois cens lieues de la grande muraille. Les deux nations commirent beaucoup d'hostilités l'une contre l'autre au sujet de ces forts. L'Empereur de la Chine, que les Jésuites Pereira & Gerbillon nomment Camhi, préféra la paix & le commerce à la guerre. Il envoya des ambassadeurs à Niptchon, l'un des établissemens des Russes. Ces ambassadeurs menerent environ dix mille hommes avec eux. Il étoit difficile aux ambassadeurs d'une nation qui n'avoit jamais eu de commerce avec les autres, d'entendre le langage des Russes, & de faire un traité avec eux. Les deux Jesuites qu'on vient de citer, l'un Portugais, l'autre François, accompagnerent les ambassadeurs Chinois, & furent les véritables médiateurs. Les ambassadeurs Russes amenerent un Allemand qui savoit le latin. Ce fut dans cette langue que les deux Jésuites lui firent connoître les intentions des Chinois; ce fut encore dans cette langue qu'il leur fit connoître celle des Russes. On peut remarquer que Golovin, gouverneur de Sibérie, & chef de l'ambassade Russe, étala une plus grande magnificence que celui de l'ambassade des

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

PIERRE I, dit le Grand. 1689.

Chinois, & donna une grande idée de l'Empire Ruſſe à ceux qui s'étoient cru les ſeuls puiſſans ſur la terre.

Les Jéſuites réglerent les limites des deux nations : elles furent poſées à la rivière de Kerbechi, près de l'endroit même où ſe faiſoit la négociation. Le midi reſta aux Chinois, & le nord aux Ruſſes. Ces derniers démolirent une petite fortereſſe qu'ils avoient conſtruite au-delà de ces limites, & l'on jura une paix éternelle. Le ſerment, exprimé dans chaque langue, ſignifioit : « Si quelqu'un a jamais la pen-» ſée ſecrette de rallumer le feu de la guer-» re, nous prions le Seigneur ſouverain » de toutes choſes, qui connoît les cœurs, » de punir ces traîtres par une mort pré-» cipitée ». Cette formule, commune à des Chinois & à des Chrétiens, peut, dit M. de Voltaire, faire connoître que le gouvernement Chinois n'eſt ni athée ni idolâtre, comme on l'en a ſi ſouvent accuſé par des imputations contradictoires, & que tous les peuples qui cultivent leur raiſon, reconnoiſſent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raiſon mal inſtruite.

Le traité de paix fut rédigé en latin dans deux exemplaires. Les ambaſſadeurs Ruſſes ſignerent les premiers la copie qu'ils devoient garder ; les Chinois ſignerent auſſi les premiers celle qui devoit leur reſter. On obſerva dans cette conjoncture l'uſage des nations Aſiatiques & des premiers âges du monde connu. Le traité fut gravé ſur deux tables de marbre, qui furent placées dans le lieu qui faiſoit les bornes des deux

empires. Il eſt aiſé de ſe faire une idée de la joie que goûta le Czar Pierre, lorſqu'il apprit la concluſion du traité de paix avec les Chinois : il ſentoit que la guerre mettoit obſtacle au projet qu'il avoit de policer ſes peuples. PIERRE I, dit le Grand. 1689.

Ce prince donnoit toute ſa confiance à Boris Galitzin, ſon gouverneur, qui ne s'en ſervoit que pour le bien de l'Etat. Son mérite & ſon crédit lui attirerent des envieux : on vint à bout de perſuader au Czar qu'il entretenoit des correſpondances avec la Princeſſe Sophie. Le Prince, trop crédule dans cette occaſion, étoit ſur le point de bannir ſon miniſtre de la cour, lorſque celui-ci s'en exila lui-même. Pierre ne tarda pas à ſentir le vuide que Boris Galitzin laiſſoit à la cour. Il le rappella, & lui rendit toute ſa confiance. Boris voulut ſe venger de ſes ennemis ; mais ils étoient proches parens de la Czarine douairière ; le Czar aimoit trop ſa mere pour la ſacrifier à ſon miniſtre. Celui-ci éprouva au contraire que la faveur ſuccombe toujours ſous le pouvoir que donnent les liens du ſang : Boris fut enfin exilé, & ſa place fut donnée à Léon Kiritovits Nariskin, proche parent de la Czarine mere. C'eſt une maxime preſque toujours adoptée par les nouveaux miniſtres, de s'écarter des principes de leurs prédéceſſeurs : Nariskin voulut changer la face du gouvernement : il commença par abolir les colléges que Boris avoit établis ; il vouloit détruire les bibliothéques fondées par ſon prédéceſſeur, & brûler les livres qu'il y avoit fait mettre. 1690. 1691.

PIERRE I, dit le Grand. 1691.

Le Czar, qui avoit les yeux partout, ſentit que ce miniſtre alloit perpétuer l'ignorance parmi ſes peuples, & gâter l'ouvrage que Sa Majeſté commençoit ; il lui défendit expreſſément d'établir aucune nouveauté dans ſes Etats, ſans l'en avoir averti & ſans avoir reçu ſon conſentement.

Le Prince Menzikof.

Anecdotes du regne de Pierre I, dit le Grand.

Ce fut à-peu-près dans ce tems que parut à la cour de Ruſſie le prince Menzikof. Son hiſtoire eſt ſi ſingulière que nous croyons devoir en dire un mot : elle prouve que la nature peut produire de grands hommes ſans le ſecours de la naiſſance, de l'éducation & de l'étude. Sorti d'un état abject, il monta ſur les dégrés du trône. Son véritable nom étoit Alexandre. On ne peut dire en qu'elle année il nâquit: il l'ignoroit lui-même. Dans ces tems, qu'on peut appeller l'enfance de la Ruſſie, tout le peuple vivoit dans une ſemblable ignorance. Les grands ſeuls, curieux de perpétuer leur nom, avoient, chacun dans ſa maiſon, un régiſtre où l'on écrivoit les naiſſances, les morts & les autres événemens qui intéreſſoient la famille. Ce fut pour rémédier à ce défaut que Pierre I fit un réglement qui enjoignoit à tous les Curés des villes & des campagnes, de tenir des régiſtres publics des baptêmes, mariages & enterremens de leurs paroiſiens, de quelque qualité qu'ils fuſſent, & il ordonna qu'à l'avenir ces ſeuls régiſtres feroient foi dans ſon Empire. Revenons à Menzikof.

La cour du Kremelin fait à-peu-près à Moſcou, ce que faiſoit il y a quelques an-

nées celle du Louvre à Paris. C'eſt un vaſte terrein dans lequel ſe trouvent pluſieurs grands bâtimens deſtinés pour les bureaux. Dans le coin d'une très-grande place qui eſt en face du palais impérial, le pere de Menzikof avoit conſtruit une eſpèce d'échoppe, où il étaloit des petits pâtés, & c'étoit le ſimple produit de ce commerce qui fourniſſoit à ſa ſubſiſtance & à celle de ſa famille. Il deſtina Alexandre à ſa profeſſion. Dès qu'il fut en état, il l'envoya vendre des pâtés dans les rues de Moſcou. L'humeur enjouée de ce jeune homme, le ton plaiſant avec lequel il annonçoit ſa marchandiſe, les réponſes vives & ſingulières qu'il faiſoit à ceux qui l'interrogoient, lui procuroient un débit aſſez conſidérable.

PIERRE I, dit le Grand. 1691.

La cour du palais étoit le lieu où il débitoit le plus de marchandiſe, ce qui l'engageoit à y être ſouvent. Les ſoldats de la garde s'amuſoient avec lui; de ſon côté il employoit tous ſes talens à les divertir, parce qu'il y trouvoit ſon compte. Ce fut là que la fortune le prit pour en faire le favori du Czar, avant même que cet enfant ſe doutât de ce que c'étoit que faveur. Pierre I étoit encore dans cet âge heureux où l'on n'a pas honte de s'amuſer à des bagatelles. Des fenêtres de ſon appartement, il voyoit tous les jours le petit pâtiſſier: la gaieté, les plaiſanteries de cet enfant l'amuſoient. Celui-ci ſe livoit à ſon caractère: trop jeune pour ſavoir qu'une heureuſe folie, un rien conduit plus ſouvent à la faveur des grands, que des ſervices & des talens réels, il n'avoit aucun

PIERRE I, dit le Grand. 1691.

projet, il ne ſe propoſoit aucun but. Un jour les cris d'Alexandre percerent juſqu'au Czar: un ſoldat de la garde, badinant avec cet enfant, lui tiroit les oreilles, pour ſe venger ſans doute de quelque plaiſanterie piquante qu'Alexandre avoit lâchée contre lui. Pierre s'intéreſſa à la ſituation de l'enfant; il ordonna à un de ſes officiers d'aller promptement le tirer des mains du ſoldat, avec ordre de le lui amener. Alexandre parût devant Sa Majeſté Czarienne ſans ſe déconcerter: le Czar lui fit des queſtions; le jeune pâtiſſier répondit avec cette hardieſſe qui accompagne ordinairement le défaut d'éducation: il lâcha des plaiſanteries ingénieuſes ou qui parurent telles. Le Czar, charmé des ſaillies de cet enfant, réſolut de le prendre à ſon ſervice en qualité de page, & ordonna qu'on lui en donnât inceſſamment, l'habit. Pluſieurs écrivains racontent l'hiſtoire de Menzikof d'une manière tout-à-fait différente; mais j'ai préféré la narration que je préſente au lecteur: elle eſt d'une autorité plus reconnue.

Pierre, en le voyant, deſcendit à ſon égard juſqu'aux careſſes. Avec ſon nouvel ajuſtement, Alexandre lui parut d'une beauté raviſſante: pluſieurs perſonnes aſſurent que Menzikof, dans ſa première jeuneſſe, étoit d'une beauté éclatante; mais qu'il n'en avoit plus aucun reſte vers le milieu de l'âge. Il devint bientôt le page favori du Czar, qui l'attacha à ſa chambre. Il ſuivoit le Souverain partout, même juſque dans le conſeil d'Etat; & lorſqu'on

y agitoit les affaires les plus importantes, il lui arrivoit ſouvent de mêler ſon avis à celui des Miniſtres : mais il le faiſoit d'une manière ſi naïve & ſi plaiſante, qu'il ne manquoit jamais d'être agréable à ſon maître : il ne portoit même aucun ombrage aux Miniſtres. Ils voyoient au contraire avec plaiſir l'aſcendant qu'il prenoit ſur l'eſprit de Pierre, & s'en ſervoient ſouvent pour l'amener à leur but. Le Czar Pierre étoit naturellement méfiant & opiniâtre dans ſes ſentimens. Bientôt le jeune Menzikof acquit cette manière ſi ingénieuſe de préſenter des projets aux grands, qu'ils les ſaiſiſſent d'autant plus avidement, qu'ils s'en croient eux-mêmes les auteurs. Nous verrons dans la ſuite les grandes actions que Menzikof fit en qualité de général des armées & en qualité de premier miniſtre, & les malheurs qu'il eſſuya après la mort de ſon protecteur.

PIERRE I, dit le Grand. 1691.

Le génie de Pierre lui faiſoit enviſager toutes les parties de l'adminiſtration, & ſon jugement naturel les régloit toutes. Il apperçut le mauvais ordre qui s'étoit perpétué dans les finances pendant le regne de ſes prédéceſſeurs, & le corrigea. Il régla la capitation, établit les douanes, abolit pluſieurs privilèges que le Clergé avoit uſurpés, & diminua ceux qu'il avoit trop étendus. Il exigea qu'on lui payât en argent beaucoup d'impôts qu'on payoit à ſes prédéceſſeurs en denrées. Ce Prince vouloit entretenir une armée formidable en paix comme en guerre. Il ſentoit que, pour y établir la diſcipline, & contenir les ſoldats dans le devoir, il falloit les

1692. 1693.

payer exactement ; & qu'il falloit rendre l'état de soldat agréable, pour que ses sujets l'embrassassent sans répugnance. L'histoire nous apprend que tous les héros ont eu un soin particulier des soldats : ils sentoient qu'ils leur devoient la gloire dont ils jouissoient, & que l'Etat leur devoit sa conservation.

PIERRE I, dit le Grand. 1693.

Pierre I, qui avoit l'ame d'un héros avant d'avoir commandé, prévit que, pour remplir ses vastes projets, il falloit des soldats, mais des soldats disciplinés, des soldats attachés à leur devoir, à leur monarque & à la nation. Il prévit encore que pour les entretenir dans ces dispositions, & exciter leur zèle, il devoit rendre leur état agréable. Des gens toujours tout prêts à sacrifier leur vie pour l'Etat, à l'ombre du bras desquels le commerce, les sciences & les arts fleurissent, ne devoient pas, selon lui, se trouver dans la misère.

Expédition du Czar contre les Tatars de Crimée.

Pierre avoit été trop occupé à établir le calme dans ses Etats, pour faire, en faveur de Léopold, une diversion du côté de la Crimée. Les Turcs profiterent de l'inaction du Czar pour agir avec plus de vigueur contre les Allemands : ils employerent même la ruse pour éloigner de lui ses alliés ; persuaderent au Roi de Pologne qu'ils ménageoient un traité secret avec la Russie ; ils firent tenir le même langage au Czar, qui crut que la cour de Pologne étoit en négociation avec celle de Constantinople, & entretinrent par-là son indifférence pour cette guerre. L'Empereur Léopold, ayant découvert les intrigues

1694.

de la cour de Conſtantinople, envoya des ambaſſadeurs au Roi de Pologne & au Czar, pour les avertir de ce qui ſe paſſoit, & pour les prier d'agir contre ſon ennemi. Il trouva Pierre tout diſpoſé à lui prêter les ſecours qu'il lui demandoit. Ce Prince deſiroit avec beaucoup d'ardeur, d'avoir une place qui couvrît ſes frontières du côté du Turc, & avoit formé depuis quelque tems le projet de ſe rendre maître d'Aſoph, ville de la petite Tatarie, ſituée ſur une hauteur, à l'embouchure du Don ſur le bord des Palus Méotides ou mer Zabache. Le Czar, par la priſe de cette place, ſe trouvoit maître des Palus Méotides, d'où il pouvoit pénétrer juſqu'aux Dardanelles par le Pont-Euxin. Une nombreuſe armée ne ſuffiſoit pas pour faire la conquête d'Aſoph, il falloit encore une flotte; mais les Ruſſes n'en avoient que l'image : toute leur marine conſiſtoit en barques qui n'étoient propres qu'à paſſer des rivières. Pierre, dont le vaſte génie, ſecondé de la hardieſſe, embraſſoit les choſes les plus difficiles, ſongea au moyen de conſtruire une flotte, & choiſit la ville de Veronitz pour y établir un chantier, qui étoit le premier qu'on eût vu en Ruſſie. Comme cette ville étoit ruinée, il fallut en rétablir les fortifications, & cet ouvrage retarda la conſtruction de la flotte. PIERRE I, dit le Grand. 1694.

L'impatience de Pierre ne lui permit pas d'attendre que la flotte fût en en état : dès le printems, il ſe mit en campagne. Le général Gordon, marcha le long du Tanaïs avec ſon régiment de cinq mille hommes; 1695.

le général le Fort avec le ſien, qui étoit compoſé de douze mille; un corps de Strélits, commandé par Szeremetof, prit la même route, avec un corps de Coſaques & un grand train d'artillerie ſous les ordres de Shein, originaire de Pruſſe. Le Czar étoit dans l'armée en qualité de volontaire: il vouloit, comme nous l'avons dit, long-tems apprendre avant que de commander. Lorſque toute l'armée fut arrivée au rendez-vous, Szeremetof prit le commandement général. Pendant ſa marche, il prit deux tours que les Turcs avoient bâties ſur les bords du fleuve.

PIERRE I, dit le Grand. 1695.

Le Can de Crimée, informé des préparatifs que le Czar faiſoit contre lui, abandonna l'armée du Turc pour ſecourir ſes Etats. Il jetta dans Aſoph un ſecours conſidérable d'hommes & de munitions. Lorſque les Ruſſes ſe préſenterent devant, ils la trouverent tellement fortifiée, que leurs efforts furent inutiles; d'ailleurs n'ayant point de vaiſſeaux, ils ne purent empêcher les Tatars de jetter des rafraîchiſſemens dans la place toutes les fois qu'elle en eut beſoin. La longueur du ſiége & le peu de progrès que les Ruſſes y faiſoient, rebutoient les ſoldats: un nouvel accident les découragea. Un nommé Jacob, natif de Dantzig, lieutenant d'artillerie, fut condamné aux Battoks par le général Shein: ces mauvais traitemens étoient encore en uſage dans les armées Ruſſes; après ce honteux châtiment, ils ſervoient comme auparavant. Les étrangers, élevés d'une manière plus honnête, ſavoient que l'homme doit être reſpecté

dans quelqu'état qu'il ſe trouve, & que celui qui l'avilit fait retomber le mépris ſur lui-même.

PIERRE I, dit le Grand. 1695.

Jacob, indigné du traitement qu'il avoit reçu, réſolut de ſe venger à quelque prix que ce fût; il encloua le canon, & paſſa du côté des ennemis, embraſſa le Mahométiſme, & défendit la place avec ſuccès. Le Czar, voyant qu'il ne pouvoit plus faire uſage de ſon artillerie, ſentit toute la douleur dont un homme ambitieux & bouillant eſt accablé, lorſqu'il voit que ſes projets ſont déconcertés : il voulut tenter un aſſaut général; mais il fut obligé de lever le ſiége, après avoir perdu une multitude incroyable de monde.

Ce fut au retour de cette campagne qu'Eudocie Federouna Lapucin fut répudiée & enfermée dans un couvent. Nous avons fait connoître plus haut ce qui avoit éloigné le cœur du Czar de la Princeſſe Eudocie. Pluſieurs écrivains aſſurent que le Fort fut un de ceux qui déterminerent le Czar à commettre cette action d'éclat. Cette femme joignoit à une jalouſie naturelle, une fierté & une hauteur démeſurées : elle ne voyoit qu'avec un ſecret dépit les honneurs que Pierre prodiguoit à ce favori, & ſaiſiſſoit toutes les occaſions qu'elle pouvoit trouver de l'humilier : on aſſure qu'elle pouſſoit la jalouſie juſqu'à haïr tous ceux que ſon mari aimoit; elle n'appelloit jamais autrement le jeune Menzikof, qui étoit encore page, que le petit pâtiſſier.

La haine du Czar pour elle s'étendit juſque ſur ſon fils; il forma dès ce mo-

ment le projet de l'envelopper dans la disgrace de sa mere, & de l'éloigner du trône. Les parens de la Czarine, indignés de la conduite que le Czar tenoit à son égard, résolurent de la venger : ils trouverent des complices dans la famille même de Pierre, qui, mécontens des changemens qu'il vouloit établir dans l'Etat, & de la manière dure & sévere avec laquelle il traitoit ses sujets, ne firent pas de difficulté de consentir à sa perte, espérant que son fils lui succédant, on pourroit, pendant sa minorité, rétablir les choses dans leur ancien état. La crainte qu'inspiroit un monarque absolu, chez qui les plus légers soupçons passoient pour des convictions, empêcha les uns & les autres de se déclarer. On se promit seulement de le faire dès que l'occasion paroîtroit favorable.

PIERRE I, dit le Grand. 1695.

Pierre, en levant le siége d'Asoph, avoit mis ses troupes dans des quartiers tellement disposés, qu'il pouvoit les rassembler en très-peu de tems. Il employa l'hiver à équiper la flotte qu'il faisoit construire à Veronitz. Il écrivit à l'Empereur, à l'Electeur de Brandebourg, & aux Etats généraux des Provinces-Unies, pour les prier de lui envoyer les officiers nécessaires pour faire un siége. Ces Puissances lui envoyerent ce qu'ils avoient de plus expérimenté dans cette partie de la guerre.

Au commencement du printems suivant, on fut en état de mettre à flot plusieurs vaisseaux de guerre, trente-trois galères, deux galeasses & quatre brûlots. C'est la premiere marine des Russes. Le Czar mon-

ta lui-même un de ces vaiſſeaux en qualité de volontaire, & donna le commandement de la flotte au général le Fort, qu'il fit Amiral. Sur l'avis qu'on reçut qu'une eſcadre Turque eſcortoit un convoi pour Aſoph, & que les vaiſſeaux de tranſport étoient déja entrés dans les Palus Méotides, on fit monter les Coſaques au ſervice de la Ruſſie ſur de petites barques. Ces Coſaques s'emparerent en peu de tems de quatorze trombraſſes, eſpèce de navires à voiles & à rames, qui portoient des troupes & des munitions. La priſe de ces vaiſſeaux jetta l'épouvante parmi les Turcs, ils ſe retirerent, & laiſſrent la flotte Ruſſienne maîtreſſe des bouches du Don. Dès ce moment toute communication avec la ville fut ôtée à l'ennemi du côté de l'eau. L'armée Ruſſe, alors commandée par Shein, commença le ſiége d'Aſoph. Le Can vint au ſecours de la ville avec une armée aſſez conſidérable; mais il fut repouſſé avec beaucoup de perte. La garniſon ne pouvant réſiſter aux efforts des Ruſſes, ſe voyant ſans eſpoir de ſecours, demanda à capituler, & propoſa de livrer la ville, à condition que la garniſon ſortiroit avec les femmes, les enfans, pour être conduite à Caffa, & que chaque ſoldat conſerveroit ce qu'il pourroit emporter avec lui de bagage. Le Czar ſigna la capitulation, mais il exigea qu'on lui livrât Jacob, cet officier d'artillerie qui l'avoit trahi la campagne précédente.

PIERRE I, dit le Grand. 1695.

Pierre, voulant faire de cette place une barrière de ſes Etats contre les Tatars de Crimée, la fit fortifier ſur le plan des for-

tifications Allemandes : il la couvrit par des forts, y fit creuſer un port capable de contenir les plus gros vaiſſeaux, ſe rendit maître du détroit de Caffa & du Boſphore Criméen, qui donne entrée dans le Pont-Euxin. Il laiſſa trente-deux ſaïques armées devant Aſoph, & prépara tout pour former une flotte de neuf vaiſſeaux de ſoixante pièces de canon chaque, & de quarante & un, portant depuis trente juſqu'à cinquante pièces d'artillerie. Il exigea que les plus grands ſeigneurs, les plus riches négocians contribuaſſent à cet armement; & convaincu que les biens du clergé, faiſant partie des biens de l'Etat, devoient participer à la cauſe commune, il obligea le patriarche, les évêques & les archimandrites de payer de leur argent cet effort nouveau qu'il faiſoit pour l'honneur de ſa patrie, & pour l'avantage de la religion chrétienne. Il fit faire par les Coſaques des bateaux légers, auxquels ils ſont accoutumés, & qui peuvent côtoyer aiſément les rivages de la Crimée. Son projet étoit de chaſſer pour jamais les Tatars de la Crimée, & d'établir un commerce libre entre les Ruſſes & les Perſans par la Georgie.

PIERRE I, dit le Grand. 1695.

Ce monarque, n'ignorant pas que l'émulation & l'amour de la gloire ſont les ſeuls éguillons de la vertu, voulut donner à ſes ſujets le ſpectacle pompeux d'un triomphe dans le goût de celui des Romains. Il fit entrer ſon armée dans Moſcou ſous des arcs de triomphe. Tous ceux qui s'étoient diſtingués au ſiége d'Aſoph, généraux, officiers, ſoldats, avoient la

tête ornée d'une couronne : on célébroit leurs louanges au bruit d'une multitude de voix & d'inſtrumens. Les ſoldats qui avoient combattu ſur les ſaïques contre les Turcs, & qui formoient une troupe ſéparée, marchoient les premiers. Le maréchal Szeremetof, les généraux Gordon & Shein marchoient à la tête. Le Czar ſe trouvoit, ſans diſtinction, à ſon rang d'officier. Il ſembloit n'être là que pour orner le triomphe des généraux ; mais c'étoit lui-même qui triomphoit. Son humilité lui donnoit plus de gloire que ſa victoire même. Que Pierre parut grand ce jour là à ceux qui ſavent apprécier les vertus ! on le cherchoit à la tête de l'armée, & on ne le trouvoit que dans la foule. Il ſeroit difficile de peindre la joie que ſentoit alors ce grand homme : il voyoit & goûtoit le fruit de ſes travaux. La ſatisfaction étoit peinte ſur le viſage de ſes ſujets, que la nouveauté du ſpectacle avoit attirés en foule. Ce qui étonna le plus les Ruſſes, fut l'habillement du général. Il étoit à cheval, l'épée nue à la main, couvert d'un habit de velours noir fait à l'Allemande, portoit ſur ſa tête un chapeau avec un plumet blanc. Le monarque vouloit accoutumer ſes ſujets à porter des habits faits ſur le modèle des nations de l'Europe.

PIERRE I, dit le Grand. 1696.

Pendant que Pierre cherchoit à élever l'ame & le courage de ſon peuple par le ſpectacle des honneurs, il leur faiſoit en même-tems connoître ce que les traîtres avoient à redouter de ſa juſtice. Jacob, cet officier d'artillerie, qui avoit encloué

le canon des Ruſſes devant Aſoph, fermoit la marche du triomphe : il étoit dans un chariot entre deux bourreaux qui le frappoient de verges. On avoit élevé devant lui une potence à laquelle il fut attaché, après avoir ſouffert le ſupplice de la roue.

PIERRE I, dit le Grand. 1696.

On frappa alors la première médaille en Ruſſie. La légende eſt aſſez remarquable : PIERRE PREMIER, EMPEREUR DE MOSCOVIE, TOUJOURS AUGUSTE. Sur le revers eſt la ville d'Aſoph avec ces mots : VAINQUEUR PAR LES FLAMMES ET LES EAUX.

La ſatisfaction que Pierre goûtoit au milieu de ces triomphes, fut troublée par la mort de ſon frere Ivan, qui arriva le 9 Juin 1696 de la maladie de langueur, qu'il avoit eue en naiſſant. Ce prince, né foible, n'avoit ni vices, ni vertus. Le repos étoit l'unique objet de ſes vœux. Il vit, ſans jalouſie, Pierre ſe charger du ſoin du gouvernement. Le Czar Ivan aimoit ſa patrie & deſiroit ſon bonheur ; mais il étoit borné au ſimple deſir. Il aimoit ſon frere Pierre, & ne voulut jamais ſeconder Sophie dans ſes complots : il diſoit ſouvent, qu'il ne partageroit le gouvernement que pendant la minorité de Pierre, & qu'à ſa majorité il le lui céderoit tout entier, ce qu'il effectua. Lorſque Pierre alla au ſiége d'Aſoph, Ivan ordonna des prières publiques par toute la Ruſſie, & fit vœu, ſi ſon frere en revenoit ſain & ſauf, d'aller à pied au couvent de la Trinité, qui eſt, comme nous l'avons dit, ſitué à dix lieues de Moſcou. Pendant l'abſence de ſon frere, il viſitoit

Mort du Czar Ivan, frere de Pierre.

ſouvent les monaſtères, & diſtribuoit beaucoup d'aumônes. Il étoit proche de ſa fin, lorſque Pierre revint de ſon expédition d'Aſoph. Celui-ci ſe hâta d'aller lui rendre les devoirs de l'amitié. Ivan l'embraſſa avec une tendreſſe qui annonçoit la ſincérité de ſes ſentimens, & lui dit : « Je » rends grace au Ciel de m'avoir laiſſé » vivre aſſez long-tems pour vous revoir, » mon cher frere. Il peut à préſent m'ap- » peller quand il le jugera à propos, je » ſuis tout prêt ». En effet, il mourut au bout de quelques jours. Pierre l'aimoit ſincérement. Il verſa ſur ſon tombeau des larmes que la tendreſſe faiſoit répandre. Les ames véritablement élevées ſont ſenſibles; ce n'eſt pas la première fois qu'on a vu verſer des larmes à un héros.

PIERRE I, dit le Grand. 1696.

Ivan n'eut point d'enfans mâles : il laiſſa trois Princeſſes, dont l'aînée, Catherine Ivanouna, épouſa dans la ſuite Charles Léopold, duc de Meckelbourg; Anne Ivanouna, la ſeconde, fut ducheſſe de Curlande, & enſuite Impératrice de Ruſſie; la troiſième mourut dans le célibat.

Pierre, ſatisfait de voir le ſuccès de ſes armes ſur mer & ſur terre, aſpiroit encore au bonheur de mettre ſes ſujets en état de conſtruire eux-mêmes des vaiſſeaux, & voyoit avec une ſorte de dépit qu'il ne devoit ceux qu'il avoit qu'à des mains étrangères. Il prit la réſolution d'envoyer pluſieurs jeunes Ruſſes voyager dans les différentes villes de l'Europe, afin d'y apprendre les arts & les ſciences qu'il croyoit néceſſaires à l'exécution de ſes grands projets. Soixante paſſerent en Italie : les

uns allerent à Livourne, pour connoître la marine & la conſtruction des galères; quarante autres allerent en Hollande pour y apprendre la fabrique & la manœuvre des grands vaiſſeaux; d'autres furent envoyés en Allemagne pour ſervir dans les armées de terre, & pour ſe former à la diſcipline Allemande.

PIERRE I, dit le Grand. 1696.

Cependant la guerre continuoit entre les Tatars & les Ruſſes aux environs d'Aſoph. L'armée Ruſſe, forte de ſoixante & dix-ſept mille hommes, couvroit la place, que l'on continuoit de fortifier : les Tatars ſe préſenterent au nombre de quatre vingt mille hommes pour interrompre les travaux. Les Ruſſes s'élancerent ſur eux, en taillerent une partie en pièces, & les forcerent de prendre la fuite. L'année ſuivante les Tatars, ayant reçu du ſecours des Turcs, ſe préſenterent une ſeconde fois devant Aſoph: les Ruſſes, qu'on avoit eu ſoin de tenir dans une diſcipline exacte, qui étoient tous enregimentés & en uniforme, prouverent aux ennemis que la diſcipline, ſoutenue du courage, conduit preſque toujours à une victoire certaine. Ceux-ci furent enfoncés dès le commencement du combat, & le Prince Dolgorouki, lequel avoit pris le commandement de l'armée à la place du général Shein, pourſuivant ſa victoire, s'empara de Précops, ville de la Crimée.

1697.

Pendant que Pierre triomphoit de ſes ennemis, & faiſoit des efforts incroyables pour bannir de ſon pays la groſſièreté & la barbarie, l'implacable Sophie ſoulevoit les eſprits de ſes ſujets contre

lui, & préparoit les moyens de le faire assassiner. La haine de cette ambitieuse Princesse contre son frere, prenoit toujours de nouveaux accroissemens : elle entretenoit des liaisons secrettes avec plusieurs officiers des Strélits, & avec des Boïares : une vieille femme, qui couvroit, sous l'apparence de l'imbécillité & de la misère, ses ruses & ses méchancetés, étoit l'instrument de leurs complots, sans exciter le moindre soupçon. Par son moyen Sophie fut informée des innovations que le Czar établissoit en Russie, & des murmures que ces changemens excitoient parmi le peuple, les Strélits & la noblesse. Sophie résolut de profiter de ces mécontentemens pour faire périr son frere, & pour monter sur le trône. Elle commença par gagner les Prêtres, qui insinuerent au peuple qu'en envoyant les enfans dans les pays étrangers, on leur fournissoit occasion de s'éloigner de la religion Grecque : ils ajoutoient que le Czar s'écartoit en cela de la loi de Dieu, qui, selon l'Ecriture-Sainte, défend aux enfans d'Israël d'avoir aucune communication avec les nations voisines, afin qu'ils ne participent point à leur idolâtrie. Les esprits s'échaufferent : les uns s'irritoient de ce qu'on vouloit abolir les habits longs, les autres de ce qu'on vouloit couper la barbe, qu'ils regardoient comme le plus bel ornement du visage ; les Strélits s'offensoient de ce qu'on donnoit la préférence aux soldats étrangers sur eux : leurs officiers applaudissent à leurs murmures, plusieurs Boïares se mêlent parmi eux; Sophie promet

PIERRE I, dit le Grand. 1697.

PIERRE I, dit le Grand. 1697.

des récompenſes : on s'aſſemble, on délibère, & on décide qu'il faut faire aſſaſſiner le Czar. Pour en venir à bout, on prend l'affreuſe réſolution de mettre le feu à quelques maiſons voiſines du Palais impérial : on eſpéroit qu'il viendroit lui-même à ſon ordinaire travailler à l'éteindre, & l'on ſe propoſoit de profiter de l'occaſion pour l'aſſaſſiner. On vouloit faire ſervir ſon zèle même à ſa perte. On avoit réſolu de tirer Sophie de priſon, & de lui mettre la couronne ſur la tête, pour qu'elle fût dans le cas d'effectuer ſes promeſſes. Tous les étrangers devoient être maſſacrés, & la Ruſſie alloit retomber dans l'ignorance & dans la barbarie. Deux Strélits ſont chargés de commettre le crime : la veille de l'exécution, ils réfléchiſſent ; les remords les tourmentent ; ils vont avertir le Czar de la conjuration. Une ame foible eût été troublée : Pierre ne le fut point : il étoit alors à table, ſe leva ſur le champ, prit avec lui quelques ſoldats & quelques officiers, ſe ſaiſit des auteurs de la conjuration, parmi leſquels il ſe trouva un Boïare de ſon conſeil privé, les fit tous mettre à la queſtion, & confeſſer leur crime. Il les fit tous exécuter dans la grande place du Palais. On leur coupa les membres les uns après les autres, on leur trancha la tête, on les mit ſur des pointes de fer placées au haut d'une colonne de pierre, qu'on avoit élevée pour cet effet au milieu de la place : leurs membres furent attachés autour de la colonne. On laiſſa leurs cadavres juſqu'à ce que la corruption forçât de les enlever ; on

on les jetta dans la fosse aux voleurs. Le Czar, ne voulant pas tremper ses mains dans son propre sang, se contenta de faire garder Sophie plus étroitement.

PIERRE I, dit le Grand. 1697.

§. I.

Voyages du Czar Pierre I.

Etat de l'Europe.

LE génie seul instruisoit Pierre de ce qui manquoit à son peuple, à son pays, à lui-même. Ce grand homme voyoit tous les objets où il falloit porter la réforme, & sentoit qu'on ne pouvoit réussir que par des travaux au-delà, pour ainsi dire, des forces humaines. Les grands obstacles n'arrêtent que que les ames foibles : Pierre leur opposoit de grands efforts, & les surmontoit. Il résolut de descendre du trône, d'aller parcourir l'Europe en qualité de simple particulier, pour y chercher les Sciences, les Arts, fruits des travaux & de l'expérience. Le dessein est grand, mais dangereux dans l'exécution. L'ambitieuse Sophie paroît tranquille dans le fond du cloître où le Czar l'a forcée de se retirer ; mais c'est un lion qui fait de continuels efforts pour briser sa chaîne. Les Knèès & les Boïares, scrupuleusement attachés aux anciens usages, aux anciennes coutumes, aux anciennes mœurs, regardent toute innovation comme un crime d'Etat : ils sont persuadés que la perte de celui qui en est auteur, quel qu'il soit, est nécessaire au bonheur de la Russie, & sont

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

tout prêts à l'immoler, ou à le précipiter du trône : l'occaſion ſeule leur manque : les Strelitz, toujours avides de pillage, comme les gardes Prétoriennes l'étoient à Rome, comme les Janiſſaires le ſont en Turquie, n'aſpirent qu'au moment où l'Etat entre en combuſtion, & où les loix de la diſcipline n'ont plus de force contr'eux.

Pierre voit tous ces orages ſe former ſur ſa tête, & reſte ferme dans ſes réſolutions. La lenteur des delibérations impatiente ſon caractère vif & bouillant; l'inſtant de ſon départ eſt fixé. Ce n'eſt point une imprudente précipitation qui le guide : tout eſt prévu, tout eſt prêt, lorſqu'on croit que rien n'eſt encore commencé. Le gouvernement de l'Empire eſt confié à Léon Nariskin, à Boris Galitzin, au Knéès Romadonouski, aux Boïares Procorofski, Streſchnof; ils ont ordre de conférer, dans les affaires importantes, avec les autres Boïares. Les troupes étrangères ſont miſes en garniſon à Moſcou ſous la conduite du Général Gordon, qui eſt chargé de veiller à la ſûreté de la ville & à la tranquillité de l'Etat. Schein eſt mis à la tête d'une partie des Strelitz que l'on envoie ſur les frontières de la Crimée, pour obſerver les mouvemens des Tatars & des Turcs. Les Seigneurs Ruſſes, que l'on ſait être aveuglement attachés à l'ancienne forme du Gouvernement, ſont diſperſés dans les différentes contrées de l'Europe, & l'on preſcrit à chacun d'eux un genre d'étude. (*)

(*) Pluſieurs d'entr'eux étoient perſuadés que

Ces préparatifs étant faits, Pierre nomma trois Ambaſſadeurs pour la Hollande; le Général le Fort, le Comte Gollewin, Gouverneur de Sibérie, & Vonitzin, Diak ou Secrétaire d'Etat, depuis long-tems employé dans les Cours étrangères. Quatre premiers Secrétaires, douze Gentilshommes, deux Pages pour chaque Ambaſſadeur, une compagnie de cinquante Gardes, avec leurs Officiers, compoſoient la ſuite de cette ambaſſade. Le Czar, accompagné du Prince Sibirski, d'Alexandre Menzikof, ſon favori, ſe mit à la ſuite de ſes Ambaſſadeurs. Cette démarche hardie, même biſarre en apparence, n'eſt approuvée que par ceux qui reconnoiſſent le grand homme par-tout où il ſe trouve. PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Avant de ſuivre Pierre le Grand dans ſes voyages, nous croyons devoir préſenter au Lecteur l'état dans lequel l'Europe ſe trouvoit alors. Muſtapha II régnoit en Turquie : la foibleſſe de ſon adminiſtration s'annonçoit de tous côtés. Leopold, Empereur d'Allemagne, battoit tous les jours ſes troupes en Hongrie; le Czar venoit de lui enlever Aſoph, & menaçoit le Pont-Euxin; la République de Veniſe s'étoit emparée du Péloponèſe. Etat de l'Europe.

leur ſéjour dans des climats étrangers étoit contraire aux loix & à la religion. Par délicateſſe de conſcience ils ne voulurent tirer aucun fruit de leur voyage. On aſſure qu'un Seigneur Ruſſe, qui avoit eu ordre d'aller à Veniſe, s'enferma dans ſa chambre pendant quatre années complettes, & que de retour en Ruſſie il ſe fit gloire de n'avoir rien vu, & rien appris dans cette ville célébre.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Le trône de Pologne étoit vacant par la mort du célébre Jean Sobieski : Auguſte, Electeur de Saxe, & Armand, Prince de Conti, ſe diſputoient l'honneur d'y monter. Auguſte l'emporta, & Armand n'eut que la gloire d'être élu.

La Suède venoit de perdre Charles XI, qui laiſſoit ſur le trône Charles XII, ſon fils, âgé de quinze ans. Cette conjoncture étoit favorable en apparence aux projets du Czar, qui étoient de s'aggrandir ſur le golfe de Finlande & dans la Livonie. Les établiſſemens qu'il méditoit ſur les Palus-Méotides & vers la mer Caſpienne ne ſuffiſoient pas à ſes projets de commerce, de marine & de puiſſance; il vouloit s'étendre du côté de l'Europe, & introduire nos mœurs dans ſes Etats.

L'Allemagne, en guerre avec la Turquie & avec la France, ſoutenue par l'Eſpagne, l'Angleterre & la Hollande contre le ſeul Louis XIV, étoit prête à conclure la païx. Les plénipotentiaires étoient aſſemblés au Château de Riſwick, auprès de la Haye.

La France, attaquée par les puiſſances les plus formidables de l'Europe, ſembloit toujours près de ſa ruine, & réſiſtoit toujours. Ses ennemis, voyant que leurs forces diminuoient par les triomphes même, & que les ſiennes renaiſſoient dans les défaites, couvrirent leur impuiſſance par le voile du conſentement, & la laiſſerent placer un de ſes Princes ſur le trône d'Eſpagne.

Voilà le tableau que l'Europe offroit aux regards de Pierre le Grand : mais ce

Monarque en préſentoit lui-même à l'Europe un bien plus frappant. C'eſt une choſe tout-à-fait nouvelle dans les annales du monde, qu'un Empereur de vingt-cinq ans qui ſort de ſes Etats pour apprendre à régner.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Pierre partit avec ſon Ambaſſade au mois d'Avril 1698; il prit ſa route par la grande Novogorod, traverſa l'Eſtonie, entra dans la Livonie, provinces autrefois dévaſtées par le Czar Iwan IV, & que la Suède avoit acquiſes par la force de ſes armes. La ſituation de Riga, capitale de la Livonie, ſes fortifications, qui étoient à la moderne, exciterent la curioſité de Pierre; il voulut les examiner: mais le Comte Dahlberg, craignant que ſa complaiſance à l'égard du Monarque de Ruſſie, ne déplût au Roi de Suède, refuſa cette ſatisfaction au Czar. Le Gouverneur, feignant de ne le pas connoître, lui marqua peu d'égards, & ne l'invita pas à manger dans le Château. Pierre fut tellement irrité de cette conduite à ſon égard, qu'il conçut, dès ce moment, une haine implacable contre la Suède. Ce fut une des raiſons qu'il allégua, quelques années après, dans le manifeſte qu'il publia, lorſqu'il déclara la guerre à cette Couronne. Pluſieurs Ecrivains aſſurent qu'il dit à M. le Fort:

Premiers voyages de Pierre I.

Il eſt mal reçu à Riga.

» On ne veut pas que je voie les fortifi-
» cations de Riga; mais j'eſpére les voir
» un jour à mon aiſe, & pouvoir refuſer
» moi-même au Roi de Suède, ce que
» Dahlberg me refuſe aujourd'hui. »

Le Czar continua ſa route du côté de la Pruſſe. Il reçut avis, par un exprès,

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

que l'Electeur de Saxe avoit été élu Roi de Pologne ; que le Primat avoit proteſté contre cette élection en faveur du Prince de Conti ; que ce dernier bloquoit Dantzic avec une eſcadre de vaiſſeaux de guerre, pour forcer les habitans à ſe déclarer en ſa faveur. Le Czar envoya ſur le champ ordre à ſon Ambaſſadeur en Pologne, de dire à l'Electeur de Saxe qu'il avoit ſoixante mille hommes tout prêts à partir pour ſoutenir les droits de ce Prince à la Couronne ; que les troupes Ruſſes qui étoient du côté de Smolensko & de l'Ukranie alloient marcher vers les frontières de la Lithuanie, afin de mettre ce Duché dans ſes intérêts. Un ſecours auſſi puiſſant décida les Polonois en faveur d'Auguſte ; & les François, depuis ce tems, conſerverent toujours de la haine contre le Czar. Il paroît que ce Monarque ne ſe déclaroit ſi ouvertement contre le Prince de Conti, que pour ſe venger du peu d'égards que Louis XIV avoit marques en 1687, aux Ambaſſadeurs Ruſſes.

La ſeconde place de conſidération où le Czar s'arrêta, fut Konigsberg dans les Etats de l'Electeur de Brandebourg, qui ſe fit depuis donner le titre de Roi de Pruſſe. Frédéric III étoit un Prince magnifique ; il voulut étaler aux yeux des Ruſſes un faſte royal, fit aux Ambaſſadeurs & reçut d'eux des préſens magnifiques ; donna des fêtes ſuperbes. Les longues robes des Ruſſes, leurs grands bonnets chargés de perles & de pierreries, leurs ſabres pendans à la ceinture, firent un ſpectacle nouveau pour les Pruſſiens. Envain le Czar

cherchoit à ſe confondre dans la foule : il étoit toujours reconnu. L'éclat de la couronne n'eſt jamais éclipſé. PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Ce n'étoit point pour chercher les plaiſirs, le faſte & la ſplendeur que Pierre parcouroit les pays étrangers ; il vouloit ſeulement s'inſtruire dans les Arts & les Sciences qu'on y cultivoit : il préféroit la converſation des artiſtes à celle des courtiſans. Les grands hommes ont toujours quelques foibleſſes qui les rapprochent du commun des humains : le Czar, qui avoit ſu s'élever au-deſſus de la Majeſté même en paroiſſant l'oublier, ne put vaincre une fatale inclination qu'il avoit contractée dans ſa jeuneſſe : il ſe livroit à ces dangereux plaiſirs de table dans leſquels l'Allemagne mettoit alors ſa gloire. L'excès du vin égara un jour ſa raiſon, au point qu'il oublia ce qu'il devoit au Général le Fort, ſon ami, ce qu'il ſe devoit à lui-même ; il tira ſon épée contre lui. Plus heureux qu'Alexandre, il étoit environné par des hommes qui furent aſſez hardis pour s'oppoſer à ſa fureur, & pour l'empêcher de commettre une action qui lui eût occaſionné des remords éternels. Cet emportement paſſager mit le Ruſſe dans le même déſeſpoir, que la mort de Clitus occaſionna au Macédonien. Le Général le Fort ne ſemble rapporter ce fait, que pour avoir occaſion de louer le fond du caractère de Pierre I. Ce Monarque diſoit dans ſon déſeſpoir : » Comment pourrai-je reformer ma na- » tion, ſi je ne peux me reformer moi- » même ? » Mémoires du Général le Fort, Emportement du Czar.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

L'ambaſſade Ruſſe paſſa par la Poméranie, par Berlin : le Czar, en voyageant, prenoit tantôt l'habit Ruſſe, tantôt celui des peuples parmi leſquels il ſe trouvoit. Lorſqu'il arrivoit dans un port de mer, il s'habilloit en matelot, afin de pouvoir viſiter les vaiſſeaux ſans être connu. Il ſe rendit à Hambourg, ville déja floriſſante par ſon commerce. Les habitans firent tout ce qu'ils purent pour lui procurer de l'amuſement ; mais ce Prince n'aſpiroit qu'au moment où il arriveroit en Hollande, où il pourroit examiner & apprendre la conſtruction des vaiſſeaux ; tout ce qui n'étoit pas marine l'ennuyoit & le fatiguoit. Les marchands Hollandois qui commerçoient à Moſcou, & le Général le Fort, qui avoit été élevé à Amſterdam, n'avoient rien négligé pour donner à ce Monarque une idée avatageuſe de cette ville, pour lui perſuader que les Arts & les Sciences utiles étoient mieux cultivés dans leur pays que par-tout ailleurs ; que les vaiſſeaux des Hollandois étoient mieux conſtruits & de plus de durée que ceux des autres Nations.

Pierre, impatient de voir un pays qu'on lui avoit tant vanté, ennuyé de la marche tardive de ſes Ambaſſadeurs, prit avec lui quelques-uns de ſes favoris, & ſe rendit en diligence à Amſterdam. Il s'étoit tellement déguiſé qu'il ne fut reconnu que par deux ou trois Marchands qui avoient été à Moſcou. Ces Marchands, ſentant que ce ſeroit lui déplaire que de le faire connoître, garderent un ſcrupuleux ſilence ſur ſon arrivée. Il prit un habit de pilote,

& alla au village de Sardam, à deux lieues d'Amſterdam, ſe mêla parmi les ouvriers qui travailloient à la conſtruction des vaiſſeaux : il avoit appris le Flamand à Moſcou, & ſavoit, dans cette Langue, tous les termes de marine. Les artiſans, ignorant quel étoit ce nouvel apprentif qui vivoit comme eux, le traitoient avec cette familiarité ordinaire aux gens inſtruits, à l'égard de ceux qui apprennent : il en recevoit quelquefois même des duretés, & n'y répondoit qu'avec douceur : il eſt cependant des outrages qui épuiſent la patience. Des mémoires manuſcrits, qui m'ont été confiés, aſsûrent qu'un des ouvriers, voyant que Pierre avoit gâté un morceau de bois, alla juſqu'à lever la hache ſur lui : le Monarque outragé penſa ſe décéler. Il ſaiſit ſa hache, & s'élança ſur l'ouvrier ; mais on l'arrêta, & la réflexion calma ſa colère.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Il travaille dans les chantiers de Sardam, ſans être connu.

Cependant les Ambaſſadeurs Ruſſes avancent dans la Hollande : les Etats Généraux envoient des députés au-devant d'eux, avec des préſens conſidérables, pour leur dire que l'intention de leurs Hautes-Puiſſances eſt de les défrayer pendant tout le tems qu'ils reſteront en Hollande. Les grandes villes par leſquelles ils paſſent envoient les Magiſtrats à leur rencontre, font mettre les ſoldats de la garniſon ſous les armes & tirent le canon des remparts. Lorſqu'ils ſont aux portes d'Amſterdam, la jeuneſſe monte à cheval ; toutes les perſonnes de diſtinction ſe réuniſſent pour aller rendre des hommages aux Ambaſſadeurs Ruſſes : les femmes, dé-

corées de leurs plus riches parures, rempliſſent les fenêtres, & ne contribuent pas peu à la beauté de cette pompe, qui fut terminée par un feu d'artifice qu'on tira ſur l'eau devant l'hôtel qu'on avoit préparé pour les Ambaſſadeurs. Pierre le Grand, laiſſoit les hommes vulgaires admirer ce ſpectacle : il en trouvoit un au village de Sardam plus digne de ſa curioſité : des moulins pour ſcier le bois, pour faire du papier, de l'amidon, de l'huile ; des chantiers immenſes; des magaſins, qui faiſoient l'entrepôt de l'univers; des manufactures dans tous les genres; une multitude d'ouvriers toujours occupés ; des ouvrages de toute eſpèce, commencés, continués & achevés preſque au même tems, fixoient toute ſon attention.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Le deſir de s'inſtruire, ſecondé du génie & de l'activité, firent bientôt de MAITRE PIERRE, *Peter-Bas*, (c'étoit le nom qu'on lui donnoit dans les chantiers de Sardam) un des plus habiles ouvriers de ſon ſiécle : il étoit toujours le premier au travail, & ne le quittoit jamais que le dernier. Il conſtruiſit lui-même un mât d'avant, qui ſe démontoit en deux piéces, & le plaça ſur une barque qu'il avoit achetée. Voulant tout connoître & tout ſavoir, il alloit travailler dans les forges, dans les corderies, & dans ces moulins qui bordent le village de Sardam. Aucun nom n'étoit plus connu que celui de Maître-Pierre, dans les chantiers & dans les endroits où il y avoit à travailler.

Des lettres de Ruſſie, adreſſées à un Hollandois, développerent le myſtère du-

quel ce grand homme s'étoit enveloppé. La contrainte & les reſpects que ſes compagnons d'ouvrages lui marquoient, l'avertirent qu'ils reconnoiſſoient, ſous l'extérieur d'un ſimple artiſan, le Souverain de Ruſſie. Pierre n'étoit point allé en Hollande pour recevoir des hommages, il n'y cherchoit que des inſtructions, & s'affligeoit de ne plus trouver à Sardam la même franchiſe pour l'inſtruire, même pour lui commander. Il pria les ouvriers parmi leſquels il étoit, de le regarder toujours comme Maître Pierre, leur ami & leur camarade. Ce Prince devint en peu de tems un des plus habiles ouvriers, & un des meilleurs Pilotes.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Il eſt découvert.

Les mains de Pierre le Grand n'étoient pas entièrement occupées à manier le compas, la hache, la lime &c. à Sardam ; elles tenoient encore les rênes du gouvernement de Ruſſie : il donnoit des ordres à ſon armée d'Ukranie; ſes troupes aſſemblées près d'Aſoph, combattoient & vainquoient les Tatars ſous ſon commandement, & leur prenoient des villes : ſon génie éclairoit ſes Généraux, & inſtruiſoit en même tems ſes Magiſtrats : dans toutes les grandes villes de Ruſſie, les abus etoient réprimés & les crimes punis. Ce Prince ne ſe délaſſoit que dans la varieté des travaux. Il alloit de Sardam à Amſterdam étudier l'Anatomie chez le célebre Ruyſch, & acquit aſſez de connoiſſance en Chirurgie pour être utile, dans un cas de beſoin, à ſes officiers, à ſes ſoldats, à lui-même : il alloit apprendre la Phyſique naturelle chez le Bourgue-

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

meſtre Vitſen, citoyen, dit M. de Voltaire, à jamais recommandable par ſon patriotiſme & par l'emploi de ſes richeſſes immenſes, qu'il prodiguoit en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avoit de plus rare dans toutes les parties de l'Univers, & frétant des vaiſſeaux à ſes dépens pour découvrir de nouvelles terres.

Le Czar goûtoit, ſans doute, un ſingulier plaiſir en trouvant un homme dont la façon de penſer étoit ſi conforme à la ſienne.

Le Monarque de Ruſſie ſuſpendit ſes travaux pour aller à la Haye voir Guillaume III, Roi d'Angleterre & Stadthouder des Provinces-Unies. Tout le monde connoiſſoit alors le Czar; chacun ſe le montroit, avec un reſpect que lui attiroit moins ce qu'il étoit, que ce qu'il faiſoit. Il paroiſſoit plus grand, plus digne d'admiration dans ſon abaiſſement, que s'il eût été ſur le trône revêtu de toutes les marques de la majeſté.

Guillaume, impatient de voir le grand homme Roi, quitta Loo, lieu de plaiſance dans la Gueldre, où il étoit alors, ſe rendit en diligence à la Haye. Comme il ſe connoiſſoit en mérite perſonnel, il eut pour le Czar toute la conſidération qui lui étoit dûe. Les deux Monarques ſe parlerent avec cette franchiſe que leur inſpiroit l'eſtime réciproque : le Général le Fort étoit ſeul en tiers avec eux. Pierre aſſiſta enſuite à l'entrée de ſes Ambaſſadeurs & à leur audience. Ils préſenterent en ſon nom aux Députés des Etats, ſix

Il aſſiſte à l'entrée de ſes Ambaſſadeurs.

cens des plus belles martres zibélines. Les Etats, ſuivant la coutume ordinaire, firent préſent à chacun d'eux d'une chaîne d'or & d'une médaille ; &, ce qui étoit au-delà de l'uſage, ils leurs donnerent trois carroſſes magnifiques. Tous les Ambaſſadeurs Plénipotentiaires qui étoient au congrès de Riſwick leur rendirent viſite les premiers, excepté ceux de France auxquels il n'avoient point notifié leur arrivée, parce que le Czar s'étoit déclaré en faveur d'Auguſte contre le Prince de Conti; d'ailleurs, Guillaume, Roi d'Angleterre, dont il cultivoit l'amitié, ne vouloit point faire la paix avec la France. PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Le Czar retourna bientôt au village de Sardam où il reprit ſes occupations, & acheva de ſes mains un vaiſſeau de ſoixante pièces de canon, qu'il avoit commencé. Il le fit partir pour Archangel, n'ayant pas alors d'autre port ſur les mers de l'Océan.

Ce Prince, convaincu qu'un homme ſeul ne ſuffit pas pour porter les Sciences & les Arts dans un pays auſſi vaſte que la Ruſſie, faiſoit engager à ſon ſervice des François, des Suiſſes, des Allemands & les envoyoit à Moſcou. Il n'épargnoit rien pour ſe procurer les artiſans qu'il avoit vus travailler lui-même. Il eſt peu de métiers & d'arts que cet homme n'approfondît dans les détails. Il ſe plaiſoit à réformer les cartes de géographie, dans leſquelles étoient placées au hazard les poſitions des villes, des fleuves de ſes Etats, alors peu connus. On conſerve la carte ſur laquelle il traça la communication de la mer Noire & de la mer Caſpienne, qu'il avoit déja

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

projetée & qu'il avoit chargé un Ingénieur Allemand, nommé Brekel, d'exécuter. La jonction de ces deux Mers étoit plus facile que celle de l'Océan & de la Méditerranée exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Asoph & la mer Caspienne effrayoit alors l'imagination, & Pierre espéroit en venir à bout. Ses nouveaux succès lui donnoient de nouvelles espérances.

Ses troupes remporterent encore un avantage sur les Tatars secourus par un corps de Janissaires que le Sultan Mustapha leur avoit envoyé. Cette victoire fit respecter le Czar par ceux même qui avoient blâmé un souverain d'avoir quitté ses Etats, pour exercer des métiers dans un village de Hollande: ils virent que les affaires du Monarque ne souffroient point des travaux du Philosophe.

Le Czar, ayant vu plusieurs vaisseaux Anglois en Hollande, fut charmé de la proportion & de la beauté qu'il y trouva, resolut de passer en Angleterre, pour connoître à fond des sciences, dont il n'avoit appris que les premiers élémens en Hollande.

Il passe en Angleterre.

Le Roi d'Angleterre ne négligea rien pour satisfaire la curiosité du Czar, & pour répondre à l'idée que ce grand Prince avoit conçue de cette Isle. Les plus célebres artistes qu'eût alors l'Angleterre, reçurent ordre de se rendre à Londres: on y prépara un hôtel magnifique pour les Ambassadeurs Russes. Le Roi envoya au Czar son yacht & deux vaisseaux de guerre, conduits par l'Amiral Mitchel, qui les

fit approcher de la Meuſe. Le Czar fit voile vers l'Angleterre avec ſes Ambaſſadeurs : un vent favorable les porta rapidement à l'embouchure de la Tamiſe ; ils aborderent à Londres ſur les barques du Roi. On avoit préparé aux Ambaſſadeurs de Ruſſie un hôtel magnifique dans York Buildings, près de la Tamiſe. Le Czar y demeura quelques jours, pendant leſquels il eut pluſieurs entrevues avec le Roi d'Angleterre, avec ſon Alteſſe Royale, la Princeſſe de Dannemarck, & pluſieurs Seigneurs de la plus haute conſidération. Il lia une étroite amitié avec le Marquis de Carmarthen, dont l'humeur s'accordoit parfaitement avec la ſienne. Ce Seigneur, continuellement occupé des Mathématiques, répondit avec juſteſſe à toutes les queſtions que Sa Majeſté Czarienne lui faiſoit ſur la marine, & étoit toujours prêt à voguer avec elle. Le Czar ne prononçoit jamais le nom de ce Seigneur Anglois, ſans y ajouter une épithète qui annonçoit ſon eſtime & ſon amitié pour lui. Pierre conçut une ſi haute idée des Anglois en général, qu'il diſoit ſouvent, lorſqu'il fut de retour en Ruſſie, que le Roi d'Angleterre étoit le plus heureux des Monarques, d'avoir pour ſujets les hommes les plus ingénieux du monde entier. Il ajoutoit quelquefois qu'il regardoit la condition d'un Amiral Anglois, comme plus heureuſe que celle d'un Czar de Ruſſie.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Perry.

L'hôtel qu'on avoit préparé à ſes Ambaſſadeurs étoit dans un quartier trop bruyant, pour qu'il s'y plût : toute eſpèce

d'éclat & de magnificence le fatiguoit. Il alla, peu de jours après ſon arrivée, loger dans la maiſon d'un particulier, ſituée à Depteford, dans un lieu d'autant plus agréable pour lui, qu'il y avoit une porte dérobée par laquelle on pouvoit entrer dans le chantier du Roi. Il paſſoit dans ce chantier une partie des jours avec les ouvriers Anglois, qui lui montroient leurs plans, & les proportions néceſſaires dans la conſtruction des vaiſſeaux. Il ſe repentit d'avoir ſéjourné ſi long-tems en Hollande, où l'on ne travailloit alors que par routine. Le Czar dit depuis, que s'il n'étoit pas allé en Angleterre, il n'auroit jamais été qu'un apprentif dans l'art de conſtruire des vaiſſeaux.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Id. Ibid.

Lorſqu'il fut de retour dans ſes Etats, il voulut que l'on conſtruisît ſes vaiſſeaux à la manière des Anglois. Il conſultoit ſouvent le fils du Chevalier Dean, dont le pere avoit été envoyé en France par le Roi Charles II. Dans ce voyage, le Chevalier Dean apprit aux François à conſtruire les vaiſſeaux ſelon les regles de l'art, ce qui indiſpoſa tellement le peuple d'Angleterre contre lui, qu'il fut ſouvent en danger de perdre la vie.

Pierre I. ſe perfectionna tellement dans cet art, qu'il conſtruiſit lui-même un vaiſſeau, qui ſe trouva un des meilleurs voiliers. Cet art ne ſuffiſoit pas pour fixer tout entier un génie auſſi vaſte que celui de Pierre Romanou. Il alla viſiter l'Arſenal qui eſt dans la Tour, examina avec attention la manière dont on fabriquoit la monnoie : on le voyoit tantôt travailler

avec l'horloger, avec le fondeur, le forgeron, tantôt avec le menuisier : les arts libéraux & les arts mécaniques fixoient tour à tour son attention. Il prenoit quelquefois l'habit Anglois ; mais il portoit pour l'ordinaire celui de matelot. Afin de n'être pas connu, il n'avoit jamais une suite nombreuse : si par hazard le peuple s'amassoit autour de lui, il se retiroit sur le champ. Les cuisiniers & les domestiques du Roi d'Angleterre servirent Sa Majesté Czarienne tout le tems qu'elle fut à Londres. On lui permit d'engager à son service tous les ouvriers & les artistes qu'il croyoit lui être utiles pour exécuter ses projets. Le Roi accorda la permission à deux jeunes Mathématiciens de l'Eglise de Christ, de suivre Sa Majesté Czarienne. Ferguson, célébre Géometre, se mit aussi à son service. Il étoit originaire d'Ecosse, professoit les Mathématiques à Londres. Ce fut lui qui établit l'Arithmétique dans les bureaux de Russie, où l'on ne calculoit auparavant que suivant la méthode des Tatars, avec des boules enfilées dans un fil d'archal ; méthode fautive, parce qu'après le calcul, l'on ne peut voir si l'on s'est trompé.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Le Czar, de retour dans ses Etats, observoit & calculoit les éclipses avec Ferguson. Ce Monarque apprit en peu de tems à connoître les mouvemens des corps célestes, & même les loix de la gravitation qui les dirige. L'Ingénieur Perri partit aussi pour la Russie. Il fut chargé de travailler à des ponts, à des écluses, à la communication de l'Océan, de la mer

Caſpienne, & de la mer Noire. Pluſieurs Négocians Anglois donnerent environ deux millions ſoixante mille livres au Czar pour obtenir la permiſſion de débiter du tabac dans ſes Etats. Il profita cette occaſion pour marquer ſa reconnoiſſance au Marquis de Carmarthen, & exigea que ces marchands donnaſſent à ce Seigneur cinq ſchelings par tonneau de tabac qui paſſeroit en Ruſſie. Les Patriarches avoient toujours proſcrit le tabac dans cet Empire, comme une choſe profane, & ceux qui oſoient en faire uſage étoient punis ſévérement. Comme les préjugés ne ſe détruiſent que lentement, les Ruſſes, attachés aux anciens uſages, refuſerent de prendre du tabac : ils ſe faiſoient même un ſcrupule d'entrer dans une chambre où l'on avoit fumé.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Le Roi Guillaume, voulant ſatisfaire en tout la curioſité du Czar, ordonna à l'Amiral Mitchel d'accompagner ce Prince à Portſmouth, de faire mettre en mer la flotte qui étoit à Spithead, & de donner à Sa Majeſté Czarienne le ſpectacle d'un combat naval. Leurs Hautes-Puiſſances avoient en cela dévancé le Roi d'Angleterre : mais le dernier combat fut exécuté avec tant de préciſion & d'adreſſe, qu'il eut encore aux yeux du Czar le prix de la nouveauté.

Le Prince Ruſſe portoit des regards curieux partout : il alla à Oxford pour voir l'Univerſité. Voulant être inſtruit dans ce qui concernoit l'ordre Eccléſiaſtique, afin de réformer les abus qui ſe multiplioient tous les jours dans l'Égliſe

Ruſſe, il alla voir l'Archevêque de Cantorberi ; aſſiſta pluſieurs fois à l'Office qu'on célébroit dans les cathédrales : les aſſemblées des Quakers, & des autres Sectes ne lui parurent pas au-deſſous de ſon attention. Ce grand Prince demanda qu'on lui permît de voir les deux Chambres du Parlement, pendant qu'elles étoient aſſemblées. Jamais on ne vit un ſpectateur plus univerſel, un voyageur plus curieux : en quittant les Eccléſiaſtiques, les politiques, les philoſophes, les gens de lettres, il alloit dans les caffés, dans les jeux publics converſer avec les hommes du peuple. Il alla une ou deux fois à la Comédie, & n'y retourna plus ; l'illuſion n'étoit pas capable de ſatisfaire la curioſité d'un homme tel que lui : il cherchoit des réalités. Il ne fut cependant pas inſenſible aux charmes & aux talens de la célébre Miſtreſſ Grot : il lia avec elle une intrigue ; mais il ne donnoit à ſes plaiſirs que le tems qu'il pouvoit dérober à ſes travaux, à ſes inſtructions.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Guillaume, voyant que Pierre étoit ſur le point de quitter l'Angleterre, lui fit préſent d'un yacht magnifique de vingt-cinq pièces de canon. On l'appelloit le *Royal tranſport*, parce que c'étoit ſur ce vaiſſeau que le Roi d'Angleterre avoit coutume de paſſer en Hollande. Le Czar y fit embarquer cette colonie de gens à talens qui s'étoient engagés à ſon ſervice, & le fit conduire à Archangel. Il acheta un autre yacht, pour repaſſer en Hollande avec ſes Ambaſſadeurs.

Enfin Pierre le Grand quitta l'Angle-

terre vers la fin de Mai 1698, & repaſſa en Hollande, pour rejoindre tous les artiſtes Hollandois qu'il avoit engagés à ſon ſervice. Il les envoya en Ruſſie par la route de Narva, qui appartenoit alors à la Suède.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Pierre quitta l'Angleterre.

Pendant que Pierre faiſoit tranſporter en Ruſſie les Arts d'Angleterre & de Hollande, pluſieurs de ſes Officiers l'imitoient en Italie. Le Général Czeremetow qui étoit à leur tête, paſſoit de Rome à Naples, à Veniſe, à Malthe. Le Czar ſe rendit à Vienne avec les Ambaſſadeurs Ruſſes qu'il avoit accompagnés en Hollande & en Angleterre. Ce grand homme apprit en peu de tems la ſcience de la conſtruction des vaiſſeaux, & celle de les conduire, parce qu'il l'étudia lui-même, & l'acheta par l'abdication de la dignité Royale, prix qui auroit paru exhorbitant à tout autre qu'au Czar. Pierre I, toujours avide des connoiſſances utiles, vouloient encore étudier la diſcipline guerrière des Allemands. L'inſtruction ne fut cependant pas le ſeul motif de ſon voyage, la politique y eut part. L'Empereur d'Allemagne étoit l'Allié néceſſaire du Czar contre les Turcs. Léopold & Pierre ſe virent d'abord *incognito* le 26 de Juin, & s'entretinrent debout, pour éviter les embarras du cérémonial. Après quelques entrevues, Léopold I voulut étaler toute ſa magnificence aux yeux des Ruſſes : il donna aux Ambaſſadeurs des fêtes ſuperbes. Le Czar ſentit qu'il devoit ſe conformer aux conjonctures, & ſacrifier la répugnance qu'il avoit pour le faſte, à la néceſſité où il étoit de

faire briller l'éclat de ſa couroune. Il ne falloit pas que les Allemands viſſent dans leur allié un Prince farouche & groſſier. Le charpentier, le matelot, le forgeron, le cordier de Sardam, l'ingénieur & le mathématicien de Londres, eſt à Vienne un Prince magnifique & un politique profond. Chaque jour que le Czar y paſſe eſt marqué par tout ce que la Souveraineté a de plus impoſant & de plus magnifique.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Léopold voulut donner au Monarque de Ruſſie le ſpectacle des jeux innocens qui ſervoient de délaſſemens aux premiers Empereurs d'Allemagne. Il renouvella l'ancienne fête de l'hôte & de l'hôteſſe. Voici la manière avec laquelle on la célébra. L'Empereur fut l'hôtelier, l'Impératrice l'hôtelière. On reçut dans l'hôtellerie toutes les Nations vêtues ſuivant la plus ancienne mode de leur pays : ceux qu'on invita à la fête tirerent leurs billets au ſort. Sur chacun de ces billets étoit écrit le nom de la nation, & l'eſpèce de condition que l'on devoit repréſenter. L'un eut un billet de Mandarin, l'autre de Mirza, ou Prince Tatar, de Satrape, ou de Sénateur Romain, de Prince Egyptien, &c. Il y avoit des billets deſtinés pour des laitières ou pour des jardinières; il en tomba pluſieurs de cette eſpèce à des Princeſſes. On forma des danſes convenables à ces caractères. L'hôte, l'hôteſſe & ſa famille ſervirent à table; le Roi des Romains & la Comteſſe de Traun repréſenterent les anciens Egyptiens; l'Archiduc Charles & la Comteſſe de Walſtein figurerent les Flamands du tems de Char-

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

le-Quint; l'Archiducheſſe Marie-Elizabeth & le Comte de Traun étoient en Tatars; l'Archiducheſſe Joſephine & le Comte de Vorkla étoient à la Perſanne; l'Archiducheſſe Mariane & le Prince Maximilien de Hanovre étoient en Payſans de la Nord-Hollande. Pierre s'habilla en Payſan de Friſe, & on ne lui adreſſa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du Grand Czar de Ruſſie.

Pierre ſe propoſoit d'aller achever de s'inſtruire en Italie, & de voir les arts agréables dans leur patrie même : mais la nouvelle d'une révolte qui troubloit ſes Etats, & qui demandoit ſa préſence, le força d'interrompre ſes études, & de retourner en Ruſſie.

§. II.

Milice des Strelitz abolie.

PENDANT que Pierre le Grand alloit dans des climats étrangers chercher ce qui manquoit à ſon peuple, pendant qu'il ſacrifioit ſon repos & ſa vie même au bonheur des Ruſſes, les Ruſſes méditoient ſa perte. La Princeſſe Sophie, impatiente de ſortir de ſa retraite, & de reprendre les rênes du gouvernement, ſaiſit avec empreſſement l'occaſion qui ſe préſentoit, pour rendre ſon frere odieux aux Prêtres Ruſſes & aux partiſans des anciennes mœurs. Cette Princeſſe, inſtruite que le Czar envoyoit tous les jours des étrangers à Moſcou; qu'il ſe préparoit à y en envoyer encore un nombre beaucoup plus conſidérable; qu'il avoit enrôlé quan-

tité d'Officiers & des Artiſtes dans tous les genres, fit aſſembler ſes partiſans. Elle n'eut pas de peine à leur perſuader que les nouveautés qu'on vouloit introduire dans l'Etat, alloient plonger la Ruſſie dans les plus grands malheurs. « Pierre, leur » dit-elle, ſous le ſpécieux prétexte de » réformer les abus & de policer ſon peu- » ple, cherche à détruire ce qu'il y a de » plus ſacré dans la religion. Ce nombre » prodigieux d'étrangers dont il veut peu- » pler la Ruſſie, annonce que ſon projet » eſt d'abolir la milice des Strelitz, ſeule » capable de s'oppoſer à ſes pernicieux » deſſeins. Il eſt tems de l'arrêter; ſi on » le laiſſe encore avancer un pas, on ne » pourra plus le faire reculer. Ce qu'il a » fait, ne prouve que trop ce qu'il veut » faire. La religion défend le tabac, il en » ordonne l'uſage; elle ne permet pas aux » Ruſſes de ſortir de deſſus les terres de » l'Empire, il les force de parcourir les » pays les plus éloignés; ſelon elle, les » étrangers profanent tous les lieux qu'ils » habitent, il en attire un nombre incro- » yable, & leur donne les premières di- » gnités. Enfin, il vous oblige de quitter » la barbe que vos peres ont toujours » ſcrupuleuſement conſervée, comme la » marque diſtinctive de leur religion. »

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Ce diſcours fit ſur l'eſprit des Prêtres l'effet qu'elle attendoit. Ils animerent le peuple; une partie de la Nobleſſe entra dans la conjuration; les Officiers des Strelitz furent bientôt gagnés, & vinrent facilement à bout d'inſpirer leurs ſentimens aux ſoldats.

PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Les chefs de la conjuration crurent alors que leur parti étoit assez fort pour éclater : ils résolurent de massacrer tous les étrangers, tous les partisans du Czar, de déclarer le trône vacant par l'absence de Pierre, & de proclamer Souveraine de toutes les Russies la Princesse Sophie, qui seule étoit capable de rétablir les choses dans leur ancien état. Il fut décidé que les Strelitz commenceroient les premiers la révolte. Ceux qui étoient sur les frontières de la Lithuanie, & dont le nombre se montoit à dix mille, commencerent à se mutiner. Le prétexte dont ils se servirent fut de n'avoir point reçu leur paye depuis long-tems. Ils prirent leurs armes & se mirent en marche pour aller droit à Moscou. Les autres mécontens les y attendoient pour exécuter leur dessein.

Ce complot étoit connu de trop de personnes pour être long-tems ignoré : ceux auxquels le Czar avoit confié le Gouvernement de l'Etat en furent bientôt instruits. Ils sentirent tout le danger qui menaçoit le Souverain, & auquel ils se trouvoient exposés eux-mêmes, lorsqu'ils apprirent que les Strelitz approchoient de Moscou. La conjoncture dans laquelle ils se trouvoient leur parut embarrassante : opposer la force à la force, c'étoit mettre tous les mécontens dans le cas de se déclarer, & les armer tous à la fois ; rester dans l'inaction, c'étoit autoriser les rebelles & attendre une mort certaine. Ils envoyerent plusieurs personnes de considération à la rencontre des Strelitz, pour leur proposer ce qui leur étoit dû, & six mois

mois de leur ſolde d'avance. Les Officiers, que l'on croyoit plus traitables que les ſoldats, répondirent avec fierté qu'ils vouloient aller à Moſcou pour voir leurs parens & leurs amis, qu'ils n'avoient pas vus depuis pluſieurs années. PIERRE I, dit le Grand. 1698.

Cette réponſe jetta les habitans de Moſcou dans la conſternation : pluſieurs, craignant les ſuites que pourroit avoir cette révolte, réſolurent d'abandonner la ville, & de ſe retirer à la campagne. Le Général Gordon aſſemble les ſoldats étrangers qui ſont en garniſon à Moſcou, leur fait prendre les armes, & les fait marcher à la rencontre des rebelles. Il s'arrête à quarante milles de Moſcou, près du Monaſtère de Jéruſalem ; députe aux Strelitz pluſieurs Officiers de ſon armée, & quelques Seigneurs qui le ſuivent en qualité de volontaires. Ces députés annoncent aux rebelles qu'on leur donnera toute ſatisfaction, s'ils veulent rentrer dans le devoir. C'eſt en vain, ils repondent qu'ils iront voir leurs parens qui ſont à Moſcou, & s'informer en même tems ſi le Czar exiſte encore. Ils ajoutent, que ſi leurs frères, déſignant par-là les ſoldats que commande le Général Gordon, veulent s'oppoſer à leur deſſein, ils ſont tout diſpoſés à en venir aux mains.

Cette réponſe fit connoître au Général Gordon, qu'on ne réuſſiroit pas à faire rentrer les Strelitz dans le devoir par la voie de la douceur. Il eſſaya de les intimider, fit tirer quelques volées de canon par-deſſus leur tête : mais le moyen qu'il employoit eut un effet tout contraire à ce-

lui qu'il eſpéroit. Les Prêtres, qui accompagnent les rebelles, crient que Dieu ſe déclare manifeſtement contre le Czar, & qu'il empêche ſes armes de faire du mal à ceux qui combattent pour l'intérêt de la religion. Les ignorans ſont crédules; les Strelitz pouſſent un cri de joie, s'élancent ſur les ſoldats que commande le Général Gordon. Les derniers oppoſent une fermeté opiniâtre à l'impétuoſité des premiers; la mêlée devient furieuſe: la fureur des Strelitz leur tient lieu de courage; mais ils combattent ſans ordre, ſans diſcipline, contre des troupes aguerries & bien commandées; déja trois mille des leurs ſont renverſés, la fatigue ôte les forces aux autres, ils ſont accablés ſous les coups redoublés de leurs ennemis, implorent la clémence du vainqueur, jettent leur armes, & ſe rendent priſonniers. Quelques-uns prennent la fuite, & vont annoncer leur défaite à Moſcou. La victoire d'un Général étranger ſur l'ancienne milice, irrite encore les partiſans de Sophie: ils cherchent les moyens de lever de nouvelles troupes, & de tenter une ſeconde fois le ſort des armes contre le Général Gordon. Pluſieurs bourgeois ſont déja ſous les armes, leur exemple en enhardit d'autres qui ſe joignent à eux; mais Gordon entre dans Moſcou à la tête de ſes troupes victorieuſes, qui environnent les Strelitz enchaînés avec leurs Officiers. A ce ſpectacle, les nouveaux rebelles ſont ſaiſis de crainte, ils mettent les armes bas & ſe diſperſent.

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

Perry.

Les Officiers des Strelitz ſont mis à la

queſtion : ils déclarent les principaux complices de la conjuration, & avouent que leur deſſein étoit de faire ſortir la Princeſſe Sophie du monaſtère où elle étoit renfermée, de lui confier le ſoin du gouvernement pendant l'abſcence du Czar.

PIERRE I, dit le Grand. 1690.

Pierre faiſoit des préparatifs pour paſſer à Veniſe lorſqu'il reçut la nouvelle de cette révolte. Il change tout-à-coup de réſolution, part ſecrétement de Vienne, paſſe par la Pologne, s'entretient avec le Roi Auguſte, lui communique le projet qu'il a de déclarer la guerre à la Suède, continue ſa route, & arrive à Moſcou avant qu'on ſoit informé de ſa marche. Sa préſence cauſe beaucoup de joie à ceux qui lui ſont attachés, & jette dans la conſternation ceux qui n'aiment ni ſa perſonne ni ſon gouvernement. Le jour même de ſon arrivée, il fit donner aux ſoldats qui avoient défait les Strelitz, des récompenſes proportionnées à leur ſervice ; le jour ſuivant, il fit amener devant lui les chefs des rebelles, ordonna qu'on les examinât en ſa préſence, & les condamna tous à mort, ſans épargner les Prêtres & les gens de qualité de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe trouverent complices de la conjuration. Les uns eurent la tête tranchée, les autres furent roués ; quelques-uns furent enterrés vifs ; pluſieurs femmes ſubirent ce dernier ſupplice. Quelques écrivains aſſurent que le Czar ordonna aux Juges d'exécuter leurs ſentences ; que Sa Majeſté, & pluſieurs Boïares couperent la tête à une multitude de criminels. Le Fort & quelques autres étrangers

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

furent long-tems ſollicités de prêter leurs bras à des exécutions ſi révoltantes pour des Européens, & ne parvinrent qu'à force de ſollicitations, à s'en faire diſpenſer. Les loix, les coutumes, & les mœurs barbares de Ruſſie avoient tellement influé ſur le caractère de Pierre, qu'il ne s'étoit point encore adouci chez les peuples civiliſés. Deux mille Strelitz furent pendus autour des murailles de la ville; on dreſſa des potences dans tous les grands chemins, aux environs de Moſcou & autour du Monaſtère où étoit la Princeſſe Sophie; on y pendit pluſieurs rebelles, & l'on érigea des colonnes de pierre où le crime & le châtiment furent gravés. On força la Princeſſe Sophie de ſe mettre aux fenêtres du couvent, pour voir l'exécution des rebelles. La Capitale de Ruſſie, préſentoit ce jour-là le même tableau que la Capitale du monde avoit préſenté dans le tems des Marius & des Sylla. Ses rues étoient teintes du ſang de ſes habitans, & couvertes de cadavres mutilés. Les cris des mourans, auxquels ſe joignoient ceux de leurs femmes & de leurs enfans, jettoient la conſternation partout: l'innocence même ne ſe croyoit pas en ſûreté. Pour rendre le ſpectacle plus horrible, on en augmenta la durée. Cette exécution s'étant faite au milieu de l'hiver, les cadavres furent bientôt gelés. On rangea ſur la terre ceux qui avoient eu la tête tranchée, dans le même ordre où ils étoient lorſqu'on les exécuta, & on mit la tête à côté du corps. Le cadavre de ceux qui avoient été pendus autour des

murailles de la ville & ſur les grands chemins reſterent attachés aux potences juſqu'au printems : alors on les jetta dans des foſſes. Ceux des Strelitz qui parurent moins coupables que les autres, obtinrent la vie ; mais ils furent exilés en Sibérie & à Aſtracan, avec leurs femmes, leurs enfans, & leurs plus proches parens. Le Czar caſſa à perpétuité la milice des Strelitz, & abolit juſqu'à leur nom. Aucun de ſes prédéceſſeurs n'auroit ſeulement oſé diminuer ce corps redoutable ; Pierre le fit ſans le moindre danger, ſans la moindre réſiſtance, parce qu'il avoit préparé ſon projet.

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

On aſſure que Pierre Alexiowitz voulut, dans les premiers tranſports de ſa colère, faire périr la Princeſſe Sophie, ſa ſœur ; mais le Fort employa tout le crédit qu'il avoit ſur l'eſprit de ce Prince, pour lui inſpirer des ſentimens de clémence & de généroſité. Quelle obligation n'eut point Pierre à ſon favori, qui l'empêcha de tacher ſa mémoire du ſang de ſa ſœur ! Le Czar, cédant aux juſtes repréſentations de le Fort, promit de ne faire ſubir à ſa ſœur aucune punition corporelle : mais il exigea qu'on ne s'opposât point à ce qu'il la vît : il vouloit jouir de la honte & de la confuſion dont ſon crime devoit la couvrir. Dans cette idée, il ſe rendit au couvent de Devitz, ſitué à un mille de la capitale où Sophie étoit renfermée ; Pierre, en l'abordant, lui jetta un regard qui annonçoit toute ſa colère. La Princeſſe joignoit à une taille majeſtueuſe, à une beauté régulière, un eſprit ſouple, adroit, & inſinuant. Elle ne s'abandonna point à cet

accablement dans lequel ſa ſituation ſembloit devoir la mettre, & conſerva aſſez de préſence d'eſprit pour joindre le ſecours de l'art aux graces naturelles. Elle prit une attitude plus touchante qu'humiliée ; ſes yeux qui répandoient des larmes, lui donnoient plus l'air d'affliction que de deſeſpoir : jamais le Czar ne l'avoit vue ſi belle. La tendreſſe fit bientôt taire la colère ; Pierre avoit un caractère bouillant, quelquefois même brutal ; mais il étoit naturellement tendre ; il oublia les reproches qu'il s'étoit propoſé de faire à ſa ſœur, s'attendrit juſqu'aux larmes. L'adroite Sophie profita de l'état dans lequel elle le voyoit, & vint à bout de lui perſuader qu'elle étoit innocente ; qu'on s'étoit ſervi de ſon nom pour exciter une révolte ; qu'étant enfermée & ſcrupuleuſement gardée, elle ne pouvoit avoir commerce avec les ſoldats. Pierre finit par conſoler ſa ſœur, & par lui promettre d'adoucir les rigueurs de ſa retraite. Il lui auroit tenu parole ; mais on lui fit ſentir combien l'eſprit de cette femme étoit dangereux ; il ſe contenta de lui laiſſer le couvent pour priſon, & mit auprès d'elle une perſonne de confiance pour examiner toutes ſes actions. Elle y vécut encore trois ans, & y fut enterrée avec toute la pompe qui étoit dûe à ſon rang. Pierre verſa des pleurs ſur ſon tombeau : il diſoit, toutes les fois qu'il entendoit parler d'elle, que cette Princeſſe auroit été accomplie du côté de l'eſprit & du corps, ſi ces qualités n'avoient pas été gâtées par le déſir immodéré de gouverner.

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

Nouveaux Mémoires ſur l'état préſent de la Ruſſie.

Ce n'eſt point ſans étonnement qu'on voit un réformateur, un légiſlateur faire périr tant d'hommes, qui devoient être regardés comme précieux dans un pays où la population demandoit tous les ſoins du Monarque : mais Pierre devoit étonner & ſubjuguer pour jamais une nation barbare, par l'appareil & par la multitude des ſupplices. PIERRE I, dit le Grand. 1699.

Autant ce Prince avoit déployé de ſévérité en puniſſant les conjurés, autant il montra d'humanité, quelque tems après, lorſqu'il perdit le Fort, ſon favori, qui mourut à l'âge de quarante-ſix ans le 12 Mars. Sa pompe funébre égala celle d'un Souverain. Le Czar y aſſiſta lui-même, une pique à la main, marchant après les Capitaines au rang de Lieutenant qu'il avoit pris dans le régiment du Général qu'on portoit en terre. Le Czar pleura ce grand-homme toute ſa vie. Il connoiſſoit ſon merite, & ſentoit toute la perte qu'il faiſoit. La beauté de la figure de le Fort, les graces qui accompagnoient toutes ſes actions, frapperent Pierre Romanou : ſon eſprit, ſes talens, ſes vertus lui gagnerent l'eſtime & l'amitié de ce Monarque, qui avoit pour lui, même de la vénération. Le Czar donna bientôt toute ſa confiance à la ſageſſe des conſeils & à la pureté des intentions de le Fort. Celui-ci prit un tel aſcendant ſur l'eſprit de ſon Souverain, qu'il arrêtoit ſa fureur prête à éclater. Le Monarque hors de lui-même ne connoiſſoit que le Fort. Cet homme admirable en tout, vécut ſans intérêt au milieu de la faveur, & ſans ambition au milieu des

grandeurs. En mourant il laiſſa une veuve, un fils & un neveu, qui n'eurent pour héritage que ſon nom, & ce que le Czar crut devoir à ſa mémoire. Après la mort de le Fort, Pierre montra ſes talens, il exécuta ſeul les grands changemens qu'il avoit préparés : il établit pour ſa garde le régiment Préobazinski, nom qui lui venoit de cette première compagnie de cinquante hommes que le Czar avoit exercés dans ſa jeuneſſe, lorſqu'il étoit retiré à Préobazinski, & dans le tems que ſa ſœur Sophie gouvernoit l'Etat.

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

Il forma en outre d'autres régimens réguliers ſur le modèle des Nations étrangères, leur donna des habits courts & uniformes, au lieu de ces robes longues, toujours gênantes, dont les ſoldats Ruſſes étoient vêtus auparavant. Ce Prince ſe fit donner un état de tous les Nobles qui avoient des biens conſidérables, & qui ne ſervoient point. Il en obligea une partie d'aller à l'armée, d'autres furent envoyés ſur ſa flotte, ou dans les troupes qui étoient en garniſon ſur les frontières. Comme il avoit paſſé lui-même par tous les grades militaires, il voulut qu'ils commençaſſent tous par être ſoldats, avant de devenir Officiers. Ceux qu'il mit ſur ſa flotte furent obligés de faire l'apprentiſſage de matelot. Perſonne n'oſoit refuſer un Souverain qui avoit donné lui-même l'exemple. Le Czar alla à Véroniſe, le principal chantier de la marine ruſſienne, pour voir les vaiſſeaux & les galeres que les Hollandois y avoient bâtis en ſon abſence, & pour faire hâter la conſtruction des vaiſ-

seaux qu'il vouloit envoyer sur la Mer Noire. Il donna la direction de ce dernier ouvrage aux Anglois qu'il avoit amenés avec lui, & congédia ceux des Hollandois qui ne voulurent pas travailler sous les ordres des Anglois. Il vouloit que tous ses vaisseaux fussent bâtis à la manière des Anglois. Il en fit commencer un de cinquante pièces de canon, sur un dessein qu'il avoit tracé lui-même, & qui devoit être construit de manière qu'il seroit toujours clos, quand même on auroit abattu la quille. Lorsque ce vaisseau fut commencé, il en laissa la direction à deux jeunes gentilshommes Russes, qui l'avoient accompagné dans les pays étrangers, & qui avoient appris avec lui à construire des vaisseaux. Il craignoit que les talens ne se perdissent en languissant dans l'inaction : ces deux gentilshommes Russes eurent ordre de consulter les constructeurs Anglois, toutes les fois qu'ils se trouveroient embarrassés. Sitôt que ce vaisseau fut achevé, il en nomma Mus capitaine : c'étoit un habile marin qu'il avoit amené de Sardam. Ce fut sur ce vaisseau que Pierre voulut passer par tous les emplois de la Marine. Il demanda à Mus quel étoit le plus bas emploi dans un vaisseau : Mus lui ayant répondu que c'étoit celui de Mousse, Pierre lui dit : « Je t'en servirai donc aujourd'hui. » Aussitôt il monta au haut d'un mât pour en détacher une corde Mus lui-même, fut effrayé de cette hardiesse, parce qu'il faisoit un vent très-violent. La force & l'adresse du Monarque le préserverent du danger. Il alluma ensuite la pipe du Ca-

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

pitaine, & fit toutes les autres fonctions de Mouſſe; donnant ainſi le plus bel exemple de ſubordination dont on eût entendu parler.

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

Lorſqu'il eut pris toutes les précautions qui lui paroiſſoient néceſſaires pour mettre ſes forces de terre & de mer en état de réſiſter à ſes ennemis, il tourna ſon attention du côté du Gouvernement, & ſe propoſa d'établir la réforme dans l'Egliſe, dans les finances, & même dans la ſociété.

§. III.

Changement dans l'Egliſe, dans le Gouvernement, & dans les Mœurs.

LA réforme que Pierre vouloit établir dans l'Egliſe ſembloit très-difficile; ce fut, de tous les changemens qu'il fit, celui qui lui couta le moins. Les Ruſſes avoient pour leur Patriarche la plus grande vénération: il partageoit même la ſuprême puiſſance avec le Monarque. Il étoit juge ſouverain dans les affaires eccléſiaſtiques, & avoit en outre le pouvoir de réformer de ſa propre autorité tout ce qu'il croyoit être préjudiciable aux bonnes mœurs. Il condamnoit à mort tous ceux qui lui paroiſſoient coupables à cet égard, même ſans être obligé d'en donner aucune connoiſſance à la Cour; & les ſentences qu'il prononçoit étoient exécutées ſur-le-champ. Le Czar Pierre commença par diminuer cette puiſſance du Patriarche, & celui qui occupoit cette dignité étant mort, Sa Majeſté défendit qu'on en élût un nouveau, & déclara que le Chef de l'Etat ſe-

roit en même tems Chef & Gouverneur de l'Egliſe. Pierre, pour s'affermir dans la nouvelle dignité dont il venoit de ſe revêtir lui-même, fit un coup d'éclat: le premier jour de l'année ſuivante, qui eſt une grande fête parmi les Ruſſes & tous les Chrétiens Grecs, il ſe rendit à la principale Egliſe de Moſcou, & y officia Pontificalement. Il fit là même cérémonie tous les ans pendant le reſte de ſa vie.

PIERRE I, dit le Grand 1699.

Anecdotes du régne de Pierre I.

Le Métropolitain de Reſan étoit né & avoit été élevé en Pologne: il étoit le plus inſtruit de tout le Clergé de Ruſſie. Pierre le chargea de l'adminiſtration des affaires eccléſiaſtiques; mais avec ordre de communiquer à Sa Majeſté les plus importantes, & de ne rien décider à cet égard ſans ſa participation. Le Czar établit par la ſuite un Collége, ou Synode national, qui connoiſſoit de toutes les affaires eccléſiaſtiques.

Un changement ſi extraordinaire ne manqua pas de cauſer de grands mécontentemens parmi les Archevêques & les Evêques. Un d'entr'eux oſa blâmer publiquement, même avec force, la conduite du Monarque. Pierre, indigné de voir qu'un ſujet réſiſtât à ſes volontés & s'opposât aux regles qu'il vouloit établir dans les différens ordres de l'Etat, ordonna ſur le champ que ce Prélat fût dépoſé: mais la hardieſſe & l'opiniâtreté du premier, lui annonçoient la conduite que les autres ſe propoſoient de tenir. Il ne trouva aucun Evêque qui voulût exécuter ſes ordres à cet égard: au contraire, tous allerent en corps repréſenter à Sa Majeſté qu'il n'y

Perrin.

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

avoit point d'exemple dans les annales Ruſſes qu'on eût dégradé une perſonne d'une dignité ſi éminente dans l'Egliſe ; que d'ailleurs étant tous égaux entr'eux, ils ne pouvoient ſe dégrader réciproquement. Ils ajouterent que ſi Sa Majeſté vouloit abſolument qu'on fît le procès de celui qui avoit encouru ſon indignation, il falloit qu'elle leur permît d'élire un Patriarche, qui ſeul avoit le droit de dégrader les Evêques. Pierre, irrité de la réſiſtance qu'il trouvoit à ſes volontés, ordonna à l'Archevêque de Reſan d'ôter la mître à celui qui étoit accuſé : cet Archevêque obéit, & perſonne n'oſa murmurer, même ſe plaindre publiquement ; mais les mécontens jetterent dans les rues, & pendant la nuit, pluſieurs écrits injurieux contre la Perſonne du Czar. On en porta quelques-uns à Sa Majeſté, qui fit publier une déclaration par laquelle on promettoit une récompenſe conſidérable à ceux qui découvriroient les auteurs de ces libelles.

Avant le regne de Pierre le Grand, les Ruſſes étoient enſevelis dans une ignorance ſi profonde, que les plus ſavans du Clergé ne connoiſſoient d'autre langue que celle du pays : on trouvoit même des Prêtres qui ſavoient à peine lire. Les Eccléſiaſtiques, craignant qu'on ne découvrît leur profonde ignorance, avoient grand ſoin de détruire tout ce qui pouvoit contribuer à faire fleurir les lettres. Ils répétoient ſans ceſſe aux anciens Czars, que l'étude des langues étrangères ſerviroit à introduire en Ruſſie les coutumes des étrangers, & des innovations qui pour-

roient avoir des ſuites dangereuſes tant pour l'Egliſe que pour l'Etat. Perſonne ne liſoit, perſonne même ne ſavoit lire : on ignoroit dans ce vaſte Empire l'art de l'Imprimerie, qui ſe perfectionnoit tous les jours dans les autres Etats de l'Europe. L'ayeul de Pierre avoit fait venir des caractères, une preſſe & des ouvriers de Pologne, & les avoit fait placer dans une maiſon de Moſcou, voulant y établir une Imprimerie : on mit, pendant la nuit, le feu à cette maiſon ; la preſſe fut réduite en cendres, les caractères furent fondus, les ouvriers retournerent en Pologne, & l'ignorance continua. Pour prouver juſqu'à quel point elle étoit pouſſée dans ce pays, il ſuffit d'en rapporter un exemple ou deux. Un Ambaſſadeur de Perſe en Danemarck paſſa par Moſcou, & y ſéjourna quelque tems. Pendant qu'il étoit dans cette ville, il y eut une éclipſe de ſoleil. Le Secrétaire de cet Ambaſſadeur étoit mathématicien ; il calcula la grandeur que l'éclipſe devoit avoir à Moſcou, & trouva qu'elle ſeroit preſque totale. Le bruit de cette prédiction ſe répandit dans Moſcou, avec les circonſtances du jour & de l'heure. Les Ruſſes commencerent à la tourner en ridicule, diſant qu'il falloit qu'un homme fût bien préſompteux de prétendre avoir une connoiſſance pareille, & qu'il y avoit en même tems bien de la hardieſſe, d'oſer prédire une choſe qui ne pouvoit être connue que de Dieu. Lorſque ce Perſan paroiſſoit dans les rues, il voyoit que tous ceux qu'il rencontroit s'arrêtoient à le conſidérer ; mais, ignorant ce qu'on di-

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

ſoit de lui, il croyoit qu'on le regardoit par le ſeul motif de la curioſité. Le jour de l'éclipſe étant arrivé, & le ſoleil ſe trouvant obſcurci de la manière qu'il l'avoit prédit, le peuple groſſier le prit pour un ſorcier qui avoit cauſé cette éclipſe; il s'aſſembla vers le ſoir autour de ſa maiſon, demandant à grand cris qu'on le lui livrât pour le brûler ou pour le mettre en pièces. Les Gardes du Czar eurent beaucoup de peine à le préſerver de la fureur du peuple: le jour ſuivant, on le fit ſortir ſecrétement de la ville.

L'ignorance conduit promptement à la ſuperſtition: les Ruſſes croyoient que tous ceux qui n'étoient pas de la Religion Grecque, même les animaux qui leur appartenoient, profanoient leurs Egliſes, ſitôt qu'ils y entroient. On rapporte qu'un ſinge qui appartenoit à un Ambaſſadeur d'Angleterre, auprès d'un des prédéceſſeurs de Pierre I, s'étant un jour échappé, entra dans une Egliſe qui étoit proche de la maiſon où logeoit l'Ambaſſadeur, & renverſa des images de Saints, qui y étoient placées ſur des tablettes. (C'eſt ainſi que les Ruſſes placent les images, croyant que ce ſeroit un crime de les pendre). On accuſa l'Ambaſſadeur d'avoir fait détacher ſon ſinge pour profaner l'Egliſe: on alla même juſqu'à dire que le Démon l'y avoit conduit exprès pour déshonorer les Saints. Les Prêtres crierent au ſacrilége, le peuple s'ameuta, on courut au Palais de l'Ambaſſadeur, on ſe propoſoit d'y mettre le feu. Envain ſes gens repréſentoient que l'animal, dont on ſe

plaignoit, ne pouvoit attacher d'idée à ce qu'il faiſoit, & qu'il étoit ridicule de croire que les Saints fuſſent offenſés par un être irraiſonnable. Il fallut livrer le ſinge à ce peuple groſſier, qui le traîna chez le Patriarche. Le Prélat, né & élevé dans l'ignorance, au lieu de faire ſentir aux Ruſſes tout le ridicule de leur conduite, regarda cette affaire comme très-importante, & décida qu'il falloit purifier l'Egliſe avec de l'eau bénite, adreſſer aux Saints des prières convenables à la circonſtance, & conjurer le Démon pour le faire ſortir de l'Egliſe. Il ordonna enſuite qu'on traînât le ſinge par les rues, & qu'on le pendît publiquement.

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

Pierre, honteux d'avoir pour ſujets des hommes ſi groſſiers, fonda dans ſes Etats différens colléges où l'on apprenoit les Langues, & où ceux qui ſe deſtinoient à la Prêtriſe étoient obligés d'aller étudier. Il fit mettre dans chaque collége une bibliothéque qui étoit ouverte certains jours de la ſemaine. Les Profeſſeurs étoient obligés de s'y trouver, pour expliquer les paſſages des auteurs qui pourroient embarraſſer le Lecteur. Il fit traduire en langue vulgaire l'ancien & le nouveau teſtament & pluſieurs livres de dévotion. Sa Majeſté fonda des Séminaires, d'où l'on tiroit tous les Archevêques, les Evêques & les Abbés : mais ſur l'atteſtation des ſupérieurs. Cette ſage précaution établit bientôt la diſcipline dans l'état eccléſiaſtique. Sentant que le célibat étoit contraire à un Etat qui avoit beſoin d'être policé, Pierre confirma l'uſage de l'Egliſe Ruſſe qui per-

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

mettoit le mariage aux Prêtres séculiers: mais étant instruit qu'une multitude de jeunes personnes des deux sexes se retiroient dans des cloîtres, & y faisoient vœu de ne jamais travailler à la population, il ordonna qu'on n'entreroit dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'est-à-dire, dans un âge où l'on conçoit bien rarement ce projet, & défendit qu'on y reçût, à quelque âge que ce fût, un homme revêtu d'un emploi public. Ce réglement fut aboli après la mort de Pierre.

Pour apprendre aux Russes qu'il étoit possible de prédire les éclipses, Sa Majesté Czarienne chargea le Mathématicien Fergusson de calculer la grandeur de toutes les éclipses qui devoient être visibles à Moscou. Elle fit venir des télescopes & tous les instrumens propres à composer un observatoire. Ce Prince s'amusoit à observer les éclipses; il s'entretenoit sur leur cause, sur les mouvemens des corps célestes, suivant le système de Newton, en présence des Seigneurs de la Cour. Par cette sage précaution le Czar familiarisoit les Russes avec les éclipses, & leur faisoit perdre cette terreur panique, que ces phénomènes ont toujours inspirée aux barbares.

Ces changemens excitèrent des murmures: les Prêtres répandirent des libelles contre lui: mais il furent punis; la crainte imposa silence aux mécontens, & le Czar continua la réforme. Sentant combien l'abstinence outrée est préjudiciable à la santé, il dispensa ses troupes & ses ouvriers de ces trois carêmes auxquels l'Eglise Grec-

que eſt aſſujétie, & de ces jeûnes rigoureux que les Patriarches avoient établis dans l'Égliſe Ruſſe. Il obligea les aumôniers de vaiſſeau & des troupes de terre, d'en donner l'exemple; ce qu'ils firent ſans répugnance. PIERRE I, dit le Grand. 1699.

Pierre, ayant établi l'ordre dans les affaires eccléſiaſtiques, ſongea au Gouvernement. Le ſoin de lever les impôts & d'adminiſtrer la Juſtice, avoit toujours été confié aux premières familles de Ruſſie. Ceux qui avoient des Gouvernemens de Provinces étoient les maitres abſolus des biens & de la vie de ceux qui habitoient dans leur province. Pour faire exécuter leurs ordres, preſque toujours injuſtes, ils avoient la liberté d'employer le nom du Czar. Comme ils faiſoient ordinairement leur réſidence à Moſcou, ils y tenoient leur cour de Juſtice, ou l'on appelloit des ſentences qui avoient été prononcées dans les villes de leur Gouvernement. Les Juges de cette cour étoient obligés de faire le rapport de chaque affaire au Gouverneur : mais ils le faiſoient toujours en faveur de celui qui étoit aſſez riche pour acheter leur ſuffrage, & le pauvre étoit opprimé.

Les Gouverneurs de Provinces nommoient les Magiſtrats de chaque ville; ces Magiſtrats décidoient en premier reſſort les affaires qui concernoient les revenus du Czar, & les procès des particuliers. Dans le dernier cas, il n'y avoit ni rapporteur pour expoſer l'affaire, ni Avocat pour la plaider; & les ſentences des Juges de Provinces étoient preſque toujours

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

confirmées à Moſcou. Les Magiſtrats des villes de Provinces ne reſtoient que trois ans en charge; ils donnoient près de deux mille livres par an au Gouverneur de la Province, & des ſommes conſidérables à ſes Secrétaires ; cependant au bout des trois ans il leur reſtoit des ſommes conſidérables. Pierre, dans les différentes converſations qu'il avoit eues en Hollande & en Angleterre, avoit appris ce qu'un Monarque doit à ſes ſujets: il vouloit s'en acquitter. Pour cet effet, il fit aſſembler ſon Conſeil privé, lui propoſa d'établir une Chambre des Comptes ſur le modèle de celle de Hollande. Il vouloit que cette Chambre fût compoſée d'un certain nombre de perſonnes priſes parmi les Marchands, & reconnues pour être d'une probité à l'épreuve. Ces Marchands devoient établir un Bureau ſubalterne dans toutes les villes de l'Empire, pour lever les impôts ſur les entrées dans chaque diſtrict, qui formeroit comme une élection. Le produit de ces impôts devoit être porté à la Chambre des Comptes de Moſcou, & chaque Bureau ſubalterne devoit y rendre compte de ſa conduite. Les Gouverneurs conſervoient, comme auparavant, le pouvoir de lever la taxe ſur les terres, ſur les maiſons, & la capitation.

Les Seigneurs qui compoſoient le Conſeil, prévoyant que cette nouvelle adminiſtration diminueroit beaucoup leur pouvoir, formerent le projet de s'y oppoſer. Ils repréſenterent à Sa Majeſté, qu'ayant toujours fait à la Nobleſſe l'honneur de lui confier la levée des deniers publics, ce ſe-

roit lui donner une preuve de la plus grande méfiance, & la déshonorer à jamais, ſi elle lui ôtoit cet emploi, pour le donner à des payſans, à des eſclaves, qui ne devoient nullement être mis en parallele avec les gens nobles. Leurs remontrances & leurs plaintes furent inutiles : Pierre avoit pris ſon parti. Quelques-uns d'entr'eux le prièrent de faire au moins entrer des Gentilshommes dans la Chambre des Comptes. Ces nouvelles inſtances déplurent au Czar ; elles l'irriterent même au point qu'il menaça de ſon indignation ceux qui oſeroient lui en parler encore. On connoiſſoit trop la vivacité de ſon caractère pour s'expoſer aux effets de ſa colère : on ſe hâta d'approuver ſon projet, & il le mit ſur le champ en exécution. Cette manière de percevoir les impôts eut un ſuccès fort avantageux pendant quelques années : mais les favoris du Czar, comme ceux des autres Monarques, étoient toujours tout prêts à ſacrifier l'intérêt du public au leur propre, & les bontés que le Souverain avoit pour eux, ne leur fourniſſoient que trop ſouvent l'occaſion de ſatisfaire leur inſatiable avidité. Sans ceſſe ils répétoient au Czar qu'ils avoient trouvé des moyens de lever les impôts plus prompts, plus lucratifs pour lui & moins onéreux pour le peuple que ceux que procuroit la Chambre des Comptes. Il les écoutoit par amitié, il ſe laiſſa bientôt perſuader par foibleſſe. Il abolit la Chambre des Comptes, créa de nouveaux Officiers appellés *Prebulshieks*, ou ſurveillans aux intérêts du Czar. Chacun d'eux

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

avoit droit d'impoſer à ſa volonté, & ſans contradiction, des droits ſur chaque eſpèce de marchandiſe. Les Marchands étoient obligés de leur faire des préſens conſidérables pour les engager à ne pas mettre ſur leurs marchandiſes des taxes exorbitantes. Le déſir des richeſſes augmente avec les richeſſes. Ces inſatiables Miniſtres convinrent entr'eux d'acheter toutes les marchandiſes, tant étrangères que celles qui venoient du pays, & ne les cédoient aux débitans qu'à un prix beaucoup au-delà de leur valeur. Ils faiſoient même fouiller dans les maiſons des particuliers, pour voir s'il ne s'y trouvoit pas des marchandiſes ſur leſquelles on n'auroit point mis la marque de la taxe : s'il s'y en trouvoit, on exigeoit du maître de la maiſon une amende conſidérable. Ces exactions rendant le prix des marchandiſes exceſſif, les particuliers ſe trouverent hors d'état d'en acheter, les Marchands laiſſerent leurs magaſins vuides, & le commerce tomba preſqu'entièrement. Envain on voulut faire des repréſentations au Czar, la vérité ne pouvoit percer la foule des favoris qui l'environnoient. A la fin un citoyen zèlé, un véritable patriote, le Knèès Jacques Dolgoroucki brava tous les dangers qui menacent ceux qui oſent dire la vérité aux Princes ; il avertit Sa Majeſté Czarienne des vexations qu'on exerçoit dans ſes Etats, & de la miſere à laquelle ſon peuple étoit réduit par le déſodre qui régnoit dans ſes finances. Pierre I aimoit trop ſon peuple, pour ſouffrir qu'il reſtât long-

tems en proie à l'avidité des Gouverneurs : il établit une Commiſſion pour veiller ſur l'adminiſtration des Finances, & réſolut de ne donner les dignités qu'à ceux qui ſeroient en état de les remplir. Nous préſenterons dans la ſuite ce fait d'une manière plus détaillée. PIERRE I, dit le Grand. 1699.

La réforme s'étendit part-tout : Pierre ne trouva parmi ſes peuples rien qui fût indigne de ſon attention, de ſes ſoins. L'habillement, les aſſemblées, la manière de contracter les mariages prirent une nouvelle forme en Ruſſie. Il voulut d'abord que ſa nation fût vêtue de la même manière que les maîtres qui étoient venus l'inſtruire. La robe fut autrefois le vêtement de toutes les nations : elle demandoit peu de façons, peu d'art, ce qui engageoit, ſans doute les Ruſſes à la conſerver : ces peuples avoient auſſi de longues barbes, qu'ils peignoient avec beaucoup de ſoin. Pierre réuſſit bientôt à introduire à ſa Cour l'habit de nos nations, & la coutume de ſe raſer : mais il trouva beaucoup de réſiſtance dans le peuple, & fut obligé d'impoſer une taxe ſur les habits longs & ſur les barbes. Tous les hommes libres, excepté les Prêtres, étoient obligés de payer cent roubles par an, pour avoir le droit de porter la barbe & la robe longue ; les eſclaves payoient un copec. Pierre établit un commis aux portes de toutes les villes pour recevoir cette taxe. L'ordonnance du Czar fut regardée comme un crime qui tendoit à abolir la religion : les Prêtres diſoient que les Saints avoient porté la barbe & l'habit long, Perri.

comme on les voyoit repréſentés dans leurs images. Les murmures des Ruſſes furent inutiles, Pierre voulut qu'ils ſe ſoumiſſent à ſes volontés. Il fit ſuſpendre aux portes de chaque ville des modèles d'habit à l'angloiſe, & fit publier une ſeconde ordonnance, par laquelle il étoit enjoint à tous ceux qui ſeroient dans le cas d'entrer dans la ville, de ſe faire habiller ſuivant ces modèles, & de ſe faire raſer, ou de payer deux grevenes ou vingt ſous. Cette ordonnance portoit en même tems, que ceux qui refuſeroient de payer, ſeroient obligés de ſe mettre à genoux à la porte de la ville, de ſouffrir qu'on leur coupât tout ce qui traîneroit à terre, & qu'on leur arrachât la barbe. Pluſieurs Ruſſes ſe préſenterent aux portes de Moſcou avec la robe longue & la barbe : les Commis prépoſés pour recevoir la taxe, voyant qu'ils refuſoient de la payer, les forcerent de ſe mettre à genoux, couperent leur robe, & leur tirerent la barbe de manière à leur faire tenir une contenance ridicule, plutôt qu'à leur cauſer de la douleur : tels étoient les ordres ſecrets du Czar. Les commis avoient le talent de jetter de la gaieté dans cette exécution ; le peuple s'en amuſoit, & les avertiſſoit lors qu'il voyoit un homme portant la robe longue & la barbe ſe préſenter pour entrer dans la ville. Ce ridicule eut plus d'effet que toute la violence qu'on eût pu employer.

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

Les Charpentiers de Véroniſe, ayant appris que le Czar étoit parti pour venir voir ſes chantiers, ſe hâterent de ſe faire

raſer. Il s'en trouvoit parmi eux pluſieurs qui étoient avancés en âge, & qui avoient toujours porté la barbe : leurs camarades les voyant arriver ſans barbe, leur dirent, en riant, qu'ils étoient devenus des jeunes gens, & demanderent ce qu'ils avoient fait de leur barbe. Les vieillards la tirerent de leur ſein, & dirent qu'en arrivant chez eux ils la mettroient dans un endroit où on pourroit la trouver pour la placer avec eux dans leur cercueil, afin qu'ils puſſent la préſenter à Saint Nicolas, lorſqu'ils paſſeroient dans l'autre monde.

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

Les femmes, particulièrement celles de la Cour, eurent ordre de s'habiller à l'angloiſe. Pour adoucir le caractère des Ruſſes, Pierre établit parmi eux les aſſemblées. Avant lui il étoit expreſſément défendu aux femmes de ſe trouver en compagnie avec les hommes ; les maiſons mêmes des gens de qualité avoient une entrée particulière & un appartement ſéparé pour les femmes. Il arrivoit quelquefois que le maître de la maiſon, pour faire honneur à ceux qui étoient chez lui, faiſoit paroître ſa femme : mais elle arrivoit par des galeries détournées, & accompagnée de ſes domeſtiques, & ſe retiroit ſur le champ. Le Czar ordonna qu'on les invitât par la ſuite auſſi-bien que les hommes, aux nôces & aux autres divertiſſemens : mais il leur défendit de s'y trouver avec leurs anciens habits. Pour établir plus promptement ces fêtes, il les honoroit ſouvent de ſa préſence, & ſe faiſoit accompagner par les Seigneurs, & les Da-

mes de ſa Cour. Ces fêtes accoutumerent bientôt les Dames Ruſſes à porter des habits à l'angloiſe.

PIERRE I, dit le Grand. 1699.

Parmi les réformes que Pierre établit, les femmes approuverent encore celle qui concernoit les mariages. Avant que ce Monarque ſongeât à policer ſon peuple, ce nœud indiſſoluble, & qui ne doit ſe former qu'après les plus mûres réflexions, étoit regardé comme une choſe de peu d'importance. Les peres & les meres des deux futurs époux faiſoient les conventions, forçoient leurs enfans à les ſigner, ſans avoir aucun égard à leur inclination: les derniers ne ſe voyoient qu'en contractant. Pierre ſentit que cette manière de marier les jeunes gens, ſans leur approbation réciproque, étoit la première cauſe de la déſunion qui régnoit ordinairement entre les maris & les femmes. Il défendit de faire contracter aucun mariage, ſans le conſentement réciproque des deux parties, auxquelles il ſeroit permis de ſe voir pendant ſix ſemaines au moins, avant de ſe marier.

Pierre inſtitue l'ordre de Saint André.

Le Czar ayant remarqué dans les pays où il avoit voyagé, que l'inſtitution de certains ordres excitoit l'émulation parmi les Grands, inſtitua l'ordre de Saint André, Apôtre, & s'en déclara lui-même Grand-Maître. Les marques de cet ordre ſont une croix en ſautoir comme une X. Sur un des côtés on lit: *Sanctus Andreas Apoſtolus*; ſur l'autre: *Alexiovitz, poſſeſſor & (*) Autocrator Ruſſiæ*, & ſur le travers

(*) Ce mot vient du Grec *Auto cratos. Auto* ſignifie *lui-même*, & *cratos, force. Autocrator* veut

eſt

eſt le nom d'Alexis, fils de Pierre. Le premier Officier qu'il décora de cet ordre, fut le Comte Gollovin, qui avoit ſuccédé au Général le Fort dans la dignité de grand Amiral. PIERRE I, dit le Grand. 1700.

Pierre porta les mains par-tout, & mit par-tout la réforme. Le Calendrier lui parut un objet trop important, pour qu'il le laiſſât auſſi défectueux qu'il l'étoit. Les Ruſſes croyoient que Dieu avoit créé le monde en Automne au tems de la récolte, & commençoient leur année au premier de Septembre, qu'ils célébroient avec beaucoup de ſolennité. Le Czar, voulant ſe conformer à l'ordre aſtronomique, & à l'uſage des autres Nations, s'y prit de cet manière: il indiqua un jubilé pour le premier de Janvier, & pour qu'il fût célébré dans toute l'étendue de ſes Etats, il voulut qu'on tirât le canon pendant huit jours, d'heure en heure, dans toutes les villes, qu'on ſonnât les cloches pendant toute la ſemaine, qu'on fît tous les jours des proceſſions ſolemnelles, qu'on tapiſsât les rues, & qu'on mît des illuminations à toutes les fenêtres pendant la nuit. Il défendit en même tems, ſous des peines très-rigoureuſes, de dater aucun acte public ſuivant l'ancienne manière de compter. Cette innovation excita des murmures, mais la crainte fit obéir.

Ce Prince, pour faire connoître à ſon peuple qu'il établiſſoit ces changemens plutôt par zèle que par vanité, défendit à tous ſes ſujets de ſe dire à l'avenir *Golup*,

donc dire dans le ſens propre, *fort par lui-même*, & dans le ſens figuré, *ſeul Souverain.*

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

ou *Eſclave* du Czar, mais ſeulement *Raob*, ou *ſujet*. Il défendit de mettre dans les requêtes qu'on lui préſenteroit, cette longue liſte de titres, fatiguante à écrire & à lire; il ordonna qu'on mît ſeulement: *à ſa très-haute & très-gracieuſe Majeſté.* Ce changement n'ôtoit rien à l'obéiſſance; mais il devoit concilier l'affection.

Chaque jour voyoit un changement & un établiſſement nouveau. Pierre fit placer ſur le chemin de Moſcou à Véroniſe des poteaux peints, à la diſtance de ſept-cens pas chacun, & fit conſtruire des eſpèces de caravanſeras de dix lieues en dix lieues. Ainſi ſes ſoins s'étendoient ſur le peuple, ſur les voyageurs.

§. IV.

Guerre contre la Suède.

ON vouloit faire la paix avec les Turcs; & l'on tenoit depuis quelque tems un Congrès à Carlowits en Hongrie, entre Petervaradin & Salankemen. Muſtapha II, vaincu par le Prince Eugêne à la bataille de Zenta, ayant perdu la Morée contre les Vénitiens, & Aſoph contre le Czar, fut obligé de ſigner un traité de paix. Il rendit Kaminiek aux Polonois; Temiſvar fut la borne des poſſeſſions Allemandes du côté des Turcs. La Morée & quelques villes de la Dalmatie reſterent aux Vénitiens; le Czar demeura maître d'Aſoph & de quelques Forts conſtruits dans les environs: mais Muſtapha n'avoit fait avec le Czar qu'une treve de deux ans. Ce dernier vouloit conſtruire ſur le Golfe de Finlan-

de un Port, qui, par l'avantage de ſa ſituation, pût rendre libre le commerce de la mer Baltique & de l'Océan Occidental. Il falloit, pour remplir un ſi beau projet, qu'il s'emparât de l'Ingrie. Les propoſitions d'Auguſte, Roi de Pologne, la jeuneſſe de Charles XII, Roi de Suède, l'excitoient à pourſuivre cette entrepriſe. Avant de la commencer, il réſolut de cimenter une paix durable avec le Turc, dont toutes les forces réunies contre lui étoient capables de déconcerter ſes projets. Pierre Romanou va montrer dans tout leur jour ſes talens pour la politique & pour la guerre.

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

Il écrivit à Guillaume, Roi d'Angleterre, pour le prier de lui procurer une treve plus longue avec la Porte Ottomane. Le Roi d'Angleterre envoya ſur le champ ordre à Mylord Paget, ſon Ambaſſadeur à la Porte, de prendre les intérêts du Czar avec autant de zèle que ceux des autres Princes de la Chrétienté. Le Czar, de ſon côté, envoya Emilien Ignaciewitz Ukrainow en qualité de Plénipotentiaire à la Porte. Cet Ambaſſadeur eut l'imprudence de ſe faire eſcorter par une troupe de ſoldats ſi nombreuſe, que le Sultan & ſes Miniſtres en furent offenſés. Il s'en fallut très-peu qu'on ne le renvoyât ſans lui donner audience: mais les affaires de l'Empire Ottoman étoient dans un ſi mauvais état, que le Divan prit le parti de diſſimuler, & l'on conclut avec le Czar une trève de trente ans.

Cette paix ſembloit annoncer aux Ruſſes une tranquillité durable: mais Pierre ne

l'avoit conclue que pour commencer une guerre d'une plus grande importance : il vouloit conquérir l'Ingrie & la Carélie, que les Ruſſes avoient autrefois poſſédées, & dont les Suédois s'étoient emparés dans le tems des faux Démétrius. Ce pays lui étoit néceſſaire pour remplir les projets de commerce qu'il avoit conçus. Nous avons parlé plus haut de l'invaſion qu'Ivan IV, dit le Conquérant, fit en Livonie, & des ravages qu'il y commit. Les Livoniens appellerent les Polonois & les Suédois à leur ſecours. Ces derniers s'emparerent du pays qu'on les prioit de défendre, le partagerent entr'eux, s'en diſputerent enſuite la poſſeſſion ; la Suède en reſta à la fin maîtreſſe, auſſi-bien que de l'Eſtonie. Charles XI avoit mis la Suède & toutes ſes poſſeſſions ſur le pied des Royaumes héréditaires, & y exerçoit une autorité ſans bornes. La Nobleſſe de Livonie ne put ſouffrir patiemment que le Roi abolît tous ſes priviléges : elle députa au Monarque ſix Gentilshommes, à la tête deſquels on mit Jean Reinold Patkul, que ſes malheurs & la colere de Charles XII ont depuis rendu célébre. Les plaintes qu'il porte aux pieds du trône, ſont reſpectueuſes, mais fortes. Son zèle devient un crime : on le met en priſon avec les autres députés, & on le condamne à avoir la tête tranchée. Il eſt aſſez heureux pour s'évader, reſte quelque tems dans le pays de Vaud, en Suiſſe. Là il apprend qu'Auguſte eſt couronné Roi de Pologne, & qu'il a promis de recouvrer toutes les provinces qui avoient appartenu au Royaume ; il

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

court à Dreſde, y annonce le mécontentement des Livoniens, & perſuade qu'ils ſont tout diſpoſés à ſecouer le joug des Suédois. L'occaſion paroît favorable à Auguſte : la foibleſſe du Monarque de Suède qui n'a que dix-huit ans, le mécontentement des Livoniens, l'ambition du Czar qui cherche l'occaſion de ſe ſignaler, tout ſemble inviter Auguſte à entreprendre la guerre contre la Suède. Avant de commencer les hoſtilités, il envoie un Ambaſſadeur à Moſcou : Patkul accompagne l'Ambaſſadeur Polonois. Tous deux trouvent le Czar diſpoſé à ſeconder les intentions du Roi de Pologne. Frédéric IV Roi de Dannemarck, ſe ligue avec eux contre la Suède. Ce dernier vouloit réunir le Holſtein à ſes Etats : ce Duché en avoit été démembré par un de ſes prédéceſſeurs, qui en avoit fait préſent à un frere qu'il aimoit avec tendreſſe. Le Roi de Dannemarck n'oſoit attaquer Frédéric V qui poſſédoit alors le Duché de Holſtein, parce que celui-ci avoit épouſé la ſœur de Charles XII, Roi de Suède, qui étoit tout diſpoſé à le ſecourir de toutes ſes forces. Sa Majeſté Danoiſe profita de l'occaſion qui ſe préſentoit, & entra dans la ligue que le Roi de Pologne & le Czar formoient contre Charles XII. Perſuadé que les Polonois & les Ruſſes feroient une puiſſante diverſion du côté de la Suède, il fit défendre, avec menace, au Duc de Holſtein de continuer les fortifications de Tonningue : le Duc brava ces menaces, & continua les fortifications. Le Roi de Dannemarck, croyant avoir trouvé un motif

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

plausible de lui faire la guerre, l'attaqua ouvertement. Le Duc eut recours à ses Alliés. Les Anglois & les Hollandois, qui étoient garants du traité fait entre le Dannemarck & le Holstein, envoyerent une flotte dans le Sund, & le Roi de Suède fit une descente en Séelande. Le Roi de Dannemarck fut tellement effrayé de voir tant d'ennemis réunis à la fois contre lui, qu'il fit la paix avec le Duc de Holstein à des conditions fort avantageuses pour ce dernier.

Le Roi de Pologne & le Czar se hâtoient de lever des troupes pour attaquer le Roi de Suède par deux différens côtés. Auguste entre en Livonie, met le siége devant Riga; le Czar, à la tête de quatre-vingt mille hommes, ravage l'Ingrie & une partie de la Livonie, & s'avance vers Narva, traînant après lui cent cinquante pièces de canon, & toutes les munitions nécessaires pour former un siége.

Les deux Monarques les plus singuliers qui aient paru sur le théâtre du monde, vont ouvrir une scène si frappante, qu'on n'en avoit jamais vu de pareille dans les siécles passés, & qu'on n'en verra peut-être jamais dans les siécles à venir. Tous deux jeunes (*), robustes, également ennemis de la molleſſe, durs à eux-mêmes, recherchant le travail, & se plaisant dans les plus grandes fatigues; tous deux également avides de gloire, ils sembloient devoir envahir le monde: mais leur ambition heurte l'une contre l'autre: elles

(*) Pierre avoit 28 ans, Charles en avoit à peine 18.

s'arrêtent mutuellement par le choc. Ils furent l'un pour l'autre le plus redoutable rival qui pût ſe rencontrer. PIERRE I, dit le Grand. 1700.

Il s'en falloit beaucoup que l'égalité qui ſe trouvoit entre les deux monarques ennemis, ſe rencontrât entre les deux Nations. Les Ruſſes n'avoient qu'une légère teinture de la diſcipline militaire; nulle réputation qu'ils craigniſſent de perdre ne leur élevoit le courage; les Suèdois au contraire étoient exactement diſciplinés, & accoutumés à ſe précipiter dans les hazards, & à vaincre ſous une ſuite de Rois guerriers. Le Czar, convaincu de l'extrême différence qui ſe trouvoit entre les deux Nations, dit en commençant cette guerre: *Je prévois que mes troupes ſeront long-tems battues; mais leurs défaites mêmes leur apprendront à vaincre.* Le Czar avoit raiſon; pour accoutumer les Ruſſes à la diſcipline militaire, il falloit qu'ils euſſent à combattre des ennemis tels que les Suèdois.

Pierre crut juſtifier ſa conduite à l'égard du Roi de Suède, par un manifeſte qu'il publia: mais ce manifeſte ne ſervit, au contraire, qu'à prouver ſon injuſtice. La première raiſon qu'il alléguoit de ſes hoſtilités contre la Suède, étoit le peu d'égards qu'on lui avoit marqués à Riga, lorſqu'il y étoit allé avec ſes Ambaſſadeurs. Le Roi de Suède donna ordre au Comte Dahlberg, Gouverneur de Riga & Capitaine Général de la Livonie, de lui envoyer une rélation de ce qui s'étoit paſſé à Riga, afin qu'il connut les véritables ſujets de plainte que Sa Majeſté Czarienne

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

pouvoit avoir, & qu'il lui en donnât ſatisfaction. Le Comte aſſure dans ſon Mémoire, qu'il fit tout ſon poſſible pour rendre aux Ambaſſadeurs Ruſſes tous les honneurs qui lui étoient dûs, même pour ſurpaſſer à cet égard tous ſes prédéceſſeurs, ſachant qu'il étoit intéreſſant pour la Suède de vivre en bonne intelligence avec la Ruſſie. Il ajoute que les Ruſſes en furent tellement ſatisfaits, qu'ils en marquerent publiquement leur reconnoiſſance. Le Czar ſe plaint dans ſon manifeſte qu'on lui vendit les denrées à un prix exceſſif: le Comte répond que c'étoit une ſuite de la mauvaiſe récolte; que d'ailleurs il les avoit fixées lui-même à un prix beaucoup au-deſſous de leur valeur actuelle. Le Czar ſe plaint encore de ce que le Gouverneur n'alla pas rendre viſite à ſes Ambaſſadeurs, & qu'il ne leur permit pas de voir ce qu'il y avoit de curieux dans la ville. Le Comte répond, 1°. que les Ambaſſadeurs Ruſſes n'étant point envoyés au Roi de Suède, ſon Maître, il ne devoit pas communiquer avec eux: 2°. qu'il les avoit laiſſé parcourir la ville tant qu'il avoient voulu; mais qu'il les avoit empêchés de tirer le plan des fortifications, ce que tous les Gouverneurs ſont obligés de faire.

Pièces pour ſervir à l'Hiſtoire de Pierre I.

Le Roi de Suède fit communiquer au Czar la réponſe du Gouverneur de Riga, & lui propoſa toute ſatisfaction. Ce fut envain, le Czar continua ſes ravages, & aſſiegea Narva. Il avoit donné le commandement de ſes troupes au Duc de Croy, Général Allemand, qui étoit depuis peu à ſon ſervice. Les Ruſſes, en arrivant de-

vant cette place, ſommerent le Baron de Horn, qui commandoit dans la citadelle, de ſe rendre : ſur ſon refus, on ſe diſpoſa à l'attaquer dans les formes. PIERRE I, dit le Grand. 1700.

La ville de Nerva ou Narva, que les Ruſſes appellent *Rugodeff*, eſt ſituée ſur la rivière de même nom, à deux milles du Golfe de Finlande, en face du Fort d'Iwanogorod. Lorſque les Ruſſes étoient maîtres de l'Ingrie, ils firent bâtir ce Fort pour couvrir la Province, & tenir en bride la garniſon de Narva. Les Suédois, s'étant par la ſuite rendus maîtres de la Province, donnerent au fort d'Iwanogorod le nom de Narva la Ruſſienne. Ce fut devant le Fort que les Ruſſes ouvrirent la tranchée le 1 Octobre 1700. Il n'y avoit que mille hommes de garniſon dans la ville; mais la prudence & la valeur du Baron de Horn ſuppléoient au nombre : les Ruſſes donnerent trois aſſauts, & trois fois ils furent repouſſés. Ils attaquerent la place d'un autre côté, & ne réuſſirent pas mieux que du premier. Le Gouverneur, ayant trop peu de monde pour garder tous les poſtes, abandonna les ouvrages extérieurs, & ne ſongea qu'à défendre le corps de la place. Les Ruſſes, malgré leurs efforts & leur nombre, avoient déja paſſé deux mois devant Narva, ſans que leurs travaux & leurs peines les euſſent fait avancer vers la réuſſite.

Le Roi de Pologne, de ſon côté, faiſoit le ſiège de Riga; ſon armée, groſſie tous les jours par une multitude de Polonois & de Lithuaniens qui arrivoient dans ſon camp, ſembloit devoir à cha-

que inſtant enlever cette ville, qui ſe dé-
PIERRE I, dit le Grand. 1700. fendoit toujours.

Le jeune Monarque Suédois entre en fureur en apprenant cette nouvelle, & ſe hâte de prendre les armes pour courir à la vengeance. Chacun de ſes ennemis eſt à la tête d'un armée formidable, & lui n'a que vingt-mille hommes en tout; mais ſon courage augmente ce nombre; il lui paroît ſuffiſant pour attaquer les Ruſſes & les Polonois, & pour les vaincre: il eſt même affligé de ce qu'un autre auroit regardé comme un avantage; il ſont diviſés, il ne peut les attaquer tous deux à la fois. Il reſte incertain ſur lequel il doit porter les premiers coups. Le Baron de Horn l'envoie avertir qu'il ne peut plus réſiſter aux efforts redoublés des Ruſſes, & qu'il a beſoin d'un prompt ſecours. Charles court du côté de Narva.

Le Czar, informé que Charles vient au ſecours de la ville, prend toutes les précautions qu'il croit néceſſaires pour lui réſiſter. Il envoie le Général Czeremetow à la tête de ſix mille chevaux, pour faire le dégât ſur la route que doit ſuivre le Roi de Suède, & pour s'emparer du défilé de Sillajoggi, place ſi importante que deux mille hommes pouvoient y en arrêter trente mille. Pierre, voulant oppoſer le nombre à la valeur, laiſſe ſes inſtructions pour le ſiège au Prince de Croy, & va hâter la marche de trente mille hommes qu'il avoit fait lever dans ſes Etas, & qui étoient arrivés à Pleskow.

Cette démarche du Czar a été blâmée par tous les Ecrivains: mais il comptoit

être de retour avant que les Suédois attaquaſſent ſon camp, parce qu'il eſpéroit que Czeremetow les arrêteroit quelque tems au paſſage de Sillajoggi. PIERRE I, dit le Grand. 1700.

Charles, ayant inſpiré ſon courage & ſon activité à ſes ſoldats, avance du côté de Narva avec une rapidité incroyable, emporte le poſte que garde Czeremetow, & marche au camp des Ruſſes. Il avoit écrit la veille à un de ſes Miniſtres: » Je vais battre les Ruſſes; préparez un » magaſin à Laïs: quand j'aurai ſecouru » Narva, je paſſerai par cette ville, pour » aller enſuite défaire les Saxons. » Czeremetow, forcé de fuir devant l'armée Suédoiſe, vient annoncer au Duc de Croy l'arrivée de Charles. Le Duc prend toutes les précautions poſſibles pour ſe défendre. Il fait approfondir ſes lignes de circonvallation, les fraiſe de paliſſades, de chevaux de friſe, les embarraſſe de charriots, de troncs & de branches d'arbres, les garnit de cent ſoixante pièces de canon, & met l'élite de ſon infanterie à les défendre. Il diſtribue le reſte de ſon armée le long du retranchement, poſte ſa cavalerie devant, afin qu'elle puiſſe ſe retirer derrière ſi elle eſt enfoncée. Cette diſpoſition étoit belle & ſembloit annoncer un heureux ſuccès aux Ruſſes. Mais ils étoient alors incapables de faire des mouvemens réguliers, & il étoit impoſſible de leur faire faire des évolutions conformes aux circonſtances & à la nature du terrein.

Cependant le Roi de Suède arrive, attaque les Ruſſes. Dès la première décharge Bataille de Narva donnée le 30. Novembre.

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

du canon des Suédois, la cavalerie Ruſſe prend la fuite, & ne ſe rallie plus. L'infanterie Suédoiſe brave le feu de l'artillerie Ruſſe, s'élance dans les retranchemens; la cavalerie y pénétre, renverſe tout ce qu'elle rencontre. Ceux qui forment l'aîle droite des Ruſſes prennent la fuite, courent vers un pont qui eſt ſur la rivière, ſe jettent en foule deſſus; mais il croule, & la plûpart périt dans les eaux. La cavalerie Ruſſe, qui fuyoit d'un autre côté, ſe précipite dans la rivière, où quantité d'hommes & de chevaux ſont noyés.

Les Suédois trouvent plus de réſiſtance à l'aîle gauche des Ruſſes. Les Gardes Preobrazinski y ſont; étant mieux diſciplinés que le reſte des troupes Ruſſes, ils ſe défendent avec plus de courage, repouſſent deux fois les Suédois; mais à la troiſième ils ſont chaſſés de leurs retranchemens. Alors la déroute devint générale dans l'armée Ruſſe: les Suédois étoient fatigués de frapper ſur les Ruſſes, & il arriva une ſeconde fois que les armes des vainqueurs furent émouſſées par le nombre des vaincus qu'ils avoient tués. Dix-huit mille Ruſſes périrent ſous les coups des Suédois & dans la rivière. Plus de vingt mille furent faits priſonniers. De ce nombre fut le Duc de Croy & beaucoup d'autres Officiers Généraux. Parmi eux étoit le Prince de Géorgie, dont le pere, dépoſé par ſes propres ſujets, étoit allé chercher un aſyle en Ruſſie. Le Czar avoit fait ce jeune Prince Grand-Maître de ſon artillerie, & l'avoit mené avec lui à la campagne de Narva. Le Prince de Géorgie

n'étoit âgé que de vingt-deux ans lorſqu'il fut fait priſonnier. On le conduiſit à Stockolm, où il mourut deux ans après. PIERRE I, dit le Grand. 1700.

Les Ruſſes perdirent à cette bataille leurs tentes, leurs munitions de guerre & de bouche, la caiſſe militaire, cent quarante-cinq pièces de canon de fonte, ſix paires de timbales, cent cinquante drapeaux, vingt étendards, une quantité prodigieuſe de fuſils, ving-huit mortiers de différens calibres. Les Suédois ne font monter leur perte qu'à deux mille hommes, tant tués que bleſſés.

La bataille ſembloit terminée; les Suédois ſe diſpoſoient à jouir tranquillement du fruit de leur victoire, & le jour finiſſoit. Douze mille Ruſſes, qui s'étoient rendus ſur le bord de la rivière, & qui n'oſoient s'expoſer à la paſſer dans l'obſcurité, ſe couvrirent de quelques charriots, & firent feu ſur les Suédois. Ce feu devenoit d'autant plus dangereux pour les vainqueurs, que la nuit avançoit, leur déroboit & le nombre des ennemis & le poſte qu'ils occupoient. Charles averti de ce qui ſe paſſe, fait avancer du canon, & ordonne de lâcher une bordée ſur le corps de Ruſſes. La frayeur ſaiſit ceux-ci; ils demandent quartier; le vainqueur le leur accorde avec bonté.

Le jour, en paroiſſant, préſente aux Ruſſes le ſpectacle horrible de leur défaite, & aux Suédois celui de leur triomphe. On conduiſit les priſonniers au Roi de Suède. Ce jeune Prince goûta ce jour-là toute la ſatisfaction que peut déſirer un Guerrier tel que lui. Il vit près de trente

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

mille ſoldats à ſes pieds, implorer ſa clémence, jettant leurs armes & défilant devant lui tête nue. Ce qui eſt inconteſtable & ſingulier ; c'eſt que Charles XII renvoya tous les ſoldats Ruſſes. Leur nombre étoit trop conſidérable pour qu'il pût les garder ; il étoit trop humain pour les faire périr. A la gloire d'accorder à ces priſonniers la vie, que le droit inhumain de la guerre permettoit de leur ôter, il joignit la vanité de marquer un ſouverain mépris pour les Ruſſes.

Matueof, Ambaſſadeur du Czar en Hollande, préſenta un Mémoire à leurs Hautes-Puiſſances, dans lequel le détail de la bataille de Narva eſt tout différent de celui qu'on vient de lire. J'ai cru pouvoir en préſenter le précis au Lecteur, afin de lui faire connoître combien les Ruſſes chercherent à diminuer leur perte aux yeux du public. Cette pièce eſt en cela très-intéreſſante ; je me ſers des mêmes expreſſions que j'ai trouvées dans la traduction.

„ Je fis connoître à vos Seigneuries, „ par un Mémoire que je préſentai à M. „ Salec, Préſident de votre illuſtre aſſem- „ blée, de quelle manière s'étoit paſſé le „ combat près de Narva, entre les ar- „ mées de Sa Majeſté Czarienne & celles „ du Roi de Suède : mais ayant reçu de- „ puis une rélation plus exacte, j'ai cru „ devoir me hâter de la communiquer à „ vos Seigneuries, comme étant les amis „ de Sa Majeſté Czarienne, tant pour les „ informer du ſuccès, que pour diſſiper „ les bruits diffamatoires publiés par tou-

„ te la terre contre les armées de Sa Ma- PIERRE I, dit le Grand. 1700.
„ jeſté Czarienne par les amis de la Suè-
„ de... Voici comment le ſiège de Narva
„ a été levé. Comme on avoit eu des
„ avis certains dans le camp de Sa Ma-
„ jeſté Czarienne de l'approche des en-
„ nemis, le Feld-Maréchal Czeremetow
„ fut détaché avec quelques compagnies
„ de cavalerie : il s'avança à quelques
„ milles du camp pour prendre langue
„ avec les ennemis. Il rencontra bientôt
„ un corps de Suédois de ſix cens che-
„ vaux, l'attaqua & le défit. Il fit priſon-
„ nier un Major nommé Patkul, avec le
„ commandant de la cavalerie & ſon Lieu-
„ tenant. Ces priſonniers annoncerent
„ qu'une partie de l'armée, au nombre de
„ cinq mille hommes étoit à Weſenbourg ;
„ ſous les ordres du Général Welling ; que
„ le Roi étoit arrivé à Pernau, mais avec
„ fort peu de monde ; que cependant,
„ après la jonction de toutes les troupes,
„ l'armée Suédoiſe monteroit à quarante
„ mille hommes ; mais qu'on ne pouvoit
„ les raſſembler qu'au bout de quelques
„ ſemaines. Ces avis firent étendre le
„ camp & les attaques. On attendoit des
„ munitions de guerre, que les chemins
„ avoient empéché de tranſporter, auſſi-
„ bien que dix-ſept mille hommes d'In-
„ fanterie & ſeize mille de Cavalérie,
„ pour donner un aſſaut à la ville. Le
„ dix Décembre, un Capitaine de la
„ Garde de Sa Majeſté Czarienne, nom-
„ mé Jean Grumer, lequel étoit toujours
„ auprès de la perſonne du Czar, diſpa-
„ rut, ſans qu'on ſût comment : les uns

PIERRE I dit le Grand. 1700.

„ croyoient qu'il étoit noyé, les autres „ qu'il avoit été fait prisonnier; mais il „ étoit passé du côté de l'ennemi, qu'il „ informa des dispositions de notre ar- „ mée & des desseins de Sa Majesté Cza- „ rienne.

„ Il conseilla au Roi de Suède d'atta- „ quer les Russes avant qu'ils eussent re- „ çu les renforts qu'ils attendoient. Le „ Czar, impatient de la résistance qu'il „ trouvoit à Narva, sortit du camp le dix- „ huit, pour aller au-devant des troupes „ qu'il attendoit, & pour hâter leur mar- „ che. Les Généraux Russes, qui com- „ mandoient dans le camp, pendant l'ab- „ sence du Czar, étoient dans une par- „ faite sécurité, croyant que l'ennemi „ étoit trop éloigné pour les attaquer si- „ tôt. Mais dès le lendemain le Roi de „ Suède, par une marche forcée, parut „ à la tête de trente mille hommes, & „ secondé par le vent, le brouillard, les „ neiges épaisses, il attaqua un poste qui „ étoit peu fortifié, & qui lui avoit été „ indiqué par le traître Grumer; trou- „ vant peu de résistance, il ne lui fut „ pas difficile de forcer le camp. Il péné- „ tra dans les retranchemens qui étoient „ fort étendus & mal gardés, mit en dé- „ sordre les troupes qui étoient près des „ lignes : mais il fut arrêté d'un côté par „ le Général Adam Weide, & de l'autre „ par les régimens de Préobrazinski & de „ Simonofski, où le combat fut opiniâ- „ tre, & dura pendant une partie de la „ nuit. Le Général Weide mit les Sué- „ dois en désordre & les repoussa; mais,

„ ayant reçu deux bleſſures, il ne put
„ les pourſuivre. De l'autre côté, les
„ deux régimens, dont on vient de par-
„ ler, ſecourus par quelques autres, con-
„ tinuoient de ſe battre. Les Suédois, ſe
„ voyant environnés de tous côtés au
„ milieu du camp ennemi, & ignorant
„ combien des leurs s'étoient retirés des
„ retranchemens, envoyerent, contre
„ toute attente, par trois fois des trom-
„ pettes pour demander une ſuſpenſion
„ d'armes, à laquelle les Généraux de
„ Sa Majeſté Czarienne conſentirent. On
„ convint que les Ruſſes leveroient le
„ ſiége, & ſe retireroient avec tous leurs
„ babages, & toute leur artillerie, en
„ bon ordre, & régiment par régiment.
„ Le Général Weide ne fut point informé
„ de cet accord, parce que l'armée Sué-
„ doiſe étoit entre le détachement qu'il
„ commandoit & le corps de l'armée Ruſ-
„ ſe. La treve étant conclue, & le Roi
„ de Suéde ayant donné ſa parole, quel-
„ ques Officiers Ruſſes furent admis à
„ baiſer la main de Sa Majeſté Suédoiſe,
„ & ſe préparerent à faire partir l'armée.
„ Il commencerent par faire défiler les
„ régimens de Preobrazinski, de Simonof-
„ ki, & quelques autres, qui paſſerent le
„ pont en bon ordre & avec toutes leurs
„ armes. L'accord fait entre les Suédois
„ & les Ruſſes, fut annoncé au Général
„ Weide par le Général Bururlin. Le pre-
„ mier ſe mit ſur le champ en marche;
„ mais les Suédois, voyant que les trou-
„ pes Ruſſes étoient partagées, & qu'el-
„ les ne pouvoient ſe ralier, manquerent

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

„ à la foi donnée & reçue, exigerent „ que les régimens qui étoient le moins „ éloignés miſſent les armes bas. Ces re- „ gimens reclamerent la parole que le „ Roi de Suède avoit donnée: ce fut en- „ vain, on les attaqua avec tant de fu- „ reur, qu'ils mirent les armes bas, vo- „ yant qu'ils n'avoient aucun ſecours à „ eſpérer des leurs. Les Suédois paſſerent „ enſuite au fil de l'épée pluſieurs Offi- „ ciers Allemands, les appellant, par „ dériſion : *Chiens Saxons*; pillerent le „ camp, s'emparerent de toute l'artillerie „ & des munitions de guerre, & menerent „ comme priſonniers dans Narva les Ruſ- „ ſes qu'ils avoient forcés de mettre les „ armes bas. A l'égard des hommes que „ Sa Majeſté Czarienne perdit dans cette „ occaſion, le nombre monta à trois „ mille. Notre armée eſt préſentement „ ſous le commandement du Général „ Prince Repnin, aux confins des Etats „ de Sa Majeſté Czarienne, qui ſont les „ frontières des Suédois, & elle eſt en „ bon état. „ Le Miniſtre de Suède en Hollande publia de ſon côté un Mémoire, par lequel il réfuta tout ce que celui de Ruſſie avançoit dans le ſien, & apporta des raiſons ſi convainquantes, que la vérité parut être de ſon côté. Les ſuites de la bataille acheverent de le prouver.

Reprenons la narration. La cavalerie Ruſſe qui avoit devancé tous les fuyards, rencontra près d'Agdova le Czar avec trente mille hommes qu'il étoit alle chercher à Pleskow. Là, Czeremetow lui an-

nonça le malheur terrible qui venoit de lui arriver. Il eſt difficile d'exprimer la douleur que reſſentit le Monarque de Ruſſie, lorſqu'il apprit que vingt mille Suédois avoient battu quatre-vingt mille Ruſſes retranchés juſqu'aux dents, que toute ſon artillerie étoit perdue, qu'on avoit enlevé toutes les munitions de guerre & de bouche; que ſes tentes, ſes bagages, ſes chariots & ſa caiſſe militaire étoient entre les mains du vainqueur. Il reſta quelque tems la tête baiſſée, & garda le ſilence de la conſternation. Ceux qui étoient autour de lui imitoient ſon ſilence, & attendoient que celui qui, dans une conjoncture ſi terrible, faiſoit leur unique reſſource, fût revenu de ſon étonnement, & qu'il prît un parti. Pierre dit, en ſoupirant: « Je reconnois, mais trop tard, » la faute que j'ai faite en quittant mon » armée. » Se tournant enſuite de côté de Czeremetow, il ajouta: » Mais qui auroit » cru que tu défendrois ſi mal le poſte » de Sillajoggi, & que tu ne forcerois » pas les Suédois à prendre une autre » route. » Czeremetow lui répondit qu'il avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour faire une vigoureuſe réſiſtance; mais que les Ruſſes, à l'approche des Suédois, avoient été ſaiſis d'une terreur ſi vive, qu'il n'avoit pu les raſſurer, & qu'ils avoient tous pris la fuite, malgré les précautions qu'il avoit employées pour les en empêcher. Les Officiers qui accompagnoient Czeremetow aſſurerent qu'il annonçoit la vérité, & ajouterent, qu'on ne pourroit jamais engager les Ruſſes à tenir

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

ferme, s'ils n'étoient pas mieux disciplinés? Le Czar répondit: « Je l'avois prévu : les » Suédois nous battront long-tems; mais » enfin nous apprendons, peut-être, aussi » à les vaincre. Evitons d'abord les ac- » tions générales avec eux; instruisons- » nous par de petits combats, & affoi- » blissons-les en détail. »

Pierre montra toute la grandeur de son génie dans ce terrible moment, où tout autre que lui se seroit cru sans ressource. Il ne lui restoit que cinquante mille hommes, tout effrayés de leur défaite, sans vivres, sans argent, sans artillerie, sans munitions. Il avoit lieu de craindre de se voir attaquer par un ennemi qui venoit de battre quatre-vingt mille hommes bien retranchés, & défendus par une nombreuse artillerie. Les Suédois avoient porté la terreur dans toute la Russie, leur nom seul faisoit trembler les Russes, qui, joignant la superstition à l'ignorance, les regardoient comme des sorciers. On en a une preuve convaincante dans la prière qu'un Evêque Russe adressa à S. Nicolas, lorsqu'il apprit la défaite de Narva, & qui fut récitée par tous les Russes. On la trouve dans plusieurs ouvrages; mais, pour épargner au Lecteur la peine de l'y chercher, j'ai cru devoir la copier ici.

» O toi qui es notre consolateur per- » pétuel, dans toutes nos adversités, » grand Saint Nicolas, infiniment puis- » sant, par quel péché t'avons-nous of- » fensé dans nos sacrifices, génuflexions, » révérences & actions de graces, que tu » nous ayes ainsi abandonnés ? Nous

» avions imploré ton assistance contre ces
» terribles insolens, enragés, épouvanta-
» bles, indomptables destructeurs, lors-
» que, comme des lions & des ours qui
» ont perdu leurs petits, ils nous ont
» attaqués, effrayés, tués par milliers,
» nous qui sommes ton peuple. Comme il
» est impossible que cela soit arrivé sans
» sortilége & enchantement, nous te
» supplions, ô grand Saint Nicolas, d'ê-
» tre notre champion & notre Porte-Eten-
» dard, de nous délivrer de cette foule
» de sorciers, & de les chasser bien loin
» de nos frontières, avec la récompense
» qui leur est dûe. »

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

Revenons au Czar, & voyons ce que ce grand homme fit après la défaite de son armée. Il en ramassa les débris, & les joignit au corps qu'il amenoit avec lui, retourna sur ses pas, & tirant vers Novogorod, il se posta entre le lac Peypus & la rivière de Wolchou, pour couvrir ses Etats. Il craignoit que Charles XII n'y pénétrât avec ses troupes victorieuses. Si le Monarque Suédois eut pris ce parti, le Czar se seroit trouvé dans une conjoncture trop critique pour pouvoir lui résister : c'en étoit fait de Pierre I & de son Empire. On ne peut voir, sans étonnement, deux grands Princes tels que Pierre I & Charles XII commencer la guerre l'un contre l'autre par deux fautes essentielles. Le Czar n'auroit pas dû quitter son armée à l'approche des Suédois ; sa présence auroit sans doute relevé le courage des Russes ; mais il n'imaginoit pas que l'ennemi feroit une si grande diligence dans

un pays entièrement dévaſté. Il eſpéroit, d'un autre côté, que le Général Czeremetow défendroit le poſte important qu'on l'avoit chargé de garder, & qu'il forceroit les Suédois à faire un circuit qui retarderoit leur marche de pluſieurs jours. Ces raiſons rendent en quelque ſorte ſa faute excuſable : mais rien ne peut juſtifier la conduite du Roi de Suède. Au lieu de pourſuivre les reſtes de l'armée du Czar, il lui laiſſe le tems de relever le courage abattu de ſes ſoldats, de lever de nouvelles troupes, de ſe mettre en état de lui réſiſter, enfin de le vaincre.

PIERRE I, dit le Grand. 1700.

Le jeune Charles, emporté par le feu de ſon âge, ſacrifioit tout à la gloire : il venoit de triompher des Danois & des Ruſſes, il vouloit vaincre les Polonois & les Saxons, & montrer à l'Europe, qu'il méritoit auſſi-bien le titre de Héros que ces grands guerriers que vante l'Hiſtoire. Il tourna ſa marche du côté des Polonois.

Le Czar étoit trop adroit, pour ne pas profiter de l'abſence des Suédois ; il jetta ſix mille hommes de ſes meilleures troupes dans Pleskou, quatre régimens Circaſſiens dans Ibourski, quatre mille hommes dans Pitſchur, répandit le reſte de ſes troupes le long du lac Imen, pour couvrir les frontières de ſon Empire, & ſe rendit à Moſcou, eſpérant raſſurer par ſa préſence ſes peuples allarmés, & contenir dans le devoir les mécontens, dont le nombre étoit conſidérable.

Le Roi de Pologne ſentit toute la douleur que devoit lui cauſer la défaite d'un

allié tel que le Czar ; ils avoient un ennemi commun, & leurs intérêts étoient communs. Auguſte écrivit au Monarque de Ruſſie, lui marqua la part qu'il prenoit à ſon malheur, dans des termes qui annonçoient toute ſon affection pour lui, & lui propoſa une entrevue, pour prendre enſemble des meſures propres à réparer les pertes précédentes. Pierre accepta la propoſition du Roi de Pologne. Il avoit conçu beaucoup d'amitié pour ce Prince ; d'ailleurs, il ſentoit qu'il étoit de ſon intérêt de s'unir avec lui le plus étroitement qu'il ſeroit poſſible. PIERRE I, dit le Grand. 1700.

Ils choiſirent pour le lieu de leur entrevue, la ville de Birzen, ſituée dans la Samogitie, entre Mittau & Breſlau. Le Czar s'y rendit en poſte de 27 Février 1701. Auguſte y étoit arrivé depuis quelques heures. Ces deux Monarques ſe donnerent des marques d'une eſtime & d'une amitié réciproque. Ils paſſerent huit jours à ſe divertir & à ſe régaler : les plaiſirs ne leur firent cependant pas oublier les affaires qui les avoient amenés dans cette ville. Ils convinrent qu'ils ne mettroient point les armes bas, avant d'avoir dépouillé le Roi de Suède de tout ce qu'il poſſédoit en Allemagne, au-delà de la Mer Baltique ; que le Czar enverroit au Roi de Pologne trente mille hommes, pour apprendre l'art militaire ſous ſes Généraux ; qu'Auguſte en enverroit un pareil nombre qui ſerviroient dans l'armée Ruſſe, & ſeroient à la ſolde de Sa Majeſté Czarienne. 1701.

Ce projet étoit bien conçu ; mais les

PIERRE I, dit le Grand. 1701.

progrès rapides du Roi de Suède en arrêterent les ſuites. Les deux Monarques ſe quitterent fort ſatisfaits l'un de l'autre. Auguſte alla à Varſovie, où une légère indiſpoſition le retint quelques tems: le Czar ſe rendit à Dunamunde, enſuite à Mittau, & retourna à Moſcou. Il prend les cloches des Egliſes & des Monaſtères pour faire des canons; ordonne de lever des troupes dans ſes vaſtes Etats, pour remplacer les ſoldats qu'il a perdus à la bataille de Narva.

Les Saxons continuoient le ſiége de Riga, & le Roi de Pologne avoit laiſſé le commandement de ſon armée, qui étoit devant cette Ville, au Feld-Maréchal Steinau. Ce Général, ayant appris que le Roi de Suède s'étoit mis en marche dès le commencement du printems, fit obſerver ſes mouvemens, &, ſur les avis qu'il reçut, jugea que Sa Majeſté Suédoiſe vouloit attaquer le fort de Kokenhauſen. Les Saxons s'en étoient emparés, pour tenir en bride la garniſon de Riga & une partie de la Livonie. Il alla ſe poſter avec huit mille hommes ſous le canon de ce Fort ſe retrancha le mieux qu'il lui fut poſſible & attendit les Suédois de pied ferme. Charles XII marche avec une rapidité incroyable, arrive ſur le bord de la Duna, où les Saxons ſont retranchés, la paſſe par ſtratagême à la vue des ennemis. A peine les Suédois ſont-ils ſur l'autre bord de la rivière, que le Général Saxon s'élance ſur eux, & les fait reculer juſque dans l'eau. Charles, que la réſiſtance irrite, ſe jette au milieu de ſes ſoldats, les anime

anime du geſte & de la voix, les rallie, les ramene à la charge. Tout tombe ſous leurs coups ; les Saxons ſont enfoncés, prennent la fuite & laiſſent le jeune Roi de Suède maître du champ de bataille. Charles irrité contre Ferdinand, Duc de Curlande, qui ſervoit dans les troupes du Roi de Pologne, entra dans ſon Duché, le ſoumit, & y leva de fortes contributions. Les Ruſſes que le Czar avoit envoyés pour apprendre la diſcipline militaire avec les Saxons, étoient en garniſon dans les Villes de ce Duché ; mais les Suédois les chaſſerent de tous les poſtes qu'ils occupoient, les diſperſerent, & les forcerent de repaſſer en Ruſſie.

PIERRE I, dit le Grand. 1701.

Charles, informé que le Roi de Pologne a laiſſé une garniſon dans Birzen, y envoie un détachement ſous les ordres du Baron de Poſſe. Le gouverneur voulut défendre la Place ; mais il apprit que le Roi de Suède s'approchoit, & livra la Ville. Le Monarque arriva peu de tems après, ſéjourna deux ou trois jours dans la Place, pour faire repoſer ſon armée. On aſſure qu'un Colonel allemand, étonné de ſa frugalité, dit que les repas que le Czar & le Roi Auguſte avoient pris dans cette Ville étoient bien plus ſplendides que ceux de Sa Majeſté Suédoiſe. » Tant mieux, répondit Charles, j'en » troublerai plus facilement leur digeſ- » tion. »

Le Roi de Suède, ſe voyant dans la ville où Auguſte & Pierre avoient formé la réſolution de tourner toutes leurs forces contre lui, jura lui-même qu'il ne

mettroit les armes bas que quand il auroit forcé Auguſte à deſcendre du trône de Pologne, & réduit le Czar à ne pouvoir lui cauſer la moindre inquiétude.

PIERRE I, dit le Grand. 1701.

La fortune ſecondoit les projets que le Roi de Suède formoit contre Auguſte. Les Polonois n'étoient point entrés dans le traité que leur Roi avoit conclu avec le Czar : ils avoient même ſupplié Auguſte de faire la paix avec la Suède, de renvoyer les troupes Saxonnes, & d'appaiſer les troubles qui s'étoient élevés en Lithuanie. La maiſon d'Aginski & celle de Sapiéha ſe faiſoient une guerre cruelle. Ils paſſerent des ſupplications aux plaintes, lorſqu'ils virent que le Roi de Suède s'étoit rendu maître de la Curlande & de la Lithuanie avec une rapidité incroyable. Ils demanderent une Diete générale : mais le Monarque trouvoit tous les jours de nouveaux moyens pour l'empêcher. Il prévoyoit qu'elle le forceroit de faire la paix avec la Suède, & de renvoyer les Saxons, ce qui ſeroit totalement contraire à ſes intérêts & aux engagemens qu'il avoit pris avec le Czar.

Les Puiſſances de l'Europe crurent devoir éteindre ce feu, qui ſembloit prêt à embraſer tout le Nord. La France ſollicita le Roi de Pologne de s'accommoder avec Charles XII, & lui offrit ſa médiation : les Etats Généraux & le Roi d'Angleterre firent la même choſe auprès du Czar : mais Auguſte vouloit tenir les engagemens qu'il avoit contractés avec Pierre, & celui-ci de ſon côté vouloit, à quelque prix que ce fût, ſe venger de l'affront

qu'il avoit reçu devant Narva. Il n'étoit occupé que de préparatifs de guerre. Il fit jetter à Moſcou les fondemens d'un vaſte Arſenal, & l'on y travailloit ſans relâche. Les élémens ſe réuniſſoient pour faire échouer les projets de ce Monarque. Le feu prit à Moſcou, & détruiſit pluſieurs édifices nouvellement bâtis. Il prit au Kremelin avec tant d'impétuoſité, qu'il en conſuma une partie : preſque tous les meubles furent brûlés, ou endommagés. Plus les malheurs de Pierre augmentoient, plus il montroit de fermeté : il monta à cheval, parcourut la ville pour engager les ſoldats & les bourgeois à éteindre le feu. Cet accident le retint à Moſcou plus long-tems qu'il ne comptoit y demeurer, & retarda ſes préparatifs de guerre.

PIERRE I, dit le Grand. 1701.

Pendant ce tems, le Roi de Suède pourſuivoit ſes conquêtes. Les Polonois épouvantés lui firent écrire par le Primat. Le Staroſte Potocki, fils du Général de la Couronne, porta la lettre. Le Primat remercioit Sa Majeſté Suédoiſe de ce qu'elle vouloit bien diſtinguer la République d'avec le Roi de Pologne dans la guerre préſente : il affirmoit que la République n'y avoit pris & n'y prenoit aucune part, préférant l'amitié du Roi de Suède aux conquêtes qu'on lui avoit fait eſpérer dans la Livonie. Il finiſſoit par offrir, au nom de toute la Nation, la ſatisfaction la plus complette que Sa Majeſté Suédoiſe pourroit ſouhaiter. Charles, qui avoit conçu la ferme réſolution de détrôner Auguſte, fit ceſſer les hoſtilités contre les Polonois,

espérant les amener par la douceur au point où il désiroit les voir, à l'égard de leur Roi.

PIERRE I, dit le Grand. 1701.

Le Czar, connoissant le danger auquel son allié étoit exposé, faisoit des efforts incroyables pour se mettre en état de le secourir. Il courut à Véronitz pour hâter la fonte de sa nouvelle artillerie, se rendit à Pleskow, se mit à la tête des troupes qui s'y étoient assemblées, & dont le nombre montoit à cinquante mille hommes.

Le Czar fait une nouvelle invasion en Livonie.

Il fit une nouvelle invasion dans la Livonie; cette seconde fut plus heureuse que la première. Le commandement de l'armée fut confié au Feld-Maréchal Czeremetow; & pour donner aux soldats l'exemple de la subordination, il prit son rang d'Officier, & se soumit à la discipline comme le dernier des soldats.

L'armée Russe fut partagée en quatre corps: trois entrerent en Livonie, chacun par leur côté; le quatrième, qui étoit le plus nombreux, resta sous les ordres du Czar, & se mit à portée de donner du secours aux trois autres, lorsqu'ils en auroient besoin. Le Roi de Suède avoit laissé un corps de troupes pour garder la Livonie, & avoit mis à la tête de ce corps un Officier de mérite nommé Schlippenbach. Ce dernier jetta des pelotons de soldats dans tous les postes que les Russes pouvoient attaquer, & campa lui-même aux environs de Derpt avec un corps de sept à huit mille hommes. Les Russes attaquerent deux des Forts qui étoient gardés par les Suédois; mais il furent repoussés avec perte. Ils eurent leur revanche

au troiſième, qui n'étoit gardé que par quatre ou cinq cens Suédois. Ces derniers furent taillés en pièces. Leur Commandant, nommé Roos, n'ayant plus que trente hommes, paſſa ſur le ventre des Ruſſes qui ſe montoient à ſix mille hommes, alla joindre Schlippenbach qui venoit à ſon ſecours. Les Ruſſes, animés par ce foible avantage, ſe répandirent dans une partie de la Livonie, y mirent tout à feu & à ſang, & allerent rejoindre le Czar, qui ſe rapprocha de Pleskou, & y reſta tranquille juſqu'au mois de Décembre. Ayant alors reçu quelques renforts de cavalerie, il détacha de ſon armée un nombre conſidérable de troupes, mit Czeremetow à la tête, lui donna ordre de chercher le Général Suédois & de lui livrer bataille par-tout où il le rencontreroit. Pierre vouloit, à quelque prix que ce fût, chaſſer les Suédois de cette partie de la Livonie qui confine à la Ruſſie.

PIERRE I, dit le Grand. 1701.

Schlippenbach s'étoit campé à une lieue au-deſſus de Derpt, avec un corps de troupes de ſept mille hommes, tant d'infanterie, que de cavalerie. Il avoit fait avancer des détachemens à une lieue de ſon camp, afin d'arrêter les Ruſſes, s'ils venoient pour l'attaquer, & de lui donner le tems de faire les diſpoſitions convenables pour les repouſſer. Czeremetow étoit à la tête de vingt mille hommes, (ce n'étoit que par le nombre que le Czar eſpéroit de vaincre les Suédois) : il arrive, enfonce les corps avancés des Suédois. Schlippenbach ſurpris de l'arrivée ſubite des ennemis, veut ranger ſes trou-

pes en ordre de bataille ; mais les Ruſſes l'attaquent avec une fureur & une impétuoſité incroyables. Les Soldats Suédois, loin de ſe livrer à la frayeur dans un danger ſi preſſant, prennent d'eux-mêmes leur rang; leur courage augmente dans le péril : quoique le nombre des ennemis ſoit de beaucoup ſupérieur au leur, ils regardent comme honteux pour des Suédois d'être battus par des Ruſſes, tiennent ferme très-long-tems, & tuent une prodigieuſe quantité d'ennemis. Ceux-ci avoient amené du canon, ils le pointerent ſur les Suédois, les incommoderent au point qu'ils furent obligés de lâcher du terrein. Le Général Ruſſe profita de cet inſtant, les fit ſerrer par ſon infanterie, qui faiſoit ſur eux un feu continuel. Schlippenbach, craignant, à la fin, d'être enveloppé, ſongea à faire une retraite honorable : mais la cavalerie Finlandoiſe, ne pouvant réſiſter à la fatigue, lâcha pied, ſe porta ſur l'infanterie Suédoiſe & la mit en déſordre. Les Ruſſes, pendant ce tems, redoublerent leurs efforts, & mirent les ennemis en fuite. Les Suédois perdirent pluſieurs braves Officiers dans cette affaire ; le Général Schlippenbach eut le bonheur de ſe ſauver avec deux ou trois autres. Les Ruſſes laiſſerent trois mille des leurs ſur le champ de bataille : mais ils prirent une aſſez grande quantité de priſonniers, qu'ils envoyerent en eſclavage ; car il n'y avoit point de cartel entre le Roi de Suède & le Czar. Les Ruſſes reſterent, en outre, maîtres du canon des Suédois, & de pluſieurs drapeaux.

PIERRE I, dit le Grand. 1701.

Les Ruſſes remportent un avantage ſur les Suédois.

Cette action, quelque peu importante qu'elle fût en elle-même, l'étoit beaucoup pour les Ruſſes; elle leur apprenoit que les Suédois n'étoient pas invincibles. Le Czar ne manqua pas d'en augmenter les avantages aux yeux de ſon peuple, que le ſeul nom des Suédois effrayoit. Il rappella le Général Czeremetow, & mit ſon armée dans des quartiers de cantonnement. Pour lui il parcourut les environs du lac Peypus, où il vouloit établir une flotte qui lui facilitât la priſe de Derpt. Ce lac eſt placé entre la Livonie & la Ruſſie. Il a la première au couchant & l'autre au levant. Sa longueur eſt de trente lieues communes de France, & ſa largeur d'environ dix-huit: il eſt plus étroit dans des endroits & plus large dans d'autres. Soixante & douze rivières s'y déchargent: il ſe jette lui-même, en paſſant par la Neva, dans le Golfe de Finlande. A l'extrêmité méridionale du lac, & ſur la rivière d'Embeck, eſt la ville de Derpt, que les Ruſſes appellent Jurgegorod, & qui eſt la capitale d'un petit diſtrict. Elle eſt à trente milles de Riga.

PIERRE I, dit le Grand. 1701.

Guſtave-Adolphe y avoit fondé une Univerſité en 1632: mais on la transféra à Pernau en 1699: C'étoit dans cette ville que s'aſſembloit le Conſeil ſuprême de Livonie, & où ſe jugeoient en dernier reſſort les affaires de cette province. Pierre ſentoit que pour venir à bout de ſon deſſein, il étoit néceſſaire d'entretenir ſur le lac une flotte qu'il pût oppoſer aux vaiſſeaux Suédois. Il paſſa le reſte de l'année à faire conſtruire des demi-galères

PIERRE I, dit le Grand. 1701.

capables de porter environ cinquante hommes chacune, & des barques armées en guerre. Il dirigea lui-même tous les ouvrages, & fit manœuvrer les matelots. C'étoient les mêmes qui avoient été employés contre les Turs en 1697. Ce Monarque quittoit quelquefois ces ouvrages pour aller à Moſcou, & dans les autres villes de ſon Empire, continuer les changemens qu'il vouloit établir, ou en commencer de nouveaux. Ce fut dans ce tems qu'il fit creuſer ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga.

Charles XII de ſon côté pourſuivoit ſa vengeance contre Auguſte. Il envoya de nouvelles troupes à Schlippenbach, pour s'oppoſer aux Ruſſes, afin de s'occuper tout entier du ſoin de détroner le Roi de Pologne. Ce dernier faiſoit tous les efforts poſſibles pour rompre les meſures de ſon ennemi. Comptant ſur les partiſans qu'il avoit en Pologne, il aſſembla enfin une Diete générale; mais elle ne ſervit qu'à lui faire connoître le crédit de Charles ſur les Polonois; ſes partiſans eurent beaucoup de peine à empêcher qu'on ne fît les avances les plus marquées au Roi de Suède, par une députation ſolemnelle au nom de toute la nation.

La Diete ſe ſépara ſans rien décider: mais le Sénat s'aſſembla à Varſovie, & ſelon le droit qu'il a de décider proviſionnellement, il ordonna qu'on envoyât des Ambaſſadeurs à Charles, & que la Nobleſſe montât à cheval, ce qui ſe pratique toutes les fois que la République paroît menacée de quelque danger. D'un autre côté

le Primat Radjouski, voyant le ſuccès des armes Suédoiſes, & la plupart des Palatins mal intentionnés pour le Roi Auguſte, fit éclater toute ſa haine contre ce Monarque. Les Ambaſſadeurs Polonois rencontrerent Charles à Dlougowitz : il les reçut avec accueil, les écouta avec bonté, leur donna des Commiſſaires pour traiter avec eux : mais ayant appris que la déſunion régnoit entre les Ambaſſadeurs & ſes Commiſſaires, que les eſprits s'échauffoient au point de ſe menacer de coups de ſabre, il fit ceſſer les conférences, & dit aux Ambaſſadeurs qu'il iroit leur rendre réponſe à Varſovie. En effet, il marcha droit à cette capitale. PIERRE I, dit le Grand. 1701.

Auguſte, à cette nouvelle, ſent tout le danger qui le menace ; il fait faire des propoſitions au Roi de Suède ; elles ſont rejettées avec hauteur, & Charles continue ſa marche. Le Roi de Pologne quitte Varſovie, & ſe rend à Cracovie où eſt le rendez-vous de ſon armée : elle étoit de douze mille hommes ; & celle que ſes partiſans de Pologne lui fourniſſoient ſe montoit à quinze mille. Pendant ce tems le Roi de Suède, qui étoit entré dans Varſovie, eut des conférences ſecretes avec le Primat, qui lui promit tout ſon crédit pour faire dépoſer Auguſte.

Charles, voyant le Prélat tout diſpoſé à ſeconder ſes intentions, déclara aux Polonois qu'il tourneroit ſes armes contre eux, s'ils ne dépoſoient leur Roi. Auguſte ſe voyant forcé alors de défendre ſa couronne, ſe met à la tête de ſes troupes pour chercher le Roi de Suède, 1702.

PIERRE I, dit le Grand. 1702.

& pour lui livrer bataille. Charles ſort de Varſovie dans le même deſſein. Ils ne ſe chercherent pas long-tems, ſe rencontrerent à Kliſchow, entre Cracovie & Varſovie. Charles n'avoit que douze mille hommes; mais ſon courage, ſon habileté dans l'art militaire, ſa fortune, le firent triompher. Auguſte perdit ſon canon, ſes tentes, ſon bagage, la caiſſe militaire, & s'enfuit, pour éviter de tomber entre les mains de l'ennemi qui le pourſuivoit ſans relâche. Ce fut dans cette pourſuite que Charles tomba de cheval, & ſe fracaſſa la cuiſſe. Il ſe fit tranſporter à Varſovie: pendant qu'on travailloit à le guérir, Auguſte eut le tems de revenir de la conſternation où ſa défaite l'avoit jetté.

Le Czar avoit de ſon côté, tellement hâté ſes préparatifs, qu'il étoit prêt d'attaquer Derpt, lorſque l'eſcadre Suédoiſe, commandée par Loſcher, parut ſur le lac Peypus, & attaqua les bâtimens Ruſſes. Ceux-ci ſe défendirent avec un courage & une fermeté qu'on n'oſoit eſpérer d'eux. Le combat fut opiniâtre: il dura trois heures, ſans que la victoire ſe décidât. Les Suédois tuerent plus de ſoldats qu'ils n'en perdirent: mais ne pouvant réſiſter au nombre, ils ſe retirerent, & laiſſerent au Czar la liberté d'aſſiéger Derpt. Ce Prince n'eut pas tous les ſuccès qu'il attendoit: la vigoureuſe réſiſtance du Gouverneur, & l'approche de Schlippenbach qui, comme nous l'avons dit, avoit reçu de nouvelles troupes, l'obligerent de lever le ſiége; il ſe rabattit ſur l'Ingrie, & alla aſſiéger Nottebourg, petite Fortereſſe bâ-

tie autrefois par les Ruſſes dans le lac Ladoga, à l'embouchure de la Neva, & à ſix lieues de l'endroit où la ville de Péterſbourg a été bâtie depuis. Les Ruſſes appelloient cette petite ville Nottebourg *Oreska*, parce que l'île où elle étoit bâtie avoit la figure d'une noix. Il n'y avoit que douze cens hommes de garniſon; mais ils ſe défendirent ſi vaillamment, que le Czar crut qu'il ſeroit encore obligé d'abandonner ce ſiège. Il étoit tout occupé de la douleur que lui cauſoit le peu de ſuccès de ſes entrepriſes militaires, lorſqu'il s'apperçut qu'une bombe avoit mis le feu à une maiſon ſituée près du magaſin à poudre, & qu'une partie de la garniſon étoit occupée à l'éteindre. Il profita de ce moment, fit monter ſes ſoldats à l'aſſaut. Les Suédois accoururent & diſputerent le terrein pied à pied. Pierre, voyant qu'il perdroit beaucoup de monde avant d'emporter la ville, dit au Général Czeremetow d'offrir des conditions honorables au Commandant. Celui-ci commençoit à manquer de poudre; preſque tous ſes canons étoient crevés à force de tirer: il remit la place à des conditions fort honorables. On laiſſa ſortir la garniſon tambours battans, enſeignes déployées, & avec quatre pièces de canon. Pierre fit changer le nom de cette ville: il ordonna qu'on l'appellât par la ſuite *Schluſelbourg*. *Schluſel* ſignifie clef. Ce Prince annonçoit par ce nom qu'il regardoit cette conquête comme la clef qui lui ouvriroit l'Ingrie & la Livonie.

PIERRE I, dit le Grand. 1702.

Après avoir déſigné les endroits où il

vouloit qu'on mît ſes troupes en quartier d'hiver, il prit la route de ſa capitale, où il fit une entrée triomphante. Elle fut aſſez ſemblable à celle des anciens Romains. Les priſonniers, les drapeaux, les étendards & les canons pris ſur les Suédois, ſuivoient la marche du Monarque.

PIERRE I, dit le Grand. 1702.

Entrée triomphante de Pierre à Moſcou.

Pierre vouloit amuſer ſes ſujets par un ſpectacle auſſi nouveau qu'impoſant, les conſoler par-là du fardeau de la guerre, élever leur courage & les faire aſpirer à de plus grandes choſes. Pour leur donner une idée de l'immortalité qui eſt attachée aux grandes actions, il fit frapper une médaille ſur la priſe de Nottebourg. Le Czar y paroît en buſte, & couvert d'une armure, la couronne triomphale ſur la tête. La légende ſignifie: *Pierre, fils d'Alexis, par la grace de Dieu Empereur des Ruſſies, Grand Duc de Moſcovie.* Sur le revers on voit la ville de Nottebourg aſſiégée; la flotte des Ruſſes qui empêche le ſecours par eau. Au-deſſous eſt Neptune, ayant dans ſa main droite un trident, & dans l'autre une clef, qui fait alluſion au nom de la fortereſſe. Le Dieu eſt à demi couché ſur des roſeaux. On lit autour ces mots exprimés en Latin. *Nottebourg, à préſent Schluſelbourg.* L'exergue ſignifie: *Repris ſur l'ennemi quatre-vingt dix ans après l'avoir perdu, le 12 Octobre*, vieux ſtyle, 1702.

Pierre, pendant ſon ſéjour à Moſcou, fit publier un Edit, dont il envoya quantité de copies dans les pays étrangers. Sa Majeſté Czarienne invitoit tous ceux qui avoient quelque talent, & qui exerçoient des profeſſions, à venir dans ſes Etats. Il

leur promettoit le libre exercice de leur religion, & tous les priviléges qu'ils pourroient raiſonnablement demander. Il promettoit en outre, de les défrayer juſque dans ſes Etats, & de leur fournir tous les moyens néceſſaires pour y faire uſage de leurs talens. Cet édit n'eut pas la réuſſite que le Monarque eſpéroit : les étrangers n'ignoroient pas que les efforts qu'il faiſoit pour ſoutenir la guerre le mettoient hors d'état de fournir aux étrangers tous les ſecours qu'il leur promettoit. Ceux qu'il avoit emmenés d'Angleterre avec lui, & auxquels il avoit promis des penſions, n'avoient encore rien touché. L'ingénieur Perri s'en plaint dans un mémoire qu'il publia quelque tems après qu'il fut de retour en Angleterre.

PIERRE I. dit le Grand. 1702.

Cet Edit occaſionna dans la capitale de la Ruſſie un des plus ſinguliers & des plus tragiques événemens dont l'hiſtoire faſſe mention. Le lecteur aura ſans doute peine à y ajouter foi : mais l'Ecrivain dans lequel je l'ai pris, dit qu'il lui a été atteſté par pluſieurs perſonnes dignes de foi.

Les Archevêques, les Evêques & les Boïares, furent indignés de voir que le Czar ne ſe contentoit pas de changer leurs loix, leurs coutumes ; mais qu'il ſe diſpoſoit encore à jetter le trouble dans la religion Ruſſe en appellant les étrangers dans ſes Etats, & en leur permettant le libre exercice de la leur. Ils n'oſoient cependant faire éclater leur mécontentement, par la crainte qu'ils avoient d'irriter contr'eux Pierre, qui étoit cruel dans ſes châtimens : ils s'adreſſerent au jeune

PIERRE I, dit le Grand. 1702.

Prince Alexis, fils du Czar, & le prièrent de repréſenter à ſon pere les ſuites dangereuſes que pourroient avoir les changemens qu'il introduiſoit dans l'Etat & dans la Religion. Alexis étoit d'un caractère indolent ; il craignoit autant le travail que Pierre le recherchoit, & les peines que celui-ci ſe donnoit, lui annonçoient celles qu'il faudroit qu'il prît lorſque l'âge lui auroit donné les forces néceſſaires. Trop jeune pour réfléchir ſur le danger auquel il s'expoſoit en ſe chargeant d'une pareille commiſſion, & n'enviſageant que ſa tranquillité future, il alla trouver ſon pere pour lui faire les remontrances qu'on lui avoit preſcrites. A peine eut-il fait connoître ſon deſſein au Czar, que celui-ci crut que ſon fils conſpiroit contre ſa vie.

Pierre condamne ſon fils Alexis à avoir la tête tranchée. Anecdotes du regne de Pierre le Grand.

Ne prenant conſeil que de ſa fureur, il ordonna à Menzikof de faire dreſſer un échafaud ſur la place publique, & d'y faire trancher la tête au jeune Prince dès qu'il ſeroit nuit. Menzikof reçut cet ordre avec un étonnement mêlé d'horreur ; mais il fallut obéir. Il envoya chercher ceux qui devoient ſe charger de cette exécution, & leur communiqua l'ordre du Czar. Quelque précaution qu'on prît pour ſe préparer à cette affreuſe tragédie, le public en fut informé. Un jeune ſoldat, à-peu-près de l'âge & de la figure d'Alexis, alla s'offrir à Menzikof, pour remplacer le jeune Prince ſur l'échafaud. Menzikof accepta ſa propoſition avec joie, donna à ſon courage tous les éloges qu'il méritoit. Lorſque le tems de l'exécution fut arrivé,

le jeune ſoldat ſe couvrit des habits du Prince; &, ſatisfait de conſerver la vie de l'héritier de la couronne aux dépens de la ſienne, il monta ſur l'échafaud avec une fermeté qui ſurprit tous ceux qui étoient préſens. Le Czar eut la cruauté de ſe mettre à une fenêtre pour regarder cette exécution : en voyant tomber la tête du ſoldat, il crut voir tomber celle de ſon fils. Perſuadé que cet acte de barbarie l'égaloit au premier Conſul Romain, il alla s'en glorifier au milieu de ſes favoris, & ſe livra au vin, comme s'il eût voulu célébrer une fête. Il ſe coucha enſuite & s'endormit tranquillement : mais la nature reprit ſes droits ſur ſon cœur. Il ſe réveilla au milieu de la nuit, appella Menzikof, qui couchoit alors dans ſa chambre, lui demanda ſon fils à pluſieurs repriſes, & avec des tranſports mêlés de fureur & de tendreſſe. Menzicof lui laiſſa croire que ſon fils étoit mort, juſqu'à ce qu'il fût convaincu que les remords de Sa Majeſté étoient ſincéres. Alors il lui raconta l'action du jeune ſoldat, & rendit ſon fils à ſes larmes. Voilà le danger auquel Alexis fut expoſé dès ſa première jeuneſſe. Il auroit dû faire une leçon bien frappante pour lui, & le rendre plus circonſpect dans un âge plus avancé. Il eſt vrai que Pierre pouſſa à l'égard de ſon fils la ſévérité juſqu'à la cruauté : mais toute l'Europe ſait que ce fils étoit naturellement féroce, & qu'il ne montroit aucune lueur de ces grandes qualités par leſquelles ſon pere rachetoit ſes vices. On verra dans la ſuite la manière indigne avec laquelle il traita ſa fem-

PIERRE I, dit le Grand. 1702.

me, qui méritoit un meilleur ſort.

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Pendant que Pierre continuoit à réformer ſon peuple, & à inſpirer de la terreur aux mécontens, le Général Bauer, qu'il avoit laiſſé avec un corps d'armée ſur les frontières de la Lettie, petite Province enclavée dans la Livonie, s'empara de Marienbourg. C'étoit une petite ville ſituée ſur une eſpèce de lac, à dix milles de Volmer vers l'Orient. Cette conquête étoit peu de choſe en elle-même; mais une jeune fille qui ſe trouva parmi les priſonniers qu'on y fit, la rendit célèbre. C'étoit la fameuſe Catherine qui nâquit ſous le chaume & monta ſur le Trône.

Hiſtoire de Catherine, ſeconde femme de Pierre I.

Cette femme extraordinaire étoit née à Derpt en 1686, de payſans originaires de Pologne, & qui allerent s'établir dans cette ville, où le travail ſeul leur fourniſſoit la ſubſiſtance. Le pere s'appelloit Skoworonski. Ils eurent deux enfans, un garçon & une fille, les firent baptiſer par un Prêtre du rit Romain, dans lequel ils avoient été élevés. Le garçon fut nommé Charles; la fille reçut le nom de Catherine. Le pere & la mere voyant que la peſte déſoloit la ville de Derpt, paſſerent à Marienbourg: mais la contagion y étoit auſſi; ils y moururent. Un payſan aſſez riche ſe chargea du garçon, & le Paſteur du lieu prit la fille chez lui: elle n'avoit alors que trois ans. Le Paſteur fut auſſi attaqué de la peſte, & mourut avec toute ſa famille. Cette fille de trois ans couroit d'un cadavre à l'autre, & pleuroit. Dans ce moment le Miniſtre de la Livonie, qui étoit allé à Marienbourg pour ſoulager

Anecdotes manuſcrites du regne de Pierre le Grand, par un homme de qualité qui a paſſé pluſieurs années à la Cour de Ruſſie, & qui tient les faits qu'il rapporte de perſonnes qui en ont été témoins.

le Paſteur pendant la contagion, entra dans la maiſon du Paſteur. Le ſpectacle qui s'offrit à ſes yeux lui fit horreur. Si-tôt que la jeune fille l'apperçut, elle alla à lui, le ſaiſit par ſa robe, lui dit : *Papa du pain*, & le tourmenta juſqu'à ce qu'il lui en eût donné. PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Cette jeune fille excita la compaſſion du Miniſtre : il demanda à qui elle appartenoit : mais perſonne ne put lui répondre; tous les domeſtiques du Paſteur étoient morts avec leur maître. M. Gluk, c'étoit le nom du Miniſtre, s'en chargea, & la mena avec lui à Riga, la confia à ſa femme pour qu'elle en prît ſoin. La femme de Gluk ne remplit pas toutes les intentions de ſon mari; elle ne vit qu'avec mécontentement qu'il ſe chargeoit d'un enfant étranger, ne s'occupa nullement du ſoin de ſon éducation, & ne lui fit même pas apprendre à lire; mais ſi-tôt que Catherine eut acquis les forces néceſſaires, elle la mit au nombre de ſes domeſtiques & lui en fit faire les fonctions. La beauté de cette fille ſe développoit avec l'âge. Gluk avoit un fils qui étoit jeune & d'une figure agréable : il ſentit pour Catherine ce que la beauté inſpire. Chaque jour cette jeune fille ſembloit embellir à ſes yeux, & chaque jour ſon cœur s'enflammoit pour elle. Il lui fit l'aveu de ſa paſſion : elle étoit née tendre; le fils de Gluk ne tarda pas à être heureux. Les ſœurs du jeune amant ne pardonnoient point à Catherine d'être plus belle qu'elles, & ne manquoient jamais de l'humilier, toutes les fois qu'elles en trouvoient

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

les occaſions : les attentions que le jeune Gluk marquoit à ſa maîtreſſe, augmenterent leur haine pour elle. M. Gluk s'apperçut bien-tôt de ce qui ſe paſſoit entre ſon fils & Catherine ; il réſolut de la marier dès que l'occaſion s'en préſenteroit. Il la trouva peu de tems après. Des affaires concernant ſon état le forcerent de faire un ſecond voyage à Marienbourg : il y mena Catherine. Parmi les ſoldats de la garniſon de cette ville, il y avoit un jeune homme auquel Catherine inſpira les mêmes ſentimens qu'elle avoit inſpirés au fils de M. Gluk : il trouva le moyen de s'inſinuer dans la maiſon qu'elle habitoit, & lui fit faire infidélité à ſon amant. M. Gluk, toujours attentif à ce qui ſe paſſoit chez lui, découvrit encore cette nouvelle intrigue, & propoſa au ſoldat d'épouſer Catherine. Celui-ci l'aimoit : il accepta avec joie la propoſition, & devint ſon mari. A peine avoit-il paſſé trois jours avec elle, qu'il fut obligé d'aller joindre l'armée du Roi de Suède qui paſſoit en Pologne. Peu de jours après, le Général Bauer aſſiéga Marienbourg. Les habitans prierent M. Gluk de ſe rendre au camp de l'ennemi pour faire la capitulation. Il y mena avec lui ſa famille, & Catherine. La beauté de cette jeune fille attira les regards du Général Ruſſe ; il les tint attachés ſur elle pendant tout le tems que M. Gluk lui parla. Lorſque les articles de la capitulation furent ſignés, il dit à M. Gluk qu'il gardoit cette jeune fille avec lui. Envain le Miniſtre repréſenta que la religion ne permettoit pas de garder une

femme mariée ; envain Catherine eut recours aux pleurs pour obtenir ſa liberté : ſes larmes eurent un effet tout contraire à celui qu'elle attendoit ; elles la rendoient encore plus belle, irritoient la paſſion du Général : elle avoit alors dix-ſept ans. Il profita des droits de la victoire, & la garda. Catherine a avoué depuis qu'elle eut beaucoup de chagrin, lorſqu'elle ſe vît obligée de ſe ſéparer du jeune Gluk qu'elle aimoit ſincérement. Comme eſclave, elle ſe trouva dans l'affligeante néceſſité de contenter les deſirs de Bauer pour lequel elle avoit une entière averſion. La fortune va bientôt changer ſon ſort & la conduire par dégrés ſur le Trône même. Le Prince Menzikof étant allé à Marienbourg, vit Catherine ; elle lui plut : il la demanda à Bauer avec tant d'inſtances qu'il l'obtint. Menzikof avoit la figure agréable ; il étoit naturellement gai. Catherine, qui avoit le cœur tendre, conçut de l'amour pour lui : Menzikof, voyant que l'eſprit de cette jeune eſclave répondoit à ſa beauté, en devint éperdument amoureux : il étoit plus eſclave qu'elle. Le bonheur qu'il goûtoit avec elle fut bientôt troublé : Catherine étoit trop aimable pour n'appartenir qu'à un particulier. Pour la poſſéder entièrement, il falloit porter la couronne, il falloit même en placer une ſur ſa tête.

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Pierre le Grand eut occaſion de paſſer en Livonie ; il s'arrêta chez Menzikof, vit Catherine, admira ſa beauté, demanda d'où elle étoit, à qui elle appartenoit, lui fit à elle-même pluſieurs queſtions aux-

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

quelles elle répondit d'une manière si satisfaisante qu'il en fut étonné. Il lui dit qu'il falloit qu'elle portât le flambeau dans sa chambre lorsqu'il iroit se coucher. Elle exécuta ses ordres & passa la nuit avec lui. Le lendemain en partant, il lui donna un ducat qui valoit douze livres, monnoie de France. Cette somme étoit modique pour un Souverain : mais il s'étoit fait une loi de ne pas donner davantage à toutes les femmes qu'il voyoit en passant, & l'on assure que cette dépense seule étoit considérable, parce que le Czar voyoit un nombre prodigieux de femmes.

Après son départ, Catherine fit des reproches très-vifs à Menzikof de l'avoir ainsi livrée à un autre. Menzikof lui répondit qu'il en étoit sincèrement affligé ; mais que les volontés du Czar étoient des ordres. Depuis ce tems il ne la faisoit voir à personne sans son consentement. Quelque tems après le Czar eut encore occasion de passer en Livonie, & y fit un séjour assez long pour faire meubler un hôtel. Il alla plusieurs fois manger chez son favori, & ne parut pas se souvenir de Catherine, qui ne paroissoit point. Un soir il en demanda cependant des nouvelles, & dit à Menzikof qu'il vouloit la voir. Elle parut sur le champ : sa présence lui causa tant de satisfaction, qu'il en fut ému. Menzikof, témoin ordinaire de ses plaisirs les plus secrets, fut d'autant plus étonné de l'impression que Catherine faisoit sur son cœur, qu'il n'avoit marqué d'attachement qu'à la demoiselle de Moens. Pierre, revenu de son émotion, fit plu-

sieurs questions plaisantes à Catherine : mais elle ne lui répondit pas avec cet enjouement qu'il attendoit ; elle se tenoit dans les bornes du respect. Il en ressentit du dépit, adressa la parole à d'autres, & fut rêveur pendant le reste du souper. PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Lorsqu'il se leva de table, Catherine lui présenta de la liqueur. Le Czar lui dit alors : « Catherine, je vois que nous som-» mes brouillés ; mais j'espére que nous » ferons notre paix cette nuit. » Il se tourna ensuite du côté de Menzikof, & ajouta : « Je l'emmene. » Aussi-tôt il l'a prit sous le bras & la conduisit dans l'hôtel qu'il occupoit. Le lendemain & le surlendemain il vit Menzikof sans lui parler d'elle. Le troisième jour, le Ministre étant allé le trouver pour lui communiquer des affaires importantes, il s'entretint avec lui fort long-tems, sans lui parler de Catherine : mais le voyant prêt à se retirer, il lui dit : « Ecoute, je ne te renvoie pas » Catherine : elle me plaît ; je la garde ; » il faut que tu me la cedes. » Menzikof ne lui répondit que par une profonde inclination, & partit. Le Czar le rappella, & ajouta : « Cette misérable est toute nue, » elle n'a pas de quoi changer. Ne man-» que pas de lui envoyer au plutôt ses » hardes, elle doit en avoir en assez gran-» de quantité. »

Menzikof entendit ce que cela vouloit dire. Son premier soin, en arrivant chez lui, fut de faire un paquet de tout ce qui appartenoit à Catherine. Il le lui envoya par deux esclaves qui la servoient dans sa maison, & leur ordonna de rester auprès d'elle.

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Lorſque le paquet arriva, Catherine étoit dans l'appartement du Czar : en entrant dans le ſien, qui étoit tout auprès, elle fut ſurpriſe d'y trouver ſes effets, & repaſſa ſur le champ chez le Czar, & lui dit d'un air badin : « J'ai été aſſez long-» tems dans votre appartement, pour que » vous veniez un inſtant dans le mien : » je veux vous montrer quelque choſe. » Il la ſuivit ; elle lui montra le paquet que Menzikof venoit de lui envoyer, en diſant d'un air aſſez ſérieux : « Ce que je » vois m'annonce que je demeurerai ici : » il eſt juſte que vous voyiez les richeſſes » que j'y apporte. » A l'inſtant elle défit le paquet, & dit : « Voilà le bagage de l'eſ-» clave de Menzikof. » Ayant apperçu un écrin, elle le prit pour un étui à cure-dents, & s'écria : « On s'eſt trompé, voilà » un meuble que je ne reconnois pas & qui » ne m'appartient point. » Elle l'ouvrit, & voyant qu'il contenoit des pierreries pour la valeur d'environ dix mille livres, elle regarda fixement le Czar, lui dit : » Cela vient-il de mon ancien ou de mon » nouveau maître : ſi c'eſt de l'ancien, il » congédie magnifiquement ſes eſclaves : » Elle baiſſa enſuite les yeux, répandit quelques larmes, & ajouta : » Vous ne me » répondez pas ? » Il étoit tout occupé à la conſidérer, & ne lui répondit point. Catherine reprit : « Si cela eſt de mon an-» cien maître, je veux le lui renvoyer ; » & en montrant une petite bague qu'elle avoit au doigt, elle ajouta : « Cela eſt » plus que ſuffiſant pour me rappeller le » ſouvenir des bontés qu'il a eues pour

» moi. Si cela eſt de mon nouveau maî-
» tre, je le lui rends : je n'en veux pas
» à ſes richeſſes, je veux de lui quelque
» choſe de plus précieux. »

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Ces dernières paroles furent prononcées avec attendriſſement & accompagnées de larmes : elle s'évanouit même. Lorſqu'elle eut repris ſes ſens, le Czar lui dit que ces pierreries lui étoient envoyées par Menzikof, qui lui faiſoit ſon préſent d'adieu. Je veux, ajouta-t-il, que vous
» les gardiez ; je me charge de la recon-
» noiſſance. » Cette ſcène, qui s'étoit paſſée en préſence des deux eſclaves que Menzikof avoit envoyés à Catherine, fit du bruit, & l'on ne douta plus que le Czar ne fût amoureux. Les Courtiſans qui, auparavant, jettoient à peine ſur Catherine un regard de protection, ſe rangerent autour d'elle, & mettoient de la rivalité à lui rendre des hommages. On étoit d'autant plus étonné de la conduite du Czar à l'égard de Catherine, qu'il faiſoit myſtère de ſon amour pour elle. Dans toutes les autres aventures galantes qu'il avoit eues, il pouſſoit l'indiſcrétion juſqu'à l'extrême, même à l'égard des femmes de la première qualité.

Lorſqu'il retourna à Moſcou, il chargea un Capitaine des Gardes de l'y conduire avec toute la diſcrétion poſſible, & de lui marquer beaucoup d'égards. Il donna en même-tems à cet Officier une lettre pour une femme de qualité, mais d'une fortune médiocre, laquelle demeuroit dans un quartier aſſez iſolé. Par ſa lettre il prioit cette Dame de recevoir Catherine chez

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

elle, parce qu'il vouloit que ſon intrigue fût cachée. Catherine y demeura trois ans. Le Czar, dans les commencemens, n'alloit la voir que la nuit, accompagné ſeulement d'un grenadier. Par la ſuite il donnoit (*) rendez-vous à ſes Miniſtres dans la maiſon qu'habitoit Catherine, & s'entretenoit avec eux des affaires d'Etat en préſence de ſa maîtreſſe. Il ſouffroit qu'elle entrât en converſation, & qu'elle dit ſon avis : ſouvent même il le ſuivoit. Son amour pour elle augmentoit de jour en jour, il lui découvroit juſqu'à ſes plus ſecretes penſées.

Pendant le tems qu'elle demeura dans cette maiſon, elle eut deux enfans, Anne, qui fut par la ſuite Ducheſſe de Holſtein, & Eliſabeth, qui monta ſur le trône de Ruſſie. Nous rapporterons dans la ſuite le reſte de la vie de Catherine. Reprenons celle de Pierre.

Ce Prince, après avoir donné les ordres qu'il crut néceſſaires pour le gouvernement de ſes Etats, partit de Moſcou, & alla joindre ſon armée, qui étoit ſur les frontiéres de l'Ingrie. Cette province s'étend vers le Nord juſqu'au lac de Ladoga. Elle eſt bornée à l'Occident par la Livonie & par le golfe de Finlande; au Midi & à l'Orient par la Ruſſie. La Neva, eſpèce de grand canal par lequel les eaux du lac Ladoga ſe déchargent dans le golfe de Finlande, ſépare l'Ingrie de la Carelie, & forme pluſieurs petites îles aux environs de ſon embouchure. Les Suédois y avoient

(*) On tient ce fait de la Dame même chez laquel leCatherine demeuroit,

conſtruit

conſtruit une fortereſſe, à laquelle ils avoient donné le nom de Nyeſchantz, où, par le moyen de la Neva, ils faiſoient un commerce conſidérable. Le Czar forma le projet de s'emparer de cette place, fit ravager tout le pays des environs, & attaqua la fortereſſe. Elle ne fit pas une longue réſiſtance, parce que la garniſon n'étoit compoſée que de huit cens hommes. Le commandant obtint d'abord des conditions avantageuſes : mais on ne les remplit pas toutes, & le Czar ordonna qu'on le fit priſonnier avec ſa troupe. Sa Majeſté Czarienne fit encore frapper une médaille pour la priſe de cette fortereſſe.

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Pierre I, ſe voyant maître de l'Ingrie, que ſes ancêtres avoient abandonnée aux Suédois, réſolut d'y bâtir une ville qui attirât tout le commerce de la Mer Baltique. Ce grand homme, à la gloire d'être réformateur, voulut encore joindre celle d'être fondateur. Il ſavoit que ces hommes que vante l'hiſtoire ne s'étoient pas moins rendus célébres par les villes qu'ils avoient fondées, que par leurs victoires & leurs conquêtes. Il alla lui-même à l'embouchure de la Neva examiner le terrein où il vouloit bâtir cette ville. Il trouva des forêts immenſes, des marais profonds, un terrein ſi bas que la moindre inondation pouvoit le ſubmerger. Pour y conſtruire une ville, il falloit abattre les forêts, deſſécher les marais, & relever le terrein. Un pareil travail demandoit un nombre prodigieux d'hommes & des dépenſes immenſes, dans un tems où les hommes & l'argent lui étoient abſolument néceſſaires

pour ſoutenir la guerre contre un ennemi redoutable, & que la fortune ſembloit protéger. Ces obſtacles auroient rebuté tout autre que Pierre le Grand ; mais ils ne ſervoient qu'à l'affermir dans ſon projet : plus ils étoient grands, plus il mettoit de gloire à les ſurmonter. Il trouva trois cabanes de pêcheurs dans une petite île ; il en fit bâtir une quatrième pour lui-même. Ces quatre cabanes furent les premiers fondemens de Pétersbourg. On conſerve encore celle que Pierre fit bâtir : pour la garantir des injures du tems, on l'a couverte d'une bonne charpente, & environnée d'un mur. Pierre, ayant réſolu de faire conſtruire une ville dans cet endroit, fit avancer ſon armée, qui montoit à plus de cinquante mille hommes ; poſta la Cavalerie du côté de l'Ingrie, & l'Infanterie du côté de la Finlande. Ce Monarque ordonna enſuite aux Gouverneurs des Provinces de prendre dans chaque ville & village un certain nombre d'hommes, à proportion de la grandeur des lieux. Dans l'eſpace d'un mois il vit arriver plus de trente mille hommes, tant Ruſſes, que Coſaques, Tatars, Ingriens, & Finlandois. Il traça le plan de la citadelle qui devoit être au milieu de la ville. Il falloit mettre à l'abri des attaques des Suédois, cette multitude de payſans qui travailloient à combler les marais, à abattre les bois & à unir le terrein. La Suède avoit une eſcadre qui croiſoit dans le golfe de Finlande, & menaçoit d'attaquer les ouvriers pendant la nuit. A ſix lieues de l'endroit où l'on vouloit conſtruire

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Hiſtoire de Pierre I.

Pierre jette les fondemens de la citadelle de Pétersbourg.

la citadelle, & tout près du Golfe, ſe trouvoit l'île de Rétuſari. Elle étoit ſtérile & inhabitée, mais aſſez étendue pour contenir un camp de pluſieurs mille hommes. Comme c'étoit le ſeul endroit par où les Suédois pouvoient aborder, Pierre y envoya deux mille ſoldats. L'eſcadre Suédoiſe ne tarda pas à paroître devant l'île, & y lâcha pluſieurs bordées de canon. Les Ruſſes plierent leurs tentes, avancerent plus avant dans l'île, ſe cacherent derrière des abattis d'arbres qui les couvroient entièrement. Les Suédois débarquerent au nombre de mille : ne voyant perſonne & n'entendant aucun bruit, ils crurent que les Ruſſes s'étoient retirés, & eurent l'imprudence de ſe répandre dans l'île ſans garder ni ordre ni diſcipline. Alors les Ruſſes ſortirent des lieux où ils s'étoient cachés, firent main-baſſe ſur eux, en tuerent & en firent une grande partie priſonniers, l'autre regagna les vaiſſeaux à la faveur de la nuit.

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Après cet échec les Suédois ne ſongerent plus à attaquer les travailleurs : mais les inconvéniens ſembloient ſe multiplier pour empêcher la conſtruction de Pétersbourg. Les outils manquoient, les ouvriers périſſoient de misère : rien n'étoit cependant capable de décourager le fondateur : dans l'eſpace de quatre mois la citadelle fut achevée. Le débris de la malheureuſe fortereſſe de Nyeſchantz furent les premières pierres qu'on employa à la conſtruction de cette citadelle. Le Czar obligea pluſieurs Boïares à fixer leur ſéjour dans cette ville, & à y faire bâtir des hô-

tels. Un Architecte Italien, nommé Treſſini, fut chargé de la décoration du Palais impérial & de l'Egliſe cathédrale. La ville ne fut pas entièrement achevée ſous le régne de Pierre; mais ſes ſucceſſeurs continuerent de la fortifier & de l'embellir ſur le plan qu'il avoit tracé, & c'eſt aujourd'hui une des plus belles villes de l'Europe. Pierre fit frapper une médaille à l'occaſion de cette fondation. Il y eſt repréſenté en buſte, armé & couronné. La legende eſt : *Petrus Alexii fil. D. G. Ruſſ. Imp. Dux Moſcoviæ.* Sur le revers on voit le portrait de ce Monarque en médaillon, avec une partie de la légende précédente. Le portrait eſt ſoutenu par Pallas qui tient de la main droite un château, & par Mercure qui a ſon caducée dans la main gauche. Sur le tour on lit ce chronogramme : *Hæc fortia mœnia condit.* Au bas du médaillon eſt le plan de la nouvelle ville, ſur lequel on lit : *Petriburgi portus & Navale.*

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Pierre I paſſa une partie de l'année à la conſtruction de Pétersbourg : il faiſoit avancer les travaux, malgré la rigueur de la ſaiſon & du climat. Quoiqu'il y eût près de cent cinquante lieues françoiſes de Pétersbourg à Moſcou, il faiſoit ſouvent ce voyage & avec la même facilité que s'il n'eut été queſtion que d'une promenade. Il parcouroit les principales villes de ſon Empire avec une rapidité incroyable. Les eſprits les plus ſéditieux reſtoient dans la ſoumiſſion, parce qu'ils le regardoient comme toujours préſent, & tout prêt à les punir. D'ailleurs, les

Gouverneurs qu'il avoit établis dans les différentes villes de la Ruſſie ſe comportoient avec tant de ſageſſe & de prudence, qu'ils y tenoient tout le monde dans le devoir. Pierre leur en marqua beaucoup de ſatisfaction, & les continua dans leur place. La joie qu'il goûta de ce côté-là fut troublée par la nouvelle qu'il reçut d'une révolte excitée à Caſan. Il avoit envoyé dans ce pays un certain Sawain, écrivain de profeſſion, pour faire des recrues d'hommes & de chevaux. Le Czar n'avoit pas eu la précaution de limiter ſes ordres; le commiſſaire abuſa de l'intention de ſon maître. L'injuſtice héſite d'abord à ſe montrer; mais ſi-tôt qu'elle a paru, elle prend l'eſſor, & va juſqu'à l'extrême. Sawain fit enrôler tous ceux qu'on lui amena, payſans, bourgeois, ou gentilhommes; il exigea des contributions exorbitantes, même des Tatars, qui reclamoient envain leurs priviléges. De l'avarice, ce qui eſt ordinaire dans ces conjonctures, il paſſa à l'orgueil, créa de nouveaux Officiers, fit mettre ſon nom ſur les drapeaux & les étendards des nouveaux régimens; fit monter la garde devant la maiſon qu'il habitoit, comme s'il eût été un Officier général, &c. La crainte empêchoit les Ruſſes qui étoient à Caſan, même de murmurer; mais les Tatars, moins patiens, lui firent faire des remontrances par une députation ſolemnelle. Sawain, loin de les écouter, ſe permit encore des vexations plus criantes. Ils envoyerent faire des plaintes au Czar; mais la faveur de Sawain empêcha qu'on ne les

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Strahlemberg.

écoutât. Leur patience épuiſée ſe changea en fureur : ils s'attrouperent au nombre de cinquante mille, mirent le feu à une multitude de villages, enleverent les hommes & les femmes qu'ils y trouverent & les vendirent aux Turcs. Le Czar avoit alors trop d'occupations à la fois, pour pouvoir appaiſer cette révolte par la force des armes. Une guerre conſidérable à ſoutenir, une nouvelle ville à bâtir, une réforme générale à achever, une multitude de mécontens qui l'environnoient à contenir. Il ſentit qu'il étoit plus prudent de prendre le parti de la douceur : il promit aux Tatars de les maintenir dans tous leurs privilèges, & nomma une commiſſion pour juger & punir les coupables. Sawain fut dépoſé, & la révolte s'appaiſa. Ce Sawain obtint quelques années après, la place de premier commis de la ville & Chancellerie de Tobolsk. Il voulut y continuer ſes malverſations, fut puni du knout, & pendu par la ſuite. L'injuſtice, pouſſée à l'excès, conduit preſque toujours à leur perte ceux qui en ſont coupables.

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Charles XII pourſuivoit toujours le Roi de Pologne & remportoit des avantages continuels ſur lui. Peu de jours après qu'il l'eut battu à Pultoskou, il apprit que le Czar fondoit une ville, & répondit à celui qui lui annonça cette nouvelle : *Laiſſons Pierre s'amuſer à bâtir des villes, & reſervons-nous la gloire de les prendre.* Le Monarque de Suède croyoit que la fortune le ſuivroit en Ruſſie, comme elle faiſoit en Pologne ; mais il ſe trompoit.

Auguſte, ſe voyant pouſſé de tous côtés par les Suédois, entra dans la Pruſſe Polonoiſe avec l'élite de ſes troupes, & les mit en quartier d'hiver dans Thorn. Il y tint une eſpèce de Diéte; mais elle n'étoit compoſée que de ſes partiſans & n'eut pas le ſuccès qu'il en eſpéroit. Le Primat s'étoit déclaré ouvertement contre lui, & agiſſoit de concert avec Charles XII. Il vouloit lui ôter la couronne, pour la placer ſur la tête d'un des fils de Jean Sobieski, prédéceſſeur d'Auguſte. Ce dernier, inſtruit des projets du Primat, fit enlever les deux jeunes Princes qui étoient alors dans la Siléſie. Cette action étonna d'abord le Primat; mais elle ne déconcerta pas les projets qu'il avoit formés contre ſon Roi: elle ne ſervit au contraire qu'à irriter ſa haine & à faire redoubler ſes précautions. Il promit à Charles d'empêcher les partiſans d'Auguſte de s'oppoſer à l'Élection d'un nouveau Roi, & Charles lui promit de ſon côté d'empêcher Auguſte de rentrer en Pologne avec ſes troupes. Le Roi de Suède ſe mit auſſi-tôt en marche pour aller aſſiéger Thorn. Le Roi de Pologne, informé de ſon projet, ſe hâta de rentrer en Pologne: tous ceux de ſon parti s'aſſemblerent autour de lui. Il convoqua une Diéte à Lublin; quantité de gentilhommes & de Seigneurs s'y rendirent. Le Primat s'y trouva, & fut aſſez fourbe pour y renouveller le ſerment de fidélité qu'il avoit prêté à Auguſte, tandis qu'au fond du cœur il ne reſpiroit que ſa perte, à laquelle il travailla bien-tôt, & avec ſuccès.

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

PIERRE I, dit le Grand. 1703.

Pierre ne voyoit qu'avec douleur le mauvais état dans lequel étoient les affaires de ſon allié. Il ſentoit combien il étoit dangereux pour lui de le laiſſer ſuccomber ſous la fortune de Charles XII, qui ne manqueroit pas de tourner toutes ſes forces contre lui, ſi-tôt qu'il auroit accablé Auguſte. Son intérêt perſonnel l'engageoit à faire une puiſſante diverſion dans la Finlande. Dès qu'il vit la citadelle de Pétersbourg en bon état, il ſe mit à la tête de ſes troupes, s'empara de la ville de Jama, ſituée à quatre lieues de Narva, & entra dans la Finlande. Cette province confine au Nord à la Laponie Suédoiſe & à la Ruſſie, au Midi à l'Ingrie & au golfe de Finlande, à l'Orient au golfe de Bothnie. Elle eſt preſqu'auſſi grande que la France.

1704.

Lorſque le Czar y fut entré, il chercha le Major Général Cronhiort, qui commandoit un corps de quatre mille Suédois. Cet Officier, informé de l'approche des Ruſſes, alla ſe poſter au paſſage de Syſterbek, lieu preſqu'impraticable, du côté par où le Czar devoit arriver. C'eſt un défilé formé par un torrent qui en été eſt à ſec; mais en hiver il groſſit extraordinairement & ſe répand fort au loin. Pour en approcher, il falloit traverſer des marais profonds & des bois ſi épais qu'on n'y voyoit aucune trace de chemin. Pierre, à la tête des Ruſſes, franchit tous ces obſtacles, & ſe trouva bientôt à portée d'attaquer l'ennemi. Les Suédois s'étoient retranchés, de manière qu'il paroiſſoit preſqu'impoſſible de les forcer. Vingt-cinq

mille Ruſſes, ſous les ordres de Menzicof ont ordre de commencer l'attaque. La fortune l'avoit porté au plus haut dégré de faveur; le mérite l'y ſoutenoit: il mit ſon infanterie derrière ſa cavalerie, & lui ordonna de faire feu ſur le premier eſcadron qui lâcheroit pied. Le courage des Suédois ſuppléoit au nombre: ils firent une ſi vigoureuſe réſiſtance, que les premiers eſcadrons Ruſſes plierent: quelques cavaliers tournerent même le dos; mais l'infanterie tira deſſus, ſelon l'ordre qu'elle avoit reçu. Les autres, voyant que le même traitement les attendoit, ſe rallierent & s'élancerent ſur l'ennemi avec tant d'impétuoſité, qu'ils le forcerent de lâcher priſe, & le pourſuivirent juſqu'au retrancement, d'où le feu de l'artillerie les écarta. Menzicof fit alors avancer ſon infanterie, plaça la cavalerie derrière les bataillons & lui ordonna de ſabrer ceux qui reculeroient. Le combat, qui avoit commencé dès ſix heures du matin, dura juſqu'à deux heures après-midi. Les Suédois ne pouvant plus ſoutenir les efforts redoublés des Ruſſes, prirent la fuite, & ſe retirerent ſous le canon de Wibourg, à neuf lieues de l'endroit où s'étoit donné le combat. Le Czar ſe diſpoſoit à attaquer Wibourg; mais ayant appris que les débris de l'armée Suédoiſe s'y étoient retirés, que cette ville étoit très-bien approviſionnée, eut peur de perdre devant cette place un tems qui lui étoit précieux. Il alla ſe camper ſur les bords de la Neva, fit travailler à des ponts & à des radeaux pour paſſer en Eſtonie, & attaquer le Gé-

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

Hiſtoire de Pierre I. pag. 117.

néral Schlippenbach, qui y étoit à la tête d'un corps de Suédois.

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

Pendant que Pierre accoutumoit ſes troupes à combattre & à vaincre les Suédois, Charles XII enleva Thorn au Roi de Pologne, fit priſonniers tous les Saxons qui y étoient renfermés, & priva par-là ſon ennemi de ce qu'il avoit de meilleures troupes. Auguſte, de ſon côté, faiſoit tous ſes efforts pour relever le courage abattu des partiſans qu'il avoit en Pologne. Il parvint à aſſembler quelques Sénateurs à Jawarow, &, regardant cette aſſemblée comme une eſpèce de Diéte, il y propoſa pluſieurs moyens de remédier aux maux que la République enduroit alors. « La Diéte générale de Lublin, » dit-il, m'a accordé la liberté de contracter des alliances avec les Puiſſances » étrangères, pour chaſſer l'ennemi du » Royaume. J'eſpére que vous ne me refuſerez pas celle d'envoyer au Czar une » Ambaſſade ſolennelle. C'eſt un Prince » puiſſant qui eſt rempli de bonnes intentions pour la République; il eſt en état » de lui procurer une paix ſolide & avantageuſe. Le Palatin de Culm eſt déja en » chemin pour ſe rendre auprès de lui: » on peut envoyer à ce Palatin des pouvoirs pour traiter avec le Monarque de » Ruſſie, au nom de la République. »

Le Prince Lubomirski, grand Général de la couronne, ſe leva & proteſta contre ce deſſein. Il dit que c'étoit le moyen d'éloigner la paix, même d'allumer la guerre aux quatre coins de la Pologne. Son ſentiment fut ſuivi de la plupart des Sénateurs;

& le Roi, craignant d'augmenter le mécontentement, dépêcha un courrier au Palatin de Culm, pour le prier de revenir ſur ſes pas. PIERRE I, dit le Grand 1704.

Toutes ces précautions n'empêcherent point les Polonois de ſe liguer contre Auguſte, & de ſuivre le projet du Roi de Suède. Le Primat aſſembloit ſes partiſans, tenoit des conférences avec eux, & prenoit les moyens les plus prompts pour le détrôner. On cherchoit déja quelqu'un qui, par ſes vertus, fût capable de faire oublier celui qu'on alloit dépoſer. Un troiſième fils de Jean Sobieski, nommé Alexandre, alla trouver Charles XII, & le pria de venger l'inſulte faite à ſes freres. Auguſte les avoit fait enlever, comme nous l'avons dit plus haut. Charles, trouvant du mérite à ce jeune homme, lui offrit la couronne de Pologne : mais le Prince la refuſa, & ſe contenta des promeſſes que Charles lui fit de travailler à délivrer ſes freres de leur captivité. On n'a jamais pu connoître les motifs qui engagerent ce jeune Prince à refuſer l'honneur qu'on lui faiſoit. On ne ſait lequel on doit le plus admirer, ou de Charles, qui à l'âge de vingt-deux ans donne une couronne, ou du Prince Alexandre qui la refuſe. Sur ces entrefaites Staniſlas Leczinski, député de l'aſſemblée de Varſovie au Roi de Suède, parut devant ce Monarque. Il étoit jeune, avoit la figure agréable, parla avec ménagement du Roi Auguſte, de l'aſſemblée, du Primat, & des intérêts différens qui diviſoient la Pologne: Charles conçut pour lui une amitié mêlée

d'eſtime, & forma le projet de lui mettre la couronne ſur la tête. Il fut confirmé dans ce deſſein par les éloges qu'on lui fit du jeune Palatin. On lui dit qu'il étoit brave, endurci à la fatigue, n'exigeant aucun ſervice de ſes domeſtiques auprès de ſa perſonne ; qu'il étoit très-ſobre, libéral avec économie, adoré de ſes vaſſaux, & généralement aimé de tous ceux qui le connoiſſoient, dans un tems où tout le monde étoit diviſé par les factions, où l'on ne connoiſſoit l'amitié qu'au travers de l'intérêt.

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

Le Primat de Pologne vouloit faire tomber la couronne à un Lubomirski : ce ne fut qu'avec chagrin qu'il apprit les diſpoſitions dans leſquelles Charles étoit à l'égard du Palatin Leczinski. Il ſe rendit promptement auprès du Roi de Suède, & employa tous les ſecours de l'éloquence pour le faire changer de projet. Charles lui ayant demandé ce qu'il avoit à alléguer contre Staniſlas Leczinski, le Prélat répondit qu'il étoit trop jeune pour porter une couronne. *Il eſt à-peu-près de mon âge*, reprit le Roi ſéchement, & lui tourna le dos. Ce Monarque étoit trop accoutumé à faire exécuter ſes volontés, pour ſouffrir qu'on lui réſiſtât dans cette occaſion. Il chargea le Comte de Horn d'aller ſignifier à l'Aſſemblée de Varſovie, qu'il falloit qu'on élût un Roi dans cinq jours, & qu'il vouloit que Staniſlas Leczinski le fût. Le Comte arriva le ſept Juillet, fixa le jour de l'élection au douze. Le Primat retourna à l'aſſemblée, où il employa tous les moyens poſſibles pour faire échouer une

élection à laquelle il n'avoit point de part : mais Charles le ſuivit de près, parut à Varſovie, & ſa préſence fit taire tous ceux qui n'approuvoient pas ſon choix. Staniſlas Leczinski fut proclamé Roi.

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

Charles XII fait élire Staniſlas Leczinski Roi de Pologne.

Pierre, inſtruit de ce qui ſe paſſoit en Pologne, réſolut de faire les derniers efforts pour ſoutenir Auguſte, qui n'avoit plus de reſſource que dans ſon amitié. Avant d'en venir aux dernières extrémités, il écrivit au Primat une lettre dont voici à peu près la traduction. « Nous ſommes informés depuis long-tems qu'il y a » pluſieurs perſonnes dans votre Républi- » que qui font tous leurs efforts pour ren- » verſer du trône de Pologne Auguſte, » notre frere & bon allié ; mais nous » croyons en même tems que ceux qui ſa- » vent ce qu'ils doivent à Dieu, à leur pa- » trie, à leur honneur, arrêteront tou- » jours leurs méchans complots. Au reſte, » nous croyons devoir vous avertir qu'en » qualité de Prince chrétien, nous ne » ſouffrirons pas que les ſujets ſe révoltent » contre leurs Souverains, foulent aux » pieds une couronne qu'on ne tient que » de Dieu ſeul. Outre ces puiſſans motifs » qui m'engagent à défendre Auguſte de » toutes mes forces, j'ai encore ceux de » l'amitié, & les promeſſes que je lui en ai » faites dans des traités ſolennels. Si l'on » a des ſujets de plainte contre Auguſte, il » ſera beaucoup plus ſage d'appaiſer ces » diſputes par le moyen des loix de Polo- » gne, que de recourir aux armes, ce qui » eſt contraire à toutes les loix divines & » humaines. Nous ſavons que les ennemis

Pièces pour ſervir à l'hiſtoire de Pierre I.

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

» d'Auguſte s'appuient ſur la protection
» d'un Prince étranger ; mais ils verront
» par la ſuite que c'eſt s'appuyer ſur un ro-
» ſeau briſé ; que celui pour lequel ils met-
» tent leur patrie en combuſtion, les dé-
» pouillera eux-mêmes, après avoir enle-
» vé le bien de ſes ennemis. Nous décla-
» rons à la ſéréniſſime République de Po-
» logne, que nous ſommes tout prêts à in-
» terpoſer nos bons offices tant en faveur
» de ceux qui ſont attachés à la perſonne
» de leur Roi, que de ceux qui lui ſont
» oppoſés, & nous eſpérons parvenir à
» établir la paix à la ſatisfaction des deux
» partis, parce que nous n'aurons pour
» guide que l'équité.

» Nous vous invitons à nous faire une
» prompte réponſe, afin que nous ſachions
» ſi nos offres ſont acceptées. Faites atten-
» tion que nous continuons nos prépara-
» tifs, afin que ſi l'on pourſuit le projet
» que l'on a commencé, nous nous trou-
» vions en état d'exercer le pouvoir que
» Dieu nous a donné de ſoutenir Sa Ma-
» jeſté Polonoiſe ſur un trône qu'elle poſ-
» ſéde légitimement. Nous déclarons nos
» ennemis tous ceux qui lui ſont con-
» traires, & nous les pourſuivrons, juſ-
» qu'à ce que nous ayons purgé le monde
» de ces perturbateurs du repos public.
» Nous eſpérons que les Princes nos voi-
» ſins joindront leurs forces aux nôtres
» pour la défenſe du ſceptre. »

Le Czar ſongea ſérieuſement à faire des préparatifs pour ſecourir ſon allié, & ordonna de lever des recrues dans toute l'étendue de ſes Etats. Ce génie, trop vaſte

pour ne s'occuper que d'un objet ſeul, continuoit en même tems à fortifier ſa nouvelle ville. En parcourant l'île de Rétuzari, il remarqua vers le Sud un banc de ſable propre à conſtruire un fort qui pût couvrir la fortereſſe de Pétersbourg. Il en traça le plan lui-même, & y fit travailler avec tant de diligence, que dans moins de trois mois il ſe trouva en état de défenſe. Les fondemens de ce château ſont de groſſes poutres, avec des pierres dans les entre-deux. Il a la figure d'une tour ronde avec trois galeries l'une ſur l'autre, garnies de canons, & l'on ne peut entrer dans la Neva, ſans eſſuyer tout le feu de ce château. On a conſtruit un mole, pour la communication du château avec l'île, dans laquelle on a bâti une petite ville, qu'on appelle Cronſtatd. Le château ſe nomme Cronſchlot.

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

Pendant qu'on éliſoit à Varſovie Staniſlas Roi de Pologne, Auguſte aſſembla ſes partiſans à Sendomir, afin d'oppoſer confédérés à confédérés. Il fit caſſer tous les décrets de la Diéte de Varſovie, & déclarer traîtres à la patrie tous les partiſans du nouveau Roi de Pologne. Voyant qu'il étoit inutile de garder des ménagemens avec la République, il députa le Palatin de Culm au Czar pour lui demander du ſecours contre leur ennemi commun. Pierre étoit à Croſchlot lorſque l'Ambaſſadeur d'Auguſte arriva. Il le reçut au milieu des ouvriers dans une hute, & conclut avec le Roi, un traité d'alliance offenſive & défenſive. Cette ſimplicité montra au Miniſtre d'Auguſte le grand

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

homme & le héros. Par ce traité le Czar s'engageoit d'entretenir à ſes dépens un corps de douze mille hommes au ſervice de la République de Pologne, de payer à Auguſte deux millions de florins par an, pour continuer la guerre contre le Roi de Suède & contre Staniſlas, & de céder à la République toutes les conquêtes qu'on feroit en Livonie. Ce dernier article fut cependant modifié. Le Czar ſe réſerva les villes qui avoient des ports.

Pierre, pour remplir ſes engagemens, envoya douze mille hommes en Lithuanie au ſecours d'Auguſte, & en donna le commandement à Oginski, originaire de ce Duché, & ennemi juré de Staniſlas. Le Prince Sapieha, grand Général du Duché de Lithuanie, & l'ennemi déclaré d'Oginski, raſſembla tous ſes eſclaves & ſes vaſſaux, joignit le Comte Levenhaup qui commandoit quatre mille Suédois. Les Ruſſes & les Suédois ſe cherchent, ſe rencontrent, combattent : les Lithuaniens qui ſont dans l'armée Ruſſe, prennent la fuite ; les Ruſſes ſont vaincus, & ſe retirent ſur les frontières de la Livonie.

Le Prince Sapieha, ſe trouvant le plus fort ; fit aſſembler une partie de la nobleſſe de Lithuanie, & l'engage à ratifier ce que la confédération de Varſovie avoit fait. Le Prince Wieſnowiski, ennemi juré de Sapieha, aſſembla l'autre partie de la Nobleſſe de ce Duché, & la força de proteſter contre tout ce qui avoit été fait à Varſovie. Le Duché de Lithuanie ſe trouva par ce moyen partagé en deux confédérations qui ſe firent une guerre cruelle.

Le Czar, voulant relever la gloire de ſes armes, & ranimer la confiance de ſes ſoldats, réſolut de faire quelque action d'éclat, & il concerta ſi bien ſes projets qu'il réuſſit. Il partagea ſon armée en deux corps, donna le commandement de l'un au Général Czeremetow, qu'il chargea d'attaquer Derpt, ſe mit à la tête de l'autre, & alla aſſiéger Narva. Czeremetow avoit placé une petite flotte à l'embouchure de l'Embach : le rivage étoit bordé d'Infanterie & de quelques pièces de campagne, parce qu'il vouloit ſe rendre maître du lac Paipus, qui communique à Derpt. Les Suédois oppoſerent aux Ruſſes une eſcadre commandée par le Vice-Amiral Loſcher. Il eurent l'imprudence de s'avancer trop près du rivage ; leurs vaiſſeaux furent foudroyés par l'artillerie & la mouſqueterie des Ruſſes : pendant ce tems la flotte des derniers enveloppa les vaiſſeaux ennemis, en prit une partie & coula l'autre à fond. Le Vice-Amiral, ſe voyant ſur le point d'être pris, mit le feu aux poudres de ſon vaiſſeau & périt avec tout l'équipage. Cette victoire mit Czeremetow en état de faire le ſiége de Derpt. Si-tôt que la tranchée fut ouverte devant cette place, le Czar, qui étoit accouru pour voir les opérations de ſon Général, alla ſe mettre à la tête de l'armée qui défiloit du côté de Narva, & fit aſſiéger cette ville dès qu'il y fut arrivé. On voyoit ce Prince courir d'une ville à l'autre avec une rapidité incroyable. Il preſſoit ces deux ſiéges, animoit les ſoldats par ſa préſence & par ſon exemple, leur faiſoit diſtribuer

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

de l'eau-de-vie, en buvoit quelquefois avec eux : ſa familiarité les charmoit. Rien ne leur paroiſſoit impoſſible, ayant dans leur maître & dans leur ſouverain un compagnon de leurs travaux. Le Gouverneur de Derpt ſe défendoit avec un courage incroyable : mais il ſe vit à la fin obligé de céder aux efforts redoublés des Ruſſes, & demanda à capituler le 13 Juillet. La capitulation fut dreſſée de la manière ſuivante.

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

Le Czar prend Derpt.

1°. La garniſon ſortira tambour battant, enſeignes déployées & balle en bouche, avec ſix pièces de canon de bronze, vingt-quatre cartouches pour chaque ſoldat, toutes les armes, tout le bagage, & un mois d'entretien.

Réponſe Accordé pour trois compagnies ſeulement avec armes. Tous les Officiers garderont leur épée : mais le reſte de la garniſon ſera déſarmé.

2°. On donnera des chariots pour tranſporter les bleſſés.

Rép. Accordé pour autant de voitures qu'on pourra trouver.

3°. La garniſon marchera vers Revel par le chemin le plus court.

Rép. Accordé.

4°. Les Officiers auront la liberté de vendre leurs meubles, ou de les laiſſer, & de les faire revenir par quelque occaſion.

Rép. Accordé.

5°. Aucun ſoldat de la garniſon ne ſera débauché du ſervice du Roi de Suède, ni par menaces, ni de quelqu'autre manière que ce ſoit.

Rép. Accordé.

6°. Tous les ſujets de Sa Majeſté Suédoiſe, de quelque condition qu'ils ſoient, pourront ſe retirer librement, & ſous eſcorte, avec leurs biens & leurs meubles, où ils jugeront à propos. PIERRE I, dit le Grand. 1704.

Rép. Accordé.

7°. Les Prêtres & la Bourgeoiſie ſeront confirmés dans leurs priviléges.

Rép. Accordé.

8°. Si quelqu'un d'entr'eux a deſſein de ſe retirer ailleurs, on ne les retiendra point par force.

Rép. Accordé.

9°. Ceux qui auront envoyé leurs meubles en quelqu'autre endroit, pourront les faire revenir, ſans qu'on y mette empêchement.

Rép. Accordé.

10°. La forteſſe ſera remiſe, *in ſtatu quo*, à Sa Majeſté Czarienne.

Pierre entra dans la place en triomphe, reçut le ſerment de fidélité de la Bourgeoiſie, confirma les priviléges, donna les ordres néceſſaires pour réparer le dommage cauſé par les bombes, & conduiſit ſon armée devant Narva, pour renforcer celle qui en faiſoit le ſiége. Il mena avec lui Skytte, Gouverneur de Derpt, & le chargea en arrivant d'engager le Général Horn qui commandoit dans Narva à ſe rendre. Skytte s'acquitta de la commiſſion que le Czar lui avoit donnée ; mais le Général Horn lui répondit qu'il n'étoit pas encore réduit à l'état où le Czar le croyoit. Pierre, qui vouloit ménager ſes troupes, ne s'en tint pas là ; il chargea Ogini, un de ſes

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

Officiers généraux, d'écrire au Général Horn, pour l'engager à rendre la place, & à épargner le ſang humain que la fureur du ſoldat répand toujours avec profuſion dans une ville priſe d'aſſaut. L'Officier Ruſſe repréſenta au Gouverneur de Narva qu'il ne pouvoit éviter ce malheur, puiſque le ciel venoit d'ouvrir un paſſage aux Ruſſes; qu'il n'avoit que très-peu de monde, & que les proviſions de toute eſpèce lui manquoient; qu'il ne devoit attendre aucun ſecours des Suédois; que Schlippenbach avoit été défait par les Ruſſes; qu'enfin il devoit avoir confiance en Sa Majeſté Czarienne, qui avoit traité avec humanité tous les Gouverneurs des villes qui s'étoient ſoumiſes à ſon obéiſſance.

Le Général Horn, fit une réponſe conçue à-peu-près en ces termes. « L'aſſaut » dont on me ménace ne m'épouvante » point: ſi le ciel a ouvert un paſſage aux » Ruſſes, il a donné aux Suédois le cou» rage de ſe défendre. La garniſon de Nar» va eſt peu nombreuſe, à la vérité, mais » le Czar doit ſe ſouvenir que vingt mille » Suédois ont battu devant cette place » quatre-vingt mille Ruſſes bien retran» chés. Avec trois mille de ces braves Sué» dois, je pourrai défendre une bréche » contre une armée de Ruſſes. » Cette réponſe inſultante irrita le Czar, au point qu'il jura la perte du Gouverneur. Il fit avancer les travaux avec le plus de diligence qu'il fut poſſible. Une artillerie compoſée de cent pièces de canon & de vingt-quatre mortiers, tonnoit continuellement ſur la ville. Les bombes renver-

ſoient les maiſons, & les boulets, qui étoient enflammés, mettoient le feu partout. L'arſénal fut bien-tôt détruit: on ne voyoit que cendre, fumée & pouſſière dans Narva. Cette malheureuſe ville préſentoit dans l'intérieur de ſes murailles l'image la plus affreuſe de la guerre, & ſes ennemis la battoient au-dehors ſans ceſſe en bréche. Elle avoit trois baſtions fameux, du moins par leur nom: on les appelloit *l'Honneur*, *la Gloire & la Victoire*. Cette dénomination faſtueuſe ne ſervoit qu'à exciter encore le courage des Ruſſes; ils vouloient que leurs travaux fuſſent couronnés par ces titres, & faiſoient des efforts incroyables pour enlever ces baſtions. La fortune les ſeconda dans cette conjoncture. Le ſept Août, à neuf heures du matin, le baſtion nommé l'Honneur croula tout-à-coup. Le parapet, le rempart, & toute l'artillerie d'une façade furent renverſés dans le foſſé.

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

Le Czar vouloit épargner le ſang des habitans, qu'il ſavoit n'être pas complices de l'inſolence du Gouverneur. D'ailleurs la gloire de ce grand homme ne ſe bornoit pas à conquérir des murailles, il vouloit acquérir de nouveaux ſujets. Il fit jetter dans la ville une grande quantité de fléches, auxquelles il y avoit des lettres attachées. Dans ces lettres on exhortoit la garniſon à faire attention à la conjoncture où elle ſe trouvoit, & aux malheurs auxquels s'expoſent ceux qui ſe laiſſent prendre d'aſſaut. Cette précaution fut inutile, le Gouverneur perſiſta dans ſon opiniâtreté. Craignant même que ces lettres ne

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

fiſſent impreſſion ſur l'eſprit de ſes ſoldats & des bourgeois, & ne les engageaſſent à ſe révolter, il ordonna qu'on lui apportât toutes celles qu'on trouveroit.

Il prend Narva.

Pierre, voyant que toutes ſes précautions étoient inutiles, céda à ſon impatience, & fit donner l'aſſaut : ce fut le dix Août. Les Suédois réſiſterent avec une fermeté incroyable. Après trois heures de combat ils furent enfoncés, & les Ruſſes entrerent dans la ville. Quinze cens Suédois furent tués dans les rues & ſur la bréche; plus de ſix cens bourgeois eurent le même ſort. Les Ruſſes répandus de tous côtés, pilloient, maſſacroient, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Pierre avoit ordonné aux Officiers d'empêcher le carnage, & d'épargner les habitans : mais le ſoldat effrené n'avoit plus d'oreilles pour entendre le commandement. Le Czar informé des horreurs qui ſe commettent, accourt, entre dans Narva. On le vit arracher des femmes & des enfans des mains de ſes Ruſſes. Il parcouroit les rues, criant à ſes ſoldats d'épargner tous ceux qui n'étoient pas en défenſe, & les menaçant des plus ſéveres châtimens. Il en tua de ſa main plus de cinquante des plus furieux, afin d'intimider les autres. Il vint enfin à bout d'arrêter le maſſacre, & de raſſembler ſes ſoldats qui étoient diſperſés dans Narva. Il parut à l'hôtel de Ville, tout couvert de pouſſière, de ſueur & de ſang. Les principaux bourgeois qui s'y étoient réfugiés furent effrayés à ſon air terrible & menaçant. Ils attendoient dans le ſilence de la conſternation la déciſion de leur

sort. Le Vainqueur, posant son épée sur une table qu'on montre encore aujourd'hui, leur dit: « Ce n'est pas du sang des » habitans de cette ville que mon épée est » teinte; elle l'est du sang de mes soldats, » que j'ai immolés pour vous sauver la » vie. »

PIERRE I, dit le Grand. 1704.

Le Général Horn, qui avoit été fait prisonnier, fut conduit en présence du Czar. L'inflexible opiniâtreté de ce Suédois, qui avoit fait périr tant d'hommes, sa fierté même dans l'état d'abaissement où il se trouvoit, irriterent Pierre au point, qu'oubliant lui-même sa gloire, il le frappa au visage, & le fit conduire dans une étroite prison. La vengeance du Czar eût été bien plus digne de lui, s'il avoit traité Horn avec douceur & générosité. Le Gouverneur du Château d'Ivanogorod obtint une capitulation avantageuse, & livra la place au Czar. Cette conquête étoit considérable, par la prodigieuse quantité de munitions qu'on y trouva.

Fin du Tome second.

012700

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES,
Qui indiquent les principales Matières.

Avant Propos, Pag. 1
Suite du CHAP. V. *& de* l'ART. II.
Gouvernement de Ruſſie ſous la première Race, 7
Gouvernement Eccléſiaſtique de Ruſſie, 9
Patriarches de Ruſſie, 18
De la Confeſſion, 28
De la Communion, ibid.
Des jours de Fêtes en Ruſſie, 29
Mémoire préſenté au Czar Pierre I. par les Docteurs de Sorbonne, 30
Explication des termes Ruſſes, tirée des différens Voyageurs, 63
Mots Ruſſiens & Mongous, 75
Vocabulaire Mongous, 77

CHAPITRE SIXIEME.

ART. I. *Boris Godunou*, 99
ART. II. *Théodore II*, 143
ART. III. *Griſcza*, 150
ART. IV. *Baſile Suiski*, 181
ART. V. *Uladiſlas*, 231

CHAPITRE SEPTIEME.

ART. I. *Michel Romanou*, 281
ART. II. *Alexis*, 32
ART. III. *Théodore III.* 37

CHAPITRE HUITIEME.

ART. I. *Pierre & Ivan*, 37
ART. II. *Gouvernement de Sophie.* 38

CHAPITRE NEUVIEME.

Regne de Pierre le Grand. 4
§. I. *Voyages du Czar Pierre I*, 4
§. II. *Milice des Strelitz abolie*, 4
§. III. *Changement dans l'Egliſe, dans le Gouvernement & dans les Mœurs*, 4
§. IV. *Guerre contre la Suède.* 4

Fin de la Table du ſecond Tome.